3 1761 05643162 0

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leparlerdekfra00fegh

22

LE PARLER
DE
KFAR ʿABÎDA (LIBAN-SYRIE)

ESSAI LINGUISTIQUE
SUR
LA PHONÉTIQUE ET LA MORPHOLOGIE
D'UN PARLER ARABE MODERNE

LE PARLER

DE

KFARᶜABÎDA (LIBAN-SYRIE)

ESSAI LINGUISTIQUE

SUR

LA PHONÉTIQUE ET LA MORPHOLOGIE

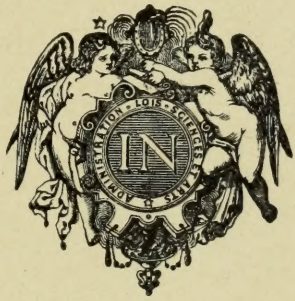
D'UN PARLER ARABE MODERNE

PAR

MICHEL T. FEGHALI

DOCTEUR ÈS LETTRES

PROFESSEUR D'ARABE À L'INSTITUT COLONIAL DE BORDEAUX.



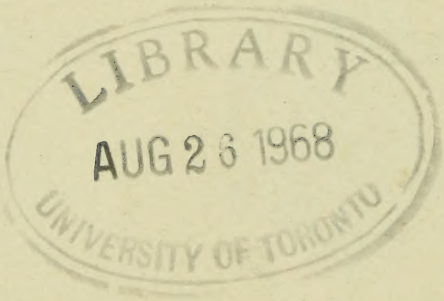
PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITIONS ERNEST LEROUX, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCCXIX

PJ
6810
Z9K44



À

MONSIEUR ALBERT CUNY

PROFESSEUR DE LANGUE LATINE ET GRAMMAIRE COMPARÉE

À LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

AVANT-PROPOS.

Je tiens à remercier ici M. Albert Cuny de l'intérêt qu'il a porté pendant plusieurs années à ce travail. Grâce à lui j'ai pu tenir compte à chaque instant des données qui ont été le plus récemment acquises en linguistique générale, surtout par les plus illustres représentants de l'école française, MM. A. Meillet et M. Grammont. Je suis ainsi indirectement l'élève de ces maîtres et j'espère que mon «Essai» ne paraîtra pas trop indigne d'eux. Je dois également à M. W. Marçais, pour les précieuses observations qu'il m'a faites et pour la direction que j'ai trouvée dans ses ouvrages sur la dialectologie arabe, une reconnaissance dont je le prie d'agréer la sincère expression.

Je dois dire encore que j'ai trouvé à l'Université de Bordeaux et en particulier près de M. le Recteur R. Thamin et de M. le Doyen G. Radet la plus exquise bienveillance et l'aide la plus efficace.

M. T. Feghali.

INTRODUCTION.

Dans un bref compte rendu qu'il a fait paraître dans la revue arabe *Al-Mašriq* publiée à Beyrouth (xve année, n° 6, p. 467, 1912), sur l'ouvrage de M. W. Marçais intitulé *Textes arabes de Tanger*, le P. Louis Cheikho se plaignait avec raison que jusqu'alors l'étude des parlers arabes libanais et syriens avait été bien délaissée et souhaitait qu'à l'avenir des linguistes indigènes fissent à leur sujet des recherches sérieuses et méthodiques comme le font depuis quelques années les linguistes européens pour les dialectes maghribins. Jusqu'à présent on ne possède en effet sur les parlers syriens aucun travail vraiment scientifique ou du moins complet. Quelques études comme l'ouvrage du Dr Max. Löhr, *Der vulgärarabische Dialekt von Jerusalem nebst Texten und Wörterverzeichniss dargestellt von* Dr Max. Löhr, Giessen 1905, celui de M. Emmanuel Mattsson, *Étude phonétique sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth*, 1910, celui d'Oestrup, *Contes de Damas*, Leyde 1897, le bon manuel pratique de L. Bauer, *Das palästinische Arabisch*, Leipzig 1910, ou encore quelques courtes et intéressantes notices comme celles que M. Clément Huart et M. Barthélémy ont insérées dans le *Journal asiatique* (t. I, série VIII, p. 48, 1883, et t. VII, série X, p. 197, 1906) sur les parlers de Damas et de Jérusalem, sont à peu près les seuls travaux qu'on possède actuellement [1]. Le domaine linguistique de ces importantes régions reste donc à exploiter. Aussi le regret et le vœu exprimés par le P. Louis Cheikho m'ont décidé à consacrer mes loisirs à un travail de ce genre. Utiliser mes connaissances des parlers libanais, les coordonner dans une étude spéciale et les soumettre aux savants européens qui s'intéressent aux langues orientales, telle a été l'idée dominante qui a présidé à mon « Essai ». Je me rendais fort bien compte des difficultés que je rencontrerais

[1] Je ne parle pas naturellement des ouvrages tels que *les Proverbes et Dictons* de M. Landberg ou les *Sprichwörter und Redensarten aus dem Libanon* de Da'ûd Saẓ'ān (*Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, V, 1902, p. 48 à 76), et le *Palästinischer Diwan* de Dalman qui, précieux comme recueils de matériaux, n'ont pas le caractère de travaux linguistiques proprement dits.

sur la route; je savais en effet que, quelque grandes qu'elles fussent, la pratique et la connaissance que j'avais de l'ensemble des parlers libanais et syriens étaient loin de suffire à elles seules pour mener à bonne fin une telle entreprise. Il me fallait en outre une formation linguistique générale, et une direction éclairée. Heureusement pour moi ni l'une ni l'autre ne m'ont fait défaut. L'étude des deux ouvrages de M. W. Marçais sur les dialectes arabes de *Tlemcen* et de *Saïda* m'a familiarisé avec la nouvelle linguistique, en même temps qu'elle m'a fourni le cadre général et la méthode de mon travail. Dans la suite j'ai fait également mon profit de l'étude publiée en 1912 par M. Marcel Cohen sur *Le parler arabe des Juifs d'Alger*. Enfin un élève de M. A. Meillet, à qui ce dernier fait l'honneur de le considérer comme un linguiste en qui on peut avoir confiance, M. Albert Cuny, que j'ai eu l'avantage de connaître à l'Université de Bordeaux, a bien voulu se charger de compléter mon éducation scientifique en mettant à ma disposition ses connaissances en linguistique générale et en acceptant de me diriger dans ce travail. Il s'est acquitté de ce rôle avec une inlassable patience et un dévouement dont je ne saurais assez le remercier. Je dois aussi un témoignage de reconnaissance à M. W. Marçais qui, lors du voyage que j'ai fait à Alger pour subir devant la Faculté des Lettres mes examens de licence, a bien voulu m'encourager et me donner les plus utiles conseils.

Quant au sujet, j'avais à choisir entre donner une étude d'ensemble des parlers libanais ou bien étudier d'une manière approfondie un de ces parlers en particulier. La première méthode eût certainement paru plus pratique et plus utile aux gens qui cherchent à avoir une connaissance générale des parlers, mais elle était à la fois plus difficilement réalisable et moins scientifique; la seconde méthode, plus satisfaisante au point de vue pratique comme au point de vue théorique, était mieux faite pour la précision et l'exactitude. C'est donc pour la seconde que j'ai opté. J'étais dès lors naturellement amené à choisir le parler de mon village natal Kfár ʿabîda que je connais mieux que tout autre pour l'avoir parlé dès ma première enfance.

Kfárʿabîda, plus exactement Kfárʿabîda-Fadʿûs[1], est un vil-

[1] Fadʿûs est un quartier de Kfárʿabîda qui se trouve au bord de la mer et qui comprend surtout des magasins, des cafés, etc. (Tel était du moins l'état des choses avant le commencement de la guerre mondiale.)

lage libanais de 800 à 900 âmes, dont 200 environ ont actuellement émigré dans les deux Amériques. Situé sur le bord de la mer, il se trouve, dans la direction nord, à 2 kilomètres de Batroun, dont il est, pour ainsi dire, un faubourg, et, du côté sud, à 16 kilomètres de Djébaïl (Byblos), et environ à 50 de Beyrouth. Par sa situation privilégiée au centre du Liban occidental, par son délicieux climat méditerranéen, par sa magnifique plage, unique dans la région, cette bourgade est une attraction pour les Libanais des environs qui la fréquentent en grand nombre, surtout en été. Vu sa situation géographique, Kfárʿabîda n'a échappé à l'influence d'aucun des différents peuples qui au cours des siècles ont envahi les régions libanaises. Cananéens (Phéniciens), Araméens, Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Latins, Arabes et Turcs s'y sont établis tour à tour. Aussi n'est-il pas étonnant que le parler de ce village renferme beaucoup de mots étrangers — sans compter les emprunts très nombreux faits au syriaque et aux parlers arabes des localités environnantes — et qu'il présente quelquefois une évolution divergente de celle de l'arabe proprement dit, soit dans sa phonétique, soit même dans sa morphologie et dans sa syntaxe. Sous cette réserve, il est certain qu'on reconnaît facilement l'habitant de Kfárʿabîda au consonantisme et au vocalisme de son parler de même qu'à sa phraséologie. C'est dans cette individualité du parler que réside l'intérêt du présent travail.

On s'est contenté d'étudier ici la phonétique et la morphologie en se bornant à donner de la syntaxe ce qui était indispensable pour faire un exposé complet de la morphologie. Dans la phonétique on a traité successivement du consonantisme et du vocalisme; dans la morphologie on a passé en revue toutes les formes verbales et nominales usitées à Kfárʿabîda et l'on a rapporté, toutes les fois qu'il a été possible, les formes dialectales à celles de l'arabe classique. On a préféré passer sous silence les formes adverbiales qui sont pour ainsi dire des formes mortes et ne présentent qu'un intérêt lexicographique.

Me bornant au parler de mon village natal, je n'avais pour ainsi dire aucun besoin d'informateurs indigènes; je n'ai fait en effet que coordonner mes connaissances[1] en suivant d'assez

[1] Ainsi que l'a fait M. M. Grammont pour son parler natal, *Le Patois de la Franche-Montagne*, *M. S. L.*, t. X [1898].

près la méthode employée par M. W. Marçais dans son étude sur *Le dialecte arabe des Ūlâd Brāhîm de Saïda.* Plusieurs des remarques que j'ai faites au cours de ce travail sur les divers parlers libanais m'ont été communiquées par mon frère l'abbé B. Feghali, vicaire général du patriarche maronite, et par des amis vivant actuellement dans le pays. Les autres remarques sont le fruit d'observations faites lors de mon dernier voyage au Liban dans l'été de 1913, pendant lequel j'ai pu visiter un grand nombre de localités libanaises. J'ai relevé dès lors plusieurs textes vulgaires appartenant à divers parlers libanais. Le cadre de mon travail ne me permettant pas de les donner ici, j'espère les utiliser plus tard dans des études que je compte consacrer aux dialectes libanais et syriens.

Je sollicite l'indulgence et la bienveillance des orientalistes et des linguistes qui liront ce travail. S'il n'est pas toujours parfait au point de vue de l'exposition et de la méthode, il donnera cependant, je l'espère, une idée exacte et complète de la constitution phonétique et morphologique du parler de Kfâr-ʿabîda.

Principaux renvois bibliographiques.

W. Marçais, *Saïda* = Étude de M. W. Marçais sur *Le dialecte arabe des Ūlâd Brāhîm de Saïda*, parue dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XIV et XV.

W. Marçais, *Tlemcen* = *Dialecte arabe parlé à Tlemcen.*

M. Cohen = *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, 1912.

Brockelmann = *Précis de Linguistique sémitique*, traduit de l'allemand par W. Marçais et M. Cohen.

H. Zimmern = *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin, 1898.

M. S. L. = *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* (1868 et suiv.).

Sylvestre de Sacy = *Grammaire arabe* (reproduction de la 8e édition de 1852).

Landberg = *Proverbes et Dictons.* Section de Saïda (Syrie), Leyde, 1883.

Landberg = *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale : Ḥaḍramoût et Daθīnah.*

J. Barth = *Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen*, Leipzig, 1894.

Bauer = *Das palästinische Arabisch*, Leipzig, 1910.

Vollers = *Volkssprache und Schriftsprache in altem Arabien.*

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Système de transcription employé dans ce travail.

On a adopté à peu de chose près dans ce travail le système de transcription suivi par M. W. Marçais dans son étude sur *Le dialecte arabe des Ūlâd Brāhîm de Saïda*[1]. Comme lui également on a traité la phonétique des consonnes avant celle des voyelles.

Consonnes.

ʾ =	أ	attaque vocalique forte (explosive du larynx).
h =	ه. ه	*h* prononcé comme dans *Hut* allemand, par exemple.
ḥ =	ح	souffle (sourd) émis par le larynx.
ʿ =	ع	articulation (sonore) forte du larynx avec contraction.
q, ʾ/*q* =	ق	arrière-vélaire sourde se confondant presque, pour la prononciation actuelle, avec l'attaque vocalique forte ʾ.
g =	ق	occlusive sonore, correspondant de *q*, articulée plus en arrière que *g* français.
k =	ك	occlusive postpalatale sourde (comme le *k* français).
ḫ =	خ	spirante vélaire sourde (comme *ch* dans *auch* allemand par exemple).
χ =	ܟ	(*k*) syriaque spirantisé.
ġ =	غ	spirante vélaire, correspondant sonore de *ḫ*.
γ =	ܓ	(*g*) syriaque spirantisé.
s =	س	sifflante sourde prononcée comme *s* français initial.
z =	ز	spirante sonore, correspondant de la sourde *s*, se prononce comme *z* français.
ṣ =	ص	*s* emphatique.
ẓ =	ظ	spirante emphatique, correspondant sonore de *ṣ*.
š =	ش	spirante cacuminale sourde, se prononce à peu près comme le *ch* français.
ž =	ج	(prononciation ordinaire) spirante cacuminale, correspondant sonore de *š*.
g =	ج	(égyptien) occlusive palatale sonore, identique à *g* français dur.

[1] *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XIV et XV.

θ = ث (class.) *th* anglais sourd[1].
$\underline{d}$ = ذ (class.) *th* anglais sonore.
δ = ܕ (*d*) syriaque spirantisé.
t = ت occlusive dentale sourde, articulée comme *t* français.
d = د occlusive dentale, correspondant sonore de *t*.
$\underline{t}$ = ط occlusive dentale emphatique sourde.
$\underline{d}$ = ض occlusive dentale emphatique sonore.
b = ب occlusive bilabiale sonore (prononcée comme *b* franç.).
β = ܒ (*b*) syriaque spirantisé (β du grec moderne, etc.).
f = ف spirante labiodentale sourde (comme *f* français).
φ = ܦ (*p*) syriaque spirantisé.
$\check{c}$ = mi-occlusive *'š* (sourde).
l } ل = l français.
$\underline{l}$ } ل = l emphatique.
r } ر = r français.
$\underline{r}$ } ر = r emphatique.
m = م français.
n } ن = n français.
$\dot{n}$ } ن = $\underline{n}$ postpalatal devant l'occlusive *k* (*q* et *g*).
w = وَ semi-voyelle labiale, au commencement de la syllabe.
y = يَ semi-voyelle prépalatale, au commencement de la syllabe.
$\underset{\smile}{u}$ = ـَوْ semi-voyelle labiale, à la fin de la syllabe (deuxième élément de diphtongue).
$\underset{\smile}{i}$ = ـَيْ semi-voyelle prépalatale, à la fin de la syllabe (deuxième élément de diphtongue).

Voyelles.

a = *a* français avec diverses nuances : neutre, dans le voisinage des consonnes neutres; — ouvert et prononcé sans emphase avec un *imāla* léger, dans le voisinage immédiat de certaines consonnes non emphatiques; — fermé, grave et emphatique au contact d'une emphatique ou de la semi-voyelle *w* (*u*) géminée.
$\bar{a}$ = *è* français ouvert (toujours long), soit *â* penchant vers *aî* français (p. ex. : *faîte*), suivant le degré d'*imāla* exigé par le voisinage consonantique.
$\bar{\underline{a}}$ = *ọ* français ouvert (toujours long).
$\underline{e}$ = *è* français ouvert (toujours bref).
$\dot{e}$ = *é* français fermé (à la fin d'un mot).

[1] Il eût été plus logique d'employer þ pour la spirante dentale sourde de l'arabe classique et θ pour le (*t*) syriaque spirantisé. On voudra bien nous pardonner cette légère inconséquence.

i = *i* français.
ẹ = *é* français très fermé (*en syllabe fermée*).
ọ = *o* français fermé.
ọ = *o* français ouvert.
ö = entre *e* muet et *ọ* fermé, son voisin de *eu* français fermé (*peu*, *feu*).
ə = entre *e* muet et *ọ* ouvert, son voisin de *eu* français ouvert (*meunier*, [*ils*] *peuvent*, *meule*).
o = entre *ö* et *ə* devant une labiale (plus labialisé que *ö* et que *ə*).
u = *ou* français.
ü = *ü* allemand (bref), cf. *i* dur (*y*) du russe et d'autres langues slaves. La labialisation est très faible, à la différence de *u* français.
ā, *ā̄*, *ī*, etc. = voyelle longue non accentuée.
â, *ā̂*, *î*, etc. = voyelle longue accentuée.
a, *i*, etc. = voyelle brève non accentuée.
á, *í*, etc. = voyelle brève accentuée.
^{e} voyelle ultra-brève, ne formant pas syllabe.

Tout signe vocalique qui n'est pas accompagné du signe de la longue désigne naturellement une voyelle brève.

Comme dans la plupart des ouvrages linguistiques, le signe < indique qu'une forme ou qu'un son provient d'une autre forme ou d'un autre son. Le signe > a la valeur exactement inverse.

Une consonne ou une semi-voyelle placée au-dessus de la ligne indique une consonne ou une semi-voyelle réduite. Ex. : *ʿám*^{m} «oncle paternel» < cl. *ʿámmu*^{n}; *ʾáu̯*^{u}*lê* «première» < cl. *ʾáuwalatu*^{n}.

Deux consonnes superposées indiquent une articulation intermédiaire : ainsi $^{t}/_{d}$ note une dentale à initiale sourde et à finale sonore.

LE PARLER

DE

KFAR ʿABÎDA (LIBAN-SYRIE).

PREMIÈRE PARTIE.

PHONÉTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSONNES.

Comme l'a fait M. W. Marçais dans *Le dialecte arabe des Ūlâd Brāhîm de Saïda*, j'ai divisé les consonnes en un certain nombre de classes, d'après leurs points et leurs modes d'articulation, et j'ai étudié séparément toutes les transformations de ces séries de phonèmes. Cette classification n'est nullement surérogatoire et arbitraire; elle se justifie pleinement, comme on va le voir, par l'indépendance presque complète de ces classes les unes à l'égard des autres, et elle a l'avantage de faciliter largement l'étude du consonantisme.

I. FAUCALES.

ʾ = أ ; *h* = ه (ة) ; *ḥ* = ح ; ʿ = ع.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A. ʾ = أ.

La faucale ʾ [1] est une des consonnes les plus difficiles à traiter en phonétique. Les grammairiens de l'arabe classique eux-mêmes

[1] C'est une véritable consonne, que M. W. Marçais appelle très justement «attaque vocalique forte», et que dans ce travail je désignerai souvent, à la suite des grammairiens arabes, sous le nom de *hamza*.

ont senti la difficulté toutes les fois qu'ils ont voulu en fixer les règles. Difficiles à déterminer dans l'arabe littéraire, ces règles le deviennent encore davantage quand il s'agit de l'arabe dialectal, où tout semble, à cause de diverses influences étrangères et locales, plus ou moins capricieux et instable.

Dans certains cas, à Kfár ʿabîda, ainsi qu'en syriaque, en hébreu et dans bon nombre de dialectes arabes modernes, notamment dans les parlers du Liban, le *hamza* classique tend à s'affaiblir ou à perdre complètement sa valeur consonantique. Mais on verra qu'il y a aussi une série de cas où le ʾ est non seulement maintenu, mais renforcé ou même créé de toutes pièces. Pour être aussi clair et aussi complet que possible, on l'étudiera successivement en tant qu'initial, en tant que médial et en tant que final[1], et on tâchera, à l'aide de nombreux exemples, de formuler des règles générales.

1° *Hamza* (ʾ) *initial.*

Conservation. — α. En règle générale, le *hamza* initial se maintient avec sa prononciation classique *toutes les fois qu'il ouvre une syllabe fermée*[2] *qui porte l'accent tonique du mot.* Les exemples en sont nombreux : *ʾárz* « cèdre » < cl. *ʾárzu*ⁿ ; *ʾárḍ* « terre » < cl. *ʾárḍu*ⁿ ; *ʾőṣbəʿ* « doigt » < cl. *ʾíṣbaʿu*ⁿ[3] ; *ʾóbrė* « aiguille » < cl. *ʾíbratu*ⁿ ; *ʾẹ́nt* « toi » < cl. *ʾánta* ; *ʾáḫd* « action de prendre » < cl. *ʾáḫḏu*ⁿ ; *ʾáṣḷ* « origine » < cl. *ʾáṣlu*ⁿ ; *ʾáhlau͡sáhla* « soyez le bienvenu » < cl. *ʾáhla*ⁿ *wasáhla*ⁿ ; *ʾábhẹl* « sot, simple » (métathèse) < cl. *ʾáblahu* ; *ʾûḍa*[4] « chambre » < néo-cl. *ʾûḍaṭu*ⁿ (cf. turc *oḍa*) ; *ʾóm*ᵐ « mère » < cl. *ʾúmmu*ⁿ ; *ʾáhl* « parents, famille, habitants » < cl. *ʾáhlu*ⁿ ; *ʾűḫt* « sœur » < cl. *ʾúḫtu*ⁿ ; *ʾẹ́rẏfė* « pains » < cl. *ʾárẏifatu*ⁿ (plur. de *raẏîfu*ⁿ) ; *ʾẹ́ns* « genre humain » < cl. *ʾínsu*ⁿ ; *ʾóbᵇha* « physionomie altière, orgueil » < cl. *ʾúbbahatu*ⁿ ; *ʾáttẹr* « il impressionna, il laissa des traces » < cl. *ʾáθθara* ; *ʾűžra* « salaire » < cl. *ʾúžratu*ⁿ ; *ʾán'ẹn* « il se plaignit », cf. cl. *ʾánna* « il gémit » ; *ʾáttẹt* « il meubla (une maison, une chambre) », (dénominatif de *ʾtât* « meubles » < cl. *ʾaθâθu*ⁿ), soit cl. *ʾáθθaθa* (inusité dans ce sens) ; *ʾádda* « il paya (une dette) », cf. cl. *ʾáddā* $\left(\sqrt{\text{ʾ-d-y}}\right)$; *ʾâmən* « il a cru » < cl. *ʾâmana* ;

[1] Il s'agit ici naturellement non de la finale classique, mais de celle de notre parler ; en effet, dans la langue classique, ʾ ne peut être réellement final que dans quelques personnes du conditionnel et de l'impératif des verbes *tertiae'* ; ex. : *'in yáqra'* « s'il lit » ; *iqra'* « lis » ; etc.

[2] Ou une syllabe à voyelle longue qui en est l'équivalent.

[3] A côté de *ʾaṣbaʿu*ⁿ, *ʾaṣbiʿu*ⁿ, *ʾuṣbuʿu*ⁿ, *uṣbiʿu*ⁿ, etc. — Pour les mots qui présentent ainsi plusieurs vocalisations classiques, on ne transcrira dans ce travail que celle qui concorde avec la vocalisation du parler.

[4] A côté de *ʾáu͡ḍa*. On a dit qu'une syllabe à voyelle longue équivaut à une syllabe fermée. Ici en outre elle est accentuée.

'âklé «gangrène» < cl. *'âkilatu*ⁿ; *'âlé* «outil» < cl. *'âlatu*ⁿ; *'âdmé* «honnête, poli, humain» < cl. *'ādamîyu*ⁿ «adamique»; etc.

Le mot *bâṭ* «bras, aisselle» ne constitue pas une exception, car il ne provient pas du cl. *'íbṭu*ⁿ, comme on l'a dit [1], mais du pluriel *'ābâṭu*ⁿ, dont la première syllabe (*'ā-*) est tombée, parce qu'elle était suivie d'une syllabe longue frappée de l'accent. La langue a pris ce qui restait de cette forme (*bâṭ*) pour un singulier, sur lequel elle a refait le pluriel externe *bāṭât* [2].

Le *hamza* initial subsiste donc (en vertu de la règle donnée) dans les pluriels des types *'aqtilâ'u* > *'ęqtla* et *'áqtilatu*ⁿ > *'ęqtlé* ex. : *'ęýnya* «riches» < cl. *'aýniyâ'u*; *'ómbya* «prophètes» < cl. *'anbiyâ'u*; *'ęýrbé* «corbeaux» < cl. *'áýribatu*ⁿ; *'ęduyé* «remèdes» < cl. *'ádwiyatu*ⁿ; etc. (voir Morphologie). — De même, dans les adjectifs verbaux du type *'áqtalu*, servant ou non à exprimer le comparatif et le superlatif : *'ákbaṛ* «plus grand» < cl. *'ákbaru*; *'ázýaṛ* «plus petit» (par assimilation) < cl. *'áṣýaru*; *'á'/qlęl* «moindre», cf. cl. *'aqállu*; *'áfḍaḷ* «meilleur» < cl. *'áfḍalu*; *'ábyaḍ* «blanc» < cl. *'ábyaḍu*; *'áswəd* «noir» < cl. *'áswadu*; *'áṣfaṛ* «jaune» < cl. *'áṣfaru*; etc. — Étant donné qu'ici, entre les deux premières consonnes de la racine, il n'y a jamais que la voyelle *zéro*, la syllabe initiale est toujours fermée. Elle est du reste accentuée dans notre parler.

Le même principe trouve encore son application dans quelques mots de sens interrogatif, interjectif, etc. : *'áiš* (ou *'aš*) «quoi?» < cl. *'áiyu šáï'iⁿ*; *'âh* «ah!» < cl. *'âh* [3]; *'ôf* (ou *wôf*, *wôft*) «ouf!» < cl. *'úffiⁿ*; *'ęh 'ęh 'ęh* «son qu'on émet en pleurant ou en riant»; *'é* «oui, eh bien!» < cl. *'ī*; etc.

Citons encore *'îd* «main», cf. cl. *yaduⁿ* [4], et *'ęžr* «pied» < cl. *rížluⁿ*, dissimilation du premier *r* en *'* (**'ižr*) après assimilation à distance de *l* en *r* [5].

β. Même en syllabe ouverte, le *hamza* subsiste à l'initiale *lorsque cette syllabe porte l'accent tonique* au moins dans le parler : *'áseḍ* «lion» < cl. *'ásaduⁿ*; *'ána* «moi» < cl. *'ánā*; *'ádęb* «bonne éducation, littérature...» < cl. *'ádabuⁿ*; *'ękęl* «il a mangé» < cl. *'ákala*; *'ęžęr* «il a loué (une maison, etc.)» < cl. *'ážara*; *'ęzęn* «il a permis» < cl. *'áđina*; etc.

(1) Cf. Landberg, *Proverb. et Dict.*, p. 266.

(2) Sur les pluriels classiques pris à Kfár 'abîda pour des singuliers, *žlâl* «bât d'âne ou de mulet» : pl. *žlālât*, en face de cl. : sing. *žullu*ⁿ : pl. *žilâlu*ⁿ ou *'ažlâlu*ⁿ; sing. *bâhęm* «pouce» : pl. *bwâhęm*, en face de cl. : sing. *'ibhámu*ⁿ : pl. *'abâhimu*; sing. *bdâṛ* «semaille» : pl. *bdāṛât*, en face de cl. : sing. *bádru*ⁿ : pl. *biđâru*ⁿ, etc., voir Morphologie.

(3) On sait qu'à la fin d'un mot une consonne suffit pour fermer la syllabe.

(4) Il paraît évident que le syriaque *'īδā* a exercé ici son influence.

(5) Formule : *rižluⁿ* > **rižr* > **'ižr* > *'ęžr*.

γ. Grâce à une conservation analogique, due à l'influence des formes où il est régulier, et au *sentiment de la racine*, le *hamza* initial, même privé de sa voyelle et suivi d'une syllabe fermée et accentuée, se maintient dans un certain nombre de mots qui ont des correspondants en classique : *'zâṛ* «voile de mariée» < cl. *'izâru*ⁿ ($\sqrt{'\text{-}z\text{-}r}$) ; *'hâlé* «habitants» < cl. *'ahâli*ⁿ, plur. de *'áhlu*ⁿ; *'lûf* «milliers» < cl. *'ulûfu*ⁿ, plur. de *'álfu*ⁿ > *'álf*; *'wâdẹm* «honnêtes», plur. de *'âdmé* < cl. *'ādamîyu*ⁿ; *'mâné* «dépôt» < cl. *'amâ-natu*ⁿ ($\sqrt{'\text{-}m\text{-}n}$) ; *'šâṛa*[1] «signal, petite quantité» < cl. *'išâratu*ⁿ; etc.

Remarque. — L'attaque vocalique *douce* classique est à Kfár ʿabîda attaque vocalique *forte* dans les mots classiques *ismu*ⁿ «nom» et *ibnu*ⁿ «fils», prononcés *'ẹsm* et *'óbn* ainsi que dans l'impératif classique *iṣḥa* prononcé *'ṓṣḥa* «prends garde». Ce fait est intimement lié à la conservation de la voyelle initiale en syllabe fermée[2]. En effet, là où la voyelle tombe vu que l'accent frappe la syllabe suivante, l'attaque vocalique disparaît par le fait même : ainsi, on prononce *tnáin* «deux» < cl. *iθnáini*; *ṅkásaṛ* «il est brisé» < cl. *inkásara*.

Il en est de même de quelques mots d'emprunt : frç. *as* (ital. *asso*) prononcé *'as*ˢ (au jeu de cartes), et frç. *élastique* prononcé *'astîk*[3] avec suppression de la syllabe *el-*, prise pour l'article.

Chute. — En dehors des cas énumérés ci-dessus, le *hamza* initial tombe avec la voyelle qui le suit, contrairement à ce qui s'observe dans beaucoup de dialectes modernes, surtout maghribins, où la voyelle est généralement conservée (cf. les ouvrages cités de MM. Marçais et Cohen).

α. ' tombe d'une manière constante lorsqu'il se trouve en syllabe ouverte suivie immédiatement d'une syllabe fermée (et par conséquent accentuée). Ex. : *mîr* «prince» < cl. *'amîru*ⁿ; *mîré* «impôt» < cl. *'amīrîyu*ⁿ; *hâné* (à côté de *'hâné*) «offense» < cl. *'ihânatu*ⁿ; *láik* «vois» < cl. *'iláika*; *dáiné* < cl. *'uđáinatu*ⁿ, diminutif de *'ṓdn* «oreille» < cl. *'úđnu*ⁿ; *ṛâdé*[4] «volonté» < cl. *'irâdatu*ⁿ; *dâmé* «ce qu'on mange avec le pain», cf. cl. *'idâmu*ⁿ; *ṭâṛa* «cerceau», cf. cl. *'iṭâru*ⁿ (avec l'addition d'un *-é* < cl. *-atu*ⁿ

[1] La conservation du *hamza* est due ici à l'analogie avec les mots du type *'mâné*.

[2] Une forme telle que *bönt* «fille» ne vient pas de cl. *ibnatu*ⁿ, mais de *bintu*ⁿ, également attesté en classique.

[3] Ici l'accent n'est pas sur l'initiale. Mais il était nécessaire de conserver l'*a*, et l'on verra d'autre part que le parler ignore toute initiale vocalique (sauf *i* et *u* provenant de *y* et *w*).

[4] Cf. *ṛa'tálla* «à la grâce de Dieu».

indice du féminin); *máddê* «fils tendus sur le métier pour former la chaîne» < cl. *'amíddatu*^{n}; *báiyê* «mon père» < cl. *'ubáiy-ī*[1], diminutif de *'abu*^{n} (inusité à Kfár ʿabîda); *ḫáiṭek* «ta sœur» < cl. *'uḫáiṭu-ka*, diminutif de *'ûḫt* < cl. *úḫtu*^{n}; etc.— Quant à *ḥád*^{d} «dimanche», il ne vient certainement pas, à mon avis, du cl. *'áḥadu*^{n}; c'est plutôt le mot syriaque *ḥaδ*.

Pour la même raison, le *hamza* initial tombe dans l'aoriste simple[2], à la 1re pers. du singulier, des verbes forts au IIe thème, et des verbes à 2e radicale *w*, *y*, ou à 2e et 3e radicales identiques entre elles (ces derniers même au Ier thème). Ex. : *-zûreḳ* «je te visiterai» < cl. *'azûru-ka* $(\sqrt{z\text{-}w\text{-}r})$; *-mŏddu* «je l'étendrai par terre» < cl. *'amúddu-hu* $(\sqrt{m\text{-}d\text{-}d})$; *-ʿál*^{l}*mək* «je te ferai savoir» < cl. *'uʿállimu-ka* $(\sqrt{ʿ\text{-}l\text{-}m})$; etc.

β. Le *hamza* initial tombe, et sa voyelle avec lui, même en syllabe fermée, lorsque l'accent frappe la syllabe suivante (ici l'accent dialectal est le même qu'en classique). Cette syllabe est accentuée dans le dialecte libanais quand elle contient une voyelle longue suivie d'une consonne ou son équivalent. Ex. : *blîs* «diable» < cl. *'iblîsu; brî'/q* «aiguière» < cl. *'ibrîqu*^{n}; *zmîl* «burin» < cl. *'izmîlu*^{n} (de gr. σμίλη); *yâh* «lui (régime direct)» < cl. *'īyâ-hu*[3]; *žráik* «tes deux pieds» < cl. *'ižraika*; etc.

Pour la même raison, le *hamza* tombe : dans les pluriels de la forme *'aqtâlu*^{n}; ex. : *ktâf* «épaules» < cl. *'aktâfu*^{n}; *ʿmâl* «actions» < cl. *'aʿmâlu*^{n}; *ḫwâl* «oncles maternels» < cl. *'aḫwâlu*^{n}; *ḥbâb* «amis» < cl. *'aḥbâbu*^{n}; *ulâd*[4] «enfants» < *'aulâdu*^{n}.

γ. Le *hamza* initial tombe enfin toutes les fois qu'il commence un mot précédé d'une particule ou d'un proclitique intimement lié à ce mot. C'est qu'alors en effet on rentre dans le cas du *hamza* intervocalique, cas où celui-ci est naturellement en position débile. Ex. : *laiš* «pourquoi? — à quoi sert?» < cl. *li* + *'áiyi* + *šái'i*^{n}; *máḥla hâda* «que cela est beau!» < cl. *mā* + *'áḥlā* + *hâdā*; *mŏdrê* (rarement *mŏtrê* avec différenciation de sonorité) «je ne sais[5]» < cl. *mā* + *'ádrī* $(\sqrt{d\text{-}r\text{-}y})$ «je ne sais pas, je ne comprends pas»; *báʿla* (*ṣáutu*) «à haute (voix)» litt^t «avec le plus haut (de sa voix)» < cl. (*bi*) + *'áʿlā* (+ *ṣáuti-hi*); etc. — Pour-

[1] Mais dès que le diminutif *báiy-* est suivi d'une consonne, il simplifie son *-iy* final (cf. plus loin, *Annexion*).

[2] C'est-à-dire sans *b-* (*man-*, *ʿan-*) préfixé.

[3] Une syllabe à voyelle longue équivaut à une syllabe fermée. Lorsque *îyā* est employé exclamativement, et par conséquent est indépendant d'un verbe, il conserve le hamza : *'īyâk* «gare à toi!» < cl. *'īyâ-ka*.

[4] La chute du *hamza* et de la voyelle *a* a causé la vocalisation de la semi-voyelle *w* (voir plus loin).

[5] Cf. *mŏdrê man kán ʿenna* «je ne sais pas qui était chez nous», etc.

tant on dit *ʿal-ʾárḍ* «sur la terre» < cl. *ʿal-al-ʾarḍi*, *b-ʾáṣlu* «selon son origine» < cl. *bi* + *ʾaṣli-hi*, etc., expressions où le *hamza*, bien qu'intimement lié aux prépositions *ʿalā* et *bi*, a été maintenu par le sentiment psychologique de la racine.

2° *Hamza* (ʾ) *médial.*

Conservation. — Les mots d'origine classique dans lesquels le *hamza* médial se maintient sont très peu nombreux. En voici cependant quelques-uns : *sáʾal* (usité à côté du IIIe thème *sâyẹl*) «il demanda» < cl. *sáʾala*; *šẹ́ʾmė* (à côté de *šîmė*) «magnanimité» < cl. *šíʾmatuⁿ*; *mʾáddẹb* (à côté de *mwáddẹb*) «bien élevé» < cl. *muʾáddabuⁿ*; *ʾ/qọṛʾân* «coran» < cl. *qurʾânuⁿ*; *tʾákkẹd* «il s'est assuré» < cl. *taʾákkada*; *tʾámməl* «il a espéré» < cl. *taʾámmala*; *hái̯ʾa* «mine, aspect» < cl. *hái̯ʾatuⁿ*; *maʾmûr* «fonctionnaire, commandé» < cl. *maʾmûruⁿ*. Comme on le voit par leur sens, ces mots, auxquels il faudrait peut-être ajouter quelques autres, doivent certainement leur forme à l'influence de la langue classique.

Chute. — Partout ailleurs, le *hamza* médial tombe dans le parler de Kfárʿabîda.

α. Précédé d'une voyelle brève et suivi d'une consonne, le *hamza* disparaît en se fondant avec la voyelle qui précède et qui devient longue (allongement compensatoire). Ex. : *ṛâs* «tête» < cl. *ráʾsuⁿ*; *bâs* (dans l'expression *lā bâs* «cela ne fait rien») < cl. *báʾsuⁿ*; *šân* «affaire» < cl. *šaʾnuⁿ*; *fâṛa* «souris, rabot» < cl. *fáʾratuⁿ*; *mûnė* «approvisionnement» < cl. *múʾnatuⁿ*; *ṛâi̯* «avis» < cl. *ráʾyuⁿ*; *fâl* «mauvais augure» < cl. *fáʾluⁿ*; *bîr* «puits» < cl. *bíʾruⁿ*; *nâkọl* «nous mangeons» < cl. *náʾkulu*; *stâhẹl* «il mérita» < cl. *istáʾhala*; *mûdė* «nuisible» < cl. *múʾđiⁿ*; *mâdnė* «minaret» < cl. *míʾđanatuⁿ*; *fīṛân* «rats» < cl. *fiʾrânuⁿ*; *zái̯bəʾ/q* «mercure» au lieu de **zîbəq* < cl. *zíʾbaquⁿ*; *mái̯baṛ* «étui à aiguilles», cf. cl. *míʾbaruⁿ* (1); *žît* «je suis venu» < cl. *žíʾtu* (2).

Cependant, le cl. *búʾbuʾuⁿ* «pupille de l'œil» fait *bóbbu* avec redoublement (par assimilation de ʾ à la consonne suivante) (3).

β. Précédé d'une consonne et suivi d'une voyelle brève, ou précédé et suivi d'une voyelle brève, le *hamza* médial disparaît

(1) Le mot *mái̯baṛ* s'explique par ce fait qu'à Kfár ʿabîda les noms d'instruments se forment sur *maqtaluⁿ* au lieu de cl. *miqtaluⁿ*.

(2) Cf. des faits analogues en classique : *ʾābâruⁿ* «puits (pl.)» pour **ʾaʾbâruⁿ*; *ʾākulu* «je mange» pour **ʾaʾkulu*; — et encore syr. *ʾāmeδ* «il fuit» pour **ʾaʾmeδ*; *bîrā̆* «puits» pour **bẹʾrā̆*; *kīnā̆* «juste» pour **kẹʾnā̆*.

(3) Sans doute par l'intermédiaire de **buu̯buʾuⁿ*.

généralement dans les rares mots de cette forme phonétique usités à Kfár ʿabîda; il ne se produit ici aucun allongement compensatoire. Ex. : *taum* «jumeau» < cl. *táu'amu*ⁿ; *kan*ⁿ «comme si» < cl. *ka* + *'ánna; mára* «femme» < cl. *már'atu*ⁿ (cf. *imra'atu*ⁿ); *mit-* «cent» [1] < cl. *mi'at(u*ⁿ*)*.

γ. Précédé d'une voyelle brève et suivi d'une voyelle longue, ou inversement, le *hamza* se transforme tantôt en *w* (*u̯*), tantôt en *y* (*i̯*), cf. pp. 9-10, 11 [2].

3° *Hamza* (') *final.*

Conservation. — En règle générale, le *hamza* final disparaît à Kfár ʿabîda. Il ne s'est maintenu que dans quelques interjections et dans quelques mots expressifs, tels que : *hẹ'* «tiens! prends!» cf. cl. *hâ'a* «prends»; *žẹ' žẹ'* (ou *hẹ' hẹ'*) < cl. *ži' ži'* (cri pour appeler les chameaux); *la'* (à côté de *lah*) «non», cf. cl. *lā; hō'* «non» (refus accompagné d'un brusque mouvement de tête en arrière); etc. [3].

Chute. — Sauf les quelques cas où il se transforme en *w* (*u̯*) et *y* (*i̯*), voir p. 10 et suiv., le *hamza* final tombe en règle dans le parler de Kfár ʿabîda sans produire d'allongement compensatoire sur les voyelles précédentes; cette chute est en relation avec la disparition de la voyelle finale. Celle-ci, en effet, tombant toujours à la finale des mots, entraîne comme conséquence nécessaire la chute du *hamza*, déjà faible par lui-même. Du reste, en syriaque (et davantage encore en hébreu), le *hamza* s'affaiblit souvent et perd, lorsqu'il est 3ᵉ radicale, sa valeur consonantique. Cette remarque s'applique aussi bien aux verbes qu'aux substantifs. Ex. : *šá* «il a voulu» < cl. *šâ'a* (d'où l'expression très usitée *nšálla* «je souhaite, littᵗ (s'il plaît à Dieu»); *žá* «il vint» < cl. *žâ'a* [4]; *btáda* «il commença» < cl. *ibtáda'a*; *wâsa* «et il offensa» < cl. *wa* + *'asâ'a; hdá* «arrête-toi» < cl. *ihdá'*; *'/qrá* «lis» < cl. *iqrá'*; — *sáma* «ciel» < cl. *samâ'u*ⁿ; *rẹdẹ* «méchant, mauvais sujet» < cl. *radî'u*ⁿ; *hána* «santé, bonheur» < cl. *hanâ'u*ⁿ; *mábda*

[1] Ce mot prend cette forme lorsqu'il est en dépendance étroite d'un autre mot : cf. *mit ktâb* «cent livres»; lorsqu'il est indépendant (*status absolutus*), il a la forme *mîyẹ* : ex. *tlát mîyẹ* «trois cents».

[2] C'est exactement la même chose qui se produit chez les *Ūlâd Brāhîm* de *Saïda* (cf. Marçais, *M. S. L.*, XIV, p. 105).

[3] Dans les mots *la'* et *hō'*, le *hamza* est inconsciemment ajouté pour donner à ces deux particules plus d'énergie.

[4] Dans quelques villages libanais, notamment à Batroun et à Kfár ʿabîda, on dit également *'ẹža* pour *žâ'a*. — En Égypte, on a *iža*, et en Arabie méridionale *äža* et *äža'* (cf. Landberg, *Daθînah*, p. 698).

« principe, commencement » < cl. *mábda'u*^{n}; *lûlu* « perle » < cl. *lú'lu'u*^{n}; *bârê* « créateur » (Dieu) < cl. *bâri'u*^{n}.

Remarque générale. — Le *hamza*, faible de sa nature, disparaît d'une façon constante en position débile. Sauf exception due à l'influence des prototypes classiques, réels ou imaginaires, ou à une influence psychologique (dans des mots expressifs), il est toujours en position débile quand il est médial et final. Dans ce cas, en effet, il n'est jamais qu'implosif, et l'on sait qu'une implosive est plus faible qu'une explosive. Il ne peut être en position forte et par conséquent se maintenir qu'à l'initiale du mot. Il faut et il suffit pour cela que la syllabe initiale soit intense, et elle l'est, soit qu'elle ait été accentuée dès l'époque classique, soit qu'elle le devienne dans la vie propre du parler parce qu'elle s'est fermée; ce dernier cas est, en somme, le même que celui de l'attaque vocalique douce devenant attaque vocalique forte en syllabe initiale fermée, cf. *'ás*^{s}, de l'italien *asso*, etc. Tout est donc ici une question de valeur relative. Cf. C. Juret, *Dominance et résistance dans la phonétique latine*, 1913, passim.

Changements de ' en d'autres phonèmes.

On a examiné, jusqu'ici, les cas où l'attaque vocalique forte s'est conservée ou a disparu dans le passage du classique à l'arabe dialectal. On dira maintenant, en donnant le plus d'exemples possible, où et quand elle a été remplacée par d'autres phonèmes. Le *hamza* est devenu tantôt une semi-voyelle *w* (*u̯*) ou *y* (*i̯*), tantôt la faucale ʿ; quelquefois enfin mais seulement dans des mots d'emprunt, les faucales *ḥ* et *h*.

w (*u̯*) et *y* (*i̯*) au lieu de '.

I. *w* (*u̯*) au lieu de '.

α. A l'initiale du mot. — 1° Sous l'influence de la consonne qui suit la tranche vocalique commençant par ' en classique, la voyelle de cette tranche est transformée en voyelle labio-vélaire (quand elle n'a déjà pas ce timbre en classique), puis le ' devient labio-vélaire, soit *w*. Ex. : *wóf*^{f} (à côté de *wóft*) « ouf ! » < cl. *'úffi*^{n}; *wṓ'/q'/qa* (à côté de *'ṹ'/q'/qa*) « okke » (mesure de poids = environ 1282 grammes) < cl. *'úqqatu*^{n}; *wṹlf* « ami » < cl. *'ílfu*^{n}, analogique de *wṹlfê* « amitié » < cl. *'úlfatu*^{n} qui seul est régulier dans cette série; *wállęf* « il plia bagage, il s'est préparé » < cl.

'állafa «il assembla, il composa»; *wánęs* «ami, doux, sociable» (sous l'influence de *wấns* «affabilité» < cl. *'unsu*^{n}), cf. cl. *'anîsu*^{n} «ami, doux» et *'ánasu*^{n} «familier».

2° Par assimilation à un *w* qui suit. Exemple unique : *wâwé* «chacal, renard» < cl. (*ibnu*) *'âwā*.

3° Par assimilation à un *i̯* de la syllabe suivante, assimilation suivie de dissimilation, d'où *w*. Ex. : *wáiš* «quoi ? certes», dissimilation de **yáiš*, lui-même assimilation de cl. *'áiyu* + *šáiʾ i*^{n}; *wáin* «où» < **yáin* < cl. *'áina*.

4° La voyelle qui suit ' est elle-même suivie d'une dentale (occlusive, sifflante, chuintante ou nasale). Ex. : *wádda* «il envoya il fit parvenir» < cl. *'áddā* ($\sqrt{'\text{-}d\text{-}y}$); *wáddęb* «il corrigea» < cl. *'áddaba; wázz* «il excita» < cl. *'ázza; wážš* «s'alluma (le feu)» < cl. *'ážża; wáššęb* «il excita» (un chien) < cl. *'áššaba; wán*^{n} «il s'est plaint, il a fait entendre des bourdonnements (par extens.)» < cl. *'ánna*. — Dans les exemples qui viennent d'être cités ici, on ne peut que constater le fait, sans en pouvoir donner d'explication plausible[1].

5° Par confusion analogique : *wâḫęd* «il blâma» < cl. *'âḫađa* (*mwâḫdé* «blâme» < cl. *mu'āḫađatu*^{n}); *wâlęf* «il fréquenta» < cl. *'ālafa* (*mwâlfé* «amitié» < cl. *mu'ālafatu*^{n}); etc.

β. A l'intérieur du mot. — 1° Par assimilation à une voyelle labiale *précédente*, le ' se transforme en *w* (*u̯*). Ex. : *fwâd* «cœur» < cl. *fu'ādu*^{n}[2]; *twâm* «jumeaux» < cl. *tu'āmu*^{n} pl. de *tau̯'amu*^{n}; *zwâm* (mort) «violente ou subite» < cl. *zu'āmu*^{n}; *mwâḫdé* «blâme» < cl. *mu'āḫađatu*^{n}; *mwâmṛa* «conjuration» < cl. *mu'āmaratu*^{n}; *mrûwé* «courage» < cl. *murū'atu*^{n} (*murūwatu*^{n})[3].

2° Peut-être sous l'influence d'une labiale qui transforme *a* dans le même sens que plus haut (cf. α. 4°). Ex. : *fáu̯wəl* «il fit tirer un mauvais augure» < cl. *fa''ala; stáfwəl* «il fut superstitieux», cf. cl. *fa''ala* inus. au Xe thème; *ṣáu̯wa* «il piaula (poussin)» et *ṣə́we* «il siffla (serpent)» < cl. *ṣa'ā* «il piaula (poussin)»[4]; *máu̯wən* «il acheta des vivres» < cl. *ma''ana* «il prépara»; *ráu̯wəs* «il appointa» < cl. *ra''asa*. Ces deux derniers exemples peuvent

[1] A moins qu'il ne s'agisse ici d'un phénomène de dissimilation (à distance).

[2] Forme intermédiaire *fuwādu*^{n}.

[3] La voyelle n'est pas tombée dans ce dernier exemple comme elle l'a fait dans les autres, parce qu'elle est longue et accentuée (*ū*).

[4] Sans doute ici croisement avec cl. *ṣau̯tu*^{n} «voix», etc., ou *ṣau̯ṣa* (même sens) mot d'origine syriaque : syr. *ṣau̯ṣī* 3 sg. masc. parf. (*ṣ-w-ṣ-y*).

s'expliquer par l'influence des mots *mûnė* «vivres» et *rûs* «têtes» qui auraient donné les dénominatifs *máu̯wən* et *ráu̯wəs*.

3° Par confusion analogique. Ex. : *twâmru* «ils ont conspiré» < cl. *ta'āmarū* (*mwâmṛa* «conspiration» < cl. *mu'āmaratu*ⁿ); *ᵗtâwəb* «il bâilla» < cl. *taθā'aba* (*ᵗtâwọb* «bâillement» < cl. *taθa'ubu*ⁿ); *zwâlė* «bête de somme» < cl. *zā'ilatu*ⁿ (sous l'influence du pluriel *zawâ'ilu*). — Quant à *rdâwė* «méchanceté» < cl. *radā'atu*ⁿ, *ˁmâwė* «aveuglement» < cl. *ˁamā'atu*ⁿ, *dnâwė* «bassesse» < cl. *danā'atu*ⁿ etc., ils s'expliquent probablement par l'analogie du type morphologique *qtâwė* < cl. *qatâwatu*ⁿ, type très usité à Kfárˁabîda (cf. *rḫâwė* «lâcheté» < cl. *raḫâwatu*ⁿ, *ˁdâwė* «inimitié» < cl. *ˁadâwatu*ⁿ, etc.).

γ. A la finale du mot[1]. — 1° Par assimilation à *u̯* ou à une voyelle labiale qui précède; dans ce cas le *u̯*, provenant de ' et se trouvant placé à la finale sans voyelle qui le suive, se réduit à un demi *u̯* ou disparaît complètement dans le parler[2]. Ex. : *sau̯*(ᵘ) «malheur» < cl. *sau̯'u*ⁿ (à côté de *sû'u*ⁿ); *ḍau̯*(ᵘ) «lumière» < cl. *ḍau̯'u*ⁿ; *nau̯*(ᵘ) «tempête» < cl. *nau̯'u*ⁿ; **hdû*(ᵘ) > *hdû* «calme» < cl. *hudû'u*ⁿ; etc.

2° Par assimilation à une voyelle *u* ou à une labiale qui précède; mais ici, au lieu de se réduire ou de disparaître, comme dans le cas précédent, *u̯* se vocalise en *u*. Ex. : *málu* «plénitude» cf. cl. *mil'u*ⁿ (**milwu*ⁿ > **mólw* > *málu*); *žázu* «portion», cf. cl. *žúz'u*ⁿ; *bádu* «commencement» < cl. *bád'u*ⁿ; *házu* «moquerie», cf. cl. *húz'u*ⁿ; *γábu* «léger brouillard» (par assimilation de sonorité) < cl. *ḫáb'u*ⁿ (cf. plus bas, p. 32)[3].

II. *y* (*i̯*) au lieu de '.

α. A l'initiale du mot. — 1° Par assimilation à la voyelle suivante. Ex. : *yámma* «ou bien» (par différenciation vocalique) < **yímma* < cl. *'ímmā*[4]; *yānsûn* «anis» avec chute de *ī* atone (placé entre deux voyelles longues dont l'une est accentuée dans le parler) < cl. *'anīsûnu*ⁿ < gr. ἄνισον; *yẹ́žṛa* «domestiques» < *'*ẹ́ž-*

[1] Il s'agit ici comme plus haut de la finale dialectale; en classique ' serait intérieur.

[2] Mais *u̯*, comme *i̯* d'ailleurs (voir plus loin), réapparaît avec sa valeur de semi-voyelle pleine dès qu'il est suivi d'une voyelle (voir *infra*, semi-voyelles).

[3] Cf. cl. (avec un *w* d'origine) *ṣaḥwu*ⁿ «sérénité (du temps)», *γázwu*ⁿ «incursion», etc.

[4] Cf. cl. *'īmā* pour *'immā* dans le dictionnaire connu : *'Aqrab-ul-mawāridi*, s. v.

ṛa, cf. cl. *'užarâ'u*[1]; *iẓîr* (ou *'ẓîr*, ou même *žîr*) «domestique» < **yažîr* < cl. *'ažîru*ⁿ.

2° Par assimilation (suivie de dissimilation) à une consonne labiale ou à un *ū* suivant (à distance). Ex. : *yau̯* «ou bien» par dissimilation < **wau̯* < cl. *'au̯* par assimilation; *yámᵐ* «il se dirigea vers» < **wamma* < cl. *'amma; yamᵐ* «côté, part» (dans l'expression *mön yámmė* «de mon côté, pour ma part»), cf. *'ammuⁿ* «action de se diriger vers»; *yāḫûr* «écurie» < **wāḫûr* < pers. *'āḫor; itûn* «fournaise, four à chaux» (par l'intermédiaire de **yẹtûn*, avec chute de *ẹ* et vocalisation de *y*) < **wattûn*, cf. cl. *'attûnuⁿ*, syr. *'aθūnā̄*, hébr. *'attūn*[2].

β. A l'intérieur du mot. — 1° Par assimilation à la voyelle qui suit '. Ex. : *ráiyẹs* «supérieur» < **ra'yisuⁿ*, cf. cl. *ra'îsuⁿ*[3]; *ᶜžâyẹb* «miracles» < cl. *'ažâ'ibu; '/qâyẹm* «se levant» < cl. *qâ'imuⁿ; ᶜâyẹz* (plus souvent *ᶜâwəz*[4]) «indigent, ayant besoin de» < cl. *ᶜâ'izuⁿ*, etc...

2° Par assimilation à la voyelle qui précède '. Ex. : *byâṛ* «puits» (pl.) < cl. *bi'âruⁿ; ryâsė* «présidence» < cl. *ri'âsatuⁿ; tẹhnâyė* «félicitations, cadeau de noces», cf. cl. *tahni'atuⁿ; ḫâbyė* «grande jarre» < cl. *ḫâbi'atuⁿ*; (**miyė*) *mîyė* «cent» < cl. *mi'atuⁿ* (sur ce mot voir p. 7, n. 1); etc.

3° Par analogie avec la forme dialectale des verbes *tertiae y* (tous les verbes à dernière radicale ' sont en effet rattachés dans notre parler à la classe des verbes *tertiae y*, cf. Morphologie). Ex. : *mölyân* (à côté de *mlân*) «plein» < cl. *mal'ânu; mlâyė* «voile, drap» < cl. *mulâ'atuⁿ: dəfyân* «échauffé» < cl. *daf'ânu ; '/qrâyė* «lecture, école» < cl. *qirâ'atuⁿ*; etc.

γ. A la finale du mot. — 1° Par assimilation à un *i̯* ou à une voyelle palatale qui précède; dans ce cas *i̯* se réduit à un demi *i̯*[5] (cf. *u̯*, p. 10). Ex. : *šai̯*(*ⁱ*)[6] «chose, objet» < **šai̯i̯* < cl. *šai̯'uⁿ; fai̯*(*ⁱ*)

[1] Dans les autres pluriels, qui sont en classique du type *qutalâ'u*, la première voyelle *u* se transforme toujours dans le parler en *ü*, *ö*, *ø* suivant le voisinage consonantique; *yẹẓṛa* est sans doute sous l'influence du sg. *iẓîr*.

[2] Quant à *yórdọn* «Jourdain» (fleuve), il ne vient pas du cl. *'urdunnuⁿ*, mais c'est un mot d'emprunt indépendant (cf. syr. *yurdanān*, hébr. *yardēn*).

[3] C'est sous l'influence du substantif *ráiyẹs* que le dénominatif dialectal *raiyẹs* «il mit à la tête» s'oppose par la forme au cl. *ra''asa*.

[4] La forme *ᶜâwez* s'explique par le fait que la racine comporte originairement un *w*, mais **ᶜâwizuⁿ* ($\sqrt{ᶜ\text{-}w\text{-}z}$) est devenu en cl. *ᶜâ'izuⁿ*. C'est, d'ailleurs, le seul participe où l'on voie réapparaître dans le parler le *w* radic l.

[5] Ou disparaît entièrement.

[6] A côté de *ši*.

« ombre » < cl. *fai̯'u*^{n}; *nai̯*(*i*) « cru » (viande, etc.) < **nai̯yu*^{n}, cf. cl. *nî'u*^{n} [1]; *mžîi̯-* « venue » subst. (usité seulement avec les suffixes personnels *mžîyė*, *mžîyęk*, etc.) < **mažîi̯-* < cl. *mažî'u*^{n}.

Remarque générale. — La transformation de l'attaque vocalique forte en semi-voyelle n'est pas particulière au parler de Kfárʿabîda ni aux parlers libanais; il y en avait déjà des exemples dans la langue classique, comme dans la plupart des langues sémitiques [2], d'où les nombreux doublets qu'on rencontre dans les formes nominales et verbales de l'arabe classique [3].

Ce changement s'observe aussi avec plus ou moins de fréquence dans tous les dialectes arabes modernes jusqu'ici étudiés [4], mais surtout dans le dialecte mecquois dont une forme ancienne est à la base de la langue classique, et où l'attaque vocalique forte a été remplacée par les semi-voyelles *y* et *w* après *i* et *u* longs ou brefs (cf. Brockelmann, pp. 59 et 61).

M. Cohen, dans son étude sur *Le parler arabe des Juifs d'Alger* (p. 37), explique cette transformation par des nécessités morphologiques. Dans le dialecte libanais, au contraire, presque tous les cas dans lesquels *w* et *y* apparaissent à la place de ʾ peuvent s'expliquer, comme on vient de le voir, par des raisons phonétiques ou par une influence analogique due à une étymologie populaire ou à une confusion de même origine.

ʿ, *h*, *ḥ* AU LIEU DE ʾ.

I. ʿ au lieu de ʾ.

1° Un certain nombre de mots *expressifs* signifiant « gémir, mugir, rugir, bêler » présentent dans notre parler un ʿ au lieu de ʾ classique. Il s'agit sans doute d'un renforcement d'origine psychologique, et ce qui le prouve c'est que la tendance au renforcement n'a pas donné au Liban le même résultat qu'en maghribin. Par exemple, le classique *zá'ara* « il rugit » est devenu chez les *Ulâd Bṛāhîm* comme dans tout le Maghreb (cf. *Saïda*, *M.S.L.*, XIV, p. 104) *zhā́r*, tandis qu'il a été à Kfárʿabida transformé en *záʿaṛ*.

[1] La transformation de ce mot s'est déjà faite en classique, où on prononce également *nîyu*^{n}.

[2] Cf. syr. *'au̯beδ* < **'a'bed* « faire périr », *ṣā̆yā̆* < *ṣā̆'ā̆* « sordidus » également existant ($\sqrt{ṣ\text{-}'\text{-}y}$), etc.

[3] Cf. cl. *'annaba* et *wannaba*; *'arraḫa* et *warraḫa*; *'aθribu* et *yaθribu*; *sa'isa* et *sawisa*; etc.

[4] Cf. Marçais, *Saïda*, *M.S.L.*, t. XIV, p. 105; *Tlemcen*, p. 20; — Cohen, *op. cit.*, p. 37.

De même *'ažžâlatu*ⁿ « veuve » et cl. *'ālatu*ⁿ « instrument » font au Maghreb *hažžâla* et *hâla*[1] (cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 20).

Voici d'autres exemples du même fait : *záʿaṛ* « il rugit » (en parl. du lion), cf. cl. *zá'ara; žáʿaṛ*[2] « il beugla, il mugit », cf. cl. *žá'ara; máʿa'/q* ou *báʿa'/q* « il bêla », cf. cl. *má'iqa* « il sanglota (en parlant d'un enfant) »[3]; *ʿanⁿ* « il gémit », cl. *'anna; ʿánnė* et *ʿnîn* « gémissement » < cf *'annatu*ⁿ et *'anînu*ⁿ.

2° C'est peut-être sous l'influence de *ṛ* emphatique que le ' de la racine *žáru'a* « il est hardi » a été également renforcé en ʿ : *tžáṛṛaʿ* « il s'est enhardi < cl. *tažárra'a; žaṛṛîʿ* « courageux » < cl. *žarî'u*ⁿ; *žṛâʿa* « audace » < cl. *žarā'atu*ⁿ.

3° L'exemple *náteʿ* « il tira, il secoua, il emporta sur ses épaules », cf. cl. *nátaqa*, présente sans doute le stade intermédiaire que l'on est obligé de supposer entre *q* et son aboutissant ordinaire dans le dialecte : '. Les finales tombant en arabe moderne, l'affaiblissement ordinaire (') aurait entraîné la chute complète de la consonne : cl. *nataqa* > **nata'/q* > **nata'* > **nata*. De même *šállęʿ* usité à côté de *šállę'/q* « il s'est éboulé », cf. cl. *šálaqa* « il fendit ».

4° Dans quelques mots étrangers dont l'un présente déjà ʿ en classique, bien qu'il ne s'agisse ici tout au plus dans la langue originaire que d'une attaque vocalique faible, ' se change en ʿ[4]. Ex. : *káʿk* (cl. et dial.) < pers. *kāk* « gimblette »; *ʿafárim* « bravo » < turc et pers. *āfarīn; ʿaššė*[5] « cuisinier » < turc *āšči* avec assimilation de *č* en *š; láʿṭa* « madrier » (cf. frç. *latte*); *maʿkrûn* et *maʿkarûnė* (cf. *macaroni*)[6].

(1) Cf. tunisien *ʿâla* avec ʿ.

(2) On a en syriaque *gᵉʿar* « il cria fort », mais il n'y a, sans doute, ici qu'une simple coïncidence.

(3) Le dialectal *máʿa'/q* correspond pour la forme au cl. *má'iqa*, mais pour le sens au cl. *má'ma'a*. On voit très bien pourquoi *máʿa'/q* a été transformé en *bâ'a'/q* ou *báʿʿę'/q* : c'est qu'il s'agit d'un *bêlement* (cf. Cratinos, βῆ βῆ, pour imiter le bêlement du mouton).

(4) Un de ces mots étrangers pourtant présente *h* au lieu de ' qu'on attendrait : *záhr* < turc *zār* « chance, jeu de dés » — M. W. Marçais fait observer que tous les tirailleurs indigènes disent *mâhžūr* « major », ce qui doit être tunisien d'origine ou marocain.

(5) *ʿaššė* peut provenir aussi (par étymologie populaire) de *ʿáša* < cl. *ʿašā'u*ⁿ « dîner ».

(6) Sur la permutation de ' et ʿ cf. cl. *'ássara* et *ʿáṣara* « il pressa fortement »; *'arîḍu*ⁿ et *ʿarîḍu*ⁿ « large »; *ibθa'árra* et *ibθaʿárra* « il bondit »; — cf. syr. *qūnā'ā* et *qūnāʿā* « azur »; — enfin arabe mod. : à Jérusalem *tadašša'* < cl. *tažašša'a* « il rota »; à Tanger *ḫoḫba'* et *ḫoḫbaʿ* « il cacha » (*Textes arabes*, Marçais, p. 275); à Saïda (Marçais, *M.S.L.*, t. XIV, p. 105), *qorʿân* pour *qur'ān* « coran »; — marocain *inšāʿallāh*.

II. *h* au lieu de ʾ.

Ce changement ne se rencontre que dans les deux noms propres (mots savants empruntés à l'hébreu par l'intermédiaire du syriaque) *Šāhûl* et *Dāhûd*. Les deux mots étant étroitement associés, il est évident qu'ils ne comportent qu'une seule et même explication. C'est parce qu'on était arrivé à dire *Šāhûl* qu'on a été entraîné à dire *Dāhûd*. Il ne s'agit donc que d'expliquer *Šāhûl*. Dans ce nom propre, le ʾ était encore prononcé en syriaque : *Šāʾāl*. Or, on a vu que dans notre dialecte ʾ intervocalique disparaît en règle générale; c'est sans doute pour le sauver de cette disparition qu'on l'a instinctivement renforcé en *h*. Cf. pourtant *la hinna-ka*, au lieu de *la ʾinna-ka* dans un vers connu de Moutanabbī.

III. *ḥ* au lieu de ʾ.

En principe, ʾ ne se transforme en *ḥ* que dans quelques mots d'origine étrangère : *ḥaṅklîs* « anguille » < gr. ἔγχελυς, sans doute par l'intermédiaire du cl. *ʾinkalîsuⁿ*; *ḥáfsė* < frç. *abcès* (c'est-à-dire *apsè*). Cf. *náṣaḥ* à côté de cl. *násaʾa* (voir *infra*, Sifflantes) « il s'est engraissé ».

B. *h* = ه (ه).

La spirante *h*, à peu près identique au *h* allemand de *Hut*, etc., est sourde. En cela, le dialecte libanais, et celui de Kfárʿabîda en particulier, est d'accord avec les dialectes arabes orientaux[1]. La nature spéciale de *h* explique d'elle-même qu'il ait complètement disparu en assyrien[2], qu'il se soit affaibli dans certains cas jusqu'à perdre sa valeur de consonne en syriaque et en hébreu[3], et qu'il ait disparu dans quelques parlers arabes maghribins[4]. A Kfárʿabîda, comme dans l'ensemble des parlers libanais, le *h* de l'arabe classique a également subi un certain affaiblissement. Cet affaiblissement va jusqu'à la chute (dans certains mots ou groupes de mots).

(1) Dans les dialectes orientaux, *h* sonore n'a pas encore été signalé. Cf. Cohen, p. 32.

(2) Cf. Brockelmann, p. 71.

(3) Cf. Rubens Duval, *Gramm. syriaque*, p. 100 et 101; — Touzard, *Gramm. hébraïque*, p. 121.

(4) Cf. Cohen, p. 32-33, d'après qui, en outre, *h* semble se fondre avec la voyelle voisine brève ou réduite pour l'allonger.

1° Conservation. — A l'initiale du mot, et à l'intervocalique, *h* se maintient en principe dans le passage de l'arabe classique au parler local. Ex. : *hérəb* «il s'est enfui» < cl. *háraba; háwa* «vent» < cl. *hawâ'u*ⁿ; *dəhəb* «or» < cl. *ḏáhabu*ⁿ; *náhaḍ* «il s'est levé» < cl. *náhaḍa; zəhəd* «il renonça (à tout)» < cl. *záhada; maʿtûh* «fou» < cl. *maʿtûhu*ⁿ; *nádəh* «il appela» < cl. *nádaha* «il repoussa en criant»; etc.

2° Chute. — α. Dans plusieurs mots qui résultent de la fusion d'une préposition ou d'une particule avec une forme de pronom démonstratif ou personnel commençant par *h*, ce phonème a disparu. Ex. : *máuš* «il n'est pas» < cl. *mā* + *hu*(*wa*) + *š*(*aiʾu*ⁿ); *máiš* «elle n'est pas» < cl. *mā* + *hi*(*ya*) + *š*(*aiʾu*ⁿ)[1]; *wâda* «et celui-ci» < cl. *wa* + *hâḏā*[2]; *háun* «ici» < cl. *hâhunā* et *láun* «vers ici»[3] < cl. *li* + *hāhunā* (et non de < cl. *hunā*, comme on l'a parfois soutenu)[4]; *ʾaiwa* «c'est cela» (m. à m. *ita illud*) «vous y êtes» < cl. *ʾai* + *hu*(*wa*)[5]. — La même règle trouve son application dans le mot dialectal *hállə'/q* «maintenant» pour cl. *hâḏa–l–waqtu*, lorsqu'il est précédé d'une préposition ou d'un adverbe : *mnállə'/q* «dès maintenant», pour *mön* + *hállə'/q; qablállə'/q* «avant maintenant», pour *qábl* + *hállə'/q*.

Ces phénomènes sont, au fond, identiques au suivant : le *h* tombe à l'initiale du pronom de la 3ᵉ personne (masculin et féminin, singulier et pluriel), quand il est enclitique sur les formes verbales et nominales, et même quand il est rattaché de la même manière à de simples prépositions. Ex. : *ḍárba* «il l'a frappée» < cl. *ḍárabahā; ḍárbu* «il l'a frappé» < cl. *ḍárabahu; ḍárbon* (pour les deux genres) «il les a frappés» < cl. *ḍárabahum* (masc.) [et *ḍarabahunna* (fém.)]; *báita* «sa maison (d'elle)» < cl. *báituhā; báitu* «sa maison (de lui)» < cl. *báituhu; báiton* «leur maison (d'eux ou d'elles)» < cl. *báituhum* (masc.) [et *baituhúnna* (fém.)]; *ba* «en elle» < cl. *bihā; bu* «en lui» < **bihu*, cf. cl. *bihi; bon* «en eux ou en elles», cf. cl. *bihim* (masc.), ainsi, par exemple, dans les expressions : *aš ba, aš bu, aš bon*, «qu'a-t-elle ?», «qu'a-t-il ?», «qu'ont-ils ? ou qu'ont-elles ?», quand on s'informe de quelqu'un.

(1) On trouve même les formes plus évoluées *moš* et *maš*.

(2) D'où l'expression dialectale *mkábbar wâda ḥálu*, litt. «orgueilleux et ceci est son état» c'est-à-dire «orgueilleux, c'est tout ce qu'il est».

(3) Cf. au Maghreb *mönna* pour *min* + *huna* «par ici» (Marçais, *Saïda*, *M.S.L.*, t. XIV, p. 105).

(4) Les deux *h* sont donc tombés (dans cl. *lihāhunā*), et ils ont laissé se produire une véritable diphtongue composée des deux voyelles qu'ils séparaient. Cf. syr. *hāu* «celui-là» pour **hā* + *hū; hāi* «celle-là» pour **hā* + *hī*.

(5) Je fais venir *ʾaiwa*, usité dans beaucoup de dialectes modernes, de *ʾai* + *huwa* plutôt que de *ʾai* + *wallāhi*.

Il est à remarquer cependant qu'actuellement, sans doute par suite d'une influence classique, le *h* du pronom, surtout du pronom féminin, est souvent restitué au singulier, notamment quand il est précédé de la préposition *l* < cl. *li*. On dit par exemple : *hâda lẹ́ha* plutôt que *hâda la*, «ceci est à elle».

β. Le *h* s'affaiblit jusqu'à disparaître *à la finale de quelques mots*. Ex. : *fwâkė* «fruits, gourmandises» < cl. *fawâkihu*, plur. de *fâkihatu*ⁿ. Le singulier conserve le *h* à Kfárʿabìda, où on prononce *fâkha; tmâwa* «il a beaucoup de sève» (en parl. d'un arbre), cf. cl. *tamáu̯waha; t'ábba* «il s'est enorgueilli» < cl. *ta'ábbaha; mwái̯* «de l'eau» < cl. *muwai̯hu*ⁿ, diminutif de *mâ'u*ⁿ[1]; *'áḷḷa* «Dieu» < cl. *'allâhu; wə́ž-* «visage» (dans *wə́žẹk* «ton visage» < cl. *wážhuka*) avec chute pure et simple de *h* < cl. *wážhu*ⁿ[2].

Ces exemples montrent que *h*, aussitôt qu'il est final, tend à tomber; il se prononce, du reste, très faiblement quand il a été maintenu. La plupart du temps il a été rétabli par sentiment de la racine[3].

A l'intérieur du mot, on ne peut citer pour la chute de *h* que deux exemples empruntés au persan. Ce sont : *ṣārîž* «bassin, citerne» avec changement de *i* classique en *a* par dissimilation[4] et allongement de cette dernière voyelle par fusion avec *h* disparu[5] < cl. *ṣihrîžu*ⁿ (persan); *káu̯rba* «ambre jaune» (cf. cl. *kahrabā*) du persan *kēhrubā;* peut-être *kēhrubā* > **kafruba* > **kaβruba* > dial. *káu̯r(u)ba*, dans ce cas il s'agit non d'une chute mais d'une transformation.

A l'initiale, la chute de *h* ne se rencontre que dans un seul exemple : *nīyâlẹk* «que tu es heureux!» < cl. *hanī 'a*ⁿ + *laka*[6]. Le *h* est évidemment tombé à la suite de la chute de la voyelle qui le suivait, la langue n'admettant pas une initiale * *hn-* qui

(1) Cf. l'expression *šwái̯yẹt mwái̯* «un peu d'eau»; on dit aussi *mwái̯yė* (même sens), par analogie de *mwái̯*.

(2) A Batroun et à Tripoli de Syrie, à Beyrouth et en Égypte, et quelquefois à Kfárʿabîda, il y a, en outre, assimilation de *h* final et assourdissement de *ž;* on dit *wöššẹk* à côté de *wəžẹk* «ton visage». — Cf. Barthélémy, *Journal asiatique*, t. VII-VIII, série 10ᵉ, p. 229.

(3) Le sujet parlant a cependant conscience de la difficulté de la prononciation de *h* final et tourne cette difficulté au moyen d'une métathèse toutes les fois que le maintien de *h* est étymologiquement nécessaire, cf. plus loin, p. 24.

(4) *i- ī* > *a- ī;* voir Vocalisme.

(5) Car il y a eu ici, comme l'a remarqué M. Cohen, pour le parler des Juifs d'Alger (p. 32), fusion de *h* avec la voyelle précédente.

(6) Cf. le vers dialectal employé proverbialement au Liban : *nīyâl mön zára' 'fir uṛábbəs utálla bái̯tu mön ḥáṭab öl-myábbəs*, «Heureux qui ensemença son champ à sec et l'arrosa et qui remplit sa maison de bois sec».

est au reste débile comme le montre l'histoire de beaucoup de langues.

3. Renforcement de *h*. — Addition de *h*. — Rappelons que dans quelques mots d'emprunt *h* a pris la place de ʾ (voir p. 14); il a aussi cédé la place à ʿ, par assimilation, dans quelques exemples, comme nous le verrons plus loin (p. 22). On ne trouve qu'un seul exemple de *h* renforcé en *ḥ*, par un phénomène de contamination : *báḥlę̄ʾ/q* «il ouvrit de grands yeux» < cl. *báhlaqa; báḥlę̄ʾ/q* résulte sans doute de la superposition de *báhlaqa* et de *ḥamlaqa* (même sens) dans l'esprit du sujet parlant[1].

En vertu d'un renforcement d'origine sans doute psychologique, *h* est ajouté à la finale de quelques monosyllabes (dialectaux)[2]. Ex. : *láh* «non» au lieu de cf. *lā; šûh* au lieu de dial. *šu* «quoi?»; *tʿáiḫ* (fém.)[3] < dial. *tʿâi* mutilation du cl. *taʿālai* «viens», et *tʿâh* (masc.) < dial. *tʿa* mutilation du cl. *taʿāla* (même sens).

On dit également (en épelant les lettres de l'alphabet) : *ṭāh*, *ẓāh*, pour *ṭāʾuⁿ* et *ẓāʾuⁿ* (les autres noms de lettres emphatiques se terminent par une consonne).

C. *ḥ* = ح.

Sur la spirante faucale sourde *ḥ*, il y a peu de chose à dire. Comme en classique, elle a, ainsi que sa correspondante sonore ʿ, une articulation plus forte que celle de *h* et de ʾ, articulation qu'on peut localiser, à la suite des grammairiens arabes (ainsi *Zamaḫšarī*), «au milieu du gosier»[4].

1° *ḥ* se maintient dans toutes les positions : *ḥábs* «prison» < cl. *ḥábsuⁿ; fáḥl* «étalon» < cl. *fáḥluⁿ; máḥęl* «il est stérile» (en parl. du sol) < cl. *máḥala; fáṛaḥ* «joie» < cl. *fáraḥuⁿ;* etc.

2° *ḥ* disparaît — et ce fait a été relevé dans d'autres dialectes modernes — avec la voyelle qui le suivait dans la première syllabe du mot classique *ḥattā* «afin que»[5], d'où *ta*[6] : *ʾ/qóllu táiži*

(1) Par métathèse, on a ensuite *bálḥę̄ʾ/q*.

(2) Cf. cl. *lima* pour *limā* «pourquoi» dans ce vers d'Imru'u-l-qais : *limah taqtuli-l-mašhūra wa-š-šāʿira-llaḏī yufalliqu hāmāti-r-rižāli bilā wažal.* Cf. aussi la *nudbatuⁿ* classique.

(3) On se sert ordinairement des mots *tʿáiḫ* et *tʿâh* pour faire marcher les ânes.

(4) Sur la combinaison de *ḥ* avec d'autres consonnes, cf. plus loin.

(5) Cf. Landberg, *Prov. et Dict.*, p. 273 et suiv., où l'auteur essaie de préciser, à l'aide de nombreux exemples, les différents sens de *ḥattā*, qui, avant lui, avaient fait beaucoup travailler les grammairiens arabes.

(6) Cf. pers. *tā* «jusque, afin que».

«dis-lui de venir» < cl. *qúl lahu ḥattā yažî'a*. Ici la voyelle *a* de *ḥattā* est tombée en même temps que la consonne *ḥ*, ce qui suppose une accentuation *ḥattâ*[1].

Dans quelques localités du Liban et à Alep, *ḥ* tombe par dissimilation dans le mot classique *'iḥdā ʿašara* «onze» et on prononce *'ɛdáʿš*. Ceci ne se produit pas à Kfárʿabîda.

3° *ḥ* est remplacé très souvent par la spirante sourde *ḫ* dans les mots empruntés au syriaque. Cela est dû au sentiment qu'ont de leur langue ceux que M. Grammont appelle le «peuple phonéticien»[2]. Dans l'esprit du sujet parlant *ḥ* syriaque correspond à *ḫ* arabe; en conséquence, pour donner aux mots syriaques une

[1] Cf. gr. mod. *νά* «afin que» < gr. anc. *ἵνά;* — cf. aussi syr. *qāṭlīnan* «nous tuons» pour **qāṭlīn* + *ḥᵉnan*, où le pronom *ḥᵉnan*, employé à la place du verbe être avec le participe présent, perd son *ḥ* et parfois aussi son premier *n*.

[2] Comme c'est la première fois qu'on a ici l'occasion de signaler l'influence du syriaque sur l'arabe local, et que mon opinion pourrait paraître singulière aux arabisants qui ne s'intéressent pas à la linguistique générale, je me permets de rappeler les principes posés par M. M. Grammont dans son travail sur le patois de la Franche-Montagne (*Le peuple phonéticien, M. S. L.*, t. X, p. 292-294 [1898]). En voici le passage le plus caractéristique :

«Quand ceux qui parlent une certaine langue, qu'ils constituent une nation, une province, une ville ou un village, complètent leur vocabulaire en empruntant à une autre langue une série de mots que de nouveaux besoins leur rendaient nécessaires, c'est qu'ils sont depuis un certain temps en contact avec ceux qui parlent cette autre langue, et qu'ils savent cette autre langue au moins partiellement. Dès lors il s'est fait dans leur esprit, involontairement et inconsciemment, une comparaison entre l'aspect phonétique de leur langue et celui de l'autre langue, comparaison inexacte et grossière si les deux langues n'ont aucune ressemblance entre elles ou n'ont que des rapports fort éloignés et que le peuple ne peut pas saisir; mais si les deux langues sont sœurs, diffèrent en somme assez peu l'une de l'autre et possèdent le même vocabulaire avec des divergences phonétiques assez peu considérables pour que le plus ignorant puisse dans beaucoup de cas reconnaître que dans les deux langues il a affaire au même mot, la comparaison se fait beaucoup plus aisément et devient beaucoup plus précise. Les deux formes du même mot se mettent spontanément en parallèle dans l'esprit de chacun et il en résulte bien vite le sentiment qu'à tel phonème ou groupe de phonèmes des deux langues correspond dans l'autre tel autre phonème ou groupe de phonèmes. Ce sentiment de correspondance fournit les principes de la translation des mots d'une langue dans l'autre; comme il est très précis, il adapte si bien les mots qui réunissent certaines conditions à la phonétique de la langue qui les accueille, qu'il n'est plus possible de reconnaître s'ils ont été empruntés ou si la langue qui les possède les a toujours possédés, c'est-à-dire qu'ils ont exactement la même forme que s'ils appartenaient au vieux fonds de cette langue et y avaient évolué normalement. Néanmoins ce sentiment de correspondance, reposant sur une comparaison superficielle, risque de se fourvoyer fréquemment et de prendre un rapport apparent pour un rapport réel; toute relation qui ressortirait d'une comparaison pénétrante et approfondie lui échappe forcément.

«En résumé, le sentiment de la correspondance des deux phonétiques est très net chez le peuple, mais en même temps très étroit.»

allure arabe, on substitue le *ḫ* au *ḥ*. Le même phénomène se produit d'ailleurs pour les autres consonnes dont la correspondance arabe-syriaque est sensible aux sujets parlants (voir plus loin). Voici quelques exemples de la permutation de *ḥ* en *ḫ* : *fáṣeḫ* et *fáṣṣeḫ* «il écarta les jambes» < syr. *páṣṣaḥ; réfeḫ* «il se gonfla» < syr. *rᵉφaḥ; ḫéled* «il fouilla, il creusa» < syr. *ḥᵉlaδ; ḫarṣûm* «gosier, pharynx» < syr. *ḥarsūmā* (sur le changement de *s* syr. en *ṣ* dial., cf. plus loin) [1]; *báḫaṣ* «il troua» < syr. *bᵉḥaṣ* «il creusa», *böḫṣ* «trou, œillet», cf. syr. *beḥṣā* «sinus (pli, poche)». C'est sans doute parce qu'on lui a attribué à tort la même origine que le cl. *ḥásama* «il coupa, il retrancha» est devenu à Kfárᶜabîda *ḫáseṃ* «il fit une soustraction, une réduction».

On l'a vu (p. 14), *ḥ* prend la place de ʾ dans quelques mots d'emprunt; il se substitue aussi à *h*, par étymologie populaire, dans *ḫárž ṛâḥ* «dépenses de route» du turc *ḫarž rāh* dans lequel le sujet parlant a cru reconnaître le mot *rāḥ(a)* «il partit».

D. ᶜ = ع.

ᶜ comme en classique a gardé à Kfárᶜabîda son articulation de spirante faucale sonore. Toutefois il est un peu affaibli dans certaines positions. Je n'essaierai pas ici de déterminer le mode d'articulation et la nature de ᶜ : je laisse à des linguistes plus autorisés, et surtout aux phonéticiens, le soin de le faire. Je veux seulement rectifier une erreur ou une confusion commune à tous ceux qui ont étudié les dialectes de Syrie, erreur ou confusion d'après laquelle ᶜ et *ḥ* sont suivis ou précédés d'une voyelle quand ils sont en combinaison avec d'autres consonnes. Les indigènes articulent ces deux phonèmes dans toutes les positions exactement comme les autres consonnes; au contraire, les étrangers qui n'en saisissent pas généralement la prononciation exacte, croient y entendre une voyelle indépendante, notamment après *ī* et *ū*, alors qu'en réalité il n'y a là qu'une illusion de leur part. On ne doit donc jamais écrire avant ou après ᶜ et *ḥ* une voyelle quelconque, quelque nom qu'on lui donne et sous quelque catégorie qu'on la range. (On voit par là que les choses ne sont pas les mêmes qu'en Afrique.)

1° ᶜ remplace quelquefois la faucale ʾ et s'ajoute même à une simple voyelle dans quelques mots, surtout de provenance étrangère (cf. p. 12 et suiv.); il remplace aussi par assimilation *h* (voir plus loin, p. 19).

[1] Contaminé du cl. *ḫaiṣūmuᵃ* «cartilages du nez».

2° ʿ, par contre, est quelquefois remplacé par d'autres phonèmes : 1. par la spirante sonore *ẏ* (sans doute par sentiment psychologique du renforcement)[1], dans *ẏwîṣ*[2] «difficile à comprendre» < cl. *ʿawîṣu*ⁿ; *ẏáb*ᵇ[3] «il but en humant» < cl. *ʿábba; zẏárta* (nom d'un village libanais) < syr. *zᵉʿūrtā* «petite»; *ẏmîʾ/q* «profond» < cl. *ʿamîqu*ⁿ[4]; *ẏémə'/q* «il devint profond» (en parl. d'un puits) < cl. *ʿámuqa*. — 2. Il *semble* être remplacé par la chuintante *š*, dans *ʾ/qáṭaš*, (et ses dérivés) «il coupa, il cassa (un fil)», cf. cl. *qáṭaʿa*, et dans *dáfəš* «il poussa en avant», cf. cl. *dáfaʿa*[5].

3° Quelquefois ʿ a disparu par simple affaiblissement (phénomène commun aux dialectes de Syrie, d'Égypte et du Maroc), en produisant par compensation l'allongement de la voyelle voisine ou en s'assimilant à la consonne qui le précède ou qui le suit. Ex. : *ʾ/qâʿ ʾ/q* ou *ʾ/qâʾ/q* «corbeau» < cl. *ʿáqʿaqu*ⁿ[6]; *ʾéssa* «maintenant, tout à l'heure» (et *léssa* «à présent») < cl. *as-sâʿatu* (et *li-s-sāʿti*)[7]; *tînè* «donne-moi», cf. cl. *ʾaʿṭinī*, le ʿ serait tombé ici par suite de la chute de la syllabe *ʾa–*; *ṭ* emphatique a passé à un simple *t;* on dit également *yeʿtîk* et *tîk* «il te donnera», ici la chute de la voyelle serait due à l'accent du mot[8].

(1) ʿ était un son relativement faible qui tendait à s'affaiblir encore et à se confondre avec ʾ. L'effort inconscient de la langue pour le maintenir l'a fait reculer jusqu'à *ẏ*. (Cf. Paul Passy, *Étude sur les changements phonétiques*, 1891.)

(2) Le classique possède bien la racine *ẏ-w-ṣ* qui a les sens de «plonger (dans l'eau), approfondir, connaître à fond (une chose)».

(3) Sans doute sous l'influence de cl. *ẏábba* «il a bu tous les deux jours» (en parlant d'un animal).

(4) Ce mot est employé chez les Juifs d'Alger, où la racine *ʿ-m-q* est actuellement inconnue (cf. Cohen, p. 97). — D'après M. W. Marçais, la racine *ẏ-m-q* est attestée dans tous les dialectes et s'explique probablement par une contamination de la racine *ʿ-m-q* et de la racine *ẏ-r-q* qui dans de nombreux parlers sont synonymes.

(5) Il me semble qu'il est impossible d'expliquer ces deux exemples autrement que par l'hypothèse de racines bilitères primitives **qaṭ-* «couper» et **daf-* «pousser», élevées à la trilitéralité ici par un ʿ, là par un *š*, ailleurs par d'autres consonnes. Cf. cl. *qaṭṭa, qaṭaba, qaṭaʿa, qaṭala, qaṭama; dafara*...

(6) Naturellement le premier ʿ de *ʿáqʿaqu*ⁿ est tombé en même temps que la première voyelle *a* par affaiblissement à l'initiale du mot et par différenciation; le second ʿ dans la forme *ʾ/qáʿʾ/q*, se trouvant entre deux sourdes séparées seulement par la voyelle brève *a*, s'est fondu, après affaiblissement, avec cette voyelle, et a donné *ā* = *ʾ/qâʾ/q*. Le *ʾ/q* a exercé ici aussi une influence dissimilatrice sur le ʿ.

(7) Cf. syr. *hāšā* «maintenant» pour *hādē+šāʿā* et ʿ *ʿδamaš* «jusqu'à présent», où ʿ a subi le même traitement.

(8) Il se pourrait aussi que *tînè* tirât son origine non de l'arabe classique, mais d'une langue plus anciennement établie dans la région; — cf. hebr. *ṭen* «donne». — Peut-être enfin y a-t-il eu ici contamination avec l'impératif syr. *tel*. «donne», cf. *nettel* «il donne».

ʿ est très affaibli et souvent même il est tombé dans les noms de nombres de 11 à 19 inclus. Ex. : *ḥdâš* «onze» (où on entend un son qui ressemble plutôt à une voyelle longue et grave qu'à un ʿ)[1] < cl. *ʾaḥada ʿašara*[2].

CHANGEMENTS COMBINATOIRES[3].

Les principaux changements combinatoires que nous aurons à étudier se réduisent aux trois suivants : assimilation (accommodation), dissimilation (différenciation), métathèse.

Comme c'est la première fois que nous les rencontrons dans ce travail, nous en rappellerons les conditions générales. L'assimilation, la dissimilation[4], aussi bien que la métathèse, sont des phénomènes qui jouent un rôle important dans l'évolution des langues[5], et dont on doit tenir grand compte, surtout dans l'étude des dialectes arabes modernes, pour bien établir l'étymologie des mots et se rendre compte des changements qu'ils ont subis.

On sait que l'assimilation a lieu lorsque deux phonèmes contigus ou voisins s'influencent de telle manière que l'articulation de l'un des deux devient plus semblable ou même identique à celle de l'autre. Inversement la dissimilation se produit lorsque l'un des deux phonèmes identiques ou ayant un ou plusieurs caractères communs prend une articulation différente de celle de l'autre. Il y a plusieurs sortes d'assimilation et de dissimilation; l'une ou l'autre est partielle ou totale, selon que l'un des deux phonèmes devient plus semblable ou plus différent, tout à fait identique à l'autre ou tout à fait différent; — l'une ou l'autre est progressive ou régressive, suivant que le phonème assimilateur (dissimilateur) est avant ou après le phonème assimilé (dissimilé); — l'une ou l'autre est enfin dite en contact ou à dis-

(1) Dissimilation selon M. W. Marçais, phonétique dans les noms de nombre composés où le nom de l'unité comporte un ʿ (*ʾarbaʿatuⁿ*, *tisʿatuⁿ*, etc...), analogique dans les autres.

(2) Fréquent dans les dialectes modernes.

(3) A la suite de M. Passy, *Étude sur les changements phonétiques* (thèse), je désignerai sous ce nom les changements phonétiques dus à l'influence réciproque du son considéré et des sons qui l'avoisinent. Je préfère «combinatoire» à «combinatif» qui est beaucoup moins usité.

(4) Dans ce travail, les deux termes de dissimilation et de différenciation sont employés dans la même acception. Sur la valeur respective de chacun d'eux, cf. Meillet, *M. S. L.*, t. XII, p. 14 et suiv.; Vendryes, *ibidem*, t. XVI, p. 53 et suiv.

(5) A certains stades de leur évolution.

tance, selon que les deux éléments assimilateur (dissimilateur) et assimilé (dissimilé) sont contigus ou séparés par d'autres phonèmes. Dans le premier cas on peut parler d'*accommodation* et de *différenciation*.

Quant à la métathèse, apparente ou réelle, elle est constituée par l'interversion de deux consonnes (quand elles sont en contact) ou le transfert d'une consonne, d'une place à une autre, dans le cas contraire, dans un mot dont la prononciation était incommode au sujet parlant[1]. Cf. Grammont, *La dissimilation consonantique;* Roudet, *Eléments de phonétique générale*, E. Schopf, *Die konsonantichen Fernwirkungen : Fern-Dissimilation, Fern-Assimilation und Metathesis*, 1917.

1° *Assimilation.*

α. *Assimilation partielle en contact ou à distance.* — La spirante faucale sonore ʿ s'assimile en la sourde correspondante (*ḥ*) au voisinage d'une sourde : 1. *régressivement : náḥš* «brancard» < cl. *náʿšuⁿ; sáḥaf* «palme» < cl. *sáʿafuⁿ*[2]; 2. *progressivement : lá'/q'/qəḥ* et *la'/qaḥ* «il jeta» < cl. *laqaʿa; bá'/q'/qəḥ* «il tacha» < cl. *báqqaʿa; mbá'/q'/qaḥ* «taché» < cl. *mubáqqaʿuⁿ; mṛáṣṣaḥ* «incrusté de pierreries» < cl. *muráṣṣaʿuⁿ*[3].

En revanche, *h* s'assimile en ʿ dans le voisinage d'une sonore : *dáʿbəl* «il arrondit» < cl. *dáhbala; mdáʿbəl* «arrondi» < cl. *mudáhbaluⁿ*. Il s'assimile aussi en apparence (dans le voisinage de *u̯*) en *f* dans *tfáu̯wəʿ* «il vomit» < cl. *tahau̯waʿa*, mais il y a sans doute contamination de la racine ($\sqrt{f\text{-}w\text{-}q\text{-}}$) (*fuwāquⁿ* «hoquet», etc.).

β. *Assimilation totale en contact ou à distance.* — 1. *En contact.* — ʿ s'assimile : en *l* à une autre *l* dans *zallûm* «trompe d'éléphant» < dial. *zalʿûm;* — en *'/q* à un autre *'/q* dans *lá'/q'/ᵃ* «il lappa» < cl. *lá ʿaqa;* — en *ž* à un autre *ž* dans *bážžə* «pélican», cf. cl. *bážaʿuⁿ*. Dans ces deux derniers exemples, l'assimilation totale n'a pu se produire qu'après la chute de la voyelle brève *a*.

Deux faucales consécutives non séparées par une voyelle, soit dans le même mot soit dans des mots différents, s'assimilent totalement l'une à l'autre, généralement la première à la seconde : *hḥ* en *ḥḥ : ndáḥḥánna* «appelle Jean» < *indah ḥánnā*.

[1] Ces notions familières aux linguistes européens sont rappelées ici comme ailleurs à l'adresse des Orientaux que mon travail pourrait intéresser.

[2] Cf. *siḥqä* (racine *sʿq* «foudre») à Alger juif (cf. Cohen, p. 31).

[3] Cf. cl. *naʿam* et *naḥam* «oui»; cf. cl. aussi syr. *ᶜᵉ̈ʿaq* et *hᶜβāqā* «il embrassa»; *zʿlaʿ* et *zʿlaḥ* «il versa de l'eau»; etc. — Les exemples de ʿ > *ḥ* donnés pour les *Ūlâd Brāhîm* (*op. cit.*, p. 106) par M. Marçais ne laissent guère de doute que là aussi il y a assimilation (régressive et progressive) de sourdité.

ʿ *ḥ* en *ḥḥ* : *máḥḥbâbu* «avec ses amis» < cl. *maʿ* (ʾa) *ḥbābihi*.
h ʿ en ʿ ʿ : *nda* ʿ ʿ *aʾ/ql* «appelle ʿAqel» < *indah* ʿ*aʾ/ql*.
ḥ ʿ en ʿ ʿ : *fáttę* ʿ ʿ *áiṇęk* «ouvre ton œil» < cl. *fattiḥ* ʿ*aiṇaka*.

La faucale ʾ ne s'assimile jamais à une autre faucale, parce qu'elle tombe généralement lorsqu'elle est en contact immédiat avec une autre consonne (cf. *Hamza*).

Quant à *h*, étant relativement faible dans le parler, il est assimilé aux deux faucales *ḥ* et ʿ lorsqu'il se trouve immédiatement devant elles.

2. *A distance.* — Je ne connais que deux exemples certains d'assimilation totale des faucales à distance : *h* s'assimile en ʿ à un autre ʿ, dans *máʿmaʿmőlt* «quoi que tu fasses» < cl. *mahmā* ʿ*amilta;* — ʿ s'assimile en *ḥ* à un autre *ḥ*, dans *ḥőrḥ* «intelligent, entêté, rusé» < syr. *ḥār*ʿ*ā*.

Quant à *šáḥḥu* «le voici», ce pourrait être une aphérèse de *ʾ*iʾ/qšáḥḥu*, après assimilation régressive (partielle) de la sonore ʿ en *ḥ* sous l'influence de la sourde *h* (du pronom *hu*) qui à son tour s'assimile totalement en *ḥ*, soit le cl. *iqšaʿhu*, 2e pers. masc. sing. de l'impératif du verbe *qášaʿa* «il dissipa les nuages» (en parl. du vent), et dans l'arabe dialectal, avec modification de sens «il a vu, il a regardé» (1). Le mot pourrait aussi venir, avec permutation de ʿ en *ḥ* et ensuite assimilation totale de *h* final en *ḥ*, de l'hébreu *šāʿāh* (même sens). Quoi qu'il en soit, *šáḥḥu* dial. ne provient évidemment pas du cl. *hāhuwa* «le voici», comme quelques-uns l'ont pensé.

2° *Dissimilation.*

Notre parler offre très peu d'exemples de dissimilation des faucales. En voici cependant quelques-uns. La sourde *h* se dissimile en ʿ au voisinage d'une autre sourde : *ʾ/qaʿ ʾ/qûr* «tas de pierres conique» < cl. *quhqûru*n. — ʿ se dissimile en *h* dans le mot *ęhdęn* (nom d'un village libanais) < cl. ʿ*adnu*n «Eden», nom qu'on retrouve encore aujourd'hui sous sa forme classique dans des manuscrits très anciens conservés aux archives de cette localité.

(1) Le verbe *ʾ/qášęʿ* (dialectal) est très employé dans toute la Syrie ainsi que ses dérivés. Dans quelques régions, notamment (Emèse), à l'est de Ḥoms, on prononce actuellement *iqšaḥḥu* sans aphérèse, ce qui confirme mon opinion sur l'origine de *šaḥḥu* dial. Ce mot devient souvent *šaḥwáiḍu* et *šaḥwáiḍi* fem., parfois même *yaḥwáiḍu* et *yaḥwáiḍi*, avec changement de *š* en *y*, changement qui n'étonnera personne puisque *š*, *ž* et *y* ont à peu près la même prononciation, qui se fait, selon *Zamaḫšarī*, «entre le milieu de la langue et la partie du palais qui est juste au-dessus».

3° *Métathèse.*

A Kfár ʿabîda comme dans tout le Liban, la métathèse est assez fréquente dans les racines qui contiennent une faucale.

α. Il y a métathèse de *h* toutes les fois qu'il serait en situation débile et que, faisant partie de la racine, il tend à être maintenu par le sentiment de la langue. Il y a ici lutte entre un principe phonétique et un principe psychologique. C'est ce dernier qui l'emporte. Or *h* est généralement en situation débile dans notre parler lorsqu'il est final (cf. p. 16) ou qu'il termine la syllabe. Dans ce dernier cas, *h* étant implosif, est faible par là-même.

Voici quelques exemples de la métathèse de *h* : *ʾábhẹl* «sot, plus sot» < cl. *ʾáblahu; mabhûl* «toqué» < cl. *mablûhuⁿ; bəhẹl* «il rendit sot» < cl. *báliha*, cf. syr. *bahlā* (même sens); *hòṣˢ* «taistoi, silence!» < cl. *ṣáh; bölhwân* «danseur de corde» < pers. (arabisé) *bahlawānuⁿ; tháuḏaṛ* (à côté de *ᵈdáhwaṛ*) «il tomba en se précipitant» < cl. *tadáhwara.*

β. ʿ subit en général la métathèse lorsqu'il commence une syllabe (principalement une syllabe ouverte). C'est le contraire de ce qui se produit pour *h*. Ex. : *máʿlʾ/qa* (à côté de *málʿʾ/qa*) «cuiller» < cl. *málʿaqatuⁿ; láʿwək* «il mâcha», cf. cl. *ʿálaka* (avec infixation de *w*); *báṛṭəʿ* (1) «il se dissipa, il s'agita en tous sens» < syr. *barʿeṭ; raʿbûn* «gage, arrhes» < cl. *ʿarabûnuⁿ* (cf. syr. *rahbūnā*).

γ. *ḥ* échange sa place avec d'autres consonnes dans un grand nombre de mots. Ex. : *fáḥaṛ* «il creusa» < cl. *ḥáfara; məfḥâṛ* «carrière» (de terre blanche), cf. cl. *miḥfâruⁿ* «bêche»; *lássẹḥ* (2) «il lécha» < cl. *láḥisa; máḥdlè* «cylindre» (pour aplanir un terrain) < néo-cl. *midḥalatuⁿ* (3); *lákẹḥ* et *lákkẹḥ* «il lécha» < cl. *láḥika* (4); *káḥẹš* «il repoussa» < cl. *kášaḥa; báḥṣa* «un caillou» < cl. *ḥaṣabatuⁿ; báḥḥẹṣ* «il empierra» (une route) < cl. *ḥaṣṣaba.*

(1) *barṭəʿ* «ruer» est attesté dans l'Est algérien et en tunisien.

(2) On le sait, les faucales ne peuvent se redoubler ni en syriaque ni en hébreu; à Kfárʿabîda, elles évitent souvent la gémination par la métathèse.

(3) * *mádḥlè*, que l'on attendrait, serait contraire au principe de phonétique générale d'après lequel on place une spirante devant une occlusive, et non inversement.

(4) Le syriaque manifeste ici la même tendance que notre parler, car il a *lʿχaḥ* à côté de *lʿḥaχ* $\left(\sqrt{l\text{-}k\text{-}ḥ}\right)$.

II. GUTTURO-PALATALES.

$'/q$ = ق; k = ك; $\underline{h}$ = خ; $\dot{\gamma}$ = غ.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A. $'/q$ = ق.

Le ق de l'arabe classique, qu'on transcrit généralement par *q* latin, a une articulation spéciale et compliquée qui comporte une double occlusion simultanée, l'une arrière-vélaire, l'autre glottale.

La première occlusion, se faisant très en arrière, était beaucoup plus faible et plus difficile à réaliser que celle de *k*, qui, lui-même, étant prononcé (comme les gutturales en général) avec le dos de la langue, est bien plus sujet à s'altérer spontanément que *t* par exemple (lequel est pourtant comme lui une forte et une sourde)[1]. On s'explique par là-même les différents traitements que le phonème *q* a subis.

Déjà, à une époque fort ancienne, le *q* a subi une certaine évolution dans quelques langues sémitiques. Il a été souvent labialisé en q^w dans l'éthiopien et en amharique[2] (cf. Brockelmann, p. 70); en syriaque, on le trouve généralement affaibli, et, dans certaines positions, changé en d'autres consonnes (cf. plus loin, p. 28).

En ce qui concerne l'arabe moderne, l'articulation classique de l'occlusive vélaire sourde *q* n'a été maintenue pure que dans quelques dialectes. Partout ailleurs, *q* a été remplacé par d'autres consonnes. Tantôt il est passé à la palatale *k*, comme dans cer-

[1] De son côté, *p*, bien que sourd et fort, mais articulé entre deux organes mous, s'altère dans certaines langues, alors que le *t* se maintient (Meillet). Le changement de *p* sémitique en *f* arabe montre que, pour l'arabe primitif, l'ordre des valeurs était : *t*, *k*, *q*, *p*. Comme *t* était la plus forte de toutes, elle demeure encore inaltérée, sauf au Maghreb et en Palestine à Hébron, d'après Bauer, où il est devenu t^s.

[2] Il convient de remarquer que, d'après MM. Havet, Collitz, Noreen, cités par M. Meillet qui paraît leur donner raison (*M. S. L.*, t. VIII, p. 288), une gutturale peut bien provenir d'une labio-vélaire mais que l'inverse est «presque sans exemple». Le q^w éthiopien serait donc originaire et les autres langues sémitiques auraient perdu la labialisation. Mais, même dans certaines langues indo-européennes, on connaît l'évolution inverse : le petit-russien prononce par exemple : k^wo — au lieu de *ko* du grand-russe — quand la voyelle est accentuée.

tains dialectes de l'Arabie méridionale, dans la ville de Burdên (en Égypte), et dans quelques parlers maghribins[1]; tantôt il est remplacé par l'occlusive palatale sonore *g*[2], comme dans certains parlers du Maghreb[3]; tantôt il est palatalisé en *č*[4], comme dans quelques dialectes bédouins (cf. Brockelmann, p. 70); tantôt enfin et plus communément, *q* s'est affaibli en une articulation à peu près identique à celle du *hamza*, comme dans certaines parties de l'Égypte, en Palestine, à Damas, à Beyrouth, dans certains parlers maghribins, etc. (cf. Cohen, p. 43). Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce dernier changement, car on constate dans un dialecte slovène moderne (celui de Rosenthal, en Carinthie) le changement analogue mais beaucoup plus considérable de *k* en ʾ (attaque vocalique forte) au commencement des mots devant voyelle. Voir Mikkola, *Urslavische Grammatik* (Heidelberg, 1913), p. 27[5].

1° *Affaiblissement.* — Les habitants de Kfárʿabîda eux aussi, comme d'ailleurs ceux de beaucoup de villages libanais, affaiblissent l'occlusive vélaire *q* et la prononcent presque comme le *hamza* lorsque celui-ci est articulé avec une détente brusque. C'est pourquoi les enfants font assez souvent la faute de remplacer ق par ء lorsqu'ils écrivent sous la dictée d'un illettré (par exemple dans *ʾőnnęb* «chanvre» pour cl. *qúnnabu*ⁿ). De même les mots tirés des langues européennes dans lesquels *c* (= *k*) est régulièrement transcrit par *q*, remplacent ce *q* dans la prononciation courante par le phonème *ʾ/q*. Ex. : *ʾ/qőnṣọl* «consul» < néo-cl. *qúnṣuluⁿ*; *dûʾ/q* «duc» < néo-cl. *dûquⁿ*, etc.

Il faut cependant remarquer un fait curieux mais réel, c'est que *q* classique, bien que très affaibli et réduit presque à ʾ, garde toujours une certaine occlusion d'arrière-vélaire qui empêche une audition attentive de les confondre complètement avec l'attaque vocalique forte. C'est sans doute ce qui explique l'influence d'emphatisation qu'exerce dans notre parler ce phonème sur les consonnes et surtout sur les voyelles avoisinantes, ce qui n'aurait pu avoir lieu (et cela en effet n'a pas lieu dans les autres dialectes où il est également affaibli, cf. Cohen,

(1) Cf. Landberg, *Ḥaḍramoût*, p. 131; cf. aussi Marçais, *Saïda*, p. 110.

(2) Je note *g* parce que ce phonème provenant du cl. *q* est articulé plus en arrière que le *g* dur français. (Cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, p. 108.) Très répandu : fellāḥs de la Haute-Égypte, Libye, nombreux parlers bédouins d'Orient.

(3) Cf. Marçais, *Saïda*, *ibid.*, p. 108-109; *Tlemcen*, p. 17; — Cf. aussi Cohen, p. 46 et suiv.

(4) Par l'intermédiaire de *k*.

(5) De même, à Alger juif, on remplace souvent (par un affaiblissement considérable de l'articulation) *k* ainsi que *g* et *q* par ʾ. — Cf. Cohen, p. 26.

p. 43), si *q* classique n'avait conservé que l'occlusion glottale. En outre je ne connais pas de cas certains où *q* affaibli ait disparu comme ʾ à la finale ou à l'intervocalique, tandis qu'on peut citer des exemples certains qui semblent prouver que les sujets parlants font encore une distinction entre les phonèmes ʾ/*q*, et ʾ, car ils prononcent et écrivent quelquefois par confusion ʾ comme ʾ/*q*, c'est-à-dire ق : ʾ/*qáḥ* «il toussa» <cl. *ʾáḥḥa*. Ici le sentiment du sujet parlant croit reconnaître le correspondant d'un *q* classique, alors qu'en réalité le verbe classique est *ʾáḥḥa*. Pour ces raisons on a préféré, contrairement à la plupart des dialectologues, attribuer dans ce travail au représentant (affaibli) du classique ق le signe ʾ/*q* qui ne le symbolise que par à-peu-près, il est vrai, mais qui a le grand avantage de ne pas le confondre entièrement avec le ʾ, dont il est réellement distinct, ainsi qu'il a été dit.

Les individus ou les parlers qui réagissent contre cette tendance générale à l'affaiblissement, arrivent, par fausse restauration ou par exagération, à donner au phonème *q* une articulation plus forte qu'en classique. C'est ainsi que quelques villages libanais (en petit nombre, il est vrai), voisins de Kfárʿabîda, comme Feghâl, Chāmât, prononcent *q* avec une forte exagération, d'énergie dans l'articulation postvélaire [1].

2° *Échange de* q *avec d'autres consonnes.* — α. *q*, sonore dans beaucoup de dialectes (cf. Brockelmann, p. 70), est toujours sourd à Kfárʿabîda. Il n'y a pas à ma connaissance de mot où il soit dans le parler strictement local devenu l'occlusive sonore correspondante *g*. J'ai entendu néanmoins à plusieurs reprises un certain nombre de personnes prononcer, *mais par affectation et par imitation des Bédouins* [2] *qu'elles avaient fréquentés*, *q* comme *g* dans quelques mots tels que *nâga* «chamelle» au lieu de *nâʾ/qa* <cl. *nâqatu*ⁿ; *bágṛa* «vache» au lieu de *báʾ/qṛa* <cl. *baqaratu*ⁿ; etc.

On l'a vu (p. 13), *q* passe quelquefois à ʿ, quand il est à la finale, ce qui est assez naturel, étant donné que *q* et ʿ peuvent être regardés à des degrés divers comme des renforcements de ʾ [3]. Le même fait se produit en Arabie méridionale (cf. Landberg, *Ḥaḍramoût*, p. 271).

[1] Les sujets parlants des villages où *q* s'est affaibli en ʾ/*q* ont si bien conscience de cette exagération chez leurs voisins qu'elle devient pour eux un sujet de raillerie.

[2] Ceux de Syrie (direction de Damas). Il ne s'agit pas de ceux qui ont *č* au lieu de *q*.

[3] Cf. ce que disait Hartwig Derenbourg dans son compte rendu de l'ouvrage de M. R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam* (*Journal des Sa-*

β. La règle qui veut que q *classique s'affaiblisse à Kfár ʿabîda en* ʾ/*q ne souffre presque aucune exception.* — Celles qu'on peut relever s'expliquent : 1. par le fait qu'il s'agit d'emprunts oraux et directs faits non à l'arabe, mais à des langues qui ne possèdent pas *q*, telles le turc, le persan et le grec ; *kǫ́ndṛa* «chaussure» < turc *qundura*, cf. ital. *coturno; kẹrbâž* «fouet» < turc *qerbāž* (*qẹrbač*); *kástẹk* (ou *ḫástẹk*) «gousset, chaîne de montre» < *ḫáštaq* (pers.); *ʾaklîrọs* «clergé» < grec κλῆρος (cf. la forme littéraire syr. *qᵉlīrā̈s* et voir plus bas, etc.[1]). — 2. par le fait qu'il s'agit d'emprunts directs au syriaque et que dans cette langue le *q* était sans doute susceptible d'une prononciation plus ferme qui le rapprochait de celle de *k*, suivant la distinction établie par quelques grammairiens syriaques (cf. R. Duval, *Gramm. Syr.*, p. 23). En outre, *q* syriaque perdait, selon les grammairiens, dans le voisinage de certains phonèmes, son articulation propre et se confondait, pour la prononciation, avec d'autres consonnes[2]. On peut même se demander si, sous l'influence grecque, qui s'est fait longuement sentir en Syrie (IVᵉ siècle avant notre ère - VIIᵉ siècle après), il ne s'était pas produit, dans le syriaque *parlé*, une fusion complète de *q* = ܩ et de *k* = ܟ, comme elle pouvait vraisemblablement avoir lieu dans une population à demi hellénisée[3]. Quoi qu'il en soit, voici quelques exemples de changements de *q* en *k* dans les mots dialectaux d'origine syriaque : *kázᶻ* «il eut du dégoût» (dans *kázzẹt nấfsė* «je suis dégouté») < syr. *qaz* (usité seulement à l'ethpael), cf. ar. class. *qazza; kálẹḫ* et *kállẹḫ* «il arracha (une branche)» < syr. *qᵉlaḥ* (sur le changement de *ḥ* syr. en *ḫ* dial., voir plus haut, p. 19), cf. ar. cl. *qálaḫa; šarbûkė* «filet, embarras» < syr. *šarbūqā̈* et *šarbūqīθā̈*[4].

Le changement inverse (ʾ/*q* au lieu de *k*) ne se rencontre guère

vants, p. 335, juin 1907) : «Les considérations développées par M. Dussaud confirment que la véritable consonne placée en tête des alphabets sémitiques autres que l'éthiopien est non pas l'*alef* (entendez : attaque vocalique douce), mais le *hamza* (entendez : attaque vocalique forte), *un ʿaiṇ en miniature* chez les Arabes».

(1) *šaụbok* «rouleau de pâtisserie», cf. *šûbaquⁿ* qui passe pour être d'origine persane.

(2) Les Syriens, surtout les Syriens orientaux, changeaient *q* en *g* devant *b*, *d* non spirantisé ou devant *z* ; et en *k* non spirantisé devant *s* ou *t* durs; cf. Abbé Martin, *Syriens orientaux et occidentaux* (*Journal Asiatique*, avril-mai 1872, p. 338-339).

(3) Toutefois on sait que dans le plus vieil araméen, celui des inscriptions de Zendjirli, il y a déjà un exemple de *k* au lieu de *q* (voir Nöldeke, *Z. D. M. G.*, t. 47, p. 99). Il s'agit de *kaiṣā* «été» en face de araméen biblique *qayiṭ* (*qaiṭ-ā*), syriaque *qaiṭ-ā̈* (ar. cl. *qaiẓuⁿ* «media aestas», hébr. *qayiṣ* «aestas»). Le fait est assez difficile à interpréter, mais une des opinions probables est qu'ici déjà il s'agit d'une influence étrangère (non sémitique — préhellénique).

(4) Cf. pourtant plus loin.

que dans l'exemple suivant : *qáṭṭob* (à côté de *ʾ/qáṭab*) « il cousit » en face du cl. *kátaba* « il cousit » sous l'influence de cl. *qaṭaba* « il ferma l'ouverture (d'un sac) ».

γ. *ʾ/q* remplace par assimilation ou plutôt par adaptation le *g* syriaque spirantisé ou non [1]. Les Libanais en effet, ne possédant plus le phonème *g*, ont été amenés à le remplacer par des phonèmes voisins : *q*, *k* (cf. p. 30), *ẏ* (cf. p. 32), dans les mots empruntés au syriaque ou aux langues étrangères. Ex. : *ʾ/qáleš* « il enleva la croûte (d'une plaie) » < syr. *gᵉlaš* ; *záraʾ/q* « elle fila (en parlant d'une étoile) » < syr. *zᵉraγ* ; *qòzḥaiya* (nom propre d'homme) < syr. *gazzā̈* « trésor » et *ḥaiyā̈* « vie » ; *baʾ/qbûʾ/qa* « bulle d'eau, ampoule » < syr. *baγbūγīθā̈*, etc.

On rencontre aussi *ʾ/q* au lieu de *ḫ* dans quelques mots empruntés au syriaque ; il s'agit du groupe *ḫs* (*ks*). Ex. : *ṭáʾ/qs* « rite, température » < syr. *ṭeksā̈* (cf. grec τάξις) ; *báʾ/qsê* « écritoire » < syr. *baχsā̈*. Ce changement tient sans doute à la faiblesse de la consonne implosive.

B. *k* = ك.

L'explosive palatale sourde *k* représente le *k* classique et a comme lui dans notre parler une articulation analogue à celle du *k* français. Cette articulation est réalisée par la partie médiane de la langue contre le palais, elle est antérieure par rapport à celle de *q*. Ceci explique le maintien pur et simple de ce phonème dans les langues sémitiques en général et sa résistance aux altérations que *q* a subies dans l'arabe moderne (sauf quelques dialectes tels que ceux des Bédouins d'Orient et certains parlers d'Irâq ou d'Algérie [cf. Brockelmann, p. 70], où *k* s'est affriqué en *č*).

A Kfár ʿabìda, *k* s'est maintenu sans altération apparente. Il n'est pas aspiré ni remplacé par la sonore *g* devant *z* et *ž*, comme on l'a constaté, paraît-il, à Beyrouth (cf. Mattsson, p. 35). Je dois dire ici qu'ayant beaucoup fréquenté les habitants de Beyrouth

[1] Il faut se rappeler ici que la règle qui veut que les six phonèmes suivants ب (*b*), ج (*g*), د (*d*), ك (*k*), ف (*p*), ت (*t*), s'affaiblissent en spirantes (en syriaque comme en hébreu), sous l'influence d'une voyelle précédente, n'est plus suivie dans la prononciation actuelle du syriaque au Liban. د, ت et ب sont toujours prononcés *d*, *t*, *b* et jamais *đ* (= ذ), *θ* (= ث), *β* (= و) ; ف est partout articulée *f* comme en arabe et nulle part *p*. Seuls ج et ك se prononcent, d'une manière capricieuse d'ailleurs, tantôt *g* et *k*, tantôt *γ* et *χ*. La loi générale d'après laquelle se fait la translation des mots syriaques en arabe dialectal est à peu près conforme à la prononciation actuelle du syriaque dont je viens de parler, sauf pour *g*, qui n'existe pas dans le dialecte libanais.

je n'ai jamais saisi pareille prononciation. Si M. Mattsson a bien entendu, il ne s'agit sûrement que d'une prononciation individuelle, exactement comme celle de *g* sonore pour la chuintante *ž* (ج), qu'on rencontre dans quelques mots d'emprunt, le *g* n'existant pas en principe dans le dialecte libanais. D'ailleurs le travail de M. Mattsson sur le dialecte de Beyrouth n'est pas toujours, au moins pour les détails, irréprochable ni surtout complet, comme j'ai eu l'occasion de l'indiquer dans un court compte rendu paru dans la *Revue des Langues romanes*, t. LIV, janvier-mars 1911, p. 110.

Ainsi que *'/q* (*q*), *k* remplace souvent par adaptation la sonore *g* dans les mots empruntés aux langues qui possèdent ce phonème, notamment au syriaque. Ex. : *narkîlé* (à côté de *'arkîlé*) «narghilé» < pers. *nargīlé; šáṅkęl* «crochet» < pers. *čaṅgel; kómrọk* «douane» < turc *gumruk*[1]; *kṛâm* (à côté de *ỳṛâm*) «gramme» < gr. γράμμα; *kâz* < frç. *gaz; 'aṅklîz*, cf. frç. *Anglais*, ital. *Inglese; kālûš*, cf. fr. *galoche; kárdęš* «il rongea (un os) avec les dents» < syr. *gardeš; kęzęm* «il s'irrita» < syr. *gᵉzam; šárkęl* «il embrouilla, il donna des crocs en jambe» < syr. *šargel; mázka* «le vin et l'eau que le prêtre met dans le calice à la messe» (litt. «mélange») < syr. *mᵉzāyā* (rac. *m–z–g*) cf. ar. cl. *mazaža* «il mêla»[2]; etc.

C. *ḫ* = خ.

L'articulation de la spirante sourde arrière-vélaire *ḫ*, se faisant dans la région postérieure (sur la luette), est par là même assez faible. Cette faiblesse explique qu'elle se soit confondue avec *ḥ* dans toutes les langues sémitiques, sauf l'arabe et l'assyrien (cf. Brockelmann, p. 70-71). Mais à part les cas où, par assimilation, il a passé à *ỳ* (cf. *infra*, p. 32), *ḫ* est toujours maintenu à Kfár ʿabîda. Il se prononce cependant, comme dans d'autres dialectes (cf. M. Cohen, p. 30), plus en avant qu'en classique et son articulation ressemble plutôt à *ch* allemand postpalatal qu'au *ḫ* classique. Ceci sans préjudice de la qualité emphatique de *ḫ* et de l'influence d'emphatisation exercée la plupart du temps par ce phonème sur les consonnes voisines, comme on le verra plus loin.

ḫ remplace, en vertu d'un phénomène d'adaptation phonétique populaire, la faucale *ḥ* dans un grand nombre de mots empruntés au syriaque (cf. p. 18), lequel n'a plus que *ḥ* pour représenter

[1] Ce mot est généralement rendu par *žumruku*" dans l'arabe moderne des journaux.

[2] Dans plusieurs villages libanais, on prononce *máska*, par assimilation de *z* en *s*, sous l'influence de *k*.

le *ḥ* et le *ḫ* du sémitique commun (*ḥ* et *ḫ* de l'arabe classique).

Le syriaque s'était créé un nouveau *ḫ* par la spirantisation de *k* dans les conditions connues. Ce *ḫ* secondaire (χ) est naturellement représenté lui aussi par *ḫ* dans notre parler. Ex. : *fáršęḫ* «il écarta les jambes» < syr. *paršeχ* (rac. *p-r-š-k*), cf. ar. cl. *fáršaḥa; mòḫl* «levier pour arracher les grosses pierres» < syr. *muχlā̄* (**muklā̄*), cf. grec μοχλός; *dáṛṛəḫ* «il provigna» < syr. *darrəχ* (rac. *d-r-k*); etc.

Dans deux mots classiques : *báka'a* «il gronda quelqu'un», vulg. *báḫa'*, et *naka'a* «il poussa», vulg. *náḫa'*, il semble que le *k* en position intervocalique se soit affaibli en *ḫ*, comme s'il était syriaque d'origine.

On n'a pas trouvé du *ḫ* du mot *ḫaṛṭûš* (cf. frç. *cartouche*, ital. *cartoccio*) d'autre explication que la suivante. Ce fait rappelle la prononciation toscane des mots italiens qui commencent par *ca-*[1] (*ḫaza* = *casa* «maison»). Voir Meillet, *Dialectes indo-européens*, p. 94, rappelant le fait d'après Josselyn, *Étude sur la phonétique italienne*, p. 45-46. Il faut, en toscan, que «la consonne (*k*) se trouve entre deux voyelles dont l'une, celle qui suit la consonne, n'est pas *e* ou *i*... elle devient une fricative *ḫ*». C'est exactement le cas dans le pluriel *i cartocci* et *ḫaṛṭûš* est un collectif; pour le singulatif on a créé *ḫaṛṭûšė* (singulier féminin)[2].

D. *ġ* = غ.

La spirante sonore arrière-vélaire *ġ* s'articule dans la même région que sa correspondante sourde *ḫ*.

Disparu en assyrien, passé à ʿ en hébreu, en araméen, en éthiopien et dans le dialecte sud-arabique de Daθînah (cf. Brockelmann, p. 70-71), *ġ* s'est maintenu dans notre parler, ainsi que dans tous les parlers libanais. Comme on l'a vu (p. 20), *ġ* remplace quelquefois la faucale ʿ en vertu d'un sentiment psychologique de renforcement; il prend aussi, par assimilation, la place de *ḫ*, cf. p. 32.

[1] Quand *ils sont précédés* d'une voyelle. La chose est vraie aussi pour *co* et *cu*.

[2] La vraisemblance de cette explication est satisfaisante au point de vue proprement historique : les Médicis avaient longtemps entretenu des relations avec l'ensemble de la Syrie. Au début du XVIIe siècle, Ferdinand Ier de Médicis et Cosme II, grands ducs de Toscane, étaient les alliés du prince libanais Fakhr-ed-Dîn II et, pendant plus de trente ans, le Liban fut constamment parcouru par de nombreux Toscans, commerçants, ingénieurs, ouvriers, forgerons, marins, soldats, diplomates, etc.; voir Jouplan, *Question du Liban* (thèse de droit), Paris, 1908, p. 93 et *passim*.

Comme en classique, *ẏ* représente généralement *g* dans les mots de provenance syriaque[1]. Ex. : *ʾŏrẏǫl*[2] «flûte», syr. *ʾurganōn*, grec *ὄργανον*, ar. cl. *ʾúrẏunu*ⁿ; *ẏáddęf* «il a blasphémé» < syr. *gaddef*, cf. ar. cl. *žáddafa; fętẏāmât* «répons» pl., cf. syr. *peθgāmā* (pers.); *ẏauẏa* «il a crié (en parlant d'un enfant)» < syr. *gauẏī; ẏǫṛṛáiṣ* «ortie» et *ẏáṛṛəṣ* «il est piqué, il a piqué avec des orties» avec emphatisation de *s* en *ṣ* sous l'influence de *ṛ*, cf. syr. *garres*[3]; *swāẏît* «chants» pl., fait sur le syriaque *sūyīθā* ($\sqrt{s\text{-}g\text{-}y}$.)

On applique la même règle aux mots étrangers empruntés récemment : *ẏrandû'/q* (cf. frç. *grand duc*); *ẏâz* (cf. frç. *gaz*)[4].

CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

1° *Assimilation.*

α. Assimilation partielle en contact ou à distance. — La sourde *ḫ* s'assimile souvent à une sonore, d'où *ẏ*; régressivement : *ẏabbîṭ* «citerne large et dégradée par les pieds des bestiaux» (avec redoublement de *b* et fermeture de la première syllabe) < cl. *ḫabîtu*ⁿ; *šáẏab* «il jaillit (en parlant du lait ou du sang)» < cl. *šáḫaba; šöẏb* (et avec infixation de *n*: *šanẏûb*) «filet de lait jaillissant du pis» < *šúḫbu*ⁿ; *ẏáməš* «il égratigna» (et avec infixation de *r*: *ẏárməš*) «il déchira avec ses ongles ou avec ses griffes» < cl. *ḫámaša; ẏomš* «égratignure» < cl. *ḫúmšu*ⁿ; *šâẏęr* «selle de chameau», cf. cl. *šáḫru*ⁿ «cavité de la selle entre les deux arçons»; *ẏáfaṛ* «garde, factionnaire» (assimilation de la sonore *r* et dissimilation de la sourde *f*), cf. cl. *ḫafîru*ⁿ «gardien» du verbe *ḫáfara* «il garda»[5]; *ẏábu* «léger brouillard» cf. cl. *ḫáb'u*ⁿ «gouttes de pluie» (voir p. 10); *ẏázᶻ* «il transperça, il enfonça (une aiguille) dans...» < cl. *ḫázza; — progressivement : náẏęz* (à côté de *náḫęz*) «il piqua» < cl. *náḫaza.*

[1] Le parler ignorant *g* (puisque *g* du sémitique commun était devenu *ž*), le *g* occlusif a été approximativement reproduit au moyen du phonème *ẏ*, qui lui ressemble en tout sauf l'occlusion.

[2] Sur ce mot cf. plus loin, p. 78.

[3] On dit également à Kfár ʿabîda *ʾ/qöṛṛáiṣ* «ortie» qui représente le cl. *quraiṣuʳ* ou *qurrâṣu*ⁿ.

[4] On dit aussi *kâz* (cf. p. 30), mais dans un sens un peu différent (*pétrole* et non *gaz d'éclairage*).

[5] *ḫafîru*ⁿ > *ẏfîr*, *ḫufâratu*ⁿ > *ẏfâṛa* «protection» sont courants dans tout le Maghreb et apparaissent déjà dans les textes maghribins et orientaux du moyen âge (cf. Dozy).

L'articulation des deux spirantes *ẏ* et *ḫ* se faisant dans la même région et d'une façon à peu près identique, il était naturel que les sujets parlants prissent l'une pour l'autre dans certaines positions. A Kfár ʿabìda, c'est *ẏ* qui semble le plus facile à réaliser et qui gagne du terrain. Du reste, la langue classique elle-même connaît un grand nombre de mots qui présentent sans modification du sens *ẏ* et *ḫ*[1].

β. Assimilation totale en contact ou à distance. — Les deux spirantes vélaires *ẏ* et *ḫ* s'assimilent mutuellement toutes les fois qu'elles se trouvent en contact immédiat. C'est la seconde consonne qui détermine la forme de la géminée ainsi produite. Ainsi *ẏḫ* > *ḫḫ* avec assourdissement de *ẏ* : *dmâḫ ḫâlė* «cerveau vide (d'intelligence)» < *dimāẏu*ⁿ *ḫāli*ⁿ; — inversement *ḫ* plus *ẏ* > *ẏẏ*, avec sonorisation de *ḫ* : *mnâẏ ẏárbė* «climat occidental» < cl. *manâḫu*ⁿ *ẏarbìyu*ⁿ.

Contrairement à ce qui se passe dans d'autres dialectes (cf. Marçais, *Saïda* p. 111), *ẏ* et *ḫ* ne s'assimilent jamais, à Kfár ʿabîda, la faucale *h*. De même *ʾ/q* ne s'assimile pas la palatale *k* au cas où ces deux consonnes sont en contact : *fárqu*ⁿ *kabìru*ⁿ «grande différence» fait à Kfár ʿabîda : *fṓrʾ/q kbîr* et jamais **fṓrʾ/q ʾ/qbîr*.

L'hébreu *ḥāχām* «sage» transcrit dans le parler serait **ḥāḫām*, mais il était par trop difficile de maintenir le *ḥ* et le *ḫ* distincts. Le premier a été assimilé par le second, qui est le plus fort (ass. régressive)[2]. Cette explication me semble préférable à celle de M. Cohen (p. 392), qui voit ici un emprunt au turc ou à un autre parler[3].

2° *Métathèse.*

Contrairement aux faucales, les gutturo-palatales échangent rarement leur place entre elles ou avec les phonèmes voisins. Notre parler connaît cependant trois exemples du fait : *máṛẏfė* «grande cuillère» < cl. *míẏrafatu*ⁿ; *mö*ʿʾ*/qái̯lė* «petit bâton à crochet», métathèse de **mö*ʿ*ái̯lʾ/qa*, **mu*ʿ*ai̯liqat* de cl. *mu*ʿ*ai̯liqu*ⁿ, dimin.

[1] En voici quelques exemples pris au hasard : *ẏáu̯ru*ⁿ et *ḫáu̯ru*ⁿ «bas-fond, terrain en contre-bas»; *ẏábana* et *ḫábana* «il replia»; *ʾátẏama* et *ʾátḫama* «il causa une indigestion»; *záẏara* et *záḫara* «il déborda»; *rafíẏu*ⁿ et *rafîḫu*ⁿ «aisée (en parlant de la vie)»; etc.

[2] Et l'on dit *ḫāḫâm*.

[3] On pourrait être tenté de voir une chute de *ḫ* par dissimilation dans *ḫáḍ*ᵈ «il agita (principalement l'eau), il se rinça la bouche», quand on le compare au cl. *ḫáḍḫaḍa* (même sens). Mais il s'agit ici bien plutôt d'un phénomène morphologique que d'un phénomène phonétique; la racine bilitère **ḫaḍ*, qui a été élargie en classique au moyen d'un redoublement complet, l'a été dans notre parler par la formation d'un verbe *III*ᵃᵉ *geminatae* (type *farra*).

de cl. *miʿlâqu*ⁿ; *balẏṣûn* «buglosse», cf. cl. *būẏulṣunu*ⁿ adapté du gr. *βούγλωσσον*.

III. SIFFLANTES ET CHUINTANTES.

s = س; *z* = ز; *ṣ* = ص; *ẓ* = ظ[1]; *š* = ش; *ž* = ج.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

D'une façon générale, les sifflantes et chuintantes *s*, *z*, *ṣ*, *ẓ*, *š*, *ž*, se maintiennent dans notre parler (sauf *ẓ*) avec leur prononciation classique. Avant d'en étudier les changements conditionnés, il faut dire un mot de leurs changements spontanés.

A. *s* = س.

L'articulation de la sifflante sourde *s* est à peu près identique à celle du *s* français non intervocalique, comme dans *salut*. En principe, *s* dans notre parler est la continuation de *s* classique.

D'autre part, *s* apparaît dans un certain nombre de mots empruntés à l'arabe classique comme substitut de l'interdentale spirante *θ* (ث) [cf. *infra*, p. 48]. — Il remplace souvent *š* et, en revanche, est remplacé par lui, grâce à un phénomène de phonétique populaire dans les mots syriaques passés dans le parler de Kfárʿabîda. Les sujets parlants avaient le sentiment que *s* arabe correspondait à *š* araméen (cf. ar. *kanīsatu*ⁿ, syr. *kᵉnuštā̈* «église»), et qu'inversement *š* arabe correspondait à *s* araméen (cf. *šaiṭânu*ⁿ, syr. *sā̈ṭā̈nā̈* «démon»); ils ont appliqué cette règle de correspondance, en vue de leur donner une apparence arabe, à la plupart des emprunts syriaques. Ex. : 1. *š* syr. > *s* dial. : *lá'/q'/qəs* «il retarda» < syr. *laqqeš* (cf. hébr. *lāqaš*); *la'/q'/qîs* «tardif» (surtout en parl. d'un fruit), cf. syr. *lᵉqīšā̈yā̈; kábbəs* «il dompta, il dressa» < syr. *kabbeš; kẹ́bəs*[2] «il conserva (des fruits) dans la saumure» < syr. *kᵉβaš* (cf. hébr. *kāβaš*); *rẹ́sẹm* «il ordonna (un prêtre)» < syr. *rᵉšam* (cf. chald. *rᵉšam*); *šəmmâs*

[1] Bien que la spirante sonore emphatique soit régulièrement remplacée dans notre parler par la dentale emphatique *ḍ* et que, par conséquent, elle doive être traitée avec les dentales, j'ai cependant préféré l'étudier ici à côté de son correspondant sourd. — Il en est de même pour *ž* que l'on pourrait étudier avec les gutturo-palatales, puisqu'il provient toujours de *g*.

[2] Même racine que le mot précédent; cf. chez Virgile :

mella... dūrum Bacchī domitura *saporem.*

«servant de messe, diacre» de **sommâs* par dissimil. < syr. *šammāšā*, etc. — 2. *s* syr. > *š* dial. : *ʾqáššęb* «elle se gerça» (en parl. de la peau), cf. syr. *qassūβā* «cal, durcissement de la peau»; *fárkęš* «il renversa par un croc-en-jambe» < syr. *parkes; rę́šęm* «il ondoya (un enfant)» < syr. *rᵉsam* «il fit couler de l'eau goutte à goutte», etc. — 3. *s* > *š* dial. dans quelques mots qui ne proviennent pas du syriaque : *maštûl* «idiot» < *maṣṭūlu* (usité aussi dans les dialectes maghribins avec le verbe *saṭal* «enivré»); *šęrwâl* «pantalon large» < ar.-pers. *sirwâlu*ⁿ, cf. syr. *šarbālā*[1]; *šáʾqlęb* «il renversa, il culbuta», cf. cl. *sáqlaba*. Comme ce dernier mot, employé également en maghribin, a été rattaché au verbe classique *qálaba* et qu'on l'a expliqué comme étant la forme transitive berbère dérivée de la racine simple par préfixation de *s*, je crois, quelle que soit la valeur de cette explication, être autorisé à expliquer la même forme dans le parler de Kfar ʿabîda par l'influence du *šáfʿel* araméen, qui est fréquent dans cette dernière langue, alors qu'il est tombé en désuétude dans l'arabe proprement dit.

B. *z* = ز.

La sifflante sonore *z* représente ز classique et s'articule de la même façon que son correspondant *s*, avec la différence de la sonore à la sourde et de la forte à la douce.

z apparaît quelquefois à la place de la spirante interdentale *đ* (cf. plus loin). Il a cédé la place à *d* dans *ʾqáus ʾqádęḥ* «arc-en-ciel», cf. cl. *qauṣu quzaḥiⁿ*; mais il est probable que ce mot a subi par étymologie populaire l'influence du cl. *qádaḥa* «il fit des étincelles»[2]. De même, *zálęʿ* «il avala» et *zalʿûm* «gosier», en face de class. *bálaʿa* et *bulʿûmuⁿ* (même sens), s'expliquent par une étymologie populaire en vertu de laquelle la racine dialectale *zálęʿ* s'est superposée à l'aboutissant de la racine classique *bálaʿa* dans l'esprit du sujet parlant. Il n'y a rien de phonétique dans ces deux exemples.

C. *ṣ* = ص.

Comme toutes les emphatiques, la sifflante sourde *ṣ* a en classique une articulation spéciale qui «comporte une forte tension des organes vocaux». Cette articulation emphatique de *ṣ* existe généralement dans notre parler aussi bien pour les mots d'origine

[1] *sarbalin* plur. en araméen biblique, Dan. III, 27, gr. σαράβαλλα, σαράβαρα σαράπαραι. Le mot est d'origine iranienne.

[2] Fait très ancien, général aujourd'hui, déjà noté par Žawālīqī (Marçais).

arabe classique que pour ceux de provenance syriaque. Ex. : *ṣábṛ* «patience» < cl. *ṣabru*ⁿ; *'/qṣâṣ* «punition» < cl. *qiṣâṣu*ⁿ; *ṣámməd* «il économisa» < syr. *ṣammeδ*, etc.

ṣ représente la mi-occlusive *č* dans quelques mots de provenance persane[1], comme *ṣọrmâyê* «soulier» < pers. *čorm* (cf. cl. *ṣalību*ⁿ en face de pers. *čalīpā*).

ṣ s'affaiblit quelquefois en *s* dans le voisinage de la faucale *ḥ*[2] et de *r*. Ex. : *sḗḥḥa* «santé (grand bien te fasse!)» < cl. *ṣiḥḥatu*ⁿ; *māḥasḗllḕk* «que t'est-il arrivé?» < cl. *mā*+*ḥáṣala*+*laka*; *ḥarsḗnnê* «ornithogale» < syr. *ḥarṣānā*; *sófṛ* «zéro» < cl. *ṣifru*ⁿ[3]. On dit cependant *náṣaḥ* «il engraissa» < cl. *násaʾa* exemple où *ḥ* a produit un effet contraire; il y a ici sans doute une emphase d'origine psychologique[4]. Quant à *dáuḥḗṣ*[5] «il fut affecté d'un panaris», il s'agit peut-être d'un hyperclassicisme, tenant à ce qu'on se rendait vaguement compte de la substitution de *s* vulgaire à *ṣ* classique dans nombre de cas où le mot comportait un *ḥ*.

D. *ẓ* = ظ.

ẓ, correspondant sonore de *ṣ*, s'articule «avec occlusion glottale et tension des organes vocaux». C'est une des consonnes sémitiques les plus difficiles à réaliser, et qui, pour cette raison, ont été des plus altérées. C'est pour cela sans doute que M. Landberg (*Ḥaḍramoût*, p. 118) se demande si *ẓ* représente un son vraiment arabe. Seul, l'arabe classique possède comme arrière-dentale l'interdentale emphatique *ẓ* du sémitique commun dont l'articulation est encore conservée dans quelques dialectes bédouins. L'éthiopien, l'hébreu et l'assyrien l'ont remplacée par *ṣ*, et l'araméen par *ṭ*. La plupart des dialectes arabes modernes, dont le

(1) Équivalence des plus anciennes, ainsi qu'on le voit par A. Meillet, *Grammaire du vieux perse*, 1915, p. 198 : le *ṣ* assyro-babylonien est rendu par *č* dans le nom propre *Nabukuduri-uṣur* (v. p. *Nabukudračara*).

(2) Tandis que *ṛ*, *ḥ*, *ẏ* et *'/q* emphatisent souvent, parfois même à distance, un phonème voisin, *ḥ* produit généralement dans notre parler l'effet contraire sur les consonnes avoisinantes; cf. plus loin *dḗḥḗk* «il rit» < cl. *ḍaḥika*. Par conséquent le changement de *ṣ* en *s* dans le voisinage de *ḥ* est une dissimilation.

(3) Voir M. Cohen, p. 91, *sffāyå* pour *ṣffāyå* «filtre», cf. cl. *misfātu*ⁿ; p. 92, *səffərnå* «nous avons sifflé» pour *ṣəffərnå*; *siḥqä* «foudre» pour cl. *ṣäʿiqatu*ⁿ.

Cf. aussi Marçais : *sáḥri* «saharien» cf. cl. *ṣaḥrāʾu*; *sḥḗn* «petite cabane» pour *ṣuḥain* (*Saïda*, p. 111).

(4) En même temps que *s* se transformait en *ṣ*, ce qui est un renforcement au moins au point de vue psychologique, le ' se renforçait en *ḥ*. Les deux changements sont en relation directe.

(5) En face du cl. *madḥûsu*ⁿ.

nôtre, ont entièrement confondu le phonème *ẓ* classique avec *ḍ* (cf. Brockelmann, p. 72)[1].

Les habitants de Kfár ʿabîda, comme la plupart des Libanais, prononcent, il est vrai, ce phonème et l'articulent (avec un certain affaiblissement, qui ne va pas toutefois jusqu'à le confondre avec *z*) dans plusieurs mots classiques d'un usage courant au Liban. Ex. : *ẓâḷom* «injuste» < cl. *ẓâlimu*ⁿ; *ẓrîf* «beau, joli» < cl. *ẓarîfu*ⁿ; *ẓárf* «soucoupe» < cl. *ẓárfu*; *ẓrûf* «circonstances» < cl. *ẓurûfu*ⁿ, pl. de *ẓárfu*ⁿ; *ẓṓḷmé* «ténèbres» < cl. *ẓúlmatu*ⁿ; *ẓánⁿ* «il a pensé, il a cru» < cl. *ẓánna*; *wáʿẓ* «prédication» < cl. *wáʿẓu*ⁿ, etc. Mais ce n'est là qu'une prononciation artificielle. Les vieillards articulent encore *ḍ* dans tous ces cas comme dans ceux qui suivent. A part les mots ci-dessus et peut-être quelques autres dans lesquels se fait sentir l'influence de la langue savante, *ẓ*, ainsi que dans la plupart des dialectes modernes, a pris l'articulation de l'emphatique *ḍ*. Ex. : *ʿáḍm* «os» < cl. *ʿáẓmu*ⁿ; *ḍáhṛ* «dos, montagne» < cl. *ẓáhru*ⁿ; *ḥáfaḍ* «il apprit par cœur» < cl. *ḥáfiẓa*; *ḍárf* «outre»[2] < cl. *ẓarfu*ⁿ «vase»; *ḍáḷ* «il resta, il ne cessa pas» < cl. *ẓálla*; *nḍâfé* «propreté» < cl. *naẓâfatu*ⁿ; *ḍṓhṛ* «midi» < cl. *ẓúhru*ⁿ; *ḍṓfṛ* «ongle» < cl. *ẓúfru*ⁿ; etc.

Mais il faut signaler ici un fait curieux dû sans aucun doute à l'influence de la langue turque : c'est la présence de *ẓ* à la place de *ḍ*. Un grand nombre de mots, appartenant presque tous au langage administratif, militaire ou commercial, ont été empruntés successivement par les Turcs à la langue de leurs sujets arabes, sous leur forme classique, et réempruntés dans la suite avec leur nouvelle prononciation par les Libanais comme par la plupart des populations soumises au gouvernement de Constantinople. On sait d'autre part que les Turcs comme les Persans prononcent, à très peu d'exceptions près, le phonème *ḍ* comme un simple *z*. Les Libanais, voulant sans doute corriger la prononciation turque qu'ils sentaient défectueuse, ont substitué à ce *z* turc provenant de *ḍ* arabe une articulation plus proche de *ḍ* et plus conforme au sentiment qu'ils ont de leur langue, soit *ẓ*. Cette influence turque s'est fait sentir fortement dans quelques régions libanaises, notamment dans le district de Chouf[3]. Cette région, en effet, est habitée en grande partie par les Druses. Ceux-ci se laissèrent plus facilement influencer par les Turcs et surtout par les Persans. Ils ont influencé à leur tour les chrétiens qui vivent dans leur voisinage. De sorte que dans ce pays on prononce *ḍ* comme

[1] Cf. aussi Cohen, p. 55; Marçais, *Saïda*, p. 115; Landberg, *Ḥaḍramoût*, p. 118; etc., où il est constaté que *ẓ* est toujours confondu avec *ḍ* au profit de ce dernier.

[2] Doublet de *ẓárf* cité plus haut au sens de «soucoupe».

[3] Région montagneuse au sud du Liban (est de Tyr et de Sidon).

ẓ non seulement dans les mots turcs d'origine arabe, mais aussi dans des mots classiques qui n'ont jamais été empruntés par la langue turque. Voici les mots les plus usités à Kfár ʿabîda, dans lesquels *ḍ* est articulé *ẓ*. Dans ce village, il ne s'agit jamais que de mots passés par le turc ou empruntés à la région de Chouf. On verra en effet que le traitement normal de *ḍ* classique est *ḍ* à Kfár ʿabîda. Ex. : *ẓâbəṭ* « chef militaire, officier » < turc *zābiṭ* < ar. cl. *ḍâbiṭu*ⁿ « qui tient ferme, qui maintient dans l'ordre »; *ẓâbṭé* « agent de police » < turc *zābṭîyé* « police »; *maẓbûṭ* (à côté de *mâḍbûṭ*) « exact » (compte) < cl. *maḍbûṭu*ⁿ; *fâyęẓ* « intérêt » < turc *fāïz* cf. ar. cl. *fâḍa* « il déborda, il surabonda »[1]; *naẓîr*[2] « verdoyant » < cl. *naḍîru*ⁿ; cl. *ḥáuḍu*ⁿ > turc *ḥawuz* > dial. *ḥāwûẓ* « abreuvoir, bassin, réservoir » (mot emprunté d'après M. Marçais au vocabulaire de l'eschatologie musulmane).

E. *š* = ش.

La chuintante *š*, sauf les cas où elle cède la place en vertu de la phonétique populaire à *s* (cf. p. 34), est généralement maintenue à Kfár ʿabîda avec sa prononciation de chuintante sourde dans les mots arabes et dans ceux d'origine syriaque. Ex. : *šáhr* « mois » < cl. *šáhru*ⁿ; *náššęf* « il essuya » < cl. *náššafa*; *šáṭęl* « il planta » < syr. *šᵉθal* (rac. *š-t-l*); *böršân* « hosties » < syr. *puršānā*; *málęš* « il pluma » < syr. *mᵉlaš*; etc.

š représente presque toujours la mi-occlusive *č* (*tch*) dans les mots empruntés au turc et au persan. Ex. : *šáršęf* « drap de lit » < turc *čāršaf* (cf. pers. *čadirišeb*); *šáurba* « soupe » < turc *čorbā*; *šáṅkęl* « crochet » < pers. *čeṅgel*; *šākûš* « marteau » < turco-pers. *čākūž*; etc. Ceci tient à ce que le parler de Kfár ʿabîda, à la différence de certains autres, ignore totalement le phonème *č*[3].

Pour *š* correspondant à *θ* arabe, voir plus loin (Dentales).

F. *ž* = ج.

Le ج, on le sait, a subi plusieurs changements dans son articulation. Dès une époque très ancienne, bien qu'il provînt tou-

(1) Partic. *fâ'iḍu*ⁿ.

(2) Dans *ẏóṣnennaẓîr* « La branche verdoyante » (nom vulgaire d'un ouvrage savant).

(3) Des exemples, tels que *fákęš* (« démettre, déboîter, luxer ») en face du cl. *fákka* (même sens) et *dáḥaš* (« cacher, fourrer ») en face du cl. *dáḥḥa* « cacher », etc., ne prouvent nullement que dans notre parler il y ait eu une évolution de *k* ou de *ḥ* en *š*. Il s'agit naturellement en effet d'une variation morphologique remontant sans doute à une époque extrêmement ancienne. — C'est ce qu'on a déjà fait remarquer à propos d'un cas analogue, p. 20, note 5.

jours de *g*, il ne s'articulait plus dans l'arabe classique comme dans les autres langues sémitiques et même dans certains parlers arabes modernes de l'Omān et de l'Egypte. Il était devenu une mi-occlusive palatale et se prononçait *dž*, ainsi que l'indiquent la plupart des dialectes arabes modernes (cf. Brockelmann, p. 70).

A Kfárʿabîda comme dans tout le Liban et dans beaucoup de dialectes contemporains, le ج s'est affaibli en une simple chuintante analogue au *j* français, et qui sera représentée dans ce travail par le signe *ž*. Cette articulation explique d'elle-même que *ž*, contrairement à ce qui se produit en classique, soit regardé actuellement à Kfárʿabîda, ainsi que dans plusieurs dialectes modernes, comme une des consonnes appelées par les grammairiens arabes «lettres solaires», et qu'il se soit assimilé comme celles-ci le *l* de l'article : *râsęžžábəl* «le sommet de la montagne» < cl. *rá's-ul-žábali*.

Sauf les cas où elle est passée par assimilation à sa correspondante sourde *š*, la chuintante sonore *ž* se maintient généralement à Kfárʿabîda et s'articule sans aucune difficulté dans toutes les combinaisons. Ex. : *žęsr* «pont» < cl. *žísru*ⁿ ; *rę́žęʿ* «il revint» < cl. *rážaʿa*, etc.

1. Cependant, dans quelques mots de provenance étrangère ou empruntés à d'autres dialectes arabes modernes, ج s'articule dans notre parler comme l'occlusive palatale sonore (*g* frç. dur). Ex. : *zaṅgîl* «richissime» (par diss.) du turc *zangīn; gázdęr* (à côté de *gásdęr*) «il se promena, il flâna» < turc *gözder ; gədęʿ* «brave jeune homme» ; ce dernier mot est emprunté avec sa prononciation au dialecte égyptien et correspond au cl. *žađaʿu*ⁿ «jeune homme».— Il arrive que certaines personnes prononcent par affectation d'exotisme ج class. comme occl. sonore au lieu de le faire comme chuintante sonore et hésitent pourtant entre les deux prononciations *gamâl* ou *žamâl* «beauté» ; *gáməl* ou *žáməl* «chameau». Mais cette prononciation de *g* est tout à fait individuelle et récente, elle n'entre nullement dans la vie propre du parler. Ce qui le prouve bien, c'est que *g* syriaque (lorsqu'il n'est pas remplacé par d'autres phonèmes) est toujours représenté par *ž*, et nulle part par *g*, dans tous les mots syriaques passés dans notre parler. Ex. : *žáhžęh* «il brilla» (en parlant du jour) < syr. *gahgeh; žámᵐ* «il coupa au ras de terre» (en parl. surtout de la vigne) < syr. *gam(m); ʿ/džáᶜᶜaṭ* «il a eu en dégoût» par accommodation pour **tžáᶜᶜaṭ* < syr. *ʾeθgaᶜᶜaṭ;* etc.

2. *ž* est remplacé par la dentale sonore *d* dans les mots suivants : *dásˢ* «il palpa» (et *dásdęs* «il tâtonna») < cl. *žássa; hâdęs*

«ce qui se présente à l'esprit et qui l'occupe» < cl. *hâžisu*^{n}; *dáššęr* «il laissa paître en liberté» et *dę́šęr* «il fut abandonné à lui-même» < cl. *žáššara* (et *žášara*) «il envoya paître les bestiaux, il abandonna» (une affaire); ^{d}*dášša* «il rota» < cl. *tažášša'a; dállę*^{c} «il choya» < cl. *žála*^{c}*a* «elle fut coquette, effrontée»[1]. Ces changements doivent remonter à l'époque où ج se prononçait encore *dž*; alors ^{d}*dášša* et *dáššęr* étaient *^{d}*džášša* et **džáššęr*, et *ž* est tombé par dissimilation; *dás*^{s} et *hâdęs* aussi supposent **džás*^{s} et **hâdžęs*; *ž* se serait d'abord assimilé en *z* pour tomber ensuite par dissimilation[2]. Quant à *dállę*^{c} pour **žállę*^{c}, il provient (contamination par étymologie populaire) du classique *dállala* «il choya» superposé[3] à *žála*^{c}*a* (même sens). Il n'y a là rien de phonétique. — Cf. plus loin *dažâžatu*^{n} «poule» devenu, pour éviter le groupe *dž*, *žâžė* «poule sauvage, canepetière»[4].

3. *ž* apparaît à la place de la semi-voyelle *y*; il est en revanche remplacé par elle dans quelques mots. Cette permutation n'est guère étonnante au point de vue de la phonétique générale et s'explique par le fait que l'articulation des deux phonèmes est très voisine, ainsi que nous l'avons vu plus haut (cf. p. 23, note), mais elle est exceptionnelle dans notre parler.

Voici quelques exemples de la permutation de *ž* et *y* : *y* cl. > dial. *ž* : *žarbû*^{c} «gerboise» < cl. *yarbû*^{c}*u*^{n}, et d'après M. Derenburg (cf. R. Duval, *Gramm. syr.*, p. 23) le nom propre *žá*^{c}*faru* (usité dans notre parler) n'est autre que *yá*^{c}*faru* (le *y* en qualité d'initiale était fort, et *y* fort est tout près du *ž*). — *ž* cl. > dial. *y* : *yâlę'/q* «sac de paille que les muletiers mettent sous la charge de leurs bêtes» < cl. *žuwâliqu*^{n} (> dial. *žwâlę'/q* tenu pour un pluriel dont on tire un singulier analogique **žâlę'/q* > *yâlę'/q*) «grand sac» < pers. *gawālah*[5].

[1] Cf. cl. *dašîšatu*^{n} et *žāšîšatu*^{n} «brouet fait de froment pilé»; *dāsûsu*^{n} et *žāsûsu*^{n} «espion». Ces formes soi-disant classiques avec *d* sont également elles-mêmes d'origine dialectale.

[2] On est forcé de supposer des intermédiaires analogues pour expliquer le v. slave *žežetŭ* «il brûle» qui devrait être **dežetŭ* (skr. *dáhati*) et le lituanien *žëdžù* «je façonne», sl. *zidŭ* «terre à potier» qui devrait être **dëdžù* (slave **dizŭ*), sk. *déhati*. En effet, le *ž* slave a passé par *dž* et le *ż* lit. (= *z* slave) a passé par le stade *dż* (slave *dz*). Tout ceci est emprunté à M. Meillet (*M. S. L.*, t. VIII [1893], p. 284).

[3] Dans la conscience du sujet parlant.

[4] Toutefois la forme *džâžė*, qui est légitime puisque *dž* n'est pas l'aboutissant d'un *g* ancien, mais celui de *d*+*g*, existe encore dans le sens ordinaire de «poule». — Cf. un fait analogue dans un patois français (Anould, Vosges) *džünè* < **ddžünè* = frç. «*déjeûner*» (*Revue des Langues romanes*, XLIX, p. 531).

[5] Cf. cl. *'ážžalu*^{n} «cerf», à côté de *'áiyalu*^{n} qui est la forme primitive, ainsi que l'indique l'hébreu *'aiyāl* «cerf» (le *y* ici était fort, en qualité de géminée).

CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

1° *Assimilation.*

α. *Assimilation partielle en contact ou à distance.* — 1. *s* s'assimile en *ṣ* dans le voisinage d'une emphatique, notamment de *ṭ*, *ṛ*, *ʾ/q*, et de la gutturo-palatale *ḫ*[1] : *a. régressivement*, à distance[2] : *ṣáṭl* «pot en cuivre pour puiser de l'eau, pour traire; vase à anse» < cl. *saṭlu*, latin *situla*; *ṣófṛa* «table servie» < cl. *súfratu*ⁿ; *ṣáṭḥ* «terrasse» < cl. *sáṭḥu*ⁿ; *ṣáṭṭər* «il traça des lignes sur le papier» < cl. *sáṭṭara*; *bṣâṭ* «tapis» < cl. *bisāṭu*ⁿ; *máṣṭra* (*mṣáṭṛa*) «règle pour tracer des lignes» < cl. *másṭaratu*ⁿ; *ṣûṛ* «muraille» < cl. *sûru*ⁿ; *ṣāṭûṛ* «couperet» < cl. *sāṭûru*ⁿ; *ṣáḫan* «il est malade, il a la fièvre» < cl. *sáḫana* «il est chaud»; *ṣáṭam* «il boucha, il ferma» < cl. *sáṭama*, etc... — *b. progressivement*, en contact : *žŭṛṣa* «diffamation, honte» < cl. *žúrsatu*ⁿ; *ʿáʾ/qṣa* «piqûre» cf. syr. *ʿaqqes* «il piqua»; *dŏṛṣ* «dent molaire» < cl. *dírsu*ⁿ — à distance : *ʿáṭaṣ* «il éternua» < cl. *ʿáṭasa*; *ʾ/qūwâṣ* «archer, huissier» < cl. *qauwâsu*ⁿ; *ʿāʾ/qûṣ* «aiguillon»[3], cf. syr. *ʿuqsā*[4].

s s'assimile en *z* sous l'influence d'une sonore : a. *régressivement*, à distance : *zŭlḥfé* «tortue» < cl. *súlḥafā* (cf. pers. *sūlāḫ pāi*); b. *progressivement*, à distance : *hándẹz* (avec tous ses dérivés) «il traça un plan» < cl. *hándasa* (influence du prototype persan); *ʿẹlmâz* «diamant» (gr. ἀδάμας) < cl. *ʾalmāsu*ⁿ; *bārîz*, cf. frç. *Paris*[5].

2. *ṣ* passe souvent à *z* dans le voisinage d'une sonore : a. *régressivement*, à distance : *zẹ́ẏẹr* (et tous ses dérivés) «il devint petit» < cl. *ṣáẏira* (cf. syr. *zᵉʿar* contre hébr. *ṣāʿar*); *záʿtar* «thym» < cl. *ṣa ʿtaru*ⁿ (à côté de *sá ʿtaru*ⁿ); *zâʿʾ/qa* «foudre» < cl. *ṣāʿiqatu*ⁿ; en contact : *ʾ/qazdîr* «étain» < cl. *qaṣdîru*ⁿ (cf. grec κασσίτερος); — b. *progressivement*, en contact : *mẓáḷtaḥ* «aplati, large» < cl. *muṣáḷtaḥu*ⁿ (avec, en outre, emphatisation de *z* sous l'influence de *ṭ*); — à distance : *ʾ/qáməz* (avec ses dérivés) «il sauta» < cl. *qá-*

[1] D'après *Zamaḫšarī*, tout *s* peut devenir *ṣ* devant *ḫ*, *ṭ*, *ẏ* et *q*.

[2] Sur l'assimilation à distance, cf. Vendryes, *M. S. L.*, t. XVI, p. 53 suiv. — Naturellement *sṭ* s'assimile toujours en *ṣṭ*. De même devant les autres emphatiques sourdes. Voir plus bas.

[3] Cf. *ʿaʾ/qṣa* plus haut.

[4] Dans quelques villages du nord du Liban, on emphatise souvent *ṣ*, même lorsqu'il ne se trouve pas dans le voisinage d'une emphatique.

[5] Cf. cl. *sániḫa* et *zániḫa* «elle est rance» (en parlant de l'huile); *sirāṭu*ⁿ et *zirāṭu*ⁿ «chemin»; *sáraṭa* et *záraṭa* «il avala», etc.

maṣa. — Notre parler fournit aussi un exemple d'assimilation à la fois progressive et régressive en contact et à distance : *zaṛzûṛ* «cigale, grillon» < cl. *ṣurṣûru*^{n} (cf. syr. *ṣarṣūrā̊*).

Remarque. — De même on constate que dans toutes les langues sémitiques vivantes une sourde s'assimile à une sonore généralement subséquente, ou réciproquement qu'une sonore s'assimile à une sourde subséquente, par acquisition ou perte de sonorité. (Cf. Brockelmann, p. 81.)

3. *ž* s'assimile en *š* à une sourde, particulièrement à *t, h* et *ḥ* : a. *régressivement,* **en contact** : *štámʿu* «ils se sont rassemblés» < cl. *iž̌támaʿū; štáṛ*^{r} «il rumina» < cl. *iž̌tárra*[1]; *ḥū́š*^{š}*tė* «mon argument, mon acte (de vente)» < cl. *ḥúžžatī;* — b. *progressivement,* **à distance** : *nę́hęš* «il est essoufflé, haletant» < cl. *náhaža; dáḥaš* «il cacha» < cl. *đáḥaža; hâš* «il est excité» (en parlant du chameau en rut) < cl. *hāža; ntáfęš* «il se gonfla, il s'enorgueillit < cl. *intáfaža; ḥálęš* «il faucha» (les menues céréales) < cl. *ḥálaža* «il carda, il monda (le coton) en séparant la graine»; *hábəš* et *hábbəš* «il gratta, il égratigna jusqu'au sang» < cl. *hábaža* «il frappa avec un bâton et *hábiža* «il est enflé (en parlant du corps)»[2].

4. *š* s'assimile quelquefois en *ž* à une sonore : a. *régressivement,* **en contact** : *böždárfəl* (nom d'un village libanais) < syr. *bišdarpel* (cf. Mgr Deryân, *Grammaire syriaque*, p. 59); — b. *progressivement,* **à distance** : *bābûž* «pantoufle» < pers. *pāpūš; kárbəž* (et tous ses dérivés) «il garrotta» < cl. *kárbaša*[3].

β. Assimilation totale en contact ou à distance.

1. *En contact.* — Lorsque deux sifflantes et chuintantes sont contiguës, elles s'assimilent entre elles, généralement la première à la seconde :

ṣs > *ṣṣ* : *ʾ/qṣâṣ ṣâʾ/qəṭ* «punition inutile» < cl. *qiṣāṣ(u*^{n}*) sāqiṭu*^{n};
sṣ > *ṣṣ* : *ṛaṣṣâdę̄ʾ/q* «tête solide, véridique» < cl. *ráʾs(u*^{n}*) ṣādiqu*^{n};
zṣ > *ṣṣ* : *ṛṓṣ*^{s}*ṣînė* «riz de Chine» < cl. *rúzz(u*^{n}*) ṣīnīyu*^{n};
šṣ > *ṣṣ* : *ʾ/qṓṛṣṣâẏ* «piastre légale» < *qúrš(u*^{n}*) ṣāẏ;*
žṣ > *ṣṣ* : *bọ́ṛṣṣöḷʿâta* «la tour de Ṣalʿāta» (village du Liban) < cl. *búrž(u)*;

[1] Ce mot est déjà signalé par Žawālīqī avec la chuintante sourde *š*.
[2] Cf. *šāʾa* «il vint» pour *žāʾa* dans le dialecte des Banī tamīm.
[3] M. Landberg a donc tort de voir dans cette racine une simple «dilatation» du bilitère **kar* ou un dénominatif du turc *qęrbač* «fouet de peau d'hippopotame» (*Prov. et Dict.*, p. 9).

ṣz > *zz* : *mṛázᶻzaiṭûn* «pilon pour écraser les olives» < cl. *miráṣ-ṣ(u) zaiṭûniⁿ*;
sz > *zz* : *rázzáḥlé* «le point culminant de Zaḥlé» (ville libanaise) < cl. *ra's(u)*;
šz > *zz* : *žáḥẹzzʿáiṭẹr* «l'âne de Zʿaiter» (nom d'homme) < cl. *žaḥš(u)*;
zs > *ss* : *hás*ˢ *sáiṭfu* «il brandit son épée» < cl. *házz(a) sáiṭfahu;*
ṣš > *šš* : *'/qáššáʿru* «il se fit couper les cheveux» < cl. *qáṣṣ(a) šáʿrahu;*
sš > *šš* : *rášššâyẹb* «tête chenue» < cl. *ra's (uⁿ) šā'ib(uⁿ)*;
žš > *šš* : *lātŏḫṛoš*ˢ «ne sors pas» < cl. *lā+táḫruž(+š)*; etc.

Parmi ces assimilations, quelques-unes ne se produisent que dans une prononciation rapide, d'autres se réalisent toujours et partout. Il faut remarquer cependant que le sujet parlant semble éviter avec soin la rencontre immédiate de deux sifflantes et chuintantes sujettes à s'assimiler, sauf naturellement dans les cas où il ne peut faire autrement. D'ailleurs ces assimilations en contact ne sont pas propres à notre parler; elles sont abondamment représentées dans tous les dialectes arabes modernes. Aussi est-il inutile d'insister davantage sur ce point.

Particularités. — *ṣ* s'assimile entièrement à *f* dans *nṓṣ*ˢ «moitié, demi» qui a même un pluriel analogique *nṣâṣ* au lieu du pl. class. *'anṣāfuⁿ* < cl. *núṣfuⁿ* [1]. Les sujets parlants ont vu dans *nṓṣ*ˢ un mot *III*ᵃᵉ *geminatae* comme ils l'ont vu dans *šóffé* «lèvre» (qui fait au pluriel *šfāf*) malgré cl. *šífatuⁿ* (pl. *šifahuⁿ*).

2. *A distance.* — *a.* *š* s'assimile en *s* au voisinage (médiat) d'un autre *s* dans *srās* «colle forte de cordonnier < cl. *širāsuⁿ*. A ce modèle est conforme *sáms* «soleil», qui n'est plus employé que par quelques vieillards, car la forme classique *šámsuⁿ* s'est réintroduite sous l'influence de la langue écrite. En revanche, on a un exemple où il y a une dissimilation de *s-s* en *š-s*, c'est *šøm-mâs* «servant de messe, diacre» emprunté au syriaque *šammāšā*, avec changement préalable de *š* en *s*. On a vu en effet (p. 34) que régulièrement *š* syriaque est rendu par *s* à Kfárʿabîda; cette règle n'a été appliquée ici que pour le second *š*. La tendance à la dissimilation a déterminé la conservation du premier.

b. *ž* s'assimile à un *z* précédent dans *zarzûné* «cep de vigne, sarment» < cl. *zaražûnatuⁿ;* mais l'assimilation n'a pas lieu lors-

[1] Altération spéciale de mots très employés. Cf. en anglais le mot de même sens : *half* prononcé *ha* dans *half penny* (*hápené*), etc. Mais ceci n'est peut-être qu'une apparence (trilitères *n-ṣ-ṣ* et *n-ṣ-f*).

qu'il y a eu métathèse et que *ž* arrive à être à la première place[1], soit *žarzûnė*, également usité à Kfárʿabîda. De même *žáu̯zė* «épouse» (confondu ainsi avec le mot «noix») < cl. *záu̯žatuⁿ*[2]; *žáu̯wəz* «il maria» < cl. *záu̯waža; žẹnzâr* «vert-de-gris» < cl. *zinžāruⁿ; žanzîr* «chaîne» < cl. *zinžīruⁿ* (pers.); *nžáʿẹz* «il fut indisposé» < *inzaʿaža;* etc. En effet, il s'agit ici non pas d'assimilation, mais de métathèse. La séquence de phonèmes vers laquelle tend notre parler est *ž-z*, c'est-à-dire chuintante suivie de sifflante.

Est aussi conforme au modèle *žáu̯zė, žarzûnė,* etc., le mot qui signifie «cigale». Il s'agit de *žîz*, qui représente sans doute par dissimilation un ancien **zīz*, cf. héb. *zūz* «micare, movēri» (*zîz śaδai̯* «bête des champs») et cl. *zîzuⁿ* «espèce d'oignon (où se tient généralement la cigale»)[3].

ž s'assimile en *š* sous l'influence d'un *š* antécédent : *šākûš* «marteau, pic» < **šākûž* < turc *čākūž*.

2° *Dissimilation.*

1. *s* se dissimule en *z* dans le voisinage médiat d'une sourde : *záḥaʾ/q* «il pulvérisa» < cl. *sáḥaqa; záḥan* «il broya, il moulut» < cl. *sáḥana.* Pour ce qui est de *rkîzė* «colonne, pieu», il ne se rattache pas au cl. *rikâsatuⁿ* (même sens), mais dérive de la racine cl. *rákaza* «plantavit».

s semble tomber par dissimilation d'un autre *s* (*ṣ*) dans *ʾ/qōṣṭa* «juste, habile», cf. cl. *qusṭâsuⁿ* «balance» mais le mot résulte de la combinaison de cl. *qusṭâsuⁿ* et de syr. *quṣṭā* (emprunt au latin *constans*). Pour *sādi ʿášar* «seizième», cf. cl. *sâdisa ʿášara*, la chute de *s* est due non pas à une dissimilation mais plutôt à l'existence d'une forme *sâdī, sādiⁿ* à côté de *sâdisuⁿ* dès le classique, cf. S. de Sacy, *Gram. ar.*³, p. 425.

2. *z* se différencie en *s* au contact d'une sonore : *násṛa* «petit morceau» < cl. *nuzratuⁿ* (*nazruⁿ*)[4]; *žüsdân* «portefeuille, porte-

[1] En revanche *ž* (ou sa forme ancienne *dž*) s'assimile à un *z* suivant, pourvu que les deux phonèmes soient en contact ainsi que le montre le mot qui signifie «îlot» et qui provient de *džazîratuⁿ* «île». L'*a* en syllabe ouverte (initiale) devait régulièrement tomber devant la syllabe longue accentuée *-zîr-*, d'où **džzîrė*, puis **dzzîrė*, **dzîrė* et enfin *zîrė* forme de Kfárʿabîda. (Le *ž* de notre parler, comme le *š*, est bien moins fourni que le *j* (*ch*) français, ce qui explique que ce soit lui qui subisse l'influence de *z* et non inversement).

[2] Dans quelques villages libanais, notamment à Ehden, on a de même *záu̯zo*, qui représente les class. *záu̯žatuⁿ* (épouse) et *žáu̯zatuⁿ* «noix, noyer».

[3] En maghribin on a *bū bzîz* (M. Marçais).

[4] Cf. *zn* devenant *sn* dans la langue de l'Avesta (d'après MM. Meillet et Rousselot).

monnaie» < turc *žuzdān* (il y a dans ce mot dissimilation de la part de *ž* et de *d* à la fois).

3. *ṣ* se dissimile en *z* au voisinage d'une sourde emphatique dans *zá'/q'/qəf* (avec tous ses dérivés) «il applaudit» < **ṣá'/q'/qəf* par métathèse < cl. *ṣáffaqa* [1].

4. *š* se dissimile en *s* dans le voisinage médiat de la chuintante sonore *ž* : **saṭránž* > *ṣaṭránž* «jeu d'échecs» < cl. *šiṭránžu*ⁿ (pers.); *sážṛa* «arbre» < cl. *šážaratu*ⁿ; *sažží*ᶜ «courageux (nom d'homme)» < cl. *šažīᶜu*ⁿ; *sáṛṛəž* «il faufila» < cl. *šárraža* (cf. syr. *sarreγ* [même sens], $\sqrt{s\text{-}r\text{-}g}$); *srîžė* «grand sac en feuilles de palmier» < cl. *šarîžatu*ⁿ (cf. syr *sᵉrīγtā̄* [même sens], $\sqrt{s\text{-}r\text{-}g}$); *srâž* «huile de sésame», cf. cl. *šîrižu*ⁿ [2].

š se différencie en *ž* au contact d'une sourde : *dẹ́hžė* «merveille» cf. cl. *dáhiša* «il est étonné, stupéfait»; *ráhžė* «admiration (nom de femme», cl. *ráhšatu*ⁿ «générosité, pudeur» ; *žáffa* (à côté de *šáffa*) «il émonda, nettoya (un arbre)», cf. syr. *šᵉφā̄* (*šappī*) «limavit, purificavit, complanavit...».

š semble être tombé par dissimilation sous l'influence d'un autre *š* dans *šbîn* < néo-cl. *'išbînu*ⁿ «parrain, garçon d'honneur» < syr. *šauṣᵉβīnā̄;* mais cette chute est peut-être simplement due à celle de la voyelle (représentant une diphtongue) [3]. Les deux *š* étant suivis d'une consonne se seront fondus en un seul.

5. *ž* se dissimile quelquefois en *š* dans le voisinage d'une sonore, particulièrement de *r* [4] : *ḥṓṛš* «forêt» < cl. *ḥáržu*ⁿ «fourré» ou peut-être *ḥárižu*ⁿ «lieu étroit couvert d'arbres impénétrables»; *hṓṛš* «vieux, décrépit» < cl. *híržu*ⁿ «faible, sot».

Suivi immédiatement d'un *ž*, *ž* se différencie en *n* : *nžâṣ* «poire» < **inžâṣ* < cl. *'iżżāṣu*ⁿ; *mḥánžẹl* «tacheté de blanc» (en parlant du pied d'un cheval) < cl. *muḥážżalu*ⁿ. Dans toutes les langues sémitiques, tout particulièrement en araméen, les consonnes géminées sont sujettes à se différencier, de telle sorte que l'une d'elles, toujours la première, soit remplacée par *n;* cf. aram. bibl. *tidda*ᶜ > *tinda*ᶜ «tu reconnaîtras», arabe *zibbîlu*ⁿ «corbeille» > *zinbîlu*ⁿ, etc. Voir Brockelmann, p. 104, et mieux, Zimmern,

[1] Sous l'influence de la sourde emphatique *'/q(q)*, *ṣ* perd donc en même temps et la sourdité et l'emphase.

[2] Cf. cl. *sīriżu*ⁿ (même sens) qui est sans doute lui-même dialectal.

[3] Chute régulière, on le verra, puisque dans la suite il y a une longue accentuée.

[4] Il est connu que les chuintantes *š*, *ž* sont intimement apparentées à *r*. Cf. plus haut *šr* devenant *sr*.

Vergleichende Gr., p. 34-35, ce dernier cité par M. Meillet (*Différenciation, M. S. L.*, t. XII, p. 26).

3° *Métathèse.*

Comme dans beaucoup de dialectes modernes, les sifflantes et chuintantes sont sujettes dans notre parler à la métathèse.

1. La sourde emphatique *ṣ* supporte difficilement à côté d'elle, dans la même syllabe surtout, la présence d'une sonore. On évite généralement l'inconvénient de cette rencontre en assimilant *ṣ* à cette sonore ou en assimilant la sonore à *ṣ* (cf. p. 41).

Dans certains cas, il y a métathèse, par exemple : *báḥṣa* «caillou» < cl. *ḥaṣabatu*ⁿ (sur ce mot, cf. p. 24).

Pour ce qui est de *ṣáfdé* «coquille de mer» en face du cl. *ṣádafatu*ⁿ, la métathèse de *df* en *fd* tient à un principe de phonétique générale en vertu duquel *occlusive* + *spirante* tend à devenir *spirante* + *occlusive.* (Cf. Meillet, *De la différenciation des phonèmes, M. S. L.*, t. XII [1901], en particulier p. 25.)

2. Le classique *šamāžu*ⁿ «peaux des raisins, des baies» aboutit non pas à **šmâž* que l'on attendrait, mais à *žmâš.* Il est facile de voir le motif de la métathèse des deux chuintantes : les deux sonores *ž* et *m* ont été rapprochées, et la sourde *š* a été éloignée par là-même de la sonore *m.* C'est sans doute pour une raison analogue que le cl. *bášara* «il râpa» est devenu *báṛaš* dans notre parler; le mot sous cette forme est aussi maghribin dans le sens de «il écailla (du poisson)».

3. L'exemple cité plus haut, cl. *širāsu*ⁿ > **šrâs* puis *srâs*, montre que la langue a évité le groupe *šr* et l'a écarté par assimilation à un *s* suivant. Elle a également évité le groupe *žr*, plus choquant encore, puisque ici les deux consonnes étaient sonores. En effet, au cl. *istážra'a* «il osa» ($\sqrt{ž\text{-}r\text{-}^{3}}$), notre parler oppose *stárža* (même sens). A l'intérieur, entre voyelles, la solution par métathèse était possible et même plus naturelle, le groupe *rž* existant dans un grand nombre de langues [1].

Métathèse d'ordre purement psychologique. — Le dialectal *ḥálęž* «il marcha à cloche-pied» équivaut comme sens au cl. *ḥážala;* mais il résulte de ce que *ḥážala* s'est superposé dans l'esprit des sujets parlants au cl. *ḥálaža* «il marcha lentement». Ce n'est pas du tout un phénomène phonétique [2].

[1] Ceci n'est pas contradictoire des exemples cités plus haut *ḥaržu*ⁿ > *ḥôṛš*, etc. (p. 45) car là il s'agit toujours de *r*+*ž* très anciens.

[2] A la différence de *ḥálaža* «il carda» > *ḥálęš* cité plus haut, p. 42.

Reste *žáḍ*^{d} en face du cl. *ḍážža* « il fit du vacarme », lequel est bien un exemple de métathèse, mais dont on n'entrevoit pas pour le moment l'explication [1].

IV. DENTALES.

θ = ث; *đ* = ذ; *t* = ت; *d* = د; *ṭ* = ط; *ḍ* = ض.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A. *θ* = ث ET *đ* = ذ.

L'articulation spéciale et délicate des spirantes interdentales *θ* et *đ* du sémitique commun explique d'elle-même que, dès une époque très ancienne, ces deux phonèmes (ainsi que *ẓ*) aient été transformés (ailleurs qu'en arabe classique). Les prototypes de *θ* et *đ* ont passé à *š* et *z* en hébreu et en assyrien, à *t* et *d* en araméen [2]; l'éthiopien a remplacé *θ* par *s* et *đ* par *z*.

A Kfár ʿabîda, comme dans tout le Liban et dans la plupart des dialectes arabes modernes citadins (Brockelmann, p. 73), *θ* et *đ* ont complètement perdu leur articulation de spirantes interdentales [3] et se sont généralement confondus comme en araméen avec les phonèmes *t* et *d*. Cette prononciation, bien qu'essentiellement dialectale, est très ancienne et très répandue, tandis qu'une autre prononciation, existant également à Kfár ʿabîda, celle qui remplace *θ* et *đ* classiques par *s* et *z* (comme en éthiopien), est à demi savante, approximative et plus moderne. Sauf quelques exceptions en effet, dues la plupart du temps à un essai de reproduction de la prononciation classique, à une affectation de pédantisme ou à une confusion populaire, *θ* et *đ* class., en passant dans notre parler, sont devenus *t* et *d*. Bien que ce changement se rencontre dans la plupart des dialectes arabes

[1] A moins que ceci ne rentre dans la série vue plus haut, p. 40. Filière : **ḍa*^{dž}*dža* (> cl. *ḍažža*) > dial. **ḍ*^{ž}*adž*^{ž}^{dž}(*a*) > **ḍ ad*^{ž}*ḍ*^{ž}(*a*) > **žaḍ*^{d} > *žaḍ*^{d}. C'est l'avis de M. Marçais qui pense que le phénomène s'est produit à l'époque où *ž* était encore *dž* et *ḍ* encore *đ*.

[2] Mais il ne faut pas perdre de vue qu'après voyelle *t* et *d* étaient redevenus dans cette langue *θ* et *đ* (*δ*), qui ont été quelquefois reproduits par les à-peu-près *s* et *z* dans notre parler comme les *θ* et *đ* de l'arabe classique.

[3] Les Bédouins de Syrie et les habitants de Bagdad prononcent encore aujourd'hui *θ* exactement comme en classique.

modernes, le substratum syriaque a peut-être exercé ici une influence.

Les habitants de Kfár ʿabîda, comme tous les Libanais, entendant lors de la conquête arabe l'articulation de *θ* et de *đ*, que leur dialecte araméen ne possédait plus, et ne pouvant de prime abord la réaliser, auront été naturellement amenés à les remplacer par *t* et *d* dans les mots communs à l'arabe et au syriaque (*t* syr. = *θ* ar. et *d* syr. = *đ* ar.), et à changer dans les vocables que le syriaque ne possédait pas ou ne possédait plus, *θ* et *đ* en des phonèmes qui leur ressemblaient d'assez près et qui leur étaient familiers, soit *s* et *z*. D'où la double correspondance dialectale de *θ* et *đ* class. qui tient à l'introduction des mots savants repris au classique et contenant un *θ* ou un *đ* et enfin à l'influence aussi de la prononciation spirante de *t* et *d* intervocaliques dans certains mots d'origine syriaque.

1. *θ* cl. > *t* dial. : *tmânyė* «huit» < cl. *θamâniyatu*ⁿ (cf. syr. *tᵉmānyā̄*); *tûlt* «(le) tiers» < cl. *θúlθu*ⁿ (cf. syr. *tultā̄*); *tálž* «neige» < cl. *θálžu*ⁿ (cf. syr. *talgā̄*); *tûm* «ail» < cl. *θûmu*ⁿ (cf. syr. *tūmā̄*); *ṭáu̯ṛ* «taureau» (avec emphatisation de *t* sous l'influence de *r*) < * *táu̯ṛ* < cl. *θáu̯ru*ⁿ (cf. syr. *tau̯rā̄*); *tę'/ql* «poids» < cl. *θíqlu*ⁿ (cf. syr. *teqlā̄*); *tráiya* «pléiades, lustre de salon» < cl. *θuráiyā* (cf. syr. *tūraiyā*); *táʿlęb* «renard» < cl. *θáʿlabu*ⁿ (cf. syr. *taʿlā̄* [cf. ar. class. *θuʿâlatu*ⁿ]); etc. Les exemples de cette évolution sont extrêmement nombreux.

2. *đ* cl. > *d* dial. : *dęḥęb* «or» < cl. *đáhabu*ⁿ (syr. *dahβā̄*); *dâb* «il se liquéfia» < cl. *đâba* (syr. *dā̄β*) [$\sqrt{đ\text{-}w\text{-}b}$]; *dábəḥ* «il assassina» < cl. *đábaḥa* (syr. *dᵉβaḥ*); *dîb* «loup» < cl. *đí'bu*ⁿ (syr. *dīβā̄*); *dáṛṛa* «il vanna» < cl. *đárrā* (syr. *darrī*); *dákar* «mâle» < cl. *đákaru*ⁿ (syr. *deχrā̄*); *dáneb* «queue» < cl. *đánabu*ⁿ (syr. *dunbā̄*); *dá'/qn* «menton, barbe» < cl. *đáqanu*ⁿ (syr. *daqnā̄*); *ḍáḫḍ* «cuisse» (avec emphatisation de *d* (< *đ*) sous l'influence de *ḫ*) < cl. *ḍáḫđu*ⁿ (cf. syr. *puḥdā̄*); *dṛâʿ* «bras» < cl. *đirâʿu*ⁿ (syr. *dᵉrā̄ʿā̄*); etc. (Même remarque que pour *θ* > *t*.)

3. *θ* class. > *s* dial. : *ḥáis* «puisque» < cl. *ḥáiθu*; *ḫbîs* «fourbe, hypocrite» < cl. *ḫabîθu*ⁿ; *ḥdîs* «discours, conversation» < cl. *ḥadîθu*ⁿ; *ḥâdsė* «événement, accident» < cl. *ḥâdiθatu*ⁿ; *ḥádęs* «il arriva que» < cl. *ḥádaθa*; *ḥdîs* «nouveau» < cl. *ḥadîθu*ⁿ; *sęlos* «majuscule», cf. cl. *θaluθîyu*ⁿ; *m'ánnęs* «féminin» < cl. *mu'ánnaθu*ⁿ (mais on dit *'ęntâyė* «femelle» < cl. *'únθā*); *báḥs* «examen, recherche» < cl. *báḥθu*ⁿ; *daiyûs*[1] «avili, méchant», cf. cl. *dáiyaθa* «il

[1] A côté de *daiyût*.

abaissa, il avilit»; *sė* (nom de la 4e lettre de l'alphabet arabe) < cl. *θā'u*ⁿ; *masbût* «solide, prouvé», cf. cl. *múθbatu*ⁿ; *sâ'/qeb* «pénétrant (esprit), brillant (astre)» < cl. *θāqibu*ⁿ; *tęsnyė* «Deutéronome» < cl. *táθniyatu*ⁿ; *'ęsm* «crime» < cl. *'íθmu*ⁿ; *ḥás*ˢ «il excita, il encouragea» < cl. *ḥáθθa*; etc.

4. *đ* cl. > *z* dial. : *ręzęl* «vicieux», cf. cl. *rađlu*ⁿ (et *rađîlu*ⁿ); *zęfər* «qui sent mauvais, qui dégage une odeur forte» < cl. *đáfiru*ⁿ (cf. syr. *zaφrā̄* qui est irrégulier)[1]; *zât* «soi-même, celle qui possède» < cl. *đātu*ⁿ; *'ęzęn* «il permit» < cl. *'áđina*; *'ęzė* «il a nui», cf. cl. *'āđā* (IIIe thème); *'ęza* «si» < cl. *'iđā*; *žāzbîyė* «attraction» < cl. *žāđibîyatu*ⁿ (mais on dit *žádęb* «il tira» < cl. *žáđaba*); *zękė* «perspicace» (et rarement *đękė*) < cl. *đakîyu*ⁿ; *tęzkra* «passeport» < cl. *táđkiratu*ⁿ; *ˡlázė* «qui» (et rarement chez quelques vieillards *ˡládė*) < cl. *allađī*; *zû'/q* dans *yęḫrọb zû'/q-ęk* (formule imprécatoire qu'on adresse à un ami), cf. cl. *đauqu*ⁿ; etc...

5. *θ* et *đ* cl. ont dans un certain nombre d'exemples une double représentation : *t* (ou *d*), *s* (ou *z*). Ex. : *talmîd* et *talmîz* «disciple» < cl. *tilmîđu*ⁿ; emprunté lui-même au syriaque *talmīδā̄*; *'ādâr* et *'āzâr* «mars» < cl. *'āđāru*ⁿ, emprunté aussi au syr. *'ā̄δā̄r*; *mátęl* et *másęl* «proverbe» < cl. *máθalu*ⁿ (syr. *maθlā̄*); *kędęb* et *kęzęb* «il mentit» < cl. *káđaba* parallèlement au syr. *kᵉδaβ*; *madkûr*, plus rarement que *mazkûr* «mentionné» < cl. *mađkūru*ⁿ (cf. syr. *dᵉχar* «memoravit»); *tyâb* et *syâb* «vêtements» < cl. *θiyābu*ⁿ; *dómmė* et *zómmė* «conscience, foi» < *đímmatu*ⁿ; *ᶜdâb* et *ᶜzâb* «tourment» < cl. *ᶜađābu*ⁿ; *sâbət* «constant» et *tâbət* (nom propre d'homme et de famille) < cl. *θābitu*ⁿ; etc. Comme l'indique le dernier exemple cité, *t* et *d* sont le traitement ancien de *θ* et *đ* classiques; en effet cette prononciation se constate en général chez les paysans et les vieillards.

6. *θ* class. remplace à Kfárᶜabîda comme partout au Liban la labiale sourde *f* dans le mot *tóm*ᵐ «bouche» < **θóm*ᵐ, cf. cl. *fámu*ᵐ; cf. encore cl. *θálama* «il ébrécha, il cassa» au lieu de *fálama* «il coupa (le nez)». Ce changement, qui existe dans beaucoup de dialectes arabes modernes et dans la langue classique elle-même[2], s'explique par la dissimilation régressive de *f* en *θ* sous l'influence de la labiale. Ce qui est d'accord avec cette explication, c'est que les Bédouins de Syrie prononcent encore aujourd'hui *iθm* au lieu de *famu*ⁿ, et qu'à Maᶜlûla, village voisin de Damas, on a *θemm*

[1] *Zfęr* «sentir mauvais» est aussi connu au Maghreb.

[2] Cf. cl. *'áθramu* «édenté» < *'áframu*, cf. hébr. *pāram*; à Kfár ᶜabîda on a *'áfram* sous l'influence du syr. *parmūnā̄* (prononcé actuellement *farmūnā̄*).

(cf. M. Huart, *Journ. Asiat.*, oct.-nov.-déc. 1878, p. 491). De même, dans les régions de Syrie où on sait encore prononcer le *θ* classique, on relève quelquefois *θ* au lieu de *f* : *fáγama* class. «il embrassa» est devenu *θáγama* dans la bouche de quelques Syriens (cf. Brockelmann, p. 103); *daiͣfûṛ* dial. «figues précoces» est prononcé *daiͣθûṛ* dans quelques villages libanais (mais non à Kfárʿabîda)[1].

Il faut se garder de confondre ce fait qui repose sur la dissimilation de *f* – *m* (*b*) en *θ* – *m* (*b*) (type *falama* > *θalama*) avec un autre phénomène qui fait que *θ* – *m* (*b*) devient *f* - *m* (*b*) en vertu d'une assimilation qui est précisément l'inverse du premier. En voici quelques exemples : cl. *θūmu*ⁿ «ail» > *fūmu*ⁿ, hebr. *šūm*, forme primitive *θûmu*ⁿ; à Kfár ʿabîda on dit *tûm*, évidemment sous l'influence du syriaque *tūmā̆*, qui est régulier dans cette langue; *liθāmu*ⁿ «voile, cache-nez» > *lifāmu*ⁿ; à Kfár ʿabîda on a *látmė*. Noter encore *θámma* «là, là-bas» > *fámma* en Tunisie (cf. Stumme, *Tun. Gramm.*, *lex.*) et en Arabie (cf. Landberg, *La Langue arabe et ses dialectes*, p. 72), cf. hébr. *šām*, aram. bibl. *tām*, syr. *tammā̆n*; ce mot n'a malheureusement pas de correspondant à Kfár ʿabîda, où l'on dit *hūnîk* (cf. cl. *hunāka*). Il en est de même du cl. *ḥuθālatu*ⁿ «débris de blé, rebut de toute espèce de chose» > *ḥufālatu*ⁿ, si l'on compare la racine hébraïque *ḥ* – *š* – *l* «debilitare, defatigare, contundere, comminuere».

Remarque. — Le mot *fárθu*ⁿ «matière fécale, contenu de la panse des ruminants», qui donne par assimilation totale à distance en Arabie et dans la province d'Oran[2] *θarθ*, est à Kfár ʿabîda *fṓrt*, sans doute sous l'influence du syriaque *pertā̆* (cf. hébr. *pĕrĕš* «excrément, fumier»). Le classique *taḥannaθa* «il a appartenu à la secte des hanîfs, il a laissé le culte des idoles» < *taḥánnafa* (syr. *ʾeθḥannaφ* «il est idolâtre», hébr. *ḥāneφ* «il profana») a pour correspondant à Kfár ʿabîda *tḥánneƒ* (dans le premier sens seulement) qui garde le *f* intact.

Il y a bien aussi *ṭáθratu*ⁿ et *ṭáfratu*ⁿ «crème de lait», mais ici la forme primitive est la seconde, et par conséquent *fr* a passé à *θr* par assimilation de *f* à *r* (dentale)[3]; à Kfár ʿabîda on a la forme *ṭáfṛa* qui signifie «pauvreté, crème, pousse des arbres au prin-

[1] Il s'agit également ici d'une dissimilation (en contact, donc plus exactement d'une différenciation) exercée par la voyelle labiale *u*. Il s'est peut-être produit en même temps une assimilation de la part de la dentale *d*. La différenciation et l'assimilation agissaient dans le même sens, d'où *θ*. Cf. Vollers, *Schriftsprache und Volksprache im alten Arab.*

[2] Cf. Landberg, *Ḥaḍramoût*, p. 538, et Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 116, n. 2.

[3] C'est exactement le contraire du phénomène latin *θr* > *fr*. Cf. Brugmann, *Abrégé de gramm. comparée*, p. 210.

temps, éruption de boutons». Dans les deux derniers sens *ṭáfra* se rattache plutôt au cl. *táfara* «il bourgeonna» avec emphatisation de *ṭ* sous l'influence de *r* emphatique dialectale [1].

7. Au lieu de *θ* classique on relève la chuintante *š* dans un certain nombre de mots d'usage courant; il s'agit sans doute ici d'une influence exercée par des mots cananéens équivalents aux mots arabes en question [2], cela bien avant l'introduction de l'arabe dans la région. C'est ce qu'on a proposé dans une note des *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. XVI, p. 287-288. On ne reprendra ici que les exemples qui peuvent passer pour certains.

láṭaš «il souffleta, il frappa avec le plat de la main» et *tlâṭšu* «ils se sont donné des soufflets», cf. cl. *láṭaθa* «il frappa avec le plat de la main ou avec un objet plat» et *talāṭaθa* «s'entre-choquer, se frapper de la main», hebr. *lāṭaš* «malleo tutudit, acuit», syr. *lᵉṭaš* [3]. Dans une communication personnelle, M. Marçais me propose d'expliquer *láṭaš* et *láṭaθa* (entre beaucoup d'autres formes, *láṭa'a*, *láṭaḫa*, *láṭasa*, etc.) par les développements parallèles d'une racine bilitère *laṭ-*.

ḥárkęš «il agita, il troubla, il remua (la poussière)», cf. cl. *ḥárkaθa* (même sens), syr. *ḥarkeš* «il remua la queue» (en parlant d'un chien)» [4]. D'après M. Marçais, *ḥárkęš* dialectal serait une contamination de *ḥarraša* «il excita», par *ḥárraka* «il remua»;

lęḥęš «il haleta, il fut essoufflé», cf. cl. *láhaθa* «il fut essoufflé, il haleta (en parlant d'une bête fatiguée)», syr. *lehtā̄* «essouffle-

[1] Des faits analogues (*f* au lieu de *θ* et *θ* au lieu de *f*) se rencontrent aussi, mais beaucoup plus rarement, en germanique : allemand *feil* «lime» en face de vieux norrois *þél*, **dinster* et *finster* d'un plus ancien **þinstra-* (lat. *tenebrae*), allemand *Fackel*, vieil anglais *þæcele* à côté de *faecele* emprunté au lat. *facula* «flambeau». Voir W. Wilmanns, *Deutsche Grammatik*², I, *Lautlehre*, p. 106, Anm. 2.

[2] Le *θ* arabe a en effet comme correspondant régulier un *t* en araméen, mais un *š* en hébréo-phénicien. On sait d'autre part que Kfár'abîda est un ancien domaine phénicien. Au point de vue linguistique, il y a trois couches sémitiques dans le pays : phénicien, araméen, arabe. La seconde a laissé des traces aussi nombreuses qu'incontestables; la première ne semble pas devoir être négligée non plus.

[3] On s'attendrait à une forme **lᵉṭaθ* avec un *t* devenu naturellement *θ* après voyelle, mais il ne faut pas oublier que l'araméen le plus ancien, du moins en Phénicie-Palestine, avait fait des emprunts au cananéen. Voici ce qu'écrit le P. Lagrange (*Revue biblique*, IX, 1912, p. 258) à propos de la nouvelle inscription de Zindjirli (le passage est trop caractéristique pour ne pas être cité): «L'évolution linguistique du pays de Iôdi est désormais assurée : on est allé du cananéen de Kalamou à l'araméen de Bar-Rekoub, en passant par le cananéen teinté d'araméen des inscriptions dites de Hadad et de Panamou (810?).»

[4] Même remarque que pour *lᵉṭaš*.

ment, respiration pénible» et *lahheθ* (rac. syr. *l-h-t*) «il haleta». D'après M. Marçais, le mot *lḕḥḕš* se retrouve dans l'Est algérien et à Tunis; mais ailleurs dans le Maghreb on a la forme *lhät*, même dans les dialectes bédouins où l'on attendrait **lhäθ*. A Kfár ʿabîda, on emploie aussi la forme *lḕḥḕt* avec substitution ordinaire de *t* dialectal à *θ* classique, lorsqu'on veut exprimer l'idée de «respirer» sans aucune nuance.

lâš «il est fatigué à l'excès, il est harassé» et *láu̯šë* «fatigue excessive, saleté» (dans *sâʾ/qa máʿna láu̯šë* «il nous a joué un vilain tour»), cf. cl. *lāθa* «il fut lent (à faire quelque chose»), et *lūθatuⁿ* «faiblesse, langueur, saleté», hébr. *lūš* et syr. *lâš* [1] «depsuit (farinam)».

ỳáu̯šë «bruit discordant, tumulte, rassemblement, dispute bruyante», cf. cl. *ỳáu̯waθa* «il cria au secours», *taỳáu̯waθa* «se crier les uns aux autres : au secours!», et *ỳáu̯θuⁿ* «cri de détresse», hébr. *ʿūš* [2] «se rassembler en toute hâte».

ṭə́fəš «maladroit, étourdi», cf. hébr. *ṭāφaš* «hebes, stupidus fuit». Cf. *ṭfīš* «propre à rien» à Tlemcen d'après un souvenir de M. Marçais [3].

Si dans tous les exemples présentant *š* en face de *θ* classique il s'agissait comme dans ceux qui précèdent d'une consonne finale de racine, il est évident qu'il vaudrait mieux expliquer *š* à côté de *θ* par des élargissements différents d'une base originellement bilitère, comme M. Marçais le propose pour *láṭaš – laṭaθa*, maintenant surtout que la théorie des racines bilitères primitives paraît rentrer en faveur, cf. K. Ahrens, *Der Stamm des schwachen Verbums in den semitischen Sprachen* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. 64 [1910], p. 161 et suiv.). Mais il y a deux exemples dans lesquels la concordance *š/θ* se constate non pas à la finale mais à l'initiale de la racine. Ce sont *šḕwəl* (à côté de *ṭḕwəl*) «il étourdit, il fit perdre la tête» et *šāwîla* [4] «fou, toqué», cf. cl. *θáwila* «il eut le cerveau dérangé, il eut le vertige» et *θáu̯luⁿ* «folie». A moins de partir dans ce cas d'une racine bilitère **w–l*, élevée à la trilitéralité par la préfixation ici d'un *š*, là d'un *θ*, il faudra laisser le fait inexpliqué. Or, il est peu de personnes qui, pour l'heure, voudraient recourir à un pareil

[1] Même remarque que pour *lᵉṭaš*.

[2] ʿ hébr. représente aussi bien *ỳ* que ʿ. En maghribin, on trouve un verbe *ỳáu̯wuš* qui signifie «semer la discorde».

[3] Il s'agit d'élargissements différents de **faḥ* dans *faḥaš* «il creusa, il scruta» (à côté de *fàḥat* [même sens]), cf. cl. *fáḥaθa* «il chercha, il scruta, il s'enquit de», syr. *pᵉḥaθ* ($\sqrt{p\text{-}ḥ\text{-}t}$), même sens. Cf. aussi cl. *fáḥasa* et dial. *faḥar*).

[4] M. Marçais fait remarquer que *šāwîla* est à tous égards une forme aberrante et il y soupçonne un vocable étranger.

moyen. — D'autre part, le cas est exactement le même pour *šá'/qal* «il éleva, il porta en haut, il soupesa», cf. cl. *θáqala* «il soupesa, il fut lourd, pesant», hébr. *šāqal*, syr. *t'qal*. La forme classique *šaqala*, qui existe aussi, ne signifie que «il pesa de la monnaie», et paraît elle-même empruntée au cananéen[1], tandis que *šáqal* dialectal a aussi le sens de *θáqala* classique «être lourd, soupeser». Le mot *šáqal* existe, il est vrai, d'après une communication personnelle de M. Marçais, dans toute la Syrie, l'Irâq et le Nedjd. Pour l'Irâq, la chose est d'autant moins étonnante qu'en assyro-babylonien la racine était régulièrement aussi *š-q-l*. Quant aux autres régions, la chose s'explique d'elle-même par un emprunt, puisqu'il s'agit d'un terme commercial et par conséquent «voyageur»; cf. par exemple *crumpa* «acheter» (du latin *comparare*), qui «envahit tout le Midi de la France» (Grammont, *La métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon*, *M. S. L.*, t. XIII [1904], p. 85). Dans ces conditions il serait peut-être imprudent de risquer l'hypothèse d'une racine bilitère primitive **qal*, devenue ici *š-q-l*, là *θ-q-l*, étant donné surtout que l'arabe classique possède les deux formes.

On admettra donc que, dans quelques-uns au moins des cas tels que *láṭaš-laṭaθa*, il s'agit de survivances d'une langue plus ancienne encore que l'araméen. Le principe de la constance des lois phonétiques sera sauvegardé par là même.

B. *t* = ت.

Le *t* représente *t* et (la plupart du temps, comme on vient de le voir, l'interdentale *θ*) du classique. Il s'articule d'une façon identique à *t* français et ne subit aucune altération spontanée[2], pas plus dans les mots d'origine classique que dans ceux de provenance syriaque. Ex. : *tîn* «figues» < cl. *tīnu*^{n}; *šáṭęl* «il planta» < syr. *š'θal* ($\sqrt{š-t-l}$), cf. hébr. *šāθal* «plantavit»; etc.

C. *d* = د.

d, correspondant sonore de *t*, continue *d* (د) et souvent, ainsi qu'on l'a vu, l'interdentale *ḏ* (ذ) classique. Il s'articule dans la

[1] De même en syriaque on a également *š'qal* à côté de *t'qal* (même sens) (aram. bibl. *t'qal*).

[2] A la différence de quelques dialectes maghribins dans lesquels *t* a passé à l'affriquée *ṭ* (*ts*), cf. Marçais, *Tlemcen*, pp. 13-14; Cohen, p. 21. — Aussi à Hébron (Palestine), d'après Bauer.

même région que *t* et, comme lui, ne subit aucune altération non conditionnée. On le rencontre en toute occurrence aussi bien dans les mots d'origine classique que dans ceux qui sont empruntés au syriaque. Ex. : *dáḫal* «il est entré» < cl. *daḫala; dallîl* «rare (parsemé)» < syr. *dallīlā̄;* etc.

d provenant de *đ* disparaît à l'impératif singulier féminin du verbe *'áḫađa* «il a pris» : *ḫâi̯* au lieu de **ḫū́di* < cl. *ḫúđī; đ* est tombé ici avant d'avoir été affermi en *d* dans notre parler (**ḫā-ī*, d'où *ḫâi̯* [1]), et à Tlemcen et Tunis *ḫû* «prends» (Marçais). Comme les formules très usitées, ce terme est en dehors de la phonétique régulière, cf. par exemple frç. *M'sieu* pour *Monsieur*. De même les cl. *allađī* «qui» et *hâđā* «celui-ci, ce» ont perdu à Kfár ʿabîda leur *đ* et sont devenus *'ẹ́llė* (ou *'ẹ́l-*) et *ha-* [2].

D. *ṭ* = ط.

La sourde *ṭ*, correspondant emphatique de *t*, continue le classique *ṭ* (ط) et subsiste sans changement dans notre parler. C'est une consonne très forte, et pour ce motif elle remplace quelquefois dans certaines positions d'autres dentales [3], mais l'inverse n'a pas lieu.

Pourtant elle passe à *t* dans les mots suivants : *tâ'/qa* «petite fenêtre ronde, lucarne» < cl. *ṭāqatu*ⁿ (pers.); *tâ'/q* «le tour» (dans *ḫamsîn tâ'/q* «cinquante tours, mouvements circulaires») < cl. *ṭāqu*ⁿ (pers.) «arcade, arche» [4]; *táṛa'/q* (à côté de *ṭáṛa'/q*) «il frappa» < cl. *ṭáraqa; táṛṛəḥ* «il a cédé, il est revenu sur ses pas (en labourant)», cf. cl. *ṭárraḥa*. Dans tous ces exemples, il s'agit probablement d'une dissimilation : l'emphatique subséquente dissimile l'emphatique qui précède.

A part l'exemple *tâ'/qa*, *ṭ* apparaît régulièrement à la place de la dentale simple *t* dans les mots empruntés aux langues étrangères. Ex. : *ṭâulė* «table», cf. ital. *tavola; ṭṛómba* «pompe à incendie ou pour puiser l'eau», cf. ital. *tromba; bṓṣṭa* «poste, courrier», cf. ital. *posta; banṭalon*, cf. frç. *pantalon; đûṭa*, cf. frç. *dot; '/qøbṭân* (turc), cf. frç. *capitaine; ṭṓnⁿ*, cf. frç. *tonne; bṓnṭ*, cf. frç. *pont;* etc. Cette substitution phonétique était connue et pratiquée dans l'arabe classique : cf. cl. *qīrāṭu*ⁿ «le poids d'une graine de

[1] La voyelle longue s'explique par l'analogie, cf. *t'âi̯* «viens»; voir p. 68.

[2] Cf. *'ẹ́lli ža* «celui qui est venu» au lieu du cl. *allađī žā'a; halktâb* «ce livre», cl. *hāđa-l-kitābu*.

[3] Notre parler tend en effet à affermir les dentales ou à les maintenir occlusives : *t*, *θ* > *t*; *d*, *đ* > *d*; *ḍ*, *ẓ* > *ḍ*.

[4] Ce mot subit le même traitement chez les Juifs d'Alger; cf. Cohen, p. 94.

caroubier », grec *κεράτιον; baṭriyarkuⁿ* « patriarche », cf. grec *πατριάρχης; ṭilasmuⁿ* « talisman », cf. grec *(τε)τελεσμένον;* etc.

E. *ḍ* = ض.

Comme *ẓ*, l'occlusive emphatique *ḍ* n'a déjà plus en classique son ancienne prononciation de spirante interdentale emphatique (qu'on trouve encore conservée dans quelques dialectes bédouins). Toutes les langues sémitiques, sauf l'arabe et l'éthiopien, ont déjà remplacé ce phonème difficile à réaliser par d'autres phonèmes : l'hébreu et l'assyrien par *ṣ*, et l'araméen par ʿ : arabe *ʾarḍuⁿ*, hébr. *ʾĕrĕṣ*, aram. *ʾarʿ-ā* « terre », etc.

A Kfárʿabîda, ainsi que dans tout le Liban, sauf dans le district de Chouf (cf. p. 37), *ḍ* s'est toujours maintenu avec sa prononciation classique. La conservation paraît étonnante dans un pays où la langue syriaque, qui ne possédait plus depuis longtemps *ḍ*, a exercé une grande influence pour avoir été pendant plusieurs siècles la seule langue nationale. On s'attendrait en effet à ce que *ḍ* de l'arabe classique fût remplacé au Liban par *ṭ* qui était familier aux populations parlant syriaque. Mais cette conservation s'explique sans doute par la grande importance qu'attachent les Arabes à l'articulation caractéristique du phonème *ḍ*[1], par le fait que *ḍ* était sans doute spirant (*ḏ*) comme il l'est encore chez les Bédouins, ce qui explique qu'il ait le même sort que *ẓ* (voir plus haut), et en partie aussi par l'influence de la langue classique, dont l'étude a été fort poussée dans les régions libanaises du littoral. Les Libanais, pour ne pas rester inférieurs à leurs vainqueurs et pour être mieux compris d'eux, ont dû s'efforcer dès le début de prononcer correctement le phonème *ḍ* qu'ils ne connaissaient pas; devenus avec le temps plus familiers avec la langue arabe, ils sont arrivés à articuler *ḍ* sans aucune difficulté. Au contraire, dans quelques villages du nord du Liban où l'arabe classique est encore peu étudié et où par contre l'influence du syriaque est encore considérable, *ḍ* classique est généralement prononcé comme la dentale *d;* quelquefois, en revanche, par réaction et fausse restauration, on prononce bien le *ḍ* là où il doit l'être, mais il arrive qu'on le substitue à un *d* classique. Ainsi personnellement j'ai entendu plus d'une fois prononcer à Ehden et à Ḥasroun : *báḍo* « œuf » < cl. *báḍatuⁿ; qâḍo* « juge » < cl. *qâḍiⁿ;*

[1] L'articulation de *ḍ* paraît en effet tellement spécifique de l'arabe que, pour les écrivains contemporains et anciens, savoir prononcer le *ḍād* est un certificat de nationalité arabe.

mais *bọ́ḍḍọ* «je veux» au lieu de *bṓddė; máḍọ* «il est passé» de cl. *maḍā*, etc.

ḍ continue dans notre parler le *ḍ* classique et il a souvent pris la place de *ẓ*[1], ainsi qu'il a été dit plus haut (cf. p. 37); il représente aussi la plupart du temps la dentale simple *d* dans les mots d'emprunt[2]. Ex. : (*līmūnâḍa*) *lai̯mūnâḍa*, cf. frç. *limonade* ou ital. *limonata; mûḍa*, cf. frç. *mode; māḍâma*, cf. frç. *madame; kọnḍṛâtu* «contrat» < **kọnḍṛâtu* (par assim.)[3], de l'ital. *contratto;* etc.

ḍ passe à *d* dans les exemples suivants : *dẹ́ḥẹk* «il rit» < cl. *ḍáḥika; dẹ́ẏn* «haine» < cl. *ḍiẏnu*ⁿ*; ṛákad* «il courut» < cl. *rákaḍa*. Il s'agit, dans les deux premiers exemples, d'une dissimilation d'emphatique par une autre; *ḥ* et *ẏ* doivent être en effet considérés souvent comme des emphatiques. Ils l'étaient en tout cas à l'origine. Quant à *ṛákad*, il présente le cas déjà signalé d'assimilation suivie de dissimilation : *rákaḍa* > **ṛakaḍa* > *ṛákad*. Pour le passage de *ḍ* à *d* dans *dáfdʿa* «grenouille» < cl. *ḍafdaʿatu*ⁿ (pl. *dfâdẹʿ* < cl. *ḍafâdiʿu*), il s'explique sans doute par une action assimilatrice.

CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

1° *Assimilation.*

α. Assimilation partielle en contact ou à distance. — 1. La dentale *t*, provenant de *t* ou de *θ* classiques, s'assimile en *ṭ* emphatique dans le voisinage d'une emphatique : — *a*) *régressivement* **à distance** : *ṭáfṛa* «bourgeon, éruption de boutons» < cl. *táfiratu*ⁿ[4]; *ṭáu̯ṛ*[5] «taureau» < **táu̯ṛ* < cl. *θáu̯ru*ⁿ*; ṭṓẏmė* «hiérarchie, chœur des anges» < syr. *teγmā̄*, gr. τάγμα; *ṭâṛ* «revanche, vengeance» < **tâṛ* < cl. *θáʾru*ⁿ*; ṭābûṛ* «groupe d'hommes, division militaire» < néo-cl. *tābûru*ⁿ[6]; *ṭnâš* «douze» < **tnâš* < cl. *iθnāʿášara; ṭlaṭâš* «treize»

[1] La confusion de *ẓ* et de *ḍ* doit être très ancienne, puisque déjà au XIIᵉ siècle Al-Ḥarīrī en parlait dans sa *Séance 46 (Séance d'Alep)*, en donnant tous les mots arabes qu'on doit prononcer avec *ẓ* et non avec *ḍ*.

[2] Ceci résulte d'un phénomène psychologique inconscient en vertu duquel *ḍ* arabe est censé être à *d* étranger ce que *ṭ* arabe est à *t* étranger et *q* arabe à *k* étranger (lat. *c*).

[3] On attendrait *ʾ/*qönḍṛāṭu*. Il y a sans doute ici encore dissimilation d'une emphatique par l'autre. Voir plus haut, p. 54.

[4] Cf. p. 50-51.

[5] Tout se passe donc comme si le mot dialectal *ṭáu̯ṛ* avait été emprunté au grec ταῦρος (lat. *taurus*), ce qui n'est pas.

[6] Toutefois *ṭābûr* provient du turc *ṭābūr* «troupe de soldats, bataillon (composé de mille hommes)». Existe au Maroc depuis le milieu du XIXᵉ siècle (Marçais).

< *tlatâš < cl. θalâta(ta) ʿášara [1] (et ainsi de suite jusqu'à dix-neuf inclusivement); ṭarṭûṛ «espèce de sauce» < turc taraṭūr (où l'assimilation est totale) «espèce de salade composée de lait caillé, d'ail, d'herbages frais, de noisettes pilées, etc.». — b) *progressivement* **à distance** : ʾ/qáfaṭ «il se contracta, il prit un air sévère, il bouda» < *ʾ/qáfat < syr. qᵉφaδ ($\sqrt{q-p-d}$) [2], cf. cl. qabaḍa et vulg. qabaṭ «tressaillir de joie ou de peur»; ʾ/qášṭa «crème de lait» < *ʾ/qášta < cl. qúšdatuⁿ (avec assimilation de *d* en *t*, qui à son tour s'assimile en *ṭ* sous l'influence de *q* [3]); ʾaḫṭbûṭ «polype» < turc ʾāḫtāpodi, cf. gr. ὀκταπόδι(ον): ici il y a eu d'abord assimilation du premier *t* qui se trouvait en contact immédiat avec *ḫ* et ensuite assimilation totale du *t* (*d*) final en *ṭ* sous l'influence du premier *t*; ʾáḥḷaṭ «imberbe» < cl. ʾáḥlatu, croisement avec ʾámḷaṭ (même sens) < cl. ʾámlaṭu (cf. l'expression dialectale ʾáḥlaṭ ʾámlaṭ «tout à fait imberbe»).

t s'assimile assez souvent en *d* dans le voisinage immédiat d'une sonore : — a) *régressivement* soit **en contact** soit **à distance** : *födr* «espace compris entre l'extrémité du pouce et celle de l'index, palme» < cl. fítruⁿ; máʿ/džaṛ «négoce» < cl. mátžaruⁿ; dẹrẏállė «tourterelle, ramier» < tirẏallatuⁿ. Ce dernier mot, qui n'est pas classique et qui est donné par quelques lexicographes comme un emprunt, doit être une déformation du mot syriaque tarnā̊ylā̊ «coq, huppe», avec métathèse de tarnā̊ylā̊ en *taryā̊nlā̊ et assimilation de *-nl-* en *-ll-*, d'où tirẏallatuⁿ, et enfin, par assimilation de sonorité, dẹrẏállė. — b) *progressivement* soit **en contact** soit **à distance** : böṛdʾ/qân «orange» < burtuqānuⁿ, cf. turc portuqal; ḥádẹd (nom de deux gros villages libanais) par assimilation totale < *ḥádẹt < cl. ḥádaθuⁿ «nouveau» (cf. Carthage = *Villeneuve*, *Castelnau*, etc.), cf. syr. ḥadeθ (plurium urbium nomen).

2. *d* représentant surtout *đ* classique [4], s'assimile en *ḍ* emphatique dans le voisinage médiat ou immédiat d'une empha-

[1] L'emphatisation de *t* en *ṭ* dans les noms de nombre composés s'explique par le voisinage de ʿ qui, avant de tomber par dissimilation (cf. p. 21), a emphatisé le *t* précédent.

[2] A moins qu'on ne fasse venir directement ʾ/qáfaṭ du syr. qᵉφaṭ malgré la nuance différente du sens «il tressaillit de peur (ou de joie)».

[3] Cf. l'algérien kâẏeṭ «papier» < cl. kāẏiduⁿ dans lequel *d* a passé à *t* qui à son tour a été emphatisé en *ṭ* sous l'influence de *ẏ*.

[4] Etant donné que *ḍ* était le correspondant emphatique de *đ*, on s'explique sans difficulté que *ḍ* se rencontre dans quelques mots à la place de *đ* dans notre parler, tandis que c'est le contraire qui se produit en Arabie méridionale, où *ḍ* classique perd souvent son emphatisation et se prononce comme *đ* (cf. Landberg, *Daθinah*, p. 1398).

tique, d'un *ṛ* ou des arrière-velaires *γ̇* et *ḫ* [1] : — *a*) *régressivement* soit **en contact** soit **à distance** : *ʿáḍṛa* «vierge, la Sainte Vierge» < cl. *ʿađrâʾu; nṓḍṛ* «vœu» < cl. *níđru*ⁿ; *ḍṓhn* «mémoire» < cl. *đihnu*ⁿ (ici l'assimilation est due sans doute à la tendance générale à remplacer *đ* par *ḍ*). Quant à *ḍám*ᵐ «il est resté, il n'a pas cessé», il s'explique par une contamination avec le dialectal *ḍáḷ*ᵗ (même sens), cf. cl. *ẓálla;* il ne provient donc pas directement du cl. *dāma.* — *b*) *progressivement* **en contact** : *ḥaṛḍûn* «lézard» cf. cl. *ḥirđáu̯nu*ⁿ, cf. syr. *ḥardā̆nā̆; ʾ/qaṛʾ/qḍûn* «écureuil» < *qarqađûnu*ⁿ; *ḫṓṛḍa* «ferraille, menue marchandise» < turc *ḫurdẹ; fáḫḍ* «cuisse» < cl. *fáḫđu*ⁿ; — **à distance** : *ḫẹ́ḍəṛ* «il est engourdi» (en parlant du corps) < cl. *ḫádira; ʾ/qọ́nfọḍ* «hérisson» < cl. *qúnfuđu*ⁿ; *ʿḍâḍa* «contrefort (d'un édifice)» avec assimilation totale, cf. cl. *ʿáḍada* «il a fortifié»; *ḍọ́ḍ*ᵈ «adversaire» < cl. *ḍíddu*ⁿ.

d s'assimile quelquefois en *t* dans le voisinage médiat d'une sourde. Ex. : *ṣáfat* «il a pardonné, il a abandonné son droit» < syr. *s*ᵉ*φaδ*, $\sqrt{s-p-d}$ «il a jeté, il a laissé» (ici l'emphatisation de *ṣ* initial s'explique par une contamination avec le cl. *ṣáfaḥa* même sens); *saffût* «planchette, broche en fer pour les métiers à tisser» < cl. *saffûdu*ⁿ.

Quant à *hát*ᵗ «il a grondé, il a menacé», il provient probablement, non pas du cl. *hádda*, usité seulement dans ce sens au thème *háddada*, mais plutôt du cl. *háthata* «il a grondé un chameau» (en lui disant *hat hat*, mots dont on se sert pour faire venir les chameaux à l'abreuvoir).

β. Assimilation totale en contact. — 1. *t* s'assimile entièrement en *ṭ* à un autre *ṭ* subséquent ou précédent, en *d* et en *ḍ* à un autre *d* ou *ḍ* subséquents seulement. Ex. : ᵗ*ṭîṛ* «tu voles» < cl. *taṭîru; ṛbáṭṭu* «je l'ai attaché» < cl. *rabáṭtuhu;* ᵈ*dáḥṛaž* «il a dégringolé» < cl. *tadáḥraža; wöd*ᵈ «piquet, pieu» < cl. *wátadu*ⁿ déjà dans le dialecte du Nedjd à l'époque ancienne (*Ṣiḥāḥ*); *tlā̆*ᵈ*dyûṛa* «trois couvents» < cl. *θalāθat(u) duyûrati*ⁿ; *ʿarbṓd dā̆wûd* (à Kfár ʿabîda, nom d'un terrain tourné vers l'occident) < syr. *ʿarb*ᵉ*θā̆* «région occidentale» + *dāwīδ* «David»; ᵈ*ḍâṛbu* «ils se sont frappés» < cl. *taḍārabū;* etc.

2. *d* s'assimile entièrement à un *t* qui le suit immédiatement. Ex. : *užẹ́t*ᵗ «j'ai trouvé» < cl. *wažádtu; mžī*ᵗ*táin̯* «deux medjidié» au lieu de *m(a)žīdīyain̯* «monnaie d'argent turque» (d'une

[1] Cette influence d'emphatisation indique que les arrière-vélaires *γ̇* et *ḫ* étaient sans doute à l'origine des emphatiques (et de même *ḥ* et ʿ). Cf. plus haut, p. 56.

valeur d'environ 4 fr. 50)[1]; *žęttė* «ma grand'mère» < cl. *žáddatī; sęttęk* «ta grand'mère», avec chute après réduction du groupe *-aiy* < cl. *saiyídatuka*.

d s'assimile aussi à *n* dans *ʿęnna* «chez nous = nous avons» < **ʿęndna* < cl. *ʿíndanā*, avec assimilation de *d* et fusion avec les deux autres *n;* c'est donc le second *n* de **ʿęndna* qui, par la production du complexe *-ndn-*, a amené la réduction à *nn*, car dans toute la série des concours de dentales et nasales-dentales *ʿęndė* «j'ai», *ʿęndęk* «chez toi = tu as», etc., *d* ne tombe pas. (Explication suggérée par M. W. Marçais qui rappelle aussi *spānā* = *cependant* en parisien de la conversation.)

d enfin est assimilé à la sourde *š* dans *maʿáš*ˢ «il n'a pas cessé» < cl. *mā* + *ʿāda* + *š*, avec assimilation de *d* après assourdissement (également tunisien d'après M. Marçais).

3. Le groupe *ḍt* (*ẓt*) s'assimile en *ṭṭ* (assimilation réciproque). Ex. : *nháṭ*ᵗ «je me suis levé» < cl. *nahádṭu; ʾ/qáṭṭė* «ma chambre» au lieu de **ʾ/qáḍtė*, cf. turc *oda; ḥfáṭṭu* «je l'ai appris par cœur» < **ḥfáḍtu* < cl. *ḥafíẓtuhu; ʾ/qbáṭṭa* «je l'ai touchée» (en parlant d'une somme d'argent) < cl. *qabáḍtuhā*[2].

2° *Dissimilation.*

1. La sourde *t* se dissimile en *d* dans le voisinage soit médiat soit immédiat d'une sourde subséquente ou précédente. Ex. : *dękkė* «lacet qu'on passe dans les coulisses du pantalon pour le serrer» < cl. *tikkatu*ⁿ*; mdákᵏ* «passe-lacet» < cl. *mitákku*ⁿ*; fősdǫʾ/q* «pistache» < *fústuqu*ⁿ, cf. grec *πιστάκη; ndákęs* «il rechuta» < cl. *intákasa* (les sujets parlants ont cru dans la suite que *d* faisait partie de la racine, ce qu'ils ont mis en évidence dans les formes dérivées comme *dáksė* «rechute» et *madkûs* «qui a rechuté» au lieu de *náksatu*ⁿ et *mankûsu*ⁿ*;* l'erreur vient de ce qu'on a cru voir dans *ndákęs* < cl. *intákasa* le VIIe thème, alors qu'on a en réalité le VIIIe, la racine étant *nákasa* et non **takasa*).

[1] Les sujets parlants imaginent à la finale de *mažīdīyu*ⁿ et des mots semblables la présence latente d'un *t* qu'ils font apparaître au duel et à l'état construit. Ce phénomène, assez fréquent, s'explique par le fait que dans notre parler l'aboutissant dialectal de *-ī* final et de *-atu*ⁿ est également *-ė*. Cf. *kúrsė* «chaise» au lieu du cl. *kursíyu*ⁿ qui devient avec un pronom affixe *kúrstęk* «ta chaise»; etc. (cf. plus bas : *Annexion des suffixes*).

[2] L'assimilation des deux dentales contiguës est connue de tous les dialectes arabes modernes (cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 114 : *Tlemcen*, p. 24) et aussi de toutes les langues sémitiques, où généralement c'est la deuxième qui s'assimile à la première. Cf. cl. *iṭṭárada* pour **iṭṭarada* «elle suivit son cours» (en parlant d'une affaire) du verbe *ṭarada; iḏḏakara* «il s'est souvenu» pour **iḏtakara*, du verbe *ḏakara*. Cf. Vollers, *Schriftsprache und Volkssprache im alten Arab.*

Quant à *ḍáfar* «fossette au milieu de la lèvre supérieure qu'on enlève à l'ânon», il pourrait représenter le cl. *túfratu*ⁿ (même sens) avec dissimilation de *t* en *d*, qui à son tour se serait emphatisé en *ḍ* sous l'influence de *r*. De même *tûk* «mal, dommage, perte, défaut» et le dénominatif *táu̯wək* «il a fait mal, il a rendu malade» pourraient provenir du cl. *dāka* ($\sqrt{d-w-k}$) «il est malade», mais plus probablement encore du syr. *tukkā* «dommage, défaut, perte».

Il faut citer aussi *tšārîn* (plur. de *tešrîn*) «automne, octobre-novembre» (cf. syr. *tīšrīn*), qui à Kfárʿabîda est prononcé par quelques personnes *dšärîn*.

Le groupe *tt* se dissimile quelquefois en *nt*[1], *lt*. Ex. : *ntáka* «il s'est appuyé» < cl. *ittáka'a* < **iu̯taka'a*, VIIIᵉ thème de *wáka'a*; *mǒntkė* «s'appuyant» < cl. *múttaki'u*ⁿ < **muu̯taki'u*ⁿ; *ntákel* «il s'est confié à» < cl. *ittákala* < **iu̯takala*, VIIIᵉ thème de *wákala*; *ltáfə'/q* «il s'est mis d'accord avec» < cl. *ittáfaqa* < **iu̯tafaqa*, VIIIᵉ thème de *wáfaqa* (*ittafaqa* devrait aboutir à **ntáfə'/q*, il y a eu une seconde différenciation de *nt* en *lt*[2]).

2. *d* se dissimile en *t*[3] dans le voisinage d'une sonore dans *tezkîm* «rênes, bride» < turc *dizkīn*; *báiṭenžân* «aubergine» < turc *padindžān* (ou *patildžān*), ce dernier exemple s'explique plutôt par une étymologie populaire; on a cru y voir deux mots différents : *bai̯t* + *enžân*.

d se dissimile en *n* dans *bándė* «éclat de pierre» < cl. *búddatu*ⁿ «portion d'une chose»; il tombe par dissimilation dans le mot *žâžė* «poule sauvage» plus exactement «canepetière» qui représente le cl. *dažāžatu*ⁿ. La chute de *d* s'explique ici, comme il a été dit plus haut (p. 40), par le fait que la prononciation dialectale du cl. *dažāžatu*ⁿ (devenu dans le parler *džâžė*) aboutissait au groupe *d*+*ž*, que notre parler ne connaît plus[4].

d disparaît aussi par dissimilation (ou plutôt par tendance à l'isosyllabisme) à la finale de *tmádda* «il s'est étendu par terre»

[1] On a déjà cité pour des faits analogues, p. 45; cf. Zimmern, *Vergleichende Grammatik*, p. 34-35.

[2] Cf. cl. *iṭṭaža'a* «il s'est couché sur le côté» < **iḍtaža'a*, VIIIᵉ thème de *ḍáža'a* qui, d'après Al-Māzinī, devient chez quelques tribus arabes *iltaž'a* (cf. *'Aqrabu-l-mawārid*).

[3] Cf. R. Duval, *Ma'lûla* (*Journ. asiat.*, mai-juin 1879) : *blāta* «pays» au lieu de *bilādu*ⁿ, et *warta* «rose» au lieu de *wardu*ⁿ.

[4] C'est de la même façon que doit s'expliquer *nžá'a* «il s'est renversé en arrière, il s'est couché sur le côté» < cl. *indaža'a*. Après la chute du premier *a*, on avait un groupe *dž* qui tendait à s'éliminer, cf. p. 40, note 4. A Alep, où ج est encore prononcé *dž*, on a *džâdžė*, au lieu de *ᵈ*džâdžė*, avec chute de ᵈ initial tant par dissimilation qu'à cause de la faiblesse de ᵈ initial dans le groupe ᵈ*dž*.

< cl. *tamáddada* (dans le proverbe : *tʿášša wötmášša uláu̯ fašḫtái̯n tγádda wötmádda uláu̯ d'/qī'/qtái̯n* «dîne le soir et marche ne fût-ce que deux pas, mange à midi et étends-toi ne fût-ce que deux minutes»)[1]. C'est sans doute par analogie avec *tγádda* que *tamáddada* est devenu ici *tmádda*, d'après *tmášša* ressemblant à *tʿášša*. Dans le langage ordinaire, on prononce toujours en effet *tmáddęd*[2].

d semble se dissimiler en *y* dans *ḍâyęd* «il s'est opposé à», cf. cl. *ḍâdda*, IIIe thème de *ḍádda* (tertiae geminatae); mais en réalité il s'agit d'un changement morphologique d'après le modèle *qái̯tala*[3] (**ḍāyada* d'où *ḍâyęd*, ce qui est en somme l'équivalent de **ḍai̯yada* = **ḍayyada*. La syllabe longue de position a été remplacée par une longue de nature avec simplification de la géminée).

3. *ḍ* semble se dissimiler en *ṭ* dans : *nábaṭ* «pouls», cf. cl. *nábaḍuⁿ*; *má'/qṛaṭ* «ciseaux», cf. cl. *miqrâḍuⁿ*, et *náṭaṛ* «il a attendu», cf. cl. *náẓara* (employé surtout au thème *intáẓara*). Mais en réalité nous avons dans les deux premiers cas un phénomène d'étymologie populaire : *nábaḍuⁿ* a été transformé en *nábaṭ* et *miqrāḍuⁿ* en *má'/qṛaṭ*, parce qu'ils ont été rapportés aux racines *nábaṭa* «il a jailli» et *qáraṭa* «il a coupé» (cf. syr. *qā̄rūṭā̄* «ciseaux»). Quant à *náṭaṛ* «il a attendu», le **naḍaṛ* que l'on attendrait a été — évidemment sous l'influence du verbe qui correspond en syriaque à *náẓara*, savoir *nᵉṭar* (déjà en araméen biblique)[4] — remplacé par la forme en *ṭ*.

On ne peut naturellement admettre non plus la dissimilation de *ḍ* en *ḫ* dans *máḫməḍ* (ou fréquemment *máḫməḫ*) «il s'est rincé la bouche», cf. cl. *máḍmaḍa* (même sens). Le fait peut être dû à une influence syriaque. On sait en effet que ce qui correspond régulièrement en syriaque à un certain *ḍ* c'est **γ̇*; or **γ̇* n'est que la sonore correspondante de *ḫ*, avec lequel elle permute souvent ainsi qu'il a été dit plus haut. A moins encore que l'on n'explique le fait par une étymologie populaire : *máḫaḍa* «il a agité (le seau dans le puits), il a baratté (le lait)».

(1) D'après M. Marçais, c'est partout ainsi et sans doute ancien.

(2) Ou bien il s'agit d'une «superposition syllabique», cf. cl. *taqáḍḍā*, au lieu et à côté de *taqáḍḍaḍa* «il s'est abattu sur» (en parlant d'un oiseau de proie); *taqábbā*, au lieu et à côté de *taqábbaba* «il a la forme d'une coupole» (en parlant d'un édifice); *dállā*, au lieu et à côté de *dállala* «il a choyé».

(3) Le thème *qai̯tala*, assez usité en syriaque, se rencontre quelquefois en arabe et davantage encore en éthiopien. Voir Zimmern, *Vergl. Gramm.*, p. 87 et 92. — Cf. les dialectaux *'/qái̯ʿęd* «il a fait asseoir»; *bái̯ʿęd* «il a éloigné»; *ṭái̯lęʿ* «il a fait monter». Voir plus loin.

(4) Le changement de *ḍ* en *ṭ* est constaté dans quelques dialectes arabes modernes. Cf. Landberg, *Daθinah*, p. 1190, note; Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 373; Cohen, p. 64 et 72.

V. LABIALES.

f = ف; *b* = ب.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

Comme la langue classique, le parler de Kfárʿabîda ne connaît actuellement, à part *m*, que deux labiales : la sourde spirante *f* et la sonore *b*[1]. L'occlusive sourde *p* du sémitique commun, qui, on le sait, dès une époque fort ancienne, a passé en arabe et en éthiopien à la spirante sourde *f*, n'existe pas à Kfárʿabîda non plus que dans tout le Liban.

A. *f* = ف.

1. Quand il s'agit de mots d'origine arabe, *f* représente toujours ف classique. C'est une spirante denti-labiale analogue à *f* français dans *faire* par exemple. Il est généralement maintenu à Kfárʿabîda, et ne passe jamais à *v* français ni à *β* devant *z*, *ẓ* et *ž*, comme M. Mattsson l'a constaté, paraît-il, à Beyrouth.

On l'a déjà vu (p. 49-50), au cl. *f* s'est substituée quelquefois la spirante dentale *θ* devenue naturellement *t* dans notre parler.

2. Quand il s'agit de mots d'origine syriaque, *f* représente d'une façon générale *p* (= ܦ) syriaque, spirantisé ou non. Ex. : *láffəṭ* « il s'est excité, il s'est agité » < syr. *lappeṭ; fáškęl* « il a donné un croc-en-jambe » < syr. *paškel; fáṛaṭ* « il a décousu » < syr. *pᵉraṭ; ʿáffər* « il a glané » < syr. *ʿappar; farfûṭa* « miette de pain » < syr. *parpūṭā; farfḥîn* « pourpier » < syr. *parpᵉḥīnā* (pers. *parpahan*, arabe cl. *farfaḥuⁿ*); etc.

3. *f* représente parfois *b* syriaque spirantisé ou non. Ex. : *táff* « il a craché » (surtout en parlant du sang) < syr. *tāβ*[2], aram. bibl. *tūφ; fákęḥ* « il a marché en boitant » < syr. *bᵉγaḥ* (cf. aussi *pᵉγaḥ* signalé comme archaïsme)[3].

[1] *m* qui est aussi une labiale, mais qui en même temps est une nasale, sera traité plus loin avec les liquides et nasales.

[2] Il est à remarquer que l'arabe cl. possède aussi *tafala* qui a pu contaminer *tāβ* dans le dialecte.

[3] Ces exemples appartiennent évidemment à une autre couche d'emprunts que ceux où *p* est rendu par *f*. Cette couche est plus récente, cf. *banṭaloṇ*, etc.

B. *b* = ب.

1. Quand il s'agit de mots d'origine arabe, *b* représente toujours *b* (ب) classique.

C'est l'occlusive labiale sonore, pareille au *b* français dans *blâmer, beau,* etc. Le sujet parlant a conscience de prononcer toujours une sonore dans toutes les combinaisons[1]. Je ne connais pas de cas où *b* soit spirant à Kfárʿabîda, comme on l'a constaté dans d'autres dialectes modernes, au Maghreb en particulier[2]. C'était pourtant la prononciation habituelle en syriaque à l'intérieur des mots après voyelle.

2. Quand il s'agit de mots d'origine syriaque, *b* représente en général ܒ syriaque, spirantisé ou non[3]. Ex. : *tḥâbər* «il s'est associé avec» < syr. *'eθḥabbar; háblė* «vapeur» < syr. *heβlā; lâbût* «râcloir (du laboureur)», avec agglutination (par confusion populaire) du *l* de l'article < syr. *'āβūθā;* etc. Pourtant on a *rė́wəḥ* «il a senti mauvais» < syr. *rᵉβaḥ* ($\sqrt{r\text{-}b\text{-}ḥ}$) contaminé par ar. *rāḥa* «il sentit»; *ḥwáiṣ* «faséole», dimin. du syr. *ḥaβṣā; ʿáu̯dė* «petite propriété cultivée», cf. syr. *ᶜᵉβāδā.* Dans tous ces mots le *β* (*b* spirant du syriaque) a été adapté en *w;* il devient évident par là qu'il y a plusieurs couches d'emprunts syriaques dans notre parler.

Quant à *ṛṭâwė* «fraîcheur», en face du cl. *raṭābatuⁿ,* il s'explique par le croisement de ce dernier avec le mot également classique *ṭarāwatuⁿ* (même sens).

3. Dans les autres cas, *b* représente l'occlusive sourde *p* des mots d'origine étrangère, syriaque surtout. Ex. : *būlâd* «acier, rasoir» (aussi classique et sans doute ancien) < syr. *pūlāδā,* cf. pers. *pūlād* (arabe cl. *fūlāđuⁿ*); *rábš* «pelle» < syr. *raφšā* (cl. *ráfšuⁿ*); *bö̞ṛšân* «hosties» < syr. *puršānā; ṭarbîn*[4] «petite branche feuillue», cf. < syr. *ṭarpūnā,* dimin. de *ṭarpā* «feuille d'arbre»; *báššẹṭ* «il a étendu par terre» < syr. *paššeṭ; bōṛ* de frç. *port; bónṭ* de frç. *pont* ou ital. *ponte; banṭalọn,* de frç. *pantalon* ou ital. *pantalone; ṣābûn* «savon», cf. grec *σάπων,* lat. *sāpo* (arabe cl. *ṣābūnuⁿ*);

[1] Ce qui n'empêche pas l'existence *objective* d'un *b* sourd (= *p*) dans certains cas, par exemple *rapṭ* «action de lier» (au lieu de *rabṭuⁿ*); *ḥápᵖ* «grains» (au lieu de *ḥabbuⁿ*). Les géminées seules ont une tendance à s'assourdir à la finale.

[2] Cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.,* t. XIV, p. 119.

[3] Sur la prononciation actuelle des occlusives *b, p, d, t, g, k* en syriaque, cf. p. 29, note 1.

[4] Dans certaines régions libanaises on dit *ṭarbûn.*

bösṭa «poste», cf. ital. *posta; bötṛol* de frç. *pétrole; byânu* de frç. *piano;* etc.

4. *b* représente enfin assez souvent *v* dans les mots d'origine étrangère, ce qui est naturel étant donné que notre parler ne possède pas plus le *v* denti-labial que le *v* bi-labial (*β*). Ex. : *bṛâbu*, cf. ital. *bravo; 'abîba*, cf. ital. *evviva; ('a)būkâtu*, à côté de (*'afūkâtu*), cf. ital. (tosc.) *avvocato*, le *t* au lieu de *ṭ* s'explique par la prononciation toscane *th;* etc.

5. *b* apparaît à l'initiale d'un mot d'emprunt, *böstráiné* «étrennes», sans doute de l'ital. *pe(r) strenne* pris pour un seul mot. Le groupe *–(r)str–* ne pouvait naturellement pas se maintenir, et du reste le premier *r* était dissimilé par le second.

Quant à *mbála* «oui», il provient du cl. *bálā*, et ne peut être originairement qu'une forme initiale de phrase Les lèvres étant fermées et s'ouvrant brusquement pour la prononciation de *b* et le voile du palais étant baissé comme il l'est généralement chez les Orientaux[1], il s'est produit un *b* nasal avant l'occlusive, phonème dont on a pris conscience et qui s'est consolidé dans la suite.

CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

1° *Assimilation.*

b s'assimile en *m* dans le voisinage médiat de la nasale *n*. Ex. : *ma'/qdûnęs* (à côté de *ba'/qdûnęs*) «persil» < cl. *baqdūnisu*^{n} (origine étrangère); *mönkûn* «nous serons» < (*bi*+)*nakūnu*, où *b* (préfixe) par suite du voisinage de la nasale *n* est devenu *m*, tandis qu'il reste *b* aux autres personnes de l'aoriste : *bkûn* «je serai», *bötkûn* «tu seras», etc. (et ainsi à la première personne du pluriel des aoristes de tous les verbes); *möndáiṛa* (à côté de *böndáiṛa*) «drapeau» < ital. *bandiera*. Ces exemples montrent clairement que, pour la réalisation de l'assimilation de *b* en *m*, il faut qu'il y ait dans la même syllabe une nasale implosive. Il y a assimilation complète dans *żám*^{m} «à côté» < cl. *żanbu*^{n}.

Remarques. — 1. Il ne saurait être question d'assimilation dans *tmáḫtaṛ* «il s'est enorgueilli», cf. cl. *tabáḫtara* «il a marché

[1] Remarque faite par M. Meillet à propos du grec et de l'indo-iranien dans un article des *Mémoires de la Société de Linguistique*, t. XIII, p. 32-33.

en se dandinant», dénominatif de *báḫtaratu*ⁿ, non plus que dans *mö'/qṛâž* (à côté de *möhṛâž*) «cafetière», cf. turc *baqrāž*.

Le premier est un mot pittoresque[1], et le second un mot étranger (de même que *ma'/qdûnęs*, cf. *baqdūnisu*ⁿ). La tendance générale à la nasalisation signalée plus haut explique suffisamment le changement de *b* en *m* dans ces mots de caractère plus flottant que les autres mots de la langue[2].

2. *ḫürm* «trou d'une aiguille», en face du cl. *ḫúrbu*ⁿ, s'explique par la coexistence des deux racines voisines de forme et de sens : *ḫaraba* et *ḫarama* «il a percé». Dans notre parler, le mot signifiant «chas» a été rapporté à la seconde. Il n'y a là aucune espèce d'assimilation.

3. *ḍábᵇ* «il réunit, il ramassa» ne provient pas non plus directement du cl. *ḍámma*, mais a été contaminé par la racine de sens voisin *ḍábba*. — De même *'/qóbᶜ* «entonnoir», cf. cl. *qúmᶜu*ⁿ croisé avec le cl. *qúbᶜu*ⁿ «clairon, trompette», et le syr. *quβᶜā* «capuchon, bonnet conique». — Comme au Maroc, le cl. *žilbābu*ⁿ «robe de dessus très ample» semble subir une chute de *b* par dissimilation de *b* final[3], et devient à Kfár ᶜabîda *žęllābîye*.

4. On l'a déjà vu, *f* à la finale paraît s'assimiler entièrement en *ṣ* dans *nṓṣˢ* «moitié» au lieu de cl. *nuṣfu*ⁿ; *f* géminée se réduit dans le mot *ḥâf* «sec» (cf. *ḫøbz ḥâf* «pain sec») < cl. *ḥāffu*ⁿ qui ne pouvait subsister tel quel : ou bien la voyelle restait longue et la géminée se simplifiait; si la géminée avait subsisté, la voyelle se serait abrégée[4]. — On ne peut guère voir une assimilation dans : *báḷtəḥ* «il a aplati», cf. cl. *fáḷṭaḥa* (*fárṭaḥa*); *baṛbûṛ*[5] «mouton, agneau», cf. cl. *furfûru*ⁿ; *žbîṛa* «portefeuille, sac de cuir[6]», cf. cl. *žafīratu*ⁿ, syr. *guφrā* «enveloppe de la fleur du palmier». Il s'agit peut-être de ces alternances de *p* et de *b* que l'on relève quelquefois entre les diverses langues sémitiques, par exemple : aram. bibl. *parzel* «fer», assyr. *parzillu*, en face de

[1] Expressif. — *tmáḫtaṛ* existe également en Algérie, cf. Beaussier, *Dictionn. arabe*.

[2] Cf. les doublets classiques : *mákkatu* et *bákkatu* «la Mecque»; *lâzimu*ⁿ et *lâzibu*ⁿ «nécessaire»; *râtimu*ⁿ et *râtibu*ⁿ «solide (affaire)»; etc.

[3] C'est l'avis de M. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. 351-252.

[4] L'arabe classique connaît des syllabes ultralongues (contenant une voyelle longue en syllabe fermée). Notre parler ne les possède plus, cf. plus loin : *Voyelles*.

[5] Cf. ar. cl. *birru*ⁿ «action de faire marcher les brebis» et syr. *parrā* «agneau».

[6] *žbîṛa* est attesté en maghribin d'après M. Marçais.

hebr. *barzel*, syr. *parzᵉlā*, cf. ar. cl. *firzilu*ⁿ; hebr. *parᶜōš* «puce» assyr. *paršuᵓū*, syr. *purtaᶜnā*, ar. cl. *burγūθu*ⁿ; etc.

2° *Dissimilation.*

b prend par dissimilation la place de *m* dans le voisinage d'une nasale labiale. Ex. : *bnâm* «sommeil, rêve» < cl. *manāmu*ⁿ; *bšîmė* «membrane qui enveloppe le fœtus» < cl. *mašīmatu*ⁿ. — Quant à *γębė* «il s'est évanoui» en face de cl. *γúmiya* et *ḥęžęb* «il appliqua des ventouses» en face de *ḥážama*, ils s'expliquent peut-être par croisement avec les racines *γábiya*[1] et *ḥážaba*[2] (étymologie populaire).

Inversement *b* est remplacé par *m*, grâce à une différenciation, dans *ḥømblâs* «grain de myrte» < cl. *ḥább-ul-ᵓāsi*, cf. un phénomène analogue dans vieux-haut-allemand *sambaz-(tac*[3]), de lat. *sabbatum*, gr. pop. *σάμβατον* de *σάββατον*; cf. aussi ar. cl. *zibbīluⁿ* «grande corbeille d'osier» > *zinbīluⁿ*, qu'il faut prononcer *zimbīluⁿ* et qui est en effet à Kfárᶜabîda *zambîl*.

C'est sans doute aussi par une différenciation qu'il faut expliquer l'exclamation *ᵓóft* «ouf!» en face du cl. *ᵓúffiⁿ*. Le second *f* s'est légèrement déplacé (en *θ*) sous l'influence du premier; or on a vu que *θ* aboutit à *t* dans notre parler. En tant qu'exclamation, le mot forme du reste à lui seul une catégorie.

VI. SONANTES.

l = ل; *r* = ر; *m* = م; *n* = ن; *w* = و; *y* = ي.

CHANGEMENTS SPONTANÉS.

A. Liquides : *l* = ل et *r* = ر.

Déjà les grammairiens de l'arabe classique semblaient connaître, à côté des deux liquides *l* et *r*, une *ḷ* et une *ṛ* emphatiques auxquelles ils donnaient le nom de *mufaḫḫamatuⁿ*, bien qu'ils ne les aient pas désignées par des notations spéciales

(1) «Avoir une défaillance dans l'intellect.»
(2) «Cacher, voiler, couvrir.»
(3) Aujourd'hui : *sams-tag*.

comme ils l'ont fait pour les autres emphatiques : ط à côté de ت, ص à côté de س, etc. Comme la plupart des dialectes modernes (cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 120-121), notre parler connaît très souvent *r* et (quelquefois) *l* emphatiques, qui seront notées dans ce travail par *ṛ* et *ḷ*.

l = ل.

La liquide *l* représente ل classique, et se maintient en général à Kfárʿabîda tant dans les mots d'origine classique que dans ceux qui proviennent du syriaque. Comme dans la plupart des dialectes modernes, *l* n'est jamais mouillée, et s'articule d'une façon identique à *l* dans l'article français, *le*, par exemple.

Contrairement à *r* qui joue dans notre parler le rôle d'une véritable emphatique, indépendamment des consonnes avoisinantes, *l* n'est emphatique que sous l'influence d'autres emphatiques, surtout quand celles-ci se trouvent dans la même syllabe que lui. Ex. : *ṣḷîb* «croix» < cl. *ṣalîbu*ⁿ; *ẓọ́ḷmė* «ténèbres» < cl. *ẓúlmatu*ⁿ; *ṭábḷ* «tambour» < cl. *ṭáblu*ⁿ; etc. — On dit cependant comme dans tous les dialectes *ʾáḷḷa* «Dieu», au lieu de *ʾallâhu*; il s'agit ici d'une emphase d'origine psychologique; il faut remarquer de plus que *l* est géminée.

Surtout à la finale, *l* passe souvent à la nasale *n* dans les mots de provenance étrangère. Ex. : *ʾ/qašʾ/qawân* «fromage sec en forme de tête» < turc *qāšqawāl*; *kabsûnė*[1] «capsule» de frç. *capsule*; *baṭṛšîn* «étole» < néo-class.[2] *baṭrašīlu*ⁿ (origine étrangère); *karakûn* «factionnaire, poste» < turc *qaraqūl*, litt. «gardien, surveillant»; *bòrdʾ/qân* «orange» < **bö̀ṛtʾ/qân* < turc *pūrtūqāl*, cf. néo-cl. *burtuqānu*ⁿ; *möntân* (ou *möntyân*) «gilet à manches descendant jusqu'à la ceinture», cf. ital. *mantello*; *falyûn* (ou *fallûn*), cf. frç. *filleul*; *dẹžžân* dans (*msîḥ*) *ẹd-dẹžžân* «Antéchrist» < cl. *ad-dažžâlu*ⁿ[3].

l tombe avec la voyelle *ā* dans la préposition *ʿalā* «sur», devenue dans notre parler *ʿā* lorsqu'elle est en union étroite avec un autre mot[4]. Ex. : *ʿaddárb* «sur la route» < **ʿală-l-darbi*, < cl. *ʿală-d-darbi*; *ʿāḍáhrė* «sur mon dos» < *ʿalā ẓáhrī*. Mais *l* se

[1] La seconde partie de *b* est naturellement sourde. La notation exacte serait *b/p*.

[2] On donne ici le nom de *néo-classiques* aux mots récemment introduits dans la langue écrite et auxquels on a donné artificiellement un consonantisme et surtout un vocalisme classiques.

[3] Cf. Maghr. *fesyân* de esp. *official* «officier», Martin, *Méthode*, p. 48.

[4] Cette apocope dans un mot secondaire existe d'ailleurs dans d'autres dialectes modernes, notamment en Égypte, en Mésopotamie, en Tunisie et dans une partie de l'Est-Algérien.

maintient toutes les fois que *ʿalā* se construit avec le pronom affixe : *ʿláiyē* «sur moi, sous ma responsabilité» < cl. *ʿaláiya; ʿláik* «sur toi» < cl. *ʿalaika; ʿláina* «sur nous» < *ʿalainā*[1]; etc; *l* tombe aussi dans les formes impératives, que les grammairiens arabes hésitent à considérer comme des verbes : *tʿá* «viens» (masc.) < cl. *taʿāla; tʿái* (à côté de *tʿâi*) «viens» (fém.) < cl. *taʿālai; tʿáu* à (côté de *tʿâu*) «venez» (plur. masc. et fém.) < cl. *taʿālau* et *taʿālaina*[2].

Quant à l'apparition de *l* dans *ṣṭôfəl* «c'est à toi de voir» (litt. «choisis»), cf. cl. *iṣṭafi* «choisis», *nīyâl* (*hnīyâl*) «que c'est heureux!», cf. cl. *hanîʾaⁿ* (*laka*) «réussis sans peine», et *kermâl* «pour, en l'honneur de», cf. cl. *kúrmaⁿ* «par honneur pour», elle s'explique par une confusion populaire grâce à laquelle *l* de la préposition *li* a été agglutiné à la fin de ces deux mots, comme s'il faisait partie de la racine; on dit en effet : *kermâlek* «pour toi» < cl. *kurmaⁿ*+*laka, nīyâlek* «que tu es heureux», cf. cl. *hanîʾaⁿ laka* et *-yöṣṭfəl* «il se choisira», cl. *yáṣṭafī* (+ *lahu*). De même *lābût* «racloir du laboureur», cf. syr. *ʾāβūθā* et *īwân* «salle aérée par un arc», cf. *ʾīwânuⁿ* (pers.) s'expliquent, comme il a été dit plus haut pour *lābût*[3], par l'agglutination de l'article aux mots syriaque et persan. — Pour ce qui est du mot dialectal *mābisâyel(š)* «cela ne fait rien, il n'y a pas de mal», il provient certainement du cl. *sâʾala*, IIIᵉ thème de *sáʾala* «il a interrogé, il s'est enquis» avec changement de ʾ en *y* et préfixation de *b* à l'aoriste; le sens serait : «c'est une chose insignifiante dont on ne doit pas s'enquérir»[4].

r = ر.

La liquide *r* représente ر classique, et ne subit à Kfárʿabìda (sauf l'emphatisation) aucune altération spontanée. Elle a toujours et partout une articulation *dentale et roulée*, aussi bien dans les mots de provenance classique que dans les mots étrangers, mais jamais *uvulaire* (soit ressemblant d'assez près à celle de ġ), comme on le constate par exemple dans quelques parlers arabes

(1) Parce que ces pronoms suffixes sont monosyllabiques et qu'en conséquence la préposition ne pouvait *dès l'origine* s'appuyer sur eux comme sur les mots de longueur normale. Avec ces derniers c'est au voisinage de l'article que *l* est tombé (par dissimilation).

(2) On l'a déjà vu (p. 17, note 1), les formes *tʿá* et *tʿái* reçoivent à la fin un *h* lorsqu'ils sont employés pour faire marcher les ânes.

(3) P. 63. — *ʾastīk* «soulier à élastiques» présente le phénomène inverse, si on le compare au frç. *élastique* dont il provient; cf. le tunisien *ukanda* pour l'italien *locanda* (Ben Sedira, *Dictionnaire*).

(4) M. Marçais me fait observer que le tunisien a dans le même sens *ma - isâl - š.*

modernes et surtout dans beaucoup de langues européennes (cf. M. Cohen, p. 27).

Nous l'avons déjà dit, la langue classique semblait connaître à côté de la liquide *r* une autre liquide emphatique *ṛ*, non exprimée par le système graphique traditionnel. Notre parler, comme tous les parlers libanais et la plupart des dialectes modernes (cf. entre autres, W. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 121), possède dans de nombreux mots cette *ṛ* emphatique qui, contrairement à *ḷ*, peut être indépendante des autres emphatiques, mais emphatise toujours les phonèmes voisins. Ex. : *máṛa* «femme» < cl. *már'atu*ⁿ; *žûṛṣa* «honte, déshonneur» < cl. *žúrsatu*ⁿ; *žâṛ* «voisin» < cl. *žāru*ⁿ; *báṛad* «il a eu froid» < cl. *bárada*. On reconnaît généralement *ṛ* à son articulation, qui se réalise avec le concours de la pointe de la langue frappant contre le palais plus en arrière que pour l'articulation de *r* non emphatique[1], et surtout à l'influence d'emphatisation qu'exerce *ṛ* sur les phonèmes avoisinants (consonnes ou voyelles). Il est à remarquer que *r* est toujours emphatique dans le voisinage des autres emphatiques et toutes les fois qu'il est géminé. Voici des exemples de *ṛ* : *žâṛṛa* «jarre» < *žárratu*ⁿ; *ṛâfə'/q* «il a accompagné» < cl. *rāfaqa*; *ṛábaṭ* «il a attaché» < cl. *rábaṭa*; *fâṛ* «rats» < cl. *fá'ru*ⁿ; *máimaṛ* «homélie, chant», cf. syr. *mīmar*; *ṭáuṛ* «taureau» < cl. *θáuru*ⁿ; *ʿáḍra* «vierge» < cl. *ʿaḍrā'u*; *ṛábbê* «mon Dieu» < cl. *rábbī*; etc.

r finale tombe dans les noms de nombres composés de onze à dix-neuf : *ḥdâš* «onze», cf. cl. *'áḥada ʿášara*; etc. Mais, contrairement à ce qui se passe en Égypte, *r* est restitué ainsi que ʿ lorsque le nombre est suivi de l'objet dénombré : *ḥdáʿšaṛ fṛáṅk* «onze francs» et non **ḥdâš fṛáṅk*.

Signalons à ce propos un fait qui est plutôt du domaine de la morphologie : *r* est infixée dans un certain nombre de mots (verbes ou noms) et donne à ces mots le sens de pluralité, d'intensité, de répétition, de transivité, etc. Ex. : *ḥṛdábbê* «bosse du chameau», cf. cl. *ḥádabatu*ⁿ «bosse»; etc.[2] (voir *Morphologie*). — Pour ce que est de *ḫaršûm* «canal du nez à la bouche, fosses nasales», il provient de la contamination du cl. *ḫaišūmu*ⁿ «cartilages du nez» avec la forme syriaque *ḥarsūmā* «bec, trompe».

[1] Il vaudrait donc mieux l'appeler *cacuminal*.

[2] Cf. aussi *dárfê* «battant d'une porte, d'une fenêtre» et *dáṛṛəf* «il a repoussé, chassé, renvoyé (quelqu'un)» en face de cl. *dáffatu*ⁿ «côté, planche ou battant d'une porte» et *dáffa* «il a arraché, déraciné (quelque chose)». Le doublet *dáffë* existe également dans notre parler au sens de «gouvernail».

Il serait en effet bien artificiel d'expliquer *dárfê* (cl. *daffatu*ⁿ) par une série

B. Nasales : *m* = م et *n* = ن.

m = م.

m représente le cl. *m* (م) et se maintient, en général, dans notre parler avec sa prononciation de nasale labiale.

m en finale de mot passe très souvent à la denti-labiale *n* dans les mots d'emprunt[1]. Ex. : *máryẹn* (à côté de *maṛṛûn*) «Marie», cf. hébr. *miryam*, syr. *maryam*, cl. *máryamu; bṛāhîn* «Abraham», cf. hébr. *'aβrāhām*, syr. *'aβrāhām*, cl. *'ibrāhîmu; wâkîn* «Joachim», cf. hébr. *yāqīm*, syr. *yūyāqīm* (ou *yūyāχīm*); *ṣāṛūfîn* «séraphins», cf. hébr. *serāφīm*, syr. *s^erāφīn*, néo-cl. *sārāfîm; kāṛūbîn* «chérubins», cf. hébr. *kerūβīm*, syr. *k^erūβīn*, néo-cl. *karūbīm; bör'/qdîn* (nom d'un petit village libanais) < syr. *bīrā* «puits» + *q^eδīmā* «ancien» ou bien < cl. *bi'ru^n* + *qadīmu^n* (même sens), avec dissimilation de *m* en *n* par *b* et assimilation de *m* en *n* par *d*[2]. — Quant à *žîn* (nom de la cinquième lettre de l'alphabet arabe) ج, il s'explique par analogie avec les autres formes *zaiṇ* (= *z*), *sīn* (= *s*), *šīn* (= *š*), etc.; *mīm* (= *m*) seul a gardé *m* finale, grâce, probablement, à l'influence de *m* initiale.

Peut-être sous l'influence du syriaque *m* est toujours remplacée par *n* dans les pronoms personnels des 2e et 3e personnes du pluriel masculin, soit employées comme suffixes, soit isolées. Ex. : *ktâbọn* «leur livre» < cl. *kitābu-hum; ḍṛəbọn* «frappe-les», cf. cl. *iḍrib-hum; báiṭkọn* «votre maison» < cl. *báiṭu-kum; hün^n* (ou *hünnė*) «eux» < cl. *hum;* etc. On sait, en effet, qu'aux pronoms de l'arabe classique *-hum(ū)* «eux», et *-kum(ū)* «vous» correspondent en syriaque *-hằn* et *-kằn*.

Comme *r*, la nasale *m* est *infixée* dans un grand nombre de mots, souvent pour former avec les trilitères classiques des quadrilitères dialectaux, ce qui modifie parfois légèrement le sens primitif (voir *Morphologie*).

de différenciations portant à la fois sur la sourdité et le point d'articulation, soit quelque chose comme *dáffatu^n* > **daθfė* > **dađfė* > *dárfė*.

[1] Le passage de *m* finale à *n* est très ancien et existait déjà en arabe classique; cf. ar. cl. *'in* «si» en face de hébr. *'im; -un, -an, -in* (désinences casuelles avec nasalisation) < *-um, -am, -im;* c'est pourquoi, dans la lecture du Coran *m* et *n* riment indistinctement. Cf. Brockelmann, p. 74. — *m*, 3e consonne de racine, est généralement exceptée (sentiment de la racine).

[2] Pour ce qui est du dial. *bötn* «térébinthe» en face du cl. *baṭmu^n* «térébinthe, pistachier», il faut sans doute y voir une survivance d'une forme cananéenne **baṭn;* cf. hébr. *bāṭ'nīm* «pistacia».

$n = ن$.

n représente *n* classique (ن) et se prononce, en général, comme *n* français, dans *navire* par exemple. Elle se maintient toujours à Kfárʿabîda, et ne connaît pas les différentes prononciations dont elle est susceptible et qui créent tant de difficultés aux lecteurs du Coran malgré les nombreux signes diacritiques qui l'accompagnent[1]. Ce phonème est rarement emphatique dans notre parler, mais peut devenir guttural devant la gutturale *k* et devant *q* et *g* (rare lui-même) : *zaṅgîl* «richissime» < turc *zangīn; mṓṅkė* «contrariant», cf. cl. *nakā*, «il a chagriné, blessé»,

Comme *r* et *m*, *n* s'intercale très souvent à titre d'infixe dans les verbes trilitères (après la 1re ou la 2e[2] radicale pour former des quadrilitères (cf. *Morphologie*,).

C. Semi-voyelles : $w = و$ et $y = ي$.

Comme en classique, les deux semi-voyelles se présentent dans le parler de Kfárʿabîda, tantôt au commencement, tantôt à la fin de la syllabe. Dans le premier cas, ce sont de véritables consonnes, aussi propres à introduire une syllabe que n'importe quel autre phonème consonantique; dans le second, elles se combinent avec les voyelles précédentes pour former des diphtongues dans lesquelles elles jouent simplement le rôle de second élément. — Quand elles commencent la syllabe, les semi-voyelles *w* et *y*, alors plus voisines des consonnes que des voyelles, paraissent, par là-même, plus fortes; elles seront traitées avec les consonnes; on les a notées ici par *w* anglais et *y* français (et anglais, p. ex. *yolk*). Au contraire, à la fin de la syllabe où leur rôle de deuxième élément de diphtongues les rapproche un peu plus des voyelles *u* et *i*, elles seront notées par les signes assez courants *u̯* et *i̯* et étudiées dans le chapitre du vocalisme. (C'est, on le sait, ce que M. L. Havet eût voulu voir appliqué dans la graphie des anciennes langues indo-européennes.)

Les semi-voyelles *w* et *y*, bien qu'étant de véritables consonnes, sont les plus faibles de cette catégorie, ce qui explique suffisamment les divers traitements qu'elles ont subis dans toutes

(1) Cf. S. de Sacy, *Gramm. arabe*³, p. 22.

(2) On le rencontre aussi après la 3e radicale, mais alors il s'agit plutôt d'un suffixe.

les langues sémitiques. Dès une époque fort ancienne, l'hébreu et l'araméen ne connaissent plus *w* initial, qui, par affaiblissement[1], a passé à *y;* l'assyro-babylonien a déjà perdu les deux semi-voyelles même à l'initiale[2]; l'arabe lui-même, qui les a toujours conservées sauf à l'intervocalique dans les formes tant nominales que verbales, en a fait, à cause de leur faiblesse, une catégorie de consonnes à part, ce qui a amené les grammairiens arabes à formuler des règles spéciales pour les conjugaisons et déclinaisons des mots qui présentent *w* ou *y* dans leur racine.

A Kfárʿabîda, aussi bien que dans les dialectes arabes modernes, la conservation et la chute de *w* et *y* initiaux dépendent de la conservation et de la chute des voyelles suivantes. Connaître donc où et quand *w* et *y* gardent leur valeur de semi-voyelles ou se vocalisent en *u* et *i*, c'est connaître les lois qui régissent les voyelles de notre parler. Ces lois seront étudiées en détail dans le chapitre suivant; on se bornera ici à examiner brièvement *w* et *y* dans les quatre cas qui peuvent se présenter : 1° *w* et *y* ont conservé sans changement leur valeur consonantique; 2° ils sont déconsonantisés[3]; 3° *w* a pris la place de *y* ou *y* celle de *w;* 4° *w* et *y* sont secondaires.

1° *w* et *y* classiques ont gardé, sans changement, leur valeur consonantique.

w et *y* sont conservés à Kfárʿabîda toutes les fois qu'ils sont suivis d'une voyelle quelconque, non sujette à tomber, ce qui peut avoir lieu aussi bien en syllabe fermée qu'en syllabe ouverte.

α. *En syllabe fermée*[4], *à l'initiale des mots : wáʿd* «promesse» < cl. *wáʿdu*ⁿ*; wáddeʿ* «il a fait ses adieux» < cl. *wáddaʿa; yaʿ/qûb* «Jacob» < cl. *yaʿqūbu; yábbəs* «il a fait sécher» < cl. *yábbasa; wâseʿ* «vaste, large» < cl. *wâsiʿu*ⁿ*; yūnâné* «grec» < cl. *yūnānīyu*ⁿ; etc. — *à l'intérieur des mots après consonne ou voyelle : ʾeḫwân* «frères» < cl. *ʾiḫwânu*ⁿ*; ḫáuwəf* «il a fait craindre» < cl. *ḫáuwafa;*

[1] Le grec prouve en effet que *y* est encore un peu plus faible que *w*. Tandis que le *y* indo-européen tombe à l'intervocalique et devient esprit rude à l'initiale dès une époque tout à fait préhistorique, le *w* dans ces deux positions est seulement en train de disparaître à l'époque historique. De même le *y* initial «est déjà tombé dans le plus ancien babylonien» (Brockelmann), à une époque où subsistait encore le *w* dans cette position.

[2] Sauf le plus ancien babylonien, où *w-* subsiste encore; cf. Brockelmann, p. 75.

[3] En *u* et en *i*. C'est dans ce sens qu'est toujours employé «vocalisé» dans ce travail.

[4] Ou équivalente à une syllabe fermée,

ẏáiyer «il changea» < cl. *ẏáiyara; fötyân* «adolescents» < cl. *fityānu*ⁿ; *ḥéwət* «il devint fou»; *réwəḥ* «il a senti mauvais»; *réwəz* «il pesa avec la main»; *ḥéyel* «ruses» < cl. *ḥíyalu*ⁿ; etc.

β. En syllabe ouverte, à l'initiale des mots : wə́ṣəl «il est arrivé» < cl. *wáṣala; wáṣaḥ* «malpropreté» < cl. *wásaḥu*ⁿ; *yébəs* «il fut desséché» < cl. *yábisa; yáse'/q* «empêchement, sequestre» < turc *yasaq;* etc. — *à l'intérieur des mots après consonne ou voyelle: ẏázwé* «incursion» < cl. *ẏázwatu*ⁿ; *ḥáḍwé* «trouvaille, bonheur» < cl. *ḥúzwatu*ⁿ; *mášyé* «démarche, manière de marcher» < cl. *mišyatu*ⁿ; *néwé* «il s'est proposé à...» < cl. *náwā; ríya* «hypocrisie» < cl. *ri'â'u*ⁿ; etc... Comme on vient de le voir, lorsque les semi-voyelles *w* et *y* sont maintenues (et elles le sont souvent dans le parler), elles ne subissent aucune altération dans leur prononciation classique, tandis qu'au contraire les voyelles (longues ou brèves) qui les suivent sont sujettes à certaines modifications, qu'on étudiera à propos du vocalisme.

2° *w* et *y* sont déconsonantisés en *u* et *i*. — En règle générale, les semi-voyelles *w* et *y* perdent à Kfárᶜabîda leur valeur consonantique et se vocalisent en *u* et *i* (ou même disparaissent complètement) lorsque la voyelle qui les suivait est tombée. — *α. w* aboutit à *u* et *y* à *i* toutes les fois qu'ils se trouvent en syllabe ouverte atone suivie immédiatement d'une syllabe fermée; *w* passe alors à *u* et *y* à *i*, et forme une syllabe faible, seul cas où dans notre parler une voyelle commence la syllabe (initiale ou non) sans attaque vocalique forte ou autre consonne. Ex. : *à l'initiale des mots : u'/qâr* «respect» < cl. *waqāru*ⁿ; *ukîl* «mandataire, surveillant» < cl. *wakīlu*ⁿ; *užûd* «existence» < cl. *wužūdu*ⁿ; *inâl* «il obtient» < cl. *yanālu; imût* «il meurt» < cl. *yamûtu; imîn* «main droite» < cl. *yamînu*ⁿ; *itîm* «orphelin» < cl. *yatîmu*ⁿ, etc. — *à l'intérieur des mots après consonne: wálulé* «lamentations»[1] < cl. *wálwalatu*ⁿ; *wálulu* «ils se sont lamentés» < cl. *wálwalū; mḥâidé* «action d'éviter» < cl. *muḥâyadatu*ⁿ; *ḥâidet* «elle a évité» < cl. *ḥāyadat;* etc... Mais *w* et *y* ne se vocalisent pas en syllabe ouverte suivie d'une syllabe fermée lorsque la première syllabe est accentuée : *wə́heb* «il a donné» < cl. *wáhaba*, etc.

β. w et *y* se vocalisent aussi en *u* et *i* lorsqu'ils sont 3ᵉ radicale de mot et que de par la morphologie ils sont précédés d'une

[1] Les voyelles *-é* (ou *-a*) représentant *-atu*ⁿ, signe du féminin, et *-u* représentant *-ū*, désin. de 3ᵉ pers. masc. plur. du parfait, ont toujours dans notre parler la valeur d'une voyelle longue et accentuée, ce qui montre qu'il n'y a pas très longtemps que la quantité des finales est devenue indifférente.

consonne, étant donné que les voyelles brèves tombent toujours à la finale. Ex. : *dálu* «seau» < cl. *dálwu*ⁿ; *sáru* «cyprès» < cl. *sárwu*ⁿ; *sáʿé* «effort» < cl. *sáʿyu*ⁿ; *žẹ́dé* «chevreau» < cl. *žádyu*ⁿ. Mais, lorsque *w* et *y*, susceptibles de vocalisation, sont immédiatement suivis (dans les mêmes mots) d'un pronom suffixe ou d'un autre mot à initiale vocalique, ils gardent leur forme classique et restent semi-voyelles : *dálwək* «ton seau», *sáʿyé* «mon effort», etc...

γ. *w* et *y* géminés se réduisent à ᵘ̯ et à ⁱ̯ : *à l'intérieur des mots* (1), lorsqu'ils étaient, en arabe classique, dans une syllabe ouverte non accentuée; ils se sont réduits, après la chute de leur voyelle et équivalent aujourd'hui à des semi-voyelles ultra-brèves, soit ᵘ̯ et ⁱ̯ : *ḫáu̯ᵘ̯fu* «il lui a fait peur» < cl. *ḫáu̯wafahu; mʿau̯ᵘ̯dîn* «habitués» < cl. *muʿau̯wadîna; ṭáⁱ̯ⁱ̯bət* «elle a parfumé» < cl. *ṭáiyabat; mỳáⁱ̯ⁱ̯ṛa* «changée» < cl. *muỳáiyaratuⁿ*; — *à la finale des mots w* et *y* (géminés ou non en classique), lorsqu'ils sont immédiatement précédés de la voyelle longue homorgane (*ū* ou *ī*) ou d'une autre semi-voyelle, se vocalisent toujours et, n'étant soutenus par aucun phonème, disparaissent complètement : *žáu̯*(ᵘ̯) «air, atmosphère» < **žáu̯*ᵘ̯ < cl. *žáu̯wu*ⁿ; *ʿlū* «hauteur» < **ʿlûᵘ̯* < cl. *ʿulūwu*ⁿ; *ḍáu̯*(ᵘ̯) «lumière» (avec assimilation régulière de ʾ en *w*) < **ḍáu̯*ᵘ̯ < cl. *ḍáu̯ʾu*ⁿ; *ḥáⁱ̯*(ⁱ̯) «vivant» < * *ḥáⁱ̯ⁱ̯* < cl. *ḥáiyu*ⁿ; *nábé* «prophète» (2) < * *nábīⁱ̯* < cl. *nabīyu*ⁿ. Mais lorsque ces formes reçoivent l'addition de *-é* (*-a*), ou celle de la nunnation, ou se trouve en union étroite avec un mot subséquent à initiale vocalique (3), *w* et *y* subsistent avec leurs voyelles, ex. : *ḍáu̯w-öl-möṣbâḥ* «la lumière de la lampe», *nbîyé* «prophétesse», etc.

δ. *w* et *y* non géminés tombent dans quelques mots par suite d'une prononciation rapide : *bə́ddé* «je veux», littᵗ «dans mon désir» < cl. *bi* + *widd-ī*; *báṣṣa* «étincelle» < cl. *báṣwatuⁿ* (4); *sẹndân* «chêne» < cl. *sindiyânuⁿ*; *ráḥiží* «il va venir» < **ṛāyẹḥ iží* < cl. *râʾiḥuⁿ*.

3° *w* a pris la place de *y* ou *y* celle de *w*. — Les semi-voyelles *w* et *y* prennent quelquefois la place l'une de l'autre dans le parler de Kfárʿabîda. Ce fait est connu non seulement des autres

(1) Le cas ne peut naturellement pas se rencontrer à l'initiale.

(2) Au lieu de **nábī*, puisque, en dehors du cas de quelques rares monosyllabes, notre parler ignore les longues à la finale des mots.

(3) Si l'autre mot commence par une consonne, on retombe dans le cas de l'intérieur (cf. γ) : *ʿlû*(ᵘ̯)*na* «notre hauteur».

(4) Ici *w* s'est assourdi et assimilé ensuite à *ṣ*. Cf. *nə́ṣˢ* de *núṣfuⁿ* «moitié» p. 65. — Du reste, l'arabe classique possède la racine *báṣṣa* «il brilla» à laquelle le dialectal *baṣṣa* a été ramené.

dialectes arabes modernes, mais encore de l'arabe classique lui-même, ainsi que de toutes les langues sémitiques.

α. *w* classique a passé a *y* dans quelques verbes du IIe thème (*qattala*) bien qu'il s'agît de racines *mediae w*. Ex. : *ṛáiyeḍ* «il a dompté, il fut en retraite spirituelle», mais cl. *ráuwaḍa* ($\sqrt{r\text{-}w\text{-}ḍ}$) ; *ṣáiyeb* «il a braqué, il a dirigé droit», mais cl. *ṣáuwaba* ($\sqrt{ṣ\text{-}w\text{-}b}$) ; *ʿaiyer* «il a vérifié (une balance)», mais cl. *ʿáuwara* ($\sqrt{ʿ\text{-}w\text{-}r}$) ; *ʾ/qáiyem* «il a fait lever»[1], mais cl. *qáuwama* ($\sqrt{q\text{-}w\text{-}m}$) ; *ḥáiyel* «il n'a pas coupé (les branches d'un mûrier)», cf. cl. *ḥáuwala* «ensemencer une année la terre et la laisser reposer l'année suivante», etc. Tous ces exemples peuvent s'expliquer par analogie avec les mots dialectaux *ṛyâḍa*, *ṣâyeb*, *ʿyâr*, etc., remontant à des formes classiques, dans lesquels le *w* radical était déjà devenu *y* au contact de la voyelle palatale *ī*[2].

β. *y* a passé à *w* : dans les mots de la forme comparative *ʾaqtalu* : *ʾázwəd* «plus abondant», cf. cl. *ʾázyadu* ($\sqrt{z\text{-}y\text{-}d}$); *ʾakwəs* «plus beau», cf. cl. *ʾákyasu* «plus intelligent» ($\sqrt{k\text{-}y\text{-}s}$); *ʾáfwəd*[3] «plus utile», cf. cl. *ʾafāda* «il a été utile» ($\sqrt{f\text{-}y\text{-}d}$); — dans les diminutifs des formes *qutailuⁿ* et *qutaiyaluⁿ* : *ʿwáinė* «petite source, petit œil», cf. cl. *ʿuyáinatuⁿ*; *twainė* «petit figuier», cf. cl. *tuyáinatuⁿ*; *šwai* (ou *šwáiyė*) «un peu», littᵗ «une petite chose», cf. cl. *šuyáiʾuⁿ*; *kwáiyes* «très joli», cf. cl. *kuyáiyasuⁿ*; *hwáiyen* «très facile», cf. cl. *huyáiyanuⁿ*[4]; — enfin dans un petit nombre de mots sans qu'on en puisse donner une explication plausible : *ṛáʾ/qwė* «magie», cf. cl. *rúqyatuⁿ*; *ʾ/qâwəḍ* «il a fait des échanges», cf. cl. *qâyaḍa*; *naʿwė* «un faire-part», cf. cl. *náʿyatuⁿ*; *ḥamwė* «action de chauffer», cf. cl.* *ḥámayatuⁿ*, de *ḥámiya* ($\sqrt{ḥ\text{-}m\text{-}y}$) «il a chauffé» ; *dnâwė* «bassesse», cf. cl. *danâyatuⁿ*; *sáʾ/qwė* «poison donné en potion», cf. cl. $\sqrt{s\text{-}q\text{-}y}$. Ces faits ne sauraient être regardés comme purement phonétiques : il s'agit ici d'analogies partant de formes où le *y* radical avait pris la place d'un *w* (ou inversement, suivant le procédé indiqué dans la note 2).

(1) A côté de *ʾ/qáuwəm* «il a redressé», forme réempruntée sans doute au classique.

(2) En réalité *-iwa-* préhistorique est devenu *-i-a-* par chute de *w*, d'où *-i-y-a-* avec un *y* de transition. De même *-uya-* préhistorique est devenu *-u-a-* puis *u-w-a* avec un *w* de transition. L'analogie a largement profité de cette situation équivoque.

(3) A côté de la forme *ʾáfyeḍ*.

(4) Cf. *stáhwən* à côté de *stáhyen* «il a trouvé facile», cf. cl. *istahâna*, inusité dans ce sens ($\sqrt{h\text{-}w\text{-}n}$). — Le passage des cl. *ʿuyáinatuⁿ*, *kuyaiyasuⁿ*, etc..., à *ʿwáinė*, *kwáiyes*, etc., est dû, sans aucun doute, à une dissimilation régressive.

4° *w* et *y* sont secondaires. — Nous l'avons déjà vu, *w* et *y* représentent, en général, les class. وُ et يُ. Il sont, quelquefois, secondaires à Kfárʿabìda et apparaissent là où le classique ne les possède pas ou ne les possède plus.

α. *w* est introduit, par analogie, dans quelques mots qui proviennent des verbes à 1re radicale *w* : *wṓhbė* «don (et nom propre d'homme)», au lieu de cl. *híbatuⁿ* (√*w-h-b*) ; *wṓʿdė* «promesse», au lieu de *ʿídatuⁿ*[1] (√*w-ʿ-d*) ; *wásmė* «signe, marque», au lieu de cl. *símatuⁿ*. — *w* provient de *g* ou de *gw* dans *wöṛdyân*, cf. frç. *gardien*, ital. *guardiano;* il provient aussi de *v* dans *bṛâwu* (à côté de *bṛâbu* ou *bṛâfu*), cf. frç. et ital. *bravo; mnāuṛât* <* *mnāwrât*, cf. frç. *manœuvres*.

β. *y* est rétabli, par analogie, sous l'influence d'un *y* radical (cf. *Morphologie*), dans les participes passifs féminins des verbes *tertiae y* au 2e thème : *mḫøbbâyė* «cachée», cf. cl. *muḫabbâtuⁿ* (√*ḫ-b-y*); *mẏöṭṭâyė* «couverte», cf. cl. *muẏaṭṭâtuⁿ* (√*ẏ-ṭ-y*); etc. — de même, à la 3e personne plur. du parfait des verbes *tertiae y* ou *w*[2] : *ṛṓḍyu* «ils ont consenti», cf. cl. *ráḍū* (√*r-ḍ-y*); *ẏẹ́zyu* «ils ont fait une incursion», cf. cl. *ẏázau̯* (√*ẏ-z-w*); *rómyu* «ils ont jeté», cf. cl. *rámau̯* (√*r-m-y*); on dit aussi *rómyẹt* «elle a jeté» et *ẏẹ́zyẹt* «elle a fait une incursion», au lieu de cl. *rámat* et *ẏázat*, par analogie avec *ráḍiyat* «elle a consenti».

γ. Enfin, *w* et *y* proviennent, dans nombre de mots, de l'attaque vocalique forte (cf. plus haut, *hamza*).

CHANGEMENTS COMBINATOIRES.

1° *Assimilation.*

α. *Assimilation partielle en contact ou à distance.*

1. *l* passe quelquefois à *r* dans le voisinage médiat d'une dentale : *ráit̯* «plaise à Dieu que» < cl. *láit̯a; ṭaṛḥîyė* «feuille de

[1] A côté de *wáʿdaᴗuⁿ* (même sens).

[2] Dans notre parler, les verbes *tertiae w*, ainsi que les verbes *tertiae'*, n'existent plus comme tels; ils ont passé aux verbes *tertiae y* (cf. plus loin, *Morphologie*).

papier» < néo-cl. *ṭalḥiyatu*ⁿ; *kárat* «il a transvasé» < cl. *kálata*[1]. On peut noter, à ce propos, que le groupe *tl* devient *kl* dans certaines langues (p. ex., en latin et en lituanien), tandis que le groupe *tr* subsiste, ce qui semble indiquer une faculté de combinaison plus stable entre *t* et *r* qu'entre *t* et *l*. Cf. encore *táiyen* «herbe sauvage» < cl. *θáiyilu*ⁿ, en vertu d'une assimilation analogue (ce dernier exemple peut s'expliquer aussi par la tendance au passage de *l* finale à *n*, cf. plus haut).

2. *r* passe quelquefois à *l* dans le voisinage de l'explosive vélaire *q*, de la chuintante *š* et de la sifflante sourde *s*[2] : *lámmə'/q* «il a bâclé (un travail)» < cl. *rámmaqa; šlû'/q* «siroco» (vent d'Est), cf. cl. *šurûqu*ⁿ «lever du soleil»; *šelš* «racine» < syr. *šeršā; kattûl* (nom propre de femme) < **kattûr* (sur le type *qattûl*), cf. *katirîna; fálęš* «il étendit, déplia» (une étoffe), cf. cl. *fáraša* «il étendit par terre, établit»; *hęlęs* «il broya très fin», *mahlûsé* «ragoût de pomme de terre», cl. *hárasa* (même sens).

3. *m* s'assimile en *n* dans le voisinage immédiat d'une dentale subséquente : *ṣönd* «charrue» (dans quelques villages libanais *ṣómd*, archaïsme), cf. syr. *ṣāmdē* (pluriel de *ṣāmdā*) «morceaux de bois fourchu du métier du tisserand»; *ʿénd* «maîtresse branche (sur laquelle plusieurs autres prennent naissance)» (et *ʿánnęd* «il a coupé les grandes branches d'un arbre»), cf. cl. *ʿámada* «il a soutenu», et *ʿamūdu*ⁿ «fût, tige, colonne, pilier». Quant à *ntála* «il s'est rempli» en face du cl. *imtála'a*, VIIIᵉ thème de *mála'a* «il a rempli», il obéit à la même loi phonétique : le cl. *imtála'a* aboutit à dial. *ntála* avec changement de *m* en *n* au contact de *t;* dans la suite, les sujets parlants ont cru voir dans *ntála* un VIIᵉ thème d'un verbe *tertiae y*, soit **talā* $(\sqrt{t\text{-}l\text{-}y})$, qu'ils ont employée dans le sens de «remplir» (ainsi *tálla-ž-žáṛṛa* «il a rempli la jarre»).

Remarque. — C'est, sans doute, par étymologie populaire qu'en face de cl. *nāwûsu*ⁿ «caveau sépulcral, sarcophage», on a à

[1] Cf. cl. *ḫálaṭa* «il a mêlé» > *ḫáraṭa*, cf. syr. *ḥᶜlaṭ; fálṭaḥa* à côté de *fárṭaḥa* «il a aplati» (toutefois, il s'agit peut-être ici de variations d'origine morphologique).

[2] Ceci est une simple constatation et non un essai d'explication. — Ajouter ici *zammûlé* «bec étroit d'un vase» doublet de *zammûṛa* (moins usité que *zəmmáiṛa*) «espèce de fifre composé d'un roseau long comme le petit doigt mais moins gros», cl. *zammûratu*ⁿ «flûte, flûte à deux tuyaux», cf. syr. *zāmūrē* «tuyaux, siphons de bains chauds». Au sens obscène, ce mot s'est croisé avec *z-b-b* qui lui a pris son *r* et lui a passé son *b*. On dit *zambûṛa* et *zabr* «penis».

Kfár'abîda *nāmûs*. Le mot a été rapporté à la racine *námasa* «il a caché», *námisa* «il s'est caché».

4. *n* s'assimile en *m* toutes les fois qu'il est suivi immédiatement de la labiale *b* : *žómb* «flanc, côté, jambe» < cl. *žánbu*^{n}; *'ámbaṛ* «ambre» < cl. *'ánbaru*^{n}, cf. syr. *'ambar; támbək* «tabac persan» < pers. *tanbak; zámbə'/q* «lys» < cl. *zanbaqu*^{n}; etc. C'est par une telle assimilation qu'il faut expliquer la forme, très répandue dans les dialectes de Syrie *'am* < *'an* (préposition) «de», qui s'ajoute à l'aoriste en même temps que *b* et lui donne le sens du présent : *'ambâkọl* «je suis en train de manger» au lieu de *'an* + *bi* + *'ākulu*. Mais dès que le préfixe dialectal *b* disparaît de l'aoriste, *'am*- reprend sa forme classique, soit *'an* : *'anyâkọl* «il est en train de manger»; *'antâkọl* «tu es en train de manger», et non pas **'amyâkọl*, **'amtâkọl*, etc.; *'am* est quelquefois remplacé par la préposition dialectale *man* < cl. *min* (même sens que *'an*), lorsque l'aoriste n'est pas précédé de *b* (voir plus loin) : *manyâkọl* a exactement la même signification que *'anyâkọl*[1]. Quant à *máu̯raž* «herse», il peut s'expliquer soit par l'assimilation de *n* en *m* à la labiale *u̯* < cl. *náu̯ražu*^{n} soit par confusion de ce dernier avec l'hébreu *mōraγ*[2].

n passe à *l* après s'être assimilé à *r* dans *'ọṛγọl* «orgue», cl. *'úrγunu*^{n}, gr. *ὄργανον* (probablement par l'intermédiaire de **'ọṛγọṛ* assimilation totale suivie de dissimilation). Cf. pour *γ*, page 32.

β. Assimilation totale en contact ou à distance.

1. *l* s'assimile (à distance) à *r* subséquent dans le mot latin *cellarium*, qui devient à Kfár'abîda *kṛâṛ* «cellier», cf. turc *kilār*[3] et dans le mot français *revolver*, qui devient dans le parler *fọrfâr* (avec chute de *r* initial par dissimilation).

2. *n* s'assimile (en contact) à *l* : *progressivement* dans *'/qallûsé* «bonnet, calotte» < **'/qalnûsé* < cl. *qalánsawatu*^{n}[4]; *régressivement*

[1] Cette explication, certaine à mes yeux, diffère de celle qui veut que *'am* soit une apocope de *'ammâl*, adjectif d'intensité du verbe *'ámila* «il a fait», qu'on retrouve quelquefois employé à côté de *'am* dans la langue des demi-lettrés. Il est possible toutefois que les sujets parlants aient cru voir dans *'am* un débris de *'ammâl* et qu'ils aient employé à l'occasion indifféremment les deux formes comme cela se produit p. ex. en Palestine.

[2] Le *m* au lieu de *n* peut s'expliquer aussi par le fait que *máu̯raž* est un nom d'instrument.

[3] Mot «voyageur»; cf. l'all. *keller*, emprunté très anciennement à *cellarium* (premiers siècles de notre ère).

[4] Ou bien dérivé du cl. *qállasa* «il a mis à quelqu'un le *qalánsawatu*^{n}».

dans *ḥállu*[1] «il est temps pour lui de...» < **ḥánlu* < cl. *ḥâna* + *lahu* (cf. lat. *illætabilis*, frç. *illuminer*, gr. συλλαβή, etc.). — Quant à *seddân* dial. «enclume», il ne provient pas directement du cl. *sandānu*ⁿ (pers.), avec assimilation totale de *n* en *d*, mais il représente plutôt le syriaque *saddānā* (même sens). C'est en somme le même cas que *dabbûr* «frelon», qui provient du syriaque *debbūrā*, et non du cl. *zunbūru*ⁿ.

3. *r* finale s'assimile (en contact) à *ž* précédent dans *házž* (et ses dérivés) «il s'est enfui, il a émigré» < cl. *házara;* — paraît s'assimiler dans les mêmes conditions à *d* dans *ʾ/qádᵈ* (usité à côté de *ʾ/qádar*) «quantité comme, pareil» < **ʾ/qádr* < cl. *qádaru*ⁿ; on dit également *ʾaš ʾ/qádᵈ*, ou bien *ʾašʾ/qádar* «une telle quantité !», mais il y a bien plutôt eu confusion avec le cl. *qáddu*ⁿ «quantité, mesure».

2° *Dissimilation.*

Comme dans toutes les langues sémitiques (cf. Brockelmann, p. 102), à Kfárʿabîda, deux sonantes dans un même mot s'influencent de telle sorte que l'une des deux, généralement la première, change son articulation ou disparaît complètement.

α. *Dissimilation à distance.*

1. *l–l* aboutit à *n–l :* cl. *ṣalṣâluⁿ* «argile» > dial. *ṣönṣâl; sílsilatuⁿ* «chaîne» > *sénslé*[2]; *dáldala* «il a eu les bras ballants» > *dándel* «il a suspendu» et *tadáldala* «il fut agité» (en parl. d'un objet suspendu) > *ᵈdándel* «il est suspendu» sous l'influence du syr. *dandel* et *ʾeddandel* (même sens); *zálzalatuⁿ* «tremblement de terre» > *zénzlé* «foudre, tremblement de terre», cf. syr. *zunzālā* (même sens); dans les deux derniers exemples, le syriaque présente un phénomène identique. De même *l* se dissimile quand le mot contient un *r;* le résultat est également *n*, qui s'assimile en *m* lorsqu'il est immédiatement suivi d'un *b : al-bâriḥu* «hier» > **nbâreḥ* > *mbâreḥ* (dial.)[3]; *ballûratuⁿ* «cristal» > *bannûra* «cristal» (nom propre de femme); *fānélla*, cf. frç. *flanelle.*

[1] Contamination de cl. *ḥalla* «il est permis, il est obligatoire pour..., elle est en échéance (dette)».

[2] Cf. syr. *šiššaltā* ou *šīšaltā* «chaîne», pour **šalšaltā.*

[3] «La prononciation *embâreḥ*, seule usitée en Syrie, en Palestine et en Égypte, ne renferme pas l'article sudarabique (*em-*), ce que quelques dialectologues ont soutenu, mais c'est une assimilation sous l'influence du *b*»; cf. Landberg, *Daθīnah*, p. 287.

Remarque. — Le mot dialectal *'/qaiyûlė* «sieste» ne provient pas par dissimilation de cl. *qaiłûlatu*ⁿ (même sens), mais il a été transformé par étymologie populaire d'après le cl. *qáiyala* «il a fait la sieste» > dial. *'/qáiyęl.*

2. *r-r* aboutit généralement à *zéro-r* ou *r-zéro* : pers. *pergār* «compas» > néo-cl. *birkâru*ⁿ (ou *firžāru*ⁿ) > dial. *bīkâṛ;* pers. et turc *renžber* «laboureur, ouvrier maçon» > *'ęnžbâṛė* «naïf, de talent médiocre» ; français *revolver* > dial. *fọṛfâr;* cl. *rîžlu*ⁿ «pied» > **rižr* par assim. > *'ęžr;* gr. πατριάρχης «patriarche» > syr. *paṭrīyarχā̈* > dial. *báṭrak* (le sens de la dissimilation n'est pas le même, ce qui montre que l'adaptation ne s'est pas faite dans notre dialecte, ou s'est faite à une époque différente de celle des mots précédents)[1].

r-r > (quelquefois) *n-r :* cl. *ṭurṭûru*ⁿ «bonnet long et pointu» > dial. *ṭanṭûṛ* (ou *ṭanṭûṛa*); frç. *général* > **žęnęrāṛ* > dial. *žęnęnâṛ;* ce dernier mot (emprunt) semble montrer qu'il s'agit d'un fait peu ancien.

Remarque. — En face du cl. *ṣurāḥîyatu*ⁿ «dame-jeanne», notre parler présente *ṣlāḥîyė* où la nuance *l* n'est due ni à une assimilation ni à une dissimilation : il y a eu confusion du mot arabe avec le mot syriaque *ṣᵉlūḥīθā̈* «phiala, lagena», cf. hébr. *ṣēlāḥōθ* «plat», *ṣᵉlōḥīθ* et *ṣallaḥaθ* (même sens)[2].

3. *n-n* > *m-n :* néo-cl. *naqâniqu* «saucisse» > dial. *m'/qânę'/q.*
n-n > *n-l :* turc *zangīn* «richissime» > *zaṅgîl.*
n-n > *zéro-n :* cl. *šínšinatu*ⁿ «naturel, aspect» > *šęšnė; yāman* «ô celui qui» + *žâ'anā* «nous est venu» > dial. *yāmīžâna* (refrain d'une chanson populaire).

En contact on a, par différenciation, *rn* dans cl. *qunnabîṭu*ⁿ «chou-fleur» > dial. *'/qarnabît.*

Il faut, enfin, mentionner un exemple dans lequel *n* tombe, par dissimilation d'une autre sonante : pers. *nargīlė* «narguilé» > dial. *'argîlė*[3].

[1] Pour dial. *šar'/qûṭa* «étincelle» < syr. *šᵉraγraγyā̈θā̈*, ce mot s'explique par superposition syllabique *šᵉ* $\begin{matrix} raγ \\ raγ \end{matrix}$ *yā̈θā̈* > **šᵉraγyā̈θā̈* > dial. *šar'/qûṭa.*

[2] La chose ne saurait être mise en doute, car notre mot dialectal signifie non seulement «dame-jeanne» mais aussi «plat», «bouteille», «coupe».

[3] Dans le dial. *mžád*ᵈ «est-ce vrai ?», au lieu du cl. *min* + *žaddi*ⁿ, c'est la chute de *i* qui a entraîné celle de *n*. On dit du reste à Kfár'abîda *mžád*ᵈ lorsque ce mot est employé comme adverbe d'interrogation, et, par conséquent, au commencement de la phrase. Partout ailleurs, on dit *mönžád*ᵈ : *mžád*ᵈ *žá* «est-ce vrai qu'il est venu ?» ; au contraire *'antęḥkė mönžád*ᵈ «tu parles sérieusement?» ou «est-ce que tu parles sérieusement?». Comme on le voit, l'interrogation porte dans le dernier exemple sur le mot-*tęḥkė.*

4. *m-n* > *m-l* : cl. *ḫámmana* «il a déterminé approximativement, il a conjecturé» > dial. *ḫámməl* (à côté de *ḫámmön*) «il a cru, il a pensé»; *lammā* + *'an* + *žâ'a* «lorsqu'il est venu» > dial. *lømmölža*.

d-n > *d-m* : turc *dizgīn* «rênes, brides» > * *dęskîm* > dial. *ṭezkîm*[1].

On l'a déjà vu (p. 66), *m* est, dans deux exemples, dissimilée en *b* par une autre *m*. Elle est dissimilée en *n* par une labiale précédente : cl. *márhamu*ⁿ «pommade» > dial. *márhan*; *barîmatu*ⁿ «vrille, foret» > *baṛṛînė*; ital. *pomi d'óro* «tomate» > *banadûṛa*. Le cl. *márhamu*ⁿ (mot étranger) devenu *marhan* «pommade», peut s'expliquer simplement par le passage de *m* final à *n* (p. 70).

m tombe par dissimilation dans le voisinage d'une labiale sonore : *'ábžiš* «je ne viens pas» < *mā* + *bi* + *'ažî'u* + *š* et ⁽'⁾*ámönžîš* «nous ne venons pas» < *mā* + *bi* + *nažî'u* + *š*, où *m* de la négative *mā* a été sans aucun doute éliminée par dissimilation de *b* et de *m*, préfixes dialectaux; en effet *m* est maintenue dans cette position toutes les fois que *b* (*m*) préfixe ne paraît pas à l'aoriste, comme dans *'ána bö'/qdęr māžîš* «est-ce que moi je puis ne pas venir?».

En fin de mot, le *m* du pronom personnel autonome de la deuxième personne plur. masc. et de la désinence de la deuxième personne plur. masc. du parfait tombe : *'ẹ́ntu* «vous» au lieu de cl. *'antum* et *ḍṛábtu* «vous avez frappé» au lieu de cl. *ḍarábtum*.

Signalons enfin *nbú* au lieu et à côté de *nbúm* (mot que le tout petit enfant emploie pour demander à boire).

Le mot *ʿatrînė* «fourche en bois à deux branches pour retourner les blés et les foins» contient certainement le mot syriaque *trēn* «deux», mais faut-il voir dans *ʿa-* le début de *ʿam* «avec» (où *m* serait tombé par dissimilation), ou encore un débris de *ʿaδ* «jusque» ou même de *ʿal* «sur»?

Remarque. — *Náu̯wa* «il a miaulé» (IIᵉ thème), en face de cl. *mâ'a* ($\sqrt{m\text{-}w\text{-}'}$, même sens), s'explique certainement comme *báʿa'/q* «il a bêlé» par opposition au cl. *má'aqa* (onomatopée), p. 13, note 3.

3° *Métathèse.*

Les sonantes fournissent à Kfárʿabîda peu d'exemples de métathèse. En voici cependant quelques-uns : *náʿal* (à côté de *láʿan*) «il a maudit» < cl. *láʿana*; *nabrîš* «tuyau de narguilé» < néo-cl.

[1] Malgré la graphie *z*, il est incontestable que l'on prononce un *s* sourd.

*narbîžu*ⁿ ou *narbîšu*ⁿ (persan); *ʿarmûṭ* «voleur, gueux, méchant» < cl. *ʿumrûṭu*ⁿ; *mòʿʾ/qái̯lè* «petit crochet, bâton à crochet» au lieu de *muʿlai̯qatu*ⁿ, diminutif du cl. *miʿlâqu*ⁿ (sur ce mot, voir p. 33); *lákkęf* «il s'efforça de faire consentir à...» < cl. *kállafa*.

CHAPITRE II.

VOYELLES.

I. DIPHTONGUES.

Dans le chapitre précédent nous avons vu que les deux semi-voyelles, suivies immédiatement d'une voyelle quelconque, sont à Kfárʿabîda comme en classique de véritables consonnes, et que c'est la raison pour laquelle nous avons préféré les étudier avec les consonnes (et les noter par les signes *w* et *y*). Nous avons vu aussi qu'elles peuvent être suivies immédiatement d'une consonne et précédées d'une voyelle, et que dans ce cas elles se joignent dans la prononciation à cette voyelle de manière à former une diphtongue. C'est ce cas qu'il nous reste à étudier.

Les semi-voyelles *u̯* et *i̯*, employées comme deuxième élément de diphtongue, ont toujours à Kfárʿabîda (sauf quelques cas de réduction), la même forme qu'en classique. Le premier élément de la diphtongue peut théoriquement être soit *i*, soit *u*, soit *a*, d'où trois sortes de diphtongues possibles : *iu̯*, *ii̯*; *uu̯*, *ui̯*; enfin *au̯*, *ai̯*. Le sémitique commun ne connaissait déjà plus les deux premières séries de diphtongues *ii̯* (*iu̯*) et *uu̯* (*ui̯*); la première avait été réduite à *ī* et la seconde à *ū* (cf. Brockelmann, p. 94).

Dans la suite, toutes les langues sémitiques, sauf l'arabe, ont réduit *au̯* et *ai̯* du sémitique commun, tandis que l'araméen les a conservées en syllabe fermée par une seule consonne s'ajoutant à *i̯* et *u̯* (type *bai̯tā̆*, *yau̯mā̆*). La plupart des dialectes arabes modernes ont effectué la même réduction et ne possèdent plus les diphtongues classiques.

A Kfárʿabîda où elles sont conservées (comme dans tout le Liban), on ne connaît à proprement parler, sauf à la finale, que les diphtongues *au̯* et *ai̯*, à premier élément bref[1]. Les diph-

[1] Il en est déjà ainsi et sans restriction pour l'arabe classique. — Ceci est vrai pour l'ensemble du parler, sauf à la finale de quelques monosyllabes, voir p. 101 en note.

tongues *ui̯* et *iu̯* peuvent se produire secondairement par suite d'une prononciation rapide entre deux mots différents à finale et à initiale vocaliques : *bŏdduiṛûḥ* «il veut s'en aller» au lieu de **badduhu* (cl. *bi* + *widdihi*) + *yarûḥu; mönniu̯lái̯k* «de vous à moi, entre nous», litt^t. «de moi à vous», au lieu de *minnī* + *wa* + *'ilái̯ka*[1]. Ces diphtongues, de date récente, restent inaltérées. C'est également à la suite d'une évolution secondaire que notre parler s'est trouvé en face de diphtongues à premier élément long : *'/qâimė* « se levant » (fém.) < **'/qâyimė* < cl. *qâ'imatu^n*. — Il a résolu la difficulté en vocalisant le deuxième élément, ce qui a permis au premier de rester long. Aussi, contrairement à d'autres linguistes, on n'attribuera pas dans ce travail le signe de semi-voyelle à la sonante *i* ou *u* quand elle se trouve après une voyelle longue.

Comme nous l'avons fait pour les semi-voyelles *w* et *y*, nous étudierons ici *au̯* et *ai̯* dans les quatre cas qui peuvent se présenter : 1° *au̯* et *ai̯* ont conservé sans changement leur valeur de diphtongue; 2° ils se sont réduits à des voyelles *unes;* 3° *au̯* a pris la place de *ai̯* ou *ai̯* celle de *au̯;* 4° *au̯* et *ai̯* sont secondaires.

1° *au̯* et *ai̯* ont conservé sans changement leur valeur de diphtongue.

D'une façon générale, les diphtongues dialectales *au̯* et *ai̯* représentent ـَوْ et ـَيْ, et à la différence de l'immense majorité des dialectes modernes[2], elles se maintiennent toutes les fois que leur premier élément *a* est resté pur : *máu̯ḍaʿ* «endroit» < cl. *máu̯ḍaʿu^n; ḫáu̯lė* «intendant» < cl. *ḫau̯lîyu^n; möstáu̯ʿẹd* «se promettant, espérant», cf. cl. *wáʿada* «il a promis»; *'/qáu̯wəl* «il a fait dire» < cl. *qáu̯wala; lái̯lė* «nuit» < cl. *lái̯latu^n; kái̯yẹl* «il a mesuré» (le grain) < cl. *kái̯yala; ẏai̯mė* «nuage» < cl. *ẏái̯matu^n; láu̯* «si» < *láu̯; žáu̯* «atmosphère» < *žáu̯wu^n; ḥái̯* «vivant» < cl. *ḥái̯yu^n; máu̯tna* «notre mort» < cl. *máu̯tunā; láu̯n* «couleur» < cl. *láu̯nu^n; bái̯t* «maison» < cl. *bai̯tu^n;* etc.

2° *au̯* et *ai̯* se réduisent à de simples voyelles lorsque l'*a* s'est altéré en *ẹ*, ce qui lui a permis de se fondre ensuite avec le second élément.

[1] Le syriaque connaît lui aussi les deux diphtongues *ui̯* et *iu̯* qui se produisent par suite de la suffixation du pronom de la 3e personne masc. sing. à une forme nominale ou verbale; cf. *qaṭlui̯* «ils l'ont tué»; *qᵉṭaltiu̯* «tu (fém.) l'as tué»; *'aḥui̯* «son frère». En outre, en syriaque *au̯* et *ai̯* sont maintenus en syllabe ouverte inaccentuée et en syllabe finale qui ne se trouve fermée qu'à la dernière étape de l'évolution. Elles sont réduites à des voyelles longues en syllabe fermée non accentuée (cf. Brockelmann, p. 95).

[2] Sur la réduction et la conservation des diphtongues dans les dialectes modernes, cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, t. XIV, p. 128 et notes.

La réduction se fait dans certaines positions mais beaucoup plus rarement que dans les autres dialectes modernes[1].

α. *au̯* et *ai̯* passent à *ū* et *ī* (voir p. 98-99) dans les mots de la forme *qattâlu*ⁿ appartenant à des racines *mediae w*, *mediae y* ou *mediae ʾ* (donnant *w* ou *y* [2]) : *ʾ/qūwâl* «poète populaire» < cl. *qau̯wâlu*ⁿ (√*q-w-l*) «grand parleur»; *fūwâr* «source qui jaillit avec force» < cl. *fau̯wâru*ⁿ (√*f-w-r*) «qui bout à gros bouillon»; *rūwâs* «qui vend des têtes de bétail» < **rau̯wâs* < cl. *raʾʾâsu*ⁿ (√*r-ʾ-s*); *ḫīyâṭ* «tailleur» < cl. *ḫai̯yâṭu*ⁿ (√*ḫ-y-ṭ*); *ṣīyâd* «chasseur» < cl. *ṣai̯yâdu*ⁿ (√*ṣ-y-d*); dans les mots de la forme *qatlânu*ⁿ : *žūʿân* (à côté de *žīʿân*) «qui a faim» < cl. *žau̯ʿânu*ⁿ (√*ž-w-ʿ*); *žūlân* «action de parcourir, de tourner» < **žau̯lânu*ⁿ (√*ž-w-l*); *ḥīwân* «animal» < **ḥai̯wân* < cl. *ḥay(a)wânu*ⁿ (√*ḥ-y-w*); *šīṭân* «Satan, démon» < cl. *šai̯ṭânu*ⁿ [3] (voir p. 99); dans les mots du type *taqtîlu*ⁿ de verbes à première radicale *w* ou *y* : *tūʾ/qîf* «arrestation, suspension» < cl. *tau̯qîfu*ⁿ (√*w-q-f*); *tūfīʾ/q* «succès (nom propre d'homme)» < cl. *tau̯fīqu*ⁿ (√*w-f-q*); *tūṣîlé* «course en voiture» < cl. *tau̯ṣîlatu*ⁿ (√*w-ṣ-l*); *tūbîsé* «action de faire sécher» < cl. *tai̯bîsatu*ⁿ (√*y-b-s*) etc.; dans les pluriels du type *ʾaqtâlu*ⁿ (voir plus loin), *u̯* passe à *u* et *i̯* à *i* : *ulâd* «enfants» < cl. *ʾau̯lâdu*ⁿ; *uṣâf* «qualités» < cl. *ʾau̯ṣâfu*ⁿ; *ʾītâm* «orphelins» < cl. *ʾai̯tâmu*ⁿ; dans les pluriels du type *ʾáqtilatu*ⁿ (voir plus loin) : *ʾûʿyé* «vases» < **ʾau̯ʿyé* < cl. *ʾáu̯ʿiyatu*ⁿ; dans quelques imparfaits de verbes à première radicale *w* ou *y*, formes où la semi-voyelle initiale a été introduite par analogie avec le parfait : *yûžęʿ* «il fait mal (lat. *dolet*)» < cl. *yáu̯žaʿu* (√*w-ž-ʿ*); *yîbəs* «il se dessèche» < cl. *yái̯basu* (√*y-b-s*), etc...

Remarque. — Les parfaits des verbes *tertiae w* ou *y* semblent réduire leurs diphtongues *au̯* et *ai̯* : *rmît* «j'ai jeté», cf. cl. *ramái̯tu* (√*r-m-y*); *nmît* «tu as crû, grandi», cf. cl. *namáu̯ta* (√*n-m-w*) [4]; *bkîté* «tu as pleuré (fém.)», cf. cl. *bakái̯ti* (√*b-k-y*), etc. Mais la réduction ici n'est qu'apparente et s'explique comme on le verra par le fait que les verbes *tertiae y* du type *qátala* : *yáqtilu*

[1] A Beyrouth, *au̯* et *ai̯* se réduisent toujours à *o̯* et à *e̯* lorsqu'ils sont en syllabe fermée : *yóm* «jour» < cl. *yáu̯mu*ⁿ; *bén* «entre» < cl. *bái̯na*; etc.

[2] Phonétiquement ou du moins par analogie.

[3] C'est également grâce à une dissimilation vocalique régressive que les cl. *ḥái̯ratu*ⁿ «étonnement», *ǵái̯ratu*ⁿ «zèle», etc. sont devenus dans le parler *ḥîra*, *ǵîra*.

[4] Se rappeler que les verbes *tertiae w* sont ramenés dans notre parler aux verbes *tertiae y*.

ont été ramenés, au parfait, analogiquement aux verbes *tertiae y* du type *qátila : yáqtalu.*

β. au̯ passe à *ọ* et *ai̯* à *ī*[1] dans quelques mots usuels : *họn* «ici» contraction et doublet de *hau̯n* < cl. *hāhunā; mọš* « ce n'est pas» contraction et doublet de dial. *mau̯š* < cl. *mā* + *huwa* (+ *š*); *kîf* «comment?» < cl. *kai̯fa; šī* «chose» < cl. *šái̯ʾuⁿ; sîdė* «monsieur» < cl. *sái̯yidī*[2], etc.

γ. au̯ et *ai̯* passent à *a* bref en syllabe fermée par suite d'une prononciation rapide[3] : *bat ḥánna* «la maison de Jean» < cl. *bái̯tu ḥánnā; mònẏáṛ šáṛʳ* «sans mal» < cl. *min* + *ẏái̯ri* + *šárriⁿ; ḫar mṓnnẹk* «il vaut mieux que toi»; cf. cl. *ḫái̯ruⁿ minka; ʿanṭûṛa* (village libanais) < syr. *ʿai̯nå* «source» + *ṭūrā̊* «montagne»; *lášta* «pourquoi?» < cl. *li* + *ʾai̯yi* + *šái̯ʾiⁿ* + . . .; *maʿlákš* «cela ne te regarde pas» < cl. *mā* + *ʿalai̯ka* (+ *š*); *lánnu* «s'il est» < cl. *lau̯* + *ʾanna-hu; btẹddîn* (nom d'un village libanais, résidence d'hiver du gouverneur) < **batẹddīn* < cl. *bái̯tu-d-dîni* «la maison de la justice».

3° *au̯* a pris la place de *ai̯* ou *ai̯* celle de *au̯*.

De même que les semi-voyelles *w* et *y* se remplacent mutuellement sous l'influence des voyelles suivantes ou par confusion analogique, de même *au̯* et *ai̯* se rencontrent l'un pour l'autre, mais moins fréquemment.

α. au̯ classique a passé à *ai̯* : dans quelques verbes de la forme *qáttala* des racines *mediae w : ṛái̯yẹḍ* «il a dompté», cf. cl. *ráu̯waḍa* ($\sqrt{r\text{-}w\text{-}ḍ}$), etc.; de même dans *sai̯kûnė* «petite branche morte», dimin. de syr. *sau̯kå̄* «branche, rameau».

β. ai̯ a passé à *au̯* : dans quelques verbes de la forme *qáttala*, des racines *mediae y : ṭáu̯wəš* (et ses dérivés) «il a étourdi» en face du cl. *ṭái̯yaša* ($\sqrt{ṭ\text{-}y\text{-}š}$); *ṭáu̯wəf* «il a inondé» en face du syr. *ṭai̯yeφ* et dans quelques mots comme *záu̯d* «surplus, augmentation», cf. cl. *zái̯duⁿ*.

4° *au̯* et *ai̯* sont secondaires.

A la différence de linguistes autorisés[4], nous ne regardons

[1] Par l'intermédiaire de *ẹ̄*.

[2] Ces mots pourraient être des emprunts aux parlers citadins (Beyrouth, Tripoli de Damas) où les diphtongues se réduisent en règle.

[3] Cette évolution est naturellement bien plus récente que celle du type *qai̯tâluⁿ* > *qītâl*.

[4] W. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, t. XIV, p. 130; M. Cohen, p. 113.

pas comme diphtongues secondaires à premier élément long celles qui se produisent par la fusion d'une voyelle longue, soit *ā*, avec une semi-voyelle suivante vocalisée [1], par exemple dans *zâuyė* «angle» < cl. *zâwiyatu*ⁿ, et *ṣâimė* «jeûnant» (fém.) < cl. *ṣâ'imatu*ⁿ.

α. *au̯* et *ai̯* peuvent représenter à Kfárʿabîda ـَاوِ (c'est-à-dire *āwa*, *āwi*, *āwu*), et ـَايِ (c'est-à-dire *āya*, *āyi*, *ayu*) classiques, et sont alors appelés diphtongues secondaires. La voyelle longue *ā*, se trouvant en syllabe fermée par deux consonnes, par suite de la chute de la voyelle subséquente (*a*, *i*, *u*), s'abrège en *a*, ce qui permet au *w* et au *y* de subsister sous forme de second élément de diphtongue : *blau̯žûdu* «sans sa présence (on se passera de lui)», cf. cl. *bilā* + *wužûdihi*; *lau̯dîʿ ulau̯dîʿ* «il n'est ni humble ni doux» < cl. *lā* + *waḍîʿuⁿ* + *wa* + *lā* + *waḍîʿuⁿ*; *lai̯mût* «il ne mourra pas (qu'il ne meure pas)» < cl. *lā* + *yamûtu*; *mai̯žîš* «il ne viendra pas» < cl. *mā* + *yažîʾu* + (*š*); *tai̯rûḥ* «pour qu'il aille» < *tā* (c'est-à-dire *ḥattā*) + *yarûḥa*; *ʿai̯mînė* «sur ma droite» < *ʿā* (c'est-à-dire *ʿalā*) + *yamînī*; *ḥáiṭ* «mur» < **ḥâyiṭ* < cl. *ḥâʾiṭuⁿ*; *máiḍė* «réfectoire, salle à manger» < **mâyidė* < cl. *mâʾidatuⁿ*; etc.

β. *au̯* et *ai̯* ont été introduits secondairement dans plusieurs formes nominales et verbales et s'expliquent la plupart du temps par l'influence des consonnes précédentes, par des procédés morphologiques ou analogiques, etc. : *swáiʾ/q* «sorte de pain», cf. cl. *sawîquⁿ*; *ʿáu̯ʾ/qəṣ* «il est piqué» (par une mouche) < dial. *ʿáʾ/qaṣ* «il a piqué» < syr. *ʿeqas*, par analogie avec *šau̯teφ* (forme *qau̯tel*); *ráu̯ḥ* (dans *yāráu̯ḥė* «ô mon âme», terme de tendresse), cf. cl. *rûḥuⁿ* «âme, souffle» par analogie avec *yāʿáiṇė*, litt. «ô mon œil» (terme de tendresse) < cl. *yā* + *ʿáiṇī*; *záibəʾ/q* «mercure», cl. *ziʾbaquⁿ*; *hâidė* «celle-ci», cf. cl. *hādī*; *hau̯dė* «ceux-ci, celles-ci», cf. *hādū*, et cl. *hāʾulâʾi*; *ḫṭaiyė* (à côté de *ḫṭîyė*) «péché, faute», cf. cl. *ḫaṭîʾatuⁿ*, *ḫaṭîyatuⁿ*; *mòddáiṭ* «j'ai étendu par terre», cf. cl. *madadtu* (il en est ainsi de toutes les premières et deuxièmes personnes masc. et fém. sing. et plur. du parfait des verbes à deuxième et troisième radicales semblables), ceci par analogie avec les verbes à troisième radicale *y*, tels que *ʾaddā* ($\sqrt{ʾ\text{-}d\text{-}y}$) [2] «il fit parvenir»; etc.

[1] Cf. p. 73.

[2] Cf. K. Ahrens (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. 64, p. 176). D'après lui et A. Fischer, on rencontre déjà dialectalement des formes telles que *raddaṭu* et *raddātu* en arabe ancien.

II. VOYELLES PROPREMENT DITES.

Notions préliminaires.

On le sait, les grammairiens arabes, tels que Sībawaiḥi et Zamaḫšarī, qui nous ont laissé une si complète description des consonnes, n'ont presque pas parlé des voyelles qu'ils ne regardaient pas d'ailleurs comme de véritables phonèmes. Pour eux, les voyelles arabes se ramènent à trois : *fatḥatu*^{n} = *a*; *kasratu*^{n} = *i*; et *ḍammatu*^{n} = *u*, qu'ils représentaient par les signes ـَ, ـِ et ـُ. Ces voyelles sont signalées comme longues lorsqu'elles sont immédiatement suivies, *a* d'un *alif*, *i* et *u* des deux semi-voyelles correspondantes, d'où le système vocalique de l'arabe classique : *a*, *i*, *u*, *ā*, *ī*, *ū*. Pourtant, quelques-unes de ces voyelles peuvent, d'après les mêmes grammairiens, se nuancer et subir certaines modifications dans leur timbre sous l'influence de consonnes voisines : *a* (*ā*) penche vers *i* (imāla) ou vers *u* (taflīm), et *i* est parfois prononcé comme *u* (ʾišmām). Ces nuances, nous les retrouvons, et d'autres encore, dans le parler de Kfárʿabîda. Aussi allons-nous les étudier successivement avec les voyelles longues et brèves, et voir ce que sont devenues ces voyelles à Kfárʿabîda soit dans les formes nominales, soit dans les formes verbales. Nous considérerons chaque voyelle longue ou brève dans les trois cas qui peuvent se présenter : à l'initiale, à l'intérieur du mot et à la finale, et nous l'examinerons dans chacune de ces positions au point de vue de la conservation ou de la chute, de la quantité ou du timbre, en prenant toujours, contrairement à ce que nous avons fait pour les consonnes, l'arabe classique comme point de départ.

Comme le syriaque, qui nous fournira dans ce chapitre en particulier plusieurs points de comparaison[1], le parler de Kfárʿabîda (il en est de même de la plupart des parlers libanais) est, comparativement à la langue classique, assez pauvre en voyelles de timbre net. Par contre, il est très riche en voyelles de nuance indécise, dont on ne saurait, sinon à l'aide d'instruments, déterminer exactement le timbre. Cette abondance de voyelles *vagues* n'est pas propre à notre parler; elle existe dans tous les dialectes

[1] On le sait, la prononciation actuelle du syriaque occidental présente des altérations considérables par rapport à l'ancienne vocalisation araméenne, telle que nous la montrent les documents des premiers siècles de notre ère.

arabes modernes où l'on est obligé, pour rendre exactement la prononciation, d'avoir recours à de nouveaux et nombreux signes vocaliques. Elle s'explique par le fait que dans toutes les langues sémitiques anciennes et modernes les voyelles brèves non accentuées ont beaucoup moins de résistance que les voyelles longues, et subissent très facilement l'influence des phonèmes voisins. On peut aussi joindre à cette raison commune et principale une autre raison particulière et secondaire, qui s'applique seulement au parler qui nous occupe[1], l'influence de l'ancien vocalisme syriaque qui, en se croisant avec celui de l'arabe classique, a contribué à l'établissement du système vocalique actuel des parlers libanais. D'où de nombreuses voyelles de timbre différent, selon qu'elles sont voisines de telle catégorie de consonnes ou de telle autre, qu'elles sont dans les formes nominales ou dans les formes verbales, qu'elles sont dans une forme d'origine arabe ou d'origine syriaque; d'où aussi ces divergences dans la prononciation qui se remarquent non seulement d'une province à l'autre, mais encore de village à village, parfois même d'individu à individu, suivant que l'un parle un arabe purement dialectal et l'autre une langue à demi littéraire, que l'un a fréquenté les gens de telle région, et l'autre ceux de telle autre. Ainsi les habitants du Nord du Liban, où l'influence du syriaque est encore considérable, parlent un arabe sensiblement différent, pour le vocabulaire, mais surtout pour le vocalisme, de celui qui est parlé par les Libanais du centre. La différence est encore plus sensible avec ceux du Midi, chez qui depuis un demi-siècle au moins la langue classique est fort étudiée par l'élite de la population. On s'exposerait donc à faire œuvre incomplète, et partant inexacte, si d'une part on ne tenait pas compte dans l'étude d'un parler libanais de l'influence syriaque qui, dans certaines régions surtout, est réelle et incontestable, et si d'autre part on prétendait, après un court séjour fait dans le pays, donner d'une manière complète le système vocalique de toute une région, comme l'a fait un dialectologue, M. Mattsson, qui, en dépit de son plan, n'a enregistré en réalité que le parler de son informateur ou du village qu'il a habité[2]. Aussi, en me bornant à étudier le vocalisme de mon village natal, j'espère éviter cet écueil, être plus complet et surtout plus précis. Bien entendu, cela ne m'empêchera pas d'établir de temps à autre des points de comparaison entre le parler de Kfárʿabîda et les autres parlers libanais, que je connais également au moins dans leur ensemble.

[1] Et aux autres parlers de la même région.
[2] C'est le seul but qu'il aurait dû se proposer.

1. Voyelles longues et brèves à l'initiale du mot.

A. Voyelles à l'initiale absolue.

Contrairement aux langues indo-européennes telles que nous les connaissons (à part le grec ancien), les langues sémitiques ne possèdent pas originairement de mots ni par conséquent de syllabes commençant purement et simplement par une voyelle. L'arabe classique, pour éviter un groupe de consonnes amené à l'initiale par la morphologie, admettait une voyelle prothétique, soit *i* (*u* ou bien *a*) au commencement de quelques mots et de quelques formes verbales, sans que cette voyelle fût précédée, comme dans les autres cas, de l'attaque vocalique forte : *ismu*^{n} «nom» < **smu*^{n}; *inqátala* «il fut tué» < **nqatala*, VIIe thème de *qátala; uktub* «écris» < **ktub*.

Tandis que plusieurs dialectes arabes modernes possèdent de tels mots à initiale vocalique et d'autres aussi où un *hamza* réel est arrivé à ne plus se prononcer[1], le parler de Kfárʿabîda évite avec soin de commencer le mot ou la syllabe par une voyelle. Aussi, pour les mots classiques qui commencent par une voyelle prothétique, ou bien ils perdent purement et simplement cette voyelle, par exemple *tnáiṇ*[2] «deux» < cl. *iθnáiṇi* et *ktọ́b* «écris» < cl. *uktub*, ou bien, lorsque la conservation de la voyelle est nécessaire, celle-ci se maintient, mais l'attaque vocalique douce se transforme en attaque vocalique forte (*hamza*), par exemple *'ẹ́sm* «nom» < cl. *ismu*^{n}, et *'ọ́bn* «fils» < cl. *ibnu*^{n}[3]. La même chose se passe pour les mots étrangers à initiale vocalique empruntés par notre parler : *būkâtu* (à côté de *'abūkâtu*) «avocat», cf. ital. *avvocato;* au contraire *'ás*^{s}, cf. fr. *as* et ital. *asso; 'astîk*, cf. frç. *élastique* avec suppression de la syllabe *él-* prise pour l'article.

Cette règle n'est pas contredite par le fait que les deux voyelles *u* et *i* représentant les semi-voyelles *w* (*u̯*) et *y* (*i̯*) peuvent commencer le mot en formant des syllabes faibles, il est vrai, mais

[1] Cf. W. Marçais, *Saïda, MSL.*, XIV, p. 102 suiv.; M. Cohen, p. 140.

[2] On verra que dans notre parler une syllabe peut commencer par un groupe de consonnes.

[3] La seule solution possible en dehors de celle-ci eût été le développement d'une voyelle minimale entre les deux consonnes (cf. M. Cohen, p. 40 et 42), mais notre parler ne pouvait y recourir parce qu'en principe il conserve la coupe classique des syllabes. Cependant *'ẹ́sm* et *'ọ́bn* prennent généralement les formes *sm-* et *bn-* lorsqu'ils sont suivis d'un mot à initiale vocalique, cf. *smálla ʿ laiḳ* «Dieu te protège !» littᵗ. «que le nom de Dieu soit sur toi» cl. *ismu l-lāhi; bn-ọ́ḫtẹ́* «le fils de ma sœur» < *ibn-uḫtī*.

indépendantes. Ici en effet, il s'agit d'une vocalisation *postérieure*[1] des semi-voyelles *w* et *y*, laquelle résulte elle-même de la chute régulière de la voyelle qui les accompagnait en arabe classique. Ex. : *ulâd* «enfants» < cl. *'aulâdu*ⁿ ; *u'/qâlu* «et ils ont dit» < cl. *waqâlū*; *itîm* «orphelin» < cl. *yatîmu*ⁿ.

B. Voyelles à l'initiale relative (après consonne).

A l'initiale relative comme à l'intérieur du mot, une voyelle classique brève ou longue peut se trouver en syllabe ouverte ou en syllabe fermée, et l'une et l'autre de ces deux syllabes peut être accentuée ou inaccentuée. Or, comme une syllabe est relativement faible quand elle est en syllabe ouverte ou inaccentuée, et relativement forte dans les cas contraires, on aura toujours soin de distinguer dans l'étude des voyelles entre une syllabe ouverte ou fermée, inaccentuée ou accentuée (les deux distinctions se combinant en outre).

I. Voyelles brèves en syllabe ouverte inaccentuée (à l'initiale).

Conservation. Chute. — 1. En règle générale toute voyelle brève en syllabe ouverte inaccentuée disparaît purement et simplement dans notre parler [2]. Ex. pour *a* : cl. *taʿállama* «il a appris» > dial. *tʿállem;* cl. *ḍarábtu* «j'ai frappé» > dial. *ḍrábt; salâmu*ⁿ «salut» > *slâm; karîmu*ⁿ «généreux» > *krîm; yaqûlu* «il dit» > *i'/qûl; 'aẓāfiru* «ongles» > *ḍāfir* (où la chute de la voyelle initiale a entraîné celle du ', faible par lui-même). C'est de la même façon que doit s'expliquer la chute du préfixe *'a-* du IVᵉ thème des verbes *mediae w* ou *y*, confondus actuellement au parfait avec les verbes du Iᵉʳ thème [3] : *'ahâna* «il a offensé» > *hân* qui se confond ainsi à Kfárʿabîda avec l'aboutissant du cl. *hâna* «il fut facile», etc.; — pour *i* : cl. *kitâbu*ⁿ «livre» > *ktâb; lisânu*ⁿ «langue» > *lsân; θiyâbu*ⁿ «habits» > *tyâb; rižâlu*ⁿ «hommes» > *rižâl;* — pour *u*: *ǵurâbu*ⁿ «corbeau» > *ǵrâb; mubáiyanu*ⁿ «clair, démontré» > *mbáiyen; ʿuqáibatu*ⁿ «petite montée, petite colline» > *ʿ'/qáibe*, etc.

[1] *ulâd* p. ex. et *itîm* pourraient être les aboutissants de formes **ʷulâd* et **ʸitîm* intermédiaires entre le classique et les formes actuelles. — La chute de *m* dans *'abākelš* pour *mābākelš* «je ne mange pas» y est également tout à fait hystérogène.

[2] Il s'agit de mots normaux. Dans ces cas, il y a toujours au moins une autre syllabe (laquelle est accentuée). — Presque tous les dialectes modernes, ceux du Maghreb surtout, laissent tomber les voyelles brèves du classique en syllabe ouverte inaccentuée. Cf. W. Marçais, *Tlemcen*, p. 47; M. Cohen, p. 141.

[3] Ce n'est au reste qu'une conséquence de l'état de choses irrégulier de l'arabe classique (**'ahayana* [*'ahāna*] au lieu de **'ahyana*).

2. Par suite d'une modification dans la coupe des syllabes, une syllabe ouverte inaccentuée en classique peut devenir, à Kfárʿabîda, accentuée ou fermée; comme conséquence la voyelle brève s'est maintenue. Ex. pour *a* : *hawâ'u*ⁿ «air, atmosphère» > *háwa; ḥasanâtu*ⁿ «bonnes œuvres» > *ḥasnât; ḍarabûnī* «ils m'ont frappé» > *ḍarbûnè; qarabûsu*ⁿ «partie supérieure de l'arçon de la selle» > *'/qarbûṣ;* — pour *i* : *ʿinabâtu*ⁿ «graines de raisin» > *ʿẹnbât*[1]; — pour *u* : *ḫunâqu*ⁿ «angine» > *ḫönnâ'/q; mutakábbiru*ⁿ «orgueilleux» > *mötkábbər*, etc. Mais nous retombons ici dans un des cas que nous allons étudier.

II. Voyelles brèves en syllabe ouverte accentuée (à l'initiale).

Conservation. Chute. — Les voyelles brèves classiques en syllabe ouverte accentuée se maintiennent toujours à Kfárʿabîda (sauf les cas où l'accent *dialectal* frappe la syllabe suivante). Ex. : pour *a* : *qálamu*ⁿ «plume» > *'/qálẹm; bálaḥu*ⁿ «dattes» > *bálẹḥ; sáqaṭa* «il est tombé» > *sá'/qaṭ;* — pour *i* : *ʿínabu*ⁿ «raisin» > *ʿẹ́nẹb; ḥírafu*ⁿ «métiers» > *ḥẹ́rạf; tíkaku*ⁿ «lacets qu'on passe dans la coulisse du pantalon pour le serrer» > (par diss.) *dẹ́kẹk;* — pour *u* : *kútubu*ⁿ «livres» > *kọ́tọb; múdunu*ⁿ «villes» > *mọ́dọn; ṣúwaru*ⁿ «images» > *ṣúwar; ʿúlabu*ⁿ «vases en peau (pour traire)» > *ʿúlẹb* «boîtes, tabatières». — Ces voyelles en syllabe ouverte accentuée se trouvent quelquefois, après la chute de la voyelle suivante, en syllabe fermée. On retombe alors dans le cas de brève en syllabe fermée accentuée. Ex. : pour *a* : *ḥáwaru*ⁿ «cuir rouge, peuplier» > *ḥáur; ḍárabat* «elle a frappé» > *ḍárbət; šámaʿatu*ⁿ «cierge» > *šámʿa;* — pour *i* : *kíwazatu*ⁿ «cruche» > **kẹ́uzè*, d'où, par réduction *kûzè;* — pour *u* : *túḫamatu*ⁿ «indigestion» > *tûḫmè*.

Timbre.

a. 1. D'une façon générale, la voyelle *a* bref, en syllabe ouverte accentuée conserve à Kfárʿabîda son timbre classique dans les formes nominales. Ex. : *ʿázabu*ⁿ «célibataire» > *ʿázẹb; 'ásadu*ⁿ «lion» > *'áseḍ; málíku*ⁿ «roi» > *málẹk; ḥálaqu*ⁿ «anneaux» > *ḥálẹ'/q*, etc. Elle passe cependant, grâce à une assimilation vocalique, à *ẹ* (*è* franç.) qui, à son tour, passe toujours à *ə* (à peu près *eu* franç.) au contact d'une emphatique ou d'une labiale (précédente seulement) : dans les adjectifs du type *qátilu*ⁿ : *nákidu*ⁿ «acariâtre, boudeur, taquin» > *nẹ́kẹd; zániḫu*ⁿ «rance, puant» > *zẹ́nẹḫ; nážisu*ⁿ «méchant» > *nẹ́žẹs;* **báliṭu*ⁿ« dissipé, pé-

[1] L'*ī* de *zīwân* «ivraie» en face du cl. *ziwānu*ⁿ s'explique par une forme **zi'wān* due à l'analogie de la forme concurrente *zi'ānu*ⁿ.

tulant» > *bęlęṭ > bəlęṭ; wásiḫuⁿ «sale» > wəsęḫ; — dans les substantifs ou adjectifs dialectaux qui se terminent dialectalement par *ė* : *sánatuⁿ* «année» > *sęnė; ẏánîyuⁿ* «riche» > *ẏánė > ẏęnė; danîʾuⁿ* «vil, ignoble» > *dánė > dęnė; nádîⁿ* «humide» > *nędė*.

2. De plus *a* bref en syllabe ouverte accentuée passe généralement, par assimilation, à *ę* dans les formes verbales : Ex. : *šáriba* «il a bu» > *šęręb; ʿálima* «il a su» > *ʿęlęm; sáhira* «il a veillé» > *sęhęr; kásaba* «il a gagné», *kęsęb; másaka* «il a saisi», **męsęk* > *męsęk; ḥásuna* «il a été beau», *ḥęsęn*[1]; *ráḫuṣa* «il fut baissé [en parlant d'un prix]», *ręḫęṣ; mášā* ($\sqrt{m\text{-}š\text{-}y}$) «il a marché» > **męšė* > *męšė; ẏázā* ($\sqrt{ẏ\text{-}z\text{-}w}$) «il a fait une incursion» > *ẏęzė; bádaʾa* «il a commencé», **będė* > *bədė*[2], etc. La voyelle *a* conserve cependant son timbre classique dans la première syllabe du type *qátala*, au parfait, lorsque ces verbes contiennent comme première, deuxième ou troisième radicale une emphatique et comme deuxième ou troisième radicale une vélaire ou une faucale (laryngale). Ex. : *názara* «il a regardé» > *názaṛ; sáraqa* «il a dérobé» > *sáṛaʾ/q; fáṭara* «il a déjeûné» > *fáṭaṛ; qáʿada* «il s'est assis» > *ʾ/qáʿad; báʿaža* «il a fendu» > *báʿaž; dáḫala* «il est entré» > *dáḫal; dáfaʿa* «il a payé» > *dáfəʿ; nádaha* «il a fait marcher une bête», *nádęh* «il a appelé en criant; *náfaḫa* «il a soufflé», *náfəḫ; mánaʿa* «il a défendu», *mánęʿ*[3]. Le passage de *a* à *ę* (*ə*) se produit même au voisinage des emphatiques et faucales dans les verbes du type *qátila* et *qátula* (qui lui-même a été ramené à *qatila*). Ex. : *ʿáṭiša* «il a eu soif» > *ʿęṭəš; láḥiqa* «il a atteint» > *lęḥęʾ/q; samiʿa* «il a entendu» > *sęməʿ*. C'est à ce type *qátila* que se rattachent également des exemples tels que : *fáṣala* «il a séparé» > *fəṣəl* (au lieu de **fáṣal*) par analogie avec le futur *yáfṣilu;* au contraire *láʿiqa* «il a léché» aboutit à *láʿaʾ/q* (au lieu de **lęʿęʾ/q*) par analogie avec le futur *yalʿaqu*; *náqala* «il a transporté» > *náʾ/qal* «il a transporté», et en même temps *nęʾ/qəl* «il s'est transporté» (**naqila*)[4]; de même **ṣárifa* «il a congédié, il a changé de l'argent» > *ṣáṛəf* «il a changé de l'argent» et en même temps *ṣáṛaf* «il a dépensé», cf. *ṣárafa*.

[1] Sur le passage non phonétique de *qatula* cl. à *qatęl*, cf. plus loin.

[2] Des trois types possibles *kabara, kabura, kabira,* notre parler n'a gardé que le troisième auquel les deux autres ont été ramenés, sauf dans le cas d'emphatiques.

[3] Il semble se passer ici ce fait curieux que les laryngales comme troisièmes radicales n'exercent aucune influence sur la voyelle qui est en contact avec elles, mais plutôt sur celle qui se trouve dans la syllabe précédente. Toutefois ce n'est qu'une apparence : *nadaha* devait donner **nadah* et **nadiha*, **nędęh*. La forme *nadęh* est un compromis entre les deux.

[4] Cf. plus loin.

i et *u*. Les voyelles brèves *i* et *u* classiques, en syllabe ouverte accentuée, passent généralement (à Kfárʿabîda) à *ẹ* et à *ü*. Ex. : pour *i* : *hímamuⁿ* «désirs, volontés» > *hẹ́məm; ḫíraquⁿ* «lambeaux» > *ḫẹ́ṛaʾ/q;* — pour *u* : *ʾúmamuⁿ* «nations» > *ʾüməm; žúdudu*ⁿ «neuf» > *žüḍẹḍ*. Elles sont cependant maintenues (par assimilation[1]) lorsqu'elles sont immédiatement suivies, *i* de *y* et *u* de *w* : pour *i* : *šíyamuⁿ* «mœurs, caractère» > *šíyẹm; ḥíyaluⁿ* «ruses, prétextes» > *ḥíyẹl;* — pour *u* : néo-cl. *ʾúwaḍuⁿ* «chambres» > *ʾúwaḍ;* cl. *dúwaluⁿ* «puissances» > *dúwəl*. Toutefois il s'agit d'un *i* et d'un *u* ouverts.

III. Voyelles longues en syllabe inaccentuée (à l'initiale).

Conservation. Chute. — Les voyelles longues classiques en syllabe ouverte inaccentuée se maintiennent toujours à Kfárʿabîda en qualité de longues, quitte à faire reculer, le cas échéant, l'accent du mot. Ex. : pour *ā* : *ʿāmáltu* «j'ai eu affaire avec quelqu'un > *ʿāmółt; ẏābâtī* «mes forêts» > *ẏābâtė; ḥāmilîna* «portant» (pl.) > *ḥāmlîn;* — pour *ī* : *ḥīṭânuⁿ* «murs» > *ḥīṭân; žīrânuⁿ* «voisins» > *žīṛân; bīḍânuⁿ* «blancs» > *bīḍân;* — pour *ū* : *sūdânuⁿ* «nègres» > *sūdân; yūnanîyuⁿ* «grec» > *yūnânė; ṭūfânuⁿ* «déluge» > *ṭūfân*.

Ceci se produit également lorsque la voyelle longue est (dans notre parler) de provenance secondaire. Ex. : *ḫāṭmîyė* «guimauve», cf. cl. *ḫiṭmîyatuⁿ; ṣīwân* «pavillon, tente en étoffe», cf. cl. *ṣiwânuⁿ; zīwân* «ivraies», cf. cl. *ziwânuⁿ*[2]; *fīṛân* «rats < cl. *fiʾrânuⁿ; fūwâl* «marchand de fèves» < cl. *fauwâluⁿ* (forme intermédiaire **feuwâl*), etc.

Timbre.

Les voyelles longues *ī* et *ū* en syllabe ouverte inaccentuée gardent toujours à Kfárʿabîda, comme on vient de le voir, leur *timbre* classique sans aucune altération. Seul le timbre de la longue *ā*, en syllabe initiale aussi bien qu'en syllabe médiale, en syllabe ouverte (accentuée ou non) aussi bien qu'en syllabe fermée (accentuée ou non), est souvent altéré dans notre parler, ce qui constitue le phénomène connu de tous les dialectes arabes modernes et désigné sous le nom d'imāla[3]. Comme les lois de l'imāla sont à Kfárʿabîda à peu près les mêmes, quelle que

[1] Au phonème suivant.

[2] On a vu plus haut l'explication de *zīwân*. Elle s'applique également à *ṣīwân* (l'origine persane) et naturellement aussi à *fīṛân*.

[3] Les premiers grammairiens arabes connaissaient eux aussi l'imāla, qui pourtant ne suivait pas les mêmes lois que dans les dialectes modernes. D'après eux, l'imāla était toujours déterminé par le voisinage d'un *i* et n'était empêché que par certaines emphatiques.

soit la position où *ā* classique se trouve, nous allons, pour éviter des répétions inutiles, les donner ici une fois pour toutes, en les illustrant par de nombreux exemples appartenant à la vie propre du parler.

En principe, l'imāla, c'est-à-dire la palatalisation de *ā* classique, a toujours lieu à Kfárʿabîda (changement spontané). Il est accidentellement empêché par certaines consonnes, sauf au voisinage de la voyelle *i* longue ou brève. En conséquence :

1. *ā* classique est imālé en *ā̂* toutes les fois que, non suivi d'une emphatique, il est immédiatement précédé dans la même syllabe d'une des consonnes suivantes : *ʾ, b, ž, d, z, s, š, f, k, l, m, n, h, w, y*. Ex. : cl. *ʾâmana* «il a eu foi» > dial. *ʾâmən; bâbu*ⁿ «porte» > *bâb; ʿitâbu*ⁿ «reproche» > *ʿtâb; matâʿibu* «fatigues» > *mtâʿęb; mažâri*ⁿ «lits» (des fleuves) > *mžârê; dâʾimu*ⁿ «qui dure, perpétuel» > *dâyęm; zâriʿu*ⁿ «semeur» > *zârę̂ʿ; sâʿatu*ⁿ «montre, heure» > *sâʿa; šâri*ⁿ «acheteur» > *šârê; fâhimu*ⁿ «comprenant» > *fâhęm; kâna* «il était» > *kân; kilâmu*ⁿ «discours, paroles» > *klâm; mâlu*ⁿ «bien, fortune» > *mâl; hâna* «il a été facile» > *hân* (1); *wâžibu*ⁿ «devoir, obligation» > *wâžęb; yâbisu*ⁿ «sec» > > *yâbəs* (2), etc. — Mais l'imāla ne se produit pas lorsque *ā* se trouve dans le voisinage de l'une des emphatiques *ṣ, ḍ, ṭ* et *ẓ* : *maṣâliḥu* «affaires avantageuses» > *mṣâlęḥ; wâṣilu*ⁿ «arrivant» (part. prés.) > *wâṣəl; taḍârabū* «ils se sont battus» > *ᵈḍârbu; fâḍa* «il a débordé» > *fâḍ; ṭâhiru*ⁿ «pur, chaste» > *ṭâhęr; šâṭiru*ⁿ «rusé, habile» > *šâṭər; ẓâlimu*ⁿ «injuste, oppresseur» > *ẓâləm*, etc.

2. *ā* classique est imālé lorsqu'il est immédiatement précédé d'une spirante faucale ou gutturo-palatale (*ḫ, ḥ, ʿ*) et qu'en même temps dans la syllabe précédente ou suivante se trouvait la voyelle *i* bref ou long appartenant à la forme radicale (3), que cette voyelle existe encore ou soit tombée dans le parler. Ex. : *ḫâdimu*ⁿ «serviteur» > *ḫâdęm; maḫâdiʿu* «chambres» > *mḫâdęʿ; ḥâmilu*ⁿ «portant» > *ḥâməl; liḥâfu*ⁿ «couverture ouatée» > *lḥâf; maḥâkimu* «tribunaux» > *mḥâkęm; ʿâlimu*ⁿ «savant» > *ʿâlęm; ʿâliyatu*ⁿ «haute»

(1) Quant à *burhânu*ⁿ «preuve, argument» qui donne *bŏrhân* (sans imāla), le maintien de *ā* pur après *h* peut s'expliquer par la présence de *r* ou encore par l'influence de la langue classique, le mot étant peu employé à Kfárʿabîda.

(2) Dans quelques villages libanais tels que Bécharré (*Bšarrê*) et Ehden, où l'influence du syriaque est encore très grande, la voyelle *ā* n'est jamais imālée et se prononce au contraire à peu près comme *o* fermé. Ainsi j'ai personnellement entendu un paysan de Bécharré prononcer : *ʾēno fŏllôḥ ębn fŏllôḥ* «je suis cultivateur, fils de cultivateur». Ce seul fait suffirait à prouver, s'il en était encore besoin, l'influence du syriaque sur l'arabe parlé dans la région.

(3) C'est-à-dire un *i* amené par la morphologie à l'intérieur de la racine ou appartenant à la racine du fait qu'une des consonnes radicales est un *yod*.

> *ʿâlyé; niʿâluⁿ* «fer à cheval» > *nʿâl*, etc. — Mais l'imāla ne se produit pas lorsque le mot dans lequel *ā* se trouve immédiatement après *ḥ*, *ḫ* ou ʿ ne contient pas un *i* (long ou bref) ou qu'il contient un *i* qui ne fait pas partie de la forme radicale. Ex. : *ḫâfa* «il a craint» > *ḫâf; ḫâtamuⁿ* «bague, cachet» > *ḫâtęm; ḥâluⁿ* «état, temps» > *ḥâl; ʿâdatuⁿ* «habitude» > *ʿâdé; ʾaʿâna* «il a aidé» > *ʿân; ḫâlī* «mon oncle» > *ḫâlé; ḥâlī* «mon état, ma santé» > *ḥâlé; ʿâlamuⁿ* «monde» > *ʿâlęm; *sāʿātîyuⁿ* «horloger» > *sāʿâté; ʿāmmîyuⁿ* «appartenant au peuple, laïque» > *ʿâmé*, etc. Il faut excepter en core le cas où *ā* est pris entre deux spirantes (faucales ou gutturo-palatales) : *fiḫâḫuⁿ* «pièges» > *fḫâḫ; miḫâḫuⁿ* «cervelles» > *mḫâḫ; šiḥâḥuⁿ* «avares» > *šḥâḥ; šiʿâʿuⁿ* «rayons de soleil» > *šʿâʿ*.

3. Comme les emphatiques, les gutturo-palatales *q* et *ġ* précédant immédiatement *ā* empêchent (à Kfárʿabîda) l'imāla de se produire : *qâla* «il a dit» > *ʾ/qâl; qâsiⁿ* «dur, sévère» > *ʾ/qâsé; biġâluⁿ* «mulets» > *bġâl; ġâʾibuⁿ* «absent» > *ġâyęb*[1]. Cependant l'imāla se produit dans quelques mots après *q* et *ġ*, généralement dans le voisinage de *i* : *ġâmiquⁿ* «profond» > *ġâmə̂ʾ/q; ġâfiluⁿ* «négligent» > *ġâfəl; qâbiluⁿ* «qui reçoit, susceptible» > *ʾ/qâbəl; maqâriʿu* «fouets» > *mʾ/qâręʿ*, etc.

Remarque. — L'imāla n'atteint généralement pas les mots d'emprunt : *bābûr* «bateau», cf. fr. *vapeur; bâša* «pacha», cf. turc *pāšā; kọnyâk*, frç. *cognac; ʾęlmânė*, cf. frç. *allemand*, etc.

4° On a déjà eu l'occasion de dire que la liquide *r* est, par elle-même, indépendamment du voisinage consonantique, très souvent emphatique dans notre parler, et qu'elle emphatise régulièrement les phonèmes voisins. L'imāla n'a donc pas lieu dans le voisinage de *ṛ* emphatique, mais il est difficile de savoir exactement quand *r* est emphatique et quand il ne l'est pas. Voici cependant les principaux cas où *r* empêche l'imāla de se produire à Kfárʿabîda :

a. Précédé immédiatement de *r* dans la même syllabe, *ā*, en syllabe *fermée* dialectale, ne ressent pas les effets de l'imāla. Ex. : *ṛâs* «tête» < cl. *rāʾsuⁿ; ṛâḥ* «il s'en est allé» < cl. *râḥa; ḫaiṛât* «biens» < cl. *ḫaiṛâtuⁿ; ġṛâb* «corbeau» < cl. *ġurâbuⁿ; dṛâʿ* «bras, aune» < *dirâʿuⁿ; bṛâž* «tours (*turres*)» < cl. *ʾabrâžuⁿ*, etc. On dit cependant *ḥrâm* «couverture» (avec imāla), mais cette

[1] Dans quelques villages libanais, comme Ḥilta, *ā* est toujours imālé après *q*, ʿ, *ḫ*. On dit par exemple : *qâl* «il a dit» < cl. *qâla; ḫâf* «il a craint» < cl. *ḫâfa*, etc. De même à Chāmāt, et ailleurs.

prononciation s'explique par l'influence qu'a exercée l'*i* précédent avant de tomber opp. [1] : *ḥarāmu*ⁿ > dial. *ḥrâm* « illicite, défendu » également usité à Kfárʿabîda.

b. Précédé immédiatement dans la même syllabe de *r*, *ā* en syllabe *ouverte* garde aussi, en général, son timbre classique (sans imāla) : *šṛâha* « avidité » < cl. *šarâhatu*ⁿ; *dṛâhęm* « argent, drachmes » < cl. *darâhimu*; *mṛâkęb* « bateaux » < cl. *marâkibu*; *šṛânę'/q* « cocons » [2] < cl. *šarâniqu* « peaux de serpents » [3]. Il est cependant imālé sous l'influence des voyelles voisines dans deux classes de noms : dans *mrâyė* « miroir », cf. cl. *mir'âtu*ⁿ; *šrâyė* « achat », cf. cl. *širâ'u*ⁿ; *'/qrâyė* « lecture », cf. cl. *qirâ'atu*ⁿ; *krâyė* « mon salaire » < cl. *kirâ'ī*; — dans les participes présents du 1ᵉʳ thème des verbes dont la 2ᵉ ou la 3ᵉ radicale n'est ni une emphatique ni une faucale ni une gutturo-palatale [4] : *râkęd* « courant » (part. prés.) < cl. *râkiḍu*ⁿ; *râkęb* « montant à cheval » < cl. *râkibu*ⁿ; — en revanche on a : *ṛâyęḥ* « allant » < cl. *râ'iḥu*ⁿ; *ṛâỳęb* « désirant » < cl. *râỳibu*ⁿ; *ṛâfə*ʿ « élevant » < cl. *râfiʿu*ⁿ; *ṛâbəṭ* « attachant » < cl. *râbiṭu*ⁿ; *ṛâbə*ʿ « quatrième » < cl. *râbiʿu*ⁿ; *ṛâḥęb* « moine » < cl. *râhibu*ⁿ. On dit pourtant *râžęʿ* « revenant » (part. prés.) sans doute pour le distinguer de *ṛâžęʿ* « recommence », impér. sing. de *râžaʿa* « il a recommencé.

c. Suivi immédiatement dans la même syllabe *fermée* de *r*, *ā* garde toujours son timbre classique. Ex. : *bhâṛ* « poivre » < cl. *bahâru*ⁿ; *kbâṛ* « grands » < cl. *kibâru*ⁿ; *nâṛ* « feu » < cl. *nāru*ⁿ; *ḫtâṛ* « il a choisi de préférence » < cl. *iḫtâra*; *ḥmâṛ* « âne » < cl. *ḥimâru*ⁿ; *ṣâṛ* « il devint, il se mit à » < cl. *ṣâra*, etc.

d. Suivi immédiatement d'un *r* qui fait partie de la syllabe suivante, *ā* est imālé lorsque cette syllabe contient un *ī* long ou bref compris dans les limites de la racine [5] : *žârė* « coulant » (en parlant de l'eau) < cl. *žâriⁿ* ($\sqrt{ž\text{-}r\text{-}y}$); *bâręd* « froid » (adj.) < cl. *bâridu*ⁿ; *mdâręs* « collèges » < cl. *madârisu*; *šârė* « achetant » < cl. *šâriⁿ*. Mais l'imāla ne se produit pas lorsque *i* est étranger à la racine : *žârė* « mon voisin » < cl. *žârī*; *dâṛė* « ma maison < cl. *dârī* [6].

[1] Cf. *'iḥrāmu*ⁿ « vêtement de celui qui doit entrer sur le territoire sacré de la Mecque et qui consiste en deux pièces de laine, de coton ou de toile, etc. ».

[2] Dans quelques villages libanais, on prononce *šrânęq* (Ḥilta, Chāmāt).

[3] Le mot dialectal est emprunté au syriaque *šurnāqā* (même sens).

[4] Quelle que soit la qualité de *r* (*r* ou *ṛ*) dans les parfaits de ces verbes.

[5] Ainsi qu'il a été défini plus haut.

[6] L'emphatique des mots *žâṛ*, *dâṛ*, etc., explique suffisamment le fait. Les formes sans affixe *-ī* tenaient pour ainsi dire en laisse celles qui en étaient pourvues.

IV. Voyelles longues en syllabe ouverte accentuée (à l'initiale).

Conservation. Chute. — Les voyelles longues classiques, en syllabe ouverte accentuée, sont maintenues telles quelles et conservent naturellement l'accent à la même place. Le timbre, sauf celui de *ā*, reste également inaltéré. L'imāla ayant été étudié dans la section précédente, on n'y reviendra pas ici. Ex. : pour *ā* : *žâwaba* «il a répondu» > *žâwəb; râγibu*ⁿ «désirant» > *ṛâγęb; wâḥidu*ⁿ «un» > *wâḥęd;* — pour *ī* : *fîlu*ⁿ «éléphant» > *fîl* [1]; *ḥîlatu*ⁿ «ruse» > *ḥîlė;* — pour *ū* : *ṭûlu*ⁿ «longueur» > *ṭûl; yûsifu* «Joseph» > *yûsęf* [2]; *ṣûratu*ⁿ «image» > *ṣûṛa*. Il en est de même lorsque la voyelle longue est de provenance secondaire : *yâḫǫd* «il prend» < cl. *yá'ḫuđu; žîna* «nous sommes venus» < cl. *ží'nā; nûmən* «nous croyons» < cl. *nú'minu* [3]; *lûlu* «perle» < cl. *lú'lu'u*ⁿ, etc.

V. Voyelles brèves en syllabe fermée inaccentuée (à l'initiale).

Conservation. Chute.

1. Une voyelle brève classique en syllabe fermée inaccentuée se maintient généralement à Kfárʿabîda et fait reculer jusqu'à cette syllabe l'accent du mot lorsque la quantité de la finale moderne ne permet pas de lui conserver la place qu'il occupait en classique. Ex. : pour *a* : *maktûbu*ⁿ «écrit, lettre» > dial. *maktûb; ḫabbâzu*ⁿ «boulanger» > *ḫøbbâz; ʿallámtu* «j'ai enseigné» > *ʿallómt; žamʿîyatu*ⁿ «assemblée» > *žamʿîyė; taktubî[na]* «tu écris (fém.) > *tę́ktbė; taktubû[na]* «vous écrivez» (masc. pl.) > *tę́ktbu;* — pour *i* : *miskînu*ⁿ «pauvre» > *maskîn; miftâḥu*ⁿ «clé» > *møftâḥ; 'inṣânu*ⁿ «homme» > *'ęnsân; miṣrîyu*ⁿ «Égyptien» > *mṓṣrė;* — pour *u* : *žuhhâlu*ⁿ «ignorants» > *žühhâl; tuffâḥu*ⁿ «pommes» > *tøffâḥ; burhânu*ⁿ «argument» > *bürhân; buldânu*ⁿ «pays» > *büldân*.

2. La voyelle brève classique tombe lorsque la consonne qui la précède est la simple attaque vocalique forte [4]. Ex. : *'aktâfu*ⁿ «épaules» > *ktâf; 'au̯lâdu*ⁿ «enfants» > *ulâd; 'ibrāhîmu* «Abraham» > *bṛāhîn; 'iblîsu*ⁿ «démon» > *blîs*, etc. Mais on dit *'ę́rγ̇fė* «pains»

[1] Par suite de la chute de la voyelle finale, la voyelle longue se trouve accidentellement en syllabe fermée.

[2] On sait que la forme cl. est *yūsufu, yûsafu, yūsifu*. Dans le Liban on a conservé dans la seconde syllabe le vocalisme en *i;* cf. hébr. *yōsēφ*, syriaque *yau̯seφ*.

[3] Influence classique : ne se rencontre que dans le *Credo*.

[4] Il en est de même et à plus forte raison pour le cas où il s'agit de l'attaque vocalique douce; mais ce cas rentre, ainsi qu'on l'a vu, dans celui de l'initiale absolue.

< cl. *'árỳifatu*ⁿ, parce que l'accent, dès le classique, reposait sur la première syllabe (voir la section suivante VI).

TIMBRE.

1. Voyelle *a*.

a. D'une façon générale *a* bref en syllabe fermée inaccentuée conserve à Kfárʿabîda son timbre pur[1]; les exceptions à cette règle s'expliquent toutes, comme nous allons le voir, par des raisons spéciales. Ex. : *ballûṭu*ⁿ «gland comestible, chêne» > *ballûṭ; maḍrûbu*ⁿ «frappé» > *maḍrûb; mauḍûʿu*ⁿ «sujet (*propositum*)» > *mauḍûʿ; daḥrážnā* «nous avons fait rouler» > *daḥrẹ́žna*.

b. La voyelle *a* passe à *ẹ* (entre *i* et *é* franç.) par l'intermédiaire de *ẹ* dans une syllabe inaccentuée; à son tour *ẹ* passe à *ø*[2] en contact avec une labiale subséquente[3] et à *ȯ* dans le voisinage immédiat d'une emphatique précédente (ou subséquente) et d'une labiale précédente seulement[4]. Ex.: (*par dissimilation vocalique*) dans les formes nominales (adjectifs ou substantifs) du type *qattâlu*ⁿ[5] : *ʿallâmu*ⁿ «très savant» > *ʿẹllâm*[6]; *kaḍḍâbu*ⁿ «menteur» > *kẹḍḍâb; ḥammâlu*ⁿ «portefaix» > **ḥẹmmâl* > *ḥømmâl; ḫabbâzu*ⁿ «boulanger» > *ḫøbbâz*[7]; *wahhâbu*ⁿ «très généreux» > *wöhhâb; ṣarrâfu*ⁿ «changeur de monnaie» > *ṣöṛṛâf; kattânu*ⁿ «lin» > *kẹttân* (cf. syr. *kettānā*); *ḥammâmu*ⁿ «bain chaud» > *ḥømmâm; qabbânu*ⁿ «bascule, peson» > *'/qøbbân; sažžâdatu*ⁿ «tapis» > *sẹžžâdë;* syr. *saddānā* «enclume» > *sẹddân;* mais lorsque *ẹ*[8] est suivi d'une semi-voyelle *u̯* ou *i̯*, il se fond avec elle pour donner une voyelle longue, soit *ū* ou *ī* : cl. *fau̯wâru*ⁿ «source jaillissante» > **fẹu̯wâṛ* > *fūwâṛ; qau̯wâlu*ⁿ «éloquent, grand parleur» > **'/qöu̯wâl* > *'/qū-*

[1] En syriaque toutes les voyelles (de nature longue ou brève) se maintiennent pures dans les syllabes fermées non finales.

[2] On désigne par le symbole *ø* une voyelle brève dont l'articulation se fait entre celle de *ọ* (fermé) et celle de *ȯ*.

[3] Dans toutes les langues sémitiques *a* ou *i* se changent en *u* après et surtout devant une labiale (cf. BROCKELMANN, p. 99).

[4] Chez les habitants du Liban méridional, les Druses, la voyelle brève *a* garde presque toujours son timbre classique, tombe très rarement et s'allonge souvent en *ā;* cf. cl. *ḍamânu*ⁿ «loyer» devenant dans cette région *ḍāmân*, mais à Kfárʿabîda *ḍmân;* de même cl. *man ḫábbaraka* «qui t'a raconté ?» donne dans cette région *man ḫábbarak*, mais à Kfárʿabîda *mön ḫábᵇrẹk*.

[5] En arabe classique, *a* bref est dissimilé en *i* bref avant ou après un *ā* long (cf. BROCKELMANN, p. 106).

[6] Il faut supposer que la dissimilation vocalique s'était déjà produite à l'époque ou *ā* était encore pur.

[7] Peu importe que cette forme d'adjectif soit employée comme nom de métier ou pour indiquer l'intensité de l'action.

[8] Il est superflu de noter que ce changement de *a* en *ẹ* n'est pas un phénomène différent de l'imāla dont il a été parlé plus haut.

*wâl; ḫaiyâlu*ⁿ «cavalier» > **ḫeiyâl* > *ḫīyâl; ḫaiyâṭu*ⁿ «tailleur» > **ḫeiyâṭ* > *ḫīyâṭ;* — dans les formes nominales du type *qatlânu*⁽ⁿ⁾, employées comme adjectifs ou comme substantifs, ex. : *kaslânu* «paresseux» > *kęslân; ẏaḍbânu* «irrité» > *ẏöḍbân; marẓânu*ⁿ «corail» > *mörẓân.* Mais, comme dans le cas précédent, *ę* se fond avec une semi-voyelle subséquente, et l'on a par conséquent *ū* ou *ī* : *šaiṭanu*ⁿ «Satan, démon» > **šęiṭân* > *šīṭân; maiḍânu*ⁿ «hippodrome» > **męiḍân* > *mīḍân; ḥayawânu*ⁿ «animal» > **ḥaiwân* > **ḥęiwân* > *ḥīwân;* — dans les adjectifs de possession ou d'appartenance (néo-classiques ou vulgaires) en *-ānīyu*ⁿ et *-āwīyu*ⁿ au lieu de cl. *-īyu*ⁿ : néo-cl. *nafsānîyu*ⁿ «qui appartient à l'âme, spirituel» > *nofsânė* (cf. cl. *nafsîyu*ⁿ), de *nafsu*ⁿ «âme»; néo-cl. *naṣrānîyu*ⁿ «chrétien» > *nöṣrânė; ṭęḥtânė* «inférieur» de *táḥtu* «au-dessous»; *ḫęlfânė* (à côté de *ḫlaifânė*) «qui est derrière», de *ḫálfu* «derrière»; *fu'/qânė* «supérieur» (avec assim. de *ę* à la semi-voyelle *u* et réduction de la diphtongue) < **fęu'/qânė*, de *fáuqu* «au-dessus»; *fördâwė* «isolé, seul» < **fardāwîyu*ⁿ, de *fárdu*ⁿ «unité, individu»; *zęḥlâwė* «appartenant à Zaḥlé» < **zaḥlāwîyu*ⁿ (de *Zaḥlė* nom d'une ville libanaise); — toutes les fois que *a* bref est suivi d'une syllabe contenant une voyelle longue imālée ou non, pourvu que cette syllabe soit accentuée, sinon en classique du moins dans le parler: cl. *ḥább-ul-'âsi* «grains de myrte» > **ḥęmblâs*, avec différenciation de *bb* en *mb*, d'où enfin *ḥomblâs; máqθa'atu*ⁿ «champ de concombres» > **maqθâtu*ⁿ > *mö'/qtâyė;* — par assimilation à un ancien *i* de la syllabe suivante dans les pluriels du type *'aqtilâ'u* (voir plus loin); l'accent classique a été reporté sur la première syllabe : *'aẏniyâ'u* «riches» > **'áẏnya;* > *'ę́ẏnya; 'anbiyâ'u* «prophètes» > *'ómbya*, avec assimilation de *n* en *m* au contact de *b*, etc. — Par le fait d'une influence analogique (voir plus loin), *a* bref passe encore à *ę* (toujours par l'intermédiaire de *ę*) : dans les mots du type *taqtîlu*ⁿ (infinitif du IIᵉ thème) : *tartîbu*ⁿ «ordre, action de mettre en ordre» > *tęrtîb; tamrînu*ⁿ «exercice, action d'exercer» > *tomrîn; taṣdîqu*ⁿ «action de croire» > *töṣdî'/q;* — dans les participes passés du thème fondamental des verbes *tertiae y* (ou *tertiae w* et ', ces deux catégories de verbes étant, on l'a dit, ramenées dans le parler aux verbes *tertiae y*); il y a ici recul de l'accent jusqu'à la première syllabe : *mabnîyu*ⁿ «bâti» > **mębnė* > *móbnė;* (cl. *maẏzûwu*ⁿ «pillé»), **maẏzīyu*ⁿ > *mőẏzė;* (cl. *maqrû'u*ⁿ «lu, lisible»), **maqrîyu*ⁿ > *mőqrė*, etc.

2. *i*.

a. D'une façon générale, la voyelle brève *i*, en syllabe fermée initiale inaccentuée passe à *ę* dans notre parler; mais, comme *a* bref, elle passe ensuite à *o* au contact immédiat d'une labiale subséquente, et à *ȯ* dans le voisinage d'une emphatique ou *après*

une labiale : Ex. : *ʿišrîna* «vingt» > *ʿẹšrîn ; sittîna* «soixante» > *sẹttîn ; ʾiḥsânu*ⁿ «bienfait» > *ʾẹḥsân ; mijtâḥu*ⁿ «clé» > *møftâḥ ;* (*mibrātu*ⁿ) **mibrāyatu*ⁿ «couteau» > *møbrâyė ; niswânu*ⁿ «femmes» > *nẹswân ; ʾinsânu*ⁿ «homme» > *ʾẹnsân ; ṣibyânu*ⁿ «garçons» > *ṣobyân.*

b. Sous l'influence du syriaque et, par un phénomène de dissimilation vocalique, dans les types *qittîl* et *qitlîl*[1].

1. *i* classique passe à *a* bref. On sait que le type *qittîl* sert généralement à indiquer l'intensité, la qualité ou la fréquence de l'action : *ṣiddîqu*ⁿ «très juste» > *ṣaddîʾ/q*, cf. syr. *zaddīqā̊ ; qiddîsu*ⁿ «saint» > *ʾ/qaddîs*, cf. syr. *qaddîšā̊ ; širrîru*ⁿ «très méchant» > *šaṛṛîṛ*, cf. pour la formation syr. *šarrīrā̊* «juste, véritable» ; *tinnīnu*ⁿ «typhon» > *tannîn*, cf. syr. *tannīnā̊ ; biṭṭîḫu*ⁿ «pastèque» > *baṭṭîḫ*, cf. syr. *paṭṭīḥā̊ ;* cl. *qissîsu*ⁿ «moine» > *ʾ/qassîs*, cf. syr. *qaššîšā̊ ; qinnînatu*ⁿ «bouteille» > *ʾ/qannînė*, cf. syr. *qannīntā̊ ; ʿifrîtu*ⁿ «génie, démon» > *ʿafrît ; miskînu*ⁿ «pauvre, mesquin» > *maskîn ; zinžîru*ⁿ «chaîne», par métathèse > *žanzîr ; birṭîlu*ⁿ «cadeau pour corrompre» > *barṭîl ; ḫinzîru*ⁿ «cochon» > *ḫanzîr ; ʾiklîlu*ⁿ «couronne» > *ʾaklîl ; tilmîdu*ⁿ «disciple» > *talmîd*, cf. syr. *talmīδā̊* (hébr. *talmīδ*), etc.

3. *u.*

u bref en syllabe fermée inaccentuée a partout perdu son timbre classique.

a. Sauf influence spéciale, *u* passe à une sorte de *ü* bref[2] ; mais il passe à *ø* et *ö* sous l'action du même voisinage consonnantique qui fait passer *ẹ* < *i* à ces voyelles. Ex. : cl. *ʿuryânu*ⁿ «nu» > *ʿüryân ; mustáʿmalu*ⁿ «usité» > **müstáʿməl* > *möstaʿməl ; rummânatu*ⁿ «une grenade» > *rømmânė ; ʿumyânu*ⁿ «aveugles» > *ʿømyân ; sulṭânu*ⁿ «sultan» > *ṣölṭân*[3] ; *šuṭṭâru*ⁿ «habiles, rusés» > *šöṭṭâṛ*, etc.

b. Quand il y a dans la syllabe suivante un *ū*, *u* passe par *dissimilation* à *a* bref[4] : *ṣundûqu*ⁿ «caisse, malle» > *ṣandûʾ/q*,

[1] La forme dialectale *qattîl* (cf. cl. *qittîlu*ⁿ), qui comprend à la fois des adjectifs et des substantifs, peut s'expliquer par l'influence du syriaque ou par une dissimilation vocalique. Elle est donc analogue aux formes classiques *qattālu*ⁿ et *qatlânu*(ⁿ), qui par dissimilation sont devenues dans le parler *qẹttâl* et *qẹtlân* par l'intermédiaire de **qẹttâl* et **qẹtlân* (cf. plus haut, p. 98-99).

[2] Ce n'est pas exactement l'*u* français, mais bien plutôt l'*ü* allemand (bref), *i* dur russe, *y* du suédois, etc. ; il est plutôt ouvert que fermé.

[3] *ö* au lieu de *ü* sous l'influence de l'emphatique *ṣ* qui résulte elle-même d'une assimilation à *ṭ*.

[4] Par l'intermédiaire de *ọ* fermé, puis de *ọ* ouvert.

syr. *ṣandûqā̄; burẏûθu*ⁿ «puce» > *barẏût; ʿuṣfûru*ⁿ «oiseau» > *ʿaṣfûr; žumhûru*ⁿ «multitude, foule» > *žamhûr;* néo-cl. *dustûru*ⁿ «permission, constitution» > *dastûr; ṣurṣûru*ⁿ «grillon» > *ṣarṣûr,* syr. *ṣarṣûrā̄; zurzûru*ⁿ «étourneau» > *zarzûr,* syr. *zarzûrā̄; zuʿrûru*ⁿ «aubépine» > *zaʿrûr,* syr. *zaʿrûrā̄* (1).

VI. Voyelles brèves en syllabe fermée accentuée (à l'initiale).

Conservation. Chute. — Comme dans le cas précédent, les voyelles brèves classiques en syllabe fermée accentuée se maintiennent toujours à Kfárʿabîda dans les formes nominales aussi bien que dans les formes verbales y compris les adverbes qui ne sont pas de simples particules. Ex.: pour *a : fáttaḥa* «il a ouvert» > *fáttęḥ; bárṭala* «il a capté» > *báṛṭəl; márkabu*ⁿ «vaisseau» > *márkęb; ṭái̯ru*ⁿ «oiseau» > *ṭái̯r; báʿdu* «après» > *báʿd; ẏái̯ru* «excepté» > *ẏái̯r;* — pour *i : ʿílmu*ⁿ «science» > *ʿę́lm; bídʿatu*ⁿ «hérésie» > *bṓdʿa* «hérésie, chose extraordinaire»; *ʿínda* «chez» > *ʿę́nd; ʾíḫwatu*ⁿ «frères» > *ʾę́ḫwė;* — pour *u : búʿdu*ⁿ «éloignement» > *bṓʿd; lúqmatu*ⁿ «bouchée» > *lṓʾ/qmė; qúrbu*ⁿ «flanc, proximité, côte» > *ʾ/qṓrb.*

Ces voyelles peuvent, par suite d'une modification dans la coupe des syllabes (classiques) qui tient à la chute des finales et à la vocalisation éventuelle d'un *w* ou d'un *y*, se trouver en syllabe ouverte accentuée : *bádwu*ⁿ «désert» (subst.) > *bádu; ḥúlwu*ⁿ «doux» > *ḥū́lu; náhyu*ⁿ «défense» > *náhi-; sáʿyu*ⁿ «effort» > *sáʿi-* (2).

Timbre.

1. Voyelle *a*.

a. D'une façon générale, la voyelle (classique) *a* bref en syllabe fermée accentuée conserve son timbre dans notre parler : *ḫábbara* «il a informé» > *ḫábbər; dáḥraža* «il a fait rouler» > *dáḥręž; kálbu*ⁿ «chien» > *kálb; žálsatu*ⁿ «session, séance» > *žálsė; mádrasatu*ⁿ «collège» > *mádrsė;* etc.

(1) M. W. Marçais me fait observer que, à sa connaissance, le passage de *qutlûlu*ⁿ classique à *qatlûl* se constate aujourd'hui sur tout le domaine de l'arabe. C'était sans doute une tendance générale dès l'époque ancienne, car les lexicographes mettent continuellement en garde contre cette tendance en disant qu'il n'y a que *ṣaʿfûqu*ⁿ «vil» (homme), *mot étranger,* qui soit sur le modèle *qatlûlu*ⁿ; en dehors de ce cas l'on ne connaît que *qutlûlu*ⁿ.

(2) Les mots tels que *raʾyu*ⁿ «avis, opinion» ne constituent pas une exception, parce qu'on a vu que *a* + ʾ devient *ā*. On a donc régulièrement *ṛâi̯;* c'est d'ailleurs le seul cas où notre parler connaisse une diphtongue à premier élément long. Cf. p. 82, en note.

b. Comme en syllabe fermée inaccentuée, *a* passe à *ẹ* (*ø*, *ö*) : (par suite d'une assimilation vocalique) dans les pluriels du type *'áqtilatu*ⁿ, ex. : *áγribatu*ⁿ «corbeaux» > *'ẹ́γrbė* [1]; (cl. *ḍáu̯'u*ⁿ «lumière») **'áḍwiyatu*ⁿ «lumières» > *'ö́ḍuyė; 'ádwiyatu*ⁿ «remèdes» < *'ẹ́duyė; 'ámtiʿatu*ⁿ «meubles, ustensiles» > *'ómtʿa;* dans les préfixes de l'imparfait [2] des verbes du Ier thème et de quelques verbes dérivés [3] : *náʿmalu* «nous faisons» > *nẹ́ʿməl; yáḍribu* «il frappe» > *yö́ḍrọb; táfhamu* «tu comprends» > *tö́fhẹm; tánkasiru* «elle se casse» > *tẹ́ṅksẹr; náftaqiru* «nous avons besoin de, nous devenons pauvres» > *nö́ft'/qər.* — Quant à *yáʿnė* «c'est-à-dire, il signifie» < cl. *yáʿnī*, et *yáʿrẹf* «il sait» < *yáʿrifu*, au lieu de *yẹ́ʿnė* [4] et **yẹ́ʿrẹf*, ils s'expliquent, non pas par l'action de la faucale ʿ [5], mais plutôt par l'influence de la langue classique; — enfin dans quelques monosyllabes ou mots isolés : *mán* «qui?» > *mön* (à côté de *mîn* ou *mân*); *wa-* «et» > *wö-*; *'ánta* «toi» (masc.) > *'ẹnt; al-* «le, la, les» > *'ẹl-; nasruⁿ* (à côté de *nisruⁿ*) «aigle» *nẹ́sr*, cf. syr. *nešrā; zanduⁿ* > *zẹ́nd;* «avant-bras» *žáddu*ⁿ «grand-père» > *žẹ́dᵈ; wážhu*ⁿ «visage» > *wö́žʰ* (à côté de *wö́šˢ*); *žánnatu*ⁿ «paradis» < *žẹ́nnė; kánnatu*ⁿ «belle-fille» > *kẹ́nnė; fárqu*ⁿ «différence» > *fö́r'/q*; syr. *mašlē* (forme de pluriel) «grande cuiller» > *mö́šlė*, etc.

2. *i.*

a. Comme en syllabe fermée inaccentuée [6], *i* bref en syllabe fermée accentuée passe toujours dans notre parler à la voyelle *ẹ* (avec ses variantes *ø* et *ö*) et ne conserve nulle part son timbre

[1] Cf., p. 99, un fait analogue : *i* de la deuxième syllabe avant de tomber a exercé une influence assimilatrice sur la voyelle précédente.

[2] On peut penser ici à une influence syriaque, car, dans les villages libanais, comme Ehden, où elle est encore vivante, on change toujours en *ẹ* l'*a* des préfixes de l'imparfait, tandis que partout ailleurs *a* passe à *o* comme en syriaque. Toutefois il est connu que *i* dans ces préfixes est attesté dialectalement en arabe ancien (cf. Baiḍâwī, *Commentaire sur le Coran*, 1re partie, p. 10) et qu'aujourd'hui il est très généralisé dans les parlers (d'après M. Marçais).

[3] On le sait, à la différence de l'arabe classique, l'hébreu a propagé la voyelle *i* au lieu de *a* dans les préfixes de l'imparfait au Ier thème de tous les verbes; le syriaque, comme l'éthiopien, présente, au contraire, *e* à ce thème fondamental et même dans quelques thèmes verbaux dérivés.

[4] La forme *yẹ́ʿnė* est également usitée à Kfárʿabîda.

[5] En effet, nulle part ailleurs la faucale ʿ n'exerce une influence sur l'*a* des préfixes : *yáʿlamu* «il sait» > *yẹ́ʿlẹm; náʿṣiru* «nous pressurons» > *nẹ́ʿṣọr;* etc.

[6] Le même fait se constatant en tunisien, il n'est sans doute pas permis de songer ici à une influence syriaque; *i* bref n'existe plus en syriaque, il est toujours tombé en syllabe ouverte; il a passé à *e* en syllabe fermée; cf. cl. *kâtibu*ⁿ «écrivant» > *kâtẹb*, cf. syr. *kāθeβ; ṣidqu*ⁿ «vérité» > *ṣö́d'/q;* cf. syr. *zeδqā; kātibīna* «écrivant» (pl.) > *kātbín*, cf. syr. *kāθbīn;* etc.

Au contraire le timbre de l'*ī* long reste inaltéré en syriaque comme à Kfárʿabîda.

classique. Ex. : *šírbu*ⁿ «action de boire, le boire» > *šę́rb; ḫíṭbatu*ⁿ «fiançailles» > *ḫóṭbė; sílfatu*ⁿ «belle-sœur» (d'une femme) > *sę́lfė; zíftu*ⁿ «poix» > *zóft; žínsu*ⁿ «genre» > *žę́ns; žísru*ⁿ «pont» > *žę́sr; riḥtu* «je suis allé» > *rę́ḥt*, etc.

b. A *i* bref classique correspond ordinairement la voyelle *a* bref[1] dans les noms du type *míqtalu*ⁿ (*míqtalatu*ⁿ) qui servent à indiquer l'instrument avec lequel se fait l'action. Contrairement à l'arabe, le syriaque ne distingue plus entre les noms de lieu, de temps et d'instrument et les forme tous avec la voyelle *a* dans la première syllabe. Ex. : *mílqaṭu*ⁿ «pincettes», cf. *mál'/qaṭ* (syr. *malqᶜṭā̄*); *míbradu*ⁿ «lime», cf. *mábṛad; mísradu*ⁿ «tamis, alène», cf. *másṛad; mínfaḫu*ⁿ «soufflet», cf. *mánfəḫ*, syr. *mappᶜḥā̄* < **manpᶜḥā̄* ($\sqrt{n\text{-}p\text{-}ḥ}$); *míẏzalu*ⁿ «fuseau», cf. *máẏzęl*[2] (syr. *maᶜzā̄lā̄*); *mížrafatu*ⁿ «pelle, râteau», cf. *mážrfė* (syr. *mayrūϕīθā̄*); etc. Le mot *míknasatu*ⁿ «balai» fait cependant exception et se prononce à Kfárᶜabîda *mőknsė* au lieu de **máknsė*.

Mais les noms d'instrument du type *miqtâlu*ⁿ gardent dans notre parler leur forme classique (avec changement normal du timbre des voyelles), bien qu'ici encore le syriaque possède la forme *maqṭā̄lā̄*. Ex. : *miftâḥu*ⁿ «clé» > **meftâḥ* > *moftâḥ*, cf. syr. *maϕṭāḥā̄; cette conservation s'explique sans aucun doute par une dissimilation vocalique, comme nous l'avons dit plus haut (p. 98 et suiv.).

Enfin *i* passe à *a* bref dans quelques noms d'un usage courant : *ṣínnatu*ⁿ «mauvaise odeur» > *ṣánnė; ḫínṣaru*ⁿ «le petit doigt» > *ḫánṣaṛ; ḫírwaᶜu*ⁿ «[huile de] ricin» > *ḫárwəᶜ*[3]; etc.

3. *u*.

Comme en syllabe fermée inaccentuée, *u* passe ici à *ü*[4] : *lúẏatu*ⁿ «langue, dialecte» > *lűẏẏa*[5]; *dúbbu*ⁿ «ours» > *dəbᵇ; ʾúmmu*ⁿ «mère» > *ʾómᵐ; ṣúbḥu*ⁿ «matin» > *ṣóbḥ; múnḫulu*ⁿ «tamis»

[1] Ce changement n'a donc que l'apparence d'un changement phonétique. Voir Morphologie.

[2] Employé déjà en classique sous les trois formes *míẏzalu*ⁿ, *máẏzalu*ⁿ, *múẏzalu*ⁿ.

[3] Dans tous ces exemples, le changement de *i* en *a* est certainement dû à une assimilation vocalique qui s'est produite avant l'altération de la voyelle suivante assimilatrice. L'évolution de notre parler serait donc, en général, la suivante : une voyelle brève (accentuée ou non) est assimilée à une voyelle brève suivante (accentuée ou non) (cf. *kátaba* «il a écrit» > *kę́tęb*, et *ṣáqaṭa* «il est tombé» > *ṣá'/qaṭ*), tandis qu'une voyelle brève est dissimilée par une voyelle longue suivante (cf. *kaslânu*ⁿ «paresseux» > *kęslân; qiddîsu*ⁿ «très saint» > *qaddis; žumhûru*ⁿ «foule» > *žamhûr*).

[4] Et ses variantes : *ö, ǫ, ø*.

[5] Avec redoublement de *ẏ* (recherche de la syllabe fermée); cf. aussi cl. *šífatu*ⁿ «lèvre» > *šøffė*, etc.

> *mönḫọl; žúbbatu*ⁿ «habit de dessus à manches très amples» > *žóbbė; múmkinu*ⁿ «possible» > *mómkẹn;* etc.

Quantité.

En général, dans notre parler, les voyelles brèves classiques, en syllabe ouverte comme en syllabe fermée, gardent à l'initiale leur quantité normale, et, sauf en syllabe ouverte inaccentuée (cas où elles tombent), elles ne passent jamais à des voyelles réduites ou semi-réduites. Elles sont même (mais c'est un fait d'analogie) devenues longues à l'impératif masc. sing. de tous les verbes à 2ᵉ radicale *w* ou *y* (cf. plus loin), et lorsqu'elles étaient suivies dans la même syllabe d'un ʾ (cf. plus haut, *hamza*).

VII. Voyelles longues en syllabe fermée accentuée ou non (à l'initiale)[1].

Conservation. Chute. — L'arabe classique, comme les autres langues sémitiques, ne supporte pas de voyelles longues en syllabe fermée (accentuée ou inaccentuée) à l'initiale non plus qu'à l'intérieur des mots et les abrège toujours, sauf dans le cas où elles sont dans une syllabe qui n'est fermée que par une consonne géminée ou par une seule consonne à la finale[2]. Ex. : *ḍāllūn* «ceux qui se trompent»; *ḥāssatu*ⁿ «sens».

Notre parler ne connaît pour ainsi dire plus de voyelles longues en syllabe fermée accentuée ou inaccentuée à l'*initiale* (non plus qu'à l'intérieur du mot), et fait subir aux formes classiques (ou dialectales) de cette structure les modifications que nous allons étudier à propos de la quantité des voyelles longues.

Quantité.

Comme la quantité des voyelles longues en syllabe ouverte ou fermée, accentuée ou inaccentuée, à l'initiale et à l'intérieur du mot, est soumise dans le parler aux mêmes lois phonétiques, nous allons en parler ici une fois pour toutes, laissant pour plus tard le traitement de la quantité des voyelles longues à la finale[3].

1. En syllabe *ouverte*, accentuée ou non, initiale ou médiale, les voyelles longues classiques conservent régulièrement leur

(1) On a jugé inutile d'étudier à part (comme on l'a fait jusqu'ici) les voyelles longues en syllabe fermée inaccentuée et en syllabe fermée accentuée, parce que dans les deux cas l'évolution est la même dans le parler

(2) Cf. Brockelmann, p. 63.

(3) Les voyelles longues à la finale des mots, s'abrégeant presque toujours à Kfárʿabîda, seront traitées à part.

valeur de longues à Kfárʿabîda et cette règle s'applique également aux cas où les voyelles longues dialectales sont de provenance secondaire. Ex. : pour *ā* : *kâtibuⁿ* «écrivant» > *kâtęb*[1]; *ḥāmilîna-hu* «ferentes eum (pron. pers.), le portant (suj. pl.)» > *ḥāmlînu; ḥižâratuⁿ* «pierres» > *ḥžâṛa; makātîbu-ka* «tes lettres» > *mkātîbək*[2]; *rá'su-nā* «notre tête» > *ṛâsna;* — pour *ī* : *bīḍânuⁿ* «blancs» > *bīḍân; žîfatuⁿ* «cadavre» > *žîfê;* néo-cl. *yažîbu-hā* «il l' (pr. pers. fém.) apporte» > *ižîba; ziwânuⁿ* «ivraies» > *zīwân*; — pour *ū* : *ṣûratuⁿ* «image» > *ṣûṛa; ṭūbâ-kum* «soyez heureux» > *ṭūbâkọn; maktūbîna* «écrits» > *maktūbîn; fauwâluⁿ* «marchand de fèves» > *fuwâl.*

2. En syllabe *fermée* par une seule consonne (à la finale), les voyelles longues conservent également à Kfárʿabîda leur valeur de longues; ici il ne peut naturellement s'agir que de syllabes fermées d'origine récente (après la chute des voyelles finales). Ex. : pour *ā* : *qâla* «il a dit» > *'/qâl; ʿuryânuⁿ* «nu» > *ʿüryân;* — pour *ī* : *žadîduⁿ* «neuf» > *ždîd; *yaʿṭî-ka*[3] «il te donnera» > *yęʿtîk; kaḏḏābîna* (régime) «menteurs» > *kęḏḏābîn;* — pour *ū* : *yarûḥu* «il s'en va» > *irûḥ; maksûruⁿ* «cassé» > *maksûr*[4].

3. En syllabe d'origine classique (ou dialectale) *fermée* par un groupe de consonnes, aucune voyelle longue ne peut subsister telle quelle dans notre parler : ou bien la voyelle longue perd purement et simplement sa valeur de longue et passe à la brève correspondante, ou bien, lorsqu'elle est morphologiquement ou psychologiquement nécessaire, elle reste longue, nécessitant ainsi quelques modifications dans la coupe des syllabes, de sorte que la voyelle longue termine la syllabe et que le groupe de consonnes qui la suit se joint à la voyelle suivante, longue ou brève, pour commencer la syllabe suivante (ce qui est possible, car notre parler peut commencer une syllabe par un groupe de consonnes), ou bien encore c'est la consonne géminée qui se simplifie et permet à la voyelle longue de subsister.

a. La voyelle longue perd purement et simplement sa valeur de longue en syllabe fermée par un groupe de cousonnes et passe à la brève correspondante. Ex. : cl. *ḥâffatuⁿ* «bord» > dial.

(1) Sur le timbre de *ā* class., cf. plus haut, imāla.

(2) Il est évident que la voyelle *ā* de *mkātîbək*, bien que réellement longue à Kfárʿabîda, est cependant un peu moins longue que la voyelle suivante *î*, ou que toute autre voyelle longue accentuée; les sujets parlants s'en rendent d'ailleurs bien compte.

(3) Cl. *yuʿṭîka.*

(4) Ici les formes classiques peuvent également perdre leurs voyelles brèves finales à la pause, et conserver en même temps leurs voyelles longues.

*ḥáffé; dâbbatu*ⁿ «ânesse, bête de somme» > *dábbé; ḥâžžu*ⁿ «pèlerin (de la Mecque ou de Jérusalem) > *ḥážž* (fém. *ḥážžé*); *šâbbu*ⁿ «jeune homme» > *šáb*ᵇ; *ḥâddu*ⁿ «vif, violent» > *ḥád*ᵈ (fém. *ḥáddé*); *qâl(a) lī* «il m'a dit» > *ʾ/qállé; ḥâna la-hu* «il est temps pour lui...» > **ḥánlu* > *ḥállu* (avec assimilation totale de *n* à *l*), cf. plus haut p. 79; *mā kâna* (+ *š*) «il n'était pas» > *mākánš; mā ʾádrī* «je ne sais pas» > *mŏdré*[1] «je ne sais = peut-être»; [*al*] *-ʿâm-ul-ʾáuwalu* «l'année dernière» > *ʿəmláuwəl*[1]; *rá'su mâlⁿ* «capital» > **rāsmâl* > *rəsmâl*[1]; *mā (bi)yanbâʿu* + (*š*) «il ne se vend pas» > *mābyəmbáʿš; mā ʿâda* + (*š*) «il n'est pas revenu» > *māʿádš* (à côté de *māʿašˢ*); *ṣâra la-hu* «il est arrivé à lui = il y a (tant de temps) qu'il est...» > *ṣállu* (avec assimilation totale de *r* en *l*); *ḥáttā yarûḥa* «pour qu'il aille» > **tā* (c'est-à-dire *ḥattā*) *irûḥ* > *taiṛûḥ*[2]; *káifa žâʾa* «comment est-il venu» > **kîf žâ* (avec réduction de la diphtongue *ai* à *ī*) > *kéfža; ʿîdu*ⁿ *kabîru*ⁿ «grande fête» > *ʿédkbîr; miʾatu*ⁿ «cent» > **mît* > *mŏt*[3] (*ktâb*) «cent (livres»); *mā yakûnu* + (*š*) «il n'y aura pas» > *maikúnš; (bi)* + *yaqûlu la-hu* «il lui dit» > *biʾ/qollu*. Il en est de même des mots classiques dans lesquels les voyelles longues se sont trouvées, à Kfárʿabîda, en syllabe fermée par suite de la chute d'une voyelle brève suivante : cf. *mâʾidatu*ⁿ «table servie, réfectoire» > **mây(i)datu*ᵐ > *máidé; ʿâʾilatu*ⁿ «famille» > **ʿây(i)latu*ⁿ > *ʿáilé; ḥâʾiṭu*ⁿ «mur» > **ḥây(i)ṭu*ⁿ > *ḥáiṭ*[4].

b. Les voyelles longues en syllabe (classique ou dialectale) fermées par un groupe de consonnes sont maintenues, mais la coupe des syllabes est modifiée de manière que ces voyelles longues se trouvent autant que possible en syllabe ouverte. De plus, si le groupe de consonnes qui suit la voyelle longue est une géminée, l'implosive se réduit, d'après la constitution syllabique du parler, à une demi-consonne. Ex. : cl. *šāddîna* «tirant» (masc. plur.) > *šāᵈdîn* (coupe syllabique : *šā-ᵈdîn*); *kâtibatu*ⁿ «écrivant» (fém. sing.) > *kâ-tbé; ḫāṣṣîyatu*ⁿ «propriété, aptitude» > *ḫā-ˢṣyé*[5]; *ḫâṣṣata*ⁿ «particulièrement» > *ḫâ-ṣṭa*ⁿ[6]; (cf. cl. *dâllatu*ⁿ) soit **dāllîyatu*ⁿ «familiarité» > *dā-ˡlîyé*.

(1) La voyelle perd non seulement sa quantité, mais son timbre.

(2) Mais dès que les voyelles longues ne sont plus en syllabe fermée par un groupe de consonnes, elles conservent leur quantité primitive; on dit : *tā* (c'est-à-dire *ḥattā*) *yéʿməl* «afin qu'il fasse»; *ʿā* (c'est-à-dire *ʿalā*) *ṛâsé* «sur ma tête, volontiers»; *ʿāmŏžžâyé* «l'an prochain», etc.

(3) Etat construit.

(4) En arabe aussi bien qu'en syriaque, une dipbtongue, à la finale de syllabe ou de mot, est considérée comme une syllabe fermée.

(5) Ainsi qu'on le verra plus loin, la voyelle *-é* bref < *-atu*ⁿ), indice du féminin, et les pronoms affixes comptent toujours dans le parler pour une syllabe longue.

(6) Ici la réduction est complète parce que la consonne géminée est suivie d'une autre consonne, cf. *saḥtáin*, duel de *sŏḥḥa* < cl. *ṣiḥḥatatⁿ* «santé, bonne santé» où la réduction complète a lieu dans les mêmes conditions.

c. Les voyelles longues en syllabe finale fermée par un groupe de consonnes sont également maintenues telles quelles, mais la consonne géminée se simplifie aux dépens de l'explosive. Ex. : *dâbbatu*ⁿ [1] «ânesse, bête de somme» > *dâbė* (à côté de *dábbė*); *dawâbbu* «ânes, bêtes de somme» > *dwâb*; *ʿâmmu*ⁿ «général» > *ʿâm*; *ʿawâmmu* «universels, communs, généraux» > *ʿwâm*; *šawâddu* «anormaux, irréguliers» > *šwâz*; *ḥâffu*ⁿ «seul, sec» (dans *sawiqu*ⁿ *ḥâffu*ⁿ «farine non pétrie») > *ḥâf* [2]; etc.

Nous sommes donc ici complètement en désaccord avec M. Mattsson lorsqu'il soutient (p. 113) contre M. Brockelmann qu'une voyelle longue peut garder sa valeur de longue devant un groupe de consonnes ou devant une consonne géminée. Les nombreux exemples qu'il donne à l'appui de son opinion ne semblent pas la confirmer parce que dans aucun d'eux la voyelle longue ne se trouve réellement en syllabe fermée par deux consonnes ou par une consonne géminée. L'erreur de M. Mattsson provient de ce qu'il n'a pas prêté attention à la coupe dialectale des syllabes. Ainsi (pp. 112-113) le mot *mâdnė* «minaret» < cl. *miʾdanatu*ⁿ doit-être coupé *mâ-dnė* [3]; de même *ḥāṭṭîn* «posant, mettant» (masc. plur.) < cl. *ḥāṭṭîna*... et *žârna* «notre voisin» > cl. *žâru-nā*... doivent être coupés *ḥā-ṭṭîn* et *žâ-rna*; etc. Quant à *sâḥṭessámək* «le marché aux poissons», il doit être coupé *sâ-ḥṭes-sá-mək*. Les deux consonnes *ḥ* et *t* sont naturellement groupées dans la syllabe fermée par *-es-*.

2. Voyelles longues et brèves à l'intérieur du mot.

I. Voyelles brèves en syllabe ouverte inaccentuée [4] (à l'intérieur).

Conservation. Chute. — Comme à l'initiale, les voyelles brèves classiques en syllabe ouverte inaccentuée disparaissent

[1] La consonne n'est pas finale ici, mais le singulier est analogique du pluriel (régulier).

[2] M. Cohen (p. 115, 270) pense que le dial. *ḥâf* dans les expressions *ḥebz ḥāf* «pain sec» et *mä ḥāf* «eau pure» (usitées également à Kfárʿabîda), relevées par lui à Alger juif, provient du cl. *ḥâfiⁿ* «nu-pieds», alors qu'il serait naturel, me semble-t-il, de voir dans ce mot le représentant du classique *ḥâffu*ⁿ avec simplification de la géminée. Autrement il serait difficile d'expliquer la disparition de la syllabe finale *iⁿ* (provenant de **yu*ⁿ) qui dans notre parler ne tombe jamais, mais est toujours représentée par *ê*; on dit, par exemple, *wáled ḥâfê* «un enfant nu-pieds».

[3] M. Mattsson admet lui-même (p. 93) qu'une voyelle brève tombe toujours devant la désinence du féminin : cf. cl. *náuʿfaratu*ⁿ «jet d'eau» > *náuʿfra*, qu'il faut couper *náu-fra*.

[4] Seul cas qui puisse exister en classique; car une syllabe brève ouverte, à l'intérieur du mot, n'est jamais accentuée, étant donné que l'accent recule

toujours à l'intérieur du mot dans notre parler. Ex. : *voyelles prétoniques :* pour *a : yataʿállamu* « il apprend » > *yeṭʿállem; qalamáini* « deux plumes à écrire » (rég. indir. au duel) > *ʾqalmáin; ṣalawâtī* « mes prières » > *ṣalwâtē;* néo-cl. *žasadānîyuⁿ* « corporel » > *žesdânē*[1]; *ḍarabû-nī* « ils m'ont frappé » > *ḍarbûnē; žarayânuⁿ* « action de courir, de couler » > *žeryân* « action de courir, diarrhée »; *ʿankabûtuⁿ* « toile d'araignée » > *ʿaṅkbût; ẏazawâtuⁿ* « incursions » > *ẏazwât*; — pour *i : ḥāmilîna* « portant » (plur. rég.) > *ḥāmlîn; yaḍribû[na]-ka* [2] « ils te frapperont » > *yöḍrbûk; iḫtibâruⁿ* « expérience » > *ʾeḫtbâr; ʾardiyâʾu* « méchants » > *ʾérdya*[3]; — pour *u : tatrukî[na]nā* « tu (fém.) nous laisseras » > *teṭrkîna; wa-ʿumûmatī* « et mes oncles paternels » > *wöʿmûmtē*; — *voyelles posttoniques :* pour *a : ḍárabat* « elle a frappé » > *ḍárbət; ḍárabū* « ils ont frappé » > *ḍárbu; yánkasiru* « il se cassera » > *yéṅkser; mámlakatuⁿ* « royaume » > *mámlkē; ḍáraba-ka* « il t'a frappé » > *ḍárbək; ḥásanatuⁿ* « bienfait, bonne œuvre » > *ḥásnē;* — pour *i : šáribū* « ils ont bu » > *šérbu; šáribat* « elle a bu » > *šérbət; yaksirû[na]* « ils casseront » > *yéksru; máʿrifatuⁿ* « savoir, connaissance » > *möʿrfē; maʿârifī* « mes connaissances, mes amis » > *mʿârfē;* — pour *u : kaθurū* « ils ont été nombreux » > *kétru; kutubī* « mes livres » > *kötbē; mûkḥulatuⁿ* « vase à collyre » > *mökḥlē;* etc. — Mais, par suite de la chute régulière des voyelles brèves finales, les voyelles brèves posttoniques peuvent se trouver dans notre parler en syllabe fermée, et en conséquence elles se maintiennent; en voici quelques exemples : *ḍáraba* « il a frappé » > *ḍárab; bárṭala* « il a capté » > *bárṭəl; ʾásaduⁿ* « lion » > *ʾáseḍ*; *máliku*ⁿ « roi » > *málek; šáriba* « il a bu » > *šéreb; yáktubu* « il a écrit » > *yéktob;* etc. Tous ces cas, où les voyelles brèves ne tombent pas, rentrent du reste dans celui des voyelles brèves en syllabe fermée.

II. Voyelles longues en syllabe ouverte inaccentuée (à l'intérieur).

Conservation. Chute. — Comme à l'initiale du mot, les voyelles longues classiques, en syllabe ouverte inaccentuée (à l'intérieur), se maintiennent dans notre parler en qualité de

toujours vers le commencement du mot jusqu'à ce qu'il rencontre une syllabe longue, et que, quand il n'y en a pas dans le mot, il tombe sur la première syllabe et par conséquent sur l'initiale (qu'elle soit longue ou non).

(1) Peu importe que l'accent en classique repose sur la syllabe qui suit immédiatement la voyelle brève ou sur une syllabe plus éloignée, comme dans l'exemple cité.

(2) Il faut faire abstraction de la finale *-na* qui, on le verra, n'est pas représentée dans le parler. En réalité *yöḍrbûk* provient directement de *yaḍribûka* (modus apocopatus).

(3) Ici l'accent classique, par suite de la chute du *-ʾu* et de l'abrègement régulier de *ā* à la finale a reculé jusqu'à la première syllabe du mot.

longues, quitte à attirer à elles, le cas échéant[1], l'accent du mot. Ex. : pour *ā* : *mafātîḥu* « clés » > *mfātîḥ*[2]; *yuqātilû[na]nī* « ils se battent avec moi » > *ï'/qātlûnė*; *'iḥsānâtu*ⁿ « bienfaits » > *'eḥsānât*; *ḥammālîna* « portefaix (plur. régime) > *ḥommālîn*; *talāmîdu* « disciples » > *tlāmîd*; — pour *ī* : *miṣrīyîna* « Égyptiens » (régime) > *mōṣrīyîn*; *tilmīdáiṇi* « deux disciples » (duel, régime) > *talmīdáiṇ*; *'amīrîyu*ⁿ « fisc, impôt dû au prince » > *mîrė*; — pour *ū* : *maḫlūqâtu*ⁿ « créatures » > *maḫlū'/qât*; *maḍrūbîna* « frappés » (régime) > *maḍrūbîn*; *yahūdîyu*ⁿ « juif » > *ihûdė*; etc.

III. Voyelles longues en syllabe ouverte accentuée (à l'intérieur)[3].

Conservation. Chute. — Comme en syllabe ouverte inaccentuée, les voyelles longues classiques en syllabe ouverte accentuée (à l'intérieur du mot) se maintiennent en règle à Kfárʿabîda; elles s'abrègent dans un cas bien déterminé, ainsi qu'on va le voir, et, comme conséquence, elles perdent l'accent qui recule jusqu'à la longue précédente ou, à défaut de longue, jusqu'à l'initiale. Ex. : pour *ā* : *nanâlu* « nous obtenons » > *ⁿnâl*[4]; *balâbilu* « rossignols » > *blâbəl*; *'aḫbâru*ⁿ « nouvelles » > *'eḫbâr*; — pour *ī* : *qanādîlu* « lampes » > *'/qnādîl*; *mandîlu-ka* « ta serviette, ton voile » > *mandîlek*; *yamîlu* « il se penche » > *imîl*; — pour *ū* : *yaqûlu* « il dit » > *ï'/qûl*; *maḍrûbatu*ⁿ « frappée » > *maḍrûbė*; *žumhûru-nā* « notre multitude » > *žamhûrna*; etc.

Quantité.

On l'a déjà dit, les voyelles longues classiques conservent toujours à Kfárʿabîda leur quantité normale dans les syllabes ouvertes accentuées ou inaccentuées, initiales ou médiales. Elles s'altèrent pourtant à l'intérieur et passent à des voyelles brèves, lorsqu'elles sont devenues elles-mêmes finales, étant immédiatement suivies d'une syllabe finale sujette à disparition, c'est-à-dire lorsque cette syllabe commençait par une des consonnes faibles *w*, *y* et '. Ex. : *'ašyâ'u* « choses » > *'ęšya*; *baiḍâ'u* « blanche » > *báiḍa*; *baladîyu*ⁿ « indigène » > *báldė*; *šamsîyu*ⁿ « solaire » > *šámsė*; (cf. cl. *maẏzûwu*ⁿ) **maẏzîyu*ⁿ > *mōẏzė* « pillé »; etc.

[1] Quand la longue accentuée suivante est devenue dialectalement finale et s'est en conséquence abrégée.

[2] Sur le timbre de *ā*, cf. plus haut (imāla).

[3] Sur la conservation et la chute des voyelles longues en syllabe fermée accentuée ou non à l'intérieur du mot, se rappeler ce qui a été dit plus haut, p. 105.

[4] Comme beaucoup d'autres formes verbales et nominales, le classique *nanâlu*, par suite de la chute des voyelles brèves initiale et finale, est devenu monosyllabique à Kfárʿabîda et *ā* s'est trouvé accidentellement en syllabe fermée.

Timbre.

Le timbre de *ā* classique, en syllabe ouverte accentuée ou inaccentuée, à l'initiale aussi bien qu'à l'intérieur du mot, a été traité plus haut à propos de l'imāla, et on n'y reviendra pas. Reste à dire un mot de celui des autres longues.

A la différence de ce qui se produit dans d'autres dialectes arabes modernes[1], le timbre des longues *ī* et *ū*, hors les cas prévus d'abrégement, ne subit aucune altération sensible dans le voisinage des emphatiques, des gutturo-palatales ou des faucales, que celles-ci précèdent ou suivent. Ceci est vrai, non seulement quand *ī* et *ū* se trouvent en syllabe initiale, mais encore quand elles sont en syllabe médiale ouverte, accentuée ou non. Ex. : *ḥîlatu*ⁿ «ruse» > *ḥîlé; sīqânu*ⁿ «jambes, tibias» > *sī'/qân*[2]; *marḍûḍu*ⁿ «cassé, brisé» > *maṛḍûḍ; mamnūᶜu*ⁿ «défendu» > *mamnûᶜ*, *malîḥu*ⁿ «bon» > *mlîḥ*. Dans ces cas *ī* et *ū* ne subissent aucun modification; il ne se produit aucune voyelle accessoire (aucun pataḥ furtif n'est intercalé entre *ī* ou *ū* et les faucales ᶜ ou *ḥ*), à la différence de ce qui a lieu dans d'autres langues et d'autres dialectes. Tout au plus pourrait-on admettre la présence d'une voyelle anaptyctique (ᵉ) après ᶜ et *ḥ* (lorsqu'ils sont précédés à la finale du mot de *ī* ou *ū*) : *bîᶜ* «vends» et *rûḥ* «va-t-en» (cf. cl. *bîᶜ* et *rûḥ*), qu'on pourrait noter, à la grande rigueur, par *bîᶜᵉ* et *rûḥᵉ*.

IV. Voyelles brèves en syllabe fermée inaccentuée (à l'intérieur).

Conservation. Chute. — Le classique possède peu de formes vraiment unes[3] qui présentent à l'intérieur du mot une voyelle brève en syllabe fermée inaccentuée; de telles formes peuvent cependant se produire par suite de l'annexion des pronoms suffixes et du déplacement concomitant de l'accent vers la fin du mot. Ces formes, unes ou complexes, subsistent telles quelles à Kfárᶜabîda et conservent toujours leurs voyelles brèves en syllabe fermée inaccentuée. Ex. : pour *a* : *mustaᶜmalîna* «employés» (partic. plur.) > *mösta*ᶜ*mlîn; 'iskandarîyatu* «Alexandrie» > (*'ẹ*)*skandrîyé;* (néo-cl. *faransîyu*ⁿ) d'où **faransāwîyu*ⁿ «français» > *frẹnsâwé; banafsažîyu*ⁿ «violet» > *bnáfsžé*[4]; *barṭalnâ-ka* «nous t'avons capté» > *baṛṭəlnâk; yastaqbilû[na]nā* «ils vont au-devant de nous» > *yẹsta'/qblûna;* — pour *i* : *istibdâdu*ⁿ «action de s'occuper seul d'une chose, despotisme» > *stəbdâd; istiḥsânī* «mon

[1] Cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 135-136; Cohen, p. 114.

[2] Chez les *Ūlâd Brāhîm*, on a *ḥẹ̄la* et *sẹ̄gân;* cf. Marçais, *loc. cit.*

[3] Non composées d'une préposition ou d'une conjonction.

[4] Par suite de la chute de la syllabe finale *-yu*ⁿ et de l'abrègement régulier de *-ī-* précédent, devenu final, l'accent classique a reculé jusqu'à la syllabe fermée.

approbation » > *stẹhsânê; laḥiqnâ-kum* « nous vous avons atteints » > *lḥö'/qnâkọn; fahimt(um)û-nī* « vous m'avez compris » > *fhomtûnê; wa-ṣiddiqu*ⁿ « et très juste » > *uṣaddi'/q*[1].

V. Voyelles brèves en syllabe fermée accentuée (à l'intérieur).

Conservation. Chute. — Les voyelles brèves classiques en syllabe fermée accentuée (à l'intérieur) se maintiennent toujours dans notre parler et ne se dessaisissent naturellement pas de l'accent du mot. Ex. : pour *a* : *ḍarábtu* « j'ai frappé » > *ḍrábt; muʿállimu*ⁿ « professeur » > *mʿallẹm; iḥmárrat* « elle est devenue rouge » > *ḥmárrət; safáržalu*ⁿ « coing » > *sfáržẹl; mutaʿážžibu*ⁿ « étonné » > *mötʿážžẹb;* — pour *i* : *šaríbnā* « nous avons bu » > *šróbna; mustabíddatu*ⁿ « absolue dans son opinion, despote (fém.) » > *möstbödde; yastaʿíddu* « il se prépare » > *yẹstʿẹd*ᵈ; — pour *u* : *kabúrtu* « j'ai grandi » > *kbört; ḥasúnti* « tu as été belle » > *ḥsẹntê; wa-qúlnā* « et nous avons dit » > *u'/qọ́lna;* etc.

Timbre.

On étudiera ici à la fois le timbre des voyelles brèves en syllabe fermée accentuée ou inaccentuée dès le classique, et celui des voyelles brèves qui ne se trouvent en syllabe (accentuée ou non) que dans le parler par suite de chute de la voyelle brève subséquente.

1. Voyelle *a*.

a. En général, la voyelle *a*, en syllabe fermée accentuée ou inaccentuée, d'origine classique ou de provenance secondaire, conserve à Kfárʿabìda son timbre pur dans les formes verbales et dans les formes nominales. Ex. : *taʿállama* « il a appris » > *tʿállẹm*[2]; *mutaʿážžibîna* « étonnés » > *mötʿažžbîn; iswáddat* « elle est devenue noire » > *swáddẹt; yubarṭilû[na]-nī* « ils me captent » > *ibarṭlûnê; safáržalu*ⁿ « coing » > *sfáržẹl; banáfsažu*ⁿ « violette » > *bnáfsẹž; žumáiyalu*ⁿ (dimin. de *žamîlu*ⁿ) « beau » > *žmáiyẹl* (nom propre d'homme); *wa-ḥásanatu-ka* « et ton bienfait » > *uḥásntẹk;* etc.

b. La voyelle *a* bref en syllabe finale (fermée dans le parler mais résultant de la fermeture d'une syllabe classique médiale ouverte) passe toujours à *ẹ* dans les formes verbales et nominales. A son tour, cet *ẹ* de fin de mot dialectale, venant à se trouver en syllabe médiale, par suite de l'addition d'une désinence de conjugaison

[1] Je ne connais pas d'exemples pour *u* ni en classique ni dans le parler, sauf les cas où une initiale devient médiale après une particule proclitique, comme dans *wa-žuhhálu*ⁿ « et ignorants » > *užẹhhâl.*

[2] Sur le timbre de la dernière syllabe *-ẹm*, cf. plus loin, sous *b*.

ou d'un suffixe pronominal, passe à la voyelle *ę* ou à une de ses variantes. Ex. : dans les *formes verbales* : *kátaba* «il a écrit» > *kętęb*[1]; *katábnā* «nous avons écrit» > *któbna; ḥámala* «il a porté» > *ḥęməl; ḥamálti* «tu (fém.) as porté» > *ḥmółtė*; *infátaḥa* «il s'est ouvert» > *nfátęḥ; istákθara* «il a trouvé nombreux, il a remercié» > *stáktęr; istakθárnā* «nous avons trouvé nombreux» > *staktęrna; yárkabu* «il monte» > *yérkęb;* — dans les *formes nominales* : *qálamuⁿ* «plume» > *ʾqálęm; qálamu-nā* «notre plume» > *ʾqalómna; márkabuⁿ* «bateau» > *márkęb; márkabu-nā* «notre bateau» > *markóbna; ʿádaduⁿ* «nombre» > *ʿádęd; ʿádadu-nā* «notre nombre» > *ʿadędna; ʾáuwalu* «premier» > *ʾáuwəl.* — Cependant les verbes des VIIe et VIIIe thèmes font exception, et gardent *a* pur en syllabe fermée à l'intérieur, bien que cet *a* soit altéré en syllabe finale dialectale. Ex. : *iγtánama* «il a saisi l'occasion, il en a profité» > *γtánęm*, mais *iγtánamnā* «nous avons profité de l'occasion» > *γtnámna; inḫádaʿa* «il a été trompé» > *nḫádęʿ*, mais *inḫadáʿti* «tu as été trompée» > *ʿnḫdáʿtė* (ʿ à cause des 3 consonnes initiales dont *n*).

D'autre part, *a* bref en syllabe finale dialectalement fermée garde son timbre pur lorsqu'il est précédé ou suivi d'une emphatique, y compris *ḥ*, *ḫ*, ʿ et souvent *h*. Ex. : *ḍáraba* «il a frappé» > *ḍárab; qáṭafa* «il a cueilli» > *ʾqáṭaf; qábaḍa* «il a touché de l'argent» > *ʾqábaḍ; ṭáḥana* «il a moulu» > *ṭáḥan; dáḫala* «il est entré» > *dáḫal; fáraḥuⁿ* «joie» > *fárah; báṣaluⁿ* «oignon» > *báṣal; márhamuⁿ* «onguent» > *márhan;* etc.[2]. Dans tous ces exemples, *a* reste également pur lorsqu'il arrive à être à l'intérieur du mot : *ḍarábnā* «nous avons frappé» > *ḍráb-na; fáraḥu-nā* «notre joie» > *faráḥna.*

Il faut excepter ici également les verbes au Ve thème (*taqáttala*) et au IIe thème quadrilitère dérivé (*taqátlala*), qui, bien que conservant *a* pur sous l'influence d'une emphatique à la finale dialectale, l'altèrent cependant lorsqu'il arrive à se trouver à l'intérieur : *taḥáiyara* «il a été stupéfait» > *tḥáiyar*, mais *tḥaiyárnā* «nous avons été stupéfaits» > *tḥaiyérna; tanáṣṣara* «il s'est fait chrétien» > *tnáṣṣar*, mais *tanáṣṣartu* «je me suis fait chrétien» > *tnaṣṣórt; tabárṭala* «il a été capté» > *tbárṭal*, mais *tabarṭálnā* «nous avons été captés» > *tbarṭólna;* etc.

[1] La voyelle de la seconde syllabe de *kętęb* est en réalité finale dans le parler, et pourrait être étudiée avec les voyelles finales, mais elle représente une voyelle classique médiale, et c'est pourquoi on a préféré traiter ici de son timbre. Ceci du reste forme une transition naturelle entre les voyelles médiales et les voyelles finales.

[2] La racine *r-h-m* n'existant pas du tout dans la conscience des sujets parlants, rien ne s'est opposé au changement phonétique de *m* final en *n* que favorisait du reste la tendance à la dissimilation.

2. Voyelle *i*.

a. Comme à l'initiale, la voyelle *i* bref, en syllabe fermée accentuée ou non, passe toujours à *ẹ* (ou à une de ses variantes). Ex. : *istiʿdâdu*ⁿ « préparation » > *stẹʿdâd; ṣaʿídnā* « nous avons gravi » > *ṣʿödna; fahímtu* « j'ai compris » > *fhómt; wa-ʿílmu-ka* « et la science » > *uʿẹ́lmək; istifhâmu*ⁿ « interrogation » > *(ʾẹ)stofhâm.*

b. Comme *a*, la voyelle *i*, en syllabe finale fermée dialectale qui provient d'une syllabe classique ouverte (à l'intérieur), passe, dans les formes verbales et nominales, tantôt à *ẹ* : *šáriba* « il a bu » > *šẹ́rẹb; yánzilu* « il descend » > *yẹ́nzẹl; mážlisu*ⁿ « divan, lieu où on s'assoit » > *mážlẹs;* — tantôt à *o*[1], sous l'influence d'une labiale ou peut-être par suite d'une innovation morphologique (*u* au lieu de *i*) : *míšmišu*ⁿ « abricot » > *mö́šmọš; ḥímmiṣu*ⁿ « pois chiche » > *ḥómmọs; ḥíṣrimu*ⁿ « verjus » > *ḥö́ṣrọm; *yáḍrubu* « il frappe » (cl. *yáḍribu*) > *yö́ḍrọb; yáʿruḍu* « il présente à quelqu'un quelque chose » (cl. *yaʿriḍu*) > *yẹʿrọd; *yáḫtumu* « il scelle » (cl. *yáḫtimu*) > *yẹ́ḫtọm; *iʿṣúr* « pressure » impératif (cl. *iʿṣir*) > *ʿṣọ́r; *iḥfúr* « creuse » impératif (cl. *iḥfir*) > *ḥfọ́r;* etc.

3. Voyelle *u*.

a. Comme à l'initiale, *u* en syllabe médiale fermée (accentuée ou non) passe à *ü*[2]. Ex. : *mudunu-kum* « vos villes » > *mọdǘnkọn; raḫúṣnā* « nous avons été diminués » > *rḫǘṣna* « nous avons perdu l'estime (dont nous jouissions) » ; *kútubu-nā* « nos livres » > *kütóbna; wa-buldânu-nā* « et nos pays » > *uböldâⁿna.*

b. Comme *a* et *i*, la voyelle *u*, en syllabe finale dialectalement fermée, *semble* toujours passer à *ẹ* au parfait des verbes à deuxième voyelle *u*, mais en réalité il s'agit d'un *i* passé à *ẹ*, et substitué analogiquement à l'*u* des formes classiques : **qáriba* « il s'est approché » (cl. *qáruba*) > *ʾqə́rẹb; *ḥásina* « il a été beau » (cl. *ḥásuna*) > *hẹ́sẹn*[3]; etc. C'est un fait de morphologie et non de phonétique.

Partout ailleurs *u* passe à *ọ* : *kútubu*ⁿ « livres » > *kǘtọb; múdunu*ⁿ « villes » > *mọ́dọn; yáktubu* « il écrit » > *yẹ́ktọb; nádḫulu* « nous entrons » > *nẹ́dḫọl;* etc. — On dit cependant *yöfṭar* « il déjeûne » (cf. cl. *yafṭuru*), *yẹ́ḫlaṣ* « il est pur, il achève » (cf. cl. *yáḫluṣu*), *yẹ́ṭlaʿ* « il se lève (soleil) » (cf. cl. *yaṭluʿu*), ceci sans aucun doute par analogie avec les parfaits *fáṭara, ḫálaṣa* et *ṭálaʿa* (voir p. 92).

[1] Ouvert ou fermé suivant la constitution syllabique.

[2] Et variantes.

[3] Cf. Brockelmann, p. 77, sur l'indécision que manifestent les verbes sémitiques de cette catégorie entre *i* et *u*.

3. Voyelles longues et brèves en finale du mot[1].

Comme pour l'initiale, une voyelle classique peut être en finale absolue ou en finale relative; dans le premier cas, c'est la voyelle elle-même qui termine le mot, *u* par exemple dans le classique *yáḍribu;* dans le second cas, la voyelle est suivie d'une consonne, par exemple *i* dans le classique *iḍríb* (impér. masc. sing.). L'évolution étant différente selon qu'il s'agit de l'un ou de l'autre cas, on étudiera séparément les voyelles en finale absolue et en finale relative.

A. Voyelles en finale absolue (syllabe ouverte).

I. Voyelles brèves.

Conservation. Chute. — 1. D'une façon générale, les voyelles brèves du classique en finale absolue disparaissent dans le parler de Kfárʿabîda, de même que dans tous les dialectes arabes modernes et dans la plupart des langues sémitiques. Ex. : pour *a : ḍáraba* «il a frappé» > *ḍáṛab; al-kitâba* «le livre» (rég. dir.) > *ʿl-ktâb*[2]; — pour *i : kitābáiṇi* «deux livres» (duel régime) > *ktābáiṇ; bi-l-báiṭi* «dans la maison» > *bölbáiṭ;* — pour *u : al-ʾárḍu* «la terre» > *l'áṛḍ*[3]; *yáktubu* «il écrit» > *yẹ́ktọb;* etc.

2. Comme dans nombre de dialectes modernes, la désinence de la 2e pers. fém. sing. du parfait *-i* se maintient[4] à Kfárʿabîda en passant à *ẹ́ : katábti* «tu as écrit» (fém.) soit **katábtī* > **ktẹ́btī* > *któbtẹ́.*

Tout se passe donc ici comme s'il s'agissait d'une voyelle longue, soit *ī;* ce qui montre sans doute que la longueur de la voyelle est

[1] Ici il ne saurait naturellement être question de distinguer entre syllabe accentuée et inaccentuée, puisque l'accent du mot ne reposait jamais en classique sur la syllabe finale, qu'elle fût longue ou brève, ouverte ou fermée. Les impératifs tels que *iḍríb* ne constituent pas une exception à cette règle générale, car au fond ce ne sont là que des monosyllabes (**ḍríb*), devenus dissyllabes par l'application d'une simple règle d'euphonie, et dans lesquels l'accent repose naturellement sur la syllabe unique à l'origine qui était à la fois initiale, médiale et finale.

[2] *ʿl-ktâb* peut représenter naturellement aussi *al-kitâbu* et *al-kitâbi.*

[3] Cf. note 2.

[4] Cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 424.

très ancienne, c'est-à-dire qu'elle remonte à une époque antérieure à celle où l'arabe classique, contrairement aux autres langues sémitiques[1], a abrégé en *i* la voyelle *ī* du sémitique commun[2]. (On sait que quand l'*i* cesse d'être final par l'accession d'un enclitique, il pouvait devenir long même en classique, ex. : *katabti* mais *katabtī-hā* aussi bien que *katabti-hā*.)

Il en est de même de *-i* de la 2e pers. fém. sing. du pronom personnel suffixe *-ki* : *láki* «à toi» (fém.) > *lękė*. Cet *-i* classique provient d'une voyelle longue *ī*, qu'on retrouve encore en éthiopien, longueur indiquée par la graphie en hébreu. Cependant, dans notre parler, la voyelle *i* du pronom suffixe *-ki* semble changer de place et passer devant *-k* (d'où *-ik*) lorsque le mot auquel il est suffixé n'est pas un mot accessoire et que d'autre part ce mot ne présente pas à la finale une voyelle longue (il en est de même d'ailleurs du masculin *-ka*) : *kitâbu-ki* «ton (fém.) livre» > *ktâbik*, et *kitâbu-ka* «ton (masc.) livre» > *ktâbək*[3], mais *ʾabûki* «ton (fém.) père» > *bûkė* (fém.), cf. *bûk* (masc.).

La voyelle brève du classique subsiste également à Kfárʿabîda dans les pronoms indépendants : *ʾánti* «toi» (fém.) > *ʾęntė*; **náḥnā*[4] (cl. *náḥnu*) «nous» > *nęḥna*; *húwa* «lui», cf. *hûwė* (à côté de *hú*); *híya* «elle» cf. *hîyė* (à côté de *hí*)[5]; (cf. encore *húnna* «elles») **hinna* d'où *hęnnė*, employé également à la 3e pers. masc. plur.[6].

Signalons enfin le pronom suffixe *-hu*, qui, en perdant son *h* subsiste sous la forme *-u*[7] : *ḍáraba-hu* «il l'a frappé» > *ḍárbu*; et l'impératif masc. sing. des verbes *tertiae y*, ex. : *ʾáʿṭi* «donne» > *ʿṭí*; *irḍa* «sois satisfait» > *rdá*, formes où *ī* et *ā* ont été rétablis

(1) Cf. Brockelmann, p. 156.

(2) On sait du reste que, à quantité égale, un *i* est plus bref qu'un *a*. Il n'est donc pas étonnant que *ī*, en finale, soit devenu *i* bref, alors que *ā* subsistait. (Doctrine de M. Meillet.)

(3) Il semble évident que les formes intermédiaires ont été ici **kitâbiki* pour le féminin et **kitâbaka* pour le masculin. Il s'agirait donc dans les deux cas d'une assimilation vocalique régressive. Par la suite, les finales sont tombées, et l'on a eu *ktâbik* et *ktâbək*. Le phénomène d'assimilation, phénomène à la fois phonétique et psychologique (enseignement de M. Grammont), a sans doute été favorisé ici par la tendance à maintenir distinctes les formes du masculin et du féminin.

(4) Aussi bédouin de Tunisie (M. Marçais). Cf. éthiopien *neḥna* et araméen *ʾanaḥnā*. Voir plus bas pour l'explication de la voyelle finale.

(5) «Les formes *hûwa* et *hîya* sont anciennes et largement répandues sur le champ des dialectes»; de même *hú* et *hí*. Cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 46 (1908–1909).

(6) La conservation s'explique par le fait qu'il s'agit de mots secondaires à accentuation anormale. Cf. dans les langues romanes : lat. vulg. **illò*, it. *lo*, frç. *le*, etc.; *egò*, ital. *io*, v. frç. *jo*, à côté de **ille*, frç. *il*, it. *il*, etc. On sait que *hinna* existe dans des cas tels que *kitâbi-hinna* «de leur livre (à elles)».

(7) Sur le suffixe *-hū* (*-hī*), cf. de Sacy, *Gramm. arabe* 3, p. 619.

par analogie des imparfaits *yúʿṭī* et *yárḍā*, les racines étant (ʿ–ṭ–y) et (r–ḍ–y)[1].

Comme on le voit, sauf dans *nḗḥna*[2], les voyelles brèves conservées en finale absolue sont toujours altérées en *ė* (à l'exception de *u*).

II. Voyelles longues.

Conservation. Chute. — D'une façon générale, les voyelles longues du classique en finale absolue gardent leur valeur syllabique à Kfárʿabîda[3]. Ex. : pour *ā* : *qúlnā* «nous avons dit» > ʾ/*qṓlna*; *dúnyā* «monde» > *dũnya*; — pour *ī* : *qálam-ī* «ma plume» > ʾ/*qálmė*; *qûmī* «lève-toi» (fém.) > ʾ/*qûmė*; — pour *ū* : *kátabū* «ils ont écrit» > *kḗtbu*; *uktúbū* «écrivez» > *ktṓbu*; etc. Il en est de même des cas où les voyelles longues sont de provenance secondaire, c'est-à-dire lorsqu'elles ne représentent pas des voyelles longues classiques, ou bien lorsqu'elles représentent des voyelles longues classiques médiales qui se sont trouvées en finale absolue après la chute de la syllabe suivante. Ex. : pour *ā* : *iqráʾ* «lis» (impér.) > ʾ/*qṛá*; *samâʾuⁿ* «ciel» > **sámā* > *sáma*; — pour *ī* : (cf. *istáḍiʾ* $\sqrt{ḍ-w-ʾ}$), dial. **stáḍwī* > *stáḍwė* «éclaire-toi, demande de la lumière»; *daniʾuⁿ* «vil» > **dánī* > *dḗnė*; — pour *ū* : *žárwuⁿ* «petit du chien» > **žárū* > *žáru*; *ʿulûwuⁿ* «hauteur» > *ʿlú*.

Quantité.

Comme dans la plupart des dialectes arabes modernes, les voyelles longues d'origine classique ou de provenance secondaire en syllabe finale absolue perdent régulièrement à Kfárʿabîda une partie de leur quantité, et passent (ainsi qu'on l'a déjà vu) aux brèves correspondantes. Elles gardent cependant leur valeur de longue[4] lorsqu'elles portent l'accent du mot, c'est-à-dire lorsqu'elles sont dans un monosyllabe ou dans l'équivalent d'un monosyllabe. Ex. de ce cas spécial : pour *ā* : *ihdáʾ* «reste

[1] Du reste *ī* est rétabli à Kfárʿabîda dans tous les thèmes dérivés (de ces verbes), mais se trouvant en finale absolue, il s'abrège et s'altère en conséquence. Cf. *istárḍi* «cherche à contenter» > **stárḍī* > *stárḍė*; *iḥtámi* «abstiens-toi» > **ḥṭḗmī* > *ḥṭḗmė* «demande protection». (Cf. cl. *ḥámā*, $\sqrt{ḥ-m-y}$ «il a protégé».)

[2] Qui provient sans doute de **naḥnā* analogique des premières personnes plurielles du parfait (*qatalnā*, dial. *qṭḗlna*), ou analogique de *ʾánā* > *ʾána*, cf. araméen *ʾanaḥnā*.

[3] A la différence de quelques dialectes arabes modernes qui perdent souvent les voyelles longues finales. Cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 141.

[4] Longue tout à fait relative qui n'a pas la même valeur qu'une longue médiale ou initiale et qui serait plus justement appelée demi-longue; c'est pourquoi on n'a pas attribué ici à ces voyelles demi-longues le signe de la longue.

tranquille» > *hdá; žâ'a* «il est venu» > *žá;* cf. cl. *ibqa* ($\sqrt{b-q-y}$) «reste» (imp.), dial. *b'/qá;* cf. cl. *ʿi* ($\sqrt{w-ʿ-y}$) «remarque, comprends», dial. *uʿá* (à côté de *'ûʿa*) «fais attention, éveille-toi»; — pour *ī* : *šáï'uⁿ* «chose» > *ší; lī* «à moi» > *lí; imšī* «marche» (impér. fém.) > *mší; híya* «elle» > *hí; fī* «dans» > *fi;* — pour *ū* : *hudû'uⁿ* «calme, repos» > *hdú; ʿulūwuⁿ* «hauteur» > *ʿlú; iqrâ'ū* «lisez» > *'/qrû; húwa* «lui» > *hú; žâ'ū* «ils sont venus» > *žú*[1].

Timbre.

1. *a* dial. < cl. *ā*.

D'une manière générale, *a* bref dialectal final, représentant *ā* classique final ou médial, garde son timbre pur dans notre parler : *'anā* «moi» > *'ána; ḍáraba-nā* «il nous a frappés» > *ḍaṛóbna; qátlā* «tués» > *'/qṓtla; hadâyā* «cadeaux» > *hdâya; hâdā* «celui-ci» > *hâda; samâ'uⁿ* «ciel» > **sámā* > *sáma; mînā* «port» > *mîna; ḥamrâ'u* «rouge» (fém.) > **ḥámṛā* > *ḥámṛa; ʿídā* «ennemis» > *ʿẹ́da; rábbā* «il a élevé» > *rábba;* etc. Cependant *a* dialectal passe toujours à *ė*, dans les parfaits, à la 3ᵉ pers. masc. sing. des verbes à finale *ā* (*tertiae* ', *y* ou *w*)[2] : *rámā* «il a jeté» ($\sqrt{r-m-y}$), *rẹ́mė;* *ẏázā* «il a fait une incursion» ($\sqrt{ẏ-z-w}$), *ẏẹ́zė; hádā* «il a guidé» ($\sqrt{h-d-y}$), *hẹ́dė;* *ʿálā* «il s'est élevé» ($\sqrt{ʿ-l-w}$), *ʿẹ́lė;* etc. Ici le passage de *a* dialectal final à *ė* s'explique sans aucun doute par une raison purement morphologique (cf. plus loin, p. 152).

2. *i* dial. < cl. *ī*.

A la différence de *a*, *i* bref dialectal final représentant *ī* classique final ou médial, ou même de provenance secondaire (cas de ' ou *w* devenant *yod*), s'altère, sauf dans quelques monosyllabes, dans notre parler et passe à *ė : qálam-ī* «ma plume» > *'/qálmė; qûmī* «lève-toi» (fém.) > *'/qûmė; ʿíndī* «(j'ai) chez moi» > *ẹ́ndė; *yaʿṭī* «il donne» > *yẹʿṭė; aθ-θânī* «le second» > *ᵗtânė; radîᵛuⁿ* «méchant» > *rẹ́dė; baladîyuⁿ* «indigène» > *báldė;* (*maẏzûwuⁿ* «pillé»), dial. **maẏzîyuⁿ* > *mẓ́ẏzė;* etc.

3. *u* dial. < cl. *ū*.

Comme *a*, *u* dialectal final d'origine classique ou de provenance secondaire, représentant *ū* classique final ou médial, con-

[1] Les mots *ʿulûwuⁿ* et *hudû'uⁿ* sont devenus des monosyllabes dans le dialecte parce qu'ils ne sont jamais employés qu'avec des pronoms suffixes ou à l'état construit : *ʿlûwok* «ta hauteur»; *hdûw-öl-báḥr* «le calme de la mer», etc.

[2] On a déjà rappelé plusieurs fois que tous ces verbes sont traités comme des *tertiae y* par notre parler.

serve toujours à Kfárʿabîda son timbre pur : *kátabū* «ils ont écrit» > *kętbu; uktúbū* «écrivez» > *ktọbu; bi-ʿulûw(in)* «en hauteur» > *bö̈ʿlú; bi-l-hudû'(i)* «avec tranquillité» > *bölhdú;* etc.

B. Voyelles brèves en finale relative (syllabe fermée)[1].

Une syllabe classique finale peut être fermée de deux façons : ou bien elle est terminée par une consonne quelconque qui appartient à la racine, comme *b* dans *uktúb*, ou bien c'est la consonne *n* de l'indétermination, c'est-à-dire la *nunnation*, qui la termine. Le premier mode de fermeture peut se trouver dans les formes verbales et dans quelques mots accessoires, tandis que le second se rencontre exclusivement dans les formes nominales. Comme l'évolution n'est pas la même selon qu'il s'agit de l'un ou de l'autre mode de fermeture, on étudiera ici séparément les voyelles brèves en syllabe finale fermée par une consonne radicale ou par l'indice *n* de la *nunnation*.

I. Voyelles brèves en syllabe fermée par une consonne radicale (en finale).

Conservation. Chute. — En règle générale, une voyelle brève en syllabe classique finale fermée par une consonne appartenant à la racine, se maintient dans notre parler en subissant toutefois quelques modifications dans le timbre et la quantité. Ex. : pour *a* : *tanáṣṣar* «fais-toi chrétien» > *tnáṣṣaṛ; náʿam* «oui» > *náʿam;* — pour *i* : *žâwib* «réponds» > *žâwəb; bárṭil* «capte» > *báṛṭəl; lâkin* «mais» > *lâkęn; min* «de» > *mön;* — pour *u* : *uktúb* «écris» > *ktọb; ḫúd* «prends» > *ḫọd; kitâbu-kum* «votre livre» > *ktâbkọn.*

Quantité.

La voyelle brève en syllabe fermée (à la finale) classique et dialectale garde généralement sa quantité normale dans notre parler; elle est quelquefois devenue longue (ou demi-longue) sous l'action de l'accent, de l'analogie ou par renforcement d'origine psychologique. Ex. : dans tous les impératifs masc. sing. des

[1] Il ne peut naturellement s'agir ici que de voyelles brèves, puisque, comme on a eu déjà l'occasion de le faire remarquer, le classique ne supportant pas, sauf à la pause, de voyelles longues en syllabe finale fermée, les abrège toujours lorsque, de par la morphologie, elles se trouvent suivies d'une consonne réellement finale. Toutefois notre parler connaît des voyelles longues en syllabe fermée par une seule consonne, cas que nous avons étudié à propos des voyelles médiales et auquel nous ne reviendrons pas ici (cf. p. 105).

verbes forts ou faibles au Ier thème : (cf. *išrab* «bois» impér.), dial. *šṛâb;* (cf. *ismáᶜ* «écoute»), dial. *smâᶜ;* (cf. *irkáb* «monte»), dial. *rkâb;* (cf. cl. *inzíl* «descends»), dial. *nzâl*[1]; (cf. cl. *iᶜríf* «sache bien»), dial. *ᶜṛâf;* (cf. *uḫlúṣ* «finis»), dial. *ḫlâṣ*[2]; (cf. *uftúr* «déjeûne»), dial. *fṭâr;* (cf. *ṣíl* «arrive», $\sqrt{w-ṣ-l}$), dial. *uṣâl;* (cf. *qíf* «tiens-toi debout, arrête-toi», $\sqrt{w-q-f}$), dial. *uʾ/qâf;* (cf. *dáᶜ* «laisse en dépôt», $\sqrt{w-d-ᶜ}$), dial. *udâᶜ;* (cf. *ḫáf* «crains», $\sqrt{ḫ-w-f}$), dial. *ḫâf*[3]; (cf. *nám* «dors», $\sqrt{n-w-m}$), dial. *nâm;* (cf. *biᶜ* «vends», $\sqrt{b-y-ᶜ}$), dial. *bîᶜ;* (cf. *mil* «aie de la sympathie pour, $\sqrt{m-y-l}$), dial. *mîl;* (cf. *qúl* «dis», $\sqrt{q-w-l}$), dial. *ʾ/qûl;* (cf. *mút* «meurs», $\sqrt{m-w-t}$), dial. *mût;* — dans les mots du type *ʾáqtalu* dans le sens du superlatif : (cf. *ʾaswadu* «noir»), *ʾaswâd* «très noir»; (cf. *áḥmaru* «rouge»), *ʾaḥmâṛ* «très rouge»; etc., où l'accent a été transporté et la voyelle qui le porte désormais, allongée en même temps, parce que le type dialectal *ʾáswəd,* provenant du cl. *ʾáswadu,* avait le sens d'un adjectif ordinaire (dès le classique) et qu'on a cherché un moyen d'exprimer par une forme simple l'*intensité* ou la *supériorité;* — enfin : (cf. cl. *žúdudu*ⁿ «neufs»), dial. *ždâd,* plur. de *žadîdu*ⁿ, par analogie avec le type *kibâru*ⁿ «grands», plur. de *kabîru*ⁿ; (cf. cl. *ḫášinu*ⁿ «dur»), dial. *ḫšîn,* par analogie avec *karîmu*ⁿ «généreux», *ᶜatîqu*ⁿ «vieux», etc. [4].

II. Voyelles brèves en syllabe fermée par la *nunnation.*

Conservation. Chute. — En principe, et ceci est commun à tous les dialectes arabes modernes, les désinences classiques *–u*ⁿ, *–a*ⁿ, *–i*ⁿ qui sont celles des cas lorsque le nom est indéterminé, sont tombées dans notre parler, sauf *–a*ⁿ qu'on rencontre dans quelques adverbes qui peuvent tous être considérés comme des mots savants : *dâimə*ⁿ [5] «toujours» < cl. *dâʾima*ⁿ; *ḫâṣṣa*ⁿ «particulièrement» < cl. *ḫâṣṣata*ⁿ; *šárᶜa*ⁿ «légalement» < cl. *šárᶜa*ⁿ; *ḫṣûṣa*ⁿ «surtout» < cl. *ḫuṣûṣa*ⁿ; *ʾérbə*ⁿ *ʾérbə*ⁿ «en morceaux» < cl. *ʾírba*ⁿ *ʾírba*ⁿ; *rwáiḍe*ⁿ *rwáiḍe*ⁿ «doucement, peu à peu» < cl. *ruwáiḍa*ⁿ

[1] Par analogie avec le parfait *názala.* Cette analogie avait déjà commencé son œuvre en classique comme le montre par exemple *irkab,* alors qu'on attendrait soit **irkib,* soit **urkub.* Voir la morphologie.

[2] Par analogie avec *ḫálaṣa,* cf. ce qui a été dit plus haut.

[3] Ici comme dans tous les impératifs des verbes *tertiae w* ou *y,* la longueur de la voyelle est normale.

[4] Sur le timbre des voyelles brèves en syllabe fermée (finale relative), se rappeler ce qui a été dit plus haut à propos de l'imāla et des voyelles brèves en syllabe fermée dialectale.

[5] Avec passage régulier de *a* bref en syllabe fermée finale à la voyelle *e* > *ə* (sous l'influence d'une labiale précédente).

ruwáiḍa^n; *ḥâlę*^{n} «aussitôt» < cl. *ḥâla*^{n}; *ẏádę*^{n} «demain» (à côté de *ẏádé*) < cl. *ẏáda*^{n}; *'áu̯ᵘlę*^{n} «premièrement» < cl. *'áu̯wala*^{n}; *tânyę*^{n} «deuxièmement» < cl. *θâniya*^{n}; etc. — Ce principe demande quelques explications.

1. En dehors des cas cités (pour $-a^n$), ^{n} final qui suit *a*, *i*, *u*, tombe partout et entraîne naturellement la chute de la brève précédente, sauf quand il s'agit de *a* : *kalbu*^{n} «un chien» > **kalbu* > *kalb* [1], tandis que *márḥaba*^{n} «sois le bienvenu» > *márḥba*; *'áhla*^{n} *wa-sáhla*^{n} [2] (même signification) > *'ahláu̯sáhla*; *máʿna*^{n} «sens, signification» > *mṓʿna*; *ẏína*^{n} «richesses» > *ẏẹ́na*, *'ai̯ḍa*^{n} «aussi» > *'ái̯ḍa*; etc.

Cette conservation de *a* final après la chute de ^{n} s'explique, comme on l'a fait remarquer et comme l'a montré M. A. Meillet [3] pour d'autres langues, par le fait qu'à quantité égale *a* est plus long que *i* et *u*; ceci prouve que la voyelle brève de la *nunnation* classique ne représente pas nécessairement une voyelle longue du sémitique commun, malgré ce qu'enseigne M. Brockelmann, p. 135 [4].

2. La consonne qui, avant la chute de $-a^n$, $-i^n$, $-u^n$, précédait immédiatement la voyelle, retombe naturellement sur la syllabe précédente, la ferme si elle était ouverte et la rend doublement fermée si elle était déjà fermée par une consonne : *qálamu*^{n} «plume» > *'/qálęm*; *kalbu*^{n} «chien» > *kálb*; etc. Mais, s'il s'agit d'une consonne faible, c'est-à-dire d'un ', d'un *w* ou d'un *y* (ou encore de *–t*, signe du féminin), elle évolue comme suit :

a. ' devenu final par la chute de $-a^n$, $-i^n$, $-u^n$, se fond ou s'assimile à la voyelle précédente ou suivante, avant la chute dé-

[1] Naturellement *'ęl-kálb* peut venir de son côté de *al-kalbu*, *al-kalbi*, etc.; *kalba* n'existe plus que dans les adverbes à cause de la tendance ancienne à n'avoir qu'une forme pour l'accusatif et le génitif.

[2] A côté de *'ahlâ*^{n} *wasahlâ*^{n}, qui dénote généralement un accueil plus cordial et qui est sous l'influence de la prononciation classique.

[3] *M. S. L.*, t. XV, p. 265-268 : *De la quantité des voyelles fermées.*

[4] On peut se représenter les choses de la façon suivante : *a* bref vaut en gros deux temps, alors que *i* et *u* brefs ne valent qu'un temps; — *a*, *i*, *u* + ^{n} passent d'abord à des voyelles nasales **ã*, **ĩ*, **ũ*, qui, c'est un fait connu, sont plus longues que les voyelles orales correspondantes et valent donc en gros et respectivement : **ã* trois temps, **ĩ* et **ũ* chacune deux temps. La dénasalisation de **ã*, **ĩ*, **ũ* fait perdre à chacune de ces voyelles 1 temps, et alors on a : $-\breve{a} = 2$ temps, mais $-i$ et $-u = 1$ temps. L'abrègement des finales continue son œuvre et fait perdre encore un temps à chacune des voyelles. Alors *–i* et *–u* sont réduits à *zéro*, tandis que $-\breve{a}$ est réduit à *ă* (1 temps). — Des faits analogues ont été signalés par F. de Saussure et Baranowski en lituanien oriental (*M. S. L.*, t. VIII, p. 425). Cf. Gauthiot, *ibidem*, t. XIX, p. 142.

finitive des finales, d'où contraction et enfin abrègement à la finale (soit trois résultats possibles : *–a*, *–i*, *–u*); ou bien il passe à un *w* ou à un *y* : *samâ'u*ⁿ «ciel» > *sáma*[1]; *'ašyâ'u* «choses» > *'ẹ́šya*; *mábda'u*ⁿ «principe» > **mábdā* > *mábda*; *mažī'u*ⁿ «venue» > **mažīy* > **mažī* > *mži–*[2]; *šái'u*ⁿ «chose» > **šái̯y* > *šái̯*(*i*) (à côté de *ší*[3]); *fái̯'u*ⁿ «ombre» > **fái̯y* > *fái̯*(*i*); *žúz'u*ⁿ «portion» > **žúzwu*ⁿ > **žûzw* > *žázu*[4]; *ḍáu̯'u*ⁿ «lumière» > **ḍáu̯w* > *ḍáu̯*(*u*); *mil'u*ⁿ > **milwu*ⁿ > vulg. *mə́lu* «plénitude»[5].

b. *w* et *y* devenus finals après la chute de *–a*ⁿ, *–i*ⁿ, *–u*ⁿ, se fondent à Kfárʿabîda avec les voyelles homorganes qui les précèdent, se vocalisent après une consonne forte, et forment diphtongue avec un *ă* précédent (cette nouvelle finale est relativement longue ou brève suivant qu'elle est accentuée ou non dans le parler) : *marḍìyu*ⁿ «satisfaisant» > **marḍìy* > **márḍī* > *mṓṛḍė*; *ʿulûwu*ⁿ «hauteur» > **ʿulûw* > **ʿulû* > *ʿlú–*; *žáu̯wu*ⁿ «air, atmosphère» > **žáu̯w* > *žáu̯*(*u*); *ḥái̯yu*ⁿ «vivant» > **ḥái̯y* > *ḥái̯*(*i*); *sárwu*ⁿ «cyprès» > **sárw* > *sáru*; *sáʿyu*ⁿ «effort» > **sáʿy* > *sáʿi–*; etc.

c. *–t*, indice du féminin, tombe toujours au singulier en même temps que *–a*ⁿ, *–i*ⁿ, *–u*ⁿ qui le suivait et la voyelle *a* précédente subsiste en passant à *ė*, sauf lorsqu'elle est précédée d'une emphatique, d'une des faucales *h*, *ḥ*, ʿ, ʾ ou d'une des gutturo-palatales *q*, *ḫ*, *ẏ*, cas dans lequel elle garde son timbre pur : *kálbatu*ⁿ «chienne» > **kálbä* > *kálbė*; *ḫúbzatu*ⁿ «un pain» > **ḫū́bzä* > *ḫóbzė*; etc. Mais *báqaratu*ⁿ «vache» > *ba'/qṛa*; *hái̯'atu*ⁿ «forme extérieure, physionomie» > *hái̯'a*; *'árbaʿatu*ⁿ «quatre» > *'árbʿa*[6]; *bái̯ḍatu*ⁿ «œuf» > *bái̯ḍa*; etc. Lorsque *–t* est précédé d'un *–ā* long, il se développe après cet *ā* la semi-voyelle *y* : *miḫlâtu*ⁿ «sac à fourrage», dial. *möḫlâyė*; mais ici *y* radical a été rétabli par analogie pour empêcher *ė* de se fondre avec la voyelle précédente (cf. plus loin).

4. Assimilation et dissimilation vocaliques.

Jusqu'ici on s'est contenté de souligner au fur et à mesure les cas d'assimilation ou de dissimilation vocalique qui se produisent

(1) *ā* long devenu final et non accentué s'est abrégé en *a*, ex. : *samâ'u*ⁿ > **samâ'* > **sámā* > *sáma*.
(2) Cf. p. 117, note 1.
(3) Réduction spéciale d'un mot accessoire.
(4) Par dissimilation *u–u* > *a–u*.
(5) On dit plus souvent *malu* par dissimilation de *ə–u* > *a–u*.
(6) A Ehden on prononce *ẹ́* après ʿ, cf. *'arbʿẹ́*.

dans le parler de Kfár ʿabîda. On se propose maintenant de réunir dans un seul paragraphe les cas déjà mentionnés à propos du vocalisme, ce qui permettra de les embrasser d'un seul coup d'œil.

A. Assimilation (harmonie vocalique inverse).

α. Voyelle *a*. La voyelle *a* bref du classique passe généralement dans notre parler à la voyelle *ẹ* (ou à une de ses variantes *ẹ*, *ö*, *ə*, *ø*) *par assimilation* lorsque la syllabe suivante comporte un *i* classique ou un *ẹ* (*ẹ*, *ė*) dialectal.

Exemples :

1. Les adjectifs classiques du type *qátilu*ⁿ (cf. p. 91) : cl. *nákidu*ⁿ «boudeur, taquin» > dial. *nẹ́kẹd; wásiḫu*ⁿ «sale» > *wə́ẹsḫ;* etc.

2. Les pluriels des types *'aqtilâ'u* et *'áqtilatu*ⁿ (p. 99); ici l'assimilation s'est produite avant la chute de l'*i* de la 2ᵉ syllabe : cl. *'aẏniyâ'u* «riches» > **'ẹ́ẏnẹya* > dial. *'ẹ́ẏnya; 'aqwiyâ'u* «forts» > *'ẹ́'/quya; 'árẏifatu*ⁿ «pains» > **'ẹ́rẏẹfė* > *'ẹ́rẏfė;* etc.

3. Les formes verbales de la 3ᵉ pers. masc. sing., sauf dans les cas où *a* class. a été rétabli sous l'influence du voisinage consonantique (p. 92) : *ʿálima* «il a su» > dial. *ʿẹ́lẹm; kásaba* «il a gagné» > *kẹ́sẹb; *ḥásina* (au lieu de *ḥásuna*) «il fut beau» > *ḥẹ́sẹn* (sur le passage de la voyelle *i* [prenant éventuellement la place de *a* et *u* par équivalence morphologique incorrecte] à la voyelle *ẹ* en syllabe finale dialectalement fermée, cf. p. 92 et suiv.); *mášā* «il a marché» > **mášė* > *məšė* $(\sqrt{m\text{-}š\text{-}y})$; *báda'a* «il a commencé» > **bádė* > *bə́dė;* — mais, lorsque la voyelle *a* de la 2ᵉ syllabe reste pure dans le parler sous l'influence des consonnes voisines, l'assimilation de *a* de la première syllabe en *ẹ* n'a naturellement pas lieu : *ḍáraba* «il a frappé» > *ḍáṛab; dáḫala* «il est entré» > *dáḫal* (sur les exceptions telles que *fátaḥa* «il a ouvert» > *fátẹḥ*, etc., cf. ce qui a été dit p. 92, note 3); etc.

4. Les formes nominales qui se terminent dialectalement par un *ė* (p. 91) : cl. *sánatu*ⁿ «année» > **sánė* > dial. *sẹ́nė; ẏanîyu*ⁿ «riche» > **ẏánė* > *ẏẹ́nė;* etc.

5. Les participes passés du Iᵉʳ thème des verbes *tertiae y, w* ou ' (p. 99) : cl. *mabnîyu*ⁿ «bâti» > ** mábnė* > *mə́bnė; * maqrîyu*ⁿ (au lieu de *maqrû'u*ⁿ) «lisible» > ** máqrė* > *mə́'/qrė; * maẏzîyu*ⁿ (au lieu de *maẏzûwu*ⁿ) «pillé» > ** máẏzė* > *mə́ẏzė* ; etc.

β. Voyelles *i* et *u*.

A la différence de la voyelle *a*, les voyelles *i* et *u* présentent très peu de cas d'assimilation dans notre parler; ce fait s'explique sans aucun doute parce que *i* et *u*, même lorsqu'ils ont altéré leur timbre classique (et cela a eu lieu de très bonne heure), ont gardé beaucoup plus d'articulation[1] et sont par là même plus solides et plus résistants que *a*. Voici cependant quelques exemples dans lesquels *i* et *u* semblent s'assimiler en *a* à un autre *a* suivant : cl. *ḫínṣaru*ⁿ «petit doigt» > dial. *ḫánṣaṛ* (voir plus loin); *šiṭránžu*ⁿ (pers.) «jeu d'échecs» > *saṭránž* (voir plus loin); *núzratu*ⁿ «petit morceau» > *násṛa* (cf. plus haut); etc.

B. Dissimilation.

α. Voyelle *a*.

La voyelle *a* du classique passe par dissimilation à *ẹ* (*ẹ*, *ö*, *ə*, *ø*) toutes les fois qu'elle est suivie de la voyelle longue *ā* (ou *ā̆*).

Exemples :

1. Les formes nominales du type *qattâlu*ⁿ (p. 98): cl. *kaḏḏâbu*ⁿ «menteur» > *kẹddâb; kattânu*ⁿ «lin» > *kẹttân; sažžâdatu*ⁿ «tapis» > *sẹžžâdė; fauwâru*ⁿ «source jaillissante» > **fẹuwâṛ* > *fuwâṛ;* etc.

2. Les formes nominales du type *qatlânu*⁽ⁿ⁾ (p. 99) : *maržânu*ⁿ «corail» > *möržân; maidânu*ⁿ «hippodrome» > **mẹidân* > *mīdân;* etc.

3. Les pluriels du type *'aqtâlu*ⁿ dans lesquels la première syllabe *'a-* a été exceptionnellement maintenue ou bien a été rétablie dans la suite : cl. *'aiyâmu*ⁿ «jours» > **'ẹiyâm* > *'īyâm; 'ašyâ'u* «choses» > **'ẹ́šyā* > *'ẹ́šya; 'aitâmu*ⁿ «orphelins» > **'ẹitām* > *'ītâm* (à côté de *itâma* < cl. *yatâmā*); *ḫámst-ẹḥmâl* «cinq charges» < cl. *ḫámsatu 'aḥmâli*ⁿ, complexe où le dialectal *ḥmâl* < cl. *'aḥmâli*ⁿ construit avec *ḫámst-* a maintenu sa première syllabe *'a-* sous la forme de *ẹ;* etc.

4. Les adjectifs néo-classiques ou dialectaux qui indiquent la possession ou l'appartenance et qui se terminent par *-ānîyu*ⁿ ou *-āwîyu*ⁿ au lieu de cl. *-îyu*ⁿ (p. 99) : néo-cl. *naṣrānîyu*ⁿ «chrétien» > dial. *nöṣrânė;* **fardāwîyu*ⁿ > *fördâwė* «seul, isolé» de *fárduⁿ* «individu»; etc.

[1] Il est bien connu, en effet, qu'aux extrémités de l'échelle vocalique *i* et *u* sont les voyelles qui ont le plus d'articulation et qui par là se rapprochent le plus des consonnes.

5. Toutes les fois que *a* est suivi d'un *ā* long, le mot fût-il un composé ou un simple dérivé : cl. *ḥább-ul-ʾāsi* «grains de myrte» > dial. *ḥəmblâs* (p. 99); cl. *máqθaʾatuⁿ*, cf. dial. *möqtâyê* «concombre».

6. C'est grâce à cette tendance à la dissimilation que les noms du type *miqtâluⁿ* (indiquant l'instrument servant à l'action) n'ont pas changé à Kfárʿabîda la voyelle *i* de la première syllabe en *a* comme l'ont fait toujours ceux du type *miqtaluⁿ* (cf. plus haut). Ainsi le cl. *míγzaluⁿ* «fuseau» donne dans le parler *máγzęl*, tandis que le cl. *miftâḥuⁿ* «clef» reste toujours *məftâḥ* et ne donne jamais **maftâḥ*.

β. Voyelle *i*.

La voyelle *i* se dissimile toujours en *a* dans les formes nominales des types *qittîluⁿ* et *qitlîluⁿ* dans lesquelles la syllabe suivante contenait un *ī* long (p. 100): cl. *qiddîsuⁿ* «saint» > dial. *ʾqaddîs; biṭṭîḫuⁿ* «pastèque» > *baṭṭîḫ; miskînuⁿ* «pauvre» > *maskîn; qinnînatuⁿ* «bouteille» > *ʾqannînê;* etc.

γ. Voyelle *u*.

1. La voyelle *u* bref se dissimile en *a* dans les mots du type *qutlûluⁿ* (p. 100), lequel devient, dans le parler, *qatlûl:* cl. *ṣundûquⁿ* «caisse, malle» > dial. *ṣandûʾq; burγûθuⁿ* «puce» > *barγût; ṣurṣûruⁿ* «grillon» > *ṣarṣûr;* etc.

2. *u* est dissimilé en *a* par un *u* subséquent dans les cl. *žužʾuⁿ* «portion» > **žúzwuⁿ* [1] > **žúzu* > *žázu;* etc.

3. Par dissimilation *au̯* passe à *ai̯* dans le dialectal *saiḳûnê* «petite branche morte» < syr. *sau̯kūnā*, diminutif de syr. *sau̯kā* «ramus».

En résumé, tandis que l'assimilation ou la dissimilation consonantique peut être dans notre parler progressive ou régressive, l'assimilation ou la dissimilation de voyelle à voyelle est toujours régressive [2]. L'assimilation vocalique se produit toujours entre deux voyelles brèves de nature différente; la dissimilation, au contraire, a toujours lieu entre deux voyelles dont l'une, la dissimilatrice, est longue et l'autre, la dissimilée, est brève. La forme *taqtîluⁿ* > dial. *ṭeqtîl* qui semble faire exception, étant donné que

[1] On a vu que le *w* lui-même était le résultat d'une assimilation à l'*u*. Comme souvent, il y a eu ici assimilation suivie de dissimilation.

[2] C'est le cas dans les langues germaniques (umlaut de *i*, umlaut de *u*, umlaut de *a*). Au contraire, dans les langues finno-ougriennes, l'«harmonie vocalique» se réalise dans le sens progressif.

*qittîlu*ⁿ, *qitlîlu*ⁿ < *qattîl*, *qatlîl*, s'explique non par la phonétique mais par l'analogie : les sujets parlants ont le sentiment de l'origine *verbale* de cette forme; elle est nettement sentie comme un *maṣdar* (non d'action); or *ta-* n'est pas resté comme préfixe verbal dans notre parler; on n'a que *ṭe-* dans toutes les formes verbales[1] (2ᵉ pers.- 3ᵉ fém.). — En outre, des trois voyelles classiques *a*, *i* et *u* susceptibles d'assimilation ou de dissimilation, c'est *a* qui fournit le plus d'exemples; on en a vu la raison. — Une voyelle longue ne subit aucune influence, ce qui tient à ce que, d'une façon générale les voyelles longues conservent leur timbre beaucoup mieux que les voyelles brèves.

CONCLUSION GÉNÉRALE DU VOCALISME.

Timbre.

Les modifications du timbre des voyelles classiques sont pour Kfárʿabîda assez semblables à celles que l'on constate dans la grande majorité des parlers arabes modernes[2]. A part de nombreux cas où il en est empêché par les phonèmes avoisinants, l'*a* bref (et surtout l'*ā* long) tend à devenir palatal (*imāla*), ce qui s'accorde assez bien avec le fait que le *g* du sémitique ancien s'est palatalisé partout en *dž*, *ž* (sauf en Egypte) et qu'il y a même quelques parlers où *k* s'est également palatalisé en *č*; *ī* et *ū* maintiennent leur timbre inaltéré tandis que *i* et *u* brefs s'ouvrent en *ẹ* et en *ọ* quitte à subir des modifications ultérieures, ce qui rappelle entre autres l'évolution du vocalisme dans le passage du latin aux langues romanes et dans celui du vieil égyptien au copte (cf. Steindorff, *Koptische Grammatik*², 1904).

Coupe syllabique, quantité, accent.

Ce qui est plus caractéristique du parler de Kfárʿabîda, c'est la façon dont il se comporte aux points de vue de la constitution de la syllabe, de la quantité et de l'accent, ces trois phénomènes étant chez lui intimement liés l'un à l'autre, alors que l'évolution du timbre est, sauf pour les longues, tout à fait indépendante de chacun d'eux.

La combinaison de ces trois éléments (syllabation — quantité — accent) réalise ce qu'on peut appeler *l'équilibre* du mot. Quelle en est la formule à Kfárʿabîda? Pour la dégager, il convient de mettre à part les syllabes finales qui, suivant une loi de

[1] Cf. Morphologie.

[2] Il en est de même de l'ensemble du consonantisme. Là non plus n'est pas, semble-t-il, la caractéristique de l'évolution du parler étudié.

phonétique générale (cf. Gauthiot, *Fin de mot en indo-européen*, passim) ont une situation à part. En revanche, il n'y a aucune raison au point de vue de notre parler pour établir une distinction entre les syllabes initiales et les syllabes intérieures : les unes et les autres ont en effet les mêmes traitements. Au contraire, qu'il s'agisse de syllabes initiales ou de syllabes intérieures, il faut envisager non seulement la *fin* de syllabe, mais, ce que l'on ne fait généralement pas parce que les métriques ne s'intéressent qu'à cette fin, l'*initiale* de syllabe.

I. Syllabes initiales ou intérieures.

1° *Coupe syllabique envisagée dans le sens progressif* (*fin de syllabe*).

Le parler de Kfárʿabîda conserve les syllabes fermées de l'arabe classique (sans les modifier par *sursaut* comme le font les parlers étudiés par M. Marçais, cf. *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 151 et suiv.). Ex. : cl. *rámluⁿ* > *ráml* « sable » (et non *rmęl* comme au Maghreb[1]), et, en cas de chute de voyelles intérieures brèves, il s'en crée de nouvelles. Aussi les diphtongues du classique sont-elles conservées. Une diphtongue (telle que les conçoit l'arabe, c'est-à-dire une diphtongue tautosyllabique, type : *-aut-* et non *-aw-a-*[2]) équivaut complètement, en effet, à une syllabe fermée.

Aussi n'y a-t-il que les diphtongues d'origine récente qui se soient *réduites* à *ī*, *ū* dans des cas où elles ne pouvaient attirer l'accent, étant elles-mêmes suivies d'une syllabe accentuée qui avait occasionné la chute d'une brève et transformé l'ancienne diphtongue hétérosyllabique[3] en diphtongue tautosyllabique : type *ḥayawânuⁿ* « animal » > *ḥīwân*, *fauwâruⁿ* « source jaillisante » > *fūwâṛ*. Un détail qui montre la prédilection du parler pour les syllabes fermées (dans le sens progressif), c'est la façon dont a été adapté l'emprunt syriaque **šaraγ(y)āθā* « étincelle » < syr. *šᵉrayraγyāθā*. On a en effet, ainsi qu'on l'a vu, à Kfárʿabîda : *šarʾ/qûṭa* et non **šraʾ/qûṭa*. — Ce qui indique enfin qu'il s'agit bien en tout ceci d'équilibre syllabique, c'est que, pour notre parler, une syllabe ouverte à voyelle longue équivaut à une syllabe fermée

[1] Ceci indique que le parler n'évite pas que la syllabe soit fermée par deux ou trois consonnes (en fin de mot deux consonnes équivalent à trois à l'intérieur, étant donné que le mot suivant peut toujours avoir une initiale consonantique).

[2] Dans laquelle les deux éléments de la diphtongue appartiennent à la même syllabe : type français *caillebotte* prononcé *kaị-bot;* opposer *caillé*, prononcé *ka-yé*.

[3] Celle où les deux éléments de la diphtongue n'appartiennent pas à la même syllabe : type **ramaya* (**rama-ya*), devenu à l'époque historique *ramā*, ainsi qu'on le sait.

à voyelle brève (suivie de deux consonnes ou de *u̯*, *i̯* + une consonne).

Dès le classique, cet *équilibre syllabique* écartait les *surlongues*, c'est-à-dire les voyelles longues en syllabes fermées autrement que par une géminée ou, ce qui revient au même, par une seule consonne en fin de mot. Dans ce cas particulier, la longue subsiste à Kfárʿabîda, et l'implosion de la géminée, de même que sa tenue, se réduit, considérablement. Cette réduction arrive même à être complète surtout à la finale dialectale : cl. *šāddîna* «tirant» (pl. masc.) > *šā-ᵈdîn; dawâbbu* «ânes» > *dwâb; ʿâmmuⁿ* «public» > *ʿâm; ḫâṣṣataⁿ* «surtout» > *ḫâṣṭę*ⁿ.

Quand d'autre part la chute d'une brève inaccentuée amenait la création d'une nouvelle *surlongue*, il se produisait naturellement de nouveaux changements.

Ou bien la voyelle de la syllabe surlongue était ramenée à la quantité brève, normale en syllabe fermée et en diphtongue. C'est ce qui se produit toujours quand la première consonne est autre que *y* ou *w* : type *-ātka-* > *-atka-*, soit : cl. *mā* + *kāna*(+ *š*) «il n'était pas» > dial. *mākanš*.

Ou bien — quand la première des consonnes fermantes est *i̯* ou *u̯* — la syllabe garde sa voyelle longue, mais s'ouvre par développement d'une nouvelle syllabe dû à la vocalisation de *i̯* ou de *u̯* anciennement seconds éléments de diphtongue. Toutefois on rencontre également ici le premier traitement.

1re solution : *mâʾidatuⁿ* «réfectoire» > **māydė* > *mâi̯dė*.

2e solution : *qâʾimatuⁿ* «se levant» (fém. sing.) > **qâyimatuᵐ* > **qâymė* (coupé **qâ-ymė* puisque **qā-* à lui seul équivaut déjà à une syllabe fermée), d'où *ʾ/qâ-imė* avec vocalisation de *y* comme à l'initiale de mot, cf. *yatîmuⁿ* > **ytîm* > *itîm*.

On pourrait donc attendre, d'après ce qui précède, que le parler supprimât toutes les syllabes ouvertes à voyelle brève que possédait le classique. On a vu qu'il n'en était pas ainsi quand une telle syllabe ouverte n'était suivie que d'une seule autre syllabe brève (et finale au point de vue du parler) : type *máliku*ⁿ [1] > *málęk* et non **malk* [2]. D'autre part l'allongement d'une telle brève (en syllabe ouverte) équivaudrait, au point de vue de l'évolution du parler, à une fermeture. Et pourtant notre parler semble conserver

[1] Par définition il ne peut jamais s'agir ici que de mots où la syllabe brève ouverte est en même temps accentuée.

[2] En revanche, on a par exemple : *málkė* «mon roi» ; — *málkė* alternant avec *málęk* est un bel exemple *d'équilibre syllabique*. — Pour l'*équilibre syllabique* dans les langues sémitiques anciennes, cf. Dhorme, *Revue Biblique* (juillet 1914), XI, p. 365 : «Il semble incontestable que, lorsque la dernière voyelle est longue, la voyelle de 2e syllabe tend à s'effacer.» (Il s'agit dans cet article du cananéo-babylonien tel qu'on le connaît par les lettres de Tell-el-Amarna. La règle est, au reste, bien connue en cananéen proprement dit (hébreu).

les brèves accentuées en syllabes ouvertes, d'où l'équivalence approximative : syllabe brève accentuée ouverte = syllabe longue ouverte (accentuée ou non) = syllabe fermée (accentuée ou non), soit par exemple *má-(lẹk)* = *kâ-(tẹb)* = *kálb*. Il est possible que, dans le type *má-lẹk*, l'ancienne voyelle brève soit moins brève que les autres brèves et tende à devenir longue. C'est ainsi, par exemple, que dans le passage du moyen-haut-allemand à l'allemand moderne les brèves en syllabe ouverte accentuée sont devenues franchement des longues (*vǎre* soit, phonétiquement, *fǎrə* > mod. *fahre*, soit *fârə*). La phonétique expérimentale seule permettrait de trancher la question de façon péremptoire.

Etant donné qu'une syllabe longue est l'équivalent d'une syllabe fermée, il n'est pas étonnant qu'une syllabe inaccentuée mais longue ne subisse aucune altération. Maintenir la longueur d'une telle syllabe équivalait en effet à conserver une syllabe fermée et concordait avec la préférence du parler pour les syllabes fermées dans le sens progressif.

Naturellement les syllabes initiales déjà fermées et accentuées en classique restent à Kfár'abìda fermées et accentuées. La fermeture, ainsi qu'on l'a vu plus haut, est toujours conservée, sauf dans le cas où elle était réalisée par *y* ou *w* comme seconde consonne et où, ces semi-voyelles s'étant trouvées dans le parler en finale absolue, il y a eu vocalisation [1], d'où ouverture postérieure (pendant exact à la finale du type *yatìmu*^{n} > *itìm* à l'initiale et du type **qâyimatu*^{n} > *qâ-imé* à l'intérieur), ex. : cl. *ḥúlwu*^{n} « doux » > **ḥúlw* > *ḥŭlu*, *náhyu*^{n} « défense » > **náhy* > *náhi-*.

2° *Coupe syllabique envisagée dans le sens régressif* (*initiale de syllabe*).

La syllabe — ici non plus il n'y a pas lieu de distinguer entre syllabe initiale et syllabe intérieure — peut très bien commencer par un groupe de consonnes. Exemples à l'initiale de mot : 2 consonnes : *tnáin* « deux » < cl. *iθnáini*; *ktọb* « écris » < cl. *uktúb*; — 3 consonnes : *'ńksẹ́r* « brise-toi » < cl. *inkásir*; *ḥtmálṭ* « j'ai supporté » < cl. *iḥtamáltu*.

Pour ce qui est de l'initiale du mot, notre parler diffère donc considérablement de la langue classique, laquelle évite systématiquement le concours de deux consonnes à l'initiale [2] et ne connaît pas non plus le cumul de trois consonnes successives à l'intérieur.

[1] Cf. p. 121.

[2] En revanche le syriaque n'ignore pas à l'initiale les groupes de deux consonnes non séparées par une voyelle (pleine).

Il est donc dans la logique interne du parler qu'il évite de commencer le mot ou la syllabe par une voyelle pure et simple de même qu'il évite de terminer de la sorte l'un ou l'autre, sauf le cas où *y* et *w* ont été vocalisés dans cette position : *walîmatu*ⁿ «banquet» > *ulîmé; yatîmu*ⁿ «orphelin» > *itîm.*

3° *Chute des brèves intérieures* (*initiale comprise*).

Il faut distinguer ici entre prétoniques et posttoniques.

Prétoniques. — Pour ce qui est des voyelles brèves prétoniques, il faut distinguer les cas suivants :

1. Il y a, en partant de l'initiale du mot, une seule brève en syllabe ouverte devant la syllabe accentuée. Dans ce cas, chute pure et simple de la brève, ex. : cl. *kitâbu*ⁿ > *ktâb*, *ḍarábtu* > *ḍrábt.* Ceci amène à l'initiale des groupes de consonnes; mais on vient de voir que le parler ne les évite pas : il les recherche plutôt.

2. Il y a, en partant de l'initiale du mot, deux brèves avant la syllabe accentuée. Dans ce cas, chute de la seconde brève, d'où fermeture de la syllabe précédente et maintien de la première brève, ex. : cl. *ḥasanâtu*ⁿ > *ḥasnât.*

3. Il y a, en partant de l'initiale du mot, deux brèves en syllabe ouverte précédées elles-mêmes d'une syllabe fermée non accentuée (et suivies de la syllabe accentuée). Dans ce cas comme dans le précédent, chute de la seconde brève et fermeture de la syllabe à laquelle appartient la première, ex. : cl. *markabatáini* > *markəbtáin.*

4. Il y a, en partant de l'initiale du mot, trois brèves en syllabe ouverte. Dans ce cas, chute de la première et de la troisième de ces brèves, fermeture de la syllabe à laquelle appartient la seconde, ex. : cl. *wabaqarâtu*ⁿ > *ubaqrât.* (Dans cet exemple particulier il y a eu en outre vocalisation de la consonne *w.*)

Posttoniques. — Quant aux voyelles brèves posttoniques, il faut distinguer les cas suivants :

1. Il y a, après la syllabe accentuée, une brève en syllabe ouverte suivie d'une syllabe finale fermée (naturellement non accentuée). Dans ce cas, chute pure et simple de la brève, ex. : cl. *ḍárabat* > *ḍárbət*, *qáttalat* > *'/qát'lęt*, *qâtalat* > *'/qâtlęt.*

2. Il y a, après la syllabe accentuée, deux brèves en syllabe ouverte (outre la finale qui tombe de son côté). Dans ce cas,

chute de la première brève et maintien de la seconde : *ḥásanatu*^{n} > *ḥásnė*, *márkabatu*^{n} > *márkbė*, *kâtibatu*^{n} > *kâtbė*.

3. [Le cas où il y aurait, après la syllabe accentuée, deux brèves suivies d'une syllabe fermée (ou d'une syllabe longue) inaccentuée n'existe qu'en combinaison avec les éléments pronominaux enclitiques : *ḍáraba-kum* > *ḍaróbkọn*.]

Remarque 1. — Il est à retenir que dans tous ces cas il y a production de nouvelles syllabes fermées.

Remarque 2. — Le type *máktabatu*^{n} « librairie » > *máktbė* est traité comme si *-at* était final dès le classique. Ceci semble indiquer que la graphie *-atu*^{n} ne recouvre aucune réalité ou que du moins il faut partir d'une prononciation déjà classique *-ah*.

II. Syllabes finales (du classique).

Toutes les voyelles brèves (en finale absolue ou simplement suivies de la *nunnation*, ainsi donc *a*, *i*, *u* et *a*^{n}, *i*^{n}, *u*^{n}) sont tombées dans le passage de l'arabe classique à notre parler. Ceci, comme la chute des brèves intérieures, a fourni un grand nombre de nouvelles syllabes fermées : *máktabu*^{n} « bureau » > *máktęb*, ou doublement fermées : *kálbu*^{n} > *kálb*, mais se rencontre dans tous les parlers modernes. Quant aux longues, sauf dans les monosyllabes toniques : *hú*, *hí*, etc., elles perdent une grande partie de leur quantité et ne se distinguent plus des brèves intérieures. Toutefois ce phénomène, de même que ceux qui concernent l'évolution du timbre, n'est pas en relation étroite avec ceux de la coupe syllabique, de l'accent et de la quantité. Ils sont dus surtout à la faiblesse propre des finales.

En somme, il règne une très grande unité dans les transformations des éléments syllabiques dans le parler de Kfár ʿabîda. Ni le mot ni la syllabe ne commencent ni ne finissent en principe par un élément purement vocalique. En avant comme en arrière, le mot et la syllabe ont tendu à être limités au moins par *un* élément consonantique. En avant comme en arrière, l'un et l'autre peuvent même comporter deux ou trois éléments consonantiques. Ce n'est donc pas pour éviter des groupes de consonnes que **wl-*, **yt-* à l'initiale, **-ym-* à l'intérieur, **-lw*, **-hy* à la finale sont devenus, ainsi qu'on l'a vu, *ul-*, *it-*; *-im-*; *-lu*, *-hi*. Cela tient uniquement à la faiblesse de ces consonnes qui sont, on le sait, tout à fait proches des voyelles et qui n'ont pas, dans les langues

sémitiques, été renforcées, par exemple en *v* et en *ž*, comme elles l'ont été dans un certain nombre des langues indo-européennes.

Le parler de Kfár ʿabìda semble ainsi, *pour ce qui est de la constitution syllabique*, être bâti sur un plan très différent de celui de l'arabe classique. Toutefois il en diffère moins que les dialectes maghribins. Au reste il est bien connu qu'une même langue prise à deux moments suffisamment éloignés de son histoire peut présenter, au point de vue de la constitution syllabique, deux aspects radicalement différents. M. K. Brugmann, dans son *Grundriss* (I, p. 227, Rem. 3), a par exemple fait observer que le slave commun ne connaissait pour ainsi dire plus que des syllabes ouvertes. Or rien n'est plus ordinaire et même plus fréquent que les syllabes fermées dans les langues slaves modernes[1]. Le même savant rappelait également, d'après P. Kaufmann (*Die Geschichte des konsonantischen Auslauts im Französichen*, 1886), qu'en ancien français aussi régnait la tendance à n'avoir que des syllabes ouvertes, fait dont on a cherché l'explication dans la faiblesse de l'accent expiratoire de cette langue. M. K. Brugmann admettrait volontiers la même explication pour le slave commun, et l'on sait en effet que le ton indo-européen d'où est issu l'accent[2] des langues slaves modernes ne comportait aucune part d'intensité. En revanche, l'accent du russe moderne, par exemple, est au moins aussi intense que celui de l'allemand ou de l'anglais actuels. Et comme[3], «en arabe ancien, d'après la prononciation traditionnelle des lecteurs du Coran et des lettrés égyptiens et syriens, la prédominance appartient à un accent de hauteur qui dépend de la quantité syllabique»[4], il n'y a aucune raison pour ne pas constater l'accord qui existe dans l'évolution de cet accent et de la syllabe dans notre parler. *L'accent, en même temps qu'il devient intense, tend à se fixer ou à se transporter sur un élément intense de par sa nature, soit une syllabe longue par nature ou par position*[5]. *En même temps la syllabe tend, on l'a vu, à être toujours fermée en avant aussi bien qu'en arrière, ce qui correspond à un degré nouveau d'énergie dans l'ensemble de la prononciation.* Ici encore il serait souhaitable que des recherches de phonétique expérimentale permissent d'ap-

(1) Et l'indo-européen d'où procède le slave avait, de son côté, beaucoup de syllabes fermées.

(2) Accent d'intensité par opposition au *ton* ou accent musical du sanskrit, du grec, etc.

(3) Cf. Brockelmann, *Précis*, p. 66.

(4) Aussi peut-on se demander sur quoi repose l'affirmation (*Précis*, p. 65) qu'en sémitique commun l'accent était un accent d'*intensité*.

(5) M. A. Meillet a fait observer pour les langues indo-européennes qu'il y a sans doute une intensité propre aux longues. On peut étendre le bénéfice de cette observation aux longues de position. (*Le genre animé en vieux-slave*, p. 185 et suiv.)

précier exactement et de comparer l'intensité de l'accent dans les parlers arabes actuels. En attendant, il sera permis de souligner une fois de plus que la phonétique du parler de Kfár'abîda comme celle de tout parler caractérisé, forme un «système rigoureux où tout se tient» [doctrine de M. Meillet].

DEUXIÈME PARTIE.

MORPHOLOGIE.

Les différentes «formes» de notre parler, comme celles de l'arabe classique, sont ou verbales, ou nominales, ou pronominales, ou enfin adverbiales au sens large. On divisera ici la morphologie en trois parties : verbe, nom, pronom.

CHAPITRE PREMIER.

VERBE.

A la suite des grammairiens de la langue classique, on a cru qu'il était plus logique et en tout cas plus commode de commencer l'étude de la morphologie par le verbe qui, on le sait, donne naissance, d'après des formules connues, à la plupart des formes nominales. Mais on ne prétend nullement par là décider de la priorité des formes verbales par rapport aux formes nominales. (Sur cette question, voir Brockelmann, p. 125.)

Ier THÈME.

A. VERBES FORTS AU Ier THÈME (FORME SIMPLE).

Aucune des trois consonnes radicales n'est faible.

Class. *ḥámala* «il a porté» > dial. *ḥémel.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
	PARFAIT.			
3e p. m..	*ḥámala*	> *ḥémel.*	*ḥámalū*	> *ḥómlu.*
3e p. f...	*ḥámalat*	> *ḥómlet.*	(*ḥamálna*)	*ḥómlu.*
2e p. m..	*ḥamálta*	> *ḥmółt.*	*ḥamáltum*	> *ḥmółtu.*
2e p. f...	*ḥamálti*	> *ḥmółtê.*	(*ḥamaltúnna*)	*ḥmółtu.*
1re pers..	*ḥamáltu*	> *ḥmółt.*	*ḥamálnā*	> *ḥmółna.*

AORISTE.

3e p. m..	*yáḥmilu*	> (*b*)*yéḥməl* [1].	*yaḥmilû*[*na*]	> (*b*)*yéḥmlu*.
3e p. f...	*táḥmilu*	> (*b*)*téḥməl*.	(*yaḥmílna*)	(*b*)*yéḥmlu*.
2e p. m..	*táḥmilu*	> (*b*)*téḥməl*.	*taḥmilû*[*na*]	> (*b*)*téḥmlu*.
2e p. f...	*taḥmilī*[*na*]	> (*b*)*téḥmlê*.	(*taḥmílna*)	(*b*)*téḥmlu*.
1re pers..	*'áḥmilu*	> (*b*)*ôḥməl*.	*náḥmilu*	> (*m*)*néḥməl*.

IMPÉRATIF.

2e p. m..	(*iḥmíl*)	*ḥmâl*.	*iḥmílū*.	> *ḥmálu*.
2e p. f...	*iḥmílī*	> *ḥmálê*.	(*iḥmílna*)	*ḥmálu*.

PARTICIPE ACTIF.

masculin.	*ḥâmilun*	> *ḥâməl*.	*ḥāmilína*	> *ḥāmlín*.
féminin.	*ḥâmilatun*	> *ḥâmlê*.	(*ḥāmilâtun*)	*ḥāmlín*.

Observations.

α. Comme en classique, le verbe ne distingue à Kfár'abîda que deux «temps» : le parfait, qui comporte des suffixes, et l'aoriste, qui comporte des préfixes et des suffixes.

Ainsi que tous les dialectes arabes modernes et la plupart des langues sémitiques, notre parler ne connaît plus que deux «modes» : l'indicatif et l'impératif; nous ne regardons pas en effet comme des modes distincts l'infinitif et le participe; bien que ce dernier ait quelques rapports avec le verbe, il appartient plutôt à la catégorie nominale des adjectifs. Le subjonctif, le conditionnel, ainsi que les deux formes «énergiques» en *-an* et *-anna*, ont été ramenés à la forme simple de l'aoriste. La forme «énergique» de l'impératif a également disparu dans notre parler.

β. Toutes les formes du singulier du parfait sont rigoureusement phonétiques, sauf la 2e pers. fém., pour laquelle on attendrait (en partant du classique *ḥamalti*) **ḥmôlt* et non pas *ḥmôltê*. Mais il ne faut pas oublier que la forme du sémitique commun comportait un *-ī* long qui a été conservé non seulement en éthiopien, en hébreu et en araméen (surtout devant les suffixes), mais souvent aussi dans l'arabe classique lui-même [2] et dans plusieurs dialectes modernes [3], ce qui explique la finale dialectale *-ê*. Cette finale pouvait au reste être suggérée par l'*-ī* long de l'impératif féminin *iḥmilī*.

Sont également phonétiques toutes les formes de l'aoriste au singulier sauf la 2e pers. fém., dont le traitement doit être retenu pour l'explication de plusieurs formes du pluriel, soit au parfait,

[1] Cf. plus loin, p. 138 et suiv. (sur les particules adventices de l'aoriste).
[2] Cf. Brockelmann, p. 156 et 164; Zimmern, *Vgl. Gr.*, p. 95-96.
[3] Cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 424.

soit à l'aoriste, soit à l'impératif. Il est évident en effet que *-tẹ́ḥmlè* «tu portes» (fém.) ne peut provenir directement du cl. *taḥmilīna*, mais bien d'une forme sans *-na*, savoir *taḥmilī*[1]. En un mot, notre parler n'a conservé sur ce point que la forme apocopée.

Il faut donc pour le pluriel soit du parfait, soit de l'aoriste, soit de l'impératif, partir également de formes dialectales sans *-na*. Si on le fait, on s'expliquera la forme de la 2e pers. plur. fém. du parfait, qui dans notre parler est *ḥmṓltu*. Elle provient de **ḥamaltun* (au lieu de *ḥamaltunna*) et le traitement phonétique est exactement le même que celui de la 2e pers. masc. plur.: cl. *ḥamaltum* > *ḥmṓltu*. Ici la confusion des genres est donc due à une particularité morphologique combinée avec un traitement phonétique. D'une façon analogue, la 3e pers. plur. masc. de l'aoriste *-yẹ́ḥmlu* s'explique par une forme classique *yaḥmilū* (et non pas *yaḥmilūna*). Suivant ce principe, la 3e pers. fém. plur. aurait dû être un prototype dialectal **-yaḥmil*, lequel eût abouti à *-*yẹ́ḥməl* et se fût ainsi confondu avec la 3e pers. masc. sing. La langue a préféré ici sacrifier l'expression du genre à l'expression du nombre et a créé *-yẹ́ḥmlu*, 3e pers. plur. fém. sur le modèle de la 3e pers. plur. masc.

A la 2e pers. masc. plur. de l'aoriste, il faut partir de même de *taḥmilū* (au lieu de *taḥmilūna*); l'aboutissant phonétique en est *-tẹ́ḥmlu*. La 2e pers. fém. plur., qui était en classique *taḥmilna*, ferait supposer comme prototype dialectal **-taḥmil* (soit **tẹ́ḥməl*) puisqu'il supprime systématiquement *-na*, qui se confondrait avec la 2e pers. masc. sing. et la 3e fém. sing. de l'aoriste. Le parler ici encore a recouru à l'analogie du masculin et dit *-tẹ́ḥmlu*.

De même, au pluriel de l'impératif où le classique présente *iḥmilna*, la forme sans *-na*, soit **iḥmil-*, eût abouti à *ḥmâl-*[2], en vertu de la même analogie que le singulier et en resterait indistinct. D'où propagation analogique du masculin *ḥmə́lu* en fonction de féminin.

Il en est de même enfin pour la 3e pers. fém. plur. du parfait, qui est en classique *ḥamálna*. Le parler, écartant toujours les formes en *-na* (sauf le *-nā* à voyelle longue de la 1re pers. plur.), eût sur ce point abouti à une forme aussi peu caractérisée que possible: **ḥamal* > **ḥẹməl*, qui se fût confondue avec la 3e pers. sing. masc. Il a remédié à cet inconvénient en employant ici encore pour le féminin pluriel la forme du masculin.

Notre parler a donc maintenu nettement la distinction des nombres et y a sacrifié, quand cela était nécessaire, la distinction

[1] Attestée par l'«apocopatus» et le «subjonctif».
[2] Voir plus loin, p. 137.

des genres. Il en est résulté que la finale *-u* s'est étendue à presque toutes les personnes du pluriel [1].

Le duel qui s'est conservé dans les noms, n'a laissé aucune trace dans le verbe, soit au parfait, soit à l'aoriste. En un mot, dans tout l'ensemble de l'évolution, on constate que la langue marche vers la simplification.

La 1re pers. sing. de l'aoriste a gardé sa forme classique et n'a pas cédé la place comme dans les dialectes maghribins à la forme en *na-* de la 1re pers. plur. On a encore aujourd'hui *-ʾẹ́ḥməl*, bien distinct de *-nẹ́ḥməl*, qui n'a pas non plus la désinence *-u* analogique d'autres formes du pluriel. Les dialectes maghribins ont donc été plus loin encore que notre parler dans la voie de la simplification.

Par suite de la chute régulière de la voyelle finale, la 1re et la 2e pers. masc. sing. du parfait se sont confondues à Kfárʿabîda, mais se distinguent en pratique par la présence des pronoms originairement autonomes qui accompagnent généralement le verbe dans de pareils cas [2]. Les formes de 3e pers. fém. sing. et de 2e pers. masc. sing. à l'aoriste, identiques en classique, le restent naturellement dans notre parler après la chute de la finale brève.

γ. Comme il a été dit plus haut à propos du vocalisme, les voyelles brèves (sauf à la 2e pers. fém. sing. du parfait) sont tombées en finale absolue, et les voyelles longues sont passées aux brèves correspondantes qui conservent toujours leur timbre pur à l'exception de *-i* < *-ī* classique, qui passe à *-é*.

A la différence de ce qui se produit dans quelques dialectes arabes modernes et en particulier dans quelques dialectes maghribins [3], la 3e pers. masc. sing. du parfait conserve toujours à

[1] D'après M. Marçais, les formes dialectales *tẹ́ḥmlu*, *yẹ́ḥmlu*, *tẹ́ḥmlê* s'expliqueraient non phonétiquement, mais par une raison sociologique. L'homme depuis son enfance a beaucoup d'occasions de parler à *une* femme (mère, épouse, etc.); donc il était tout naturel de maintenir la forme de la 2e personne *singulier* féminin distincte en face de la 2e personne *masculin : tẹ́ḥmlê* en face de *tẹ́ḥməl*. Il a par contre, parce qu'il est homme, très peu d'occasions de parler à un groupe composé *uniquement* de femmes; il parle neuf fois sur dix à des groupes composés *uniquement* d'hommes, ou *à la fois* d'hommes et de femmes; or on sait que, dans ce dernier cas, la langue classique déjà employait la forme du masculin par *taǰlib* (de même en français : «Mesdames et Messieurs, vous êtes tous venus ce soir, etc.»). La forme du féminin pluriel (2e personne et 3e à sa suite) a disparu, parce qu'elle n'était pas employée. Il reste que les *femmes* ont beaucoup plus d'occasions que les hommes de parler à des groupes *uniquement* composés de femmes; le langage des hommes aura fini par s'imposer à elles.

[2] Innovation analogue à celle qui a généralisé les pronoms personnels dans la conjugaison romane.

[3] Cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 426.

Kfárʿabîda les 1re et 2e voyelles classiques, dont, suivant les lois du parler, l'une ou l'autre disparaît dans les autres personnes lorsqu'elle se trouve en syllabe ouverte inaccentuée.

Comme dans d'autres parlers modernes [1], les trois formes classiques *qátala*, *qátila*, *qátula* ont été ramenées dans notre parler à deux : *qátala*, *qátila*, d'où, par voie phonétique, une forme unique ʾ/*qátęl*, ʾ/*qátęl*. Ex. : *šáriba* « il a bu » > *šę́ręb; fáhima* « il a compris » > *fə́hęm; fátaḥa* « il a ouvert » > *fátęḥ; ḥálafa* « il a juré » > *ḥę́lęf; káθura* « il a été abondant », dial. *kę́tęr; ráḫuṣa* « il a baissé » (en parl. du prix), dial. *rę́ḫęṣ* (**kaθira*, **ráḫiṣa*).

On a vu (p. 92) que, sous l'influence d'une emphatique et de quelques faucales et gutturo-palatales, la forme classique *qátala* garde sans modification ses 1re et 2e voyelles. Ex. : *ḍáraba* « il a frappé » > *ḍárab; dáḫala* « il est entré » > *dáḫal;* etc.

La voyelle qui suit la 2e radicale de l'aoriste au singulier est généralement *ę* dans notre parler lorsque le type classique est *yaqtalu* ou *yaqtilu* [2]. Ex. : *yafhamu* « il comprend » > *yófhęm; yarkabu* « il monte » > *yę́rkęb; yanzilu* « il descend » > *yę́nzęl;* etc.

Le type classique *yaqtulu*, à 2e voyelle *u*, est régulièrement à Kfárʿabîda *yę́ʾ/qtọl* avec changement de *u* en *o* (*ọ*, *ọ*) : *yáktubu* « il écrit » > *yę́ktọb; yadḫulu* « il entre » > *yę́dḫọl; yaskutu* « il se tait » > *yę́skọt*. Quelques verbes cependant, comme *yafṭuru* « il déjeûne » et *yaḫluṣu* « il est pur, il est parvenu à », ont cédé la place à des formes analogiques *yófṭar* « il déjeûne » et *yę́ḫlaṣ* « il termine » (au lieu de **yófṭọr* et **yę́ḫlọṣ*), par analogie avec les parfaits *faṭara* et *ḥalaṣa*.

Au type dialectal *yę́qtọl* < cl. *yaqtulu* ont été ramenés par innovation morphologique plusieurs verbes du type *yaqtilu* [3] et un petit nombre de verbes du type *yaqtalu : yašḫiru* « il ronfle », dial. *yę́šḫọr; yásfiru* « il siffle », dial. *yə́sfọr; yákšifu* « il découvre », dial. *yę́kšọf; yáγlaqu* [4] « il ferme », dial. *yę́γlọʾ/q; yaṭbaqu* « il est fermé », dial. *yə́ṭbọʾ/q;* etc. (cf. aussi p. 113) [5].

Le vocalisme de l'impératif se règle sur celui de l'aoriste, à ceci près que, lorsqu'on a *ę* ou *a* à l'aoriste, on a toujours *ā* (ou *ā*) à l'impératif masculin singulier et *ę* ou *a* à l'impératif féminin

(1) Cf. Marçais, *loc. cit.*, p. 425.

(2) Dans cette position en effet *a* ou *i* (comme au parfait) aboutissent indifféremment à *ę*, sauf pour le cas où *a* se trouve dans le voisinage d'une emphatique (cf. plus haut, p. 92).

(3) Ceci est d'accord avec le fait que le type en *i* à l'impératif n'a laissé aucune trace, tandis que le type en *u* subsiste à côté du type en *a*. Toutefois, M. Marçais fait remarquer que ces verbes comportent tous une emphatique ou une labiale.

(4) Moins connu en classique que *yuγliqu* (IVe thème).

(5) Le remplacement de *i* et de *a* par *u*(> *o*) à l'aoriste existe également dans d'autres parlers; cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 427.

singulier ou masculin et féminin pluriel. Ici encore il y a eu simplification des trois types classiques d'impératif *(i)qtil*, *(i)qtal*, *(u)qtul*. Le parler de Kfarʿabîda n'en a conservé que deux : le type en *u* et le type en *a* (le type en *i* a passé suivant les verbes à l'un ou à l'autre). De plus, pour le type en *a*, il faut remarquer que l'analogie des verbes *mediae w* ou *y* (cf. *nâm*, rac. *n–w–m*), lui a fait attribuer une longue. On dit par exemple *ʿmâl* «fais» au lieu de classique *iʿmal* et *ḥmâl* «porte» au lieu de cl. *iḥmil*, etc. Ceci tient probablement au fait que la forme était à la fois monosyllabique et accentuée. Ce qui montre la vraisemblance de cette explication, c'est l'existence de doublets dans notre parler qui connaît à côté de *smâʿ* «écoute» (cl. *ismaʿ*), *ṣḥá* «reviens à toi» (cl. *iṣḥa*) et *uʿá* «réveille-toi» (cl. *ʿi*) les formes *ʾésmə̂ʿ*, *ʾûʿa* «fais attention» et *ʾôṣḥa* «prends garde» [1] (voir p. 117).

δ. Comme dans l'ensemble des parlers de Syrie et d'Égypte, le verbe (à n'importe quel thème) est précédé *à l'aoriste* dans notre parler de la préposition *b(i)* [2] ou de la préposition *ʿan*, ou même des deux à la fois. En outre, *ʿan* est quelquefois remplacé par la préposition *min* «de» (substitution récente) laquelle, par contamination avec *ʿan*, est devenue à Kfarʿabîda *man* [3]. D'une part, *ʿan* sert à indiquer la notion du présent dans l'aoriste qui par lui-même n'exprime aucune idée de temps. Au contraire, *b(i)* n'apporte généralement pas de modifications au sens de l'aoriste auquel il est préfixé. Par exemple, le classique *yaktubu* «il écrit maintenant» ou «il écrira plus tard» a exactement dans le parler la même signification avec *b(i)* : *byéktoḇ;* mais avec la préposition *ʿan* (ou *man*), *ʿanyéktoḇ* signifie exclusivement «il écrit maintenant, il est en train d'écrire» [4]. Il en est de même lorsque l'aoriste est à la fois précédé de *b(i)* et de *ʿan*, comme dans *ʿambyéktoḇ* [5] où *b(i)* n'exerce aucune influence au point de vue du sens et laisse la forme complètement soumise à celle de la préposition *ʿan*, d'où le sens du présent. Ainsi *ʿan* ne s'emploie que devant l'aoriste indicatif qui sert à exprimer le présent (ou l'imparfait, avec *kāna*, ou même le passé dans une préposition subordonnée), mais jamais le futur : *ʿanyéktoḇ* «il est en train d'écrire»; *ʿambyâkol* «il

[1] Sur ces doubles formes d'impératif, cf. Marçais, *Saïda*, p. 428, *Tlemcen*, p. 63; M. Cohen, p. 247.

[2] *b* passe à *m* en contact avec *n* à la 1re personne du pluriel de l'aoriste; cf. *supra passim*. La bibliographie de la particule verbale *b* est abondante : Landberg, Nöldeke, Kampffmeyer; longue et intéressante enquête dans le *Machriq*.

[3] On a donc affaire ici non plus à de vraies prépositions, mais à des mots formels (*mots «vides»*) devenus de véritables morphèmes.

[4] C'est ce que M. Marçais appelle «présent actuel». On pourrait dire aussi «cursif».

[5] Sur *ʿam-* au lieu de *ʿan-*, cf. *supra*.

est en train de manger»; *kanʿanyéktọb*[1] «il était en train d'écrire, il écrivait»; *šóftęk ʿantęktọb* «je t'ai vu écrire» soit «je t'ai vu (au moment où) tu écrivais». Mais on ne peut pas dire **ʿanyęktọb báʿd šáhr* au sens de : «il écrira dans un mois».

De son côté, l'ex-préposition *b*(*i*) s'ajoute régulièrement à l'aoriste apocopé et aussi à l'aoriste indicatif, peu importe que celui-ci serve à exprimer la notion du présent, celle du passé, celle du futur ou même celle de l'imparfait. Ex. : *sāʿędnė bsâʿdęk* «aide-moi, je t'aiderai» (cf. cl. *sāʿid-nī ʾusāʿid-ka*); *wá(i)nma btęrḥęl bólḥʾ/qok* «en quelque lieu que tu ailles, je te rejoindrai» (cf. cl. *ʾaiṇamā tarḥal ʾalḥaqka*); *mabtâkölš* «tu ne manges pas» (cf. cl. *mā taʾkulu + š*); *bŏrżęʿ báʿd yáum* «je reviendrai dans un jour» (cf. cl. *ʾarżiʿu baʿda yaumiⁿ*); *žá bīʾ/qûl* «il est venu en disant» (cf. cl. *žāʾa yaqûlu*); *künt bḫâf mönnu* «je le craignais» (cf. cl. *kuntu ʾaḫāfu min-hu*).

Bien entendu, l'aoriste apocopé précédé de la particule *lā* employée pour défendre, ne prend pas *b*(*i*) : un cl. *lā taktub* «n'écris pas» n'a pas, dans le dialecte, incorporé *b*(*i*), et on n'a jamais **labtęktọb* mais *lātęktób*(*š*). De même, l'ancienne préposition *b*(*i*) n'est pas préfixée à l'aoriste : 1° quand celui-ci est précédé de quelques verbes équivalents à des auxiliaires, tels que *ṣāra* «il est devenu, il s'est mis à», *baqiya* «il a continué à», *rāḥa* «il est allé», *ʿāda* «il est revenu», etc., ex. : *ṣaṛ yóbkė* «il s'est mis à pleurer»; *bŏʾ/qė yęktọb kúllęⁿhâṛ* «il a continué à écrire toute la journée»; *bīrûḥ izûręk*[2] «il ira te visiter»; etc. — et non pas **ṣaṛbyóbkė*, etc.; — 2° quand l'aoriste est employé dans le sens du subjonctif (que la conjonction qui le régit, soit négligée à Kfárʿabîda ou qu'elle soit exprimée) : *ʾ/qóllu táiżi* (ou *tāyężė*) «dis-lui de venir» (litt... : dis-lui qu'il vienne); *ʾ/qrîb irûḥ* «prochainement il partira», etc.; — 3° quand l'aoriste exprime un souhait : *ʾallâisâʿdęk* «que Dieu t'assiste!»; — 4° avec *böddė*, *böddęk*, etc.; ex. : *bŏddu yęktọb* «il veut écrire» pour *bi + widdihi + yaktubu*, formation qui s'emploie aussi dans le sens d'un futur indéterminé et qui est identique aux composés de *sa-*, *saufa-* : *bŏddi ʾęktọb lu* «je lui écrirai (plus tard), mon intention est de lui écrire».

De même que *ʿan* ou *man* est préposé à l'aoriste des verbes (à n'importe quel thème) pour indiquer la notion du temps présent, de même, pour rendre la notion du futur, on fait précéder l'aoriste comportant *b*(*i*) ou non du participe actif du verbe *râḥa* «il est allé» (masc. ou fém. sing. ou pl. suivant le sujet de la propo-

[1] *kan*, au lieu de *kān*, à cause des deux consonnes *n* + ʿ et du report de l'accent sur la syllabe suivante.

[2] On remarquera que l'auxiliaire, lui, peut avoir *b*(*i*)-.

sition); ce futur est un futur très prochain : *ṛáḥ* (abréviation de *rā'iḥu*ᵃ) *bŏktọb lẹk* «je vais t'écrire, je t'écrirai tout de suite»; *ṛāiḥîn nẹ́ktọb* «nous allons écrire».

On peut résumer ce que nous avons dit à propos de l'aoriste ainsi qu'il suit :

1° *ʿan* (ou *man*) donne à l'aoriste le sens du présent; il a un sens identique à l'égyptien *ʿammāl*, au marocain *ka-* et à l'algérien *rā-* suivi des pronoms suffixes [1].

2° *ṛāḥ* ou *ṛâyẹḥ* indique un futur très prochain et équivaut aux mots *māši* et *ỳādi* employés dans le Maghreb [2].

3° *b(i)* ne semble modifier en rien le sens de l'aoriste; il est beaucoup plus fréquemment employé que *ʿan*.

4° *bŏdᵈ*, employé également en Égypte, indique au contraire un futur vague et plus éloigné.

B. VERBES FAIBLES AU 1ᵉʳ THÈME.

Une ou plusieurs des consonnes radicales sont faibles.

On entend par verbes faibles ceux qui, présentant au nombre de leurs consonnes radicales une ou plusieurs consonnes faibles, s'écartent plus ou moins dans leur conjugaison (soit en classique soit dans notre parler) du paradigme du verbe fort. Un verbe peut avoir, en fait de consonnes faibles, la première, la seconde ou la troisième; il peut aussi avoir à la fois deux radicales faibles (la première et la seconde ou la première et la troisième, la deuxième et la troisième) et même (le cas est rare) les trois radicales faibles. D'où la division suivante :

1° Verbe à 1ʳᵉ radicale faible;

2° Verbe à 2ᵉ radicale faible;

3° Verbe à 3ᵉ radicale faible;

4° Verbe à 3ᵉ radicale identique à la seconde;

5° Verbe à 1ʳᵉ et 2ᵉ radicales faibles;

6° Verbe à 1ʳᵉ et 3ᵉ radicales faibles;

[1] Cf. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire* [1858], p. 28.
[2] Id., *loc. cit.*, p. 29.

7° Verbe à 2e et 3e radicales faibles;

8° Verbe à 1e, 2e et 3e radicales faibles.

1. Verbes à 1re radicale faible (1er thème).

Cette première radicale peut être soit un ʾ (*hamza*), soit un *w*, soit un *y*. D'où trois catégories de verbes faibles à l'initiale.

a. Verbes à 1re radicale hamza.

Cl. *ʾaḏina* «il a permis» > dial. *ʾẹ́zẹn.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*ʾáḏina*	> *ʾẹ́zẹn.*	*ʾáḏinū*	> *ʾẹ́znu.*
3e p. f...	*ʾáḏinat*	> *ʾẹ́znẹt.*	(*ʾaḏínna*)	*ʾẹ́znu.*
2e p. m..	*ʾaḏínta*	> *ʾẹ́zẹ́nt.*	*ʾaḏíntum*	> *ʾẹ́zẹ́ntu.*
2e p. f...	*ʾaḏínti*	> *ʾẹ́zẹ́ntẹ́.*	(*ʾaḏintúnna*)	*ʾẹ́zẹ́ntu.*
1re pers..	*ʾaḏíntu*	> *ʾẹ́zẹ́nt.*	*ʾaḏínnā*	> *ʾẹ́zẹ́nna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yáʾḏanu*	> (*b*)*yẹ́ʾzẹn*[1].	*yaʾḏanû*[*na*]	> (*b*)*yẹ́ʾznu.*
3e p. f...	*táʾḏanu*	> (*b*)*tẹ́ʾzẹ́n.*	(*yaʾḏánna*)	(*b*)*yẹ́ʾznu.*
2e p. m..	*taʾḏanu*	> (*b*)*tẹ́ʾzẹn.*	*taʾḏanû*[*na*]	> (*b*)*tẹ́ʾznu.*
2e p. f...	*taʾḏanī*[*na*]	> (*b*)*tẹ́ʾznẹ́.*	(*taʾḏánna*)	(*b*)*tẹ́ʾznu.*
1re pers..	*ʾâḏanu*	> (*bô*)*ʾzẹn.*	*náʾḏanu*	> (*m*)*nẹ́ʾzẹn.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m..	(*īḏan*) < **iʾḏan*	*ʾzân.*	(*īḏanū*) < **iʾḏanū*	> *ʾzẹ́nu.*
2e p. f...	(*īḏanī*) < **iʾḏanī*	> *ʾzẹ́nẹ́.*	(*īḏanna*)	*ʾzẹ́nu.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*ʾāḏinu*n	> *ʾâzẹn.*	*ʾāḏinīna*	> *ʾāznín.*
féminin	*ʾāḏinatu*n	> *ʾâznẹ́.*	(*ʾāḏinātu*n)	*ʾāznín.*

α. Sauf les cas où il a passé à *w* ou à *y*[2], le *hamza* initial s'est maintenu, par analogie avec les verbes forts, au Ier thème dans tous les verbes classiques qui sont restés d'usage courant dans notre parler. Ex. : *ʾẹ́sẹf* «il s'est affligé, il a regretté»

(1) Il faut, naturellement, faire ici la même remarque que pour le *b-* du verbe fort (cf, p. 138 et suiv.)

(2) Cf. *wálleẹf* «il a plié bagage» (cl. *ʾallafa*); *yámma* «il s'est dirigé vers» (cl. *ʾamma*); cf. plus haut, *hamza*.

< cl. *'ásifa; 'ęžęr* «il a pris en location, il a salarié» < cl. *'ážara; 'ęmən* «il a été en sûreté» < cl. *'ámina; 'ámaṛ* «il a commandé» < cl. *'ámara*, etc. Dans ces verbes, au Ier thème, la conservation analogique de ' s'est étendue à toutes les personnes soit du parfait, soit de l'aoriste, soit de l'impératif, comme le montre la conjugaison de *'ęzęn* < cl. *'áđina;* elle a même atteint des formes qui, en arabe classique, n'avaient pas le *hamza* initial; par exemple, à l'impératif masculin et féminin, singulier et pluriel du verbe *'ámara*, on a *'mọṛ* «ordonne», *'mərê* «ordonne» (fém.), *'mərru* «ordonnez», en face de cl. *múr, múrī, múrū*[1].

Pourtant, dans les verbes *'ákala* «il a mangé» > *'ękęl*, et *'áḫađa* «il a pris» > *'ęḫęd*, le *hamza* tombe (avec la voyelle inaccentuée) à toutes les personnes du parfait autres que les 3es personnes (masc. ou fém., sing. ou plur.): *'akáltu* «j'ai mangé» > *kęlt; 'aḫađti* «tu as pris» (fém.) > *ḫęttê*. L'analogie ne l'a pas introduit non plus à l'impératif (à aucune personne) : cl. *kúl* «mange», et *ḫúđ* «prends» > *kọl* et *ḫọd;* fém. sing. *kúlī* et *ḫúđī* > *kọlê* et *ḫọdê; kúlū* «mangez» et *ḫúđū* «prenez» > *kọlu* et *ḫódu*.

De même, à l'aoriste, le *hamza*, qui est généralement maintenu, perd son individualité dans les deux verbes *'ákala* et *'áḫađa*. Il se fond, en effet, avec la voyelle précédente, ce qui fournit une voyelle longue : *yá'kulu* «il mange» et *yá'ḫuđu* «il prend» > *(b)yâkọl* et *(b)yâḫọd; ná'kulu* «nous mangeons» et *ná'ḫuđu* «nous prenons» > *(m)nâkọl* et *(m)nâḫọd*[2], etc. La 1re pers. sing. du classique *'âkulu* et *'âḫuđu* > *'âkọl* et *'âḫọd* s'explique sans difficulté.

La chute pure et simple du *hamza* au parfait de *'ákala* et de *'áḫađa* s'explique, de son côté, par le fait que ' n'étant plus maintenu par l'analogie (puisqu'à l'impératif on disait *kúl* et *ḫúđ*), a disparu en vertu des règles phonétiques établies. En effet, ' se trouvait en syllabe ouverte inaccentuée : *'akáltu* «j'ai mangé» > *kęlt; 'akálta* «tu as mangé» > *kęlt*, etc. Au contraire, pour *'ákala* «il a mangé», *'ákalat* «elle a mangé», etc., la syllabe dans laquelle se trouve ' portait l'accent en classique, d'où, à Kfárʿabìda, *'ękęl* et *'ęklęt*, et jamais **kel* ou **klet*, comme cela se produit dans les dialectes maghribins (cf. Brockelmann, p. 174).

[1] On rencontre, quelquefois, en classique, la forme *u'mur* à côté de *mur*, de même qu'on a *u'kul* «mange» à côté de *kul*. Cf. S. de Sacy, *Gramm. arabe*[3], p. 232.

[2] La fusion de ' avec la voyelle précédente à l'aoriste se produit ici comme en syriaque et en assyrien. Cf. Brockelmann, p. 175 (syr. *nēχul, nēḥuδ*).

β. Il n'y a pas à recourir à l'analogie, pour expliquer le type *ʾzân* en face du type classique *īđan*. Cette dernière forme suppose, en effet, **iʾđán* (avec attaque vocalique douce[1]), d'où fusion de *i* et de ʾ (forte) en *ī*. De son côté, la forme dialectale *ʾzân* provient directement[2] de ce même **iʾđan*, avec chute de l'*i* et conservation du *hamza* radical.

b. Verbes à 1re radicale *w*.

Cl. *wázana* «il a pesé» > dial. *wə́zẹn*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*wázana*	> *wə́zẹn.*	*wázanū*	> *wə́znu.*
3e p. f...	*wázanat*	> *wə́znẹt*	(*wazanna*)	*wə́znu.*
2e p. m..	*wazánta*	> *uzẹ́nt.*	*wazántum*	> *uzẹ́ntu.*
2e p. f...	*wazánti*	> *uzẹ́ntê.*	(*wazantunna*)	*uzẹ́ntu.*
1re pers..	*wazántu*	> *uzẹ́nt.*	*wazánnā*	> *uzẹ́nna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	(*yazinu*)	(*b*)*yûzẹn.*	(*yazinū*[*na*])	(*b*)*yûznu.*
3e p. f...	(*tazinu*)	(*b*)*tûzẹn.*	(*yazinna*)	(*b*)*yûznu.*
2e p. m..	(*tazinu*)	(*b*)*tûzẹn.*	(*tazinūna*)	(*b*)*tûznu.*
2e p. f...	(*tazinîna*)	(*b*)*tûznê.*	(*tazinna*)	(*b*)*tûznu.*
1re pers..	(*ʾazinu*)	(*b*)*ûzẹn.*	(*nazinu*)	(*m*)*nûzẹn.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m..	(*zin*)	*uzâ̂n.*	(*zinū*)	*uzẹ́nu.*
2e p. f...	(*zinī*)	*uzẹ́nê.*	(*zinna*)	*uzẹ́nu.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*wâzinuⁿ*	> *wâ̂zẹn.*	*wāzinîna*	> *wā̂znîn.*
féminin	*wâzinatuⁿ*	> *wâ̂znê.*	(*wāzinātuⁿ*)	*wā̂znîn.*

α. Comme dans les autres dialectes modernes, le verbe à première radicale *w*, désigné par les grammairiens arabes anciens sous le nom de *miθāluⁿ* «assimilé», suit à Kfárʿabida une conjugaison en somme assez différente de celle de l'arabe classique. Celui-ci, on le sait, sauf dans quelques rares verbes qui ont à l'aoriste (entre les 2e et 3e radicales) la voyelle *a* ou *u*, ne présente la semi-voyelle *w* ni à l'aoriste ni à l'impératif : ainsi *wáʿada* «il a promis» est à l'aoriste *yáʿidu* et non pas **yauʿidu;* de même,

[1] Il ne s'agit pas ici de la voyelle longue *â* qui rentre dans la même série que *ḥmâl*, etc., p. 119 et 137.

[2] Au lieu d'attaque vocalique forte, par assimilation à l'attaque vocalique douce, qui précédait naturellement le *i* prothétique.

à l'impératif, *ʿid* et non pas **iu̯ʿid*. A Kfárʿabîda au contraire, le *w* du parfait a été étendu à l'aoriste et à l'impératif de tous les verbes, par analogie avec le parfait et l'aoriste des verbes réguliers et spécialement de verbes à 1re radicale *w* qui, dès le classique (manifestation ancienne de la même influence), présentaient *w* dans toute la conjugaison, comme par exemple *wážaʿa* «il a souffert», aor. *yáu̯žaʿu*, impér. *īžaʿ*[1]. Par ex. en face du cl. *yáʿidu* «il promet», on a, dans le parler, *yûʿęd* (**yau̯ʿidu* par analogie avec *wáʿada*). Il y a eu ici réduction de la diphtongue *au̯*[2] après passage régulier de *a* à *ę* (cf. plus loin et p. 84) et fusion de cet *ę* avec *u̯*, d'où *ū*, enfin dans les impératifs tels que *uʿâd*, vocalisation de *u̯* après la chute régulière de *i* initial **iu̯ʿid* > **u̯ʿęd* d'où *uʿâd* (avec l'allongement analogique ordinaire de la voyelle *ę*); *w* a été également vocalisé après la chute de la voyelle brève qui le suivait aux 2es et 1res personnes (masc. et fém., sing. et plur.) du parfait : cl. *wazánta* > **wazánt* > **wzę́nt* > *uzę́nt*.

β. On a vu (p. 119 et aussi p. 137) que la voyelle brève de l'impératif masc. sing. de tous les verbes forts ou faibles est allongée à Kfárʿabîda. Ceci s'applique naturellement aussi aux verbes à 1re radicale *w*. De plus, cet allongement s'est même étendu (par analogie avec l'impératif) à l'aoriste de quelques rares verbes de cette dernière catégorie : (*b*)*yūṣâḷ* «il arrive» (cl. *yáṣilu*); (*b*)*ū'/qâf* «je me tiens debout» (cl. *'áqifu*). Au contraire, on a régulièrement: (*m*)*nûzęn* «nous pesons» (cl. *názinu*); (*b*)*yûhęb* «il donne» (cl. *yáhabu*); etc.

Trois verbes, savoir *wə́ṣəḷ* «il est arrivé» < cl. *wáṣala; wə́zęn* «il a pesé» <cl. *wázana* et *wə́sęʿ* «il a contenu» < *wásiʿa*, qui font à l'aoriste *yūṣâḷ* (contre cl. *yáṣilu*), *yûzęn* (contre *yázinu*), et *yûsęʿ* (contre cl. *yásaʿu*), se trouvent en concurrence dans notre parler avec les formes *ṣâḷ*, *zân* et *sâʿ*, qui, ayant les mêmes significations que les premiers verbes, se conjuguent exactement comme les verbes à 2e radicale *w* ou *y*.

Les formes *ṣâḷ* «il a atteint, il a attrapé», *zân* «il a pesé», et *sâʿ* «il a contenu» relèvent, sans doute, de phénomènes morphologiques d'une très haute antiquité et se rencontrent dans d'autres langues sémitiques. Mais on pourrait les expliquer par l'analogie des impératifs dialectaux. Le verbe *zân* fait à l'aoriste (*b*)*izîn*, à l'impératif *zîn*, exactement comme un verbe *mediae y*, tandis que les deux autres font à l'aoriste (*b*)*iṣâḷ* et (*b*)*isâʿ*, à l'impératif *ṣâḷ* et *sâʿ* comme des verbes présentant la voyelle *a* à l'aoriste.

(1) C'est-à-dire **iižaʿ* assimilé de **iu̯žaʿ*.

(2) Cette diphtongue est conservée dans quelques parlers modernes; mais elle y passe à *eu̯* (cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 66-67).

c. Verbes à 1re radicale *y*.

Cl. *yábisa* «il a séché» (intrans.) > dial. *yę́bəs*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
	PARFAIT.			
3e p. m..	*yábisa*	> *yę́bəs*	*yábisū*	> *yə́bsu.*
3e p. f...	*yábisat*	> *yə́bsęt.*	(*yabísna*)	*yə́bsu.*
2e p. m..	*yabísta*	> *ibə́st.*	*yabístum*	> *ibə́stu.*
2e p. f...	*yabísti*	> *ibə́stė.*	(*yabistúnna*)	*ibə́stu.*
1re pers..	*yabístu*	> *ibə́st.*	*yabísnā*	> *ibə́sna.*
	AORISTE.			
3e p. m..	(*yáibasu*)	(*b*)*yíbəs.*	(*yaibasûna*)	(*b*)*yíbsu.*
3e p. f...	(*táibasu*)	(*b*)*tíbəs.*	(*yaibásna*)	(*b*)*yíbsu.*
2e p. m..	(*táibasu*)	(*b*)*tíbəs.*	(*taibasûna*)	(*b*)*tíbsu.*
2e p. f...	(*taibasîna*)	(*b*)*tíbsė.*	(*taibásna*)	(*b*)*tíbsu.*
1re pers..	(*'áibasu*)	(*b*)*íbəs.*	(*náibasu*)	(*m*)*nîbəs.*
	IMPÉRATIF.			
2e p. m..	(*ības*)	*ibâs.*	*ībasū*	> *ibə́su.*
2e p. f...	*ībasī*	> *ibə́sė.*	(*ībasna*)	*ibə́su.*
	PARTICIPE ACTIF.			
masculin	*yâbisu*n	> *yâbəs.*	*yābisîna*	> *yābsîn.*
féminin	*yâbisatu*n	> *yâbsė.*	(*yābisātu*n)	*yābsîn.*

De la classe de verbes à 1re radicale *y* notre parler ne connaît plus que *yę́bəs*, qui, on le voit, suit une conjugaison parallèle à celle des verbes à 1re radicale *w*; *y* a été vocalisé en *i* aux 1re et 2e personnes (masc. et fém., sing. et plur.) du parfait; la diphtongue *ai* de l'aoriste a été partout réduite à *ī*[1]. La voyelle longue *ī* de l'impératif classique, qui résulte de la fusion de *i* et de *y*, n'a pas eu l'occasion de se produire dans notre dialecte. Il faut partir ici encore de la forme préhistorique **i-ybás*. D'après les règles phonétiques reconnues, *i* bref inaccentué tombe. Reste alors *y*, qui est obligé, lui, de fonctionner comme voyelle, d'où *ibâs* (toujours avec allongement analogique de *á*).

2. Verbes à 2e radicale faible (1er thème).

Comme à l'initiale, le verbe trilitère peut être faible, du fait qu'il s'agit d'un ʾ (*hamza*), d'un *w* ou d'un *y*, seconde radicale.

[1] Par le même processus que pour *yû'ęd* < **yáu'idu*, à savoir * *yę́ibəs* > *yíbəs*.

a. Verbes mediae hamza.

Cl. *sá'ala* «il a interrogé» > dial. *sá'al.*

PARFAIT.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
3e p. m..	*sá'ala*	> *sá'al.*	*sá'alū*	> *sá'lu.*
3e p. f...	*sá'alat*	> *sá'lẹt.*	(*sa'álna*)	*sá'lu.*
2e p. m..	*sa'álta*	> *s'ált.*	*sa'áltum*	> *s'áltu.*
2e p. f...	*sa'álti*	> *s'áltė.*	(*sa'altúnna*)	*s'áltu.*
1re pers..	*sa'áltu*	> *s'ált.*	*sa'álnā*	> *s'álna.*

AORISTE.

3e p. m..	*yás'alu*	> (*b*)*yẹ́s'al.*	*yas'alû*[*na*]	> (*b*)*yẹ́s'lu.*
3e p. f...	*tás'alu*	> (*b*)*tẹ́s'al.*	(*yas'álna*)	(*b*)*yẹ́s'lu.*
2e p. m..	*tás'alu*	> (*b*)*tẹ́s'al.*	*tas'alû*[*na*]	> (*b*)*tẹ́s'lu.*
2e p. f...	*tas'alī*[*na*]	> (*b*)*tẹ́s'lė.*	(*tas'álna*)	(*b*)*tẹ́s'lu.*
1re pers..	*'ás'alu*	> (*b*)*ṓs'al.*	*nás'alu*	(*m*)*nẹ́s'al.*

IMPÉRATIF.

2e p. m..	(*is'ál*)	*s'âl.*	*is'álū*	> *s'álu.*
2e p. f...	(*is'alī*)	> *s'álė.*	(*is'alna*)	*s'álu.*

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*sâ'ilu*n	> *sâ'ẹl.*	*sā'ilîna*	> *sā'lîn.*
féminin	*sâ'ilatu*n	> *sâ'lė.*	(*sā'ilâtu*n)	*sā'lîn.*

En principe, le parler de Kfárʿabîda ne connaît plus de verbes trilitères *mediae'*; on sait qu'ils sont déjà très rares en classique et l'on a vu dans la phonétique que le ' intervocalique et post-vocalique doit disparaître. Ceux, très rares d'ailleurs, qu'on rencontre dans le parler, tels que *sá'al* «il a interrogé» < cl. *sá'ala*, *žá'aṛ* «il a grondé quelqu'un, il a fixé les yeux avec colère sur quelqu'un» < cl. *žá'ara* «il a mugi», et les quadrilitères tels que *há'hẹ́'* «il a ri aux éclats» < cl. *há'ha'a*, *ná'nẹ́'* «il a parlé avec difficulté, il a pleurniché», etc., s'expliquent tous soit par l'influence du classique, soit par le fait que ce sont des mots expressifs (onomatopéiques). Ces verbes conservent partout, comme on le voit, leur *hamza* radical, et se conjuguent d'une façon tout à fait conforme au type classique.

Remarque. — Je ne connais pas de verbes trilitères classiques *mediae'*, qui aient perdu à Kfárʿabîda, purement et simplement, leur *hamza* ou qui se soient confondus avec les verbes *mediae w* ou *y*, comme cela s'est parfois produit dans d'autres parlers (cf. M. Cohen, p. 37).

b. Verbes mediae *w*.

Cl. *ṣâma* «il a jeûné» > *ṣâm*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
	PARFAIT.			
3e p. m..	*ṣâma*	> *ṣâm.*	*ṣâmū.*	> *ṣâmu.*
3e p. f...	*ṣâmat*	> *ṣâmət.*	(*ṣúmna*)	*ṣâmu.*
2e p. m..	*ṣúmta*	> *ṣǿmt.*	*ṣúmtum*	> *ṣǿmtu.*
2e p. f...	*ṣúmti*	> *ṣǿmtê.*	(*ṣumtúnna*)	*ṣǿmtu.*
1re pers..	*ṣúmtu*	> *ṣǿmt.*	*ṣúmnā*	> *ṣǿmna.*
	AORISTE.			
3e p. m..	*yaṣûmu*	> (*b*)*iṣûm.*	*yaṣūmû*[*na*]	> (*b*)*iṣûmu.*
3e p. f...	*taṣûmu*	> (*bö*)*tṣûm.*	(*yaṣúmna*)	(*b*)*iṣûmu.*
2e p. m..	*taṣûmu*	> (*bö*)*tṣûm.*	*taṣūmû*[*na*]	> (*bö*)*tṣûmu.*
2e p. f...	*taṣūmî*[*na*]	> (*bö*)*tṣûmê.*	(*taṣúmna*)	(*bö*)*tṣûmu.*
1re pers..	*'aṣûmu*	> (*b*)*ṣûm.*	*naṣûmu*	> (*mö*)*nṣûm.*
	IMPÉRATIF.			
2e p. m..	(*ṣúm*)	*ṣûm.*	*ṣûmū*	> *ṣûmu.*
2e p. f...	*ṣûmî*	> *ṣûmê.*	(*ṣúmna*)	*ṣûmu.*
	PARTICIPE ACTIF.			
masculin	*ṣâ'imu*n	> *ṣâyęm.*	*ṣā'imîna*	> *ṣāimîn.*
féminin	*ṣâ'imatu*n	> *ṣâimê.*	(*ṣā'imâtu*n)	*ṣāimîn.*

c. Verbes mediae *y*.

Cl. *ʿâša* «il a vécu» > *ʿâš*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
	PARFAIT.			
3e p. m..	*ʿâša*	> *ʿâš.*	*ʿâšū*	> *ʿâšu.*
3e p. f...	*ʿâšat*	> *ʿâšęt.*	(*ʿíšna*)	*ʿâšu.*
2e p. m..	*ʿíšta*	> *ʿęšt.*	*ʿíštum*	> *ʿęštu.*
2e p. f...	*ʿíšti*	> *ʿęštê.*	(*ʿištúnna*)	*ʿęštu.*
1re pers..	*ʿíštu*	> *ʿęšt.*	*ʿíšnā*	*ʿęšna.*
	AORISTE.			
3e p. m..	*yaʿíšu*	> (*b*)*iʿíš.*	*yaʿíšû*[*na*]	> (*b*)*iʿíšu.*
3e p. f...	*taʿíšu*	> (*bö*)*tʿíš.*	(*yaʿíšna*)	(*b*)*iʿíšu.*
2e p. m..	*taʿíšu*	> (*bö*)*tʿíš.*	*taʿīšû*[*na*]	> (*bö*)*tʿíšu.*
2e p. f...	*taʿīšî*[*na*]	> (*bö*)*tʿíšê.*	(*taʿíšna*)	(*bö*)*tʿíšu.*
1re pers..	*'aʿíšu*	> (*b*)*ʿíš.*	*naʿíšu*	> (*mö*)*nʿíš* [1].

[1] La forme ancienne a été évidemment ici **bi-naʿíšu* > **mnʿíšu*. L'*ę* a été réintroduit pour résoudre le groupe incommode de trois consonnes à l'initiale, conséquence de la chute de *a* prétonique.

IMPÉRATIF.

2e p. m..	(ʿíš)	ʿíš.	ʿíšū	> ʿíšu.
2e p. f...	ʿíšī	> ʿíšė.	(ʿíšna)	ʿíšu.

PARTICIPE ACTIF.

masculin	ʿâʾíšuⁿ	> ʿâyęš.	ʿāʾišína	> ʿāišín.
féminin	ʿâʾišatuⁿ	> ʿâišė.	ʿāʾišátuⁿ	ʿāišin.

d. Verbes mediæ *w* ou *y* présentant *ā* à l'aoriste.

Cl. *nâma* « il a dormi » > *nâm*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
PARFAIT.				
3e p. m..	*nâma*	> *nâm.*	*nâmū*	> *nâmu.*
3e p. f...	*nâmat*	> *nâmət.*	(*nímna*)	*nâmu.*
2e p. m..	*nímta*	> *nómt.*	*nímtum*	> *nómtu.*
2e p. f...	*nímti*	> *nómtė.*	(*nimtúnna*)	*nómtu.*
1re pers..	*nímtu*	> *nómt.*	*nímnā*	> *nómna.*
AORISTE.				
3e p. m..	*yanâmu*[1]	> (*b*)*inâm.*	*yanāmú*[*na*]	> (*b*)*inâmu.*
3e p. f...	*tanâmu*	> (*bö*)*tnâm.*	(*yanámna*)	(*b*)*inâmu.*
2e p. m..	*tanâmu*	> (*bö*)*tnâm.*	*tanāmú*[*na*]	> (*bö*)*tnâmu.*
2e p. f...	*tanāmí*[*na*]	> (*bö*)*tnâmė.*	(*tanámna*)	(*bö*)*tnâmu.*
1re pers..	*ʾanâmu*	> (*b*)*nâm.*	*nanâmu*	> (*mö*)*nnâm.*
IMPÉRATIF.				
2e p. m..	(*nám*)	*nâm.*	*nâmū*	> *nâmu.*
2e p. f...	*nâmī*	> *nâmė.*	(*námna*)	*nâmu.*
PARTICIPE ACTIF.				
masculin	*nâʾimuⁿ*	> *nâyęm.*	*nāʾimína*	> *nâimín.*
féminin	*nâʾimatuⁿ*	> *nâimė.*	(*nāʾimâtuⁿ*)	*nâimín.*

Le classique, on le sait, distingue dans la conjugaison trois catégories de verbes *mediae w* ou *y*, suivant que l'aoriste présente entre les seconde et troisième radicales un *u*, un *i*, ou un *a*. Le parler de Kfárʿabîda conserve distinctes ces trois catégories de conjugaison soit au parfait soit à l'aoriste.

A l'impératif masc. sing., on a dialectalement, par analogie

[1] *yanâmu* suppose **yanawamu* (comme le pf. *nāma* suppose **nawama*), au lieu de **yanwⁱ/umu* que l'on attendait, formes classiques : *nawima*, **yanwamu*.

avec l'aoriste et avec les autres personnes de l'impératif, les voyelles longues *ī*, *ū* et *ā* en face des classiques *i*, *u*, *a*. Ex. : en face des classiques *qúm* «lève-toi», *mil* «penche-toi», *ḫáf* (racine *ḫ-w-f*) «crains», on a dans le parler *ʾ/qûm*, *mîl*, *ḫâf* par analogie avec *yaqûmu* ou *qûmī*, *yamîlu* ou *mîlī*, *yaḫâfu* ou *ḫâfū*, etc. On s'explique par là que les formes dialectales telles que *ʾ/qûm*, *mîl*, *ḫâf* aient influencé analogiquement l'impératif masc. sing. des verbes forts, après que ce dernier fût devenu monosyllabique (cf. p. 138).

Au participe actif, le *hamza* qui suivait immédiatement *ā* long (type *qāʾiluⁿ*) a passé à *y* par assimilation à la voyelle *i* qui le suivait, d'où **ʾ/qâyiluⁿ* > *ʾ/qâyęl;* à son tour *y* se vocalise régulièrement après la chute de la voyelle brève qui le suivait au singulier féminin et au pluriel masculin et féminin : *ṣāʾimuⁿ* (masc. sing.) > *ṣāyęm; ṣāʾimatuⁿ* (fém. sing.) **ṣāyimė* > *ṣāimė*. Rappelons qu'ici *i* (<*y*) forme, comme il a été dit plus haut, une syllabe indépendante et ne se joint nullement à la voyelle longue *ā* qui précède pour former avec elle une diphtongue à premier élément long. Voir plus haut.

3. Verbes à 3e radicale faible (1er thème).

Le verbe trilitère peut avoir comme 3e radicale faible un *hamza* (ʾ), un *w* ou un *y*.

a. Verbes tertiae hamza.

Cl. *ḥámiʾa* «il s'est fâché» > dial. *ḥámə̀ʾ*.

	Singulier.		Pluriel.	
	Classique.	Dialectal.	Classique.	Dialectal.
	—	—	—	—
Parfait.				
3e p. m..	*ḥámiʾa*	> *ḥámə̀ʾ.*	*ḥámiʾū*	> *ḥám'u.*
3e p. f. ..	*ḥámiʾat*	> *ḥám'ęt.*	(*ḥamîʾna*)	*ḥám'u.*
2e p. m..	(*ḥamîʾta*)	*ḥmá't.*	(*ḥamîʾtum*)	*ḥmá'tu.*
2e p. f...	(*ḥamîʾti*)	*ḥmá'tė.*	(*ḥamîʾtúnna*)	*ḥmá'tu.*
1re pers..	(*ḥamîʾtu*)	*ḥmá't.*	(*ḥamîʾnā*)	*ḥmá'na.*
Aoriste.				
3e p. m..	(*yáḥma'u*)	(*b*)*yęḥmọ'.*	*yaḥma'ú*[*na*]	> (*b*)*yę́ḥm'u.*
3e p. f...	(*táḥma'u*)	(*b*)*tę́ḥmọ'.*	(*yaḥmá'na*)	(*b*)*yę́ḥm'u.*
2e p. m..	(*táḥma'u*)	(*b*)*tę́ḥmọ'.*	*taḥma'ú*[*na*]	> (*b*)*tę́ḥm'u.*
2e p. f...	*taḥma'í*[*na*]	> (*b*)*tę́ḥm'ė.*	(*taḥmá'na*)	(*b*)*tę́ḥm'u.*
1re pers..	(*'áḥma'u*)	(*b*)*ṓḥmọ'.*	(*náḥma'u*)	(*m*)*nę́ḥmọ'.*

IMPÉRATIF.

2e p. m. .	(*iḥmá'*)	*ḥmọ́'*.	(*iḥmá'u*)	*ḥmə́'u*.
2e p. f. .	(*iḥmá'ī*)	*ḥmə́'ė*.	(*iḥmá'na*)	*ḥmə́'u*.

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*ḥâmi'uⁿ*	> *ḥâmə'*.	*ḥāmi'ina*	> *ḥām'in*.
féminin	*ḥâmi'atuⁿ*	> *ḥâm'a*.	(*ḥāmi'âtuⁿ*)	*ḥām'in*.

α. Comme il a été dit à propos du *hamza* (p. 7), notre parler, ainsi que l'immense majorité des dialectes arabes modernes, ne connaît plus, en principe, de verbes dans lesquels *hamza* 3e radicale soit conservé. Les rares verbes de ce type, qui sont encore usités à Kfárʿabìda, s'expliquent tous par une confusion; ainsi *ḥámə'* [1], aux yeux des sujets parlants, correspond non pas au classique *ḥami'a*, mais plutôt à *ḥamiqa*, bien que ce dernier soit employé dans le sens de «être sot, stupide» [2], ou parce qu'il s'agit de mots expressifs (onomatopéiques) comme *há'hę'* «il a ri aux éclats» < *há'ha'a; ẓá'ẓę'* «il a parlé à tort et à travers, il a dit des riens (sens péjoratif)», cf. *ẓá'ẓa'a* «il a appelé le chameau à l'abreuvoir»; *fá'fə'* «il a bégayé en prononçant la consonne *f*» et par extension «il a dit des bêtises, des choses inutiles».

La conjugaison de ces verbes, qui conservent leur ' à la finale, est, ainsi qu'on l'a vu, généralement conforme à celle du classique, et tout s'y passe comme s'il s'agissait d'un verbe fort.

Dans toutes les personnes du parfait autres que les 3es (masc. et fém., sing. et plur.), la seconde voyelle *i* [3] a passé à *a* (en syllabe fermée), sous l'influence de la faucale ' qui la suivait.

A l'aoriste [4], la seconde voyelle *a* a partout passé à *ọ*, par innovation morphologique, en ce sens qu'en face du parfait *ḥami'a* a été créé un aoriste **yaḥmu'u*, d'où *yę́ḥmọ'* (cf. plus haut, p. 137.

β. Comme en araméen [5] et dans l'ensemble des dialectes arabes modernes [6], les verbes *tertiae* ' (à n'importe quelle forme) ont été régulièrement ramenés à la catégorie de verbes *tertiae y*, et ne forment plus actuellement à Kfárʿabìda qu'une seule et

[1] Il serait peut-être plus exact de transcrire par *ḥámə'/q*. Dans toute une partie du Maghreb *ḥāmọq* est «s'emporter mal à propos». Par conséquent, il est probable que dial. *ḥámə'* représente bien le cl. *ḥamiqa* (Marçais).

[2] Cette confusion n'est pas rare dans le parler. Cf. (p. 27) '/*qáḥ*ʰ «il a toussé», en face du cl. *'áḥḥa*.

[3] Dans l'exemple choisi.

[4] Bien entendu, ceci s'applique aussi à l'impératif.

[5] Cf. Brockelmann, p. 191.

[6] Cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XIV, p. 435; M. Cohen, p. 192.

même classe avec ceux-ci. Ex. : (cl. *qara'a*), dial. *'/qórê* «il a lu»; (cl. *bada'at*), dial. *bódyęt* «elle a commencé»; (cl. *ḫaṭi'nā*), dial. *ḫṭîna* «nous avons péché»; (cl. *qara'ti*), dial. *'/qrîtê* «tu as lu» (fém.); etc. Tout se passe ici comme s'il s'agissait de la conjugaison d'un verbe *tertiae y* (avec *i* après la seconde radicale), de *nasiya* «il a oublié», par exemple.

b. Verbes tertiae *y*.

1. Type *qatala : yaqtilu*.

Cl. *bákā* (aor. *yábkī*) «il a pleuré», cf. dial. *bókê*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	(*bákā*)	*bókê.*	(*bákau*)	*bókyu.*
3e p. f...	(*bákat*)	*bókyęt.*	(*bakáiṇa*)	*bókyu.*
2e p. m..	(*bakáiṭa*)	*bkît.*	(*bakáiṭum*)	*bkîtu.*
2e p. f...	(*bakáiṭi*)	*bkîtê.*	(*bakaiṭúnna*)	*bkîtu.*
1re pers..	(*bakáiṭu*)	*bkît.*	(*bakáiṇā*)	*bkîna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yábkī*	> (*b*)*yóbkê.*	*yabkû*[*na*]	> (*b*)*yóbku.*
3e p. f...	*tábkī*	> (*b*)*tóbkê.*	(*yabkîna*)	(*b*)*yóbku.*
2e p. m..	*tábkī*	> (*b*)*tóbkê.*	*tabkû*[*na*]	> (*b*)*tóbku.*
2e p. f...	*tabkī*[*na*]	> (*b*)*tóbkê.*	(*tabkîna*)	(*b*)*tóbku.*
1re pers..	*'ábkī*	> (*b*)*óbkê.*	*nábkī*	> (*m*)*nóbkê.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m..	*ibki*	> *bkí.*	*ibkû*	> *bkú.*
2e p. f...	*ibkî*	> *bkí.*	(*ibkîna*)	*bkú.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*bâkiⁿ*	> *bâkê.*	(*bākîna*)	*bākyîn.*
féminin	*bâkiyatuⁿ*	> *bâkyê.*	(*bākiyâtuⁿ*)	*bākyîn.*

2. Type *qatila : yaqtalu*.

Cl. *nasiya* (aor. *yansā*) «il a oublié» > dial. *nęsê*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*násiya*	> *nęsê.*	(*násū*)	*nęsyu.*
3e p. f...	*nasiyat*	> *nęsyęt.*	(*nasîna*)	*nęsyu.*
2e p. m..	*nasîta*	> *nsît*	*nasîtum*	> *nsîtu.*
2e p. f...	*nasîti*	> *nsîtê.*	(*nasītúnna*)	*nsîtu.*
1re pers..	*nasîtu*	> *nsît.*	*nasînā*	> *nsîna.*

AORISTE.

3e p. m..	*yánsā*	> *(b)yénsa.*	(*yansáuna*)	*(b)yénsu.*
3e p. f. ..	*tánsā*	> *(b)ténsa.*	(*yansáina*)	*(b)yénsu.*
2e p. m..	*tánsā*	> *(b)ténsa.*	(*tansáuna*)	*(b)ténsu.*
2e p. f. ..	(*tansáina*)	*(b)ténsé.*	(*tansáina*)	*(b)ténsu.*
1re pers..	*'ansā*	> *(b)ónsa.*	*nansā*	> *(m)nénsa.*

IMPÉRATIF.

2e p. m..	*insá*	> *nsá* (1).	(*insáu*)	*nsú.*
2e p. f. ..	(*insái*)	*nsí* (2).	(*insáina*)	*nsú.*

PARTICIPE ACTIF.

masculin.	*nâsiⁿ*	> *nâsé.*	(*nāsína*)	*nāsyín.*
féminin..	*nâsiyatuⁿ*	> *nâsyé.*	(*nāsiyâtuⁿ*)	*nāsyín.*

α. Comme les verbes *tertiae hamza*, tous lesverbes *tertiae w* ont été ramenés dans notre parler à la classe des verbes *tertiae y*, par exemple (cl. *ẏazáunā*), dial. *ẏzîna* «nous avons attaqué»; (cl. *ḥaláutum*), *ḥlîtu* «vous avez été doux»; etc.

La confusion de la classe à 3e radicale *w* avec celle des verbes à 3e radicale *y* est très ancienne et existait déjà dans la plupart des langues sémitiques, par exemple, en hébreu et en araméen (cf. Brockelmann, p. 190-191). On sait, au reste, que l'arabe classique lui-même ne fait de distinction, entre ces deux catégories de verbes faibles, qu'au Ier thème. Dans tous les autres thèmes, il les confond toujours; p. ex. *ʿalláita* «tu as élevé en dignité», IIe thème de *ʿalā* ($\sqrt{ʿ\text{-}l\text{-}w}$).

β. Des deux types classiques *qatala : yaqtilu* et *qatila : yaqtalu*, c'est le second qui tend à remplacer le premier au parfait, tandis qu'inversement à l'aoriste (et à l'impératif), c'est le premier qui est en train de supplanter le second. Ainsi, *bákā* (type *qatala : yaqtilu*) est représenté, à Kfárʿabîda, non pas par **báka* (3), mais par *báké*, analogique de *nésé*, qui provient phonétiquement de *nasiya* (type *qatila : yaqtalu*). Il en est de même de *bakat* «elle a pleuré», en face duquel on a le dialectal *bókyet*, sous l'influence de *nésyet* «elle a oublié < cl. *násiyat*. A son tour, l'analogie de *bókyet*, combinée avec celle de *nésyet*, s'est étendue à la 3e personne du pluriel qui n'a pas de *y* en classique : *bó-*

(1) La forme antérieure était sans doute **insai*, transformée en *nsá* par analogie avec l'aoriste.

(2) *nsí* suppose au contraire **insiyi*, avec un vocalisme analogique à celui du parfait.

(3) On l'a vu, en effet (p. 117), toute voyelle longue *ā* s'abrège à la finale et conserve toujours son timbre pur; cf. *dúnyā* «monde» > *dúnya*.

kyu «ils ont pleuré» et *nẹ́syu* «ils ont oublié», contre cl. *bákau̯* et *násū*. De même, le parallélisme est complet entre les 1res et 2es personnes au parfait des deux types : en face de *bakáiṇā* «nous avons pleuré», *bakáiṭa* «tu as pleuré», etc., le parler présente *bkîna* et *bkît*, sous l'influence analogique de *nsîna* et *nsît*, qui sont réguliers et proviennent des classiques *nasînā* et *nasîta*[1].

Inversement, c'est sous l'influence analogique des personnes correspondantes du type *qatala : yaqtilu*, que la 2e pers. fém. sing., les 1re et 2e pers. plur. de l'aoriste et la 2e pers. sing. fém., enfin la 2e pers. masc. plur. de l'impératif du type *qatila : yaqtalu* ont remplacé leurs diphtongues *au̯* et *ai̯* par *ū* et *ī* : *tansái̯*[*na*] «tu oublies» (fém.), *yansáu̯*[*na*] «ils oublient», etc., sont représentés à Kfárʿabîda par (*b*)*tẹ́nsẹ́* et (*b*)*yẹ́nsu*, lesquels sont analogiques de *tabkî*[*na*] et *yabkû*[*na*] > *tóbkẹ́* et *yóbku*. De même, en face des impératifs fém. sing. *insái̯* «oublie», et masc. plur. *insáu̯* «oubliez», on a *nsí* et *nsú*, sous l'influence analogique de *bkí* et *bkú*, représentants réguliers des classiques *ibkî* et *ibkû*, qui ne sont qu'en apparence des dissyllabes, mais en réalité des monosyllabes avec une voyelle initiale de secours[2].

Au participe actif masc. plur., on voit apparaître un *y* analogique qui n'existait pas à cette forme à l'époque classique : *bākyîn* «pleurant», et *nāsyîn* «oubliant», contre cl. *bākîna* et *nāsîna*.

Il est à remarquer qu'à l'impératif sing. masc. du type *qatala : yaqtilu*, la semi-voyelle *y* apparaît fondue en *ī* avec l'*i* de l'aoriste, et que les deux personnes, masc. et fém. sing., se confondent à Kfárʿabîda : *ibkí* «pleure» (masc.) et *ibkî* »pleure» (fém.) sont représentés par la forme unique *bkí*, ce qui tient à ce que l'impératif étant devenu monosyllabique au masculin, la finale *-iy* > *ī* n'a pas perdu sa quantité, comme elle a fait en classique où la forme était dissyllabique. Les impératifs 2e p. sing. fém. et masc. restent naturellement distincts dans les verbes du type *qatila : yaqtalu;* ex. *irḍá* (masc.) «accepte», dial. *ṛḍá*, mais *irḍai̯* (fém.) «accepte», dial. *ṛḍí*. De même, la distinction de la 2e pers. fém. sing. de l'aoriste d'avec les autres personnes est sacrifiée dans le type *yaqtilu*, tandis qu'elle est conservée dans le type *yaqtalu*.

[1] Cette influence analogique rend compte de l'apparente réduction de la diphtongue *ai̯*, qui est inexplicable selon les lois phonétiques du parler.

[2] Une longue de *monosyllabe* reste (relativement) longue dans les conditions où une longue finale de *polysyllabe* altère sa quantité et, par conséquent, son timbre.

γ. En règle générale, la voyelle finale de la 3e pers. masc. sing. du parfait et de toutes les personnes sing. ainsi que de la 1re pers. pl. de l'aoriste est toujours *-ė* dans les verbes *tertiae y* du type *qatala : yaqtilu;* ex. : *ḥęḥė* «il a raconté», cf. cl. *ḥákā;* *(b)yęḥkė* «il raconte» < cl. *yáḥkī;* *mášė* «il a marché», cf. cl. *mášā;* *(m)nómšė* «nous marchons» < cl. *námšī*[1]; etc. La voyelle est également *-ė* à la 3e pers. masc. sing. du parfait des verbes du type *qatila : yaqtalu,* mais elle est *a* à la 1re pers. plur. et à toutes les personnes sing. de l'aoriste du même type (sauf à la 2e pers. fém. qui est en *-ė*).

4. Verbes à 2e et 3e radicales identiques [verbe sourd] (1er thème)

Cl. *ḥássa* «il a senti» > dial. *ḥás'*.

	Singulier.		Pluriel.	
	Classique.	Dialectal.	Classique.	Dialectal.
	—	—	—	—
	Parfait.			
3e p. m..	*ḥássa*	> *ḥás'*.	*ḥássū*	> *ḥássu.*
3e p. f. ..	*ḥássat*	> *ḥassęt.*	(*ḥasásna*)	*ḥássu.*
2e p. m..	(*ḥasásta*)	*ḥęssáiṯ.*	(*ḥasástum*)	*ḥęssáiṯu.*
2e p. f. ..	(*ḥasásti*)	*ḥęssáiṯė.*	(*ḥasastúnna*)	*ḥęssáiṯu.*
1re pers..	(*ḥasástu*)	*ḥęssáiṯ.*	(*ḥasásnā*)	*ḥęssáiṯna.*
	Aoriste.			
3e p. m..	*yaḥíssu*	> *(b)iḥęs'.*	*yaḥissû[na]*	> *(b)iḥęssu.*
3e p. f. ..	*taḥíssu*	> *(bö)tḥęs'.*	(*yaḥsísna*)	*(b)iḥęssu.*
2e p. m..	*taḥíssu*	> *(bö)tḥęs'.*	*taḥissû[na]*	> *(bö)tḥęssu.*
2e p. f. ..	(*taḥissîna*)	*(bö)tḥęssė.*	(*taḥsísna*)	*(bö)tḥęssu.*
1re pers..	*'aḥíssu*	> *(b)ḥęs'.*	*naḥíssu*	> *(mö)nḥęs'.*
	Impératif.			
2e p. m..	(*iḥsis*), *ḥíssa*	> *ḥęs'.*	*ḥíssū*	> *ḥęssu.*
2e p. f. ..	*ḥíssī*	> *ḥęssė.*	(*iḥsísna*)	*ḥęssu.*
	Participe actif.			
masculin.	(*ḥâssu*n)	*ḥâsęs.*	*ḥāssîna*	> *ḥā'sîn.*
féminin..	*ḥássatu*n	> *ḥâ'sė.*	(*ḥāssâtu*n)	*ḥā'sîn.*

α. Au singulier, les formes dialectales de la 3e pers. masc. et fém. du parfait, toutes celles de l'aoriste (sauf la 2e fém. qui a été expliquée plus haut), celles enfin de l'impératif et du

[1] On dit cependant *báka* au lieu de *bákė* dans le proverbe suivant : *ḍaṛábnė ubáka sabá'/qnė wöštáka* «il m'a frappé et il a pleuré, il m'a devancé pour se plaindre», mais c'est sous l'influence de la rime.

participe actif fém. proviennent phonétiquement des formes classiques correspondantes.

Au pluriel, on n'a, comme formes régulièrement phonétiques, que la 3e pers. masc. du parfait, les 1re, 2e et 3e de l'aoriste, la 2e masc. de l'impératif et le participe actif du masculin. Quelques-unes des autres formes du pluriel, comme les 3e et 2e pers. fém. du parfait, de l'aoriste ou de l'impératif, les 3e et 2e pers. masc. de l'aoriste, ont été déjà expliquées à propos du verbe fort (Ier thème); reste à interpréter les autres formes.

Sauf au participe actif masc. sing., lequel demande une explication à part, notre parler, comme la plupart des dialectes arabes modernes, a étendu analogiquement à tout le verbe la forme de la 3e personne classique du parfait, dont la 2e voyelle a été éliminée. Ensuite, une diphtongue *ai̯*[1] s'est introduite entre les désinences et la racine aux 1res et 2es pers. masc. et fém. sing. et plur. du parfait, ceci par analogie avec les mêmes personnes du IIe thème (intensif) des verbes *tertiae y* : ainsi *ḥessái̯t* «j'ai senti» et *ḥessái̯na* «nous avons senti» en opposition avec cl. *ḥasástu* et *ḥasásnā*, ont été formés analogiquement sur (p. ex.) *bökkái̯t* «j'ai fait pleurer» et *bökkái̯na* «nous avons fait pleurer», qui proviennent des cl. *bakkái̯tu* et *bakkái̯nā* ($\sqrt{b\text{-}k\text{-}y}$), cf. plus loin, p. 165. Il en est de même des diverses formes de 2e personne du parfait[2].

Le participe actif masc. sing. est à Kfárʿabîda *ḥâsęs*, alors qu'on attendrait régulièrement **ḥâs*^{s}, le classique étant lui-même *ḥāssu*^{n}. L'anomalie ici n'est qu'apparente et s'explique par une analogie plus ancienne qui a ses raisons dans le fond même du parler. Celui-ci tenait sur ce point, comme il a fait pour l'ensemble des formes verbales, à conserver intacte la *physionomie* classique du participe *hāssu*^{n}, et, par conséquent, son *ā* caractéristique; or, on l'a vu (p. 105), à propos du vocalisme, il ne supporte pas une voyelle longue en syllabe fermée par un groupe de consonnes[3] : le cl. *hāssu*^{n} devait donc aboutir à Kfárʿabîda après la chute régulière de *-u*^{n} ou bien à la forme **ḥás*^{s} (cf. class. *ḥāddu*^{n} «vif» > dial. *ḥád*^{d}), ou bien à la forme **ḥās* (cf. cl. *ʿâmmu*^{n} «universel, commun» > dial. *ʿām*), comme cela se produit dans quelques dialectes modernes[4]. A la première solution **ḥás*^{s}, possible quand il ne s'agit pas de participes, s'opposait le

[1] La diphtongue *ai̯* passe à *ī* dans les dialectes modernes qui réduisent les diphtongues.

[2] D'après S. de Sacy (*Gramm. arabe*[3], p. 228), on rencontre déjà en arabe ancien la forme *madai̯tu* «j'ai étendu», à côté de *madadtu*, etc. Cf. aussi la remarque qui a été faite à ce sujet, p. 86, n. 2.

[3] Même pas s'il s'agit d'une géminée, *du moins à la finale.*

[4] Cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 428.

sentiment de la valeur morphologique de la première voyelle du participe actif. D'autre part, à la forme **hās*, également possible dans d'autres catégories, s'opposait aussi l'analogie du pluriel et de l'ensemble des formes verbales qui tendait à maintenir distinctes les deux dernières radicales. D'où la création de la forme *ḥâsęs*, qui a permis au parler de conserver à la fois la voyelle longue *ā* du participe actif et les deux consonnes radicales identiques en les séparant par une voyelle brève. Le modèle en était, au reste, suggéré par la forme *qātilu*^{n} du participe actif des verbes forts. Ce qui confirme ce qui vient d'être dit, c'est qu'au féminin et au pluriel les participes *ḥāssatu*^{n} et *ḥāssîna*[1] restent à Kfárʿabîda à peu près inaltérés; on a *ḥâ*^{s}*sė* et *ḥā*^{s}*sîn*.

β. Au parfait, la voyelle radicale *a* du classique garde toujours son timbre pur aux 3es pers. masc. et fém., sing. et plur., où elle porte l'accent du mot. Elle passe, au contraire, à *ẹ* (avec ses variantes *ȯ*, *ȯ*) dans les autres personnes où l'accent repose sur la seconde syllabe; ex. : cl. *mádda* «il a étendu» > *mád*^{d}, mais *madádtu* (*madattu*) «j'ai étendu», dial. *möddái̯t; ḥábbat* «elle a aimé» > *ḥábbət*, mais *ḥabábtum* «vous avez aimé», dial. *ḥøbbái̯tu; máṣṣū* «ils ont sucé > *máṣṣu*, mais *maṣáṣta* «tu as sucé», dial. *mȯṣṣái̯t*.

A l'aoriste, à la différence de ce qui se produit dans d'autres dialectes arabes modernes[2], la voyelle radicale n'est pas, dans notre parler, semblable à celle du parfait qui, comme on vient de le voir, est toujours *a* (*ẹ*, etc.). La voyelle de l'aoriste varie au contraire suivant sa provenance classique. Ainsi *u* passe régulièrement à *ü* (*ọ*, *ö*, *ø*), tandis que *a* et *i* sont représentés par *ẹ* (avec ses diverses nuances) : *yaʿuddu* «il compte» > *-iʿȯ́d*^{d}; *naluffu* «nous plions» > *-nlóf*^{f}; *taḥuṭṭû*[*na*] «vous mettez» > (*b*)*ö-tḥọ́ṭṭu; yaγaṣṣu* «il est suffoqué» > (*b*)*iγö́ṣ*^{s}; *namaṣṣu* «nous suçons» > (*mö*)*nmö́ṣ*^{s}; *yamassu* «il touche» > (*b*)*imö́s*^{s}; *yariqqu* «il devient mince» > (*b*)*iṛö́*^{ʾ}/*q*$^{ʾ/q}$; etc. Il en est de même de l'impératif, qui, on l'a fait remarquer plus haut, règle toujours son vocalisme sur celui de l'aoriste : *ʿȯ́d*^{d} «compte», cf. (*b*)*iʿȯ́d*^{d}; *mö́ssu* «touchez», cf. (*bö*)*tmö́ssu*.

Il est presque inutile de faire remarquer que la voyelle *a* des préfixes à l'aoriste tombe toujours, par suite de sa position en syllabe ouverte inaccentuée suivie d'une syllabe fermée accentuée (cf. Vocalisme).

[1] Génitif-accusatif de *ḥāssûna*. On verra que, dans les pluriels, le parler n'a conservé que cette forme.

[2] Cf. entre autres Marçais, *Saïda*, *M.S.L.*, XIV, p. 429; M. Cohen, p. 186.

5. Verbes à 1re et 2e radicales faibles (1er thème).

L'arabe classique connaît très peu de verbes qui présentent à la fois comme première et seconde radicales une des consonnes faibles ʾ, *w* ou *y*; cf. pourtant *ʾáwida* «il est courbé», *ʾáyisa* «il a désespéré», «*waʾada*» il a enterré vive (une fille)», etc. Le parler de Kfárʿabîda n'a du reste conservé aucune trace de ces verbes, du moins au Ier thème; aux autres thèmes on en connaît quelques-uns, tels que *ʾáiyẹd* «il a fortifié» du cl. *ʾáiyada* IIe thème (cf. plus bas).

6. Verbes à 1re et 3e radicales faibles (1er thème).

Plusieurs catégories de verbes doublement faibles (à 1re et 3e radicales faibles) se rencontrent à la fois en classique et dans notre parler.

α. La première radicale est un *hamza* et la troisième est également un *hamza*, comme dans *ʾázaʾa* «il a rassasié (les moutons)». Cette catégorie de verbes, extrêmement rares en classique, n'est plus représentée à Kfárʿabîda.

β. La première radicale est un *hamza* et la troisième un *y*[1]; cf. par exemple *ʾátā* «il est venu» ($\sqrt{\text{ʾ-t-y}}$). Ces verbes, moins rares en classique que les précédents, ont encore quelques représentants à Kfárʿabîda, tels que *ʾẹ́zė* «il a nui» et *ʾẹ́za* «il est venu». Le premier est l'aboutissant régulier du class. *ʾáđiya* et se conjugue pour ce qui est de l'initiale comme un verbe à 1re radicale *hamza* et pour ce qui est de la finale comme un verbe *tertiae y* : ainsi cl. *ʾađîtu* «j'ai nui» > *ʾzît*, cf. *ʾzẹ́nt* et *nsît;* cl. *yaʾđā* «il nuit», dial. (*b*)*yẹ́ʾzė*, cf. (*b*)*yẹ́ʾzẹn* et (*b*)*yẹ́nsa*). Ici la voyelle *ā* finale de l'aoriste *yaʾđā* (type *qatila* : *yaqtalu*) a passé, par confusion avec (*b*)*yóbkė* (type *qatala : yaqtilu*), à la brève *ė* (au lieu de *a* comme dans (*b*)*yẹ́nsa*); cette confusion du reste a atteint d'autres verbes, tels que (*b*)*yẹ́nʿė* «il fait part d'un décès» en face du classique *yánʿā*.

Quant à *ʾẹ́za* «il est venu», c'est sans doute une métathèse du cl. *žāʾa*[2], usité également à Kfárʿabîda ainsi qu'on le verra; il

[1] Se rappeler que tous les verbes classiques *tertiae w* ou ʾ ont été ramenés dans le parler à la classe des verbes *tertiae y*.

[2] Cf. Landberg, *Proverbes et Dictons*, p. 17.

ne se rencontre qu'aux troisièmes personnes (masc. et fém. sing. et plur.) du parfait : *ʾéža* «il est venu», *ʾéžet* «elle est venue» et *ʾéžu* «ils (ou elles) sont venus». La forme *ʾéža* est également usitée à l'aoriste où elle perd complètement son *hamza* initial : (*b*)*yéžė* «il vient», (*b*)*téžė* «tu viens» (masc. et fém.), (*b*)*óžė* «je viens», etc. On dit aussi à la 3e et à la 2e pers. *biží, bötží* avec accent sur la finale 1re pers. (*b*)*ží*.

γ. La 1re radicale est *hamza* et la 3e est identique à la seconde, comme dans *ʾálla* «il s'est hâté». Le parler de Kfárʿabîda ne possède actuellement de cette catégorie de verbes que *ʾáḥ*ʰ «il a toussé» < cl. *ʾáḥḥa* (1).

Les autres verbes classiques ont changé leur 1re radicale ʾ soit en *w*, soit en *y*, soit même en ʿ : *wázᶻ* «il a excité» < cl. *ʾázza* (cf. p. 9); *yámᵐ* «il s'est dirigé vers» < cl. *ʾámma* (cf. p. 10); *ʿánⁿ* «il a gémi» < cl. *ʾánna* (cf. p. 13).

δ. Des verbes à 1re radicale *w* (2) et à 3e radicale identique à la 2e, notre parler ne connaît que *wádᵈ* «il a aimé, il a désiré» < cl. *wádda*, et *wánⁿ* «il a jeté, il a poussé». La conjugaison de ces verbes est tout à fait conforme à celle des verbes dont la 3e radicale est identique à la seconde : *wáddu* «ils ont aimé» < cl. *wáddū* (cf. dial. *ḥássu*); *wòddáiṇa* «nous avons aimé», cf. cl. *wadídnā* (cf. dial. *ḥessáiṇa*), etc.; ici *w* 1re radicale est partout conservée alors que les verbes commençant par *w* sont traités comme des verbes faibles, lorsque les deux autres radicales sont fortes, cf. *wáṣəḷ* «il est arrivé» cl. *wáṣala*, qui devient *uṣṓḷna* «nous sommes arrivés» provenant de *waṣálnā*.

ε. Enfin la 1re radicale est un *w* et la 3e un *y* comme dans *wáḥā* «il a inspiré, il a suggéré», cf. *wəḥė; wáfā* «il a payé», cf. *wófė; wáʿā* «il a compris, il a retenu», cf. *wəʿė* «il a fait attention, il est revenu à lui»; *wášā* «il a accusé», cf. *wəšė; wáma'a* «il a fait signe avec la main», cf. *wəmė* (3); etc. Comme on le voit, cette catégorie de verbes n'est pas désuète à Kfárʿabîda et c'est pourquoi il ne sera pas inutile d'en donner ici la conjugaison, ce qui permettra d'embrasser d'un seul coup d'œil les différentes modifications que subissent de tels verbes dans le parler.

(1) Sur ce verbe, cf. plus haut, p. 27 et 150, n. 2.

(2) Ceux à la 1re radicale *y* ne sont plus représentés à Kfárʿabida, on l'a déjà dit, que par *yábisa* (cf. plus haut, p. 145).

(3) Rappelons encore que les verbes *tertiae'* ont été ramenés aux verbes *tertiae y*.

Cl. *wáfā* (aor. *yáfī*) « il a acquitté » (une dette),
dial. *wə́fė* (*aor. yûfė*).

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	(*wáfā*)	*wə́fė.*	(*wáfau*)	*wə́fyu.*
3e p. f...	(*wáfat*)	*wə́fyęt.*	(*wafáina*)	*wə́fyu.*
2e p. m..	(*wafáita*)	*ufit.*	(*wafáitum*)	*ufitu.*
2e p. f...	(*wafáiti*)	*ufitė.*	(*wafaitúnna*)	*ufitu.*
1re pers..	(*wafáitu*)	*ufit.*	(*wafáinā*)	*ufina.*
		AORISTE.		
3e p. m..	(*yáfī*)	(*b*)*yûfė.*	(*yafûna*)	(*b*)*yûfu.*
3e p. f...	(*táfī*)	(*b*)*tûfė.*	(*yafina*)	(*b*)*yûfu.*
2e p. m..	(*táfī*)	(*b*)*tûfė.*	(*tafûna*)	(*b*)*tûfu.*
2e p. f...	(*tafina*)	(*b*)*tûfė.*	(*tafina*)	(*b*)*tûfu.*
1re pers..	(*'áfī*)	(*b*)*ûfė.*	(*náfī*)	(*m*)*nûfė.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m..	(*fī*)	*ufí* uo *'ûfė.*	(*fū*)	*ufú* ou *'ûfu.*
2e p. f...	(*fī*)	*ufí* ou *'ûfė.*	(*fina*)	*ufú* ou *'ûfu.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*wâfin*	> *wâfė.*	(*wāfina*)	*wāfyin.*
féminin	*wâfiyatun*	> *wâfyė.*	(*wāfiyâtun*)	*wāfyin.*

Sauf le participe (masc. et fém. sing.), aucune des formes de la conjugaison (des verbes à 1re radicale *w* et à 3e radicale *y*) ni au parfait, ni à l'aoriste, ni à l'impératif, ne peut provenir directement des formes classiques. Toutes les observations qui ont été faites à propos des verbes à 1re radicale *w* (cf. p. 143) et à 3e radicale *y* (cf. p. 152) s'appliquent simultanément ici.

L'impératif a dans quelques verbes une double forme, l'une et l'autre analogique : (cl. *fī*), dial. *ufí* ou *'ûfė;* (cl. *ʿī*), dial. *uʿá* ou *'ûʿa* « fais attention » ; etc.

7. Verbes à 2e et 3e radicales faibles (1er thème).

Le parler de Kfárʿabîda connaît un grand nombre de verbes à 2e radicale *w* et à 3e radicale *y*. Ces verbes se divisent, comme en classique, en deux classes, suivant qu'ils appartiennent au type *qátala : yáqtilu* (cf. *bákā : yábkī*), ou au type *qátila : yáqtalu* (cf. *násiya : yánsā*). Au premier type appartiennent par exemple *ṭə́wė : yə́ṭwė* « il a plié », cf. cl. *ṭáwā : yáṭwī; šęwė : yęšwė* « il a fait rôtir », cf. cl. *šáwā : yášwī; nęwė : yęnwė* « il s'est proposé pour », cf. cl.

náwā : yánwī; kẹ́wė : yẹ́kwė «il a cautérisé, il a repassé (un linge)», cf. cl. *káwā : yákwī;* etc. Au second type appartiennent : *ʾ/qə́wė : yə̄ʾ/qwa* «il est devenu fort» < cl. *qawiya : yáqwā; sẹ́wė : yẹ́swa* «il a valu» < cl. *sáwiya : yáswā;* etc. Les verbes du type *qátala : yáqtilu* se conjuguent sur *bákā : yábkī* (p. 151) et ceux du type *qátila : yáqtalu* sur *násiya : yánsā* (p. 151).

On rencontre aussi à Kfárʿabîda le cl. *ḥáyiya* «il a vécu», employé seulement à l'aoriste : cf. *tẹ́ḥya* «que tu vives, vive!», *yẹ́ḥya* «qu'il vive, vive !, etc. On y rencontre également un verbe[1] à 2e radicale *y* et à 3e radicale *hamza :* c'est *žâʾa* «il est venu», qui partout perd purement et simplement sa 3e radicale ʾ et se conjugue comme un verbe bilitère à 2e radicale *y*. Voici la conjugaison dialectale de *žâʾa* en face de celle du classique :

Cl. *žâʾa* «il est venu» > *žá.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*žâʾa*	> *žá.*	(*žâʾū*)	*žú.*
3e p. f. ..	*žâʾat*	> *žât.*	(*žiʾna*)	*žú.*
2e p. m..	*žiʾta*	> *žit.*	*žiʾtum*	> *žítu.*
2e p. f. ..	*žiʾti*	> *žítė.*	(*žiʾtúnna*)	*žítu.*
1re pers..	*žiʾtu.*	> *žit.*	*žiʾnā*	> *žína.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yažiʾu*	> (*b*)*iží.*	(*yažīʾûna*)	(*b*)*ižú.*
3e p. f. ..	*tažiʾu*	> (*bə̄*)*tží.*	(*yažiʾna*)	(*b*)*ižú.*
2e p. m..	*tažiʾu*	> (*bə̄*)*tží.*	(*tažīʾûna*)	(*bə̄*)*tžú.*
2e p. f. ..	*tažīʾi*[*na*]	> (*bə̄*)*tží.*	(*tažiʾna*)	(*bə̄*)*tžú*[2].
1re pers..	*ʾažiʾu.*	> (*b*)*ží.*	*nažiʾu.*	> (*mə̄*)*nží.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m.	(*žiʾ*)	(manque).	(*žiʾū*)	(manque).
2e p. f. . .	(*žiʾī*)	(manque).	(*žiʾna*)	(manque).
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin.	*žáʾiⁿ*	> *žâi.*	*žāʾina*	> *žāyin.*
féminin..	*žáʾiyatuⁿ*	> *žâyė.*	(*žāʾiyâtuⁿ*)	*žāyin.*

Comme on le voit, le *hamza* final est tombé dans toute la conjugaison du verbe *žâʾa* et la voyelle longue radicale (*ī*) s'est main-

[1] Le verbe cl. *ḍáʾa : yaḍûʾu* «il a brillé» est actuellement remplacé par *ḍə́wė : yə̄ḍwė,* où le *w* radical a été rétabli par l'analogie, et le *hamza* final remplacé par *y* comme dans tous les verbes analogues. (Il en est partout ainsi dans le Maghreb d'après M. Marçais.)

[2] Les 2e et 3e formes du pluriel sont analogiques du pluriel du parfait.

tenue (avec une longueur relative ainsi qu'il a été dit plus haut) dans les formes qui la possédaient dès le classique *yažíʾu* > (*b*)*iží*, etc.; elle apparaît par transformation phonétique là où le classique ne l'avait pas : cl. *žíʾti*, dial. *žîté;* etc.

L'impératif (masc. ou fém. sing. ou plur.) de *žâʾa* n'existe pas à Kfárʿabîda; on le remplace toujours par les formes *tʿá* (masc. sing.) « viens », *tʿâi̯* (f. sing.) « viens » et *tʿau̯* (m. et f. pl.), lesquelles proviennent d'une mutilation des classiques *taʿāla*, *taʿālai̯* et *taʿālau̯* [1].

8. Verbes à trois radicales faibles (1er thème).

Le parler de Kfárʿabîda ne possède actuellement aucun verbe à trois radicales faibles. Cette catégorie de verbes, par exemple *ʾávā* « il s'est retiré pour s'abriter », est du reste extrêmement rare dès le classique.

II

VERBES TRILITÈRES AU IIe THÈME (INTENSIF).

Pour ce thème comme pour les autres dont l'étude suivra, on se contentera de donner la conjugaison du verbe fort et on ne fera que les remarques nécessaires sur celle de chacun des verbes faibles.

Cl. *mássaḥa* « il a essuyé » > *mássęḥ*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*mássaḥa*	> *mássęḥ.*	*mássaḥū*	> *más*ˢ*ḥu.*
3e p. f...	*mássaḥat*	> *más*ˢ*ḥęt.*	(*massáḥna*)	*más*ˢ*ḥu.*
2e p. m..	*massáḥta*	> *massę́ḥt.*	*massáḥtum*	> *massę́ḥtu.*
2e p. f...	*massáḥti*	> *massę́ḥtê.*	(*massaḥtúnna*)	*massę́ḥtu.*
1re pers..	*massáḥtu*	> *massę́ḥt.*	*massáḥnā*	> *massę́ḥna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yumássiḥu.*	> (*b*)*imássęḥ.*	*yumassiḥú*[*na*]	> (*b*)*imás*ˢ*ḥu.*
3e p. f...	*tumássiḥu*	> (*bö*)*tmássęḥ.*	(*yumassíḥna*)	(*b*)*imás*ˢ*ḥu.*
2e p. m..	*tumássiḥu*	> (*bö*)*tmássęḥ.*	*tumassiḥú*[*na*]	> (*bö*)*tmás*ˢ*ḥu.*
2e p. f...	*tumassiḥí*[*na*]	> (*bö*)*tmás*ˢ*ḥê.*	(*tumassíḥna*)	(*bö*)*tmás*ˢ*ḥu.*
1re pers..	*ʾumássiḥu*	> (*b*)*mássęḥ.*	*numássiḥu*	> (*mö*)*nmássęḥ.*

[1] L'impératif de *žâʾa* est également inusité chez les Ūlâd Brāhîm de Saïda, où il est constamment remplacé par *arwáḥ* ou *tʿála*, cf. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, XIV, p. 436.

IMPÉRATIF.

2e p. m. .	*mássiḥ*	> *mássęḥ.*	*mássiḥū*	> *más^{s}ḥu.*
2e p. f. . .	*mássihī*	> *más^{s}ḥê.*	(*mássiḥna*)	*más^{s}ḥu.*

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*mumássiḥu^{n}*	> ^{m}*mássęḥ.*	*mumassiḥína*	> ^{m}*más^{s}ḥin.*
féminin	*mumássiḥatu^{n}*	> ^{m}*más^{s}ḥa.*	(*mumassiḥâtu^{n}*)	^{m}*más^{s}ḥin.*

Remarque générale. — Comme beaucoup de dialectes arabes modernes, le parler de Kfárʿabîda a conservé jusqu'aujourd'hui la plupart des différents thèmes de la conjugaison classique qui proviennent, à l'aide de préfixes ou d'infixes, du thème verbal simple, et qui servent à indiquer les modifications sémantiques apportées à ce premier thème. Pourtant, l'emploi de ces différents thèmes est loin d'être d'une égale fréquence; il n'est pas non plus le même qu'en classique. Le IIe thème (*qattala*) et le VIIe (*inqatala*), par exemple, sont beaucoup plus vivants dans le parler de Kfárʿabîda qu'en classique et apparaissent souvent là où la langue littéraire donne la préférence à d'autres thèmes.

A. VERBES FORTS (IIe THEME).

α. Ainsi que le montre la conjugaison de *mássęḥ*, toutes les formes dialectales (sauf naturellement celles du féminin pluriel qu'on a expliquées à propos du Ier thème) proviennent directement des formes qui sont classiques pour le verbe fort. (On verra, p. 164 et suiv., qu'il en est de même pour les différents verbes faibles.)

Le vocalisme est partout conforme aux lois établies plus haut : la première voyelle *a* de *ḥámmala*, p. ex., se maintient sans aucune modification soit au parfait, soit à l'aoriste, soit à l'impératif, soit enfin au participe; la seconde voyelle au contraire, venant à se trouver, *dialectalement*, en syllabe finale (après la chute régulière de la voyelle suivante), passe à *ę*. Ex. : *ḥámmala* «il a chargé» > **ḥámmal* > **ḥámmęl*, d'où *ḥámməl*[1]. De son côté, *ę* est propagé par l'analogie dans les autres personnes du parfait, lorsqu'il arrive à être en syllabe fermée non finale et il passe ensuite à *ę*. Ex. : *ḥammálnā* > **ḥammęlna* > *ḥammę́lna* (cf. plus haut, p. 111).

La géminée (seconde radicale) perd une partie de son explosion toutes les fois que, par suite de la chute de la voyelle brève qui la suivait, elle se trouve immédiatement devant une consonne : *ḥámmalat* > **ḥámmlęt* > *ḥám^{m}lęt*. Il en est de même des verbes

[1] Sans influence de labiale : *mássaḥa* > *mássęḥ*.

qui ont comme 2e radicale *w* ou *y* : cl. *ṭáu̯walu* «ils ont prolongé» > **ṭáu̯u̯lu* > *ṭáu̯ᵘlu; ṭái̯yabat* «elle a rendu bon, elle a parfumé» > **ṭái̯i̯bət* > *ṭái̯ⁱbət.*

β. Le participe actif *muḥammilu*ⁿ et le participe passif *muḥámmalu*ⁿ aboutissent à Kfárʿabîda, comme dans l'immense majorité des dialectes arabes modernes, à une forme unique, soit *mḥámməl*, après la chute régulière de la première voyelle *u* et le passage de *i* et de *a* (en syllabe dialectalement finale) à *ę* [1]. En conséquence, les dialectaux *mḥámməl* et *mʿállęm* par eux-mêmes peuvent signifier ou bien «chargeur, celui qui charge (un fardeau)» et «professeur», ou bien «chargé» et «instruit», suivant qu'ils représentent les classiques *muḥámmilu*ⁿ et *muʿállimu*ⁿ ou *muḥámmalu*ⁿ et *muʿállamu*ⁿ.

Empêché par sa phonétique de maintenir la distinction classique entre la forme du participe actif et celle du participe passif, le parler de Kfárʿabîda a établi secondairement une distinction de sens entre les deux participes, et, pour cela, il a eu recours aux trois procédés suivants :

1. Sous l'influence d'une emphatique qui maintient pur le timbre de *a* caractéristique du passif, les deux formes de participes restent distinctes au masculin singulier. Ex. : *mháṛṛəb* «faisant passer par contrebande, mettant en fuite» < cl. *muhárribu*ⁿ, mais *mháṛṛab* «passé en contrebande» < cl. *muhárrabu*ⁿ; *mʾ/qáššęr*, «pelant» < cl. *muqášširu*ⁿ, mais *mʾ/qáššaṛ* «pelé» < cl. *muqáššaru*ⁿ; etc. Bien entendu, la distinction entre les deux participes n'a pas lieu aux autres formes (fém. sing. et masc. plur.), dans lesquelles les voyelles caractéristiques (*i* et *a*) disparaissent, ainsi par exemple : *mháṛʳbė* (fém.) et *mʾ/qašˢrîn* (plur.) représentent aussi bien *muhárrabatu*ⁿ et *muqaššarîna* que *muhárribatu*ⁿ et *muqašširîna.*

2. Quand la racine ne comporte pas d'emphatique, la distinction des deux participes n'est maintenue que par la différence de leurs compléments respectifs; on dit par exemple *ʾána mḥámməl-ęl-ḥmâṛ ḥáṭab* «c'est moi qui charge l'âne de bois» < cl. *ʾánā muḥámmilu*ⁿ *al-ḥimâra ḥáṭaba*ⁿ, mais (ᵉ)*lḥmâṛ mḥámməl ḥáṭab* «l'âne est chargé de bois» < cl. *al-ḥimâru muḥámmalu*ⁿ *ḥáṭaba*ⁿ ; *hu mʿálˡmək hâda* «c'est lui qui t'instruit de cela» < cl. *huwa muʿállimuka hâđa*, mais *ʾę́nt mʿállęm hâda* «tu es instruit de cela» < cl. *ʾánta muʿállamu*ⁿ *hâđa;* etc.

[1] Lequel passe lui-même à *ə* sous l'influence de *m* ou d'une autre labiale.

3. Quelquefois un des deux participes est tombé en désuétude et a été remplacé par une autre forme (de participe), ou bien l'indistinction entre l'actif et le passif est écartée par l'emploi d'une autre tournure ; par ex., *m'áddęb* (de *'addaba* «il a bien élevé») a toujours le sens du passif, tandis que *mḫállef* (de *ḫállafa*) signifie toujours «engendrant, mettant au monde» (et jamais «engendré, mis au monde»). De même, en face des participes *mšáᶜᶜęl* «allumant» et *mḥássęb* «pensant», on a pour exprimer le passif *šáᶜęl* «allumé» et *maḥsûb* «compté»; etc.

B. VERBES FAIBLES (IIᵉ THÈME).

α. Au IIᵉ thème, les verbes à 1ʳᵉ radicale faible ('*, w* ou *y*) sont assez nombreux dans le parler de Kfárᶜabîda et, à la différence de ce qui se produit au Iᵉʳ thème, les radicales faibles ne subissent aucune modification dans la conjugaison [1]. Ex. : *'állęf* «il a composé» (un livre) < cl. *'állafa; 'áḫḫęr* «il a retardé» < cl. *'áḫḫara; 'ábbən* «il a fait l'éloge d'un mort» < cl. *ábbana; 'ámmən* «il a rassuré» < cl. *'ámmana; wáddęᶜ* «il a fait ses adieux» < cl. *wáddaᶜa; yábbəs* «il a fait sécher» < cl. *yábbasa; waṣṣółna* «nous avons fait parvenir», etc.

β. Sauf *šá''ęm* «il a respecté, il a eu égard à», dénominatif du cl. *ši'matuⁿ* «naturel, magnanimité», les verbes classiques *mediae'* n'existent plus au IIᵉ thème dans notre parler. Quelques-uns d'entre eux ont été ramenés à la classe des verbes *mediae w* et *y*, les autres sont sortis de l'usage : *ráiyęs* «il a mis à la tête, il a fait présider», cf. cl. *rá''asa;* (p. 11); *máuwən* «il a acheté des vivres» cf. cl. *má''ana* (p. 9; etc..). Les verbes à 2ᵉ radicale *w* ou *y* sont au contraire très vivants dans le parler au IIᵉ thème. Ils se rencontrent souvent, on va le voir, là où le classique emploie d'autres thèmes verbaux: *náuwəm* «il a endormi» < cl. *náuwama; ḍáiyęᶜ* «il a perdu» < cl. *ḍáiyaᶜa;* etc.

γ. Les verbes dialectaux *tertiae y* au IIᵉ thème sont très nombreux et représentent, on l'a vu, des verbes classiques *tertiae y, w* ou ' [2]. Ex. : *bákka* «il a fait pleurer» < cl. *bákkā* $(\sqrt{b\text{-}k\text{-}y})$; *ḥálla* «il a adouci» < cl. *ḥállā* $(\sqrt{ḥ\text{-}l\text{-}w})$; *ḫábba* «il a caché» < cl. *ḫábba'a;* etc. La conjugaison de ces verbes est tout à fait conforme à celle du classique: cl. *bákkat* «elle a fait pleurer»

[1] Ce qui tient à ce que la voyelle initiale est partout en syllabe fermée.

[2] Pourtant le cl. *žárraᶜa* (avec ses dérivés) est devenu *žáṛṛə'* «il a rendu courageux», cf. p. 13.

< *bákkęt; bakkáiṇā* «nous avons fait pleurer» > *bökkáiṇa;* etc. — Ici, à la différence de ce qui se produit au Ier thème, le *y* analogique n'apparaît pas à la 3e pers. (fém. sing. ou masc. pl.) du parfait (opposer, au Ier thème, *bökyęt* «elle a pleuré» en face du cl. *bákat*). De plus la diphtongue *ai* n'est jamais réduite (opposer, au Ier thème, *bkîna* «nous avons pleuré» en face du cl. *bakáiṇā*)[1].

δ. Les verbes dont la 3e radicale est identique à la 2e sont peu nombreux au IIe thème dans notre parler. Ils ont été généralement remplacés par d'autres thèmes, surtout par le thème quadrilitère *qatqat* ou par d'autres verbes de signification identique[2]. Ceux qui sont encore vivants à Kfárʿabîda, comme *šámməm* «il a fait sentir (une odeur)» < cl. *šámmama; ʾásseṣ* «il a jeté les fondements de» < cl. *ʾássasa; ʿáddęd* «il a fait compter» < cl. *ʿáddada;* etc., se conjuguent généralement comme en classique : *šammómt* «j'ai fait sentir» < cl. *šammámtu; ʿaddędna* «nous avons fait compter» < cl. *ʿaddádnā;* etc. Pourtant une des trois consonnes identiques, la dernière, disparaît complètement à cause de la chute de la voyelle précédente, toutes les fois que dans la conjugaison elle se trouve devant une désinence vocalique : cl. *šámmamat* «elle a fait sentir» > dial. **šámmmət* > *šámmət*[3], etc.

ε. Enfin notre parler connaît au IIe thème quelques verbes à deux radicales faibles, tels que *ʾáiyęd* «il a fortifié < cl. *ʾaiyada; ʾádda* «il a payé» < cl. *ʾáddā; wáṣṣa* «il a recommandé» < cl. *wáṣṣā; wáṭṭa* «il a abaissé», cf. cl. *wáṭṭaʾa;* etc. Ils rentrent dans les modèles étudiés précédemment.

(1) Conformément aux lois phonétiques du parler, le participe actif et le participe passif (masculin singulier) des verbes dialectaux *tertiae y* (IIe thème), correspondant à des verbes classiques *tertiae y* ou *w*, gardent à Kfárʿabîda la même distinction qu'en arabe ancien; le participe actif est du type *mqáttê* < cl. *muqátti*ⁿ et le participe passif est du type *mqátta* < cl. *muqátta*ⁿ, ex. : *mỳáṭṭê* «couvrant» < cl. *muỳáṭṭi*ⁿ ($\sqrt{ỳ\text{-}t\text{-}w}$) ; *mỳáṭṭa* «couvert» < cl. *muỳáṭṭa*ⁿ; *mbákkê* «faisant pleurer» < cl. *mubákki*ⁿ ($\sqrt{b\text{-}k\text{-}y}$); *mḥálla* «orné, décoré» < cl. *muḥálla*ⁿ ($\sqrt{ḥ\text{-}l\text{-}y}$); *mžáuwê* «apprivoisé, devenant sociable» de *žáuwa* «il s'apprivoisa», dénominatif de dial. adj. *žûwê* «apprivoisé... » ; *mkáffa* «nourri à ses propres frais (d'un ouvrier)», de dial. *káffa* «il a suffi ($\sqrt{k\text{-}f\text{-}y}$), etc.; au féminin singulier les participes actif et passif se confondent complètement dans cette classe de verbes et se forment sur *mqęttâyê*, opp. cl. *muqattâtu*ⁿ (pass.), *murábbiyatu*ⁿ (act.) : *mỳöṭṭâyê* «couvrante» aussi bien que «couverte», etc.

(2) Ce qui tient sans aucun doute à ce que le thème *farra* produisait l'impression d'un thème du type *qattala* à dernière consonne faible.

(3) Ici encore notre parler diffère sensiblement de quelques parlers maghribins (cf. Cohen, p. 201, 1°); mais à *Tunis* et à *Tlemcen* les choses se passent de même qu'à Kfárʿabîda (cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 73).

Remarque commune aux IIes thèmes des verbes forts et des verbes faibles.

Comme dans beaucoup de parlers arabes modernes [1], les verbes au IIe thème, surtout les verbes forts, sont très nombreux et très vivants à Kfárʿabîda; ils ont souvent les mêmes emplois qu'en arabe classique [2] :

1. Ils se rencontrent souvent à la place des verbes au Ier thème qui ne sont plus usités dans le parler. Ex. : *fáttęš* « il a recherché », cf. cl. *fáttaša* et *fátaša; báṭṭəl* « il est désœuvré », cf. cl. *báṭala; máššęṭ* « il a peigné », cf. cl. *máššaṭa* et *mášaṭa; fáʾ/qʾ/qəs* « il est sorti de l'œuf » (poussin, oiseau), cf. cl. *fáqasa; ṣádda* « il s'est rouillé », cf. cl. *ṣádiʾa;* etc.

2. Ils remplacent quelquefois les verbes au Ve thème (*taqattala*). Ex. : *ʿáffən* « il est moisi », cf. cl. *taʿáffana; ʾ/qáddęm* « il s'est avancé » cf. *qáddama* et *taqáddama; ʾ/qárrəb* « il s'est approché », cf. cl. *taqárraba;* etc.

3. Ils remplacent également les verbes au IVe thème, lequel est tombé en désuétude dans le parler, et ils sont alors causatifs : *ỳámməḍ* « il a fermé les yeux », cf. cl. *ỳámmaḍa* et *ʾáỳmaḍa; báhhęʾ/q* « il est ébloui, il a brillé », cf. syr. *ʾaβheq; ṣáḷḷəḥ* « il a corrigé, il a rectifié », cf. cl. *ʾáṣlaḥa;* etc.

4. Toutefois le IIe thème est souvent encore factitif; dans ce cas les intransitifs sont transformés en transitifs : *ḥázzęn* « il a affligé » de *ḥęzęn* « il est triste »; *ỳárrəʾ/q* « il a noyé » de *ỳęręʾ/q* « il s'est noyé »; *ʿáṭṭəš* « il a assoiffé » de *ʿęṭəš* « il a soif »; *wázzęn* « il a fait peser » de *wəzęn* « il a pesé »; etc.

5. Le IIe thème sert aussi à indiquer la répétition de l'action (itératif) : *mázzęʾ/q* « il a mis en pièces » de *mázęʾ/q* « il a déchiré »; *láʾ/qʾ/qəṭ* « il a ramassé à plusieurs reprises, il a glané » de *láʾ/qaṭ* « il a ramassé »; *mássęḥ* « il a essuyé souvent, il a nettoyé » de *máseḥ;* etc.

6. Le IIe thème forme à Kfárʿabîda un grand nombre de dénominatifs, tout particulièrement lorsque la base est un mot d'emprunt : *báṛṛəž* « il a auguré d'après le cours des astres », dénomin. de *búržuⁿ* « signes du zodiaque » [3]; *ḥáṣṣəḷ* « il a fait prendre de

[1] Cf. entre autres le dialecte des Ūlâd Brāhîm de Saïda, *M.S.L.*, XIV, p. 439 et 440.

[2] Cf. S. de Sacy, *Gramm. arabe*³, p. 131 et 132.

[3] Emprunté par l'intermédiaire de l'araméen (syr. *burgā*) au bas-latin *burgus*, adaptation du germanique *burg* (vieux-haut-allemand), got. *baurg-s*, etc... Voir Fraenkel, *Aramäische Fremdwörter*.

mauvaises habitudes», dénomin. de *ḫáṣḷė* «propriété, habitude (mauvaise)»; *bánnęd* «il a divisé en chapitres», dénomin. de *bánd* (pers.) «chapitre»; *ʿássęb* «il a sarclé», dénom de syr. *ʿesbā̆*; *ḫámməs* «il a donné une poignée de main», dénom. de *ḫámsė* «les cinq doigts de la main»; *háṛṛa* «il a reculé», dénomin. de frç. *arrière*, etc. [1].

7. Enfin le IIe thème indique quelquefois que le sujet du verbe a subi tel ou tel changement, acquis telle ou telle qualité, telle ou telle couleur : *táṛṛəb* «il s'est changé en terre, il a pris la couleur de la terre» de *tṛâb* «terre, poussière», etc.

III

VERBES TRILITÈRES AU IIIE THÈME (CAUSATIF).

Cl. *ʿâtaba* «il a fait des reproches à quelqu'un» > *ʿâtęb*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
		PARFAIT.		
3e p. m..	*ʿâtaba.*	> *ʿâtęb.*	*ʿâtabū*	> *ʿâtbu.*
3e p. f...	*ʿâtabat*	> *ʿâtbət.*	(*ʿātábna*)	*ʿâtbu.*
2e p. m..	*ʿātábta*	> *ʿā̆tə́bt.*	*ʿātábtum*	> *ʿâtə́btu.*
2e p. f...	*ʿātábti*	> *ʿā̆tə́btė.*	(*ʿātabtúnna*)	*ʿâtə́btu.*
1re pers..	*ʿātábtu*	> *ʿā̆tə́bt.*	*ʿātábnā*	> *ʿā̆tə́bna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yuʿâtibu*	> (*b*)*iʿâtęb.*	*yuʿātibû*[*na*]	> (*b*)*iʿâtbu.*
3e p. f...	*tuʿâtibu*	> (*bö*)*tʿâtęb.*	(*yuʿātíbna*)	(*b*)*iʿâtbu.*
2e p. m..	*tuʿâtibu*	> (*bö*)*tʿâtęb.*	*tuʿātibû*[*na*]	> (*bö*)*tʿâtbu.*
2e p. f...	*tuʿātibi*[*na*]	> (*bö*)*tʿâtbė.*	(*tuʿātíbna*)	(*bö*)*tʿâtbu.*
1re pers..	*'uʿâtibu*	> (*b*)*ʿâtęb.*	*nuʿâtibu*	> (*mö*)*nʿâtęb.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m..	*ʿâtib*	> *ʿâtęb.*	*ʿâtibū*	> *ʿâtbu.*
2e p. f...	*ʿâtibī*	> *ʿâtbė.*	(*ʿātibna*)	*ʿâtbu.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*muʿâtibu*^{n}	> *mʿâtęb.*	*muʿātibîna*	> *mʿā̆tbîn.*
féminin	*muʿâtibatu*^{n}	> *mʿâtbė.*	(*muʿātibâtu*^{n})	*mʿā̆tbîn.*

[1] Mot tout à fait récent usité seulement par les cochers. L'introduction des voitures ne date guère que d'une vingtaine d'années.

A. VERBES FORTS (IIIe THÈME).

Moins vivant et moins productif que le IIe thème, le IIIe thème se rencontre pourtant à Kfárʿabîda pour un grand nombre de verbes forts : *fârę'/q* «il a quitté, il est mort récemment» < cl. *fâraqa; ṣâḥęb* «il a été le compagnon de quelqu'un» < cl. *ṣâḥaba;* etc. Comme le montre la conjugaison de *ʿâtęb*, tous ces verbes se conjuguent exactement comme en classique, à part les modifications phonétiques et morphologiques déjà connues.

Le participe *muʿâtibu*ⁿ et le participe passif *muʿâtabu*ⁿ aboutissent dans notre parler à une forme identique, soit *mʿâtęb*, exactement comme au IIe thème le dialectal *mḥámməl* est à la fois l'aboutissant du participe actif *muḥámmilu*ⁿ et du participe passif *muḥámmalu*ⁿ; on se contentera donc ici de renvoyer à ce qui a été dit à propos de ces dernières formes.

B. VERBES FAIBLES (IIIe THÈME).

α. Initiale faible. — Au IIIe thème, les verbes classiques à 1re radicale faible ont encore à Kfárʿabîda quelques représentants. Tandis que les verbes à 1re radicale *y*, très rares du reste en classique, n'ont laissé aucune trace, ceux à 1re radicale ʾ [1] et mieux encore ceux à 1re radicale *w* sont relativement nombreux dans notre parler. Ex. : *ʾâžęr* «il a récompensé» < cl. *ʾâžara; ʾânęs* «il a réjoui par son urbanité» (à côté de *wânęs*) < cl. *ʾânasa; wâfəʾ/q* «il a été d'accord avec . . . » < cl. *wâfaqa; wâṣəl* «il a persévéré» < cl. *wâṣala;* etc.

Tous ces verbes à 1re radicale ʾ ou *w* ont une conjugaison exactement parallèle à celle du classique et conservent partout sans modification leur ʾ ou leur *w;* ex. : *wāṣółt* «j'ai persévéré» < *wāṣáltu; (bö)twâṣlu* «vous persévérez» < *tuwāṣilû[na]*; etc.

β. Médiale faible. — Sauf *lâʾama* «il a convenu, il est d'accord avec . . . » et *sâʾala* «il a interrogé» qui sont dans le parler *lâyęm* (ou *lâwəm*) et *sâyęl*, les verbes classiques *mediae* ʾ au IIIe thème sont actuellement inconnus dans le parler de Kfárʿabîda. Par contre, les verbes *mediae w* ou *y* sont très nombreux.

Ils apparaissent parfois là où la langue classique emploie d'autres thèmes; ex. : *žâwəb* «il a répondu» < *žâwaba; ʿâwəd* «il est revenu, il a recommencé» < cl. *ʿâwada; ʿâyęn* «il a vu de ses propres yeux» < cl. *ʿâyana; bâyęʿ* «il a vendu» < *bâyaʿa;* etc. La

[1] Quelques verbes tels que *ʾâḥada* «il a blâmé» et *ʾâlafa* «il a fréquenté» ont changé leur ʾ en *w* et sont devenus *wâḥęd* et *wâlęf* (cf. plus haut, p. 9).

conjugaison de ces verbes est à peu près conforme à celle du classique avec cette différence cependant que les semi-voyelles *w* et *y* se vocalisent à certaines personnes après la chute régulière de la voyelle brève qui les suivait et forment à elles seules des syllabes indépendantes[1] : *žāwóbna* «nous avons répondu» et *ʿāyénna* «nous avons vu de nos propres yeux» < *žāwábnā* et *ʿāyánnā;* mais *žâ-u-bu* «ils ont répondu» et *ʿâ-i-nu* «ils ont vu de leurs propres yeux» (3 syllabes) < **žâwbu* et **ʿâynu* < cl. *žâwabū* et *ʿâyanū*, etc.

γ. Finale faible. — Les verbes à 3ᵉ radicale faible, soit *y* (puisque, comme il a été dit à plusieurs reprises, les verbes à 3ᵉ radicale *w* ou ʾ ont tous été ramenés à la classe des verbes *tertiae y*), sont encore assez nombreux au IIIᵉ thème dans notre parler; ex.: *ṛâḍa* «il a cherché à satisfaire» < cl. *râḍā* $(\sqrt{r\text{-}ḍ\text{-}w})$; *žâza* «il a récompensé» < cl. *žâzā* $(\sqrt{ž\text{-}z\text{-}y})$[2]; *kâfa* «il a récompensé» > cl. *kâfaʾa* $(\sqrt{k\text{-}f\text{-}ʾ})$; etc. Ici la conjugaison est conforme à celle des verbes *tertiae y* au IIᵉ thème en ce sens que la diphtongue *ai̯* du parfait n'est jamais réduite, à la différence de ce qui produit au Iᵉʳ thème; ex. : *ḥāmáit* «j'ai défendu», *kāfáina* «nous avons récompensé», etc.

δ. Verbes IIIᵃᵉ geminatae. — De la classe des verbes à 3ᵉ radicale identique à la 2ᵉ je ne connais que *ʾ/qâṣəṣ* «il a puni» et *mâḍeḍ* «il a lutté corps à corps» (en face des cl. *qâṣṣa* et *mâdda*) qui soient employés au IIIᵉ thème à Kfárʿabîda. Comme il a été dit à propos du participe actif (masc. sing.) du Iᵉʳ thème des verbes à 3ᵉ radicale identique à la 2ᵉ, pour conserver intacte la voyelle longue *ā* caractéristique du IIIᵉ thème (donc influence analogique de *qâtilu*ⁿ et du verbe fort), les sujets parlants ont eu recours à un double procédé : ou bien ils ont introduit une voyelle brève entre les deux consonnes identiques, lorsque celles-ci n'étaient suivies d'aucune voyelle[3], ex. : *ʾ/qâṣəṣ* «il a puni» et *mâḍeḍ* «il a lutté» en face des cl. *qâṣṣa* et *mâdda;* *(b)iqâṣəṣ* «il punit» et *(b)imâḍeḍ* «il lutte corps à corps» >**(b)iʾ/qâṣˢ* et **(b)imâḍᵈ* < cl. *yuqâṣṣu* et *yumâddu;* etc., ou bien ils ont réduit de moitié la première des deux consonnes identiques, lorsque dans la conjugaison la seconde se trouvait être suivie d'une voyelle, ex. : *ʾ/qâˢṣət* «elle a puni» < cl. *qâṣṣat;* *(b)iʾ/qāˢṣu* «ils

[1] Suivant la règle énoncée p. 83.
[2] Régulier suivant la formule : *žáu̯wəz, šáms.*
[3] C'est ici l'occasion de rappeler que la langue classique connaît quelquefois les formes *qâṣaṣa* et *yuqâṣiṣu* à côté de *qâṣṣa* et *yuqâṣṣu* (cf. S. de Sacy, *Gramm. arabe*³, p. 231.

punissent» < cl. *yuqāṣṣû*[*na*]; etc. Partout ailleurs la conjugaison est conforme à celle du classique, ex. : *ʾ/qāṣṣṓṣt* «j'ai puni» < cl. *qāṣáṣtu; ʾ/qâṣəṣ* «punis» < cl. *qâṣiṣ;* etc.

Remarque. — Le dialectal *mâdęd*, par exemple, peut représenter les cl. *mâdda* (3e pers. masc. sing. du parfait), ou bien *mâdid* (2e pers. masc. sing. de l'impératif), ou même (à titre de participe actif masc. sing. du Ier thème du verbe *mádda*) le cl. *mâddun*.

ε. Verbes doublement faibles. — Enfin on rencontre à Kfárʿabîda un certain nombre de verbes à deux radicales faibles qui sont d'un emploi courant au IIIe thème; ex. : *sâwa* «il a égalisé» < cl. *sâwā; ḥâya* «il a arraché le consentement de quelqu'un en le faisant rougir» < cl. *ḥâyā* «il a fait rougir»; etc. La conjugaison de ces verbes est en tout conforme à celle du classique; ex. : *sāwáiṯ* «j'ai égalisé»[1], aor. (*b*)*isâwé* «il égalise» < cl. *yasâwī*, etc.

Remarques communes aux IIIes thèmes des verbes forts et des verbes faibles.

Comme on vient de le voir, le IIIe thème est encore assez vivant à Kfárʿabîda; il constitue même une catégorie productive soit dans les verbes forts soit dans les verbes faibles.

1. Le IIIe thème est assez souvent employé, comme en classique, pour exprimer une action exercée directement par le sujet sur une autre personne; ex. : *ʾ/qâtęl* «il a combattu quelqu'un» < cl. *qâtala; sâməḥ* «il a pardonné à quelqu'un» < cl. *sâmaḥa; ʾ/qâwəl* «il a conféré avec quelqu'un» < cl. *qâwala; wâfəʾ/q* «il s'est accordé avec quelqu'un» < cl. *wâfaqa;* etc.

2. Il sert par ailleurs à rendre transitifs les verbes qui sont intransitifs au Ier thème, mais toujours avec la nuance de sens indiquée sous 1. : *ḥâsęn* «il a usé de bons procédés à l'égard de quelqu'un» < cl. *ḥâsana* (Ier th. *ḥásuna*); *ḫâbər* «il a informé quelqu'un» (Ier th. *ḫábura*); etc.

3. Il est actif et sert à exprimer une idée de rivalité; ex. : *sâbəʾ/q* «il a cherché à devancer quelqu'un» < cl. *sâbaqa; ʾ/qâwəm* «il a résisté à quelqu'un» < cl. *qâwama;* etc.

4. Il exprime quelquefois l'action pure et simple et remplace alors le Ier thème; ex. : *ʿâwəd* «il est revenu» < cl. *ʿâwada; ʾâžę*

[1] Cl. *sāwáiṯu*.

«il a récompensé» < cl. *ʾâžara; sâyęl* «il a interrogé», cf. cl. *sâʾala; ḥâka* «il a raconté», cf. cl. *ḥákā* (Ier thème); etc.

5. Enfin le IIIe thème fournit un grand nombre de dénominatifs et c'est surtout dans cet emploi qu'il est productif; ex. : *ṣâbəḥ* «il a été trouver quelqu'un le matin», dénom. de *ṣóbḥ* «matin» < cl. *ṣúbḥu*ⁿ; *mâsa* «il a été trouver quelqu'un le soir», dénom. de *mása* «soir» < cl. *masâʾu*ⁿ (1); *wâžęh* «il s'est trouvé face à face avec quelqu'un» < cl. *wâžaha*, dénom. de *wǒžʰ* «visage» < cl. *wážhu*ⁿ; *ṛâbəʿ* «il est convenu par contrat du quart (des bénéfices et des pertes)», dénom. de *róbʿ* «quart» < cl. *rúbʿu*ⁿ; *ḫâwa* «il a traité quelqu'un comme un frère», dénomin. de *ḫái* «frère», cf. cl. *ʾaḫu*ⁿ; *ʿâda* «il fut l'ennemi de quelqu'un» < cl. *ʿâdā*, dénomin. de *ʿdú* «ennemi» < cl. *ʿadûwu*ⁿ; *bâwəs* «il a baisé quelqu'un», dénom. de *báusé* «baiser» < cl. *báusatu*ⁿ (2); *ʿâyęn* «il a vu de ses propres yeux» < cl. *ʿâyana*, dénomin. de *ʿáin* «œil» < cl. *ʿáinu*ⁿ; etc.

IV

VERBES TRILITÈRES AU IVE THÈME (CAUSATIF).

Comme dans d'autres dialectes arabes modernes (3), le IVe thème du classique (type *ʾaqtala : yuqtilu*) n'existe plus à Kfárʿabîda en tant que conjugaison complète. On a vu qu'il a été assez souvent remplacé par le IIe thème; mais dans le plus grand nombre des cas il a cédé la place au Ier thème. Ex. : *tę́ʾ/qən* (Ier thème) «il a soigné, il a perfectionné», cf. cl. *ʾátqana; tę́hęm* (Ier thème) «il a soupçonné», cf. cl. *ʾáthama; tę́lęf* (Ier thème) «il a fait périr», cf. cl. *ʾátlafa; ṭáʿam* (Ier thème) «il a nourri», cf. cl. *ʾáṭʿama; tę́ʿęb* (Ier thème) «il a fatigué, il fut fatigué», cf. cl. *ʾátʿaba; sę́lęm* (Ier thème) «il s'est fait musulman», cf. cl. *ʾáslama; nę́kê* «il a contrarié» (Ier thème), cf. cl. *ʾánkā; ʾ/qáṛ*ʳ (Ier thème) «il a avoué», cf. cl. *ʾaqárra; ʾ/qâm* (Ier thème) «il a soulevé», cf. cl. *ʾaqâma;* etc.

Dans les verbes des types *ʾaqâma* et *ʾaqárra*, le ʾ, étant en syllabe ouverte inaccentuée suivie d'une syllabe longue et accentuée, était sujet à disparaître en même temps que la voyelle brève qui le suivait, ce qui amenait une confusion complète du IVe thème avec le Ier thème. Dans les verbes des types *ʾátqana* et

(1) Dans le dicton populaire : *ṣâbəḥ ęl-ʾ/qáum ulā tmâsiy-on* «va trouver les gens le matin plutôt que le soir (variante : *tmâsîhon*).

(2) Emprunt au persan, cf. l'infinitif *basī(den)*, plutôt qu'au latin *bāsium*, etc.

(3) Cf. Marçais, *Saida*, p. 442 ; Cohen, p. 210.

ʾánkā où le ʾ était en syllabe fermée accentuée, son apparente disparition n'est pas phonétique, mais résulte de l'analogie des verbes des deux premiers types *et de tous les aoristes* qui, on le sait, ne maintiennent pas en classique le morphème préfixe *ʾa–* que possède le parfait à ce thème (IV), *ʾátqana* et *ʾaqâma* étant à l'aoriste *yútqinu* et *yuqîmu*. Ainsi donc la disparition du IVᵉ thème serait due à une action phonétique combinée avec une influence analogique. Ce qui le prouve, c'est que le IVᵉ thème n'a pas entièrement disparu du parler de Kfárʿabîda, mais qu'il a été maintenu distinct toutes les fois qu'il a été possible, par exemple dans les participes actifs des verbes forts ou des verbes *tertiae y*, et surtout à l'aoriste des verbes *mediae w* ou *y*. En effet, beaucoup de participes actifs classiques de verbes forts ou faibles au IVᵉ thème sont encore usités dans notre parler. Ex. : *mṓtʾ/qən* «soignant» < cl. *mútqinuⁿ*, de *tę́ʾ/qən* «il a soigné» < cl. *ʾátqana; mṓtʿęb* «fatigant» < cl. *mútʿibuⁿ*, de *tę́ʿęb* «il a fatigué» <cl. *ʾátʿaba; mfîd* «utile» < cl. *mufîduⁿ*, de *fâd* «il a été utile» < cl. *ʾafâda; mʾ/qîm* «restant toujours» < cl. *muqîmuⁿ*, de *ʾ/qâm* «il a séjourné, il est resté» < cl. *ʾaqâma; mṓṛḍė* «qui satisfait» < cl. *múrḍiⁿ*, de *rə́ḍė* «il a satisfait, il a accepté», cf. cl. *ʾarḍā; mṓṅkė* «contrariant» < cl. *múnkiⁿ*, de *nę́kė* «il a contrarié», cf. cl. *ʾánkā; mûdė* «nuisible» < cl. *múʾđiⁿ*, de *ʾę́zė* «il a nui», cf. cl. *ʾâđā;* etc.[1]. Mais tous les participes passifs du type *muqtaluⁿ* ont été remplacés par ceux du type *maqtûluⁿ* du Iᵉʳ thème; ex. : *matʾ/qûn* «soigné» au lieu d'un représentant de *mútqanuⁿ*, de *ʾátqana; mathûm* «soupçonné» au lieu d'un représentant de *múthamuⁿ*, de *ʾáthama; masbût* «prouvé» au lieu d'un représentant de *múθbatuⁿ*, de *ʾáθbata;* etc.

Le IVᵉ thème est également distinct, à Kfárʿabîda, du Iᵉʳ thème à l'aoriste et à l'impératif des verbes *tertiae w* ou *y* du type *qatila : yaqtalu* (*nasiya : yansā*) et des verbes *mediae w* ou *y*; ex. : (*b*)*yṹṛḍė* «il satisfait» et (*b*)*yṹnsė* «il fait oublier» < cl. *yúrḍī* et *yúnsī*, (*m*)*nṹṛḍė* «nous satisfaisons» et (*m*)*nṹnsė* «nous faisons oublier» < cl. *núrḍī* et *núnsī*, etc. (de *ʾárḍā* et *ʾánsā*), tandis qu'on a (*b*)*yṓṛḍa* «il est satisfait» et (*b*)*yę́nsa* «il oublie» < cl. *yárḍā* et *yánsā*, etc., de parfaits *ráḍiya* et *násiya*. De même, pour les verbes *mediae w :* (*b*)*ihîn* «il offense» < cl. *yuhînu*, (*mö*)*nʾ/qîm* «nous soulevons» < cl. *nuqîmu*, (*b*)*idîru* «ils font tourner» < cl. *yudīrû*[*na*], etc., de *ʾahâna*, *ʾaqâma*, *ʾadâra*, tandis qu'on a (*b*)*ihûn* «il est facile < cl. *yahûnu*, (*mö*)*nʾ/qûm* «nous nous levons» < cl. *naqûmu*, (*b*)*idûru* «ils

[1] Toutefois ces formes ne sont plus senties par le sujet parlant (à quelques exceptions près) comme de véritables participes; ce ne sont que des adjectifs. On a créé analogiquement des participes sur *qātiluⁿ* qui sont actuellement les seuls participes vivants du IVᵉ thème; ex. : *tâʿęb* «fatigant», *ʾ/qâyęm* « faisant lever», *ṛâḍė* «satisfaisant».

tournent» < cl. *yadūrû[na]*, etc., de *hâna* ($\sqrt{h\text{-}w\text{-}n}$), *qâma* ($\sqrt{q\text{-}w\text{-}m}$), *dâra* ($\sqrt{d\text{-}w\text{-}r}$), etc.

D'ailleurs, la différence de sens entre le IVe et le Ier thèmes subsiste pour les sujets parlants, bien que la confusion dans la forme soit complète. On sait, par exemple, que *tę́ʿęb*, employé seul ou avec un régime indirect, signifie «il s'est fatigué», tandis qu'il signifie «il a fatigué» lorsqu'il est suivi d'un régime direct; ex. : *tę́ʿęb mn-ęš-šö́ẏl* «il est fatigué du travail», mais *hâda tęʿóbnė* «ceci m'a fatigué». Dans le premier cas *tę́ʿęb* représente le cl. *taʿiba* et dans le second le cl. *ʾatʿaba*.

V

VERBES TRILITÈRES AU V^E THÈME (RÉFLÉCHI DE L'INTENSIF).

Cl. *taʿállama* «il a appris» > *tʿállęm*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
		PARFAIT.		
3e p. m..	*taʿállama*	> *tʿállęm.*	*taʿállamū*	> *tʿálˡmu.*
3e p. f...	*taʿállamat*	> *tʿálˡmət.*	(*taʿallámna*)	> *tʿálˡmu.*
2e p. m..	*taʿallámta*	> *tʿallǿmt.*	*taʿallámtum*	> *tʿallǿmtu.*
2^e p. f...	*taʿallámti*	> *tʿallǿmtė.*	(*taʿallamtúnna*)	*tʿallǿmtu.*
1re pers..	*taʿallámtu*	> *tʿallǿmt.*	*taʿallámnā*	> *tʿallǿmna.*
		AORISTE.		
3^e p. m..	*yataʿállamu*	> (*b*)*yętʿállęm.*	*yataʿallamû[na]*	> (*b*)*yętʿálˡmu.*
3^e p. f...	*tataʿállamu*	> (*b*)*tętʿállęm.*	(*yataʿallámna*)	(*b*)*yętʿálˡmu.*
2e p. m..	*tataʿállamu*	> (*b*)*tętʿállęm.*	*tataʿallamû[na]*	> (*b*)*tętʿálˡmu.*
2e p. f...	*tataʿallamî[na]*	> (*b*)*tętʿálˡmė.*	(*tataʿallámna*)	(*b*)*tętʿalˡmu.*
1re pers..	*ʾataʿállamu*	> (*bö*)*tʿállęm.*	*nataʿállamu*	> (*m*)*nętʿállęm.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m..	*taʿállam*	> *tʿállęm.*	*taʿállamū*	> *tʿálˡmu.*
2e p. f...	*taʿállamī*	> *tʿálˡmė.*	(*taʿallámna*)	*tʿálˡmu.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*mutaʿállimu*^{n}	> *mötʿállęm.*	*mutaʿallimîna*	> *mötʿalˡmîn.*
féminin	*mutaʿállimatu*^{n}	> *mötʿálˡmė.*	(*mutaʿallimâtu*^{n})	*mötʿalˡmîn.*

Tout ce qui a été dit sur la conjugaison du IIe thème doit s'appliquer à celle du Ve thème qui, comme le IIe, est tout à fait vivant dans le parler de Kfárʿabîda.

1. Le Ve thème sert très souvent de passif au IIe thème, tandis que le VIIe thème, on le verra, sert de passif au Ier. Ex. : *tsámma* «il a été appelé (de tel ou tel nom), il a été nommé (à un poste ou à une dignité)» < cl. *tasámmā; trábba* «il a été bien élevé» < cl. *tarábbā* (à côté de *rábbā*) «il a nourri, il a élevé (un enfant)»; *thánna* «il a été félicité», cf. cl. *hánna'a* «il a félicité»; *tẏáiẏaṛ* «il a été changé» < cl. *taẏáiẏara; t'áiẏeṇ* «il a été désigné pour une dignité», cf. cl. *'áiẏana* «il a désigné»; *tžáṛṛab* «il a été tenté», cf. cl. *žárraba* «il a tenté»; *tžálleḍ* «il a été relié» cf. cl. *žállada* «il a relié»; *t'álleṃ* «il a souffert», cf. cl. *'állama* «il a fait souffrir»; etc.

2. Il sert à former le réfléchi du IIe thème et il donne alors aux verbes (forts ou faibles) la même signification qu'ont les verbes pronominaux français. Ex. : *tkánna* «il s'est donné un surnom» < cl. *takánnā; tnábba* «il s'est donné pour prophète» < cl. *tanabba'a ; tmáššaṭ* «il s'est peigné», cf. cl. *máššaṭa* «il a peigné»; *tṣáḷḷəḥ* «il s'est corrigé», cf. dial. *ṣáḷḷəḥ* «il a corrigé» au lieu de cl. *'áṣlaḥa; tmáddeḍ* «il s'est étendu < cl. *tamáddada; tmáḫḫaṭ* «il s'est mouché» <cl. *tamáḫḫaṭa; twáḍḍa* «il a fait ses ablutions» < cl. *tawáḍḍa'a;* etc.

3. Il remplace quelquefois le VIIIe thème; ex. : *tḥáffa* «il s'est déchaussé», cf. cl. *iḥtáfā; tẏádda* «il s'est nourri, il a déjeuné (à midi)», cf. cl. *iẏtáḏā;* etc.

4. Il supplée parfois au Ier thème tombé en désuétude; ex. : *tžáddaṛ* «il a eu la petite vérole», cf. cl. *žádara; tžáwəl* «il a parcouru (un pays)», cf. cl. *žâla* $(\sqrt{ž\text{-}w\text{-}l})$; etc.

5. Le Ve thème, et cet emploi est très fréquent, fournit enfin un grand nombre de dénominatifs tirés de substantifs ou d'adjectifs. Ex. : *tnáṣṣaṛ* «il s'est fait chrétien» < cl. *tanáṣṣara*, dénomin. de *nöṣṛâné* «chrétien» < néo- cl. *naṣrānîyu*^{n}*; tẏáṛṛab* «il a émigré, il est allé à l'étranger», cf. *ẏrîb* «étranger» < cl. *ẏarîbu*^{n}*; tbáṛṛa* «il est devenu sauvage, insociable» de *bṓṛṛé* «sauvage, insociable» <cl. *barrîyu*^{n}*; t'áṛṛam* «il est entassé» de *'ármé* «tas» <cl. *'aramatu*^{a}*; tnámmaṛ* «il a imité la panthère[1]» < cl. *tanámmara*, de *nómr* «panthère» < cl. *nímru*^{n} (et *tnámmaṛ* «il a été numéroté» de *nómrọ* «numéro»); *tḥáddeḍ* «il a été travaillé avec le fer» de *ḥdîd* «fer» < cl. *ḥadîdu*^{n}*; tbáḍḍa'* «il a fait emplette de marchandises» de *bḍâ'a* «marchandise» < cl. *biḍâ'atu*^{n}*; tšáṭṭaṛ* «il est devenu habile, il a fait le rusé, l'intelligent» de *šâṭəṛ* «malin» < cl. *šâṭiru*^{n}*;* etc.

[1] Au sens figuré du lat. *ferōcire* «être arrogant».

VI

VERBES TRILITÈRES AU VIe THÈME (RÉFLÉCHI DU CAUSATIF).

Cl. *tarâhana* «il a parié» > *tṛâhęn.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*tarâhana*	> *tṛâhęn.*	*tarâhanū*	> *tṛâhnu.*
3e p. f. ..	*tarâhanat*	> *tṛâhnęt.*	(*tarāhánna*)	*tṛâhnu.*
2e p. m..	*tarāhánta*	> *tṛāhę́nt.*	*tarāhántum*	> *tṛāhę́ntu.*
2e p. f. ..	*tarāhánti*	> *tṛāhę́ntė.*	(*tarāhantúnna*)	*tṛāhę́ntu.*
1re pers..	*tarāhántu*	> *tṛāhę́nt.*	*tarāhánnā*	> *tṛāhę́nna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yatarâhanu*	> (*b*)*yętṛâhęn.*	*yatarāhanû*[*na*]	> (*b*)*yętṛâhnu.*
3e p. f. ..	*tatarâhanu*	> (*b*)*tętṛâhęn.*	(*yatarāhánna*)	(*b*)*yętṛâhnu.*
2e p. m..	*tatarâhanu*	> (*b*)*tętṛâhęn.*	*tatarāhanû*[*na*]	> (*b*)*tętṛâhnu.*
2e p. f. ..	*tatarāhanî*[*na*]	> (*b*)*tętṛâhnė.*	(*tatarāhánna*)	(*b*)*tętṛâhnu.*
1re pers..	*'atarâhanu*	> (*bö*)*tṛâhęn.*	*natarâhanu*	> (*m*)*nętṛâhęn.*
		IMPÉRATIF.		
2e p. m.	*tarâhan*	> *tṛâhęn.*	*tarâhanū*	> *tṛâhnu.*
2e p. f.	*tarâhanī*	> *tṛâhnė.*	(*tarāhánna*)	*tṛâhnu.*
		PARTICIPE ACTIF.		
masculin	*mutarâhinun*	> *mötṛâhęn.*	*mutarāhinîna*	> *mötṛāhnîn.*
féminin	*mutarâhinatun*	> *mötṛâhnė.*	(*mutarāhinâtun*)	*mötṛāhnîn.*

Ce qui a été dit des verbes faibles et forts du IIIe thème s'applique également à ceux du VIe thème. Toutefois les verbes de ce dernier modèle sont beaucoup plus nombreux et plus vivants que ceux du IIIe; ils conservent à Kfár'abîda tous leurs emplois classiques.

1. Les verbes du VIe thème expriment la réciprocité d'action entre deux ou plusieurs sujets. Ex. : *t'/qâtlu* «ils se sont battus» < cl. *taqâtalū; tṣâḷḥu* «ils se sont réconciliés» < cl. *taṣâlaḥū; tbâusu* «ils se sont embrassés» < **tabâwasū*, cf. *bâs* «il a embrassé» < cl. *bâsa; tšâuru* «ils se sont consultés les uns les autres» < cl. *tašâwarū* ($\sqrt{š\text{-}w\text{-}r}$); *tḥâbru* «ils se sont associés (en parlant surtout des laboureurs)», cf. syr. *'eθḥabbar; tsâwu* «ils sont respectivement égaux» < cl. *tasâwū* ($\sqrt{s\text{-}w\text{-}y}$); *tmâ^{d}du* «ils ont lutté corps à corps les uns contre les autres» < cl. *tamâddū* «ils ont tiré chacun à soi»; etc.

2. Le VIe thème fournit un passif aux verbes du IIIe thème. Ex. : *t'/qâˢṣu* «ils ont été punis», cf. cl. *qâṣṣa* «il a puni» (dial. *'/qâṣəṣ*); *tbârek* «il a été béni, félicité» (d'où la formule courante *tetbârek yaʿrîs* «sois béni, félicité, heureux, ô époux») < cl. *tabâraka; t'/qâyes* «il a été mesuré», cf. *'/qâyes* «il a mesuré» < cl. *qâyasa; tʿâteb* «il a été blâmé», cf. *ʿâteb* «il a fait des reproches à quelqu'un» < cl. *ʿâtaba; tmâṭel* «il a été différé, retardé», cf. *mâṭel* «il a différé (un payement)» < cl. *mâṭala;* etc.

3. Il supplée quelquefois le Ier thème tombé en désuétude. Ex. : *tnâwel* «il a reçu l'Eucharistie, il a attrapé un objet» < cl. *tanâwala* ($\sqrt{n\text{-}w\text{-}l}$); *ʿtâwəb* «il a bâillé» < cf. *taθâ'aba; tzâher* «il a paru» < cl. *tazâhara;* etc.

4. Il sert parfois de réfléchi proprement dit. Ex. : *twâdəʿ* «il s'est humilié» < cl. *tawâḍaʿa; tnâzel* «il s'est montré accommodant» < cl. *tanâzala;* etc.

5. Enfin il sert assez souvent à exprimer le sens de *feindre* une qualité ou un état; dans ce cas il s'agit la plupart du temps de dénominatifs. Ex. : *tmâwet* «il a fait le mort < cl. *tamâwata; tʿâma* «il a fait l'aveugle, il a fait le naïf» < cl. *taʿâmā; tšâṭer* [1] «il a usé d'habileté pour rançonner quelqu'un, il a fait le malin», cf. *šâṭer* «habile» < cl. *šâṭiru*ⁿ; *tlâṭef* «il s'est montré bienveillant, il a fait le gracieux, l'aimable» de *lṭîf* «aimable» < cl. *laṭîfu*ⁿ; *tỳâšem* «il a fait l'ignorant, le niais» de *ỳšîm* «ignorant, stupide»; *tfâṣeḥ* «il a visé à l'éloquence, il a fait l'éloquent» < cl. *tafâṣaḥa;* etc.

VII

VERBES TRILITÈRES AU VIIE THÈME (RÉFLÉCHI À *N-* PRÉFIXE).

Cl. *inkásara* «il est cassé» > *ṅkásar.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*inkásara*	> *ṅkásar.*	*inkásarū*	> *ṅkásru.*
3e p. f...	*inkásarat*	> *ṅkásret.*	(*inkasárna*)	*ṅkásru.*
2e p. m..	*inkasárta*	> *ᵉṅksárt.*	*inkasártum*	> *ᵉṅksártu.*
2e p. f...	*inkasárti*	> *ᵉṅksártê.*	(*inkasartúnna*)	*ᵉṅksártu.*
1re pers..	*inkasártu*	> *ᵉṅksárt.*	*inkasárnā*	> *ᵉṅksárna.*

[1] Le thème *taqattala* affecte quelquefois, mais rarement, ce sens; cf. *tšáṭṭar.*

AORISTE.

3e p. m..	*yánkasiru*	> (*b*)*yẹ́ṅksẹr*.	*yankasirû*[*na*]	> (*b*)*yẹṅkẹ́sru*.
3e p. f...	*tánkasiru*	> (*b*)*tẹ́ṅksẹr*.	(*yankasírna*)	(*b*)*yẹṅkẹ́sru*.
2e p. m..	*tánkasiru*	> (*b*)*tẹ́ṅkẹsr*.	*tankasirû*[*na*]	> (*b*)*tẹṅkẹ́sru*.
2e p. f...	*tankasirî*[*na*]	> (*b*)*tẹṅkẹ́srê*.	(*tankasírna*)	(*b*)*tẹṅkẹ́sru*.
1re pers..	*'ánkasiru*	> (*b*)*ṅ̊ṅksẹr*.	*nánkasiru*	> (*m*)*nẹ́ṅksẹr*.

IMPÉRATIF.

2e p. m.	*inkásir*	> *ṅkẹ́sẹr*.	*inkásirū*	> *ṅkẹ́sru*.
2e p. f.	*inkásirī*	> *ṅkẹ́srê*.	(*inkasırna*)	*ṅkẹ́sru*.

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*múnkasiru*n	(manque).	*munkasirína*	(manque).
féminin	*múnkasiratu*n	(manque).	*munkasirâtu*n	(manque).

A. VERBES FORTS (AU VIIe THÈME).

Comme au Ier thème, la conjugaison des verbes forts au VIIe thème est en gros identique à celle du classique. Toutes les formes dialectales, sauf celles qui ont été expliquées à propos du Ier thème, proviennent directement de celles du classique.

L'accent conserve partout la place qu'il occupait en classique, sauf naturellement à la 2e personne féminin singulier, aux 2e et 3e personnes masculin pluriel de l'aoriste où, par suite de l'abrègement régulier des longues à la finale, l'accent a reculé jusqu'à celle des voyelles brèves précédentes qui s'est maintenue; ex. : cl. *tankasirî*[*na*] « tu seras cassée », c.-à-d. **tankasirī* > **tankasrī* > *tẹṅkẹ́srê*; *yankasirû*[*na*], c.-à-d. **yankasirū* > **yankasrū* > *yẹnkẹ́sru*; etc.

L' *i* bref prothétique du parfait et de l'impératif classiques disparaît purement et simplement, parce qu'il est atone et suivi d'une syllabe accentuée et parce qu'en outre notre parler ne commence pas en principe un mot ou une syllabe par un phonème purement vocalique (cf. plus haut, p. 89). D'où le groupe de deux ou de trois consonnes consécutives qui sont conservées à Kfár-ʿabîda sans aucune disjonction : ex. : *infátaḥa* « il a été ouvert » < *nfáteḥ*; *inḫadáʿtu* « j'ai été trompé » > *ᵉnḫdáʿt*[1].

Au parfait, la voyelle *a* bref, qui portait en classique l'accent du mot, est toujours conservée avec son timbre pur; ex. : *infátaḥū* « ils ont été ouverts » > *nfáṯhu*; *inḫadáʿnā* « nous avons été trompés » > *ᵉnḫdáʿna*; *inḫadáʿti* « tu as été trompée » > *ᵉnḫdáʿtê*.

A l'impératif et dans quelques formes de l'aoriste, la voyelle *a*

[1] L'existence de *ṅkẹ́sẹr* à côté de *ᵉṅksâr* montre que le parler hésite entre deux partis : admettre ou ne pas admettre trois consonnes au début du mot. Le fait qu'il s'agit de sonantes a également ici son importance. La sonante prend en effet facilement une initiale vocalique.

appartenant à la racine et portant l'accent passe à *ę*[1] (imāla favorisé par l'*i* de la syllabe suivante); ex. : *infátiḥ* «ouvre-toi» > *nfə́tęḥ; yanfatiḥû[na]* «il s'ouvrent» > *(b)yęnfötḥu.*

En face des impératifs réguliers *ṅkę́sęr* < cl. *inkásir* (masc. sing.), *ṅkę́srė* < cl. *inkásirī* (fém. sing.) et *ṅkę́sru* < cl. *inkásirū* (masc. pl.), notre parler présente quelquefois les formes *ᵉṅksâr, ᵉṅksę́rė* et *ᵉṅksę́ru* analogiques des *ksâr, ksę́rė* et *ksę́ru* du Ier thème.

Le participe actif (type *munqátilu*ⁿ) du VIIe thème n'a laissé aucune trace dans notre parler; cette disparition complète s'explique par le fait que le VIIe thème a généralement le sens du passif. En outre, le participe passif lui-même (type *munqatalu*ⁿ) a toujours été, sauf dans quelques rares verbes, remplacé dans les verbes forts par celui du Ier thème (type *maqtûlu*ⁿ); ex. : *maksûr* (et rarement *mṓṅksęr*) «cassé»; *maftûḥ* «ouvert»; etc.

B. VERBES FAIBLES (VIIE THÈME).

α. Initiale faible. — Le VIIe thème est représenté à Kfárᶜabîda par plusieurs verbes à première radicale ʾ ou *w*. Ex. : *nʾážaṛ* «il a été pris en location» ($\sqrt{ʾ\text{-}ž\text{-}r}$ «louer»); *nʾásęf* «il a été regretté» ($\sqrt{ʾ\text{-}s\text{-}f}$ «regretter»); *nwážęᶜ* «il a senti de la douleur» ($\sqrt{w\text{-}ž\text{-}ᶜ}$ «souffrir»); *nwásęʾ/q* «il a été chargé (bateau)» ($\sqrt{w\text{-}s\text{-}q}$ «charger»); etc. Tous ces verbes ont une conjugaison à peu près régulière en ce sens que le *hamza* garde partout sa valeur de consonne et que *w* garde également sa valeur de semi-voyelle toutes les fois que la voyelle qui le suivait s'est maintenue; ex. : *nwážᶜęt* «elle a souffert» < **inwážaᶜat*, mais *nužáᶜt* «j'ai souffert» < **inwažáᶜtu.*

L'impératif a ici une double forme également usitée; ex. : *nwə́žęᶜ* ou *nužâᶜ* «souffre», etc.

β. Médiale faible. — Les verbes *mediae w* ou *y* sont assez nombreux pour le VIIe thème dans notre parler. Ex. : *nlâm* «il a été blâmé» ($\sqrt{l\text{-}w\text{-}m}$ «blâmer»); *nʾ/qâs* «il a été mesuré» ($\sqrt{q\text{-}y\text{-}s}$ «mesurer»); etc. La conjugaison de ces verbes est à peu près identique à celle du classique; ex. : *nlâmu* «ils ont été blâmés» < **inlâmū; nbáᶜt* «j'ai été vendu» < cl. *inbáᶜtu* ($\sqrt{b\text{-}y\text{-}ᶜ}$); *(b)yęnlâm* «il sera blâmé» < **yanlâmu;* etc.[2].

Le participe passif (type *muqtālu*ⁿ), identique en classique au participe actif, est usité à Kfárᶜabîda dans tous les verbes *mediae*

[1] Qui passe à son tour à *ę* en syllabe fermée non finale.
[2] Cf. par ex. *inqâsū* «ils sont mesurés».

w ou *y* au VIIe thème et sert partout de participe passif (types *maqûlu*^n^ et *maqîlu*^n^) aux verbes *mediae w* ou *y* dont le participe passif au Ier thème est tombé en désuétude dans notre parler. Ex. : *mònbâ*^c^ [1] «vendu» < cl. *munbâ*^c^*n*^n^ (√*b-y-*^c^ «vendre»); *mönhân* «offensé» de *nhân* «il a été offensé» (√*h-w-n* «mépriser»); *mönšâf* «vu» de *nšâf* «il a été vu» (√*š-w-f* «voir»); *mönḍâm* «très malade» de *nḍâm* «il est très malade» (√*ḍ-y-m* «violenter»); etc.

On rencontre à Kfár^c^abîda pour le VIIe thème un seul verbe *mediae* ʾ : c'est *nsáʾal* «il a été demandé» qui conserve partout son *hamza* et se conjugue exactement comme *sáʾal* «il a demandé» < cl. *sáʾala* (Ier thème) auquel il sert de passif.

γ. *Finale faible.* — Les verbes à 3e radicale faible ont au VIIe thème un certain nombre de représentants dans notre parler; ex. : *nsáʾ/qa* «il a été arrosé» (√*s-q-y* «arroser»); *nmáḥa* «il a été effacé» (√*m-ḥ-w* «effacer»); etc. Ces verbes ont une conjugaison particulière, assez différente de celle du classique.

Au parfait, à la 3e personne masculin singulier, la dernière voyelle est toujours *a* et provient régulièrement de *ā* long classique; ex. : *nḍána* «il a langui» < cl. *inḍánā* (√*ḍ-n-y*). Mais à la 3e personne du pluriel, apparaît toujours un *y* réintroduit par l'analogie : *nmáḥyu* «ils ont été effacés», au lieu de **inmáḥau* [2], (√*m-ḥ-w*).

Ce *y* apparaît aussi à la 3e personne du féminin singulier, mais facultativement et dans quelques verbes seulement : ainsi *nmáḥyet* «elle a été effacée» est usité à côté de *nmáḥet;* par contre, *nḍánet* «elle a langui» n'a pas en face de lui de forme **nḍányet*. Ici le parler semble hésiter entre les deux formes *nmáḥet* (régulière) et *nmáḥyet* (analogique). Tandis que le type analogique l'emporte sur le type régulier au Ier thème des verbes *tertiae y*, au VIIe thème c'est le type régulier qui l'emporte la plupart du temps sur le type analogique, puisque celui-ci ne se rencontre actuellement que dans quelques verbes. Le parler hésite également aux 1res et 2es personnes du parfait d'une part entre les deux formes classiques, *^e^nḍnái̯na* «nous avons langui» < cl. *inḍanái̯nā*, *^e^nḍnái̯t* «tu as langui» < cl. *inḍanái̯ta*, etc., et d'autre part celles qui sont analogiques et qui réduisent la diphtongue *ai̯*, *^e^nḍnîna*, *^e^nḍnît*, etc. (cf. plus haut, p. 151).

[1] Le sentiment qu'on a du morphème du passif a empêché *n* de passer à *m* bien qu'il fût en contact avec la labiale *b*. L'action dissimilatrice de *m* initial a pu contribuer à cette conservation. — A Chāmāt on prononce *mömbâ*^c^.

[2] Le verbe *maḥā* n'existe pas en classique au VIIe thème.

A l'aoriste, la voyelle longue finale *ī* passe régulièrement à *ē* dans tous les verbes du type *qatala : yaqtilu* (cf. *bakā : yabkī*); ex. : *(b)yḗnḥnē* «il est courbé» < cl. *yánḥanī* (√*ḥ-n-w*), etc; mais elle est remplacée (analogie avec le Ier thème) par la voyelle *a* dans les verbes du type *qatila : yaqtalu* (cf. *nasiya : yansā*); ex. : *(b)yḗnḫša* «il est craint» (√*ḫ-š-y*); *(m)nḗnⁿsa* «nous sommes oubliés» (√*n-s-y*); etc.

δ. *Verbes IIIᵃᵉ geminatae.* — Les verbes à 3e radicale identique à la 2e se rencontrent fréquemment au VIIe thème dans notre parler. Ils se conjuguent généralement comme en classique, sauf aux 1res et 2es personnes (masc. et fém., sing. et pl.) du parfait où, comme au Ier thème, apparaît la diphtongue *ai*; ex. : *nʾ/qöṣṣáit* «tu as été coupé» en face de cl. *inqaṣáṣta*, cf. dial. ʾ/*qöṣṣáit* «tu as coupé» au lieu de cl. *qaṣáṣta*, etc.; mais on dit à l'aoriste *(b)yẹnʾ/qáṣˢ* «il sera coupé» < cl. *yanqáṣṣu*. Ici, à la différence du Ier thème où il passe à *ẹ* (*ẹ*), *a* garde toujours son timbre pur.

ε. *Verbes doublement faibles.* — Notre parler possède le VIIe thème de plusieurs verbes doublement faibles qui se conjuguent comme le VIIe thème des verbes analogues dont il a déjà été question; ex. : *nšáwa* «il a été rôti» (√*š-w-y* «rôtir»); *nṭáwa* «il a été plié» < cl. *inṭáwā* (√*ṭ-w-y* «plier»); etc.

Remarques communes aux VIIes thèmes des verbes forts et faibles.

Le VIIe thème est avec le IIe un des thèmes les plus usités à Kfárʿabìda, état de choses bien différent du classique où nombre de racines verbales ignorent ces deux thèmes.

1. D'une façon générale, le VIIe thème sert de passif au Ier thème. Ex. : *nbâʿ* «il a été vendu» < cl. *inbâʿa* (√*b-y-ʿ* «vendre»); *nʿáməl* «il a été fait», au lieu de cl. *ʿúmila* (√*ʿ-m-l* «faire»); *nwáhẹb* «il a été donné», pour cl. *wúhiba* (√*w-h-b* «donner»); *nḍárab* «il a été frappé», pour cl. *ḍúriba* (√*ḍ-r-b* «frapper»); *nḥáka* «il a été raconté», pour cl. *ḥúkiya* (√*ḥ-k-y* «raconter»); *nfálẹž* «il a été paralysé d'une moitié du corps», pour cl. *fúliža* (√*f-l-ž : fāližuⁿ*, cf. πλῆξις); etc.

2. Il sert assez souvent comme réfléchi proprement dit, c'est-à-dire qu'il exprime une action dont le sujet et l'objet sont identiques; ex. : *nḥána* «il s'est incliné» < cl. *inḥánā* (√*ḥ-n-y* «incliner»); *nbásaṭ* «il s'est réjoui» < cl. *inbásaṭa* (√*b-s-ṭ* «égayer»);

3. Il supplée au Ier thème dans un certain nombre de verbes où celui-ci est tombé en désuétude à Kfárʿabîda; ex. : *nžáraḥ* «il est blessé», pour cl. *žáriḥa; nʿádęm* «il a disparu, il ne s'est plus trouvé», pour cl. *ʿádima; nwážęʿ* «il a éprouvé de la douleur» pour cl. *wáziʿa; ṅkásęf* «il est éclipsé (en parlant du soleil, de la lune)» pour cl. *kásafa;* etc. (Ici encore le sens est généralement passif ou réfléchi.)

4. Il se rencontre parfois à la place et aussi à côté du Ve thème; ex. : *ṅkásaṛ* «il est cassé», pour et à côté de *tkássaṛ* < cl. *takássara; nfátęḥ* «il s'est ouvert», pour et à côté de *tfáttęḥ* < cl. *tafáttaḥa.*

5. Il remplace assez souvent le VIIIe thème qui en général est moins usité, on va le voir, dans le parler de Kfárʿabîda que le VIIe thème; ex. : *nbáll* «il est mouillé», en face du cl. *ibtálla; nwáṣaḷ* «il a été lié avec...», en face du cl. *ittáṣala* $(\sqrt{w\text{-}ṣ\text{-}l})$; *ntáka* (1) «il s'est appuyé contre...» en face du cl. *ittáka'a* $(\sqrt{w\text{-}k\text{-}'})$; etc.

VIII

VERBES TRILITÈRES AU VIIIe THÈME (THÈME À *-T-* INFIXE).

Cl. *iḥtámala* «il a supporté» > *ḥtáməl.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*iḥtámala*	> *ḥtáməl.*	*iḥtámalū*	> *ḥtámlu.*
3e p. f...	*iḥtámalat*	> *ḥtámlęt.*	(*iḥtamálna*)	*ḥtámlu.*
2e p. m..	*iḥtamálta*	> *ḥtmálṭ.*	*iḥtamáltum*	> *ḥtmáltu.*
2e p. f...	*iḥtamálti*	> *ḥtmáltė.*	(*iḥtamaltúnna*)	*ḥtmáltu.*
1re pers..	*iḥtamáltu*	> *ḥtmálṭ.*	*iḥtamálnā*	> *ḥtmálna.*
		AORISTE.		
3e p. m..	*yáḥtamilu*	> (*b*)*yęḥtməl.*	*yaḥtamilū*[*na*]	> (*b*)*yęḥtə́mlu.*
3e p. f...	*táḥtamilu*	> (*b*)*tęḥtməl.*	(*yaḥtamílna*)	(*b*)*yęḥtə́mlu.*
2e p. m..	*táḥtamilu*	> (*b*)*tęḥtməl.*	*taḥtamilū*[*na*]	> (*b*)*tęḥtə́mlu.*
2e p. f...	*taḥtamilí*[*na*]	> (*b*)*tęḥtə́mlė.*	(*taḥtamílna*)	(*b*)*tęḥtə́mlu.*
1re pers..	*'áḥtamilu*	> (*b*)*ə́ḥtməl.*	*náḥtamilu*	> (*m*)*nęḥtməl.*

(1) L'influence analogique dans *ntáka* est pour quelque chose mais il s'agit essentiellement ici d'une différenciation phonétique : *tt* > *nt* (cf. p. 60).

IMPÉRATIF.

2e p. m..	*iḥtámil*	> *ḥtḗməl.*	*iḥtámilū*	> *ḥtə́mlu.*
2e p. f...	*iḥtámilī*	> *ḥtə́mlê.*	(*iḥtamílna*)	*ḥtə́mlu.*

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*múḥtamilun*	> *mə́ḥtməl.*	*muḥtamilína*	> *məḥtəmlîn.*
féminin	*múḥtamilatun*	> *məḥtə́mlê.*	(*muḥtamilâtun*)	*məḥtəmlîn.*

A. VERBES FORTS (VIIIe THÈME).

Les observations faites sur les verbes forts au VIIe thème s'appliquent toutes au VIIIe thème : même conjugaison, même accentuation, même constitution syllabique et souvent mêmes emplois dans l'un et dans l'autre. Le VIIIe thème est pourtant moins usité que le VIIe, qui a quelquefois empiété sur son domaine.

B. VERBES FAIBLES (VIIIe THÈME).

α. Initiale faible. — Des verbes classiques, à initiale faible, au VIIIe thème le parler de Kfárʿabìda ne présente plus que trois ou quatre qui ont comme 1re radicale *w* assimilé, comme en classique, à *t;* ce sont : *ʿtáḥəd* « il a été uni, il a été d'accord avec... » < cl. *ittáḥada* (√*w-ḥ-d* « être seul, identique »); *ʿtáḍaʿ* « il s'est humilié » < cl. *ittáḍaʿa* (√*w-ḍ-ʿ* « humilier »); *ʿtáfəʾ/q* (à côté de *ʿtáfəʾ/q*) « il s'est accordé avec quelqu'un » < cl. *ittáfaqa* (√*w-f-q* « trouver profitable [une chose] »). La conjugaison de ces verbes est à peu près identique à celle du classique. Il faut remarquer cependant que le groupe classique *tt* perd une partie de sa durée toutes les fois qu'il est immédiatement suivi (à l'aoriste) d'une consonne ou qu'il est lui-même initial de la forme; ex. : (*m*)*nə́ṭḥəd* « nous serons d'accord » < cl. *nattáḥidu;* *ʿtáḥdu* « ils se sont mis d'accord » < cl. *ittáḥadū;* etc.

Le parler possède également au VIIIe thème deux verbes à 1re radicale ʾ (*hamza*); ce sont : *ʿtâḥəd* « il a été pris », cf. cl. *ittáḫaḏa* (√*ʾ-ḫ-ḏ* « prendre ») et *ʿtâkəl* « il a été mangé » (√*ʾ-k-l* « manger »). L'un des deux *t* représente le *t* infixe caractéristique du VIIIe thème, et l'autre la 1re radicale ʾ, assimilée en *t* (cf. cl. *ittaḫaḏa* pour **iʾtaḫaḏa*). L'allongement de la voyelle *a*, qui suit le groupe *tt*, est certainement dû à l'analogie de l'aoriste de ces deux verbes au Ier thème; exemple : (*b*)*yâkəl* « il mange » < cl. *yáʾkulu*, (*b*)*yâḥəd* « il prend » < cl. *yáʾḫuḏu*, etc.[1].

[1] Cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 435; — Cf. Landberg, *Proverbes et Dictons*, p. 121 et 122, passage suivant lequel les formes dialectales *ʿtâkəl* et *ʿtâḥəd* auraient subi l'influence de la forme passive araméenne *ethpeʿel.*

β. Médiale faible. — Tandis que les verbes *mediae* ʾ, au VIIIᵉ thème, n'ont laissé aucune trace dans notre parler, ceux à 2ᵉ radicale *w* et *y* ont encore un certain nombre de représentants. Exemple : *ḫtâṛ* «il a choisi de préférence» < cl. *iḫtâṛa* (√*ḫ-y-r* «choisir»); *ḥtâž* «il a eu besoin de» < cl. *iḥtâža* (√*ḥ-w-ž*); *rtâb* «il a eu des soupçons sur quelqu'un» < cl. *irtâba* (√*r-y-b* «soupçonner quelqu'un»); *ʿtâd* «il s'est habitué» < cl. *iʿtâda* (√*ʿ-w-d* «prendre l'habitude»); etc. La conjugaison de ces verbes est à peu près conforme à celle du classique; exemple : *ḫtáṛna* «nous avons choisi» < cl. *iḫtárnā; ḫtâṛu* «ils ont choisi» < cl. *iḫtârū; (b)yeḫtâṛ* «il choisit» < cl. *yaḫtâru*, etc. L'impératif masculin singulier fait cependant exception et présente une voyelle longue analogique[1]; exemple : *ḫtâṛ* «choisis», en face du cl. *iḫtár*.

γ. Finale faible. — Les verbes à 3ᵉ radicale faible sont assez nombreux à Kfárʿabîda et se conjuguent à peu près comme ceux du VIIᵉ thème. Exemple : *štáṛa* «il a acheté» < cl. *ištárā* (√*š-r-y*); *štháiṇa* «nous avons désiré ardemment» < cl. *ištaháiṇā* (√*š-h-w*); *(b)yeʿtnê* «il prend soin de» < cl. *yáʿtanī* (√*ʿ-n-y*); mais *štáryet* «elle a acheté», par opposition avec cl. *ištárat; štáryu* «ils ont acheté», par opposition avec cl. *ištáraṷ*, etc., formes dans lesquelles un *y* analogique apparaît, comme au VIIᵉ thème, aux 3ᵉˢ personnes (féminin singulier et masculin pluriel).

δ. Verbes IIIᵃᵉ geminatae et verbes doublement faibles. — Notre parler possède au VIIIᵉ thème quelques verbes doublement faibles et d'assez nombreux *IIIᵃᵉ geminatae*, dont aucun ne présente de particularité qui n'ait été signalée jusqu'ici. Exemple : *štádᵈ* «il est fort» < cl. *ištádda* (√*š-d-d*); *ḥtádᵈ* «il s'est irrité» < cl. *iḥtádda* (√*ḥ-d-d*); *ltáwa* «il est tordu» < cl. *iltáwā* (√*l-w-y*); *stáwa* «il est mûr»[2] < cl. *istáwā* (√*s-w-y*); etc.

Remarques communes aux VIIIᵉˢ thèmes des verbes forts et faibles.

1. Comme le VIIᵉ, le VIIIᵉ thème exprime, généralement, le réfléchi proprement dit. Exemple : *ftáḫaṛ* «il s'est enorgueilli» < cl. *iftáḫara; ḫtáfa* «il s'est caché» < cl. *iḫtáfā* (√*ḫ-f-y* «cacher»);

[1] Ceci tient, sans doute, au monosyllabisme (dialectal) de la forme, tandis que dans le verbe fort le parler hésite entre *ḥtmâl* ou *ḥtémal*.

[2] En parlant des hommes en classique, en parlant des hommes et des fruits à Kfárʿabîda.

rtád[d] «il s'est converti, il est revenu» < cl. *irtádda; ftákaṛ* «il s'est dit à lui-même» < cl. *iftákara;* etc.

2. De même, le VIII[e] thème comme le VII[e] sert de passif au Ier, mais beaucoup moins souvent que le VII[e]. Exemple : *htáda* «il a été converti, bien dirigé» < cl. *ihtádā* ($\sqrt{h\text{-}d\text{-}y}$ «diriger»); *ntázę*ʿ «il a été arraché, abîmé» < cl. *intázaʿa; ʿtáməd* «il a été baptisé» < cl. *iʿtámada;* etc.

3. Le VIIIe thème exprime quelquefois la notion de réciprocité. Exemple : *ḫtálfu* «ils se sont disputés» < cl. *iḫtálafū; žtámʿu* (à côté de *štámʿu*) «ils se sont rassemblés» < cl. *ižtámaʿu; ḫtáṣmu* «ils ont plaidé les uns contre les autres» < cl. *iḫtáṣamū;* etc.

4. Il est actif (transitif ou non), et son complément peut alors être direct ou indirect. Exemple : *štára* «il a acheté» < cl. *ištárā; štáka* «il a accusé» < cl. *ištákā* ($\sqrt{š\text{-}k\text{-}w}$); etc.

5. Enfin, il a même quelquefois simplement le sens du Ier thème. Exemple : *btáda* «il a commencé» < *ibtáda'a* (même sens que *báda'a*); *btáʿęd* «il s'est éloigné» < cl. *ibtáʿada* (même sens que *baʿuda*); *ḥtáṛ*[r] «il fut chaud», cf. cl. *ḥárra* «même sens»; etc.[1].

IX

VERBES TRILITÈRES AU IXE THÈME.

Cl. *iḥmárra* «il est devenu rouge» > *ḥmáṛ*[r].

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*iḥmárra*	> *ḥmáṛ*[r].	*iḥmárrū*	> *ḥmáṛṛu.*
3[e] p. f. ..	*iḥmárrat*	> *ḥmáṛṛət.*	(*iḥmarárna*)	*ḥmáṛṛu.*
2[e] p. m..	(*iḥmarárta*)	*ḥmörṛáṯt.*	(*iḥmarártum*)	*ḥmörṛáṯtu.*
2[e] p. f. ..	(*iḥmarárti*)	*ḥmörṛáṯtê.*	(*iḥmarartúnna*)	*ḥmörṛáṯtu.*
1re pers..	(*iḥmarártu*)	*ḥmörṛáṯt.*	(*iḥmarárnā*)	*ḥmörṛáṯna.*
		AORISTE.		
3[e] p. m..	*yaḥmárru*	> (*b*)*yęḥmáṛ*[r].	*yaḥmarrû*[*na*]	> (*b*)*yęḥmáṛṛu.*
3[e] p. f. ..	*taḥmárru*	> (*b*)*tęḥmáṛ*[r].	(*yaḥmarárna*)	(*b*)*yęḥmáṛṛu.*
2e p. m..	*taḥmárru*	> (*b*)*tęḥmáṛ*[r].	*taḥmarrû*[*na*]	> (*b*)*tęḥmáṛṛu.*
2e p. f. ..	*taḥmarrî*[*na*]	> (*b*)*tęḥmáṛrê.*	(*taḥmarárna*)	(*b*)*tęḥmáṛṛu.*
1re pers..	*'aḥmárru*	> (*b*)*öḥmáṛ*[r].	*naḥmárru*	> (*m*)*nęḥmáṛ*[r].

[1] A la différence du VIIe thème, qui est encore productif, le VIIIe connaît surtout des verbes hérités de la langue ancienne, mais il n'est plus vivant au sens absolu.

IMPÉRATIF.

2e p. m..	*iḥmárra*	> *ḥmáṛ*r.	*iḥmárrū*	> *ḥmáṛṛu.*
2e p. f...	*iḥmárrī*	> *ḥmáṛṛê.*	(*iḥmarárna*)	*ḥmáṛṛu.*

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*muḥmárru*n	> *möḥmáṛ*r.	*muḥmarrîna*	> *möḥmaṛṛín.*
féminin	*muḥmárratu*n	> *möḥmáṛṛa.*	(*muḥmarrâtu*n)	*möḥmaṛṛín.*

Représenté par quelques verbes seulement en arabe classique, le IXe thème (type *iqtalla*) a complètement disparu de beaucoup de dialectes arabes modernes, notamment des dialectes maghribins[1], où il a été remplacé par le XIe thème (type *iqtâlla*). Dans le parler de Kfárʿabîda, au contraire, c'est le XIe thème qui n'existe plus, tandis que le IXe possède encore un bon nombre de verbes d'un usage courant. Exemple : *swád*d «il est devenu noir» < cl. *iswádda*[2]; *byáḍ*d «il est devenu blanc» < cl. *ibyáḍḍa*[2]; *ṣfáṛ*r «il est devenu jaune» < cl. *iṣfárra; zṛá'/q'/q* «il est devenu bleu» < cl. *izráqqa; smáṛ*r «il est devenu brun» < cl. *ismárra; ʿtáṛ*r «il est devenu *'áʿtaṛ* [tacheté de blanc et de noir]» (synonyme de cl. *ibláqqa* inusité à Kfárʿabîda); *ʿwážž* (à côté de *nʿáwəž*) «il est devenu courbé» < cl. *iʿwážža*[2]; etc.

Tandis qu'il désigne géneralement, en classique, une qualité physique stable[3], le IXe thème sert toujours à désigner, dans notre parler, une qualité physique, non en état, mais en devenir. Ceci est si vrai, qu'on peut partout remplacer le IXe thème du verbe par des adjectifs correspondants précédés de *ṣâṛ* «il est devenu» < cl. *ṣâra;* par exemple : *ṣâṛ 'áš'/qaṛ* est tout à fait synonyme de *š'/qáṛ*r «il est devenu roux», etc. Du reste, cette dernière tournure est très employée pour exprimer les couleurs ou les difformités physiques dans les verbes qui n'existent pas dans notre parler au IXe thème; exemple : *ṣâṛ 'áblę'/q* «il est devenu tacheté de noir et de blanc», en face de classique *ibláqqa; ṣâṛ 'áʿwaṛ* «il est devenu borgne», en face de cl. *iʿwárra*, etc.

La conjugaison des verbes au IXe thème est tout à fait identique à celle des verbes *IIIae geminatae* au Ier thème. Ceci se conçoit sans peine et l'on sait que les grammairiens indigènes anciens[4] regardaient les IXe et XIe thèmes des verbes trilitères (et le IVe thème des verbes quadrilitères) comme des verbes ayant les deux dernières radicales identiques. Quoi qu'il en soit, toutes les

(1) Cf. Beaussier, *Dictionnaire*, Introduct., p. 9.

(2) Aucun de ces verbes ne présente dans la racine une consonne faible qui soit traitée comme telle.

(3) Cf. M. Cohen, p. 237.

(4) Cf. S. de Sacy, *Gramm. arabe*3, p. 227.

observations faites à propos des verbes à 3e radicale identique à la 2e (type *farra*) s'appliquent aux verbes du IXe thème.

X

VERBES TRILITÈRES AU Xe THÈME (DÉSIDÉRATIF).

Cl. *istáḥsana* «il a approuvé» > *stáḥsẹn.*

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
	PARFAIT.			
3e p. m..	*istáḥsana*	> *stáḥsẹn.*	*istáḥsanū*	> *stáḥsnu.*
3e p. f...	*istáḥsanat*	> *stáḥsnẹt.*	(*istaḥsánna*)	*stáḥsnu.*
2e p. m..	*istaḥsánta*	> *staḥsẹ́nt.*	*istaḥsántum*	> *staḥsẹ́ntu.*
2e p. f...	*istaḥsánti*	> *staḥsẹ́ntẹ.*	(*istaḥsantúnna*)	*staḥsẹ́ntu.*
1re pers..	*istaḥsántu*	> *staḥsẹ́nt.*	*istaḥsánnā*	> *staḥsẹ́nna.*
	AORISTE.			
3e p. m..	*yastáḥsinu*	> (*b*)*yẹstáḥsẹn.*	*yastaḥsinû*[*na*]	> (*b*)*yẹstáḥsnu.*
3e p. f...	*tastáḥsinu*	> (*b*)*tẹstáḥsẹn.*	(*yastaḥsínna*)	(*b*)*yẹstáḥsnu.*
2e p. m..	*tastáḥsinu*	> (*b*)*tẹstaḥsẹn.*	*tastaḥsinû*[*na*]	> (*b*)*tẹstáḥsnu.*
2e p. f...	*tastaḥsinî*[*na*]	> (*b*)*tẹstáḥsnẹ.*	(*tastaḥsínna*)	(*b*)*tẹstáḥsnu.*
1re pers..	*'astáḥsinu*	> (*b*)*östáḥsẹn.*	*nastáḥsinu*	> (*m*)*nẹstáḥsẹn.*
	IMPÉRATIF.			
2e p. m..	*istáḥsin*	> *stáḥsẹn.*	*istáḥsinū*	> *stáḥsnu.*
2e p. f...	*istáḥsinī*	> *stáḥsnẹ.*	(*istaḥsínna*)	*stáḥsnu.*
	PARTICIPE ACTIF.			
masculin	*mustáḥsinu*n	> *möstáḥsẹn.*	*mustaḥsinîna*	> *möstaḥsnîn.*
féminin	*mustáḥsinatu*n	> *möstáḥsnẹ.*	(*mustaḥsinâtu*n)	*möstaḥsnîn.*

VERBES FAIBLES [1] (Xe THÈME).

α. Initiale faible. — Les verbes à 1re radicale *w* sont assez nombreux au Xe thème; exemple : *stáužẹb* «il a mérité» < cl. *istáužaba* ($\sqrt{w\text{-}ž\text{-}b}$); *stáuᶜẹd* «il a espéré, il s'est promis» ($\sqrt{w\text{-}ᶜ\text{-}d}$); etc. La conjugaison de ces verbes est identique à celle des verbes forts en ce sens que la semi-voyelle *w* est traitée comme une consonne forte; exemple : *staužóbna* «nous avons mérité» < cl. *istaužábnā;* (*b*)*yẹstáužbu* «ils mériteront» < cl. *yastaužabû*[*na*]; etc. [2].

[1] Les verbes forts n'appellent à ce thème aucune observation.

[2] La semi-voyelle *w* se trouve, en effet, toujours être ici second élément de diphtongue (dans un parler qui en principe, on l'a vu, ne réduit pas les diphtongues).

Les verbes à 1re radicale ʾ n'ont pas tous réalisé, au Xe thème, la même évolution dans le parler de Kfárʿabîda[1] : les uns[2], les plus nombreux, ont rétabli leur *hamza* par analogie; exemple : *stáʾzęn* «il a demandé la permission» < cl. *istáʾđana* (√ʾ-đ-n); *stáʾžęr* «il a pris en loyer» < cl. *istáʾžara* (√ʾ-ž-r); *stáʾnęf* «il en a appelé (dans un procès) à une juridiction supérieure» < cl. *istáʾnafa* «il a commencé» (√ʾ-n-f); etc.; les autres, moins nombreux que les précédents, ont subi l'analogie des racines à *w* initial; exemple : *stáu̯nęs* «il est affable, il a vécu dans l'intimité de quelqu'un», cf. cl. *istáʾnasa* (√ʾ-n-s); *stáu̯lęf* «il a recherché l'amitié de quelqu'un», cf. cl. *istáʾlafa* (√ʾ-l-f)[3]. Un verbe enfin, le seul qui soit phonétiquement régulier, a fondu son *hamza* avec la voyelle brève précédente, d'où > *ā* : *stâhęl* «il a mérité» < cl. *istáʾhala* (√ʾ-h-l). Un second verbe doublement faible, (√ʾ-n-y), a d'abord fait la même évolution que le précédent, d'où une forme **stâna*, d'où, ensuite, la forme réellement existante *stánna* «il a attendu» laquelle est, sans doute, l'équivalent phonétique du cl. *istáʾnā*. Ici, le redoublement de *n* est probablement dû à la tendance du parler à rechercher les syllabes fermées; cette tendance s'est réalisée sous l'influence du IIe thème *ʾánnā*, usité au sens «il a fait attendre, il a différé».

β. Médiale faible. — Le parler de Kfárʿabîda possède le Xe thème de quelques verbes à 2e radicale faible. Exemple : *stʾ/qâm* «il s'est tenu droit, elle a été enceinte (femme)» < cl. *istaqâma* (√q-w-m); *stṛâḥ* «il s'est reposé» < cl. *istarâḥa* (√r-w-ḥ); *stʿâṛ* «il a emprunté» < cl. *istaʿâra* «il a demandé à emprunter» (√ʿ-w-r); *stʾ/qâl* «il a donné sa démission» (√q-w-l); *stmâl* «il a penché» < cl. *istamâla* (√m-y-l); etc. La conjugaison de ces verbes faibles est identique à celle du classique, sauf à l'impératif masculin singulier où apparaît, par analogie avec l'aoriste, la voyelle longue *ī*; exemple : le cl. *istáriḥ* «repose-toi» a en face de lui le dial. *strîḥ* analogique de (*b*)*yęstrîḥ* «il se repose» < cl. *yastarîḥu*, etc.

Notre parler connaît aussi plusieurs verbes *mediae w* ou *y* dans lesquels la consonne faible est traitée comme une consonne forte, en ce sens que les *w* et *y* ont été maintenus partout, par analogie

[1] On a vu, en effet, dans la phonétique que : *voyelle brève* + ʾ + *consonne* aboutit régulièrement à : *voyelle longue* + *consonne*.

[2] Suivant M. Marçais, ces verbes ont subi une influence littéraire, celle des vocabulaires techniques musulmans.

[3] On a vu que cette analogie s'est étendue à des adjectifs de même racine; cf. *wónęs* (cl. *ʾanisu*ⁿ) et *wúlf* (cl. *ʾílfu*ⁿ).

avec les verbes forts. Ces verbes, à conjugaison forte, sont déjà connus dans la langue classique pour le Xe thème, mais beaucoup moins que dans notre parler. Exemple : *stárwəḥ* «il a pris courage» < cl. *istárwaḥa* «il a flairé» (√*r-w-ḥ*); *stáṭwəl* «il a trouvé quelqu'un en retard», dénominatif de *ṭûl* «longueur» < cl. *ṭûlu*ⁿ; *stáʿyęb* «il a trouvé vicieux, défectueux», dénominatif de *ʿáib* «vice, défaut» < cl. *ʿáibu*ⁿ; *stáhyęn* (à côté de *stáhwən*) «il a dédaigné, il a trouvé facile», dénominatif de *háiyęn* «facile» < cl. *háiyinu*ⁿ; etc.

γ. *Finale faible.* — Au Xe thème, les verbes à 3e radicale faible sont assez nombreux à Kfárʿabîda. Exemple : *stákṛa* «il a pris à louage» < cl. *istákrā* (√*k-r-y*); *stáhza* «il s'est moqué de quelqu'un» < cl. *istáhzaʾa* (√*h-z-ʾ*); *stáṛḍa* «il a cherché à plaire» < cl. *istárḍā* (√*r-ḍ-y*); *stáḥla* «il a trouvé doux, il a désiré» < cl. *istáḥlā* (√*ḥ-l-w*); etc. Ces verbes ont une conjugaison identique en tout à celle du classique : *stákręt* «elle a loué» < cl. *istákrat; stękráiṇa* «nous avons loué» < cl. *istakráiṇā; (b)yęstákré* «il loue» < cl. *yastákrī;* etc. — Ici, on le voit, les 3es personnes (féminin singulier et masculin pluriel) ne présentent pas, au parfait, de *y* analogique, de même que les 1res et 2es personnes (masculin et féminin, singulier et pluriel) ne réduisent pas leur diphtongue *-aiṇ-* en *-ī-* comme le font les mêmes personnes des verbes à finale faible dans les Ier et VIIe thèmes (cf. p. 151 et 179)[1].

δ. *Verbes IIIae geminatae.* — Les verbes *IIIae geminatae,* au Xe thème, sont très nombreux dans notre parler; ils se conjuguent, exactement, comme les verbes dialectaux *IIIae geminatae* au Ier thème; exemple : *stʿęddáiṇa* «nous nous sommes préparés», en face du cl. *istaʿdádnā* (cf. au Ier thème le dial. *ʿęddáiṇa* «nous avons compté», en face du cl. *ʿadádnā*), etc.

On rencontre à Kfárʿabîda un verbe *IIIae geminatae* qui a, au Xe thème, une conjugaison tout à fait particulière : c'est *stáʾ/qlęl*

[1] M. Marçais me fait observer qu'à la différence (par ex.) de *stákṛa* (Xe thème), les dialectaux *nmáḥa* (VIIe thème), *štáṛa* (VIIIe thème) offraient, dans le parler, la même structure syllabique et la même accentuation que *báḳê* (l'initiale consonne simple ou double est ici négligeable) et pouvaient certainement subir l'influence de sa conjugaison. Du reste, il y a aussi à tenir compte du fait que *pour le passif,* en face de *máḥê,* on a *nmáḥa,* comme en face de *rábba* «il a bien élevé» on a *trábba* et en face de *sâwa* «il a égalisé» on a *tsâwa;* par suite, *sémantiquement,* dans la conscience du sujet parlant, le VIIe thème faisait couple avec le Ier comme le Ve avec le IIe, le VIe avec le IIIe. Même coupe syllabique, affinité sémantique, tout cela réalise les meilleures conditions pour une influence analogique.

«il a trouvé modique», en face du cl. *istaqálla*. Au parfait, on a : *stá'/qlęl* «il a trouvé modique» contre cl. *istaqálla*, et de même *stá'/q'lęt* «elle a trouvé modique» contre cl. *istaqállat*, et *stá'/q'lu* «ils ont trouvé modique» contre cl. *istaqállū*, mais *sta'/qlęlna* (1re personne pluriel) < cl. *istaqlálnā*, tandis qu'on a *st'ęddáina* en face du cl. *ista'dádnā*, et ainsi : *-qlęl-* à toutes les autres personnes du parfait : *sta'/qlęlt* «j'ai trouvé modique» < cl. *istaqláltu*, etc. *A l'aoriste*, on a : (*b*)*yęstá'/qlęl* (3e personne singulier), en face du cl. *yastaqillu*, tandis qu'on a : (*b*)*yęst'ęd*[d] < cl. *yasta'iddu*, et de même *-qlęl-* à toutes les autres personnes. *A l'impératif*, on a : *stá'/qlęl* (2e personne masculin singulier) < cl. *istáqlil*, et au contraire *stá'/q'lu* contre cl. *istaqíllū*. Tout se passe donc ici comme s'il s'agissait de la conjugaison d'un verbe fort et non pas d'un verbe *III*[ae] *geminatae*. Cette anomalie s'explique sans doute par le fait que notre parler a tendu à établir une distinction entre ce verbe et un autre verbe également usité, savoir *st'/qál'* «il est indépendant» qui, au contraire, se conjugue à toutes les formes comme un verbe *III*[ae] *geminatae* [1].

ε. *Verbes doublement faibles.* — Notre parler possède au Xe thème un certain nombre de verbes doublement faibles : *stáhwa* «il est exposé au vent, il a passionné» < cl. *istáhwā* ($\sqrt{h\text{-}w\text{-}y}$); *stáu'a* «il a patienté, il a fait attention» ($\sqrt{w\text{-}'\text{-}y}$); *stá'/qwa* «il est devenu fort, il s'est encouragé» < cl. *istáqwā* ($\sqrt{q\text{-}w\text{-}y}$); *stáḍwa* «il a demandé de la lumière, il s'est éclairé», cf. cl. *istaḍâ'a* ($\sqrt{ḍ\text{-}w\text{-}'}$); etc. La conjugaison de ces verbes ne présente aucune particularité qui n'ait été étudiée à propos d'un des cas précédents.

Remarques communes aux Xes thèmes des verbes forts et faibles.

Comme dans un grand nombre de dialectes arabes modernes, le Xe thème est très *employé* dans le parler de Kfár'abîda; il y est même productif et existe aujourd'hui dans beaucoup de verbes où ne le connaissait pas la langue classique.

1. Comme en classique, le Xe thème a surtout la valeur désidérative et sert à exprimer une idée de recherche, de demande, de désir. Exemple : *stáfhęm* «il s'est informé, il a cherché à comprendre» < cl. *istáfhama; stá'zęn* «il a demandé pardon» < cl. *istá'đana; stáṛḍa* «il a cherché à contenter» < cl. *istárḍā*; etc.

[1] *stá'/qlęl* existe dans quelques parlers maghribins (cf. M. Cohen, p. 233). On a expliqué sa conjugaison par le fait qu'il s'agit d'un dénominatif de l'adjectif *qalílu*[n] «peu nombreux», où les deux consonnes identiques étaient déjà séparées. C'est la bonne explication suivant M. Marçais.

2. Il peut jouer, d'autre part, le rôle d'un réfléchi proprement dit; exemple : *stʿádᵈ* «il s'est préparé» <cl. *istaʿádda; stáḭ̯ʾ/qəẓ*[1] «il s'est réveillé» <cl. *istáḭ̯qaẓa* ($\sqrt{y\text{-}q\text{-}ẓ}$); *stṛâḥ* «il s'est reposé» <cl. *istarâḥa;* etc.

3. Il exprime quelquefois l'idée de *feindre* un état ou une qualité, et dans ce cas il remplace le VIᵉ thème; exemple : *stámwət* «il a fait le mort», cf. cl. *tamâwata; stámṛəḍ* «il a fait le malade», cf. cl. *tamâraḍa;* etc.

4. Il prend la place du VIIIᵉ thème dans quelques verbes qui ne connaissent plus ce thème dans notre parler; exemple : *stáʾ/qna* «il a acquis quelque chose», cf. cl. *iqtánā* même sens»; *stáʃʾ/qəd* il a regretté quelqu'un qui est absent», cf. cl. *iftáqada; stáfṛaṣ* «il a saisi l'occasion», cf. cl. *iftáraṣa; stáʿna* «il a fait avec soin, il s'est appliqué», cf. cl. *iʿtánā* usité également[2] dans le parler (*ʿtána*); *stáʾ/qṛəb* «il s'est approché», cf. cl. *iqtáraba;* etc.

5. Enfin, le Xᵉ thème fournit un grand nombre de dénominatifs; exemple : *stáʿbəd* «il s'est fait le serviteur, l'esclave de quelqu'un», dénominatif de *ʿábd* «serviteur» < cl. *ʿábduⁿ; stáu̯hęm* «il est effrayé, il a eu peur», dénominatif de *wáhm* «peur, frayeur»; *stáẏšęm* «il a jugé quelqu'un ignorant», dénominatif de *ẏüšm* «ignorance»; *stʿáda* «il a pris quelqu'un en inimitié», dénominatif de *ʿdú* «ennemi» < cl. *ʿadûwuⁿ;* etc.

XI

REMARQUE COMMUNE À L'ENSEMBLE DES VERBES TRILITÈRES.

Comme dans d'autres dialectes de l'arabe moderne (cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 456), on rencontre à Kfárʿabîda un petit nombre de formes verbales qui ne remontent à aucun thème existant en arabe classique, mais qui résultent de la combinaison du IIᵉ thème (quelquefois du IIIᵉ thème) avec le Xᵉ; ex.: dial. *stmánna* «il a désiré vivement» ($\sqrt{m\text{-}n\text{-}y}$); *stʿánna* «il s'est appliqué à...» ($\sqrt{ʿ\text{-}n\text{-}y}$); *stánna* «il a attendu» ($\sqrt{ʾ\text{-}n\text{-}y}$), sur ce verbe, voir *supra; stnâwəl* «il a pris quelque chose en ten-

[1] Il faut faire ici la même remarque que pour les verbes à 1ʳᵉ radicale *w* employés au Xᵉ thème. Le *y* se maintient en syllabe fermée sous forme de deuxième élément de diphtongue (*i̯*).

[2] A côté de *stʿánna* qui résulte de la combinaison du IIᵉ et du Xᵉ thèmes.

dant la main, il a reçu la sainte communion» ($\sqrt{n\text{-}w\text{-}l}$). Toutes ces formes se composent des IIes thèmes : *mannā* «il a fait désirer», *ʿannā* (usité seulement au sens de «il fatigua»), *ʾannā* «il a fait attendre», et du IIIe thème : *nâwala* «il a donné à quelqu'un quelque chose en lui tendant la main», thèmes auxquels on a ajouté le préfixe caractéristique du Xe thème *st-* < cl. *ist-*.

XII

VERBES QUADRILITÈRES.

Comme l'arabe classique, le parler de Kfárʿabîda possède un grand nombre de verbes qui n'appartiennent à aucune des catégories jusqu'ici étudiées. Ce sont les verbes quadrilitères. Parmi ceux-ci, les uns présentent un thème fondamental (I), les autres, des thèmes dérivés exactement comme les verbes trilitères que l'on vient de voir. A cette catégorie de verbes quadrilitères on peut ajouter une autre qui comprend un certain nombre de verbes formés, généralement des verbes trilitères, à l'aide d'infixes[1] et appelés, pour cette raison, par les grammairiens de la langue classique *mulḥaqāt ur-rubāʿīyi* «quasi-quadrilitères».

Pour l'ensemble de ces verbes nous adopterons la division suivante :

A. Verbes quadrilitères (thème fondamental);

B. Verbes quadrilitères (thèmes dérivés);

C. Verbes quasi-quadrilitères.

A. VERBES QUADRILITÈRES (THÈME FONDAMENTAL).

Cl. *bárhana* «il a démontré» > *bárhẹn*.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
	—	—	—	—
		PARFAIT.		
3e p. m..	*bárhana*	> *bárhẹn.*	*bárhanū*	> *bárhnu.*
3e p. f. ..	*bárhanat*	> *bárhnẹt.*	(*barhánna*)	*bárhnu.*
2e p. m..	*barhánta*	> *barhẹ́nt.*	*barhántum*	> *barhẹ́ntu.*
2e p. f. ..	*barhánti*	> *barhẹ́ntė.*	(*barhantúnna*)	*barhẹ́ntu.*
1re pers..	*barhántu*	> *barhẹ́nt.*	*barhánnā*	> *barhẹ́nna.*

[1] *r, n, m, w, y,* quelquefois même *b*.

AORISTE.

3e p. m..	*yubárhinu*	> *(b)ibárhẹn.*	*yubarhinû[na]*	> *(b)ibárhnu.*
3e p. f. ..	*tubárhinu*	> *(bŏ)tbárhẹn.*	*(yubarhínna)*	*(b)ibárhnu.*
2e p. m..	*tubárhinu*	> *(bŏ)tbárhẹn.*	*tubarhinû[na]*	> *(bŏ)tbárhnu.*
2e p. f. .	*tubarhinî[na]*	> *(bŏ)tbárhnê.*	*(tubarhínna)*	*(bŏ)tbárhnu.*
1re pers..	*'ubárhinu*	> *(b)bárhẹn.*	*nubárhinu*	> *(mŏ)nbárhẹn.*

IMPÉRATIF.

2e p. m..	*bárhin.*	> *bárhẹn.*	*bárhinū*	> *bárhnu.*
2e p. f.. .	*bárhinī*	> *bárhnê.*	*(barhínna)*	*bárhnu.*

PARTICIPE ACTIF.

masculin	*mubárhinun*	> *mbárhẹn.*	*mubarhinîna*	> *mbarhnîn.*
féminin	*mubárhinatun*	> *mbárhnê.*	*(mubarhinâtun)*	*mbarhnîn.*

α. La conjugaison des verbes quadrilitères est exactement identique à celle des verbes trilitères au IIe thème (intensif). La vocalisation suit, dans les deux conjugaisons (IIe thème trilitère et verbes quadrilitères), les mêmes lois phonétiques. Le participe actif et le participe passif ont la même forme et ne se distinguent l'un de l'autre que par les procédés énoncés à propos du IIe thème des verbes trilitères, p. 163 et suiv.

β. Le Ier thème des verbes quadrilitères est très usité et très vivant à Kfárʿabîda; le sens est tantôt transitif, exemple : *dáḥrẹž* «il a fait rouler» < cl. *dáḥraža*, *bárṭəl* «il a capté» < cl. *bárṭala*, etc., tantôt intransitif, exemple : *ʿánfəṣ* «il s'est montré arrogant, insolent», *fárfər* «il a voltigé (papillon)», etc. Mais ce qui caractérise surtout le thème quadrilitère, c'est la facilité avec laquelle il fournit des verbes dénominatifs sur les substantifs ou les adjectifs. Exemple : *bárẏẹt* «il a eu des puces», dénominatif de *barẏût* «puce» < cl. *burẏûθun*; *báḫšẹš* «il a donné un pourboire, il a donné quelque chose gratis», dénominatif de *baḫšîš* (persan); *báḥrẹn* «il a eu une crise, il a déliré», dénominatif de *böḥrân* «délire» < cl. *buḥrânun*; *hárṭə'/q* «il est devenu hérétique», dénominatif de *harṭû'/qê* «hérétique» < néo-cl. *hartūqîyun*; etc.

γ. Comme beaucoup de dialectes arabes modernes[1], le parler de Kfárʿabîda forme un grand nombre de quadrilitères à l'aide de monosyllabes et surtout des verbes *IIIae geminatae* (primitivement bilitères). Ces quadrilitères ont, généralement, une valeur onomatopéique et expriment l'idée de fréquence, de lenteur, de

[1] Et de langues sémitiques anciennes, cf. K. Ahrens, *article cité.*

graduation dans l'action, etc. Exemple : *hábhęb* «il a aboyé» en faisant *háb háb* «cri du chien»; *wášwəš* «il a parlé à l'oreille» en faisant *wős wős* «chuchotement»; *wáṛwəṛ* «il a parlé vite pour ne rien dire», en faisant *wőr wőr* (imitation du cri du *wurwâru*ⁿ «oiseau à long bec»); *šáʾ/qšęʾ/q* «il a fendu en plusieurs morceaux», cf. *šáʾ/qʾ/q* «il a fendu» < cl. *šáqqa;* *láḥlęḥ* «il s'est approché par degrés», cf. *láḥḥ* «il s'est rapproché» < cl. *láḥḥa;* *báḫbəḫ* «il a bruiné», cf. *báḫḫ* «il a aspergé»; *šáršęr* «il a laissé échapper de tous côtés», cf. *šáṛʳ* «elle a coulé (eau)» < cl. *šárra;* *báṣbəṣ* «il a commencé à luire», cf. *báṣˢ* «il a brillé» < cl. *báṣṣa;* *sádsęd* «il a fermé à plusieurs reprises», cf. *sádᵈ* «il a fermé» < cl. *sádda;* etc.

B. VERBES QUADRILITÈRES (THÈMES DÉRIVÉS).

Des trois thèmes quadrilitères hérités de l'arabe classique *taqátlala* (**tabarhana*), *iqtánlala* (**ibtarhana*), et *iqtalálla* (**ibrahanna*), seul le premier est encore vivant à Kfárʿabîda et est représenté par un certain nombre de verbes d'usage courant[1]. Ce thème suit, dans notre parler, la même conjugaison que le Vᵉ thème du verbe trilitère (*taqattala*) et exprime à peu près les mêmes sens que ce dernier (passif, réfléchi, etc.). Exemple : *tzáʿzęʿ* «il a été secoué» < cl. *tazáʿzaʿa;* *tỳándaṛ* «il a été recherché dans sa mise, dans sa démarche»; *tʿántaṛ* «il a fait le courageux, il a fait le héros», dénominatif de *ʿántaṛ* «nom d'un héros arabe très connu»; *tfálsęf* «il a fait le philosophe» < cl. *tafálsafa;* *tráhbən* «il s'est fait moine», dénominatif de *ṛâhęb* «moine» < cl. *râhibu*ⁿ[2]; *tfárnęž* «il a vécu à l'européenne», dénominatif de *fránžė* «européen, franc»; etc.

C. VERBES QUASI-QUADRILITÈRES.

Le parler de Kfárʿabîda possède plusieurs thèmes verbaux quadrilitères, qui se forment du thème trilitère fondamental par infixation, après la 1ʳᵉ ou la 2ᵉ radicale, de certaines consonnes (y compris les semi-voyelles). Les quadrilitères ainsi formés n'ont généralement pas le même sens que les trilitères dont ils proviennent et y ajoutent une nuance de fréquence, de répétition, d'intensité, de transivité, ou encore une nuance péjora-

[1] Ce sont donc le thème à infixe et celui à 4ᵉ radicale géminée qui sont tombés en désuétude.

[2] Le verbe *tráhbən* est ici quadrilitère par suffixation de *n*. Cette suffixation a commencé dans le substantif, cf. *ruhbânu*ⁿ «moine».

tive, etc. Voici les thèmes de ce genre les plus usités et les plus vivants à Kfáʿrabîda[1].

1. Thème *qáu̯tęl* < cl. *qáu̯tala*[2].

Le thème (dialectal) *qáu̯tęl*, assez usité en syriaque (cf. *šau̯teφ* «il a associé»), rare en arabe classique (cf. *ḥau̯qala* «il a marché à petits pas», $\sqrt{ḥ\text{-}q\text{-}l}$), est extrêmement vivant à Kfárʿabîda. Comme chez les *Ūlâd Brāhîm* de Saïda où il est très fréquent (cf. Marçais *op. cit.*, p. 454), il a souvent le sens factitif et équivaut au IIe thème trilitère (*qattala*); il fournit souvent aussi des dénominatifs. Ex. : *sáu̯fər* «il a sifflé souvent», cf. *ṣáfar* «il a sifflé» < cl. *ṣáfara*; *ʿáu̯kęr* «il a troublé l'eau», cf. cl. *ʿákkara* (même sens); *báu̯rəd* «il a rafraîchi», cf. cl. *bárrada* (même sens); *ḥáu̯məl* «il est plein, débordant (fleuve)»[3], cf. *ḥāmûlê* «torrent» < cl. *ḥāmûlatu*ⁿ ($\sqrt{ḥ\text{-}m\text{-}l}$ «porter»); *ḫáu̯tər* «il a fait changer d'avis, il a rendu indécis», cf. *ḫâṭər* «volonté, bon plaisir» < cl. *ḫâṭiru*ⁿ; *ʾ/qáu̯tə*ʿ «il est véreux», cf. *ʾ/qāṭûʿ* «ver qui mange les fruits» et cl. *qátaʿu*ⁿ «ver rougeâtre»[4]; *báu̯ỳəd* «il ne peut plus voir ses petits (animal)», cf. *báỳỳęd* et *báỳad* (même sens), cl. *báỳaḍa* «il est détesté»; *náu̯sęr* «elle s'est ouverte, elle est incurable (plaie)», cf. cl. *násara* «il a ouvert, il a percé (un abcès)»; *máu̯ỳęr*, dénominatif de *mỳâra* «caverne» < cl. *maỳâratu*ⁿ; *dáu̯bəl* «il se ferma (œil), il est fané», cf. *dębəl* (même sens) < cl. *ḍábala*; *ʃáu̯tęr* «il s'est fâché, il a pleuré au point que ses lèvres pendaient», cf. cl. *fátara* «il est mou, lâche»; *máu̯dęr* «il fut gâté (œuf)», cf. cl. *máḍira* et syr. *mᵉδar* (même sens); *ḥáu̯rə'/q* «il a fait très chaud», cf. cl. *ḥárraqa* «il a brûlé à grand feu»; *ʾ/qáu̯šęʿ* «il a commencé à voir» cf. dial. *ʾ/qəše*ʿ «il a vu»; *dáu̯ḥęṣ* «il a été affecté d'un panaris (doigt)», dénominatif de dial. *dūḥâṣ* (cf. cl. *dāḥûsu*ⁿ), rappr. cl. *dáḥasa* (même sens); *máu̯lęš* «il est mort, il a séché (mûrier)», cf. *málęš* «il a plumé, épilé» et surtout *mālûš* «courtilière (s'attaquant au mûrier)»[5].

Le thème *taqáu̯tala*, réfléchi de *qáu̯tala*, est également assez

[1] On n'a pas jugé à propos de faire une catégorie spéciale pour les thèmes à *l* infixe, très peu nombreux. En voici un exemple : *máltəḥ* «il lécha, mastiqua», à côté de *máṭaḥ* moins usité (dans le même sens), cf. cl. *falṭaḥa* à côté de *faṭaḥa* et dial. *báltəḥ* à côté de cl. *baṭaḥa*.

[2] Infixation d'un *u̯* (= *w*) après la première radicale.

[3] On emploie également *ḥáu̯məl* dans l'expression : *ḥáu̯məl ęl-máu̯rаž* «la herse a amassé au-dessous d'elle beaucoup de paille et s'est soulevée».

[4] Le *ṭ*, au lieu de *t*, s'explique par l'influence de class. *qaṭaʿa* «il coupa» (étymologie populaire. Marçais).

[5] On peut citer encore *šáu̯ỳęr* «il s'enflamma (feu)», de dial. *šáỳar* (même sens) provenant de syr. *šʿyar* «accendit, inflammavit», cf. ar. cl. *sażara* «il chauffa (un four), etc.».

usité à Kfár ʿabîda; ex. : *tʿáu̯kar* «il a été troublé», cf. *ʿáu̯kęr* «il a troublé»; *tbáu̯rad* «il a pris le frais, il a été rafraîchi», cf. *báu̯rəd* «il a rafraîchi»; etc.

2. Thème *qátwəl* < cl. *qatwala*[1].

Le thème *qátwala*, usité également en classique, mais encore plus rarement que *qáu̯tala*, cf. *dáhwara* «il a précipité» ($\sqrt{d\text{-}h\text{-}r}$), est à Kfár ʿabîda aussi fréquent que le précédent et il a généralement les mêmes significations que lui (en particulier il forme comme lui des dénominatifs). Ex. : *káʿwək* «il a pelotonné», dénominatif de *káʿk* (persan) «gimblette»; *náʿwəṣ* «il a pleurniché», cf. *náʿaṣ* «il a poussé des cris»; *dáḥwəš* «il a fourré», cf. *dáḥaš* (même sens); ʾ/*qárwəš* «il a divagué, il a parlé pendant son sommeil» ($\sqrt{q\text{-}r\text{-}š}$); *báḥwəš* «il a fouillé», cf. *báḥaš* (même sens); *báḫwəš* «il a troué à plusieurs endroits», cf. *báḫaš* «il a troué»; *žáʿwəd* «il a froissé, il a chiffonné, il a frisé (les cheveux)», cf. cl. *žáʿʿada* «il a frisé (les cheveux)» ($\sqrt{ž\text{-}ʿ\text{-}d}$); *láʿwək* «il mâcha» (avec *métathèse*), cf. cl. *ʿalaka*, voir p. 24, etc.

Le thème réfléchi *taqátwala* est quelquefois usité lui aussi; ex. : *tžáʿwəd* «il a été froissé», cf. *žáʿwəd* «il a froissé»; *tláʿwəs* «il a été mâché», cf. *láʿwəs* «il a mâché» ($\sqrt{l\text{-}ʿ\text{-}s}$ «mordre»); etc.

3. Thème *qái̯tęl* < cl. *qái̯tala*[2].

Le thème *qái̯tala*, rarement usité en classique (cf. *bái̯tara* «il a exercé l'art vétérinaire»), bien plus souvent en syriaque (*sái̯bar* «il a supporté») et dans quelques dialectes arabes modernes (cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XIV, p. 455), est à Kfár ʿabîda moins fréquent et surtout moins vivant que les représentants de *qáu̯tala* et de *qátwala*[3]. En voici cependant quelques exemples : *sái̯bək* «il a mis l'urinal à l'enfant», dénomin. de *sái̯bək* «urinal d'enfant» ($\sqrt{s\text{-}b\text{-}k}$ «fondre un métal et le verser dans un moule»)[4]; ʾ/*qái̯bəl* «il a cherché avec soin» ($\sqrt{q\text{-}b\text{-}l}$ «accueillir»); *ṭái̯lęʿ* «il a fait monter», cf. cl. *ṭállaʿa* (même sens) ($\sqrt{ṭ\text{-}l\text{-}ʿ}$ «monter»); *bái̯ʿęd* «il a éloigné», cf. *báʿʿęd* < cl. *báʿʿada* (même sens), ($\sqrt{b\text{-}ʿ\text{-}d}$); ʾ/*qái̯ʿęd* «il a fait asseoir» ($\sqrt{q\text{-}ʿ\text{-}d}$ «s'asseoir»); *lái̯ʿęb* «il a joué avec

(1) Infixation d'un *w* après la deuxième radicale.

(2) Infixation d'un *i̯* (= *y*) après la première radicale.

(3) On a aussi en classique quelques exemples de *qatyala;* ce type n'existe plus à Kfár ʿabîda non plus que le type (**qatlaya*) > *qatlā* qui existe encore en Algérie.

(4) M. Marçais soupçonne ici un vocable étranger.

quelqu'un» ($\sqrt{l\text{-}^{c}\text{-}b}$ «jouer»); *báiḳaṛ* «il a mesuré avec un compas», dénomin. de *bīkâṛ* «compas» issu par dissimilation de cl. *birkâru*^{n}; etc. Rappelons encore *ḍâyęd*, p. 61.

4. Thème *qártęl* < cl. *qártala*[1].

Comme en classique et surtout en syriaque (cf. R. Duval, p. 181), on rencontre dans le parler de Kfár ʿabîda un certain nombre de verbes quadrilitères du type *qartala* avec *r* infixé après la 1re radicale. Ex. : *šárbək*[2] «il a embrouillé» ($\sqrt{š\text{-}b\text{-}k}$ «s'embrouiller»); *ẏárməš* «il a égratigné à plusieurs endroits» cf. *ẏámməš* «il a égratigné», provenant par assimilation de sonorité du cl. *ḫámaša*; *žárḍęm* «il a dépouillé un os de sa chair» < cl. *žárdama* «il a complètement rongé (ver)» ($\sqrt{ž\text{-}d\text{-}m}$ «couper»); *bárḍęḫ* «il a poli, il a civilisé» ($\sqrt{b\text{-}d\text{-}ḫ}$ «élever en dignité»); *šárbəṭ* «elle fut en rut pendant le mois de février (chatte)», dénominatif de *šbâṭ* «février»; *fár'/qəʿ* «il a fait claquer ses doigts» < cl. *farqaʿa* ($\sqrt{f\text{-}q\text{-}^{c}}$); *'/qárfəṣ* «il s'est accroupi les cuisses rapprochées du ventre» < cl. *qárfaṣa* ($\sqrt{q\text{-}f\text{-}ṣ}$ «ramasser»); *kársęḥ* «il a estropié» ($\sqrt{k\text{-}s\text{-}ḥ}$ «avoir les pieds et les mains infirmes»); *bárʿęṭ* (*báṛṭəʿ*) «il s'agita, frétilla à côté de», cf. *báʿaṭ* «il s'agita en tous sens, se dissipa (enfant)»; *kártęʿ* «être contractée (main), maladroit (homme)», cf. cl. *kátaʿa* «il fut contracté, se contracta».

5. Thème *qátməl* (ou *qámtęl*) < cl. *qátmala*[3].

Comme il a été dit dans la phonétique, notre parler possède plusieurs verbes avec *m* infixée après la 2me ou la 1re radicale. Ex. : *máʿmək* «il a trituré» ($\sqrt{m\text{-}^{c}\text{-}k}$ «frotter»); *šármət* «il a mis en lambeaux» ($\sqrt{š\text{-}r\text{-}ṭ}$ «déchirer»); *'/qármət* «il a rogné avec les dents» ($\sqrt{q\text{-}r\text{-}ṭ}$ «couper en petits morceaux»); *'/qárməš* «il a mangé des choses sèches», cf. *'/qáṛaš* «il croqua (un fruit)» < cl. *qáraša* «il a coupé»; *hámḍęr* «il mugit, cria, fit du bruit...», cf. cl. *hádara* (même sens); *ʿámšę'/q* (usité surtout sous la forme *tʿámšę'/q*) «il a suspendu quelqu'un en l'attachant par les mains», cf. cl. *ʿášiqa* «il a été amoureux, il s'est attaché à...»; etc.

(1) Infixation d'un *r* après la première radicale.

(2) Cf. *šarkęl* emprunté au syriaque, voir p. 30. La forme *šárbək* «il embrouilla» peut être une contamination des cl. *šábaka* «il s'embrouilla» et *šáraku*^{n} «laqueus». Il en est de même de *maḷṭəḥ* (avec *l*) «il lécha, rumina», cf. *maṭaḥ* (origine syriaque) et *malaṭ*, sens vulgaire : «mastiquer».

(3) Infixation de *m* après la première ou la deuxième radicale.

6. Thème *qántęl* < cl. *qántala*[1].

Comme il a été dit plus haut (p. 70), le parler considéré présente également quelques verbes quadrilitères à *n* infixée après la 1re radicale. Ex. : *šánḫęr* «il a ronflé» (√*š-ḫ-r* «ronfler»); *žándęl* «il a jeté par terre» (√*ž-d-l* «jeter par terre»); *ḥánžlė* «sorte de danse», cf. cl. *ḥážala* «il marcha en sautant»; *žánfəṣ* «il est devenu âcre, acerbe», cf. *žęfəṣ* «âcre»; *šanẏęb* «il a jailli» (lait), cf. cl. *šáḫaba*[2].

7. Thème *qátlęn* < **qátlana*[3].

Le parler de Kfárʿabîda possède un assez grand nombre de verbes quadrilitères à *n* suffixée. Ce sont généralement des dénominatifs. Ex. : *žáʿdęn* «il a taquiné, il a été trivial, il a plaisanté», dénomin. de *žʿáidė* «homme mal élevé, avare, taquin»; *ṭáušęn* «il châtra», cf. cl. *ṭáuwaša* (même sens) > dial. *ṭáuwəš* «il étourdit»; *sáudęn* «il a fâché, il a mis en colère» (√*s-w-d* «être noir, surpasser en dignité»); *šálbən* «il a rasé, il a paré», dénomin. de *šálbė* «barbier, élégant» < turc *čelebi* «gentilhomme, poli»; *ráuḥęn*[4] «il a donné du courage à», dénomin. de *rûḥ* «esprit, souffle, âme» < cl. *rûḥu*ⁿ; etc. Mais c'est surtout au thème réfléchi *tqátlęn* < **taqátlana* que notre parler possède un grand nombre de verbes quadrilitères avec *n* suffixée. Ex. : *twáldęn* «il a plaisanté, il a fait l'enfant», dénomin. de *wáląd* «enfant» < cl. *wáladu*ⁿ; *tḫárṣan* «il est devenu muet», dénomin. de *ʾáḫraṣ* «muet» < cl. *ʾáḫraṣu; tsáudęn* «il s'est fâché, il a boudé» (√*s-w-d*, voir plus haut); etc.

8. Thème *qátbəl* < **qátbala*[5].

On rencontre à Kfárʿabîda quelques verbes quadrilitères avec *b* infixé après la 2me radicale (rarement après la 1re radicale). Ex. : *záḷbəṭ* «il dépouilla quelqu'un de ses habits» de dial. *záḷləṭ* (même sens); *ʿárbəš* «il a grimpé (sur un mur, sur un arbre...)», (√*ʿ-r-š* «grimper sur un treillis [en parlant d'un cep de vigne]»); *šáḥbər* «il a noirci quelqu'un», cf. *šüḥḥâr* «terre noirâtre, suie»

(1) Infixation de *n* après la première radicale.
(2) Cf. *šöẏb* «jet de lait», et avec infixation *šanẏûb* (même sens).
(3) Suffixation de *n*.
(4) *trauḥęn* «il a repris confiance, courage, etc.», cf. syr. *ʾeθrauḥan* «cupivit, animo desideravit». M. Marçais m'apprend qu'il y a, sur ce point, une longue étude de M. Landberg dans son ouvrage : *Jeder thut was ihm fällt.*
(5) Infixation d'un *b* après la deuxième radicale.

< syr. *šuḥḥārā* «charbon»; *báʿbəṣ* «il a abîmé quelque chose à force de le toucher», cf. *báʿaṣ* «il a trompé quelqu'un, il a fait perdre à quelqu'un quelque chose»; *kábtęl*[1] «il a arrondi, il a façonné en boulettes» (√*k-t-l*, au IIe th. *káttala* «il a arrondi, il a amoncelé»); *'/qášbər* «il a ramassé et enlevé furtivement des débris de bois», cf. cl. *qášara* «il a pelé, décortiqué, écossé».

9. Thème *šáqtęl* < **šáqtala*[2].

Sous l'influence de la langue syriaque[3], notre parler possède quelques verbes comportant un *š* préfixe. Ex. : *šáḥlęf* «il a émondé, il a ébranché (un arbre)», cf. syr. *šaḥleφ* «il a changé, il a transformé»; *šándęf* «il a lancé, il a poussé loin» (√*n-d-f* «pousser»); *šáftęr* «il a boudé, il a pleuré au point que ses lèvres grossissent et avancent» (√*f-t-r*), cf. plus haut *fáutęr*, p. 194; *šántęl* «il a rendu quelqu'un perplexe, digne d'être bafoué» (√*n-t-l* «réprimander»); *šá'/qlęb* «il a culbuté, il a bouleversé» (√*q-l-b*), sur ce mot cf. p. 35[4]; *šalhęb* «il brûla de soif, de chaleur», cf. syr. *šalheβ* «accendit, inflammavit», Ier thème inusité **lʿheβ* «arsit (flamma)», ar. cl. *lahiba* (il brûla, flamba).

XIII

LE PASSIF.

Comme la plupart des dialectes arabes modernes, le parler de Kfárʿabîda ne connaît plus le passif à simples alternances vocaliques[5]. Il l'a toujours remplacé, ainsi qu'on l'a vu, par les thèmes réfléchis, notamment par le VIIe thème. Par exemple, pour rendre la notion exprimée par le cl. *ḍúriba* «il a été frappé», on a recours à *nḍárab* «il a été frappé»; de même on supplée au cl. *ḥúmmila* «il a été chargé» par le Ve thème *tḥámməl* (même signification), etc. On s'explique sans difficulté la disparition du passif dont l'existence dépendait unique-

(1) L'infixation de *b* est ici après la première radicale.

(2) Préfixation d'un *š*.

(3) Une forme analogue en effet existe en arabe classique, bien qu'elle soit très rare (*sáqlaba*), mais elle a un *s*. Le *š* est donc nécessairement dû à une influence du syriaque.

(4) Il ne semble pas que *šáhnę'/q* «braire» comporte la même explication : ce n'est sans doute en effet que la combinaison des formes classiques *šahaqa* et *nahaqa* «braire», combinaison favorisée, il est vrai, par l'existence des thèmes quadrilitères en *š-* imités du syriaque.

(5) *qutila* en face de *qatala* et de même aux autres thèmes.

ment d'une vocalisation délicate conservée en classique, mais dont on a perdu de bonne heure le sentiment dans les parlers vulgaires.

Pourtant le passif a laissé quelques traces à Kfár ʿabîda, mais c'est surtout dans des formes nominales rattachées au verbe. Le participe passif du verbe trilitère au Ier thème (type *maqtûlu*ⁿ) est encore très usité; ex. : *maḍṛûb* «frappé» < cl. *maḍrûbu*ⁿ ($\sqrt{ḍ\text{-}r\text{-}b}$); *maktûbė* «écrite» < cl. *maktûbatu*ⁿ ($\sqrt{k\text{-}t\text{-}b}$), etc. En outre, quelques participes passifs des thèmes dérivés restent distincts des participes actifs dans le voisinage des emphatiques; ex. : *mžáṛṛab* «tenté» < cl. *mužárrabu*ⁿ, mais *mžáṛṛəb* «tentant» < cl. *mužárribu*ⁿ de *žáṛṛəb* «il a tenté» < cl. *žárraba* ($\sqrt{ž\text{-}r\text{-}b}$); *mẏáṭṭa* «couvert», mais *mẏáṭṭė* «couvrant» de *ẏáṭṭa* < cl. *ẏáṭṭā* ($\sqrt{ẏ\text{-}ṭ\text{-}w}$), etc.

La distinction de l'actif et du passif se retrouve même dans quelques verbes trilitères à l'aoriste. Ainsi, au parfait, *ʾ/qə́tęl* «il a tué» et *nę́ʾ/qəl* «il a transporté» représentent les cl. *qátala* et *náqala;* en revanche, à côté des aoristes dialectaux *yṓʾ/qtǫl* «il tue» < cl. *yáqtulu* et *yę́nʾ/qǫl* «il transporte» < cl. *yánqulu*, on rencontre les aoristes à sens passif *yū́ʾ/qtęl* «il est tué» et *yū́nʾ/qəl* «il est transporté, il se transporte» < cl. *yúqtalu* et *yúnqalu;* ceci se rencontre dans un petit nombre de verbes. La distinction est encore plus sensible dans les deux verbes suivants : *yū́ʿṛaf* «il est connu» et *yū́ʾ/qṛa* «il est lu», qu'on emploie l'un pour l'autre dans le proverbe suivant : *lmaktûb yū́ʾ/qṛa* (ou bien *yū́ʿṛaf*) *mönʿęnwânu* «la lettre est lue (ou connue) par son adresse» = «c'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre». On rencontre également *ibât* < cl. *yubâtu*, aoriste passif de *bâta* «il a passé la nuit» dans le proverbe : *rẏîf börẏîf ulai̯bât žâṛək žīʿân* «pain pour pain et ton voisin ne passera pas la nuit ayant faim»; de même encore *yū́ʿta* dans *yū́ʿta-lu bâl* «on y fera attention», littéralement «sera donnée à lui attention».

CHAPITRE II.

NOM.

I. CE QUI RESTE DE LA DÉCLINAISON.

Comme tous les dialectes arabes modernes, le parler de Kfár-ʿabìda qui perd phonétiquement les voyelles finales, ne conserve

actuellement aucune trace de la flexion casuelle. Par exemple, les formes dialectales *kalb* «chien» et *mkātîb* «lettres» représentent le nominatif classique *kálbu*ⁿ et *makātîbu*, l'accusatif *kálba*ⁿ et *makātîba*, et le génitif *kálbi*ⁿ et *makātîba*. Seuls le contexte et la construction font connaître le rôle du nom dans la proposition.

Au pluriel externe, les trois cas sont représentés par *-în*, qui est la forme de l'ancien accusatif-génitif de ce nombre; ex. : *žālsîn* «assis» (pl.) provenant de *žālisîna*, dont le nominatif était *žālisûna*. Au duel également, les trois cas sontreprésentés par la forme de l'accusatif-génitif; ex. : *ktābáin* «deux livres» < cl. *kitābáini* [1], etc. Ces deux finales sont tout ce qui reste de la déclinaison [2].

II. GENRE.

L'arabe classique connaît, on le sait, dans les noms comme dans les verbes, trois genres : le genre masculin, le genre féminin et le genre commun. Notre parler, qui possède encore ces trois genres dans les verbes [3], ne connaît plus que les deux premiers dans les noms. Le genre commun a donc complètement disparu dans le nom. Les quelques substantifs qui étaient de genre commun en classique sont devenus à Kfárʿabîda en grande partie masculins; le reste, féminin. En outre, quelques mots classiques féminins (sans indice de ce genre) ont été ramenés au genre masculin. Ainsi se manifeste une tendance à restreindre le féminin au profit du masculin; on va le voir.

Ce qui distinguait les noms du genre féminin de ceux du genre masculin en arabe classique était :

1° Un indice de féminin;

2° Le sens intrinsèque;

3° L'usage.

Nous allons passer en revue chacune de ces catégories de noms féminins pour nous rendre compte des cas dans lesquels notre parler est en accord ou en désaccord avec la langue classique.

(1) Nominatif *kitābāni*.

(2) De même en persan l'indice du pluriel *-ān* vient de l'ancien génitif pluriel en *-ānām*, et il est l'unique reste de la riche déclinaison de l'indo-iranien.

(3) Les 1ᵉʳᵉˢ personnes du singulier et du pluriel et les 2ᵉˢ et 3ᵉˢ personnes plurielles dans notre parler sont du genre commun.

1° *Noms caractérisés comme féminins par un indice approprié.*

α. Comme en classique, les substantifs et les adjectifs sont à Kfár ʿabîda du genre féminin toutes les fois qu'ils sont pourvus de l'indice *-ė* (*-a*)[1] < cl. *-atu*ⁿ. Ex. : *kálbė* «chienne» < cl. *kálbatu*ⁿ; *sábʿa* «lionne» < cl. *sábʿatu*ⁿ «femelle de bête féroce»; *rá'/qbė* «cou» < cl. *ráqabatu*ⁿ; *kbîṛa* «grande» < cl. *kabîratu*ⁿ; etc. L'indice *-ė* est, on le sait, à l'état construit *-t* (*-ęt*); ex. : *kálbtęk* «ta chienne» < cl. *kálbatu-ka; ra'/qbŏtna* «notre cou» < cl. *ráqabatu-nā* (cf. Annexion).

Les quelques noms masculins classiques à indice féminin, tels que *ḫalîfatu*ⁿ «successeur», *ʿallâmatu*ⁿ «très savant», ne sont plus représentés à Kfár ʿabîda que par un seul exemple : *dâhyė* «très intelligent» < cl. *dâhiyatu*ⁿ.

β. Comme en classique aussi, quelques substantifs et adjectifs du singulier, terminés dans le parler par la voyelle *-a* (représentant cl. *-ā'u* ou *-ā* non radical), sont toujours du genre féminin. Ex. : *kóbrya* «orgueil» < cl. *kibriyā'u* $(\sqrt{k\text{-}b\text{-}r})$; *ṣáḥṛa* «champ de concombres» < cl. *ṣaḥrā'u* «plaine vaste et déserte» $(\sqrt{ṣ\text{-}ḥ\text{-}r})$; *dŭnya* (à côté de *dęnė*) «monde» < cl. *dúnyā* $(\sqrt{d\text{-}n\text{-}y\ [w]})$; *sáu̯da* «noire» < cl. *sau̯dā'u* $(\sqrt{s\text{-}w\text{-}d})$; *bái̯da* «blanche» < cl. *bái̯dā'u* $(\sqrt{b\text{-}y\text{-}ḍ})$, etc.

γ. Les adjectifs féminins du type *qatlā* qui ont au masculin la forme *qatlānu* n'existent plus à Kfár ʿabîda; on y supplée par la suffixation de l'indice caractéristique de féminin : *sakrânu* «ivre» est à Kfár ʿabîda au féminin *sękrânė* au lieu de cl. *sákrā;* etc.[2].

2° *Noms caractérisés comme féminins par leur sens propre.*

α. Comme en classique, tous les noms propres de femmes et les noms communs qui désignent des êtres femelles sont à Kfár ʿabîda du genre féminin. Ex. : *bŏnt* «fille» < cl. *bíntu*ⁿ; *máryęn* «Marie» < cl. *máryamu; ʿrûs* (à côté de *ʿrûsė*) «épouse» < cl. *ʿarûsu*ⁿ «épousé, épousée»; *'ómᵐ* «mère» < cl. *'úmmu*ⁿ; *fáṛas* «jument» < cl. *fárasu*ⁿ; etc.

[1] Après les emphatiques ou les faucales, etc; voir p. 121.

[2] Déjà en arabe classique les adjectifs du type *qatlânu* faisaient quelquefois (comme ceux du type *qatlânu*ⁿ) leur féminin sur *qatlânatu*ⁿ à côté de *qátlā* (cf. S. de Sacy, *Gramm. ar.*³, p. 351).

β. Sont également féminins, comme en classique, tous les noms de provinces, de villes, de villages. Ex. : *mṓṣṛ* «Égypte» < cl. *míṣru*; *ʾ/qóbṛoṣ* «Chypre» < cl. *qúbrusu* (de gr. Κύπρος); *baiṛût* «Beyrouth»; *ḥálẹb* «Alep»; *bārîz* «Paris»; *fẏâl* «Feghâl» (village) [1]; etc.

γ. La plupart des noms indiquant les parties du corps qui sont doubles. Ex. : *ʿáiṇ* «œil» < cl. *ʿáiṇu*ⁿ; *rẹ́žl* (plus souvent *ʾẹ́žr*) «pied» < cl. *rížlu*ⁿ; *yádᵈ* (plus souvent *ʾîd*) «main» < cl. *yádu*ⁿ; *kẹ́tf* «épaule» < cl. *kátifu*ⁿ; *fáḫḍ* «cuisse» < cl. *fáḫđu*ⁿ; *zẹ́nd* «avant-bras» < cl. *zándu*ⁿ.

Le féminin classique *ʾúđnu*ⁿ «oreille» est souvent remplacé par le diminutif *dáiṇẹ* < cl. *ʾudáiṇatu*ⁿ; on a cependant quelquefois pour y correspondre le dialectal *ʾűdn*, également féminin.

Les féminins classiques *ḫáddu*ⁿ «joue», *káffu*ⁿ «paume de la main», *qádamu*ⁿ «pied, pas» sont passés dans notre parler au genre masculin; on dit par ex. : *ḫádᵈ ʾáḥmaṛ* «joue rouge», *káfᶠ wâsẹʿ* «main large», etc., jamais **ḫádᵈ ḥámṛa*, **káfᶠ wâsʿa*, etc.

Le féminin classique *sâqu*ⁿ «jambe» n'est pas usité au singulier dans notre parler, mais il l'est, au pluriel brisé, *sīʾ/qân* < cl. *sīqânu*ⁿ, lequel équivaut, on le sait, à un collectif féminin singulier.

δ. La plupart des pluriels brisés et quelques-uns des noms collectifs sont à Kfárʿabîda du genre féminin. Ex. : *ʾ/qlûb* «cœurs» < cl. *qulûbu*ⁿ, sing. *ʾ/qálb* < cl. *qálbu*ⁿ; *ʿžâyẹb* «miracles» < cl. *ʿažâʾibu*, sing. *ʿžîbẹ* < cl. *ʿažîbatu*ⁿ; *ḫáiḷ* «chevaux» < cl. *ḫáiḷu*ⁿ; *ẏánẹm* «moutons» < cl. *ẏánamu*ⁿ; etc. On dit par exemple *ʾ/qlûb ʾ/qâsẏẹ* «des cœurs durs», *ʿžâyẹb kbîrẹ* «grands miracles», *ḫáiḷ btẹ́rkọd* «les chevaux trottent», *lẏánẹm rẹʿẏẹt* «les moutons ont brouté», etc.

ε. Les substantifs *šamâlu*ⁿ «vent du nord», *žanûbu*ⁿ «vent du sud», *qabûlu*ⁿ «vent de l'est» et *dabûru*ⁿ «vent de l'ouest», qui étaient, comme tous les noms des vents en classique, du genre féminin, n'existent plus à Kfárʿabîda; on y supplée par les adjectifs de relation suivants, employés la plupart du temps comme de véritables substantifs (naturellement masculins) : *šmâlẹ* «vent du nord» < cl. *šamālîyu*ⁿ «septentrional» de *šmâl* «nord» < cl. *šamâlu*ⁿ; *ẏárbẹ* «vent du sud-ouest» < cl. *ẏarbîyu*ⁿ «occidental» de *ẏárb* «sud, sud-ouest» < cl. *ẏárbu*ⁿ «occident»; *šárʾ/qẹ* «vent de l'est» < cl. *šarqîyu*ⁿ «oriental» de *šárʾ/q* «orient» < cl. *šárqu*ⁿ; *báḥrẹ* «vent de l'ouest» < cl. *baḥrîyu*ⁿ «maritime, marin», de

[1] Nom extrêmement ancien; cf. dans la Grèce antique Φιγάλ-εια (en Arcadie).

báḥr « mer » < cl. *báḥru*ⁿ. Pour désigner le vent du sud-est, on se sert de préférence à Kfárʿabida de *háwa l-ʾ/qóblé* < cl. *hawâʾu l-qíblati;* de même on se sert souvent du mot *šlûʾ/q* pour désigner le vent de l'est, le sirocco (tous deux sont masculins)[1].

3° *Noms uniquement féminins par l'usage*[2].

Notre parler a conservé avec leur genre quelques-uns des noms classiques qui ne sont féminins que par l'usage. Ex. : *ʾárḍ* « terre » < cl. *ʾárḍu*ⁿ; *ʾáfʿa* « vipère » < cl. *ʾáfʿa*ⁿ; *žhánnęm* « enfer » < cl. *žahánnamu; šáms* « soleil » < cl. *šámsu*ⁿ; *ʿáṣa* « bâton » < cl. *ʿáṣa*ⁿ; *náfs* « âme » < cl. *náfsu*ⁿ; *sáma* « ciel » < cl. *samâʾu*ⁿ; *ṭrîʾ/q* « chemin » < cl. *ṭarîqu*ⁿ; *sękkîn* « couteau » < cl. *sikkînu*ⁿ; *nâṛ* « feu » < cl. *nâru*ⁿ; *rûḥ* « âme » < cl. *rûḥu*ⁿ; *dâṛ* (quelquefois masculin) « maison » < cl. *dâru*ⁿ. Tous les autres substantifs classiques du genre féminin ou du genre commun sont passés dans notre parler au genre masculin. Ex. : *ʾ/qáus* « arc » < cl. *qáusu*ⁿ; *ʾárnęb* « lièvre » < cl. *ʾárnabu*ⁿ; *bîr* « puits (sing.) » < cl. *bîru*ⁿ; *ḥárb* « guerre » < cl. *ḥárbu*ⁿ; *ḫámr* « vin » < cl. *ḫámru*ⁿ; *ḫánṣaṛ* « doigt auriculaire » < cl. *ḫínṣiru*ⁿ; *dęṛʿ* « cuirasse » < cl. *dírʿu*ⁿ; *dálu* « seau » < cl. *dálwu*ⁿ; *dṛâʿ* « bras » < cl. *ḏirâʿu*ⁿ; *dęḥęb* « or » < cl. *ḏáhabu*ⁿ; *rîḥ* « vent » < cl. *rîḥu*ⁿ; *sęnⁿ* « dent » < cl. *sínnu*ⁿ; *ḍábʿ* « hyène » < cl. *ḍábʿu*ⁿ; *ḍőlʿ* « côte » < cl. *ḍílʿu*ⁿ; *ẏûl* « ogre » < cl. *ẏûlu*ⁿ; *kâs* « coupe » < cl. *káʾsu*ⁿ; *kęṛš* « ventre » < cl. *kíršu*ⁿ; *mőlḥ* « sel » < cl. *mílḥu*ⁿ; *náʿl* « souliers, semelles » < cl. *náʿlu*ⁿ; *bâḥęm* « pouce »[3], cf. cl. *ʾibhâmu*ⁿ; *ʾőṣbəʿ* « doigt » < cl. *ʾúṣbaʿu*ⁿ; *žnâḥ* « aile » < cl. *žanâḥu*ⁿ « côte »; *ḥâl* « état » < cl. *ḥâlu*ⁿ; *ḥānût* « boutique » < cl. *ḥānûtu*ⁿ; *sűllęm* « échelle » < cl. *súllamu*ⁿ; *sûʾ/q* « marché, rue » < cl. *sûqu*ⁿ; *šʿîr* « orge » < cl. *šaʿîru*ⁿ; *ʿűrs* « noces » < cl. *ʿúrsu*ⁿ; *ʿásęl* « miel » < cl. *ʿásalu*ⁿ; *ʿáʾ/qṛab* « scorpion » < cl. *ʿáqrabu*ⁿ; *ʿűnʾ/q* « cou » < cl. *ʿúnqu*ⁿ; *ʾ/qődr* « marmite » < cl. *qidru*ⁿ; *lsân* « langue » < cl. *lisânu*ⁿ; *láil* « nuit » < cl. *lailu*ⁿ; *mősk* « musc » < cl. *mísku*ⁿ. Quelques-uns de ces noms du genre féminin (ou du genre commun) devenus exclusivement masculins dans notre parler se sont donné des féminins au moyen de l'addition de l'indice habituel : *-ė* < cl. *-atu*ⁿ. Ex. : *ʾárnbė* « lièvre (femelle) » < cl. *ʾárnabatu*ⁿ; *ḍábʿa* « hyène (femelle) » de *ḍábʿ*; *ẏûlė* « ogresse » de *ẏûl; náʿlė* « une semelle, un fer à cheval » de

[1] Dans *hawāʾu*ⁿ « vent » ʾ (provenant de *y*) est radical et non suffixal.

[2] On passera ici en revue tous les substantifs encore usités à Kfárʿabîda qui étaient en classique, uniquement par l'usage, du genre féminin ou du genre commun, c'est-à-dire pouvant être indifféremment féminins ou masculins.

[3] On l'a déjà vu, *bâḥęm* représente le plur. cl. *ʾabāhimu*, et non le sing. *ʾibhāmu*ⁿ.

náʿl[1]; *ʿáʾ/qrbė* «scorpion (femelle)» < cl. *ʿáqrabatu*^{n}; *ʾ/qṓdrė* «marmite en terre cuite»; *kẹ́ršė* «estomac, ventricule»; *dálwė* «petit seau en bois»; *ḍṓḷʿa* «côte»; etc.[2].

Remarque I. — Les noms des lettres de l'alphabet, qui sont en classique du genre commun, sont actuellement à Kfár ʿabîda, (sauf *ž* qui est masculin) du genre féminin. On dit, par ex. : *ʾalâf ṭwîlė*, etc.

Remarque II. — Les différents adjectifs des types *qatûlu*^{n}, *qatîlu*^{n}, *miqtîlu*^{n}, etc., qui étaient en classique du genre commun, sont tous, à Kfár ʿabîda, du genre masculin; ils forment leur féminin par l'addition pure et simple de l'indice caractéristique *-ė* < cl. *-atu*^{n}. Ainsi les cl. *qatîlu*^{n} et *ṣabûru*^{n}, qui signifient indifféremment «tué» et «patient» ou bien «tuée» et «patiente», ne s'emploient à Kfár ʿabîda que pour le genre masculin; ils prennent au féminin la forme *ʾ/qtîlė* «tuée» et *ṣbûṛa* «patiente».

III. NOMBRE.

Le parler de Kfár ʿabîda possède, comme la langue classique, trois nombres : le singulier, le duel et le pluriel.

A. DUEL.

Le duel, par lequel nous commençons, est encore *très vivant* dans notre parler et se forme, à la différence de beaucoup de dialectes arabes modernes, sur tous les singuliers de substantifs. On le rencontre parfois greffé même sur certaines prépositions et certains adverbes; il sert alors à affirmer plus énergiquement ou à insister sur une chose; ex. : *ʿannái̯n*, dans *ẏáṣb ʿannái̯nẹk* «en dépit de toi, malgré toi deux fois» au lieu de cl. *ẏáṣba*^{n} *ʿán-ka marratái̯ni*; *ʿẹndái̯n* dans *ʿẹndái̯nu* «il a certainement = chez lui sans aucun doute» au lieu de cl. *ʿínda-hu*...; etc.

La désinence dialectale du duel est toujours *-ai̯n* < cl. *-ai̯ni*, qui s'ajoute purement et simplement au substantif singulier. La diphtongue *-ai̯-* n'est jamais réduite à *-ī-*, ce qui empêche

[1] Singulatif de *naʿl* «semelles», p. 203.

[2] Il s'est donc passé dans notre parler exactement ce qui s'est produit dans les différents dialectes indo-européens où, suivant la doctrine de M. Meillet (*M. S. L.*, t. XIV, p. 478-479), les féminins en *-os* (lat. *fāgus*, gr. φηγός etc...) ou bien ont conservé leur finale *-os* mais sont devenus masculins, ou bien ont gardé leur genre féminin mais ont été remplacés par des thèmes en *-ă*.

de confondre, comme cela a lieu dans d'autres dialectes modernes, le duel et le pluriel externe en *-īn*. En revanche, il y a eu perte du cas nominatif (classique *-āni*) remplacé par le cas génitif-accusatif. Ex. : *ktābáin* « deux livres » < cl. *kitābáini*, au sens de ce dernier et aussi au sens de *kitābâni*, duel de *ktâb* < cl. *kitâbu*ⁿ; *yaumáin* « deux jours » < cl. *yaumáini*, duel de *yáum* < cl. *yáumu*ⁿ; *ba'/qrtáin* « deux vaches » < cl. *baqaratáini*, duel de *bá'/qra* < cl. *báqaratu*ⁿ; etc.

Le mot *žáuz* « deux, une paire » (métathèse du cl. *záužu*ⁿ) n'est en usage que dans la numération des paires (et on emploie avec lui un pluriel interne et non le duel); ex. : *žáuz* « deux unités, une paire », *tnáin*[1] « quatre unités, deux paires », *tlâté*[2] « six unités, trois paires », etc. Le même *žáuz* est souvent employé devant les noms collectifs; ex. : *žáuz bá'/qar* « une paire de bœufs »; *žáuz ḥáil* « une paire de chevaux, deux chevaux »; etc.

Comme en classique, la désinence *-ain* perd son *-n* final dans les noms de parties paires du corps lorsqu'on lui annexe un pronom suffixe; ex. : *'īdáik* « tes deux mains », *ʿīnáiyė* « mes deux yeux »; etc.; mais on dit *'īdáin žârė* « les deux mains de mon voisin » (et non pas **'īdái žârė*, comme on le fait dans la langue classique); le *-n* ici s'est introduit par analogie.

Le mot *ʿáin* « œil » < cl. *ʿáinu*ⁿ fait au duel (et au pluriel) *ʿīnáin* avec réduction de la première diphtongue *-ai*. Cette réduction s'explique par une dissimilation : *a-a* > *ė-a*, d'où **ʿeinain* > *ʿīnáin*. C'est également de la même façon que s'explique la forme qu'on rencontre dans notre parler à côté de *daintáin* « deux oreilles », duel de *dáinė*, à savoir *dīnáin*[3], forme qui s'emploie indifféremment aujourd'hui (de même *ʿīnáin*) comme duel ou comme pluriel.

Remarque. — Le duel n'a laissé à Kfárʿabîda aucune trace dans les adjectifs; ceux-ci se mettent toujours au pluriel lorsqu'ils se rapportent à des substantifs au duel; ex. : *baitáin kbâr* « deux grandes maisons » en face de cl. *baitáini kabīráini; sentáin kāmlin* « deux années entières » en face de cl. *sanatáini kāmilatáini;* etc.

B. PLURIEL.

Il y a en arabe classique, on le sait, deux sortes de pluriels, dont l'un se forme sur le singulier à l'aide de suffixes et l'autre à l'aide d'infixes ou d'alternances vocaliques. Le premier est appelé,

(1) C'est-à-dire *žauzáin*.
(2) Sous-entendu *žwâz*.
(3) C'est-à-dire **'uđain-áini*, du diminutif *'uđainatu*ⁿ > *dainė*.

par les grammairiens de l'arabe ancien, pluriel *sain* ou *régulier* et le second pluriel *brisé* ou *irrégulier*. A la suite des dialectologues modernes, j'appellerai dans ce travail *pluriel externe* celui qui se forme par suffixation et *pluriel interne* celui qui se forme par infixation ou utilisation d'alternances vocaliques anciennes.

1. Pluriel externe.

Les suffixes dialectaux qui caractérisent le pluriel externe sont à Kfárʿabîda au nombre de trois : α) *-în;* β) *-ė;* γ) *-ât* (*-ât*)[1].

α. Suffixe *-în* < cl. *-îna* (gén.-acc.).

Le dialectal *-în* est le représentant régulier du classique *-îna* caractéristique du cas génitif-accusatif pluriel; il marque indifféremment à Kfárʿabîda, comme dans tout parler arabe moderne, les cas nominatif, accusatif et génitif, le suffixe classique *-ûna* qui caractérisait le nominatif ayant complètement disparu. Cet *-îna* s'adjoint, comme en classique, à un grand nombre de substantifs et d'adjectifs et leur donne le sens du pluriel (s'ils ne l'avaient déjà).

1° Comme en classique, le suffixe *-în* est ajouté à tous les participes actifs et passifs des verbes (forts ou faibles) trilitères ou quadrilitères, à n'importe quel thème, lorsqu'ils ne sont pas employés comme substantifs. Cette forme de pluriel est devenue à Kfárʿabîda commune au masculin et au féminin [2]. Ex. : *ḥāmlîn* «portant» < cl. *ḥāmilîna*, pl. de *ḥâməl* < cl. *ḥâmilu*ⁿ; *maḍrūbîn* «frappés» < cl. *maḍrūbîna*, pl. de *maḍrûb* < cl. *maḍrûbu*ⁿ; *ṛāḍyîn* «contents», cf. cl. *rāḍîna*, pl. de *ṛâḍė* < cl. *râḍiⁿ* (√*r-ḍ-y* [*w*]); *mötʿažžbîn* «s'étonnant de.., étonnés» < cl. *mutaʿažžibîna*, pl. de *mötʿážžęb* < cl. *mutaʿážžibu*ⁿ; *mbarṭlîn* «captant» < cl. *mubarṭilîna*, pl de *mbárṭəl* < cl. *mubárṭilu*ⁿ, etc.

Les participes, lorsqu'ils sont employés comme substantifs, ont toujours d'autres types de pluriel, ainsi qu'on le verra.

2° Comme en classique également, les adjectifs du type *qęttâl* < cl. *qattâlu*ⁿ, qui désignent un métier ou l'intensité de l'action, forment à Kfárʿabîda leur pluriel par l'addition du suffixe *-în*.

[1] Il s'agit uniquement ici des suffixes qui n'apportent aucune modification de vocalisme ou de consonantisme au singulier auquel ils sont ajoutés; il sera plus tard question des formes de pluriel qui sont à la fois externes et internes.

[2] Encore un indice de la tendance à la simplification déjà constatée pour la flexion en général.

Ici encore le féminin se confond avec le masculin. Ex. : *ḫobbäzîn* «boulangers» < cl. *ḫabbāzîna*, pl. de *ḫobbâz* < cl. *ḫabbâzu*ⁿ ; *föllā-ḥîn* «laboureurs» < cl. *fallāḥîna*, pl. de *föllâḥ* < cl. *fallâḥu*ⁿ ; *möl-lā̈'/qîn* «adulateurs» < cl. *mallāqîna*, pl. de *möllâ'/q* < cl. *mallâ-qu*ⁿ, etc. Quelques-uns de ces adjectifs ont, on le verra, à côté de ce pluriel un second pluriel externe.

3° Le suffixe *-în* s'ajoute également à tous les adjectifs singuliers des types *qẹtlân* < cl. *qatlânu* et *qütlân* < cl. *qutlânu*ⁿ pour en former des pluriels. Ici notre parler s'écarte sensiblement de la langue classique qui, on le sait, forme le pluriel du premier type d'adjectifs (*qatlânu*) sur le modèle *qatâlā* ou *qátlā*. Ex. : *ẏöḍ-bā̈nîn* «fâchés» (cf. cl. *ẏáḍbā*), pl. de *ẏöḍbân* < cl. *ẏaḍbânu* ; *nẹdmā̈-nîn* «repentants» (cf. cl. *nadâmā*), pl. de *nẹdmân* < cl. *nadmânu*ⁿ ; *sẹkṛānîn* [1] «ivres» (cf. cl. *sakârā*), pl. de *sẹkṛân* < cl. *sakrânu* ; *ʿüryā̈nîn* «nus» < cl. *ʿuryānîna*, pl. de *ʿüryân* < cl. *ʿuryânu*ⁿ, etc. Ici encore le pluriel (à Kfárʿabîda) est commun au masculin et au féminin.

4° Le suffixe *-în* forme le pluriel des adjectifs qui indiquent l'appartenance, la provenance, etc. Ici le pluriel féminin est souvent différent de celui du masculin. Ex. : *lobnā̈nīyîn* «Libanais» < cl. *lubnānīyîna*, pl. de *lobnânė* < cl. *lubnānîyu*ⁿ ; *šā̈mīyîn* (à côté de *šwâm*) «habitants de Damas» (fém. *šā̈mīyât*) < *šāmīyîna*, pl. de *šâmė* < cl. *šāmîyu*ⁿ, etc. Ainsi que l'on verra, quelques-uns de ces adjectifs font leur pluriel sur *qtâla* < cl. *qatâlā*.

5° *-în* forme le pluriel des adjectifs singuliers du type *qattîl* < cl. *qittîlu*ⁿ. Le pluriel ici encore est commun au masculin et au féminin. Ex. : *'/qaddīsîn* (à côté de *'/qdā̈dîs*) «saints» < cl. *qiddīsîna*, pl. de *'/qaddîs* < cl. *qiddîsu*ⁿ ; *šaṛṛībîn* «grands buveurs» < cl. *širrībîna*, pl. de *šaṛṛîb* < cl. *širrību*ⁿ, etc. Quelques-uns cependant de ces adjectifs ont d'autres types de pluriel.

6° Quelques adjectifs diminutifs ont leur pluriel en *-în*. Ici le féminin se confond avec le masculin. Ex. : *kwai̯ⁱsîn* «beaux, jolis», pl. de *kwái̯yẹs*, cf. cl. *kuyái̯yisu*ⁿ ; *hwai̯ⁱnîn* «très faciles», pl. de *hwái̯yẹn*, cf. cl. *huyái̯yinu*ⁿ, etc.

7° *-în* se rencontre en outre dans la formation du pluriel d'un certain nombre d'adjectifs de différents types. Ex. : *'/qlīlîn* [2] «peu

[1] A côté de *skâṛa* dans *ḫmîs ẹs-ˢkâṛa* «le jeudi des ivrognes» = «le jeudi du carnaval».

[2] A côté de *'/qlâl* plus fréquent.

nombreux» < cl. *qalīlîna*, pl. de *'/qlîl* < cl. *qalîlu*^{n}; *ktīrîn*[1] «nombreux» < cl. *kaθīrîna*, pl. de *ktîr* < cl. *kaθiru*^{n}; *wòsḫîn* «sales» < cl. *wasiḫîna*, pl. de *wə́sęḫ* < cl. *wásiḫu*^{n}; *ḥülwîn* «doux», pl. de *ḥǘlu* < cl. *ḥúlwu*^{n}; *möṛṛîn* «amers», pl. de *möṛ*^{r} < cl. *múrru*^{n}, etc.

8° Comme en classique, les mots *sę́nė* «année» < cl. *sánatu*^{n} et *'øbn* «fils» < cl. *ibnu*^{n} font au pluriel à Kfárʿabîda *snîn* < cl. *sinîna* et *bnîn* < cl. *banîna*.

9° Enfin le suffixe *-în* est ajouté à quelques pluriels internes souvent pris pour des singuliers; ex. : *ḫüddā̄mîn* «serviteurs» du pl. *ḫüddâm* < *ḫuddâmu*^{n}, pl. de *ḫâdęm* < cl. *ḫâdimu*^{n}; *möllā̄kîn* (à côté de *möllâkė*) «possesseurs», du pl. *mòllâk* < cl. *mullâku*^{n}, pl. de *mâlęk* < cl. *mâliku*^{n}; *'/qṛāibîn* «parents», du pl. *'/qṛâyęb* < cl. *qarâ'ibu* «parentes», pl. de *'/qrîbė* «voisine» < cl. *qarîbatu*^{n} (singulier inusité à Kfárʿabîda dans le sens classique de «parente»).

Comme on le voit, le pluriel externe en *-în* est beaucoup plus fréquent dans notre parler qu'en classique et s'étend surtout à la plupart des formes d'adjectifs qui avaient en classique d'autres types de pluriel. Par contre, les adjectifs du type *'áqtal* < cl. *'áqtalu* (exprimant le comparatif ou le superlatif) et les noms propres d'hommes qui formaient en classique leur pluriel en *-în* ont dans notre parler d'autres formes de pluriel, cf. dial. *yūsfât* en face du cl. *yūsufîna*, pl. de *yûsęf* «Joseph» < cl. *yûsufu*.

β. Suffixe *-ė* < cl. *-atu*^{n}[2].

1° Le suffixe *-ė* s'ajoute à un certain nombre de substantifs du type *qęttâl* < cl. *qattâlu*^{n} qui indiquent un métier et leur donne le sens du pluriel[3]; ex.: *ʿęttâlė* «portefaix» < cl. *ʿattâlatu*^{n}, pl. de *ʿęttâl* < cl. *ʿattâlu*^{n}; *ḫīyâlė* «cavaliers» < cl. *ḫai̯yâlatu*^{n}, pl. de *ḫīyâl* < cl. *ḫai̯yâlu*^{n}; *möllâḥa* «marchands de sel», pl. de *möllâḥ* < cl. *mallâḥu*^{n}; *ẏęnnâmė* «bergers, possesseurs de moutons», pl. de *ẏęnnâm* < cl. *ẏannâmu*^{n}; *möʿʿâzė* «chevriers», pl. de *möʿʿâz* < cl. *maʿʿâzu*^{n}; *ḥöṭṭâbė* «bûcherons» < cl. *ḥaṭṭâbatu*^{n}, pl. de *ḥöṭṭâb* < cl. *ḥaṭṭâbu*^{n}, etc.

On l'a dit déjà, plusieurs substantifs[4] du type *qęttâl* < cl. *qat-*

[1] A côté de *ktâṛ*, plus courant.

[2] Il s'agit ici, comme dans le cas des pluriels internes (brisés), d'un collectif féminin fonctionnant comme un pluriel.

[3] Ce sont généralement des mots *rustiques*.

[4] Généralement des mots *citadins*.

*tâlu*ⁿ, indiquant un métier, forment à Kfárʿabîda leur pluriel au moyen du suffixe *-în;* ex. : *ḫøbbāzîn* (à côté de *ḫøbbâzė* < cl. *ḫabbâzatu*ⁿ, pl. de *ḫøbbâz* < cl. *ḫabbâzu*ⁿ ; *bīyāḍîn* « étameurs », pl. de *bīyâḍ* (√*b-y-ḍ*) ; *ḥellā'/qîn* « barbiers », pl. de *ḥellâ'/q* < cl. *ḥallâqu*ⁿ, etc. Du reste, tous ces pluriels en *-în* ont à côté d'eux un pluriel en *-ė*.

2° Les adjectifs qui expriment l'appartenance à une secte, à une dynastie, à un pays, à une dignité ou à une profession — les adjectifs ayant ces deux derniers sens sont généralement empruntés au turc et au persan — font leur pluriel en *-ė*. Ex. : *ʿüsmānîyė* « Ottomans », pl. de *ʿüsmânė* < néo-cl. *ʿuθmānîyu*ⁿ ; *frensāwîyė* « Français », pl. de *frensâwė* (cf. néo-cl. *faransîyu*ⁿ) ; *fγālîyė* « habitants de Feghâl », pl. de *fγâlė* < néo-cl. *faγālîyu*ⁿ ; *łøbnānîyė* « Libanais », pl. de *łøbnânė* < cl. *lubnānîyu*ⁿ ; *ṣūfîyė* « sectateur de la secte des Soufis » < cl. *ṣūfîyatu*ⁿ, pl. de *ṣûfė* < cl. *ṣufîyu*ⁿ ; *'fandîyė* (à côté de *'afandîyė*) « effendis », pl. de *'fándė* < turc *'efendi* ; *ʿarb(a)žîyė* « cochers », pl. de *ʿárb(a)žė* (turc[1]) ; *ṭøbᵇžîyė* « artilleurs », pl. de *ṭóbᵇžė* (turc), etc.

3° Le suffixe *-ė* s'ajoute à un certain nombre de pluriels internes du type *qüttâl* < cl. *quttâlu*ⁿ ; ex. : *möllâkė* (à côté de *möllākîn*) « propriétaires », pl. de pl. *möllâk* < cl. *mullâku*ⁿ, pl. de *mâlek* < cl. *mâliku*ⁿ ; *mūwâtė* « morts (en parlant des cocons) », pl. de *mūwât* (pl. de *mâyet* < cl. *mâ'itu*ⁿ) ; etc.

γ. Suffixe *-ât* < cl. *-ātu*ⁿ.

Le suffixe *-ât* (*-wât*, *-yât*) est le représentant régulier du cl. *-âtu*ⁿ indice du féminin pluriel. Il est très vivant à Kfárʿabîda et s'ajoute à plusieurs catégories de substantifs pour leur donner le sens du pluriel (s'ils ne l'avaient déjà).

1° Il s'ajoute, comme en classique, à un grand nombre de substantifs féminins pourvus au singulier de l'indice de féminin *-ė* (*-a*) < cl. *-atu*ⁿ. Ex. : *ba'/qrât* « vaches » < cl. *baqarâtu*ⁿ, pl. de *bá'/qra* < cl. *báqaratu*ⁿ ; *ṣalwât* « prières » < cl. *ṣalawâtu*ⁿ, pl. de *ṣála* < cl. *ṣalâtu*ⁿ ; *marrât* « des fois » < cl. *marrâtu*ⁿ, pl. de *márra* < cl. *márratu*ⁿ, etc.

A la différence du classique, notre parler a complètement perdu le pluriel en *-ât* de tous les participes actifs et passifs employés comme adjectifs (féminins) ; il l'a toujours remplacé, on l'a vu, par le pluriel masculin en *-în* ; ex. : *ʿālmîn* « savants,

[1] Pour la terminaison tout ou moins.

savantes» et *maḍrubîn* «frappés, frappées», en face du cl. *ʿālimîna* «savants» et *maḍrūbîna* «frappés» d'une part, et *ʿālimâtu*ⁿ «savantes» et *maḍrūbâtu*ⁿ «frappées» de l'autre, etc.

2° *-ât* s'ajoute aussi à un certain nombre de substantifs qui sont féminins par le sens (qu'ils soient actuellement à Kfárʿabîda de l'un ou de l'autre genre, pourvu qu'ils fussent féminins en classique). Ex. : *ʾømmât* «mères» < cl. *ʾummâtu*ⁿ, pl. de *ʾømᵐ* < cl. *ʾúmmu*ⁿ; *ʾaṛḍât* «terres», à côté de *ʾṛâḍé*, pl. de *ʾáṛḍ*[1] < cl. *ʾárḍu*ⁿ; *kāsât* «coupes, calices» < cl. *kaʾsâtu*ⁿ, pl. de *kâs* < cl. *káʾsu*ⁿ; *ḍehbât* «pièces d'or», pl. de *ḍéhęb*[2] < cl. *ḍáhabu*ⁿ «or»; *smāwât* «cieux» < cl. *samāwâtu*ⁿ, pl. de *sáma* < cl. *samâʾu*ⁿ; *lsānât* «langues, langages», pl. de *lsân* < cl. *lisânu*ⁿ; *mölḥât* «sels», pl. de *mölḥ* < cl. *mílḥu*ⁿ, etc.

3° Plusieurs substantifs masculins et quelques rares noms propres qui sont usités au pluriel forment le pluriel au moyen du suffixe *-ât*. Ex. : *mʾ/qaṣṣât* «ciseaux», pl. de *mʾ/qáṣˢ* < cl. *miqáṣṣu*ⁿ; *ỳlāfât* «gaines», pl. de *ỳlâf* < cl. *ỳilâfu*ⁿ; *ḥommāmât* «bains» < cl. *ḥammāmâtu*ⁿ, pl. de *ḥommâm* < cl. *ḥammâmu*ⁿ; *mdāsât* «gros souliers», pl. de *mdâs* < cl. *madâsu*ⁿ; *tāžât* «couronnes, mitres», pl. de *tâž* < cl. *tâžu*ⁿ; *malbūsât* «habits», pl. de *malbûs* < cl. *malbûsu*ⁿ; *mṛaṣṣât* «pilons pour écraser les olives vertes, coins en fer employés dans les carrières», pl. de *mṛaṣˢ* (√*r-ṣ-ṣ* «ajuster»); *baiyât* «pères», pl. de *bái*(ⁱ) < cl. *ʾubáiyu*ⁿ, diminutif de *ʾábu*ⁿ; *daiyât* «mains», pl. de *dái*(ⁱ) < **yudáiyu*ⁿ, diminutif de *yádu*ⁿ; *yūsfât* «les Joseph», pl. de *yûsęf* < cl. *yûsufu*; *ṭannusât* «les Antoine», pl. de *ṭannûs*[3], etc.

4° Comme en classique, un certain nombre d'adjectifs verbaux, employés en fonction de substantifs, forment, à Kfárʿabîda, leur pluriel au moyen du suffixe *-ât*. Ex. : *maḫlūʾ/qât* (à côté de *ḫlâyęʾ/q*) «créatures» < cl. *maḫlūqâtu*ⁿ, pl. de *maḫlūʾ/q* < cl. *maḫlûqu*ⁿ «créé»; *maužūdât* «existences, créatures» < cl. *maužūdâtu*ⁿ, pl. de *maužûd* < cl. *maužûdu*ⁿ «trouvé», etc.

5° Plusieurs substantifs masculins de provenance étrangère forment leur pluriel en *-ât*. Ex. : *bāšāwât* «des pachas» < néo-cl. *bāšāwâtu*ⁿ, pl. de *bâša* < néo-cl. *bâšā* (turc); *baikât* (à côté de

[1] Rarement singulier : *ʾáṛḍa* < **ʾarḍ-atu*ⁿ «morceau de terre».

[2] On rencontre quelquefois le singulier *ḍéhbê* < **ḍahabatu*ⁿ.

[3] On a déjà rappelé que la langue classique forme en *-ûna* (*-ūna*) le pluriel de tous les noms propres masculins dépourvus de l'indice de féminin (*-atu*ⁿ); ex. *yūsufûna*, pl. de *yûsufu* «Joseph».

bakawât) «beys» < néo-cl. *baikawâtu*ⁿ, pl. de *báik* < néo-cl. *báikuⁿ* (turc); *ḫwāžât* «messieurs», pl. de *ḫwâža* < néo-cl. *ḫawâžā* (persan); *ʾāγāwât* (à côté de *ʾāγât*) «aghas, officiers turcs» < néo-cl. *ʾāγāwâtuⁿ*, pl. de *ʾâγa* < néo-cl. *ʾâγā* (turc), etc.

6° Enfin un petit nombre de pluriels internes pris à Kfárʿabîda pour des singuliers forment leur pluriel au moyen du suffixe *-ât;* ex. : *bāṭât* «bras, aisselles», pl. de *bâṭ* < cl. *ʾābâṭuⁿ*, pl. de *ʾíbṭuⁿ* (inusité à Kfárʿabîda); *žlālât* «bâts d'âne», pl. de *žlâl* < cl. *žilâluⁿ*, pl. de *žúlluⁿ* (inusité dans le parler); *bdāṛât* «semailles», pl. de *bdâr* < cl. *biḏâruⁿ*, pl. de *báḏruⁿ* (inusité dans le parler) [1]; *sādât* «seigneurs, messieurs», pl. de *sâdatuⁿ* (inusité à Kfárʿabîda), pl. de *sáiyidu*ⁿ > *sáiyed; šṛūṭât* «conditions, clauses», pl. de *šṛûṭ* < cl. *šurûṭuⁿ*, pl. de *šárṭ* < cl. *šárṭuⁿ; ṭöṛʾ/qât* «voies» < cl. *ṭuruqâtuⁿ*, pl. de *ṭṛṛʾ/q* < cl. *ṭúruquⁿ*, pl. de *ṭṛîʾ/q* < cl. *ṭarîquⁿ; ʾüžṛāwât* «domestiques, salaires», pl. de *ʾüžṛa* < cl. *ʾužarâʾu*, pl. de (ʾ)*žîr* < cl. *ʾažîruⁿ* [2].

Ainsi qu'on le voit, le pluriel externe en *-ât* [3] est très vivant à Kfárʿabîda mais appartient presque exclusivement aux *substantifs* (masculins ou féminins), tandis que le pluriel en *-în* appartient à peu d'exceptions près aux *adjectifs*. Notre parler a donc complètement perdu au pluriel externe la distinction des deux genres notée en classique au moyen des suffixes *-îna* (*-âna*) et *-âtuⁿ;* en revanche, il a établi systématiquement une distinction inconnue du classique entre les deux suffixes, en appliquant l'un aux adjectifs et l'autre aux substantifs.

2. Pluriel interne.

Comme en classique et dans tous les parlers arabes modernes, les formes du pluriel interne sont dans notre parler très nombreuses et très vivantes. Les unes présentent comme en classique des suffixes consonantiques ou vocaliques, les autres seulement des alternances vocaliques; d'où la division suivante : α. pluriel interne à indice suffixé ou préfixé; β. pluriel interne sans indice suffixé ou préfixé.

[1] Cf. p. 3.

[2] Notre parler, comme le classique, forme en *-ât* le pluriel de quelques rares noms d'action provenant des verbes au IIᵉ thème; mais cette formation est normale à Kfárʿabîda et rentre dans la première catégorie de pluriels en *-ât* (p. 209) parce que ces noms d'action, à la différence du classique, sont toujours terminés par l'indice de féminin; ex. : *teʿrīfât* «tarifs, définitions» < cl. *taʿrīfâtuⁿ*, pl. de *teʿrîfe*, cf. cl. *taʿrîfu* de *ʿárṛaf* < cl. *ʿárrafa* ($\sqrt{ʿ\text{-}r\text{-}f}$), etc.

[3] Comme le pluriel en *-în*.

α. Pluriel interne à indice suffixé ou morphème préfixé.

1° *qeṭlân* < cl. *qitlânu*ⁿ.

Cette forme est, comme en classique, le pluriel d'un grand nombre de singuliers (de types différents) présentant généralement une radicale faible ou simplement une voyelle longue. Ex. : *ḥīṭân* « murs » < cl. *ḥīṭânu*ⁿ, pl. de *ḥáiṭ* < cl. *ḥâ'iṭu*ⁿ $(\sqrt{ḥ\text{-}y\text{-}ṭ})$; *ḫīṭân* « fils », pl. de *ḫáiṭ* < cl. *ḫâ'iṭu*ⁿ « fil » $(\sqrt{ḫ\text{-}y\text{-}ṭ})$; *žīṛân* « voisins » < cl. *žīṛânu*ⁿ, pl. de *žâṛ* < cl. *žâru*ⁿ $(\sqrt{ž\text{-}w\text{-}r})$; *ṣəbyân* « jeunes enfants » < cl. *ṣibyânu*ⁿ (ou *ṣubyânu*ⁿ), pl. de *ṣábe* < cl. *ṣabîyu*ⁿ $(\sqrt{ṣ\text{-}b\text{-}y})$; *'eḫwân* « frères » < cl. *'iḫwânu*ⁿ, pl. de *'áḫ* < cl. *'áḫu*ⁿ; *ḥītân* « gros poissons » < cl. *ḥītânu*ⁿ, pl. de *ḥût* < cl. *ḥûtu*ⁿ $(\sqrt{ḥ\text{-}w\text{-}t})$; *sī'/qân* « jambes » < cl. *sīqânu*ⁿ, pl. de cl. *sâqu*ⁿ (inusité à Kfár'abîda) $(\sqrt{s\text{-}w\text{-}q})$; *nəswân* « femmes » < cl. *niswânu*ⁿ $[\sqrt{n\text{-}s\text{-}w}]$ (c'est *imrá'atu*ⁿ qui fait fonction de singulier); *ẏeṛbân* « corbeaux » < cl. *ẏirbânu*ⁿ, pl. de *ẏṛâb* < cl. *ẏurâbu*ⁿ, etc.

2° *qütlân* < cl. *qutlânu*ⁿ.

a. — Comme en classique, c'est le pluriel des substantifs singuliers des types *qátl* < cl. *qátlu*ⁿ, *qáteḷ* < cl. *qátalu*ⁿ, *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ, et quelquefois *qâteḷ* < cl. *qâtilu*ⁿ. Ex. : *šobbân* « jeunes hommes » < cl. *šubbânu*ⁿ, pl. de *šáb*ᵇ < cl. *šâbbu*ⁿ; *böldân* « pays » < cl. *buldânu*ⁿ, pl. de *báleḍ* < cl. *báladu*ⁿ; *gòd'ân* « braves, jeunes » cf. cl. *žuḍ'ânu*ⁿ, pl. de *gə́dẹ'*, cf. cl. *žáḍa'u*ⁿ; *'/qösdân* « poèmes populaires », pl. de *'/qṣîd* < cl. *qaṣîdu*ⁿ; *bör'/qân* « aiguières » (cf. cl. *'abārîqu* > *bārî'/q* usité également à Kfár'abîda), pl. de *brî'/q* < cl. *'ibrîqu*ⁿ (persan); *'/qöḍbân* « verges » < cl. *quḍbânu*ⁿ, pl. de *'/qḍîb* < cl. *qaḍîbu*ⁿ; *fòrsân* « cavaliers (héros) » < cl. *fursânu*ⁿ, pl. de *fâreṣ* < cl. *fârisu*ⁿ; *rü'yân* « bergers » < cl. *ru'yânu*ⁿ, pl. de *ṛâ'e* < cl. *ṛâ'iⁿ*, etc.

b. — La forme *qütlân* sert également de pluriel à quelques adjectifs du type *'áqteḷ* < cl. *'aqtalu* qui indiquent les couleurs et les difformités physiques. Ici encore notre parler marche d'accord avec le classique. Ex. : *'omyân* « aveugles » < cl. *'umyânu*ⁿ, pl. de *'á'ma* < cl. *'á'mā*; *'/qör'ân* « teigneux » < cl. *qur'ânu*ⁿ, pl. de *'á'/qṛa'* < cl. *'áqra'u*; *sūdân* « noirs » < cl. *sūdânu*ⁿ, pl. de *'áswəd* < cl. *'áswadu*; *zü'ṛân* « voleurs, polissons », pl. de *'áz'aṛ* < cl. *'áz'aru* « qui a les poils clair-semés », etc. Tous ces adjectifs ont un second pluriel qui est plus usité et qui, on le verra, se forme sur le type *qűtl* < cl. *qútluⁿ*.

3° *qŭtla* < cl. *qutalâ'u*.

Cette forme est, comme en classique, le pluriel régulier des noms du type *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ (n'ayant généralement pas le sens passif) et de quelques noms du type *qâtęl* < cl. *qâtilu*ⁿ désignant des êtres raisonnables. Ex. : *šŭrka* « associé » < cl. *šurakâ'u*, pl. de *šrîk* < cl. *šarîku*ⁿ; *rûsa* « chefs, supérieurs » < cl. *ru'asâ'u*, pl. de *ráiyęs* < cl. *ra'îsu*ⁿ; *'ŭžra* « serviteurs » < cl. *'užarâ'u*, pl. de *žîr* (à côté de *'žîr*) < cl. *'ažîru*ⁿ; *wŏzra* « vizirs » < cl. *wuzarâ'u*, pl. de *uzîr* < cl. *wazîru*ⁿ; *fŏ'/qra* « pauvres » < cl. *fuqarâ'u*, pl. de *f'/qîr* < cl. *faqîru*ⁿ; *ġŭrba* « étrangers » < cl. *ġurabâ'u*, pl. de *ġrîb* < cl. *ġarîbu*ⁿ; *ʿŭlma* « savants » < cl. *ʿulamâ'u*, pl. de *ʿâlęm* < cl. *ʿâlimu*ⁿ; *ʿŏ'/qla* (à côté de *ʿŏ'/q'/qâl* et *ʿâ'/qlîn*) « sages » < cl. *ʿuqalâ'u*, pl. de *ʿâ'/qəl* < cl. *ʿâqilu*ⁿ, etc.

4° *'ęqtla* < cl. *'aqtilâ'u* [1].

C'est, comme en classique, le pluriel des noms singuliers du type *qtīl* < cl. *qatîlu*ⁿ qui n'ont pas le sens passif et qui appartiennent exclusivement aux verbes *tertiae w* ou *y* (ou '). Ex. : *'ęġnya* « riches » < cl. *'aġniyâ'u*, pl. de *ġęnė* < cl. *ġanîyu*ⁿ $(\sqrt{ġ\text{-}n\text{-}y})$; *'ęš'/qya* « malheureux, méchants » < cl. *'ašqiyâ'u*, pl. de *šę'/qė* < *šaqîyu*ⁿ $(\sqrt{š\text{-}q\text{-}w})$; *'ęrdya* « méchants » < cl. *'ardiyâ'u*, pl. de *rędė* < cl. *radî'u*ⁿ $(\sqrt{r\text{-}d\text{-}'})$; *'ędnya* « vils, manquant d'amour-propre » < cl. *'adniyâ'u*, pl. de *dęnė* < cl. *danîyu*ⁿ $(\sqrt{d\text{-}n\text{-}w})$, etc.

Les noms singuliers du type *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ, qui proviennent des verbes *tertiae geminatae*, ne forment jamais (à la différence de ce qui se produit en classique) leur pluriel sur *'ęqtla* (cl. *'aqitlâ'u*), mais sur le type *qtâl* < cl. *'aqtâlu*ⁿ ou *qitâlu*ⁿ (également usité la plupart du temps lui aussi en classique). Ex. : *šdâd* « robustes », cf. cl. *'ašiddâ'u* (à côté de *šidâdu*ⁿ), pl. de *šdîd* < cl. *šadîdu*ⁿ $(\sqrt{š\text{-}d\text{-}d})$; *ḥbâb* « amis », cf. cl. *'aḥibbâ'u* (à côté de *'aḥbâbu*ⁿ), pl. de *ḥbîb* < cl. *ḥabîbu*ⁿ $(\sqrt{ḥ\text{-}b\text{-}b})$; *'/qlâl* « peu nombreux », cf. cl. *'aqillâ'u*, pl. de *'/qlîl* < cl. *qalîlu*ⁿ $(\sqrt{q\text{-}l\text{-}l})$, etc.

5° *'ęqtlė* < cl. *'áqtilatu*ⁿ.

a. — Comme en classique, cette forme est le pluriel d'un certain nombre de substantifs dont la deuxième radicale est suivie d'une voyelle longue. Ex. : *'ęžnḥa* « ailes » < cl. *'ážniḥatu*ⁿ, pl. de *žnâḥ* < cl. *žanâḥu*ⁿ; *'ęrġfė* « pains » < cl. *'árġifatu*ⁿ, pl. de *rġîf* < cl. *raġîfu*ⁿ; *'ęġrbė* « corbeaux » < cl. *'áġribatu*ⁿ, pl. de *ġrâb* < cl. *ġurâbu*ⁿ; *'ędwyė* « remèdes » < cl. *'ádwiyatu*ⁿ, pl. de *dáwa* < cl. *dawâ'u*ⁿ; *'ûʿyė* « vases, effets » < cl. *'áuʿiyatu*ⁿ, pl. de *wŏʿė* < cl *wuʿâ'u*ⁿ, etc.

[1] Ce type de pluriel, comme le suivant, est formé à la fois par suffixation et par préfixation (pluriel interne avec suffixe et avec préfixe).

b. — *'ęqtlė* est également à Kfárʿabîda le pluriel de quelques substantifs dont la deuxième radicale n'est pas suivie d'une voyelle longue; ex. : *'ŏḍuyė* « lumières, lanternes » (cf. cl. *'aḍwâ'u*ⁿ), pl. de *ḍáu*(ⁿ) < cl. *ḍáu'u*ⁿ; *'ę'/qbyė* (à côté de *'ę'/qbwė* et *'/qbîyė*) « voûtes », pl. de *'/qábu* < cl. *qábwu*ⁿ « tortue (au sens militaire du lat. *testūdō*) ».

6° *qętla* < cl. *qátlā*.

a. — C'est assez souvent, dans notre parler, le pluriel des adjectifs singuliers du type *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ, lorsqu'ils ont le sens passif. Ex. : *'/qętla* « tués » < cl. *qátlā*, pl. de *'/qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ; *žęrḥa* « blessés » < cl. *žárḥā*, pl. de *žrîḥ* < cl. *žarîḥu*ⁿ; *mŏrḍa* « malades » < cl. *márḍā*, pl. de *mrîḍ* < cl. *marîḍu*ⁿ, etc. Cette forme de pluriel n'est pas vivante à Kfárʿabîda.

b. — Le type *qętla* sert quelquefois encore de pluriel aux adjectifs du type *'áqtęl* < cl. *'áqtalu*; ex. : *ḥóm'/qa* « insensés » < cl. *ḥámqā*, pl. de *'áḥmə'/q* < cl. *'áḥmaqu*. Cette formation assez usitée en classique ne présente pour ainsi dire que cet exemple dans notre parler.

Le classique, on le sait, forme aussi sur *qátlā* le pluriel de quelques adjectifs des types *qâtilu*ⁿ et *qatlânu*; notre parler emploie dans ce cas d'autres types de pluriel, généralement le pluriel externe en *-în*; p. ex. : les cl. *ẏáḍbā* « fâchés » et *hálkā* « qui périssent », pl. de *ẏaḍbânu* et *hâliku*ⁿ, sont remplacés à Kfárʿabîda par les formes *ẏöḍbānîn* et *hālkîn*.

7° *qtâla* < cl. *qatâlā*.

Cette forme sert de pluriel à un certain nombre de singuliers de types différents.

a. — Elle est le pluriel d'un tout petit nombre d'adjectifs du type *qętlân* < cl. *qatlânu*(ⁿ); ex. : *skâṛa* « ivres » < cl. *sakârā*, pl. de *sękṛân* < cl. *sakrânu*; *nṣâṛa* « chrétiens » < cl. *naṣârā*, pl. de *naṣrânu*ⁿ ou *naṣrānîyu*ⁿ, dont la seconde forme est seule usitée à Kfárʿabîda; *ḥyâṛa* « perplexes, étonnés » < cl. *ḥayârā*, pl. de *ḥīṛân* < cl. *ḥairânu*.

b. — Elle sert aussi de pluriel à un grand nombre de substantifs féminins du type *qtîlė* < cl. *qatîlatu*ⁿ qui proviennent des verbes *tertiae y* ou *w* (ou '). Ex. : *hdâya* « cadeaux » < cl. *hadâyā*, pl. de *hdîyė* < cl. *hadîyatu*ⁿ ($\sqrt{h\text{-}d\text{-}y}$); *rʿâya* « sujets, paroisses » < cl. *raʿâyā*, pl. de *rʿîyė* < cl. *raʿîyatu*ⁿ ($\sqrt{r\text{-}ʿ\text{-}y}$); *blâya* « malheurs » < *balâyā*, pl. de *blîyė* < cl. *balîyatu*ⁿ ($\sqrt{b\text{-}l\text{-}y}$); *ṣbâya* « jeunes filles » < cl. *ṣabâyā*, pl. de *ṣbîyė* < cl. *ṣabîyatu*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}b\text{-}w}$), etc.

c. — La forme *qtâla* est également le pluriel de plusieurs noms masculins du type *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ à troisième radicale faible (*y*, *w* ou ʾ). Ex. : *ẏnâya* « riches », pl. de *ẏẹ́nė* < cl. *ẏanîyu*ⁿ ($\sqrt{ẏ\text{-}n\text{-}y}$) ; *ṭṛâya* « frais, tendres », pl. de *ṭə́ṛė* < cl. *ṭarîyu*ⁿ ($\sqrt{ṭ\text{-}r\text{-}w}$) ; *nʾ/qâya* « purs », pl. de *nẹ́ʾ/qė* < cl. *naqîyu*ⁿ ($\sqrt{n\text{-}q\text{-}y}$), etc. Ces adjectifs pluriels s'emploient indifféremment avec des substantifs masculins ou des substantifs féminins.

d. — Enfin la forme *qtâla* sert de pluriel à un certain nombre de noms appartenant à des types différents. Ex. : *ʾnâta* « femelles » < cl. *ʾanâθā*, pl. de *ʾǘnta* (à côté de *ʾüntâyė*) < cl. *ʾúnθā*; *ḥbâla* « enceintes » < cl. *ḥabâlā*, pl. de *ḥóblė* < cl. *ḥúblā*; *ždâya* « chevreaux », pl. de *žẹ́dė* < cl. *žádyu*ⁿ; *itâma* « orphelins » < cl. *yatâmā*, pl. de *itîm* < cl. *yatîmu*ⁿ; *uʿâya* « vases, récipients », pl. de *wə́ʿė*, cf. cl. *wuʿâʾu*ⁿ; *zwâya* « angles » < cl. *zawâyā*, pl. de *zâuyė* < cl. *zâwiyatu*ⁿ, etc.

8° *qtâlė* < cl. *qatâli*ⁿ (*qatālîyu*) ou *qitâlatu*ⁿ.

a. — *qtâlė* < cl. *qatâli*ⁿ (ou *qatālîyu*). Comme en classique, cette forme sert de pluriel à un grand nombre de substantifs singuliers de types différents, notamment des types *qátl* < cl. *qátlu*ⁿ et *qátlė* < *qátlatu*ⁿ. Ex. : *ʾṛâḍė* « terres » < cl. *ʾarâḍi*ⁿ, pl. de *ʾáṛḍ* < cl. *ʾárḍu*ⁿ; *ʾhâlė* « habitants, familles » < cl. *ʾahâli*ⁿ, pl. de *ʾáhl* < cl. *ʾáhlu*ⁿ; *ʾ/qhâwė* « café, maisons où l'on boit le café », pl. de *ʾ/qáhwė* « café, maison où l'on boit le café » < cl. *qáhwatu*ⁿ « vin » ; *ʾ/qnânė* « bouteilles » < cl. *qanâni*ⁿ (ou *qanānîyu*), pl. de *ʾ/qannînė* < cl. *qinnînatu*ⁿ; *kṛâsė* « chaises, sièges » < cl. *karâsi*ⁿ (ou *karāsîyu*), pl. de *kǘrsė* < cl. *kursîyu*ⁿ; *bṛânė* « petits vases de terre » < cl. *barâni*ⁿ (*barānîyu*), pl. de *bö́rnîyė* < cl. *barnîyatu*ⁿ; *ṣwânė* « plateaux, grands plats » < cl. *ṣawânī*, pl. de *ṣīnîyė* (à côté de *ṣai̯nîyė*), cf. cl. *ṣīnîyu*ⁿ « (porcelaine de) Chine » ; *ʾsâmė* « noms » < cl. *ʾasâmi*ⁿ (ou *ʾasāmîyu*), pl. de *ʾẹ́sm* < cl. *ísmu*ⁿ; *ʾ/qṛâmė* « troncs, chicots d'une dent, d'un arbre » < **qarâmi*ⁿ, pl. de *ʾ/qö́rmė* < syr. *qurmā̄* (du grec κορμός); *ṣfârė* « loriots, oiseaux au plumage jaune » < **ṣafâri*ⁿ, pl. de *ṣöfrâyė*, cf. cl. *ṣufārîyatu*ⁿ, etc. Cette catégorie de pluriels est une des plus vivantes et des plus usitées à Kfárʿabîda.

b. — *qtâlė* < cl. *qitâlatu*ⁿ. Comme en classique, cette forme sert de pluriel à un tout petit nombre de substantifs singuliers des types *qátal* < cl. *qátalu*ⁿ et *qâtẹl* < cl. *qâtilu*ⁿ. Ex. : *ḥžâṛa* « pierres » < cl. *ḥižâratu*ⁿ, pl. de *ḥážaṛ* < cl. *ḥážaru*ⁿ; *fʿâlė* « ouvriers » (cf. cl. *fáʿalatu*ⁿ), pl. de *fâʿẹl* < cl. *fâʿilu*ⁿ. Cette catégorie est très peu nombreuse à Kfárʿabîda et ne possède pour ainsi dire que ces deux exemples.

9° *qẹ́tlė* < cl. *qítlatu*ⁿ.

Cette forme de pluriel, assez usitée en classique, a presque complètement disparu à Kfárʿabîda et n'est représentée que par *ʾẹ́ḫwė* « frères » < cl. *ʾíḫwatu*ⁿ, pl. de *ʾáḫ*, plus souvent *ḫái*(*i*), cf. cl. *ʾáḫu*ⁿ. Il en est de même des formes plurielles classiques *qitalatu*ⁿ, *qatalatu*ⁿ et *qutalatu*ⁿ qui, sauf la dernière représentée encore par *ʾ/qóḍa* « juges » < cl. *quḍâtu*ⁿ (1), n'ont laissé aucune trace comme formes plurielles dans notre parler.

10° *qtûlė* < cl. *qutûlatu*ⁿ.

Cette forme de pluriel, très peu usitée en classique, est au contraire très vivante dans notre parler et tend à prendre dans beaucoup de cas la place de la forme *qtûl* < cl. *qutûlu*ⁿ (2). Elle appartient aux substantifs qui sont, au singulier, des types *qátl* < cl. *qátlu*ⁿ et *qẹ́tl* < cl. *qítlu*ⁿ. Ex. : *ʿmûmė* « oncles paternels » < cl. *ʿumûmatu*ⁿ, pl. de *ʾám*ᵐ < cl. *ʿámmu*ⁿ ; *bḥûṛa* « mers », cf. cl. *buḥûru*ⁿ, pl. de *báḥr* < cl. *báḥru*ⁿ ; *nhûṛa* « fleuves », cf. cl. *nuhûru*ⁿ, pl. de *náhr* < cl. *náhru*ⁿ ; *bnûkė* « bancs, banques », cf. néo-cl. *bunûku*ⁿ, pl. de *bánk* < néo-cl. *bánku*ⁿ ; *žsûṛa* « ponts, poutres qui soutiennent les solives », cf. cl. *žusûru*ⁿ, pl. de *žẹ́sr* < cl. *žísru*ⁿ ; *nmûṛa* « panthères » < cl. *numûratu*ⁿ, pl. de *nómr* < cl. *nímru*ⁿ ; *shûmė* « actions (dans une compagnie financière) », cf. cl. *ʾáshumu*ⁿ, pl. de *sáhm* < cl. *sáhmu*ⁿ « part, sort, flèche » ; *ḥmûlė* « charges » < cl. *ḥumûlatu*ⁿ, pl. de *ḥóml* < cl. *ḥímlu*ⁿ ; *ḫṣûmė* « adversaires », cf. cl. *ḫuṣûmu*ⁿ, pl. de *ḫṓṣm* < cl. *ḫáṣmu*ⁿ ; *bnûdė* « chapitres, baudriers », cf. néo-cl. *bunûdu*ⁿ, pl. de *bánd* < néo-cl. *bándu*ⁿ ; *nsûṛa* « aigles », cf. cl. *nusûru*ⁿ, pl. de *nẹ́sr* < cl. *násru*ⁿ ; *mḫûlė* « leviers », pl. de *mṓḫl* < syr. *muχlā* (de grec μοχλός) ; etc.

11° *ʾqtâl* (*ʾẹqtâl*) < cl. *ʾaqtâlu*ⁿ (3).

Cette forme (*qtâl*) représente le classique *ʾaqtâlu*ⁿ avec chute régulière du *ʾa-* de la première syllabe (cf. p. 5). Comme en classique, elle est très vivante à Kfárʿabîda et sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs masculins singuliers.

a. — *qtâl* est le pluriel d'un grand nombre de substantifs des types *qẹ́tl* < cl. *qátlu*ⁿ, *qátẹl* < cl. *qátalu*ⁿ, *qṹtl* < cl. *qútlu*ⁿ, *qẹ́tl* < cl. *qítlu*ⁿ. Ex. : *ktâf* « épaules » < cl. *ʾaktâfu*ⁿ, pl. de *kẹ́tf* < cl.

(1) Pl. de *ʾ/qâḍė* < cl. *qâḍi*ⁿ ($\sqrt{q\text{-}ḍ\text{-}y}$).

(2) Sans doute parce que *qtûl* est couramment dans le parler une forme de nom d'action ou d'adjectif. Il y a ici tendance à la différenciation et spécialisation morphologique.

(3) Cette forme et la forme suivante sont les seules parmi toutes celles du pluriel interne non pourvues de suffixes à présenter, en classique, un préfixe en même temps qu'un vocalisme propre.

kítfu^{n}; *fḍâḷ* «bienfaits» < **ʾafḍâlu*^{n}, pl. de *fáḍḷ* < cl. *fáḍlu*^{n}; *ulâd* «enfants» < cl. *ʾau̯lâdu*^{n}, pl. de *wálęd* < cl. *wáladu*^{n}; *ẏnâm* «moutons» < cl. *ʾaẏnâmu*^{n}, pl. de *ẏánęm* < cl. *ẏánamu*^{n}; *nṣâṣ* «moitiés», cf. cl. *ʾanṣâfu*^{n}, pl. de *nṓṣ*^{s}, cf. cl. *núṣfu*^{n}; *rwâḥ* «âmes, souffles» < cl. *ʾarwâḥu*^{n}, pl. de *rûḥ* < cl. *rûḥu*^{n}; *ʿwâd* «morceaux de bois» < cl. *ʾaʿwâdu*^{n}, pl. de *ʿûd* < cl. *ʿûdu*^{n}; *ṣṛâṛ* «secrets» < cl. *ʾasrâru*^{n}, pl. de *ṣöṛ*^{ṛ} < cl. *sírru*^{n}; *ʿyâd* «fêtes» < cl. *ʾaʿyâdu*^{n}, pl. de *ʿîd* < cl. *ʿîdu*^{n}; etc. Cependant les classiques *ʾai̯yâmu*^{n} «jours» et *ʾašyâʾu* «choses», pl. de *yáu̯mu*^{n} et *šái̯ʾu*^{n}, sont à Kfárʿabîda *ʾīyâm* et *ʾę́šya* avec maintien du *hamza* initial. La conservation du ʾ (qui partout ailleurs est tombé) s'explique pour *ʾīyâm*[1] par le fait qu'il s'agit d'une diphtongue qui se réduit, à la suite d'une dissimilation vocalique, devant la syllabe longue accentuée subséquente. Pour ce qui est de *ʾę́šya*, il faut remarquer que ʾ, étant en syllabe accentuée après l'abrègement régulier de la syllabe finale et se trouvant de plus en syllabe fermée, a été «consolidé». A partir de ce moment, d'après les lois phonétiques reconnues pour le parler, il ne pouvait plus tomber.

b. — La forme *qtâl* < cl. *ʾaqtâlu*^{n} sert également de pluriel à un certain nombre d'adjectifs généralement des types *qtîl* < cl. *qatîlu*^{n}[2], *qâtęl* < cl. *qâtilu*^{n} et *qū́tl* < cl. *qútlu*^{n}. Ex. : *ḥbâb* «amis» < cl. *ʾaḥbâbu*^{n}, pl. de *ḥbîb* < cl. *ḥabîbu*^{n}; *ṣḥâb* «compagnons» < cl. *ʾaṣḥâbu*^{n}, pl. de *ṣâḥęb* < cl. *ṣâḥibu*^{n}; *ḥṛâṛ* «francs, purs» < cl. *ʾaḥrâru*^{n}, pl. de *ḥū́ṛ*^{ṛ} < cl. *ḥúrru*^{n}; *ʾę́ʿda* (à côté de *ʿę́da*) «ennemis» < cl. *ʾaʿdâʾu*, pl. de *ʿdú* < cl. *ʿadûwu*^{n}; etc.

12° *ʾę́qtǫl* < cl. *ʾáqtulu*^{n}.

Cette forme de pluriel, très usitée en classique, a presque complètement disparu du parler de Kfárʿabîda et n'est plus actuellement représentée que par très peu d'exemples dont l'emploi lui-même devient de plus en plus rare. Ainsi *ʾę́dṛǫʿ* «bras, coudées» < cl. *ʾáđruʿu*^{n}, pl. de *dṛâʿ* < cl. *đirâʿu*^{n}, est en train de céder la place au pluriel externe *dṛāʿât*; il en est de même de *ʾûžǫh* «visages» < cl. *ʾáu̯žuhu*^{n}, pl. de *wṓž*^{h} < cl. *wážhu*^{n}. Le mot a perdu en outre son sens primitif de «visage» et désigne aujourd'hui à Kfárʿabîda «des notables, des chefs» (exactement comme le cl. *wužûhu*^{n}); notre parler, pour exprimer l'idée au pluriel de «visage, page (de livre)», a créé la forme *užâh* (**ʾau̯žâhu*^{n} ou **wižâhu*^{n}).

13° *qtâtlė* < cl. *qatâtilatu*^{n}.

Cette forme est très vivante à Kfárʿabîda et sert de pluriel à

[1] Cf. *ʾītâm* «orphelins» < cl. *ʾai̯tâmu*^{n}.

[2] Lorsque le type *qatîlu*^{n} n'a pas le sens nettement passif.

un grand nombre de singuliers ayant généralement plus de trois consonnes.

a. — La forme *qtâtlė* est le pluriel d'un certain nombre de substantifs masculins (singuliers) généralement de provenance étrangère. Ex. : *flâsfė* «philosophes» < cl. *falâsifatu*ⁿ, pl. de *fai̯lsûf* < cl. *fai̯lasûfu*ⁿ; *mlâfnė* «docteurs» < néo-cl. *malâfiantu*ⁿ, pl. de *mölfân* < néo-cl. *milfânu*ⁿ (syr. *malpā̆nā̆*), *mlâikė* «anges» < cl. *malâ'ikatu*ⁿ, pl. de *mlâk* (**malâku*ⁿ), cf. cl. *mál'aku*ⁿ; *bṭâṛsė* «les Pierre», pl. de *bṓṭṛọs* < néo-cl. *búṭrusu*; *sṛâs'/qa* < néo-cl. *sarâsiqatu*ⁿ, pl. de *sṹrsọq* (nom d'une grande famille de Beyrouth); etc. Cette forme est une des plus vivantes à Kfárʿabîda et sert de pluriel particulièrement aux noms propres.

b. — La forme *qtâtlė* est surtout le pluriel d'un très grand nombre de noms ethniques. Ex. : *mẏârbė* «Maghribins» < cl. *maẏâribatu*ⁿ, pl. de *mṓẏrbė* < cl. *maẏribîyu*ⁿ; *mwâṛnė* «Maronites» < néo-cl. *mawârinatu*ⁿ, pl. de *māṛûnė* < néo-cl. *mārūnîyu*ⁿ, de *mārûn* «Maron (nom d'un saint libanais qui a donné son nom aux habitants catholiques de la région)»; *byârtė* «habitants de Beyrouth» < néo-cl. *bayâritatu*ⁿ, pl. de *bai̯rûtė* < néo-cl. *bai̯rūtîyu*ⁿ; *btârnė* «habitants de Batroun», pl. de *batrûnė* < néo-cl. *batrūnîyu*ⁿ; etc. La plupart des noms désignant les habitants des villages libanais forment leur pluriel sur *qtâtlė*.

β. Pluriel interne sans indice suffixé ni morphème préfixé.

1° *qṹtl* < cl. *qútlu*ⁿ.

Cette forme est, comme en classique, le pluriel régulier des adjectifs qui sont au singulier du type *'áqtẹl* < cl. *'áqtalu* (fém. *qátla* < cl. *qatlâ'u*) et qui notent simplement les couleurs et les difformités physiques (sans aucune idée de comparaison). Elle est commune au masculin et au féminin. Ex. : *kṹḥl* «rougeâtres, azurés» < cl. *kúḥlu*ⁿ, pl. de *'ákḥal* < cl. *'ákḥalu*; *ḥómr* «rouges» < cl. *ḥúmru*ⁿ, pl. de *'áḥmaṛ* < cl. *'áḥmaru*; *sûd* «noirs» < cl. *sûdu*ⁿ, pl. de *'áswəd* < cl. *'áswadu*; *bìḍ* «blancs» < cl. *bîḍu*ⁿ, pl. de *'ábyaḍ* < cl. *'ábyaḍu*; *lû'/q* «courbés, tortus» (**luwqu*ⁿ > **lūqu*ⁿ), pl. de *'álwə'/q* < cl. *'álwaqu* «sot»; etc. Cette forme est encore assez vivante dans notre parler.

2° *qọ́tọl* < cl. *qútulu*ⁿ.

Cette forme, qui servait de pluriel en classique à un grand nombre de substantifs et d'adjectifs de types divers au singulier, est en train de disparaître dans notre parler où elle n'est plus actuellement représentée que par très peu d'exemples, tels

que : *ḳṓṭọb* «livres» < cl. *kútubu*ⁿ, pl. de *ktâb* < cl. *kitâbu*ⁿ ; *mṓdọn* «villes» < cl. *múdunu*ⁿ, pl. de *mdînè* < cl. *madînatu*ⁿ ; *sṓfọn*[1] «vaisseaux» < cl. *sufunu*ⁿ, pl. de *sfînè* < cl. *safînatu*ⁿ ; *ṭṓṛọ'/q* «chemins» < cl. *ṭúruqu*ⁿ, pl. de *ṭrî'/q* < cl. *ṭarîqu*ⁿ ; *rṓsọl* «apôtres, envoyés» < cl. *rúsulu*ⁿ, pl. de *rsûl* < cl. *rasûlu*ⁿ. — En dehors de ces exemples et de quelques autres d'ailleurs rares, notre parler a adopté, pour suppléer à la forme classique *qútulu*ⁿ, d'autres formes de pluriel. Ainsi en face des cl. *žúdudu*ⁿ «neufs» et *ʿúmudu*ⁿ «colonnes», pl. de *žadîdu*ⁿ et *ʿamûdu*ⁿ, on a à Kfárʿabîda les formes de pluriel *ždâd* < **židâdu*ⁿ et *ʿwāmîd* < **ʿawāmîdu*, etc.

La disparition presque complète de cette forme de pluriel fréquente en classique est peut-être due à la tendance que manifeste notre parler à éviter les syllabes ouvertes et à rechercher les syllabes fermées.

3° *qẹ́ṭẹl* < cl. *qítalu*ⁿ.

Cette forme sert de pluriel comme en classique à un certain nombre de substantifs féminins singuliers du type *qẹ́tlè* < cl. *qítlatu*ⁿ. Ex. : *sẹ́kẹk* «socs de charrues» < cl. *síkaku*ⁿ, pl. de *sẹ́kkè* < cl. *síkkatu* ; *'/qẹ́ṭaʿ* «fragments, pièces» < cl. *qíṭaʿu*ⁿ, pl. de *'/qṓṭʿa* < cl. *qíṭʿatu*ⁿ ; *ḫẹ́ṛab* «ruines» < cl. *ḫírabu*ⁿ, pl. de *ḫṓṛbè* < cl. *ḫírbatu*ⁿ ; *ḍáyẹʿ* «petits villages» < cl. *ḍíyaʿu*ⁿ, pl. de *ḍáiʿa* < cl. *ḍáiʿatu*ⁿ ; etc.

Bien qu'elle soit encore représentée par un certain nombre d'exemples, cette forme de pluriel est en train de disparaître à Kfárʿabîda et de céder la place à d'autres formes plus vivantes. La raison de cette disparition nous paraît être la même que pour la forme précédente (*qṓṭọl* < cl. *qútulu*ⁿ) et aussi pour la forme suivante (*qṹṭẹl* < cl. *qútalu*ⁿ), savoir la tendance de notre parler à éviter les syllabes ouvertes et à rechercher les syllabes fermées. C'est ce qui explique pourquoi presque tous les pluriels du type *qẹ́ṭẹl* < cl. *qítalu*ⁿ ont à Kfárʿabîda en face et à côté d'eux des pluriels externes en *-ât* < cl. *-ātu*ⁿ. On dit par ex. : *'/qṓṭʿât*, *ḫṓrbât*, à côté de *'/qẹ́ṭaʿ*, *ḫẹ́ṛab*, etc.

4° *qṹṭẹl* < *qútalu*ⁿ.

Cette forme moins fréquente à Kfárʿabîda qu'en classique sert de pluriel à un certain nombre de substantifs du type *qátlè* < cl. *qátlatu*ⁿ et surtout du type *qṹtlè* < cl. *qútlatu*ⁿ. Ex. : *'/qẹ́ṛa* «villages» < *qúra*ⁿ, pl. de *'/qáryè* < cl. *qáryatu*ⁿ ; *fúwaṭ* «serviettes» < cl. *fúwaṭu*ⁿ, pl. de *fûṭa* < cl. *fûṭatu*ⁿ ; *ʿúlẹb* «boîtes» < cl. *ʿúlabu*ⁿ,

[1] A côté de *sfâyẹn* et *sfînât*, qui désignent surtout «des morceaux de viande, de poulet (sans os)» ou encore «des coins pour fendre le bois ou les pierres».

pl. de *ʿúlbė* < cl. *ʿúlbatu*ⁿ ; *rűtęb* « cérémonies » < cl. *rútabu*ⁿ, pl. de *rűtbė* < cl. *rútbatu*ⁿ ; *kűlęl* « billes, boulets », pl. de *kűllė* < turc *gullė* « boulets » ; *főṛaṣ* « occasions, vacances » < cl. *fúraṣu*ⁿ, pl. de *főṛṣa* < cl. *fúrṣatu*ⁿ ; etc. Tous ces substantifs ont également un pluriel externe formé à l'aide du suffixe *-ât*.

5° *qátęl* < cl. *qátalu*ⁿ.

Comme en classique, cette forme est le pluriel d'un tout petit nombre de substantifs du type *qátlė* < cl. *qátlatu*ⁿ (ou *qátalatu*ⁿ). Ex. : *bákaṛ* « poulies » < cl. *bákaru*ⁿ, pl. de *bákṛa* < cl. *bákratu*ⁿ ; *ḥálę'/q* « anneaux, pendants d'oreilles » < cl. *ḥálaqu*ⁿ, pl. de *ḥál'/qa* < cl. *ḥálqatu*ⁿ ; etc. Dans cette petite catégorie de substantifs le pluriel externe à suffixe *-ât* < cl. *-ātu*ⁿ est également usité par notre parler (souvent même par le classique) ; on dit p. ex. : *ḥal'/qât*[1] < cl. *ḥalaqâtu*ⁿ à côté de *ḥálę'/q* < cl. *ḥálaqu*ⁿ, etc. C'est au pluriel externe en *-ât* qu'on donne actuellement la préférence.

6° *qtâl* < cl. *qitâlu*ⁿ (cf. *'aqtâlu*ⁿ, p. 216).

La forme dialectale *qtâl* est le représentant régulier du classique *qitâlu*ⁿ ; comme ce dernier, elle sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs et d'adjectifs de types divers au singulier.

a. — Comme en classique, *qtâl* < cl. *qitâlu*ⁿ est le pluriel de plusieurs substantifs des types *qátl* < cl. *qátlu*ⁿ, *qętl* < cl. *qítlu*ⁿ, *qűtl* < cl. *qútlu*ⁿ, *qátọl* < cl. *qátulu*ⁿ, *qátlė* < cl. *qátlatu*ⁿ, *qűtlė* < cl. *qútlátu*ⁿ, *qátęl* < cl. *qatalu*ⁿ et *qátlė* < cl. *qatalatu*ⁿ. Ex. : *bḥâṛ* « mers » < cl. *biḥâru*ⁿ, pl. de *báḥr* < cl. *báḥru*ⁿ ; *tyâb* (à côté de *twâb*) « habits » < cl. *θiyâbu*ⁿ, pl. de *táu̯b* < cl. *θáu̯bu*ⁿ ; *dyâṛ* « maisons » < cl. *diyâru*ⁿ, pl. de *dâṛ* < cl. *dâru*ⁿ ; *dyâb* « loups » < cl. *ḏi'âbu*ⁿ, pl. de *dîb* < cl. *ḏi' bu*ⁿ ; *rmâḥ* « lances » < cl. *rimâḥu*ⁿ, pl. de *rómḥ* < cl. *rúmḥu*ⁿ ; *mḫâḫ* « cervelles, têtes » < cl. *miḫâḫu*ⁿ, pl. de *möḫ* < cl. *múḫḫu*ⁿ ; *ržâl* « hommes » < cl. *rižâlu*ⁿ, pl. de *rážulu*ⁿ, singulier remplacé dans le parler par *ṛöžžâl* ; *ḫyâm* « tentes » < cl. *ḫiyâmu*ⁿ, pl. de *ḫái̯mė* < cl. *ḫái̯matu*ⁿ ; *slâl* « grands paniers » < cl. *silâlu*ⁿ « paniers à parfums », pl. de *sál'* < cl. *sállu*ⁿ ; *ḍyâʿ* « villages » < cl. *ḍiyâʿu*ⁿ, pl. de *ḍái̯ʿa* < cl. *ḍái̯ʿatu*ⁿ ; *žbâl* « montagnes » < cl. *žibâlu*ⁿ, pl. de *žábəl* < cl. *žábalu*ⁿ ; *r'/qâb* « cous » < cl. *riqâbu*ⁿ, pl. de *rá'/qbė* < cl. *ráqabatu*ⁿ ; *rkâb* « genoux » (opp. cl. *rúkabu*ⁿ), pl. de *rűkbė* < cl. *rúkbatu*ⁿ ; etc.

b. — La forme *qtâl* est également le pluriel d'un très grand nombre d'adjectifs (singuliers) du type *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ, lorsque

[1] Se dit de plusieurs paires de pendants d'oreilles.

ceux-ci ont simplement le sens de positifs (non passifs). Ex.: *zỳâṛ* «petits» < cl. *ṣiỳâru*ⁿ, pl. de *zỳîr* < cl. *ṣaỳîru*ⁿ; *mlâḥ* «bons» < cl. *milâḥu*ⁿ, pl. de *mlîḥ* < cl. *maliḥu*ⁿ; *ktâṛ* «nombreux», pl. de *ktîr* < *kaθîru*ⁿ; etc. Cette catégorie est extrêmement vivante à Kfárʿabîda et dans tout le Liban.

Quant aux adjectifs singuliers des types *qátlu*ⁿ, *qatlânu*ⁿ, etc., qui formaient en classique leur pluriel sur *qitâlu*ⁿ, ils ont à Kfárʿabîda un pluriel externe en *-în;* p. ex., en face des pluriels cl. *ṣiʿâbu*ⁿ «difficiles» et *ʿiṭâšu*ⁿ «altérés», pl. de *ṣáʿbu*ⁿ et *ʿaṭšânu*ⁿ, notre parler a les formes *ṣaʿbîn* et *ʿöṭšānîn*, etc.

7° *qtûl* < cl. *qutûlu*ⁿ.

Bien qu'elle perde du terrain au profit de la forme *qtûlé* < cl. *qutûlatu*ⁿ (cf. plus haut, p. 216), la forme *qtûl* est encore très vivante à Káfrʿabîda.

a. — Comme en classique, *qtûl* sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs singuliers du type *qátl* < cl. *qátlu*ⁿ. Ex.: *šhûr* «mois» < cl. *šuhûru*ⁿ, pl. de *šáhr* < cl. *šáhru*ⁿ; *ʿyûb* «défauts» < cl. *ʿuyûbu*ⁿ, pl. de *ʿáib* < cl. *ʿáibu*ⁿ; *ʾqlûb* «cœurs» < *qulûbu*ⁿ, pl. de *ʾqálb* < cl. *qálbu*ⁿ; *ṣdûṛ* «poitrines» < cl. *ṣudûru*ⁿ, pl. de *ṣádṛ* < cl. *ṣádru*ⁿ; *ʿyûn* «yeux, sources» < cl. *ʿuyûnu*ⁿ, pl. de *ʿáin* < cl. *ʿáinu*ⁿ; *ždûd* «grands-pères» < cl. *žudûdu*ⁿ, pl. de *žéd*ᵈ < cl. *žáddu*ⁿ; etc.

b. — *qtûl* est également le pluriel d'un certain nombre de substantifs qui sont du type *qútl* < cl. *qútlu*ⁿ au singulier. Ex. : *žnûd* «soldats» < cl. *žunûdu*ⁿ, pl. de *žúndu*ⁿ remplacé à Kfárʿabîda par *žúndé* < cl. *žundîyu*ⁿ; *brûž* «tours» < cl. *burûžu*ⁿ, pl. de *bórž* < cl. *búržu*ⁿ; etc.

c. — Il sert de pluriel à quelques substantifs du type *qétl* < cl. *qítlu*ⁿ au singulier. Ex. : *ʾqdûr* «marmites» < cl. *qudûru*ⁿ, pl. de *ʾqódṛ* < cl. *qídru*ⁿ; *žlûd* «peaux» < cl. *žulûdu*ⁿ, pl. de *žéld* < cl. *žildu*ⁿ; *ʿlûm* «sciences» < cl. *ʿulûmu*ⁿ, pl. de *ʿélm* < cl. *ʿílmu*ⁿ; *bzûr* «graines» < cl. *buzûru*ⁿ, pl. de *bózr* < cl. *bízru*ⁿ; *ʾqrûd* «singes, démons» < cl. *qurûdu*ⁿ, pl. de *ʾqórd* < cl. *qírdu*ⁿ; etc.

On l'a vu (p. 216), plusieurs substantifs du type *qétl* < cl. *qítlu*ⁿ, qui formaient en classique leur pluriel sur *qutûlu*ⁿ, forment à Kfárʿabîda leur pluriel sur *qtûlé* < cl. *qutûlatu*ⁿ : ainsi *žsûṛa* «ponts» en face du cl. *žusûru*ⁿ, pl. de *žésr* < cl. *žísru*ⁿ, etc.

d. — Enfin la forme *qtûl* sert de pluriel à un petit nombre de substantifs qui sont au singulier des types *qâtel* < cl. *qâtilu*ⁿ et *qátel* < cl. *qátalu*ⁿ. Ex. : *šhûd* «témoins» < cl. *šuhûdu*ⁿ, pl. de *šâhed* < cl. *šâhidu*ⁿ; *ʾsûd* «lions» < cl. *ʾusûdu*ⁿ, pl. de *ʾásed* < cl. *ʾásadu*ⁿ.

8° *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ.

Cette forme, déjà très peu usitée en arabe classique, est rare aussi à Kfárʿabîda et sert de pluriel à deux ou trois substantifs qui sont au singulier des types *qátl* < cl. *qátlu*ⁿ et *qtâl* < cl. *qitâlu*ⁿ. Ex. : *ʿbîd* « esclaves noirs » < *ʿabîdu*ⁿ, pl. de *ʿábd* < cl. *ʿabdu*ⁿ ; *ḥmîr* « ânes » < cl. *ḥamîru*ⁿ, pl. de *ḥmâṛ* < cl. *ḥimâru*ⁿ.

9° *qüttâl* < cl. *quttâlu*ⁿ.

La forme dialectale *qüttâl* est le représentant régulier du classique *quttâlu*ⁿ et sert de pluriel à un certain nombre d'adjectifs verbaux du type *qâṭęl* < cl. *qâṭilu*ⁿ. Ex. : *žühhâl* « ignorants » < cl. *žuhhâlu*ⁿ, pl. de *žâhęl* < cl. *žâhilu*ⁿ ; *sükkân* « habitants » < cl. *sukkânu*ⁿ, pl. de *sâkęn* < cl. *sâkinu*ⁿ ; *ḥöḍḍâṛ* « assistants » < cl. *ḥuḍḍâru*ⁿ, pl. de *ḥâḍəṛ* < cl. *ḥâḍiru*ⁿ ; *ṣönnâʿ* « apprentis, domestiques » < cl. *ṣunnâʿu*ⁿ, pl. de *ṣânęʿ* < cl. *ṣâniʿu*ⁿ « artisan, ouvrier » ; *nüwâb* « délégués » < cl. *nüwâbu*ⁿ, pl. de *nâyęb* < cl. *nâʾibu*ⁿ ; *šöṭṭâṛ* « habiles, malins » < cl. *šuṭṭâru*ⁿ, pl. de *šâṭəṛ* < cl. *šâṭiru*ⁿ ; etc. Cette catégorie est encore vivante à Kfárʿabîda.

La forme classique *qúttalu*ⁿ qui, on le sait, sert de pluriel aux adjectifs masculins et féminins des types *qâṭilu*ⁿ et *qâṭilatu*ⁿ (tandis que la forme *quttâlu*ⁿ appartient exclusivement aux adjectifs masculins), a complètement disparu de notre parler. Ainsi des deux formes classiques *ỳuiỳâbu*ⁿ et *ỳúiỳabu*ⁿ « absents », pl. de *ỳâʾibu*ⁿ, le parler de Kfárʿabîda n'a conservé que la première, soit *ỳīỳâb* (avec assimilation vocalique de *ui̯* en *ii̯* et réduction de *ii̯* en *ī*), etc.

10° *qwâṭęl* < cl. *qawâṭilu* [1].

Comme en classique, cette forme est très vivante dans notre parler et sert de pluriel à un grand nombre de substantifs singuliers.

a. — La forme *qwâṭęl* est le pluriel d'un grand nombre de substantifs masculins (singuliers) du type *qâṭęl* < cl. *qâṭilu*ⁿ ou *qâṭalu*ⁿ. Ex. : *ḫwâṭęm* « bagues » < cl. *ḫawâṭimu*, pl. de *ḫâṭęm* < cl. *ḫâṭamu*ⁿ ou *ḫâṭimu*ⁿ ; *ʾ/qwâlęb* « formes de souliers » < cl. *qawâlibu*, pl. de *ʾ/qâlęb* < cl. *qâlabu*ⁿ ou *qâlibu*ⁿ ; *ṭwâbəʾ/q* « étages » < cl. *ṭawâbiqu* « poêles », pl. de *ṭâbəʾ/q* < cl. *ṭâbaqu*ⁿ ; *šwâręb* « moustaches » < cl. *šawâribu*, pl. de *šâręb* < cl. *šâribu*ⁿ ; *swâḥęl* « rivages (de la mer) » < cl. *sawâḥilu*, pl. de *sâḥęl* < cl. *sâḥilu*ⁿ ; *žwânęḥ* « ailes » < cl. *žawâniḥu*, pl. de *žânęḥ* < cl. *žâniḥu*ⁿ « côte » ; etc. Cette catégorie est encore assez vivante dans notre parler.

[1] Dans cette forme, la semi-voyelle *w* n'appartient pas à la racine. Cf. le *w* = *u̯* infixe de certains thèmes verbaux, p. 194.

b. — La forme *qwâṭęl* est également le pluriel d'un certain nombre de substantifs féminins singuliers du type *qâtlė* < cl. *qâtilatu*ⁿ. Ex. : *ʾ/qwânęs* « gésiers » < cl. *qawânisu*, pl. de *ʾ/qânsa* < cl. *qânisatu*ⁿ ; *zwâʿę̣ʾ/q* « foudres » < cl. *ṣawâʿiqu*, pl. de *zâʿʾ/qa* < cl. *ṣâʿiqatu*ⁿ ; *ḥwâḍəṛ*[1] « ce qu'il y a de prêt » < cl. *ḥawâḍiru*, pl. de *ḥâḍra* < cl. *ḥâḍiratu*ⁿ ; *ʿwâlęm* « chanteuses de café-concert » < **ʿawâlimu*[2] ; *ḥwâdęs* « malheurs » < cl. *ḥawâdiθu* « choses nouvelles », pl. de *ḥâdsė* « accident, dispute » < cl. *ḥâdiθatu*ⁿ ; etc.

Remarque. — La forme *qwâṭęl* < cl. *qawâtilu* est, on le sait, *qwâtė* < cl. *qawâtiⁿ*, lorsqu'elle sert de pluriel à des singuliers provenant des racines *tertiae w, y* ou *ʾ*. Ex. : *swâʾ/qė* « ruisseaux » < cl. *sawâqiⁿ*, pl. de *sâʾ/qyė* < cl. *sâqiyatu*ⁿ $(\sqrt{s\text{-}q\text{-}y})$; *ṣwârė* « mâts » < cl. *ṣawâriⁿ*, pl. de *ṣârė* < cl. *ṣâriⁿ* $(\sqrt{ṣ\text{-}r\text{-}y})$; *dwâʿė* « imprécations » (cf. cl. *daʿwâtu*ⁿ), pl. de *dáʿwė* < cl. *dáʿwatu*ⁿ $(\sqrt{d\text{-}ʿ\text{-}w})$; *ḫwâbė* « grandes jarres » < **ḫawābìyu* < cl. *ḫawâbiʾu*, pl. de *ḫâbyė* < cl. *ḫâbiʾatu*ⁿ $(\sqrt{ḫ\text{-}b\text{-}ʾ})$; etc.

11° *qtâyęl* < cl. *qatâʾilu*[3].

Comme en classique, cette forme sert de pluriel généralement aux substantifs féminins (singuliers) dont la première ou la deuxième syllabe contient une voyelle longue. Ex. : *ʿžâyęz* « vieilles femmes » < cl. *ʿažâʾizu*, pl. de *ʿžâz* < cl. *ʿažûzu*ⁿ $(\sqrt{ʿ\text{-}ž\text{-}z})$; *ʿžâyęb* « miracles » < cl. *ʿažâʾibu*, pl. de *ʿžibė* < cl. *ʿažibatu*ⁿ $(\sqrt{ʿ\text{-}ž\text{-}b})$; *ẏṛâyęb* « choses étranges, faits extraordinaires » < cl. *ẏarâʾibu*, pl. de *ẏrìbė* < cl. *ẏarìbatu*ⁿ $(\sqrt{ẏ\text{-}r\text{-}b})$; *ʿmâyęr* « constructions », pl. de *ʿmâṛa* < cl. *ʿimâratu*ⁿ $(\sqrt{ʿ\text{-}m\text{-}r})$; *ʿṛâyęs* « épouses » < cl. *ʿarâʾisu*, pl. de *ʿrûs* < cl. *ʿarûsu*ⁿ $(\sqrt{ʿ\text{-}r\text{-}s})$; *ṣḥâyęf*[4] « belles actions » < cl. *ṣaḥâʾifu* « pages, feuillets d'un livre », pl. de cl. *ṣaḥîfatu*ⁿ, inusité à Kfárʿabîda, $(\sqrt{ṣ\text{-}ḥ\text{-}f})$; *mtâyęl* « leçons », pl. de *mtìlė*, cf. cl. *muθâlatu*ⁿ « supériorité » $(\sqrt{m\text{-}θ\text{-}l})$; *ṣʾ/qâyęl* « échafaudages » < néo-cl. *ṣaqâʾilu*, pl. de *ṣʾ/qâlė* < néo-cl. *ṣiqâlatu*ⁿ (ital. *scala*) ; *ʾ/qwâyęm* « membres des animaux, listes » < cl. *qawâʾimu*, pl. de *ʾ/qâimė* < cl. *qâʾimatu*ⁿ $(\sqrt{q\text{-}w\text{-}m})$; *ḥwâyęž* « effets, bagages » < cl. *ḥawâʾižu*, pl. de *ḥâžė*

[1] Employé uniquement dans le sens de « ce qui est présent, prêt » comme dans *žəb mn-ęl-ḥwâḍəṛ* « apporte de ce qu'il y a, des choses qui se trouvent en ce moment », phrase que dit l'hôte à celui qui lui offre l'hospitalité ou le voyageur à l'hôtelier.

[2] Ce mot récemment emprunté (probablement au dialecte d'Égypte) ne possède pas de singulier à Kfárʿabîda.

[3] Ici la consonne ʾ devenue *y* à Kfárʿabîda n'appartient pas à la racine primitive. C'est un infixe.

[4] Cf. *bösḥâifu* « qu'il vive ! », litt. « oh ! ses belles actions ! », pour cl. *bi* + *ṣaḥâʾifi-hi*.

< cl. *ḥâžatu*ⁿ ($\sqrt{ḥ\text{-}w\text{-}ž}$); etc. Cette catégorie est encore très vivante dans notre parler.

12° *qtâlęl* < cl. *qatâlilu*.

Comme en classique, cette forme sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs quadrilitères masculins ou féminins (singuliers) de types différents. Ex. : *dṛâhęm* « monnaies d'argent » < cl. *darâhimu*, pl. de *dęrhęm* < cl. *dírhamu*ⁿ; *blâbəl* « rossignols (oiseau), toupies » < cl. *balâbilu*, pl. de *bŏlbọl* < cl. *búlbulu*ⁿ; *žwâhęr* « perles » < cl. *žawâhiru*, pl. de *žáuhṛa*, cf. cl. *žáuharu*ⁿ; *šnâbəl* « mesures qui contiennent six ou huit *medd* », pl. de *šómbọl*; *ʾ/qlâʾ/qəl* « troubles », pl. de *ʾ/qálʾ/qlė* < cl. *qálqalatu*ⁿ; *ỳṛâbəl* « cribles, blutoirs », cf. cl. *ỳarābîlu*, pl. de *ỳárbəl*, cf. cl. *ỳirbâlu*ⁿ; *dfâdęʿ* « grenouilles » < cl. *ḍafâdiʿu*, pl. de *dáfdʿa* < cl. *ḍáfdaʿatu*ⁿ; *snâsęl* « chaînes » < cl. *salâsilu*, pl. de *sęnslė* < cl. *silsilatu*; *ʿnâbər* « cales » < cl. *ʿanâbiru*, pl. de *ʿámbaṛ* « (cale), ambre gris » < cl. *ʿánbaru*ⁿ; etc. Cette catégorie est encore bien vivante dans notre parler. Elle sert à donner des pluriels aux emprunts de date récente. Ex. : *ʾ/qnâṣəl* « consuls », pl. de *ʾ/qónṣọl* « consul, etc.

13° *mqâtęl* < cl. *maqâtilu* [1].

a. — Comme en classique, la forme *mqâtęl* sert de pluriel aux substantifs singuliers (masculins ou féminins) qui désignent l'instrument au moyen duquel se fait l'action ou qui indiquent le temps et le lieu où l'on fait une chose. Sur la formation de ces substantifs, cf. plus loin, p. 228. Ex. : *mdâręs* « collèges, écoles » < cl. *madârisu*, pl. de *mádrsė* < cl. *mádrasatu*ⁿ ($\sqrt{d\text{-}r\text{-}s}$); *mṛâkęb* « bateaux » < cl. *marâkibu*, pl. de *márkęb* < cl. *márkabu*ⁿ $\sqrt{r\text{-}k\text{-}b}$); *mṛâwəḥ* « éventails » < cl. *marâwiḥu*, pl. de *máruḥa*, cf. cl. *mírwaḥatu*ⁿ $\sqrt{r\text{-}w\text{-}ḥ}$); etc.

mqâtęl < cl. *maqâtilu* prend l'aspect *mqâtė* < cl. *maqâtiⁿ* lorsqu'il sert de pluriel à des substantifs appartenant à des verbes *tertiae w, y* ou ʾ. Ex. : *mžârė* « canaux » < cl. *mažâriⁿ*, pl. de *mážṛa* [2] < cl. *mážra*ⁿ ($\sqrt{ž\text{-}r\text{-}y}$); *mkâwė* « fers à repasser » < cl. *makâwiⁿ*, pl. de *mökwâyė* (à côté de *mŏkwė*), cf. cl. *mikwâtu*ⁿ ($\sqrt{k\text{-}w\text{-}y}$); *mʿânė* « significations » < cl. *maʿâniⁿ*, pl. de *mŏʿna* < cl. *máʿnaⁿ* ($\sqrt{ʿ\text{-}n\text{-}y}$); *mʾ/qâlė* « poêles à frire » < cl. *maqâliⁿ*, pl. de *mŏʾ/qlė* < cl. *míqla*ⁿ ($\sqrt{q\text{-}l\text{-}w}$); etc.

[1] Dans cette forme, comme dans les formes de singulier auxquelles elle sert de pluriel, la consonne *m* n'appartient naturellement pas à la racine.

[2] Moins fréquent que *mŏžrė*.

b. — La forme *mqâtęl* est également le pluriel d'un tout petit nombre de substantifs (singuliers) ayant comme première consonne un *m* préfixe et ne présentant pas le sens caractéristique des précédents. Ex. : *mṣâyęb* « malheurs » < cl. *maṣâ'ibu*, pl. de *mṣîbė* < cl. *maṣîbatu*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}w\text{-}b}$); *mḫâwəf* « peurs », pl. de *mḫâfė* < cl. *maḫâfatu*ⁿ ($\sqrt{ḫ\text{-}w\text{-}f}$); *mṛâžęl* « menaces, hâbleries, bluff », pl. de *máržlė* ($\sqrt{r\text{-}ž\text{-}l}$).

14° *'qâtęl* < cl. *'aqâtilu* (1).

Cette forme est le pluriel d'un petit nombre de noms ayant comme première consonne un ' n'appartenant pas à la racine. Ex. : *'kâbər* « grands, nobles » < cl. *'akâbiru*, pl. de *'ákbaṛ* < cl. *'ákbaru* « plus grand » ($\sqrt{k\text{-}b\text{-}r}$); *'sâwər* « bracelets » < cl. *'asâwiru*, pl. de cl. *'uswâru*ⁿ (inusité à Kfárʿabîda) ($\sqrt{s\text{-}w\text{-}r}$); *'yâdė* « mains » < cl. *'ayâdi*ⁿ, pl. du pl. cl. *'áidi*ⁿ (inusité dans notre parler), pl. de cl. *yádu*ⁿ, dial. *yad*ᵈ. Cette catégorie n'est plus vivante à Kfárʿabîda.

15° *qatātîl* < cl. *qatālîlu*.

La forme *qtālîl* est le représentant régulier du classique *qatālîlu* et sert de pluriel à un très grand nombre de substantifs, généralement quadrilitères, dont la deuxième syllabe contient toujours une voyelle longue. Ex. : *ṣlāṭîn* « sultans » < cl. *salāṭînu*, pl. de *ṣölṭân* < cl. *sulṭânu*ⁿ; *žmāhîr* « multitudes » < cl. *žamāhîru*, pl. de *žamhûr* < cl. *žumhûru*ⁿ; *'/qnādîl* « lampes » < cl. *qanādîlu*, pl. de *'/qandîl* le; < cl. *qindîlu*ⁿ; *šyāṭîn* « démons » <cl. *šayāṭînu*, pl. de *šīṭân* < cl. *šaiṭânu*ⁿ; *dbābîr* « frelons », pl. de *dabbûr* < syr. *debbūrā̈*; etc.... Cette catégorie est une des plus fréquentes et des plus vivantes dans le parler de Kfárʿabîda comme dans tous les parlers libanais.

16° *mqātîl* < cl. *maqātîlu* (2).

Le dialectal *mqātîl* est, comme en classique, le pluriel d'un grand nombre de noms (participes ou substantifs) à initiale *m* préfixe. Ex. : *mfātîḥ* « clés » < cl. *mafātîḥu*, pl. de *moftâḥ* < cl. *miftâḥu*ⁿ ($\sqrt{f\text{-}t\text{-}ḥ}$); *mṛāsîl* « envoyés, messagers » < cl. *marāsîlu* « qui marchent vite (chameaux) », pl. de *mōrsâl* < cl. *mirsâlu*ⁿ ($\sqrt{r\text{-}s\text{-}l}$ « marcher vite »); *mšāwîr* « voyages, courses » < cl. *mašāwîru* « lieux où l'on expose les chevaux », pl. de *mòšwâṛ* < cl. *mišwâru*ⁿ

(1) Dans cette forme le *hamza* initial qui existe également dans les formes du singulier, n'appartient pas primitivement à la racine.

(2) Comme dans la forme *mqâtęl* < cl. *maqâtilu* la consonne *m* est un élément formatif.

($\sqrt{š\text{-}w\text{-}r}$); *mnāḫîr* «narines, nez» < cl. *manāḫîru*, pl. de *manḫûr* (à côté de *mönḫâr*) < cl. *manḫûru*^{n} ($\sqrt{n\text{-}ḫ\text{-}r}$); *mnāʾ/qîr* «becs d'oiseau» < cl. *manāqîru*, pl. de *mönʾ/qâr* < cl. *minqâru*^{n} ($\sqrt{n\text{-}q\text{-}r}$); *mʿālîm* «honoraires des clercs», pl. de *maʿlûm* < cl. *maʿlûmu*^{n} «connu» ($\sqrt{ʿ\text{-}l\text{-}m}$); etc. Cette catégorie est encore très vivante à Kfárʿabîda.

17° *qwātîl* < cl. *qawātîlu* [1].

Cette forme est à Kfárʿabîda le pluriel de tous les substantifs masculins ou féminins singuliers des types *qātûl* < cl. *qātûlu*^{n} et *qātûlé* < cl. *qātûlatu*^{n}. Ex. : *ṭwāḥîn* «moulins» < cl. *ṭawāḥînu*, pl. de *ṭāḥûn* < cl. *ṭāḥûnu*^{n} ($\sqrt{ṭ\text{-}ḥ\text{-}n}$); *šwāhîʾ/q* «coqueluches», pl. de *šāhûʾ/q* ($\sqrt{š\text{-}h\text{-}q}$ «sangloter, râler»); *ʾ/qwāmîʿ*, pl. de *ʾ/qāmûʿ* «tout ce qui s'élève en cône, en pointe» ($\sqrt{q\text{-}m\text{-}ʿ}$); *ʿwāmîd* «colonnes, piliers», pl. de *ʿāmûd*, cf. cl. *ʿamûdu*^{n} ($\sqrt{ʿ\text{-}m\text{-}d}$); *bwātîr* «nattes de joncs», pl. de *bātûr* ($\sqrt{b\text{-}t\text{-}r}$); *bwārîd* «fusils», pl. de *bārûdé* ($\sqrt{b\text{-}r\text{-}d}$); *ḥwāṣîd* «moissonneurs», pl. de *ḥāṣûd*, cf. cl. *ḥâṣidu*^{n} ($\sqrt{ḥ\text{-}ṣ\text{-}d}$); etc. Cette catégorie est extrêmement vivante à Kfárʿabîda et prend tous les jours la place d'autres formes en train de disparaître.

18° *tqātîl* < cl. *taqātîlu* [2].

Comme en classique, cette forme est à Kfárʿabîda le pluriel d'un assez grand nombre de substantifs masculins ou féminins rattachés par le sens au IIe thème (*qattala*) des verbes trilitères et qui appartiennent aux types *tęqtîl* < cl. *taqtîlu*^{n} et *tęqtîlę* < cl. *taqtîlatu*^{n}. Ex. : *tṣāwîr* «images» < cl. *taṣāwîru*, pl. de *töṣwîra* < cl. *taṣwîratu*^{n} ($\sqrt{ṣ\text{-}w\text{-}r}$); *tḥālîl* «autorisations de mariage, dispenses ecclésiastiques pour un mariage», pl. de *tęḥlîlé*, cf. cl. *taḥlîlu*^{n} «action de dénouer» ($\sqrt{ḥ\text{-}l\text{-}l}$); *thālîl* «jubilations, allégresses», pl. de *tęhlîl* < cl. *tahlîlu*^{n} ($\sqrt{h\text{-}l\text{-}l}$); *tʿālîm* «enseignements, catéchisme» < cl. *taʿālîmu*, pl. de *tęʿlîm* < cl. *taʿlîmu*^{n} ($\sqrt{ʿ\text{-}l\text{-}m}$); etc.... Cette catégorie est encore assez vivante dans notre parler.

Conclusion générale sur les pluriels externes et internes.

Ici comme dans l'ensemble de son évolution, notre parler, conséquent avec lui-même, a marché vers la simplification.

[1] Dans cette forme la semi-voyelle *w* n'appartient pas à la racine; elle n'existait pas non plus dans les formes nominales correspondantes au singulier.

[2] Dans cette forme de pluriel le *t* initial n'appartient naturellement pas à la racine.

Il manifeste une tendance marquée à sacrifier ou à restreindre au profit du pluriel externe plusieurs formes du pluriel interne qui est considéré comme une des caractéristiques essentielles de l'arabe classique. En effet, parmi les nombreuses formes classiques de pluriel interne, les unes (en assez grand nombre) ont purement et simplement disparu à Kfárʿabîda, les autres sont en train de disparaître; d'autres enfin (les plus nombreuses) sont encore très vivantes et ont, avec les formes de pluriel externe, pris la place des formes disparues ou en train de disparaître.

En sens inverse, les deux formes (déjà classiques) de pluriel externe en *-în* et *-ât* non seulement ont été partout conservées à Kfárʿabîda, mais encore ont supplanté plusieurs des formes de pluriel interne; elles ont quelquefois même été greffées sur des pluriels internes pris sans doute pour des formes de singulier. L'erreur d'ailleurs est explicable, étant donné que toutes les formes classiques de pluriel interne sont de véritables singuliers collectifs à signification plurielle. Les grammairiens de l'arabe classique semblaient les considérer comme tels, lorsqu'ils hésitaient sur le genre et le nombre qu'il fallait leur attribuer [1]. On sait en effet que ces formes peuvent être accompagnées en classique des verbes au genre masculin (et alors ils sont au pluriel) ou féminin (et alors ils sont au singulier).

Nota. — Étant donné que toutes les formes de pluriel interne peuvent ainsi être considérées comme de véritables singuliers et que leur caractéristique tient uniquement à la vocalisation de la racine, il est naturel d'en faire suivre l'étude de celle des formations nominales spéciales au singulier.

C. SINGULIER : FORMATION DES NOMS.

A la suite des grammairiens arabes anciens, on ne distinguera pas dans l'étude des formations nominales entre les noms proprement dits et les adjectifs [2]. Noms et adjectifs seront donc étudiés ensemble en tant qu'ils sont formés à l'aide de préfixes, d'infixes, de suffixes, ou bien à l'aide d'alternances vocaliques ou même de deux de ces moyens à la fois, d'où la division suivante :

1. Formations nominales par préfixation;

2. Formations nominales par infixation;

[1] Le pluriel du verbe (*turba ruunt*) n'est jamais dans ce cas qu'un accord par syllepse.

[2] Il n'y a également aucune raison pour ne pas traiter en même temps la formation des participes. C'est ce que l'on fera ici.

3. Formations nominales par suffixation;

4. Formations nominales comportant à la fois un préfixe et un suffixe;

5. Formations nominales comportant à la fois un infixe et un suffixe;

6. Formations nominales caractérisées par une simple alternance vocalique.

1. Formations nominales par préfixation d'un morphème.

α. Préfixe *ma-* (*m-*) < cl. *ma-*.

1° Comme en classique, le préfixe *ma-* sert à former les substantifs qui indiquent le lieu et le temps où se fait l'action exprimée par le verbe. Ces substantifs sont tous à Kfárʿabîda du type *máqtęl* (*máqtal* sous l'influence d'une emphatique), type où ont conflué, par application des lois phonétiques, les deux types classiques *máqtalu*ⁿ et *máqtilu*ⁿ. Ceux-ci, on le sait, peuvent se former mécaniquement (il s'agit ici du classique) en substituant *ma-* aux préformatifs de l'aoriste, la voyelle brève de la deuxième syllabe étant *a* ou *i* selon que l'aoriste du verbe trilitère en question présente dans la deuxième syllabe *a* (*u*) ou *i*, à part quelques cas tout à fait exceptionnels. Ex. : *mádbəḥ* «endroit où l'on immole les victimes, autel» < cl. *máđbaḥu*ⁿ (√*đ-b-ḥ* «sacrifier»); *mážlęs* «lieu de réunion, divan» < cl. *mážlisu*ⁿ (√*ž-l-s* «siéger»); *máu̯ḍaʿ* «lieu, place» < cl. *máu̯ḍiʿu*ⁿ (√*w-ḍ-ʿ* «placer»); *máfraʾ/q* «lieu de séparation, bifurcation de deux chemins» < cl. *máfriqu*ⁿ (√*f-r-q* «séparer»); *máʾ/qlęʿ* «carrière (de pierres)» < cl. *máqlaʿu*ⁿ (√*q-l-ʿ* «arracher»); *mámša* «lieu où l'on marche, corridor» < cl. *mámšā* (√*m-š-y* «marcher»); *máʾwa* «lieu où l'on s'abrite, refuge» < cl. *máʾwa*ⁿ (√*ʾ-w-y* «se «retirer pour s'abriter»); *málža* «asile» < cl. *málžaʾu*ⁿ (√*l-ž-ʾ* «se réfugier»); etc. Cette catégorie de substantifs est très nombreuse et très vivante à Kfárʿabîda. — Il en est de même des substantifs du type *mqîl* < cl. *maqîlu*ⁿ et surtout du type *mqâl* < cl. *maqâlu*ⁿ faits sur les verbes trilitères *mediae y* ou *w*. Ex. : *mṣîr* «lieu où l'on arrive, résultat» < cl. *maṣîru*ⁿ (√*ṣ-y-r* «arriver»); *mžâl* «lieu où l'on passe, droit de passage» < cl. *mažâlu*ⁿ (√*ž-w-l* «parcourir»); *mʾ/qâm* «lieu où l'on séjourne, lieu consacré à un saint» < cl. *maqâmu*ⁿ (√*q-w-m* «tenir debout»); etc....

2° Le préfixe *ma-* se rencontre aussi dans la formation des substantifs qui indiquent l'instrument dont on se sert pour faire l'action exprimée par le verbe ou qui dénomment le vase dans lequel on met une chose; dans notre parler ces substantifs se forment (sous l'influence du syriaque) sur le type *máqtęl*[1], et non comme en classique sur le type *míqtalu*ⁿ (cf. ce qui a été dit p. 103). Ex. : *máẏzęl* «fuseau», cf. cl. *míẏzalu*ⁿ (√*ẏ-z-l* «filer [le lin]»), cf. syr. *maʿzālā; mál'/qaṭ* «pincettes», cf. cl. *mílqaṭu*ⁿ (√*l-q-ṭ*) «ramasser», cf. syr. *malqᵉṭā; máibar* «étui à aiguilles», cf. cl. *mi'baru*ⁿ (√*'-b-r* «piquer»); *mábṛad* «lime», cf. cl. *míbradu*ⁿ (√*b-r-d* «limer»)[2]; etc. Cette catégorie est également très vivante dans notre parler.

3° Comme en classique, le préfixe *ma-* se rencontre dans la formation de quelques rares noms d'action (infinitifs) tirés de verbes trilitères au Ier thème; ex. : *mží-* «action de venir, venue» < cl. *mažî'u*ⁿ (√*ž-y-'* «venir»); *máḥṛab*[3] «action de fuir, échappatoire» < cl. *máhrabu*ⁿ (√*h-r-b* «fuir»).

4° *ma-* se rencontre enfin dans la formation des participes *passifs* de tous les verbes trilitères forts ou faibles au Ier thème (sauf les verbes *mediae w* ou *y* qui, on l'a déjà fait remarquer plus haut, n'ont plus à Kfárʿabîda de participes passifs). Ces participes sont toujours du type *maqtûl* < cl. *maqtûlu*ⁿ. Ex. : *maḍṛûb* «frappé» < cl. *maḍrûbu*ⁿ (√*ḍ-r-b* «frapper»); *masdûd* «bouché» < cl. *masdûdu*ⁿ (√*s-d-d* «boucher»); *ma'zûn* «permis, autorisé» < cl. *ma'đûnu*ⁿ (√*'-đ-n* «permettre»); *mö'/qrė* «lisible» < **maqrîyu*ⁿ, cf. cl. *maqrû'u*ⁿ (√*q-r-'* «lire»); *mörmė* «jeté» < cl. *marmîyu*ⁿ < **marmûyu*ⁿ (√*r-m-y* «jeter»); *möẏzė* «pillé» < **maẏzîyu*ⁿ, cf. cl. *maẏûwu*ⁿ (√*ẏ-z-w* «piller»); *mauzûn* «pesé» < cl. *mauzûnu*ⁿ (√*w-z-n* «peser»); etc. Cette catégorie de participes est très nombreuse et très vivante dans notre parler.

β. Préfixe *mö-* (*m-*) < cl. *mu-*.

1° Comme en classique, le préfixe *mö-* forme à Kfárʿabîda quelques rares noms d'instrument du type *möqtęl* < cl. *múq-*

(1) La même chose se rencontre en tunisien.

(2) Pourtant le cl. *mínžalu*ⁿ «faucille» fait exception et devient à Kfárʿabîda *mönžęl* (changement régulier de *ę* en *ö* au contact de *m*) au lieu de **mánžęl* qu'on attendrait; cf. syr. *maggᵉlā* < **mangᵉlā*, la racine étant *n-g-l* «couper, frapper».

(3) A côté de *mahrûb* dans le dicton suivant : *lmaktûb mā mönnu mahrûb* «ce qui est écrit, on ne peut pas l'éviter», mais c'est à cause de la rime. Cf. pourtant *maḥlûb* «vase dans lequel on trait» en face de cl. *míḥlabu*ⁿ (√*ḥ-l-b*).

tulu^{n}; ainsi par ex. *mṓnḫọl* [1] «tamis, crible» < cl. *múnḫulu*^{n} ($\sqrt{n\text{-}ḫ\text{-}l}$).

2° Il sert également à former dans notre parler, mais beaucoup plus rarement qu'en classique, des noms de lieu et de temps tirés des thèmes de trilitères autres que le premier (I) et des thèmes quadrilitères. Ces noms ont, on le sait, les mêmes formes que les participes qui proviennent des mêmes thèmes. Ex. : *möstášfa* «hôpital, lieu où l'on soigne les malades» fait sur le Xe thème du verbe *šáfā* ($\sqrt{š\text{-}f\text{-}y}$ «guérir); *mʿáskaṛ* «camp, lieu où l'on campe» < cl. *muʿáskaru*^{n} de *ʿáskara* «il a campé»; etc.

3° Comme en classique, le préfixe *mö-* se rencontre dans la formation des participes actifs et passifs [2] des verbes trilitères et quadrilitères à tous les thèmes (sauf au Ier thème pour les verbes trilitères). La formation de ces participes suit à Kfárʿabîda à peu près les mêmes règles qu'en classique. Ex. : *möstáʿməl* «employé» (quelquefois «employant») < cl. *mustáʿmalu*^{n} ou *mustáʿmilu*^{n} de *stáʿməl* «il a employé» < cl. *istáʿmala*, X^{e} thème de $\sqrt{ʿ\text{-}m\text{-}l}$; *mʿállęm* «instruit» ou «professeur» < cl. *muʿállamu*^{n} ou *muʿállimu*^{n} de *ʿállęm* < cl. *ʿállama*, IIe thème de $\sqrt{ʿ\text{-}l\text{-}m}$; *mdáḥręž* «roulant» < cl. *mudáḥrižu*^{n} de *dáḥręž* < cl. *dáḥraža*, Ier thème quadrilitère; etc.

Remarque sur l'emploi de ces participes.

D'une façon générale, les participes actifs, et surtout les participes passifs autres que ceux des verbes trilitères au Ier thème sont moins vivants à Kfárʿabîda qu'en classique. Quelques-uns parmi eux comme le participe passif des verbes trilitères au VIIe thème et celui (actif et passif) des verbes trilitères au Xe thème sont encore vivants; d'autres, et c'est l'immense majorité, sont d'un usage assez restreint; enfin quelques-uns ont complètement disparu ou sont en train de disparaître.

γ. Préfixe *mò-* (*m-*) < cl. *mi-*.

1° Comme *ma-*, le morphème préfixe *mī-* < cl. *mī-* se rencontre dans la formation des noms qui indiquent le temps et le lieu où se fait l'action exprimée par le verbe. Ceux-ci, très peu nombreux, se forment uniquement de quelques verbes trilitères à première radicale *w* et sont du type *miqtâlu*^{n} > *mōqtâl*; ex. : *mīlâd* «temps de la naissance, Noël» < cl. *mīlâdu*^{n} ($\sqrt{w\text{-}l\text{-}d}$ «engen-

[1] Par l'intermédiaire de **münḫọl*.

[2] Sur la distinction dialectale des deux formes de participes, cf. plus haut, p. 163.

drer»); *mīʿâd* «temps de l'accomplissement d'une promesse, rendez-vous» < cl. *mīʿâduⁿ* (√*w-ʿ-d* «promettre»).

2° Le préfixe *mō-* (*m-*) est (comme *mi-* en classique) le morphème caractéristique des noms qui indiquent l'instrument dont on se sert pour faire l'action, lorsqu'ils sont formés sur les verbes trilitères au Ier thème; ces noms sont du type *mqátl* < cl. *miqátluⁿ* pour les verbes IIIae *geminatae* et du type *möqtâl* pour les autres verbes [1]. Ex. : *mʾ/qáṣˢ* «ciseaux» < cl. *miqáṣṣuⁿ* (√*q-ṣ-ṣ* «couper»); *mdákᵏ* «passe-lacet» < cl. *mitákkuⁿ* (*tikkatuⁿ* «lacet de pantalon»); *moftâḥ* «clé» < cl. *miftâḥuⁿ* (√*f-t-ḥ* «ouvrir»); *mönšâr* «scie» < cl. *minšâruⁿ* (√*n-š-r* «scier»); *mīzân* «balance» < cl. *mīzânuⁿ* (√*w-z-n* «peser»); etc. Cette catégorie de noms est assez vivante à Kfárʿabîda.

3° Le morphème préfixe *mi-* du classique, qui se rencontre dans quelques rares substantifs du type *miqtîluⁿ*, est devenu *ma-* à Kfárʿabîda par suite d'une dissimilation vocalique, soit *maqtîl;* ex. : cl. *miskînuⁿ* «pauvre» > dial. *maskîn* (√*s-k-n*); etc.

δ. Préfixe *tẹ-* (*t-*) < cl. *ta-*.

Comme en classique, le préfixe *t(ẹ)-* ne se rencontre que dans la formation de quelques noms d'action (infinitifs).

1° Il se rencontre naturellement dans les noms d'action de tous les thèmes verbaux dérivés qui le possédaient déjà par le fait même de leur formation, savoir aux Ve et VIe thèmes des verbes trilitères et au IIe thème des verbes quadrilitères. Ex. : *tʿẹ́llọʾ/q* «attachement, action de s'attacher» < cl. *taʿálluquⁿ*, de *tʿállẹʾ/q* «il s'est attaché» < cl. *taʿállaqa*, Ve thème de √*ʿ-l-q;* *ᵗtâwọb* «bâillement, action de bâiller» < cl. *taθâʾubuⁿ*, de *ᵗtâwəb* «il a bâillé» < cl. *taθâʾaba*, VIe thème de √*θ-ʾ-b;* *tbőrṭọl* «action de capter» < cl. *tabárṭuluⁿ*, de *tbárṭạl* «il a été capté» < cl. *tabárṭala*, IIe thème (quadrilitère) de √*b-r-ṭ-l;* etc.

2° Le préfixe *ta-* se rencontre aussi dans les noms d'action qui sont rattachés par le sens [2] au IIe thème des verbes trilitères

[1] Le troisième type classique (*míqtaluⁿ*) des noms qui indiquent l'instrument a passé dans notre parler à *máqtẹl*, comme il a été dit plus haut, p. 229.

[2] Et non par la forme. Le grammairien Al-Kisâʾï avait fait remarquer que les habitants de l'Yémen employaient pour la même fonction une forme *qittâluⁿ* (cf. syr. *quṭṭālā*), ce qui est plus logique d'après Mgr. Derian, *Gr. Syr.*, p. 281, n. 1.

(type *qattala*). Le type de ces noms, qui était en classique *taqtîlu*ⁿ, est actuellement à Kfárʿabîda *tęqtîl*. Ex. : *tę'/qtîr* «parcimonie, action de vivre de peu» < cl. *taqtîru*ⁿ, cf. *'/qáttęr* «il a nourri avec parcimonie» < cl. *qáttara*, IIᵉ thème de $\sqrt{q\text{-}t\text{-}r}$; *tęḥmîl* «chargement, action de charger» < cl. *taḥmîlu*ⁿ, cf. *ḥámməl* «il a chargé» < cl. *ḥámmala*, IIᵉ thème de $\sqrt{ḥ\text{-}m\text{-}l}$; etc.... Ces noms d'action sont extrêmement nombreux dans notre parler, comme le sont les verbes eux-mêmes au IIᵉ thème. (Ce type est également vivant dans d'autres parlers, si l'on en croit MM. Brockelmann, Barth, Landberg.)

ε. Préfixe *'a-* < cl. *'a-*.

Comme en classique, le préfixe *'a-* se rencontre uniquement dans la formation des adjectifs verbaux du type *'áqtęl* < cl. *'áqtalu*, lesquels ont un double emploi :

1° Les adjectifs verbaux du type *'áqtęl* < cl. *'áqtalu* servent à indiquer les couleurs et les difformités physiques du substantif auquel ils se rapportent; ils proviennent alors en général de verbes neutres. Dans ce cas ils forment, on le sait, leur féminin singulier sur le type *qátla* < cl. *qatlâ'u* et leur pluriel masculin et féminin sur le type *qŭtl* < cl. *qútlu*ⁿ. Ex. : *'ásmaṛ* «brun» < cl. *'ásmaru* ($\sqrt{s\text{-}m\text{-}r}$); *'áḫḍaṛ* «vert» < cl. *'áḫḍaru* ($\sqrt{ḫ\text{-}ḍ\text{-}r}$); *'áʿma* «aveugle» < cl. *'áʿmā* ($\sqrt{ʿ\text{-}m\text{-}y}$); *'áʿṛaž* «boiteux» < cl. *'áʿražu* ($\sqrt{ʿ\text{-}r\text{-}ž}$); etc. Cette catégorie d'adjectifs est encore très vivante à Kfárʿabîda.

2° Les adjectifs du type *'áqtęl* < cl. *'áqtalu* servent aussi à indiquer, à Kfárʿabîda comme en classique, le degré de comparaison et correspondent alors au comparatif et au superlatif des langues qui pratiquent ces distinctions. Ex. : *'ákbaṛ* «plus grand» < cl. *'ákbaru* ($\sqrt{k\text{-}b\text{-}r}$); *'áḥsęn* «plus beau, meilleur» < cl. *'áḥsanu* ($\sqrt{ḥ\text{-}s\text{-}n}$); *'áṣdę'/q* «plus véridique» < cl. *'áṣdaqu* ($\sqrt{ṣ\text{-}d\text{-}q}$); etc. Cette catégorie est également très vivante à Kfárʿabîda et il y a lieu de faire à son sujet les remarques suivantes.

a. — La forme comparative des adjectifs se forme toujours en classique directement sur une racine verbale; à Kfárʿabîda au contraire, elle peut se greffer sur un substantif; ex. : *'áḥmaṛ* «moins intelligent», litt. «plus âne» comparatif de *ḥmâṛ* «âne» < cl. *ḥimâru*ⁿ; *'áuḥaš* «plus grossier, mal élevé», litt. «plus bête sauvage» comparatif de *wáḥš* «bête sauvage» < cl. *wáḥšu*ⁿ; *'á'/qṛad* «plus intelligent, plus malin», litt. «plus démon, plus singe» comparatif de *'/qŏṛd* «singe, démon» < cl. *qírdu*ⁿ

«singe»; *'ábda* «plus important, qui doit passer avant» comparatif de *bád'u*ⁿ «commencement»; etc.

b. — A la différence du classique, la forme comparative des adjectifs se tire quelquefois à Kfárʿabîda de thèmes verbaux autres que le Ier thème ou de thèmes qui expriment un sens non susceptible de nuance d'intensité; ex.: *'áfyęd* «plus utile» de *'afâda* > *fâd* «il a été utile», IVe thème de **fayada; 'ámwət* «plus mou, plus mort», de *mât* < cl. *mâta* «il est mort»; *'áḫṣaṛ* «plus bref, plus abrégé», cf. *iḫtaṣara* «il a abrégé», VIIIe thème de *ḫáṣira* «il a froid (il est contracté)»; etc.

Remarque. — Les préfixes *n-* et *s-* se rencontrent comme en classique dans la formation des noms d'action des verbes trilitères aux VIIe et Xe thèmes; ces noms sont formés non pas directement sur la racine comme les précédents, mais sur les thèmes verbaux en question [1]. Ils sont des types *(e)nqtāl* < cl. *inqitâlu*ⁿ et *stęqtâl* < cl. *istiqtâlu*ⁿ. Ex.: *ᶜnḍmâm* «action d'être réuni à» < cl. *inḍimâmu*ⁿ ($\sqrt{ḍ\text{-}m\text{-}m}$ «réunir»); *stę'/qbâl* «action de bien accueillir» < cl. *istiqbâlu*ⁿ ($\sqrt{q\text{-}b\text{-}l}$ «accueillir»); etc. On n'en a parlé ici que pour mémoire. Du reste, les noms d'action du premier type (*inqitâlu*ⁿ) sont assez rares à Kfárʿabîda.

2. Formations nominales par infixation d'un morphème.

α. Infixe *-ai̯-* < cl. *-ai̯-*.

L'infixe *-ai̯-* se rencontre dans la formation des substantifs ou adjectifs diminutifs qui, on le sait, se modèlent en classique, sur le type *qutáilu*ⁿ quand ils ont comme base des noms trilitères, et sur le type *qutaililu*ⁿ quand ils ont comme base des noms quadrilitères [2].

Tandis qu'il est encore fort vivant dans un grand nombre de dialectes arabes modernes, notamment dans les dialectes maghribins (cf. W. Marçais, *Saïda*, *M.S.L.*, XIV, p. 465), le diminutif à infixe *-ai̯-* a complètement disparu en tant que *formation vivante* à Kfárʿabîda et dans tous les parlers libanais; il en est de même, on le sait, de l'arabe égyptien. Ce type, en effet, n'est plus représenté que par un certain nombre de mots très usités encore, qui

[1] Ce qui est vrai, également, on l'a vu, de la première catégorie des noms à préfixe *ta-*, p. 231.

[2] On sait que l'on a dans ces formations un suffixe au lieu d'un infixe quand le mot base n'a que deux consonnes, cf. *'ubáiyu*ⁿ.

sont souvent des noms propres ou qui expriment l'idée de parenté, mais qui en grande partie ont perdu pour les sujets parlants toute valeur de diminutif et font sur eux l'effet de simples substantifs ou adjectifs. En revanche, pour exprimer le diminutif, notre parler a le plus souvent recours à des tournures ou à des formes nouvelles inconnues de l'arabe classique (cf. plus loin p. 257, etc.).

Cette disparition presque complète des formes classiques du diminutif (alors que presque toutes les autres formes nominales sont bien conservées à Kfárʿabîda) est peut-être due à l'influence de la langue syriaque. Celle-ci, on le sait, a perdu depuis longtemps la forme à infixe du diminutif et l'a remplacée par d'autres formes à suffixes. Le type *qutai̯lu*ⁿ de l'arabe classique était certainement usité à l'origine en araméen et en hébreu, mais par suite de l'altération de son vocalisme, il a dû peu à peu céder la place à de nouvelles formes (à suffixes) et n'a laissé, en sortant de l'usage, que quelques traces conservées par le syriaque[1].

Voici quelques-uns des mots encore usités à Kfárʿabîda sous la forme diminutive à infixe *-ai̯-*.

1° Type *qtái̯l* < cl. *qutái̯lu*ⁿ. Ex. : *kláib* < cl. *kulái̯bu*ⁿ, usité à Kfárʿabîda seulement comme nom propre (diminutif de *kálb* «chien» < cl. *kálbu*ⁿ); *ʿbái̯d* «nom propre d'homme, de localité, de bœuf un peu noir» < cl. *ʿubái̯du*ⁿ, diminutif de *ʿabd* «esclave [noir]» < cl. *ʿábdu*ⁿ; *šbái̯b* «un petit jeune homme» < **šubai̯bu*ⁿ, cf. *šuwái̯bbu*ⁿ, diminutif de *šáb*ᵇ «jeune homme» < cl. *šâbbu*ⁿ; *dwái̯k* «petite jarre à long cou, petit oiseau à crête» (cf. cl. *duwái̯ku*ⁿ), diminutif de *dîk* «coq» < cl. *dîku*ⁿ; *kḥái̯l* < cl. *kuḥái̯lu*ⁿ «nom de bœuf un peu rouge», cf. cl. *ʾukái̯ḥi̯lu*, diminutif de *ʾákḥal* «rougeâtre» < cl. *ʾákḥalu* «qui a les paupières de couleur brune»; *mlái̯ḥ* dans *bu mlái̯ḥ* «mets fait de tranches de pain sec, d'oignons, etc.», diminutif de *mŏlḥ* «sel» < cl. *mílḥu*ⁿ; *bṛái̯ṣ* dans *bu bṛái̯ṣ* «lézard» (cf. cl. *sâmma ʾábraṣu* «lézard»), diminutif de *ʾábṛaṣ* «lépreux, blond» < cl. *ʾábraṣu*; *ṣṭái̯lē*, diminutif de **ṣáṭlē* (féminin) fait sur *ṣáṭl* «seau» < cl. *sáṭluⁿ*; *bnái̯* «fils» (terme de tendresse) < cl. *bunái̯yu*ⁿ, diminutif de *ʾóbn* «fils» < cl. *íbnu*ⁿ; *mwái̯* «eau» < cl. *muwái̯yu*ⁿ, diminutif de *mâʾu*ⁿ «eau» (inusité dans

[1] On a dit parfois que l'arabe classique lui-même semblait connaître des exemples de l'altération du vocalisme et surtout de la réduction de la diphtongue *-ai̯-* caractéristique du diminutif; ex. : *huzaliyu*ⁿ au lieu de **huzai̯liyu*ⁿ «le poète de la tribu de *huzái̯l*»; *ġulâmu*ⁿ «jeune homme» en face du syr. *ʿʿlai̯mā*, targ. *ʿulai̯m-*, etc. (cf. Rubens Duval, p. 220). Mais il s'agit évidemment de formations divergentes. Il y a ici deux questions à part : la réduction de la diphtongue et la forme diminutive *qutālu*ⁿ (cf. Nöldeke, *Beiträge zur semit. Sprachwissenschaft*, p. 36 et suiv.) sur lesquelles il est difficile de se prononcer.

notre parler); *ḫái̯* «frère» < cl. *'uḫáiyu*ⁿ, diminutif de *'áḫu*ⁿ peu usité sous la forme *'aḫ* à Kfár'abîda[1]; *bái̯* «père» < cl. *'ubáiyu*ⁿ, diminutif de *'ábu*ⁿ «père»[2]; *uláid* (pl. *ulaidât*) «un jeune enfant» < cl. *wuláidu*ⁿ; *šwái̯* «un peu» < cl. *šuwáiyu*ⁿ, diminutif de *šái'u*ⁿ «chose»; *šwáiḫ* (nom d'une localité à Kfár'abîda) < cl. *šuwáiḫu*ⁿ (ou mieux *šuyáiḫu*ⁿ), diminutif de *šáiḫ* «vieillard, cheikh» < cl. *šáiḫu*ⁿ; *sláilê*, diminutif de *sállê* «panier», cf. cl. *sállu*ⁿ; *skáikê* «petit clou pour suspendre les vêtements», cf. *sękkê*; *mráiyê* «femme, épouse» < **muráiyatu*ⁿ < cl. *murái'atu*ⁿ, diminutif de *máṛa* «femme, épouse» < cl. *már'atu*ⁿ; etc.

2° Type *qtáiyęl* < cl. *qutáiyilu*ⁿ. Les diminutifs de ce type se forment surtout parallèlement aux adjectifs dont la deuxième syllabe contenait une voyelle longue. Ex. : *žmáiyęl* (nom propre d'homme, de famille) < cl. *žumáiyilu*ⁿ, diminutif de *žmîl* «beau» < cl. *žamîlu*ⁿ; *zẏáiyaṛ* «tout petit» < cl. *ṣuẏáiyiru*ⁿ, diminutif de *zẏîr* «petit» < cl. *ṣaẏîru*ⁿ[3]; *'/qṣáiyaṛ* «très court» < cl. *quṣáiyiru*ⁿ, diminutif de *'/qṣîr* < cl. *qaṣîru*ⁿ; *r'/qáiyę'/q* «très mince» < cl. *ruqáiyiqu*ⁿ, diminutif de *r'/qî'/q* «mince» < cl. *raqîqu*ⁿ; *uḥáiyęd* «tout seul, unique» < cl. *wuḥáiyidu*ⁿ, diminutif de *uḥîd* «seul, unique» < cl. *waḥîdu*ⁿ; *'náiyę'/q*[4] «sorte de flûte faite avec des roseaux», diminutif de *'anîqu*ⁿ «cou» (inusité à Kfár'abîda où on a *'ûn'/q* < cl. *'unqu*ⁿ); *'/qráiyęb* «tout proche», diminutif de *'/qrîb* «proche, voisin» < cl. *qarîbu*ⁿ; *ẏráiyęb* (nom de famille, d'homme), diminutif de *ẏrîb* «étranger»; etc. C'est sans doute de ces adjectifs qu'est analogique *'máiyęm* < **'umáiyimu*ⁿ au lieu de *'máim* < cl. *'umáimu*ⁿ également usité, diminutif de *'ám*ᵐ «oncle paternel, ami» (employé dans le second sens comme terme de mépris ou de moquerie) < cl. *'ámmu*ⁿ.

On verra dans l'étude des formes nominales à suffixation ou à simple alternance vocalique quelles formations nominales vivantes notre parler a utilisées pour exprimer la nuance diminutive.

β. Infixe *-t-* < cl. *-ti-* ou *-ta-*

L'infixe *-t-* ne se rencontre, *par contre-coup de la formation verbale*, que dans les noms d'action de verbes trilitères (VIIIᵉ thème);

[1] On emploie généralement à Kfár'abîda le mot *ḫû-* pour désigner un ami, un homme quelconque : *trükna yā ḫûna* «Monsieur» (ou «mon ami» ou bien «ô homme), laisse-nous».

[2] On a également à Kfár'abîda le mot *bû-* qui sert à appeler un prêtre et rarement un père de famille : *yā bûna* (en s'adressant à un prêtre) «mon père».

[3] *ṣ*, on l'a vu, s'est assimilé à la sonore suivante; cf. p. 41.

[4] Dans quelques villages libanais, notamment à Chāmât (*šāmât*), on a *'náiyęz*. Aussi vaut-il peut-être mieux rattacher *'náiyę'/q* à *'anāqu*ⁿ «petite chèvre», cf. *'anzatu*ⁿ «chèvre» (opinion de M. Marçais).

ecs noms appartiennent aux types *qttâl*[1] < cl. *iqtitâlu*ⁿ; ex. *ḥtʾ/qâṛ* «action de mépriser, mépris» < cl. *iḥtiqâru*ⁿ de *ḥtáʾ/qaṛ*: «il a méprisé» < cl. *iḥtáqara* (VIIIᵉ thème de $\sqrt{ḥ\text{-}q\text{-}r}$); *ḥtmâl* «action de supporter» < cl. *iḥtimâlu*ⁿ de *ḥtámal* «il a supporté» < cl. *iḥtámala* (VIIIᵉ thème de $\sqrt{ḥ\text{-}m\text{-}l}$); etc.

γ. Infixe *-r-*.

Comme il a été déjà dit (p. 69), l'infixe *-r-* se rencontre dans la formation de quelques substantifs isolés; ex. : *karʿûb*[2] «cheville, cou-de-pied», en face du pluriel cl. *kuʿûbu*ⁿ (le classique a *kaʿbu*ⁿ au singulier) dont il ne provient pas directement (type *qatlūl*).

3. Formations nominales par suffixation d'un morphème.

α. Suffixe *-ân* < cl. *-ânu*ⁿ ou *-ânu*.

1° Comme en classique, le morphème suffixe *-ân* < cl. *-ânu*ⁿ se rencontre dans la formation d'un certain nombre de substantifs. Ex. : *ʾẹnsân* «homme» < cl. *ʾinsânu*ⁿ ($\sqrt{ʾ\text{-}n\text{-}s}$), cf. aram. bibl. *ʾānaš; rīḥân* «basilic, myrte» < cl. *raiḥânu*ⁿ ($\sqrt{r\text{-}w\text{-}ḥ}$ «sentir une odeur»); *ḥīwân* «animal, tout être qui a vie et sentiment» < cl. *ḥayawânu*ⁿ ($\sqrt{ḥ\text{-}y\text{-}y}$ «vivre»); *ʾ/qòrbân* «offrande» < cl. *qurbânu*ⁿ ($\sqrt{q\text{-}r\text{-}b}$); *ṭūfân* «déluge, inondation» < cl. *ṭūfânu*ⁿ ($\sqrt{ṭ\text{-}w\text{-}f}$); etc. Dans cette catégorie le morphème *-ân* n'est plus vivant et plusieurs de ces mots sont d'origine étrangère.

Notre parler, comme tous les parlers libanais, possède un grand nombre de noms propres formés à l'aide du morphème suffixe *-ân*. Ex. : *zaiḏân*[3] de *záiḏ* (nom d'homme); *šẹhwân* (nom propre $\sqrt{š\text{-}h\text{-}w}$ «désirer ardemment»); *sẹžʿân* (nom d'homme[4] $\sqrt{š\text{-}ž\text{-}ʿ}$ «être courageux»); *šẹʿlân* (nom propre d'homme, de famille $\sqrt{š\text{-}ʿ\text{-}l}$ «allumer, exciter»); *šẹhdân* (nom d'homme $\sqrt{š\text{-}h\text{-}d}$ «témoigner»); *ʾ/qəblân* (nom d'homme $\sqrt{q\text{-}b\text{-}l}$ «accueillir, accepter»); *ʿẹlwân* (nom d'homme $\sqrt{ʿ\text{-}l\text{-}w}$ «être élevé en dignité»); *rẹšdân* (nom d'homme $\sqrt{r\text{-}š\text{-}d}$ «être dans la bonne voie»); *nẹʿmân* (nom d'homme $\sqrt{n\text{-}ʿ\text{-}m}$ «vivre dans le bien-être); etc.

(1) *qttâl* n'est qu'une forme schématique.

(2) Sur ce *singulatif* on a refait un nouveau pluriel *kṛāʿîb* < **karāʿîbu*.

(3) La conservation de *-ai-* tient à l'analogie de la forme *zaiḏ* (sans le suffixe *-ân*).

(4) Dissimilation de *š-ž* en *s-ž*.

2° Comme en classique, le morphème *-ân* < cl. *-ânu*ⁿ ou *-ânu* se rencontre dans la formation des adjectifs qui proviennent des verbes trilitères au Ier thème (généralement neutres), et qui, à Kfárʿabîda, indiquent un état passager et accidentel plutôt qu'une qualité permanente. Ex. : *sekrân* «ivre» < cl. *sakrânu* (√*s-k-r* «être ivre»); *žīʿân* «affamé», cf. cl. *zauʿânu*ⁿ (√*ž-w-ʿ* «avoir faim»); *keslân* «paresseux» < cl. *kaslânu*ⁿ (√*k-s-l* «être paresseux»); *mölyân* «plein, rempli», cf. cl. *malʾânu* (√*m-l-ʾ* «remplir»); *telfân* «qui est à l'extrémité (malade)» (√*t-l-f* «périr»); *ʿetlân* «portant, prenant part à...», dans *ʿetlân hámm* «prenant part à la peine» (√*ʿ-t-l* «porter»); etc. Cette catégorie d'adjectifs est beaucoup plus nombreuse à Kfárʿabida qu'en classique, car elle est extrêmement productive. Notre parler, en effet, emploie de préférence la forme d'adjectifs en *-ân* là où le classique ne la possède pas, ou du moins la possède en concurrence avec d'autres formes d'adjectifs. Ex. : *fōʾqdân* «regrettant, désirant (vermissend) une chose perdue» (√*f-q-d* «désirer un objet perdu»); *herdân* «fâché, boudant» < cl. *ḥardânu*ⁿ, à côté de *ḥâridu*ⁿ et *ḥáridu*ⁿ (√*ḥ-r-d* «bouder»); *hernân* «rêtif», opposer cl. *ḥarûnu*ⁿ (√*ḥ-r-n* «être rétif [cheval]»); *heznân* «triste», opposer cl. *ḥazînu*ⁿ et *ḥázinu*ⁿ (√*ḥ-z-n* «être triste»); *böṭrân* «pétulant», opposer cl. *báṭiru*ⁿ (√*b-ṭ-r* «être pétulant»); *ḫesrân* «qui perd, perdant», opp. cl. *ḫâsiru*ⁿ (√*ḫ-s-r* «perdre»); etc.

3° De même qu'en classique, le morphème *-ân* < cl. *-ânu*ⁿ sert à former, dans notre parler, un certain nombre de noms d'action (infinitifs), dérivés des verbes trilitères (forts ou faibles) au Ier thème. Ex. : *nesyân* «action d'oublier, oubli» < cl. *nisyânu*ⁿ (√*n-s-y*); *fīḍân* «débordement, action de déborder» < cl. *fayaḍânu*ⁿ (√*f-y-ḍ*); *ḫüsrân* «action de perdre, perte» < cl. *ḫusrânu*ⁿ (√*ḫ-s-r*); *helfân* «action de jurer, serment» (√*ḥ-l-f* «jurer»); *ṭīrân* «action de s'envoler, vol» < cl. *ṭayarânu*ⁿ (√*ṭ-y-r*); etc.

β. Suffixes *-ė, -âwė, -ânė, -žė, -lė, -ḫâna.*

Les suffixes dialectaux *-ė, -âwė, -ânė, -žė, -lė, -ḫâna* sont tous vivants et se rencontrent dans la formation d'un très grand nombre de substantifs et d'adjectifs qui expriment une idée d'origine, de famille, de secte, de métier, de qualité, de couleurs, etc. Ces substantifs ou adjectifs de relation sont presque toujours formés à Kfárʿabîda sur des substantifs, quelques-uns sur des adverbes, mais jamais sur des adjectifs comme cela a lieu en classique. En

revanche, à la différence de la langue classique qui les formait des substantifs singuliers ou des substantifs pluriels ramenés à la forme du singulier, notre parler tire les substantifs ou adjectifs en question aussi bien des noms pluriels que des noms singuliers, sans faire subir aucune modification aux premiers.

Cette catégorie de noms, on l'a dit, est très vivante dans le parler de Kfárʿabîda qui, à côté des deux suffixes d'origine classique *-ė* < cl. *-îyu*ⁿ et *-âwė* < cl. *-āwîyu*ⁿ, possède quatre autres suffixes empruntés à des langues étrangères.

1° Suffixe *-ė* < cl. *-îyu*ⁿ.

Le suffixe *-ė* est le représentant régulier du classique *-îyu*ⁿ. Il s'ajoute purement et simplement aux substantifs singuliers et pluriels. Ex. :

a. — Pour les substantifs singuliers : *ʾárḍė* «terrestre» < cl. *ʾarḍîyu*ⁿ, de *ʾáṛḍ* «terre» < cl. *ʾárḍu*ⁿ; *lobnâné* «libanais» < cl. *lubnānîyu*ⁿ, de *lobnân* «Liban» < cl. *lubnânu*ⁿ; *mārûné* «maronite» < néo-cl. *mārūnîyu*ⁿ, de *mārûn* «Maron (nom propre)»; *wárdė* «couleur de rose» < cl. *wardîyu*ⁿ, de *wárd* «rose» < cl. *wárdu*ⁿ; *msîḥė* «chrétien» < cl. *masīḥîyu*ⁿ, de *msîḥ* «Christ» < cl. *masîḥu*ⁿ; *bádwė* «bédouin» < cl. *badawîyu*ⁿ, de *bádu* «désert» < cl. *bádwu*ⁿ; *dámwė* «sanguin» < cl. *damawîyu*ⁿ (à côté de cl. *damîyu*ⁿ), de *dámᵐ* < cl. *dámu*ⁿ; etc.

b. — Pour les substantifs pluriels : *sāʿâtė* «horloger» < néo-cl. *sāʿātîyu*ⁿ, de pluriel *sāʿât* < cl. *sāʿâtu*ⁿ pluriel de *sâʿa* «horloge, heure» < cl. *sâʿatu*ⁿ; *žṛâiḥė* «chirurgien» < **žarāʾiḥîyu*ⁿ (cf. cl. *žirāḥîyu*ⁿ), de *žṛâyeḥ*, pluriel de *žúrḥ* < cl. *žúrḥu*ⁿ «blessure»; *žlālâtė* «fabricant de bâts» < **žalālātîyu*ⁿ, de *žlālât* pluriel de *žlâl* (pris pour un singulier) < cl. *žilâlu*ⁿ, pluriel de *žúllu*ⁿ «bât» (inusité à Kfárʿabîda); *ḫānâtė* «hôtelier» < **ḫānātîyu*ⁿ de *ḫānât* pluriel de *ḫân* «hôtellerie» < néo-cl. (turc) *ḫânu*ⁿ; etc.

2° Suffixe *-âwė* < cl. *-āwîyu*ⁿ.

Le suffixe *-âwė* s'ajoute uniquement aux substantifs qui se terminent par *ā* long pour en former des adjectifs relatifs[1]. Ex. : *frensâwė* «français» (cf. néo-cl. *faransîyu*ⁿ), de *fransa* < néo-cl. *faransā* «France»; *ṭūbâwė* «bienheureux» < cl. *ṭūbāwîyu*ⁿ (à côté de *ṭūbawîyu*ⁿ), de *ṭûba* «béatitude» < cl. *ṭûbā*; *kfárʿbīdâwė* «habitant de Kfárʿabîda», de *Kfárʿabîda*; *yāfâwė* «de Jaffa (orange)», de *yâfa* «Jaffa»; *ḥeltâwė* «habitant de Ḥiltā (village libanais); etc.

3° Suffixe *-âné* < néo-cl. *-ānîyu*ⁿ.

Le suffixe dialectal *-âné* s'ajoute à un certain nombre de sub-

[1] Comme si tous ces adjectifs étaient dérivés de racines *ultimae w*.

stantifs ou d'adverbes pour en faire des adjectifs de relation qui expriment, généralement, un sens abstrait[1]. Cette formation en *-ânė*, employée par les auteurs arabes modernes qui traitent particulièrement de sujets religieux, est un emprunt à la langue syriaque. Ex. : *rūḥânė* «spirituel» < néo-cl. *rūḥānîyu*^{n}, de *rûḥ* «esprit, âme» < cl. *rûḥu*^{n}, cf. syr. *rūḥānāyā; žęsdânė* «corporel» < néo-cl. *žasadānîyu*^{n}, de *žásęd* «corps» < cl. *žásadu*^{n}; *ʿęlmânė* «laïque, civil» < néo-cl. *ʿalmānîyu*^{n}, de *ʿâlęm* «monde» < cl. *ʿâlamu*^{n}, cf. syr. *ʿālmānāyā; ḥö'/q'/qânė* «juste» < **ḥaqqānîyu*^{n}, de *ḥa'/q'/ḥ* «droit, justice» < cl. *ḥáqqu*^{n}; *fu'/qânė* «supérieur, extra» < **fauqānîyu*^{n}, de *fáu'/q* «au-dessus» < cl. *fáuqu; tęḥtânė* «inférieur» < **taḥtānîyu*^{n}, de *táḥt* «au-dessous» < cl. *táḥtu; ḫęlfânė* (à côté de *ḫlaifânė*) «qui est derrière» < **ḫalfānîyu*^{n}, de *ḫálf* «derrière» < cl. *ḫálfu; '/qödmânė* (analogie de *ḫęlfânė*) «qui est devant» < **qudmānîyu*^{n}, de *'/qöddâm* «devant» < cl. *quddâmu*^{n}; etc.

4° Suffixe *-žė* < turc *-ži*.

Le morphème suffixe *-žė* < turc *-ži* s'est adjoint dans notre parler à un certain nombre de mots pour en former des noms qui, comme en turc, indiquent le métier, la profession, l'habitude, etc. Cette adjonction fait subir aux formes nominales les modifications suivantes : 1. Abrègement de la voyelle longue quand elle se trouve suivie d'un groupe de consonnes : *dükkánžė* «boutiquier», de *dükkân* «boutique» < cl. *dukkânu*^{n}; *dühhánžė* «marchand de tabac», de *dühhân* < cl. *duhhânu*^{n} (ou *duḥânu*^{n}); 2. Suppression de toute finale vocalique : *ḥęlwánžė* «fabricant, marchand de douceurs», de cl. *ḥalwānîyu*^{n} (même sens) > **ḥęlwânė; '/qáhužė* «cafetier» < *'/*qáhwžė*[2], de *'/qáhwė* «café» < cl. *qáhwatu*^{n}; *kündáržė* «cordonnier», de *kündra* «soulier (façon européenne) < turc *qundura;* 3. Rétablissement analogique d'une semi-voyelle déjà disparue de la forme nominale et vocalisée comme sous 2 : *ẏáluže* «qui vend cher» < **ẏálwžė*, de *ẏâlė* «cher» < cl. *ẏâlin*^{n} $(\sqrt{ẏ\text{-}l\text{-}w})$; *ḥákužė* «bavard, grand parleur» < **ḥákwžė*, de *ḥákė* < cl. *ḥákyu*^{n} «parole» $(\sqrt{ḥ\text{-}k\text{-}y})$; 4. Aucune modification dans les noms qui se terminent par un groupe de consonnes ou par une seule consonne, précédée d'une voyelle brève : *ḥárbžė* «guerrier, homme de guerre», de *ḥárb* «guerre» < cl. *ḥárbu*^{n}; *mö'/qláʿžė* «carrier» (dissimilation régressive de *a* en *ę* > *ö*), de *má'/qlęʿ* «carrière» < cl. *máqlaʿu*^{n}; *ḫəḍáržė* «marchand de légumes», de *ḫəḍar* «légumes» < cl. *ḫiḍaru*^{n}; *mlau fökžė* (à côté de *mlaufö'/qžė*) «qui n'est pas droit, qui tire au flanc», de dial. *mláufək*

[1] Dans la langue philosophique et théologique moderne, et par imitation dans la langue populaire.

[2] Le *w* se vocalise comme à l'initiale (*uṣöḷna* < *waṣálnā*).

(ou *mláu̯fə'/q*) «qui ne marche pas droit»; *mzaʿbŏ́rżė* «qui trompe, qui triche», de dial. *mzáʿbər* (même sens); dans les derniers exemples il y a, en outre, déplacement de l'accent qui est attiré vers la pénultième. Par analogie avec ces noms on a : *mö'/qmáṛże* «qui joue à un jeu de hasard», cf. cl. *muqâmiru*ⁿ «qui joue avec quelqu'un à un jeu de hasard»; *möʿmárżė* «maçon», de dial. *möʿmârė* < **möʿmārîyu*ⁿ; 5. Une certaine modification du vocalisme dans les mots empruntés avec le suffixe *-żė* à la langue turque : *ʿárbżė* (à côté de *ʿárbażė*) «cocher» < turc *ʿarabaži*, de turc *ʿaraba* (ar .dial. *ʿarbîyė*); *ṭóbᵇżė* «artilleur» < turc *ṭopžu*; *yâzężė* (nom propre d'homme) < turc *yazęži* «écrivain»; etc. Comme on le voit, le morphème *-żė* est assez vivant à Kfárʿabîda et dans les parlers libanais comme dans la plupart des parlers arabes modernes.

5° Suffixe *-lė* < turc *-li* (ou *-lu*).

Le morphème suffixe *-lė* provient du turc *-li* et s'ajoute comme lui aux noms pour en former des adjectifs; il n'est pas vivant dans le parler et n'existe, à ma connaissance, que dans *'kā́bŏ́rlė* «noble, grand, notable», de *'kâbər* «grands» < cl. *'akâbiru* pluriel de *'ákbaru* «plus grand», et *dommátlė* «consciencieux», de *dómmė* «conscience» < cl. *đímmatu*ⁿ.

6° Suffixe *-ḫâna* < turco-pers. *ḫānē*.

Le suffixe *-ḫâna* provient du turco-persan *ḫānē* «maison, domicile» et se rencontre dans la formation d'un certain nombre de substantifs qui désignent, généralement, des établissements publics, des ateliers, etc.; ex.: *baṭṛakḫâna* «maison habitée par un prêtre ou un évêque qui représente le patriarche dans un pays étranger», de *báṭṛak* «patriarche» < néo-cl. *báṭraku*ⁿ (grec); *ḫást[a]ḫâna* (à côté de, par dissimilation, *'ást[a]ḫâna*) «hôpital», de dial. *ḫásta* «malade, faible» < turc *ḫasta*, cf. turc *ḫastaḫānē*; *žabaḫâna* «gibecière, dépôt de munitions, de poudres» < turc *žebḫānē* de *žębę* (pers.) «armure et arme en général»; *möṭṛanḫâna* «maison habitée par un évêque oriental qui réside dans un pays étranger» < néo-cl. *muṭrânḫânatu*ⁿ, de *muṭrân* «évêque», cf. syr. *meṭrān*; etc.

γ. Suffixes *-ya* < cl. *-yā'u*; *-a* < cl. *-ā'u*ⁿ, *-ā'u*.

1° Suffixe *-ya* < cl. *-yā'u*.

Comme en classique, le dialectal *-ya* se rencontre dans la formation d'un très petit nombre de substantifs féminins qui expriment une idée abstraite, comme *kóbrya* «orgueil» < cl. *kibriyâ'u*. Ce morphème n'est plus vivant dans notre parler.

Remarque sur la finale *-a* < cl. *-â'u*ⁿ.

La finale *-a* se rencontre, comme en classique, dans la formation de quelques substantifs masculins et surtout dans celle d'un certain nombre de noms d'action (infinitifs) qui proviennent de verbes *tertiae w* ou *y*. Ex. : *réya* «hypocrisie» < cl. *ri'â'u*ⁿ «apparence» ($\sqrt{r\text{-}'\text{-}y}$ «voir»); *zéka* (à côté de *déka* chez quelques vieillards) «pénétration d'intelligence» < cl. *đakâ'u*ⁿ ($\sqrt{đ\text{-}k\text{-}y}$ «être doué de pénétration»); *żéza* «rétribution, amende» (cf. *żéza ná'/qdé* «peine pécuniaire» < cl. *žizā'u*ⁿ) ($\sqrt{ž\text{-}z\text{-}y}$ «rétribuer»); *háwa* «air, vent» < cl. *hawâ'u*ⁿ ($\sqrt{h\text{-}w\text{-}y}$ «souffler); *ṣáfa* (à côté de *ṣáfu* et *ṣfâwé*) «limpidité, sérénité» < cl. *ṣafâ'u*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}f\text{-}w}$ «être limpide»); etc.

2° Suffixe *-a* < cl. *-â'u*.

Comme *-â'u* en classique, le dialectal *-a* se rencontre dans la formation d'un certain nombre de substantifs et d'adjectifs féminins. Ces derniers servent de féminins à ceux des adjectifs du type *'áqtel* < cl. *'áqtalu* qui sont employés pour désigner les couleurs ou difformités physiques. Ex. : *ṣáḥra* «plein air, rosée» < cl. *ṣaḥrâ'u* «campagne, désert»; *ʿáḍra* «la vierge Marie» < cl. *ʿaḍrâ'u* «vierge (en général)»; *ḥámra* «rouge, fém.» < cl. *ḥamrâ'u* féminin de *'áḥmar* < cl. *'áḥmaru*; *ʿárža* «boîteuse» < cl. *ʿaržâ'u* féminin de *'áʿraž* < cl. *'áʿražu*; *ḫáuta* «folle» < **ḫautâ'u* féminin de *'áḫwət* < **'aḫwatu*; *báhla* «sotte» féminin de *'ábhel*, etc. Ce morphème témoigne encore d'une certaine faculté de reproduction pourvu qu'il s'agisse d'adjectifs.

δ. Suffixe *-ût* < cl. *-ûtu*ⁿ.

Le suffixe *-ût* < cl. *-ûtu*ⁿ, qui provient (même en classique) d'un emprunt fait au syriaque *-ūθā̄*, se rencontre dans la formation d'un petit nombre de substantifs exprimant une idée abstraite ou (dialectalement) l'idée du diminutif. Ex. : *lāhût* «divinité, théologie» < néo-cl. *lāhûtu*ⁿ, cf. syr. *'ālāhûθā̄*; *malkût* «royaume» < cl. *malakûtu*ⁿ ($\sqrt{m\text{-}l\text{-}k}$), cf. syr. *malkûθā̄*; *ṣalbût* «petit crucifix», cf. *ṣlib* «crucifix» < cl. *ṣalîbu*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}l\text{-}b}$). Ce morphème n'est pas plus vivant à Kfárʿabîda qu'en classique.

ε. Suffixe *-é* < cl. *-atu*ⁿ.

Le dialectal *-é*, correspondant régulier du cl. *-atu*ⁿ, sert, comme en classique, à caractériser le genre féminin, et comme tel il se rencontre dans beaucoup de formations nominales. Il s'ajoute alors purement et simplement à la forme masculine pour en faire

un féminin sans ajouter à la signification d'autre nuance que la notion du genre. Aussi, pour éviter des répétitions inutiles, on ne parlera pas ici de cette formation mécanique. On se bornera à traiter des cas où le suffixe *-ė* se rencontre dans la formation des substantifs ou des adjectifs à la base desquels il n'y a pas de formations masculines ou du moins de ceux dans lesquels l'adjonction de *-ė* amène quelque modification sémantique [1].

1° Comme en classique, le suffixe *-ė* se rencontre dans la formation d'un assez grand nombre de substantifs féminins appelés par les grammairiens de l'arabe classique «noms d'unité» [2]. Ces substantifs se forment par l'adjonction pure et simple du suffixe *-ė* à d'autres substantifs qui indiquent une collection d'êtres de même espèce et on obtient alors l'idée d'unité, d'individualité. Ex. : *wárdė* «une rose» < cl. *wárdatu*ⁿ, de *wárd* «rose (en général) = des roses» < cl. *wárduⁿ; záhṛa* «une fleur» < cl. *záhratu*ⁿ, de *záhr* «fleurs» < cl. *záhruⁿ; wárʾ/qa* «une feuille» < cl. *wáraqatu*ⁿ, de *wáraʾ/q* «feuilles» < cl. *wáraquⁿ; náḥlė* «une abeille» < cl. *náḥlatu*ⁿ, de *náḥl* «abeilles» < cl. *náḥluⁿ; dâmė* en face de class. *ʾidâmu*ⁿ «ce qu'on mange avec le pain»; *ḫartûšė* de *ḫartûš* «cartouches»; *ẏörṛáiṣa*, de *ẏörṛáiṣ* «ortie»; *daiʃfûṛa*, de *daiʃfûṛ* «figues précoces», etc. Cette catégorie de substantifs est encore assez vivante à Kfárʿabîda.

2° Comme en classique aussi, le suffixe *-ė* se rencontre dans la formation des substantifs féminins qui indiquent que l'action, exprimée par le verbe, a eu lieu une seule fois [3]. Ces substantifs sont formés sur le type *qátlė* < cl. *qátlatu*ⁿ lorsqu'ils proviennent de racines trilitères au Ier thème. Aux autres thèmes, ils ont les mêmes formes que les noms d'action (infinitifs) des verbes trilitères dont ils proviennent. Notre parler ne possède plus, actuellement, que les substantifs du type *qátlė*. Ceux-ci, en revanche, sont nombreux et la catégorie est vivante. Ex. : *žálsė* «une session» < cl. *žálsatu*ⁿ ($\sqrt{ž\text{-}l\text{-}s}$ «s'asseoir»); *ḍárbė* «un coup» < cl. *ḍárbatu*ⁿ ($\sqrt{ḍ\text{-}r\text{-}b}$ «frapper»); *ḥámlė* «ce qu'on porte en une fois» < cl. *ḥámlatu*ⁿ ($\sqrt{ḥ\text{-}m\text{-}l}$ «porter»); etc.

Il faut remarquer que, à la différence du classique, notre parler est en train de perdre de vue la nuance spéciale exprimée

[1] Le point de vue envisagé ici n'est donc pas tant un point de vue morphologique qu'un point de vue sémantique.

[2] Cf. ce qu'on appelle des *singulatifs* dans la grammaire de certaines langues celtiques modernes.

[3] Cet emploi est très analogue à celui qui vient d'être signalé («singulatif»).

par la forme *qátlé*. La plupart du temps, en effet, il fait suivre de l'adjectif *wâḥdé* «seule, unique» < cl. *wâḥidatu*ⁿ[1] les substantifs qui indiquent, à eux seuls et par eux-mêmes, en classique, que l'action a eu lieu une seule fois. Ainsi, pour indiquer que l'action exprimée par le verbe *ḍáraba* «il a frappé» a eu lieu une seule fois, le classique employait simplement le mot *ḍárbatu*ⁿ, tandis qu'à Kfárʿabîda on se sert, de préférence, de *ḍárbé wâḥdé*[2], ce qui serait une incorrection en classique. La langue classique, on le sait, se servait de l'adjectif *wâḥidatu*ⁿ uniquement après les substantifs féminins munis déjà du suffixe *-atu*ⁿ (sans que ce suffixe leur ait donné le sens du singulatif), lorsqu'elle veut en former des substantifs qui indiquent que l'action a eu lieu une seule fois. Par exemple, pour exprimer l'idée de «miséricorde, compassion», on disait, en classique, *ráḥmatu*ⁿ; mais pour exprimer «un seul acte de miséricorde», on ajoutait l'adjectif *wâḥidatu*ⁿ «seule», et on disait *ráḥmatu*ⁿ *wâḥidatu*ⁿ.

3° Le suffixe *-é* se rencontre dans la formation d'un assez grand nombre de substantifs exprimant une idée abstraite; ces substantifs abstraits se forment par l'adjonction de *-é* aux adjectifs relatifs qui sont, généralement, du type *qátlé* < cl. *qatlîyu*ⁿ, soit donc *qatlîyé* < cl. *qatlîyatu*ⁿ. Ils servent à donner une expression substantive à la qualité exprimée par ces adjectifs. Ex. : *žamʿîyé* «réunion, assemblée, association» < cl. *žamʿîyatu*ⁿ, de **žámʿé* < cl. *žamʿîyu*ⁿ, adjectif relatif de *žámʿ* «foule» < cl. *žámʿu*ⁿ; *kammîyé* «quantité» < cl. *kammîyatu*ⁿ, de **kámmé* < cl. *kammîyu*ⁿ, adjectif relatif de *kám* (cf. *kâm*) «combien» < cl. *kámmu*ⁿ «quantité»; *ḫabrîyé* «une petite nouvelle», de **ḫabrîyu*ⁿ, adjectif relatif de *ḫábar* «nouvelle»; *bardîyé* «fièvre précédée de frissons», de **bardîyu*ⁿ, adjectif relatif de *bárd* «froid» < cl. *bárdu*ⁿ; *dauṛîyé*, «accès de fièvre qui arrive tous les deux jours», de **dauṛîyu*ⁿ, adjectif relatif de *dáuṛ* «accès de fièvre, retour» < cl. *dáuṛu*ⁿ; *ḫaiṛîyé* «bonté, avantage» < cl. *ḫaiṛîyatu*ⁿ, de *ḫaiṛ* «bien» < cl. *ḫáiṛu*ⁿ; etc.

Cette catégorie de substantifs est extrêmement vivante à Kfárʿabîda et comprend même, à la différence du classique, un certain nombre de formes qui expriment une idée concrète. Ex. : *ʾarḍîyé* «pot de chambre, fond d'un vase, sol d'une maison», de *ʾárḍé* «terrestre» < cl. *ʾarḍîyu*ⁿ, adjectif relatif de *ʾárḍ* «terre» < cl. *ʾárḍu*ⁿ; *ṣūfîyé* «vêtement large en laine que portent les prêtres

[1] On se sert souvent à Kfárʿabîda (comme dans tout le Liban), et dans le même sens, des mots *fárd* «unité» < cl. *fárdu*ⁿ et *ʾáuwəl* «premier» < cl. *ʾáuwalu* qu'on met avant le substantif en question : *žâbu mön ʾáuwəl* (ou *mön fárd*) *ʾ/qámzé* «il l'atteignit d'un seul bond».

[2] Bien qu'on puisse dire quelquefois simplement *ḍárbé*.

orientaux», de *ṣûfé, adjectif relatif de ṣûf «laine» < cl. ṣûfu^n; *šamsîyé* «ombrelle (parapluie)», de *šámsé* «solaire, exposé au soleil» < cl. *šamsîyu^n*, adjectif relatif de *šáms* «soleil» < cl. *šámsu^n*; *ḥellābîyé* «qui donne beaucoup de lait (vache)»; *na'qdîyé* «argent, monnaie de bon aloi» (cf. cl. *dirhamu^n náqdu^n* «monnaie de bon aloi»); *žündîyé* «armée, soldats», de *žünd* < cl. *žundu^n* «troupes»; *žellābîyé* «tablier, robe large» et beaucoup d'autres exemples.

4° Comme en classique, le suffixe *-é* se rencontre dans la formation d'un grand nombre de substantifs féminins (noms d'action ou simples substantifs) de significations variées et qui appartiennent à des types différents :

a. — *qûtlé* < cl. *qutlatu^n*, qui indique, généralement, une idée abstraite ou un sens passif; ex. : *ḥómṛa* «rougeur» < cl. *ḥúmratu^n*; *ḫóḍṛa* «verdure, légumes» < cl. *ḫúḍratu^n*; *ʿó'qdé* «nœud» < cl. *ʿúqdatu^n*; *ló'qmé* «bouchée» < cl. *lúqmatu^n*; *ṣóḥbé* «amitié, société» < cl. *ṣúḥbatu^n*; *sûrbé* «grand nombre, plusieurs» < cl. *súrbatu^n* «troupe»; etc.

b. — *qétlé* < cl. *qítlatu^n*, qui indique, généralement, un fragment, une portion, un exemple, etc.; ex. : *ḥóṣṣa* «portion, part» < cl. *ḥíṣṣatu^n*; *fór'qa* «parti, division» < cl. *fírqatu^n*; *ʿóbṛa* «leçon, exemple» < cl. *ʿíbratu^n*; *'qóṭʿa* «morceau, pièce» < cl. *qíṭʿatu^n*; *'qóṣmé* «fragment, division» < cl. *qíṣmatu^n*; *'qóšré* «écorce, peau d'un arbre, coque» < cl. *qíšratu^n*; *ḫérbé* «ruine» < cl. *ḫírbatu^n*; etc.

c. — *qátlé* < cl. *qátlatu^n*, ou *qátalatu^n*, qui exprime une idée abstraite ou concrète; ex. : *dáu͡lé* «puissance, royaume» < cl. *dáu͡latu^n*; *náḫwé* «magnanimité, fierté» < cl. *náḫwatu^n*; *ḍáiʿa* «village» < cl. *ḍáiʿatu^n*; *'qáryé* «bourg» < cl. *qáryatu^n*; *šámlé* «bandeau, petit turban» < cl. *šámlatu^n*; *ṣánʿa* «métier» < cl. *ṣánʿatu^n* «œuvre»; *ḥásné* «aumône, bienfait» < cl. *ḥásanatu^n*; *ṛá'qbé* «cou» < cl. *ráqabatu^n*; etc.

d. — *qtâlé* < cl. *qitâlatu^n* (ou *qutâlatu^n* ou *qatâlatu^n* [1]), qui indique généralement une idée abstraite; ex. : *ktâbé* «écriture» < cl. *kitâbatu^n*; *ʿtâlé* «métier de portefaix» < cl. *ʿitâlatu^n*; *smâḥa* «générosité» < cl. *samâḥatu^n*; *mhâṛa* «habileté» < cl. *mahâratu^n*; *šṭâṛa* «finesse, habileté» < cl. *šaṭâratu^n* «ruse»; *knâsé* «balayures» < cl. *kunâsatu^n*; *zbâlé* «balayures» < cl. *zubâlatu^n*; *ḫsâṛa* «perte» < cl. *ḫasâratu^n*; *ʿṛâḍa* «fusillade de réjouissance, fanta-

[1] Les trois formes aboutissent phonétiquement au même résultat dans notre parler. — La deuxième forme (*qutâlatu^n*) indique plus souvent que les autres une notion concrète.

sia, salve» < cl. *ʿurâḍatuⁿ; ʿmâṛa* «construction, maison» < cl. *ʿimâratuⁿ;* etc.

e. — *qtîlė* < cl. *qatîlatuⁿ*, qui indique, généralement, une notion concrète et passive; ex. : *ktîbė* «écriture» < cl. *katîbatuⁿ; fḍîlė* «vertu, mérite» < cl. *faḍîlatuⁿ; ḥṣîrė*[1] «natte» < cl. *ḥaṣîratuⁿ* «claie pour sécher les dattes»; *mdînė* «ville» < cl. *madînatuⁿ; ždîlė* «tresse (de cheveux)» < cl. *žadîlatuⁿ* «manière, mode» ($\sqrt{ž\text{-}d\text{-}l}$ «tresser»); *ʿžîbė* «miracle, merveille» < cl. *ʿažîbatuⁿ; sfînė* «vaisseau» < cl. *safînatuⁿ;* etc.

f. — *qtûlė* < cl. *qutûlatuⁿ*. Ex. : *shûlė* «facilité» < cl. *suhûlatuⁿ; ʿmûlė* «salaire du courtier», cf. cl. *ʿumâlatuⁿ; ṣʿûbė* «difficulté» < cl. *ṣuʿûbatuⁿ; ʿzûbė* «célibat» < cl. *ʿuzûbatuⁿ; ftûwė* «générosité, qualités mâles» < cl. *futûwatuⁿ; mrûwė* «virilité, courage» < cl. *murûwatuⁿ* (à côté de *murû'atuⁿ*); etc. Cette catégorie, qui exprime généralement une idée d'intensité, provient presque toujours de racines à valeur intransitive.

Nota. — Toutes ces formes nominales, avec d'autres moins importantes, sont encore bien représentées dans le parler de Kfárʿabîda.

5° Le suffixe *-ė* se rencontre également dans la formation d'un certain nombre de substantifs féminins (appartenant à des types différents) qui expriment l'idée du diminutif dans le parler de Kfárʿabîda. Ex. : *ṣandû'/qa* «petite caisse», de *ṣandû'/q* «caisse, malle» < cl. *ṣundûquⁿ; fatfûtė* «une miette de pain» < syr. *paθpā̄θā̄* (cf. ar. cl. *futâtuⁿ*); *saksûkė* «barbiche»; *baṣbûṣa* «petit morceau de charbon ou de bois allumé», cf. dial. *baṣbûṣ* «prunelle de l'œil»; *máʿžnė* (plus souvent *mʿái̯žnė*) «petit pétrin», de *máʿžęn* «pétrin» < cl. *míʿžanuⁿ; dükkânė* «petite boutique, jolie boutique», de *dükkân* «boutique, magasin» < cl. *dukkânuⁿ; sękkînė* «petit canif», de *sękkîn* «canif, couteau» < cl. *sikkînuⁿ; dálwė* «petit seau en bois», de *dálu* «seau» < cl. *dálwuⁿ* (cf. p. 116); *žáṛṣa* «clochette», de *žáṛaṣ* «cloche» < cl. *žárasuⁿ; dánbė* «petite queue», de *dánęb* «queue» < cl. *đánabuⁿ;* etc.

Remarque I. — Les formes nominales du classique qui indiquent la manière dont l'action exprimée par le verbe est faite et qui se forment des verbes trilitères (forts ou faibles) au Ier thème sur le type *qítlatuⁿ* n'ont laissé aucune trace dans notre parler, où ils sont périphrasés par le mot *mṓtl* «comme» < cl.

[1] Cf. cl. *ḥaṣîruⁿ* «tissu, natte».

*míθlu*ⁿ et, quelquefois, par le dialectal *zái̯* «comme». Ainsi, en face du cl. *mašáiṭu míšyata l-mu'áddabi* «j'ai marché la marche (c'est-à-dire je me suis conduit à la manière) d'un homme bien élevé», on a dans notre parler *mšît mŏtl* (ou *zái̯*) *ęl-m'áddęb*.

Cependant, le parler de Kfár'abîda possède encore quelques-uns de ces noms de manière aux autres thèmes des verbes trilitères que le Ier thème (mêmes formes que les noms d'action de ces verbes); ex. : *ntášru ntšâṛ ęž-žṛâd* «ils se sont répandus comme (à la manière de) les sauterelles» < cl. *intášarū (i)ntišâra l-žarâdi*.

Remarque II. — Sauf *qâtilatu*ⁿ, représenté encore par *dâhyė* «homme très rusé, très ingénieux» < cl. *dâhiyatu*ⁿ, les types classiques *qattâlatu*ⁿ, *qatûlatu*ⁿ, *qútalatu*ⁿ, qui formaient quelques noms à signification masculine (et intensive), ne sont plus représentés dans notre parler.

4. Formations nominales comportant à la fois un morphème préfixe et un indice suffixe.

α. *ma-* + [racine] + *-ė* < cl. *ma-* + [racine] + *-atu*ⁿ.

1° Comme en classique, le cumul du préfixe *ma-* (*m-*) et du suffixe *-ė* se rencontre dans la formation d'un certain nombre de noms de lieu avec nuance accessoire indiquant que l'action exprimée par le verbe est répétée. Ces noms de lieu sont du type *máqtlė* < cl. *máqtalatu*ⁿ (ou *máqtilatu*ⁿ, *máqtulatu*ⁿ), lorsqu'ils relèvent de racines trilitères sans consonne faible, et du type *mqâlė* < cl. *maqâlatu*ⁿ, lorsqu'ils relèvent de racines *mediae w* ou *y*. Ex. : *má'/qbṛa* «cimetière» < cl. *máqbaratu*ⁿ $(\sqrt{q\text{-}b\text{-}r})$; *máṣbẏa* «teinturerie» < cl. *máṣbaẏatu*ⁿ $(\sqrt{ṣ\text{-}b\text{-}ẏ})$; *mẏâṛa* «caverne» < cl. *maẏâratu*ⁿ $(\sqrt{ẏ\text{-}w\text{-}r})$; *mnâṛa* «minaret» < cl. *manâratu*ⁿ $(\sqrt{n\text{-}w\text{-}r})$; etc.

2° Comme il a été dit à propos du préfixe *ma-* (p. 230), le cumul de *m(a)-* et de *-ė* se rencontre dans la formation dialectale d'un certain nombre de substantifs qui indiquent l'instrument au moyen duquel on fait l'action; ces substantifs sont, à Kfár'abîda, du type *máqtlė* (cf. cl. *miqtalatu*ⁿ). Ex. : *mál'ᵒ/qa* «cuiller, truelle», cf. cl. *míl'aqatu*ⁿ $(\sqrt{l\text{-}'\text{-}q})$; *mán'/qlė*[1] «tout ce qui sert au trans-

[1] Dans le deuxième sens il représente le turc *manqala* (même sens).

port, espèce de jeu arabe à casiers», cf. cl. *minqalatu*ⁿ ($\sqrt{n\text{-}q\text{-}l}$); *máruḥa* «éventail», cf. cl. *mirwaḥatu*ⁿ ($\sqrt{r\text{-}w\text{-}ḥ}$); *mážrfė* «pelle, râteau», cf. cl. *mížrafatu*ⁿ; etc.[1]. Cette catégorie, ainsi que la précédente, est encore bien vivante à Kfárʿabîda.

3° Le cumul du préfixe *ma-* et du suffixe *-ė* se rencontre enfin à Kfárʿabîda dans un certain nombre de substantifs qui expriment une idée abstraite et sont du type *máqtlė* < cl. *máqtalatu*ⁿ[2]. Ex. : *mádḥkė* «un ridicule, objet de risée» ($\sqrt{ḍ\text{-}ḥ\text{-}k}$ «rire»[3]); *másḫra* «ridicule, risée» < cl. *másḫaratu*ⁿ ($\sqrt{s\text{-}ḫ\text{-}r}$); *mášiḫa* «république, fonction de maire de village» ($\sqrt{š\text{-}y\text{-}ḫ}$); *máṣḷḥa* «emploi, avantage, occupation» < cl. *máṣlaḥatu*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}l\text{-}ḥ}$); *mö́ʿrfė* (*máʿrfė*) «connaissance» < cl. *máʿrifatu*ⁿ ($\sqrt{ʿ\text{-}r\text{-}f}$); *mášẏlė* «occupation» (dans *māʿẹ́ndęk lā šǘẏl ulā mášẏlė* «tu n'as rien à faire») < cl. *mášẏalatu*ⁿ ($\sqrt{š\text{-}ẏ\text{-}l}$); *mádbḥa* «carnage» ($\sqrt{đ\text{-}b\text{-}ḥ}$ «tuer»); etc. Ces substantifs abstraits, qui sont en majeure partie des noms d'action, sont assez nombreux et assez usités à Kfárʿabîda.

Remarque. — Les substantifs classiques du type *máqtalatu*ⁿ, qui indiquent le lieu où l'action se fait fréquemment, servent, quelquefois aussi, on le sait, à indiquer le lieu où une chose se trouve en abondance. Ils sont très rares dans ce dernier emploi à Kfárʿabîda et ne sont plus représentés que par deux ou trois exemples comme *mö̀ʾ/qtâyė* «champ de concombres»[4], cf. cl. *máqθaʾatu*ⁿ, de *máʾ/qtė* «concombres», cf. cl. *qiθâʾu*ⁿ; *máštlė* «pépinière, semis», de *šátl* «plant» < syr. *šeθlā̄* (cf. hébr. *šāθal*).

β. *mò-* + [racine] + *-ė* < cl. *mi-* + [racine] + *-atu*ⁿ.

Le cumul du préfixe *mö-* et du suffixe *-ė* ne se rencontre, à Kfárʿabîda, que dans la formation d'un petit nombre de substantifs qui indiquent l'instrument avec lequel se fait l'action exprimée par le verbe et qui proviennent de racines à troisième radicale faible. Ils sont du type *mòqtâlė*, cf. cl. *miqtâlu*ⁿ. Ex. : *möṣlâyė* «piège», cf. cl. *miṣlâtu*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}l\text{-}y}$); *mòṣfâyė* «filtre», cf. cl. *miṣfâtu*ⁿ ($\sqrt{ṣ\text{-}f\text{-}w}$); *möḫlâyė* «sac à fourrage, musette», cf. cl. *miḫ-*

[1] Seul le cl. *miknasatu*ⁿ «balai» ($\sqrt{k\text{-}n\text{-}s}$) fait exception et garde dans notre parler sa forme ancienne, soit *möknsė* au lieu de **máknsė*. Opposez ce qui a été dit plus haut sur la substitution générale de *ma-* à *mi-* dans notre parler, p. 229 et déjà plus haut.

[2] Quelquefois *maqtilatu*ⁿ et *maqtulatu*ⁿ.

[3] Sur le changement de *ḍ* en *d*, cf. *Phonétique*, p. 56.

[4] D'où également un «concombre», plur. *máʾ/qtė*.

*lâtu*ⁿ ($\sqrt{\underline{h}\text{-}l\text{-}y}$); etc. Cette catégorie est encore vivante à Kfár-ʿabîda[1].

γ. *m-* + [RACINE] + *-ė* < cl. *mu-* + [RACINE] + *-atu*ⁿ.

Le cumul du préfixe *m-* < cl. *mu-* et du suffixe *-ė* < *-atu*ⁿ se rencontre uniquement dans la formation des noms d'action (infinitifs) pour tous les verbes trilitères employés au IIIᵉ thème (type *qâtala*), en tant du moins qu'ils sont usités dans notre parler. Le type de ces noms d'action est partout *mqâtlė* < cl. *muqâtalatu*ⁿ. Ex. : *mžâmlė* «action de bien agir envers quelqu'un» < cl. *mužâmalatu*ⁿ, de *žâməl* < cl. *žâmala*, IIIᵉ thème de $\sqrt{\check{z}\text{-}m\text{-}l}$; *mʾ/qâulė* «action de s'entretenir, de convenir de quelque chose avec quelqu'un»[2] < cl. *muqâwalatu*ⁿ, de *ʾ/qâwəl* < cl. *qâwala*, IIIᵉ thème de $\sqrt{q\text{-}w\text{-}l}$; etc.

δ. *tẹ-* + [RACINE] + *-ė* < cl. *ta-* + [RACINE] + *-atu*ⁿ.

Le cumul du préfixe *tẹ-* et du suffixe *-ė* se rencontre, comme en classique, dans la formation d'un certain nombre de noms d'action rattachés par le sens (et non par la forme)[3] aux verbes trilitères du IIᵉ thème. Ces noms sont formés sur le type *tẹqtlė* < cl. *táqtilatu*ⁿ. Ex. : *tõʾ/qdmė* «offrande, action d'offrir» < cl. *táqdimatu*ⁿ, cf. *ʾ/qáddẹm* «il a offert» < cl. *qáddama*, IIᵉ thème de $\sqrt{q\text{-}d\text{-}m}$ «être le premier, aborder quelqu'un»; *tâṣyė* «recommandation, action de recommander, annonce faite dans les églises», cf. cl. *táuṣiyatu*ⁿ, de *wáṣṣa* «il a recommandé» < cl. *wáṣṣā*, IIᵉ thème de $\sqrt{w\text{-}ṣ\text{-}y}$ «unir, être contigu»; etc. Cette catégorie est encore assez vivante à Kfárʿabîda.

[1] Rappelons, à ce propos, que le parler connaît un certain nombre de substantifs féminins qui remplacent la terminaison ancienne *-ātu*ⁿ par *-âyė*, cf. dial. *mrâyė* «miroir», en face de **mirâtu*ⁿ < cl. *mirʾâtu*ⁿ; *ṣâyė* «bâton», en face de néo-cl. *ʿaṣâtu*ⁿ (cl. *ʿáṣa*ⁿ > dial. *ʿáṣa*); *mõʿzâyė* «chèvre», en face de **miʿzâʾtu*ⁿ (cf. cl. *miʿzâʾu*ⁿ); *mõḫbâyė* «trésor caché, cachette», en face de **maḫbâtu*ⁿ (cf. cl. *maḫbaʾu*ⁿ); etc. M. Marçais me fait observer que ce procédé est très fréquent dans les dialectes arabes, particulièrement en tunisien, et il est probablement d'origine morphologique : *on rend apparente, au moyen du* -yė *final, la caractéristique d'un féminin qui risquait de disparaître.* Le seul moyen d'empêcher le genre féminin de se confondre ici avec le genre masculin était d'en *extérioriser* le signe morphologique : le classique réalisait cette extériorisation, p. ex. pour *mikwâtu*ⁿ, au moyen de *-tu*ⁿ; le postclassique l'avait réalisé en transformant *ʿáṣa*ⁿ en *ʿaṣâtu*ⁿ; le dialecte a perdu de bonne heure ce procédé qu'il remplace par *-ė*, signe morphologique équivalent du féminin, et remédie à l'hiatus après *-â-* (*-ā-*) par l'intercalation de la consonne *y* : hiatus évité au minimum de frais (sous l'influence des racines à 3ᵉ consonne faible, et *w* étant ramenés à *y*).

[2] Palabre (sens commercial).

[3] La forme, en effet, est évidemment celle du Iᵉʳ thème.

5. Formations nominales comportant à la fois un morphème infixe et un indice suffixe.

Les formations nominales comportant à la fois un infixe et un suffixe ne se rencontrent, à Kfárʿabîda, que dans un certain nombre de diminutifs féminins. L'infixe est alors toujours *-ai̯-* et le suffixe *-ė* < cl. *-atu*ⁿ. Ex. : *twái̯nė* (cf. cl. *tuyái̯natu*ⁿ), diminutif de *tînė* «figuier» < cl. *tînatu*ⁿ; *ʿwái̯nė* (cf. cl. *ʿuyái̯natu*ⁿ), diminutif de *ʿáin* «œil, source» < cl. *ʿáinu*ⁿ (1); *ʾ/qái̯bė* «petite montée, nom d'un village libanais» < cl. *ʿuqái̯batu*ⁿ, diminutif de *ʿáʾ/qbė* «montée» < cl. *ʿáqabatu*ⁿ; *ʾ/qlái̯ʿa* (nom de plusieurs villages libanais) < cl. *qulái̯ʿatu*ⁿ «petite forteresse», diminutif de *ʾ/qálʿa* «forteresse» < cl. *qálʿatu*ⁿ; *máimė* «chère mère» < cl. *ʾumái̯matu*ⁿ, diminutif de *ʾóm*ᵐ «mère» < cl. *ʾúmmu*ⁿ; *tʿái̯lbė* «morceau de bois qu'on met au bout de la charrue pour la fixer», diminutif de *θáʿlabu*ⁿ «bout du bois de la lance qu'on emboîte dans le fer» (inusité dans ce sens à Kfárʿabîda); *ḫái̯yė* (à côté de *ḫái̯t-*) «sœur» < cl. *ʾuḫái̯yatu*ⁿ, diminutif de *ʾŭḫt* «sœur», < cl. *ʾúḫtu*ⁿ; *bnái̯yė* < cl. *bunái̯yatu*ⁿ, diminutif de *bŏnt* «fille» < cl. *bíntu*ⁿ; *šwái̯yė* «peu de chose», cf. cl. *šuwái̯yu*ⁿ, diminutif de *ši* «chose» < cl. *šái̯ʾu*ⁿ (2).

6. Formations nominales caractérisées par une simple alternance vocalique.

Comme en classique, les formes nominales caractérisées par une simple alternance vocalique (3), sont extrêmement nombreuses dans notre parler. La plupart d'entre elles appartiennent, quoiqu'en proportions différentes, aux substantifs et aux adjectifs; quelques-unes, au contraire, appartiennent seulement aux substantifs, tandis que d'autres ne comprennent que des adjectifs. En outre, parmi les formes classiques, les unes sont encore très vivantes à Kfárʿabîda; d'autres, au contraire, sont déjà tombées ou sont en train de tomber en désuétude; quelques-unes, enfin, qui étaient très usitées en classique, ont entièrement ou presque

(1) Cf. le dicton local : *ṭálę̆ʿ ʿatʿwái̯nė wáqaʿ böl̆ʿwái̯nė* «il est monté sur le petit figuier et il est tombé dans la petite source (c'est-à-dire dans le puits)».

(2) Dans *ḫái̯yė*, *bnái̯yė* et *šwái̯yė* il y a, à vrai dire, cumul de deux suffixes et non pas d'un infixe et d'un suffixe, ce qui tient au monosyllabisme du mot simple.

(3) On fait naturellement abstraction ici des finales classiques *-u*ⁿ, *-i*ⁿ, *-a*ⁿ (*-u*, *-a*) qui, à une époque extrêmement ancienne, ont pu être de vrais morphèmes, mais ne comptent absolument pas pour les parlers modernes.

entièrement disparu, tandis que quelques autres, vivantes ou non dès le classique, sont encore productives. On ne passera naturellement ici en revue que les formes nominales qui sont encore vivantes à Kfárʿabîda ou qui, du moins, sont encore représentées dans notre parler.

α. *qátl* < cl. *qátluⁿ*.
(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde.)

Cette forme comprend, à la fois, des substantifs et des adjectifs.

1° *Substantifs.* — La forme *qátl* est très usitée à Kfárʿabîda dans les substantifs et englobe, comme la plupart des formes suivantes, de simples substantifs aussi bien que des noms d'action, des substantifs qui proviennent de racines verbales existantes aussi bien que des substantifs qui n'ont pas en face d'eux de racines dont ils dérivent, enfin des substantifs concrets aussi bien que des substantifs abstraits[1]. Ex. : ʾ/*qárn* «corne» < cl. *qárnuⁿ*; *ʿái̯n* «œil» < cl. *ʿái̯nuⁿ*; *kárm* «vigne, champ de vignes» < cl. *kármuⁿ*; *ṣáḥu* «sérénité (du temps)» < cl. *ṣáḥwuⁿ*; *náfs* «âme» < cl. *náfsuⁿ*; *ṣáu̯m* «jeûne» < cl. *ṣáu̯muⁿ*; *ḍárb* «action de frapper» < cl. *ḍárbuⁿ*; etc.

2° *Adjectifs.* — Les adjectifs du type *qátl* sont, comme en classique, très rares à Kfárʿabîda où ils ne sont plus représentés que par quelques exemples : *ṣáʿb* «difficile» < cl. *ṣáʿbuⁿ*; *ráḥb* «vaste» < cl. *ráḥbuⁿ*. Ces adjectifs, on le sait, proviennent de verbes intransitifs.

β. *qŭtl* < cl. *qutluⁿ*.
(Voyelle *u* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde.)

Comme la forme précédente, *qŭtl* comprend à la fois des substantifs et des adjectifs.

1° *Substantifs.* — Les substantifs du type *qŭtl* sont assez nombreux à Kfárʿabîda et ont, les uns une valeur concrète, les autres une valeur abstraite. Ex. : *ʿŭšb* «herbe verte» < cl. *ʿúšbuⁿ*; *žŭrn* «auge, petit bassin» < cl. *žúrnuⁿ*; *dŏbᵇ* «ours» < cl. *dúbbuⁿ*; *ḫŏbz* «pain» < cl. *ḫúbzuⁿ*; *žŭrḥ* «blessure» < cl. *žúrḥuⁿ*; *ʿŭd* «morceau

[1] On se contentera ici de donner, sans distinction, les exemples de substantifs concrets ou abstraits, de noms d'action ou de simples substantifs, de substantifs provenant de racines verbales ou ayant une existence indépendante De même pour les formations suivantes.

de bois» < cl. *ʿûdu*^{n}; *ṣóbḥ* «matin» < cl. *ṣúbḥu*^{n}; *žûʿ* «faim» < cl. *žûʿu*^{n}; *žûd* «générosité» < cl. *žûdu*^{n}; *bṓẏḍ* «haine» < cl. *búẏḍu*^{n}; *ḥób*^{b} «amitié, amour» < cl. *ḥúbbu*^{n}; etc.

Le type *qṹtl* comprend également les substantifs de deux à dix qui indiquent les fractions : *nṓṣ*^{s} «moitié» < cl. *núṣfu*^{n} (ou *níṣfu*^{n}); *tṹlt* «tiers» < cl. *θúlθu*^{n} (ou *θúluθu*^{n}); *róbʿ* «quart» < cl. *rúbʿu*^{n}; etc.

2° *Adjectifs.* — Les adjectifs du type *qṹtl* sont peu nombreux et appartiennent en général à des racines faibles. Ex. : *mṓṛ*^{r} «amer» < cl. *múrru*^{n}; *mṓz*^{z} «aigrelet, insipide» < cl. *múzzu*^{n}; *ḥṹr*^{r} «libre, franc» < cl. *ḥúrru*^{n}; *ḥṹlu* «doux» < cl. *ḥúlwu*^{n}; *süḫn* «chaud» < cl. *súḫnu*^{n}. Ces adjectifs, on le sait, proviennent de verbes intransitifs de même que ceux du type *qátlu*^{n}.

γ. *qẹ́tl* < cl. *qítlu*^{n}.

(Voyelle *i* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde.)

Le type *qẹ́tl* ne comprend plus d'adjectifs à Kfárʿabîda; par contre il fournit un grand nombre de substantifs généralement concrets. Ex. : *mṓlḥ* «sel» < cl. *mílḥu*^{n}; *mṓlk* «domaine, propriété» < cl. *mílku*^{n}; *dóbs* «moût cuit et réduit en sirop» < cl. *díbsu*^{n}; *dîb* «loup» < cl. *đíʾbu*^{n}; *sẹ́n*^{n} «dent» < cl. *sínnu*^{n}; *ʿẹ́lm* «science» < cl. *ʿílmu*^{n}; etc.

δ. *qátẹl* < cl. *qátalu*^{n}.

(Voyelle *a* dans la première et dans la seconde syllabe.)

Comme ceux du type *qẹ́tl*, les adjectifs classiques du type *qátẹl* n'ont laissé aucune trace dans notre parler. Les substantifs, au contraire, qui appartiennent à ce type sont encore très nombreux et vivants; ils expriment la plupart du temps une idée concrète. Ex. : *wálẹd* «enfant» < cl. *wáladu*^{n}; *ʾásẹd* «lion» < cl. *ʾásadu*^{n}; *ḥážaṛ* «pierre» < cl. *ḥážaru*^{n}; *báṛad* «grêle» < cl. *báradu*^{n}; *ẏáḍab* «colère» < cl. *ẏáḍabu*^{n}; *mátẹl* «exemple, modèle» < cl. *máθalu*^{n}; *ḥánẹk* «palais (de la bouche)» < cl. *ḥánaku*^{n}; *ḥásẹd* «jalousie» < cl. *ḥásadu*^{n}; *balẹd* «pays» < cl. *báladu*^{n}; etc.

ε. *qẹ́tẹl* < cl. *qátilu*^{n}.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *i* dans la seconde.)

La forme *qẹ́tẹl* comprend uniquement dans notre parler des adjectifs. Ceux-ci sont encore nombreux et la catégorie en est encore vivante. Ex. : *wə́sẹḫ* «sale» < cl. *wásiḫu*^{n}; *ḫẹ́šẹn* «dur» < cl. *ḫášinu*^{n}; *nẹ́žẹs* «méchant, sale» < cl. *nážisu*^{n}; *nẹ́kẹd* «tracassier, acariâtre» < cl. *nákidu*^{n}; *bə́lẹṭ* «dissipé (enfant)» < **baliṭu*^{n}; etc.

ζ. *qétęl* < cl. *qítalu*ⁿ.
(Voyelle *i* dans la première syllabe, *a* dans la seconde.)

Le type *qétęl*, déjà rare en classique, n'est représenté à Kfárʿabîda que par très peu d'exemples : *ʿénęb* « raisin » < cl. *ʿínabu*ⁿ. (Cette forme est très usitée, on l'a vu, comme pluriel interne.) Ce type ne paraît comprendre aucun adjectif dans le parler considéré.

η. *qâtęl* < cl. *qâtilu*ⁿ ou *qâtalu*ⁿ.
(Voyelle *ā* dans la première syllabe, *a* ou *i* dans la seconde.)

Le dialectal *qâtęl* est une des formes nominales les plus usitées et les plus vivantes à Kfárʿabîda. Il comprend à la fois les participes actifs (qu'ils soient devenus substantifs ou non) des verbes trilitères au Ier thème (transitifs ou intransitifs) et un tout petit nombre de substantifs non rattachés à une racine verbale. Dans le premier cas il représente toujours le cl. *qâtilu*ⁿ, et dans le second cas les cl. *qâtilu*ⁿ et *qâtalu*ⁿ.

1° *qâtęl* < cl. *qâtilu*ⁿ. Ex. : *ʿâlęm* « savant, sachant » < cl. *ʿâlimu*ⁿ ; *žâmə*ʿ « mosquée, qui rassemble » < cl. *žâmiʿu*ⁿ ; *ʿâ'/qəl* « sage, tranquille » < cl. *ʿâqilu*ⁿ ; *nâsė* « oubliant » < cl. *nâsi*ⁿ $(\sqrt{n\text{-}s\text{-}y})$; *ẏâlė* « cher » < cl. *ẏâli*ⁿ $(\sqrt{ẏ\text{-}l\text{-}w})$; *hâdė* « tranquille, paisible » < cl. *hâdi'u*ⁿ $(\sqrt{h\text{-}d\text{-}'})$; *ṛâẏęb* « qui désire (nom propre d'homme) » < cl. *râẏibu*ⁿ ; *ẏâlęb* « vainqueur (nom propre d'homme) » < cl. *ẏâlibu*ⁿ ; etc. Cette catégorie est extrêmement vivante, surtout lorsqu'il s'agit d'adjectifs.

2° *qâtęl* < cl. *qâtilu*ⁿ ou *qâtalu*ⁿ. Ex. : *ṛâhęb* « moine » < cl. *râhibu*ⁿ ; *kâḥęl* « cheville du pied » < **kâḥilu*ⁿ ; *ʿâlęm* « monde » < cl. *ʿâlamu*ⁿ ; *'/qâlęb* « moule, forme (de souliers) » < cl. *qâlabu*ⁿ ; *ḫâtęm* « bague » < cl. *ḫâtamu*ⁿ (ou *ḫâtimu*ⁿ) ; etc.
Cette catégorie n'est plus vivante à Kfárʿabîda.

θ. *qtîl* < cl. *qatîlu*ⁿ.
(Voyelle *a* dans la première syllabe, *ī* dans la seconde.)

Le type *qtîl* comprend à Kfárʿabîda comme en classique des substantifs et des adjectifs. Toutefois les adjectifs sont de beaucoup les plus nombreux.

1° *Substantifs.* — Ex. : *'/qḍîb* « verge, bâton » < cl. *qaḍîbu*ⁿ ; *rẏîf* « pain mince et rond » < cl. *raẏîfu*ⁿ ; *ḥdîd* « fer » < cl. *ḥadîdu*ⁿ ; *žrîd* « bâton employé par les cavaliers dans les joutes » < cl. *žarîdu*ⁿ ;

užih «notable» < cl. *wažihu*^{n}; *ḥkîm* «médecin» < cl. *ḥakîmu*^{n} «sage, philosophe»; *ṭḥîn* «farine» < cl. *ṭaḥînu*^{n}; *ʾqṣîl* «orge coupé vert» < cl. *qaṣîlu*^{n}; etc. Cette catégorie témoigne d'une certaine vie à Kfárʿabîda.

2° *Adjectifs.* — Les adjectifs du type *qtîl* sont extrêmement nombreux dans notre parler. Ex. : *uḥîd* «unique» < cl. *waḥîdu*^{n}; *ʿtîʾq* «vieux, ancien» < cl. *ʿatîqu*^{n}; *ẏrîʾq* «noyé» < cl. *ẏarîqu*^{n}; *krîm* «généreux» < cl. *karîmu*^{n}; *kbîr* «grand» < cl. *kabîru*^{n}; *bʿîd* «éloigné» < cl. *baʿîdu*^{n}; *ʾqrîb* «proche» < cl. *qarîbu*^{n}; etc. [1].

ı. qtâl < cl. *qutâlu*^{n}, *qatâlu*^{n}, *qitâlu*^{n} [2].
(Voyelle *u*, *a* ou *i* dans la première syllabe, *ā* dans la seconde.)

1° *qtâl* < cl. *qutâlu*^{n}.

Cette forme n'est plus représentée par aucun adjectif à Kfárʿabîda; elle l'est seulement par un certain nombre de substantifs qui expriment tous une idée concrète. Ex. : *ẏṛâb* «corbeau» < cl. *ẏurâbu*^{n}; *mḫâṭ* «mucosité du nez, morve» < cl. *muḫâṭu*^{n}; *rwâʾq* «galerie, cloître» < cl. *ruwâqu*^{n}; *rḫâm* «marbre» < cl. *ruḫâmu*^{n}; *nḫâʿ* «cervelle, moelle épinière» < cl. *nuḫâʿu*^{n}; *kṛâʿ* «origine, race» < cl. *kurâʿu*^{n} «extrémité de n'importe quelle chose»; *ʾqnâʾq* «étape, station» < néo-cl. *qunâqu*^{n} (turc); *bzâʾq* «crachat» < cl. *buzâqu*^{n} (ou *buṣâqu*^{n}); etc.

2° *qtâl* < cl. *qatâlu*^{n}.

Cette forme, comme la précédente, ne comprend presque plus d'adjectifs dans notre parler. Par contre, elle est représentée par un grand nombre de substantifs concrets et abstraits. Ex. : *nhâṛ* «jour» < cl. *nahâru*^{n}; *ḥṣâd* «moisson» < cl. *ḥaṣâdu*^{n}; *šṛâb* «boisson» < cl. *šarâbu*^{n}; *ḫṛâb* «ruine» < cl. *ḫarâbu*^{n}; *žnâb* «excellence (titre d'honneur qu'on met au commencement de l'adresse d'une certaine catégorie de personnes)» < cl. *žanâbu*^{n}; *žwâb* «réponse» < cl. *žawâbu*^{n}; *zmân* «temps» < cl. *zamânu*^{n}; *ẏṛâm* «passion» < cl. *ẏarâmu*^{n}; *ʿdâb* «supplice» < cl. *ʿaḏâbu*^{n}; etc.

Notre parler possède cependant deux ou trois adjectifs du type *qtâl* < cl. *qatâlu*^{n}. Tels sont *ḥṛâm* «illicite, défendu» < cl. *ḥarâmu*^{n}; *žbân* «craintif» < cl. *žabânu*^{n}.

3° *qtâl* < cl. *qitâlu*^{n}.

Cette forme comprend uniquement des substantifs. Ceux-ci, assez nombreux à Kfárʿabîda comme en classique, expriment en

[1] C'est la forme par excellence de l'adjectif à Kfárʿabîda.

[2] Les trois formes classiques aboutissent phonétiquement à *qtâl* dans notre parler.

général une idée concrète. Ex. : *ktâb* «livre» < cl. *kitâbu*ⁿ; *ḥmâṛ* «âne» < cl. *ḥimâru*ⁿ; *ḥṣân* «cheval» < cl. *ḥiṣânu*ⁿ; *srâž* «lampe» < cl. *sirâžu*ⁿ; *lsân* «langue, language» < cl. *lisânu*ⁿ; *ḥzâm* «sangle, maillot (d'enfant)» < cl. *ḥizâmu*ⁿ; *ʾ/qyâs* «mesure» < cl. *qiyâsu*ⁿ; *žṛâb* «sac de berger» < cl. *žirâbu*ⁿ; *ʿtâb* «reproche» < cl. *ʿitâbu*ⁿ; *ḥsâb* «compte. calcul» < cl. *ḥisâbu*ⁿ; etc.

κ. *qtûl* < cl. *qatûlu*ⁿ ou *qutûlu*ⁿ.
(Voyelle *a* ou *u* dans la première syllabe, *ū* dans la seconde.)

1° *qtûl* < cl. *qatûlu*ⁿ.

Cette forme comprend à la fois des substantifs et des adjectifs (ces derniers proviennent généralement de verbes intransitifs).

a. Substantifs. — Les substantifs du type *qtûl* ne sont pas nombreux à Kfárʿabîda; ils expriment toujours une notion concrète. Ex. : *ḫrûf* «mouton» < cl. *ḫarûfu*ⁿ; *dbûʾ/q* «glu» < **dabûqu*ⁿ, cf. cl. *dābûqu*ⁿ; *ẏṣûn* «nom propre de femme» (cf. cl. *ẏuṣûnu*ⁿ, pl. de *ẏúṣnu*ⁿ «branche»); *ʿdú* «ennemi» < cl. *ʿadûwu*ⁿ.

b. Adjectifs. — Les adjectifs du type *qtûl* sont assez nombreux à Kfárʿabîda et expriment comme en classique une notion intensive ou passive. Ex. : *ḥrûn* «rétif» < cl. *ḥarûnu*ⁿ; *ḥnûn* «miséricordieux» < cl. *ḥanûnu*ⁿ; *rsûl* «envoyé» < cl. *rasûlu*ⁿ; *ḥʾ/qûd* «haineux, rancunier» < cl. *ḥaqûdu*ⁿ; *ʿnûd* «entêté» < cl. *ʿanûdu*ⁿ «qui s'écarte du but»; etc.

2° *qtûl* < cl. *qutûlu*ⁿ.

Cette forme comprend un assez grand nombre de noms d'action (infinitifs) qui proviennent de verbes trilitères (intransitifs) au Ier thème. Ex. : *šrûʾ/q* «lever du soleil» < cl. *šurûqu*ⁿ ($\sqrt{š\text{-}r\text{-}q}$ «se lever [soleil]»); *ẏrûb* «coucher du soleil» < cl. *ẏurûbu*ⁿ ($\sqrt{ẏ\text{-}r\text{-}b}$ «se coucher»); *žnûn* «folie» < cl. *žunûnu*ⁿ ($\sqrt{ž\text{-}n\text{-}n}$ «être fou»); *fžûr* «colère» < cl. *fužûru*ⁿ «libertinage» ($\sqrt{f\text{-}ž\text{-}r}$ «vivre dans le libertinage»); *ḫḍûʿ* «obéissance» < cl. *ḫuḍûʿu*ⁿ ($\sqrt{ḫ\text{-}ḍ\text{-}ʿ}$ «obéir»); *hdú* «calme» < cl. *hudûʾu*ⁿ ($\sqrt{h\text{-}d\text{-}ʾ}$ «se calmer»); *nzûl* «descente, action de descendre» < cl. *nuzûlu*ⁿ ($\sqrt{n\text{-}z\text{-}l}$ «descendre»); etc.

λ. *qṭṭâl* < cl. *qattâlu*ⁿ.
(Voyelle *a* dans la première syllabe, *ā* dans la seconde, gémination de la deuxième radicale.)

Le dialectal *qṭṭâl* représente (*par dissimilation vocalique*)[1] le cl. *qattâlu*ⁿ et comprend à la fois des substantifs et des adjectifs.

[1] Voir p. 123.

1° *Substantifs.* — Les substantifs du type *qeṭṭâl* indiquent toujours à Kfárʿabîda comme en classique un métier ou une profession. Ex. : *fölläḥ* «laboureur, paysan» < cl. *fallâḥu*ⁿ (√*f-l-ḥ*); *ʿeṭṭâl* «portefaix» < cl. *ʿaṭṭâlu*ⁿ (√*ʿ-ṭ-l*); *ḫobbâz* «boulanger» < cl. *ḫabbâzu*ⁿ (√*ḫ-b-z*); *neżżâr* «menuisier» < cl. *nażżâru*ⁿ (√*n-ž-r*); *ʿöṭṭâr* «parfumeur, droguiste» < cl. *ʿaṭṭâru*ⁿ (√*ʿ-ṭ-r*); *sekkâf* «cordonnier» < cl. *sakkâfu*ⁿ (√*s-k-f*); etc. Cette catégorie est encore bien vivante à Kfárʿabîda.

2° *Adjectifs.* — Les adjectifs du type *qeṭṭâl* expriment comme en classique une habitude ou une idée intensive. Ex. : *keddâb* «menteur» < cl. *kaḏḏâbu*ⁿ (√*k-ḏ-b*); *ḫörrâṭ* «menteur» < cl. *ḫarrâṭu*ⁿ «tourneur» (√*ḫ-r-ṭ*); *wöhhâb* «très généreux» < cl. *wahhâbu*ⁿ (√*w-h-b*); *nehhâb* «déprédateur» < cl. *nahhâbu*ⁿ (√*n-h-b*); *rezzâʾ/q* «qui donne beaucoup (épithète de Dieu)» < cl. *razzâqu*ⁿ (√*r-z-q*); *ḫobbâṣ* «grand dépensier, brouillon» (√*ḫ-b-ṣ* «mêler une chose avec une autre»); *ḫoffâʾ/q* «brouillon, bavard» (√*ḫ-f-q* «s'agiter»); *dūwâr* «qui tourne sans cesse» < **deuwâr* < cl. *dauwâru*ⁿ (√*d-w-r*); etc. Cette catégorie est également bien vivante à Kfárʿabîda.

μ. *qüttâl* < cl. *quttâlu*ⁿ.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *ā* dans la seconde, gémination de la seconde radicale.)

Cette forme est représentée actuellement à Kfárʿabîda par un petit nombre des substantifs à sens collectif qui sont d'un usage courant. Ex. : *toffâḥ* «pommes» < cl. *tuffâḥu*ⁿ ; *rommân* «grenades» < cl. *rummânu*ⁿ ; *dörrâʾ/q* «pêches» < cl. *durrâqu*ⁿ (ou *darrâqu*ⁿ); *sommâʾ/q* «sumac (arbrisseau)» < cl. *summâqu*ⁿ ; *ʾ/qörrâd* «teignes» (cf. cl. *qurâdu*ⁿ); *düḫḫân* «fumées, tabacs à fumer» < cl. *duḫḫânu*ⁿ (*duḫânu*ⁿ); etc. La forme *qüttâl* comprend aussi un très petit nombre de substantifs qui n'expriment pas nettement une idée collective; ex. : *šobbâk* «fenêtre grillée, fenêtre» < cl. *šubbâku*ⁿ «filet, grillage»; *dükkân* «boutique» < cl. *dukkânu*ⁿ.

ν. *qattîl* < cl. *qittîlu*ⁿ.

(Voyelle *i* dans la première syllabe, *ī* dans la seconde, gémination de la seconde radicale.)

Le dialectal *qattîl* représente (*par dissimilation vocalique*)[1] le cl. *qittîlu*ⁿ et comprend quelques substantifs et un très grand nombre d'adjectifs.

[1] Voir p. 124.

1° *Substantifs.* — Ex. : *tannîn* «typhon» < cl. *tinnînu*ⁿ; *baṭṭîḫ* «pastèque» < cl. *biṭṭîḫu*ⁿ; ʾ/*qassîs* «moine, religieux, prêtre» < cl. *qissîsu*ⁿ; etc.

2° *Adjectifs.* — Les adjectifs du type *qattîl* indiquent comme en classique l'intensité ou la fréquence. Ex. : ʾ/*qaddîs* «saint» < cl. *qiddîsu*ⁿ; *šaṛṛîṛ* «méchant» < cl. *širrîru*ⁿ; *šaṛṛîb* «grand buveur» < cl. *širrîbu*ⁿ; *laᶜᶜîb* «grand joueur» < cl. *liᶜᶜîbu*ⁿ; *ṛakkîd* «grand coureur» (cf. cl. *rakûḍu*ⁿ, même sens); *ṣaṛṛîf* «qui dépense beaucoup» (√*ṣ-r-f* «exercer le change»); *ḍaṛṛîb* «qui frappe bien» (√*ḍ-r-b* «frapper»); *šaγγîl* «grand travailleur» (√*š-γ-l* «occuper» et dial. «travailler»); etc. Cette catégorie est encore extrêmement vivante dans notre parler et s'enrichit tous les jours aux dépens d'autres formes nominales ou par la création de nouveaux mots.

ξ. *qattûl* < cl. *qattûlu*ⁿ.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *ū* dans la seconde, gémination de la seconde radicale.)

Cette forme sert de diminutif dans notre parler à un assez grand nombre de substantifs et d'adjectifs.

1° *Substantifs.* — Ex. : *baḻḻûṭ* «gland comestible» < cl. *ballûṭu*ⁿ; ʾ/*qaṭṭûᶜ* «morceau de natte déchirée, morceau de bois» (√*q-ṭ-ᶜ* «couper»); ʾ/*qammûṛ* «gentil garçon» de ʾ/*qámaṛ* «lune» < cl. *qámaru*ⁿ; *šammûṭ* «écheveau de fil, grappe de maïs» < syr. *šammūṭā*; *ᶜažžûṛ* «petit melon» (cf. cl. *ᶜažûru*ⁿ «melon»); *tannûr* «four circulaire en terre» < cl. *tannûru*ⁿ; *farrûž* «poulet» < cl. *farrûžu*ⁿ; ʾ/*qaddûm* «hachette, erminette (de menuisier)», cf. cl. *qadûmu*ⁿ; etc. (Voir P. Ronzevalle, *La forme faᶜᶜûl*, en arabe dans *Al-Mašriq*, XV, 1912, p. 946 et suiv.)

Notre parler forme avec beaucoup de facilité sur *qattûl* des noms propres masculins ou féminins ayant tous l'idée de diminutif (hypocoristiques). Ex. : *ᶜabbûd* (nom propre d'homme), de *ᶜábd-álla* < cl. *ᶜábdu-l-lâhi* «serviteur de Dieu (nom propre)»; *naḫḫûl* (nom propre d'homme), de *náḫlé* (nom propre) < cl. *naḫlatu*ⁿ «palmier»; *ṭannûs* (nom propre d'homme) [*ṭānios*]; *laḥḥûd* (nom propre d'homme), de *ᶜábd-eḷ-ʾáḥad* < cl. *ᶜábdu-l-ʾáḥadi* (nom propre); *sallûm* (nom propre d'homme), de *salîm*; *žabbûr* (nom propre d'homme) [*žibrāʾîl*]; *šakkûr* (nom de famille à Kfárᶜabîda)[1]; *hallûn* «Hélène»; *marrûn* «Marie», de *máryeṇ* < cl. *maryamu* «Marie»; *kattûl* «Catherine»; *sattût* (nom propre de femme), de *séṭ* «dame, demoi-

[1] Hypocoristique : *šukru-l-lâhi*, littéralement : «remerciement à Dieu».

selle» (cf. cl. *sáiyidatu*ⁿ); etc. Cette catégorie est encore très vivante à Kfárʿabîda.

2° *Adjectifs.* — Ex. : *ḥabbûb* «très cher», de *ḥbîb* «ami» < cl. *ḥabîbu*ⁿ; *šaṭṭûr* «fin, habile», de *šâṭəṛ* «intelligent» < cl. *šâṭiru*ⁿ; *laṭṭûf* «très aimable, nom propre d'homme», de *ḥṭîf* «aimable» < cl. *laṭîfu*ⁿ; *ʿaiyû'/q* «beau, poli, nom qu'on donne à certains animaux» < cl. *ʿaiyûqu*ⁿ «nom donné à La Chèvre (étoile)»; *'akkûl* «grand mangeur», cf. cl. *'akûlu*ⁿ; *kabbûs* «à peine dressée (jeune bête de somme)», de dial. *kábbəs* «il a dressé»; *da'/q'/qûn* «imberbe, qui a peu de barbe», de *dá'/qn* «barbe» < cl. *dáqanu*ⁿ «menton»; *'/qaššûʿ* «délaissé par sa mère (chevreau), nom d'une famille libanaise»; etc. Cette catégorie est encore très vivante dans notre parler.

o. *qatlûl* < cl. *qutlûlu*ⁿ.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *ū* dans la troisième.)

Le dialectal *qatlûl* représente, par un phénomène de dissimilation vocalique signalé plus haut, le cl. *qutlûlu*ⁿ [1] dans un grand nombre de substantifs et dans quelques adjectifs. Les substantifs ou adjectifs de ces deux types rendent quelquefois à Kfárʿabîda l'idée du diminutif.

1° *Substantifs.* — Ex. : *ṣandû'/q* «caisse, malle» < cl. *ṣundûqu*ⁿ; *ṣarṣûr* «grillon» < cl. *ṣurṣûru*ⁿ; *farfûr* «papillon» < cl. *furfûru*ⁿ «oiseau» ($\sqrt{f\text{-}r\text{-}r}$ «voltiger»); *šaḥrûr* «merle» < cl. *šuḥrûru*ⁿ; *ẓamhûr* «multitude» < cl. *ẓumhûru*ⁿ; *ʿan'/qûd* «grappe de raisin» < cl. *ʿunqûdu*ⁿ; *ʿaṣfûr* «oiseau» < cl. *ʿuṣfûru*ⁿ; *ʿaṣʿûṣ* «os de la queue» < cl. *ʿuṣʿûṣu*ⁿ; *barγût* «puce» < cl. *burγûθu*ⁿ; *zalʿûm* «gosier, larynx» (cf. cl. *bulʿûmu*ⁿ «œsophage»); *šaḥtûl* «bouc, homme grossier»; *šaḥrû'/q* «merle»; *šaḥtûr* «grande barque (mot étranger)»; etc. Cette catégorie est extrêmement nombreuse et vivante à Kfárʿabîda.

2° *Adjectifs.* — Les adjectifs du type *qatlûl* expriment toujours à Kfárʿabîda une notion diminutive ou péjorative. Ex. : *bahlûl* «petit sot» < cl. *buhlûlu*ⁿ «bouffon, moqueur»; *zaγrûr* «tout petit», de *zγîr* «petit» < cl. *ṣaγîru*ⁿ; *sabrût* «pauvre, misérable» < cl. *subrûtu*ⁿ; *'/qalʿût* «sans valeur (homme), sali», fait sur dial. *'/qálʿəṭ* «il a sali»; *karfûḫ* «homme usé, très vieilli», de *kárfəḫ* (dial.) «il a déraciné (un arbre)»; *fatfût* «chétif, tout petit (en

[1] Voir p. 124.

parlant surtout d'un enfant)»; *šaršûḥ* «chétif, tout petit, très faible (en parlant surtout d'un poussin faible)». Cette catégorie est, ainsi que la précédente, actuellement très vivante à Kfárʿabîda comme dans tout le Liban.

π. *qatlîl* < cl. *qitlîlu*ⁿ et quelquefois < *qatlîlu*ⁿ [1].
(Voyelle *a* ou *i* entre les deux premières radicales, *zéro* entre les deux suivantes, *ī* entre les deux dernières.)

Le dialectal *qatlîl* représente *qatlîlu*ⁿ ou par dissimilation *qitlîlu*ⁿ et comprend un certain nombre de substantifs masculins. Ex. : *ḫanzîr* «cochon» < cl. *ḫinzîru*ⁿ; *ʿafrît* «habile, démon» < cl. *ʿifrîtu*ⁿ; *barmîl* «baril, tonneau» < néo-cl. *birmîlu*ⁿ; *ʾ/qaṭrîb* «cheville avec laquelle on attelle les bœufs à la charrue» < néo-cl. *qiṭrîbu*ⁿ, emprunt fait au sy. *qaṭrīβā̆* (même sens); *nabrîš* «tuyau du narguilé» (métathèse) < néo-cl. (persan) *narbîšu*ⁿ; *barṭîl* «cadeau fait dans l'intention de gagner quelqu'un» < cl. *birṭîlu*ⁿ; *ʾ/qandîl* «lampe» < cl. *qindîlu*ⁿ; *kabrît* «soufre, allumettes» < cl. *kibrîtu*ⁿ; *ʾ/qarmîd* «brique, tuile» < cl. *qirmîdu*ⁿ; *šarbîn* «espèce de cyprès» < cl. *širbînu*ⁿ; *šaẏlîn* «moût très cuit et réduit en sirop»; *ḫalʾ/qîn* «chaudière» < néo-cl. (turc) *ḫilqînu*ⁿ; *ʾ/qalšîn* «bas, chausses» < néo-cl. (turc) *qilšînu*ⁿ; etc. Cette catégorie, qui comprend généralement des substantifs concrets, est encore bien vivante à Kfárʿabîda.

ρ. *qátlęl* < cl. *qátlalu*ⁿ.
(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *a* dans la troisième.)

Cette forme comprend à Kfárʿabîda un assez grand nombre de substantifs qui expriment une notion concrète. Ex. : *ẏárbəl* «tamis, crible» (cf. cl. *ẏirbâlu*ⁿ); *ʾ/qárṭal* «panier, corbeille» (cf. cl. *qirtállatu*ⁿ), gr. κάρταλλος, syr. *qarṭʿlā̆*; *ʿáʾ/qrab* «scorpion, aiguille (de montre, d'horloge)» < cl. *ʿáqrabu*ⁿ; *bárẏaš* «moucherons, moustiques» < cl. *bárẏašu*ⁿ; *táʿlęb* «renard» < cl. *θáʿlabu*ⁿ; *ḫándęʾ/q* «fossé, ravin» < néo-cl. *ḫándaqu*ⁿ «tranchée, fossé qui sert de retranchement» (persan); *šárşęf* «drap de lit» < néo-cl. *šárşafu*ⁿ (turc); *šáṅkęl* «pieu fixé au mur et servant à suspendre les habits» < néo-cl. *šánkalu*ⁿ (turc); *šárbəl* «nom propre d'homme»; *žáhžęh* «nom de famille»; *ʾárnęb* «lièvre» < cl. *ʾárnabu*ⁿ; *támbək* «tabac de Perse» < néo-cl. *tánbaku*ⁿ (pers.); etc. Cette catégorie est encore assez vivante à Kfárʿabîda.

[1] La plupart des substantifs du type *qatlîlu*ⁿ sont des emprunts à des langues étrangères.

Le dialectal *qátlẹl* comprend également, sans doute sous l'influence analogique des substantifs précédents, un certain nombre de substantifs qui étaient en classique du type *qítlalu*ⁿ. Ex. : *ḫarwəʿ* «ricin, palma-christi (plante)», cf. cl. *ḫírwaʿu*ⁿ; *záịbəʾ/q* «mercure», cf. cl. *zíʾbaqu*ⁿ; *támbəl* «paresseux, faible, peu intelligent», cf. néo-cl. *tínbalu*ⁿ (turc); etc.

σ. *qū́tlọl* < cl. *qútlulu*ⁿ.

(Voyelle *u* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *u* dans la troisième.)

Cette forme comprend un assez grand nombre de substantifs concrets. Ex. : *ʾ/qṓnfọḍ* «hérisson» < cl. *qúnfudu*ⁿ (ou *qúnfuđu*ⁿ); *bṓlbọl* «rossignol» < cl. *búlbulu*ⁿ; *fṓlfọl* «piment» < cl. *fúlfulu*ⁿ (ou *fílfilu*ⁿ); *fṓs/ᶻdọʾ/q* «pistache» < néo-cl. *fústuqu*ⁿ (pers.); *bṓrẏọl* «blé moulu grossièrement»; *ḫū́rdọʾ/q* «menu plomb» < néo-cl. *ḫúrduqu*ⁿ (turc); *ʾ/qṓbrọṣ* «Chypre» < cl. *qúbrusu*, Κύπρος; *ʾ/qṓnṣọl*, cf. frç. *consul*; *kṓmrọk* «douane» < néo-cl. *kúmruku*ⁿ (turc); *šṓmbọl* «mesure qui contient six ou huit medd»; etc. Cette catégorie est encore bien vivante à Kfárʿabîda.

τ. *qẹtlâl* < cl. *qatlâlu*ⁿ ou *qitlâlu*ⁿ.

(Voyelle *a* ou *i* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *ā* dans la troisième.)

Le dialectal *qẹtlâl* représente, par dissimilation vocalique, le cl. *qatlâlu*ⁿ et comprend un grand nombre de substantifs et quelques adjectifs dont la deuxième radicale est généralement identique à la quatrième.

1° *Substantifs.* — Ex. : *ʾ/qøbʾ/qâb* «socque en bois < cl. *qabqâbu*ⁿ; *ḫẹlḫâl* «anneau en argent que les femmes en Orient se mettent au bas des jambes» < cl. *ḫalḫâlu*ⁿ; *wòṛwâṛ* «oiseau à long bec, bavard» < cl. *warwâru*ⁿ; *sẹrsâb* «scrupule, inquiétude», cf. dial. *tsársẹb* «il a des scrupules, il est dans l'hésitation»; *žẹržâṛ* «olives très mûres»; *bö̀ṛṭâš* «seuil d'une porte»; *ʾ/qöl̀ʾ/qâs* «pomme de terre, patate»; *sømsâṛ* «courtier» < néo-cl. *simsâru*ⁿ (pers.); *bö̀rwâz* «cadre» < néo-cl. *birwâzu*ⁿ (pers.); etc. Cette catégorie témoigne encore d'une certaine vitalité à Kfárʿabîda.

2° *Adjectifs.* — Ex. : *fö̀ʾ/qfâʾ/q* «radoteur» < cl. *faqfâqu*ⁿ; *nẹsnâs* «hypocrite, sorte de singe» < cl. *nasnâsu*ⁿ «être fabuleux qui n'a qu'un seul pied»; *nòṭnâṭ* «qui ne reste jamais tranquille, en repos», cf. dial. *náṭᵗ* «il a sauté» < cl. *náṭṭa*; *žòʾ/qžâʾ/q* «bavard»; *nö̀ʾ/qnâʾ/q* «qui se plaint toujours», cf. *náʾ/qʾ/ᵍ* «il s'est plaint (de

tout)», cf. cl. *náqqat* «elle a coassé (grenouille)»; etc. Cette catégorie est encore bien vivante dans notre parler.

υ. *qātûl* < cl. *qātûlu*ⁿ.

(Voyelle *ā* dans la première syllabe, *ū* dans la seconde.)

Cette forme ne comprend pas d'adjectifs à Kfárʿabîda; mais elle est représentée par un très grand nombre de substantifs masculins. Ex. : *ʾ/qāmûs* «dictionnaire» < néo-cl. *qāmûsu*ⁿ [1]; *ʿāmûd* «colonne», cf. cl. *ʿamûdu*ⁿ; *ḫābûr* «cheville en bois» < cl. *ḫābûru*ⁿ «sureau»; *ṛāʾ/qûṣ* «danseur», cf. cl. *raqqâṣu*ⁿ; *nākûš* «pioche», cf. *nákęš* «il a pioché» < cl. *nákaša* «il a vidé (un puits)»; *bālûʿ* «gouffre», cf. *bálęʿ* «il a englouti» < cl. *bálaʿa*; *nāʾ/qûs* «plaque de fer servant à appeler à la prière ou à sonner pendant la messe» < cl. *nāqûsu*ⁿ; *fādûs* «congé»; *ḥāṣûd* «moissonneur», cf. cl. *ḥâṣidu*ⁿ; *bāṛûd* «poudre»; *šāhûʾ/q* «coqueluche», cf. *šáhęʾ/q* «il a eu le hoquet» < cl. *šáhaqa* «il a sangloté, il a râlé»; *dāḫûn* «cheminée», cf. cl. *dâḫinatu*ⁿ; *māʿûn* «rame de papier» < cl. *māʿûnu*ⁿ «tout ustensile de ménage»; *lābût* «sarcloir de laboureur», cf. syr. *ʾāβūθā*; *ṣāṭûṛ* «tranche-lard» < cl. *sāṭûru*ⁿ; etc. Cette catégorie est extrêmement vivante à Kfárʿabîda.

φ. *qatllûl* < cf. *qatlalûlu*ⁿ.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *a* dans la troisième, *ū* dans la quatrième.)

Le dialectal *qatllûl* comprend un certain nombre de substantifs masculins de provenance classique ou étrangère. Ex : *ʿaṅkbût* «araignée» < cl. *ʿankabûtu*ⁿ; *ʾ/qarʾ/qḍûn* «écureuil»; *zaizfûn* «tilleul» < néo-cl. *zaizafûnu*ⁿ; *ṣalṭʿûn* «écrevisse [2]»; *ʾaḫṭbûṭ* «polype» < néo-cl. *ʾaḫṭabûṭu*ⁿ; *baiṛmûn* «veille (d'une fête)» < néo-cl. *baiṛamûnu*ⁿ; etc. Cette catégorie n'est plus vivante à Kfárʿabîda.

χ. *qatllîl* < cl. *qatlalîlu*ⁿ.

(Voyelle *a* dans la première syllabe, *zéro* dans la seconde, *a* dans la troisième, *ī* dans la quatrième.)

Comme le type précédent, le dialectal *qatllîl* comprend un certain nombre de substantifs masculins. Ex. : *ʿandlîb* «rossignol» < cl. *ʿandalîbu*ⁿ; *farfḥîn* «pourpier» < syr. *parpᵉḥīnā*; *ʾ/qarnbîṭ* «choufleur», cf. cl. *qunnabîṭu*ⁿ; *darbzîn* (plus souvent *dṛābzîn*) «balus-

[1] Le mot *qāmûsu*ⁿ existait déjà en classique dans le sens de «océan, abîme de la mer». Le sens néo-classique de dictionnaire provient, on le sait, du titre du dictionnaire arabe de Firouzābādī.

[2] Cf. class. *saraṭânu*ⁿ (même sens).

trade» < néo-cl. *darbazînu*ⁿ (τραπέζιον); etc. Cette catégorie n'est pas vivante à Kfárʿabîda.

IV. NOMS DE NOMBRE.

Comme dans tous les parlers libanais, la numération classique a subi à Kfárʿabîda d'importantes modifications. Pour les mettre en évidence on poursuivra dans cet exposé la comparaison de la numération de notre parler avec celle du classique et on soulignera les différences importantes.

A. NOMS DE NOMBRE CARDINAUX.

Les noms de nombre cardinaux présentent, comme tous les noms, quelques différences, suivant qu'ils sont employés seuls ou qu'ils sont suivis d'autres substantifs, c'est-à-dire suivant qu'ils sont à l'état absolu ou à l'état construit.

1. État absolu.

α. — Les noms de nombre de *un* à *dix* sont :
wâḥęd «un» < cl. *wâḥidu*ⁿ;
tnáin «deux» < cl. *iθnáini*;
tlâtė «trois» < cl. *θalâθatu*ⁿ;
ʾárbʿa «quatre» < cl. *ʾárbaʿatu*ⁿ;
ḫámsė «cinq» < cl. *ḫamsatu*ⁿ;
sęttė «six» < cl. *síttatu*ⁿ;
sábʿa «sept» < cl. *sábʿatu*ⁿ;
tmânyė «huit» < cl. *θamâniyatu*ⁿ;
tęsʿa «neuf» < cl. *tísʿatu*ⁿ;
ʿášṛa «dix» < cl. *ʿašratu*ⁿ.

Remarques.

1. *wâḥęd* < cl. *wâḥidu*ⁿ (fém. *wâḥdė* < cl. *wâḥidatu*ⁿ) est seul usité à Kfárʿabîda. Le cl. *ʾáḥadu*ⁿ (fém. *ʾíḥdā*) est actuellement inconnu comme nombre cardinal; il n'existe plus qu'à l'état de souvenir dans la forme *ḥádᵈ* «dimanche», et encore si l'on fait venir le dialectal *ḥádᵈ* du cl. *ʾáḥadu*ⁿ et non pas du syriaque *ḥaδ*[1]. Notre parler connaît la forme *ḥáda* dans le sens de «quel-

[1] Cf. *Phonétique*, p. 5. Il y en a, au contraire, une trace certaine dans le nom de nombre «onze», voir p. 263.

qu'un» (avec négation «personne») : *ḥáda žá* «quelqu'un est-il venu?»; *mažáš ḥáda* «personne n'est venu». — Tandis que le féminin *wâḥdė* s'emploie au duel et au pluriel, le masculin *wâḥęd* ne connaît à Kfárʿabîda que le duel; ex. : *ʿęndė wāḥdáiṇ* ou *wāḥęttáiṇ* «j'en ai deux»; *ḫod ʾárbaʿ wāḥdât* «prends-en quatre»; mais on ne dit jamais **ḫọd ʾárbaʿ wāḥdîn* ni *ʾāḥâd* (cl. *ʾāḥâdiⁿ*).

Le parler de Kfárʿabîda emploie souvent dans la numération le mot *fárd* «un, seul»[1] (fém. *fárdė*) < cl. *fárduⁿ*; *fárd* se met toujours devant le nom de ce qui est compté, et ne varie pas en genre; ex. : *fárd wâḥęd* «un seul», *fárd ktâb* «un seul livre» qui équivaut à *ktâb wâḥęd* < cl. *kitâbuⁿ wâḥiduⁿ*; *fárd maṛṛa* «une fois»; *fárdė* < cl. *fárdatuⁿ* s'emploie généralement pour désigner l'une des parties composant une paire ou un couple lorsqu'il s'agit surtout des deux souliers, d'une paire de bœufs, des ballots de marchandise[2]. Ainsi *ʿęndė fárdė* peut signifier suivant l'occurrence «j'ai un soulier», ou «j'ai un bœuf», ou «j'ai un ballot de marchandise», etc.

Enfin, à la place de *wâḥęd*, on emploie parfois à Kfárʿabîda comme dans tout le Liban le mot *bárkė* < cl. *bárakatuⁿ* qui signifie exactement «bénédiction» et cela en comptant, quand le nom de nombre n'est pas suivi d'un substantif. On dit, par exemple, en pesant du blé, des cocons, etc. : *bárkė* «un, une», *tnáiṇ* «deux», etc.

tnáiṇ (fém. *tęntáiṇ* < cl. *iθnatáiṇi*) est seul employé à Kfárʿabîda comme nombre cardinal. La forme *žáuz* (métathèse) < cl. *záužuⁿ* ne s'emploie pas à proprement parler dans le sens de «deux», mais dans le sens d'une paire, d'une unité qui embrasse deux choses d'une même espèce. On dit, par exemple : *žáuz ḥmâm* «une paire de pigeons», *žauzáiṇ ḥmâm* «deux paires de pigeons», *žáuz ṣṛâmė* «une paire de souliers», etc.; mais on ne dit jamais : **žáuz ržâl* «deux hommes», **žáuz u-ʿęšrîn* «vingt-deux», comme dans les dialectes maghribins. (On dit *rężżāláiṇ* ou *ržâl tnáiṇ* «deux hommes», *ktābáiṇ* «deux livres», etc.)

tęsʿa «neuf» devient quelquefois (comme dans d'autres dialectes arabes modernes)[3] *tęsʿad*, surtout lorsqu'il clôt la série des nombres, c'est-à-dire lorsqu'on s'arrête à ce nombre soit parce qu'on a fini d'énumérer, soit pour recommencer la série des nombres de *un* à *neuf*. Cette déformation, comme l'explique M. Marçais, est due sans aucun doute à l'influence

[1] D'où le dialectal *fárd* «pistolet», par opposition à *žoft* «fusil à deux canons» < turc *čift* «paire».

[2] Qui pendent de chaque côté du dos de la bête de somme.

[3] Cf. W. Marçais, *Tlemcen*, p. 157.

de la «recherche du bon augure». En effet le sujet parlant, en comptant à un autre des objets, de l'argent, etc., entend bien lui dire par *tés'ad* «sois heureux» ou «je te souhaite le bonheur», conformément au sens et à la forme de la 2e pers. sing. masc. de l'aoriste du verbe *sé'ed* «il a été heureux» < cl. *sá'ada* (1).

2. Comme en classique, les nombres cardinaux de *un* à *dix* se placent devant le nom de la chose dénombrée et exigent ce dernier (à partir de trois) au pluriel (jamais au singulier); ex.: *tlât rižâl* «trois hommes» < cl. *θalâθatu rižâli*ⁿ; *'árba' 'anzât* «quatre chèvres» < cl. *'árba'u 'anzâti*ⁿ; etc. Le mot *mîyé* «cent» < cl. *mí'atu*ⁿ fait cependant exception à cette règle et reste, comme en classique, au singulier après les nombres cardinaux; ex.: *'árba' mîyé* «quatre cents» < cl. *'árba'u mí'ati*ⁿ et non pas **'árba' mīyât*; etc.

β. — Noms de nombre de *onze* à *dix-neuf*:
ḥdâš «onze», cf. cl. *'áḥada 'ášara*;
ṭnâš «douze», cf. cl. *iθnā 'ášara*;
ṭlaṭṭâš «treize», cf. cl. *θalâθata 'ášara*;
'árba'ṭâš «quatorze», cf. cl. *'árba'ata 'ášara*;
ḫamsṭâš «quinze», cf. cl. *ḫámsata 'ášara*;
söṭṭâš «seize», cf. cl. *síttata 'ášara*;
sab'ṭâš «dix-sept», cf. cl. *sáb'ata 'ášara*;
ṭmönṭâš «dix-huit», cf. cl. *θamâniyata 'ášara*;
ṭös'ṭâš «dix-neuf», cf. cl. *tís'ata 'ášara*.

Remarques.

1. Comme dans bon nombre de dialectes arabes modernes, la consonne *r* finale du classique *'ášara* disparaît à Kfár'abîda dans les noms de nombre de *onze* à *dix-neuf* employés à l'état absolu; il en est de même pour la faucale initiale ' qui perd son articulation caractéristique et se fond avec la voyelle du mot précédent en une voyelle longue (cf. plus haut, p. 21).

2. La dentale *t* < cl. *t* ou *θ* a été partout emphatisée sans doute sous l'influence de l'ancienne initiale de *'ašara* (emphatique ').

(1) Cf. *bárkê* «bénédiction» employé dans le sens de *wâḥed* «un», p. 262. *barka* est aussi employé dans ce sens par les paysans d'Oranie, mais seulement dans le comput du mesurage des grains; cf. encore en Tunisie et en Oranie, au dire des indigènes, *milḥ* «sel» remplacé par *rebḥ*, littᵗ «gain».

3. Notre parler a perdu ici la forme *wâḥed* qu'il a remplacée par la forme classique *'áḥadu*ⁿ, devenu à Kfárʿabîda *ḥd-*.

4. La voyelle longue *ā* a été abrégée dans *θalâθata* et *θamâniyata* par suite de sa position devant une double consonne (cf. plus haut, p. 105).

5. Les noms de nombre cardinaux de *onze* à *dix-neuf* sont, à la différence du classique, invariables dans notre parler devant les noms des personnes ou des objets dénombrés, que ces noms soient du genre masculin ou du genre féminin.

γ. — Noms de nombre de *vingt* à *mille :*
ʿeṣrîn « vingt » < cl. *ʿišrîna;*
tlātîn « trente » < cl. *θalāθîna;*
'arbʿîn « quarante » < cl. *'arbaʿîna;*
ḫamsîn « cinquante » < cl. *ḫamsîna;*
settîn « soixante » < cl. *sittîna;*
sabʿîn « soixante-dix » < cl. *sabʿîna;*
tmānyîn « quatre-vingts », cf. cl. *θamānîna;*
teṣʿîn « quatre-vingt-dix » < cl. *tisʿîna;*
mîyė « cent » < cl. *mi'atu*ⁿ;
'álf « mille » < cl. *'álfu*ⁿ.

Remarques.

1. Le cl. *θamānîna* devient à Kfárʿabîda, par analogie avec *θamāniyatu*ⁿ, *tmānyîn* (apparition d'un *y* devant la désinence *-īn*, signe du pluriel externe masculin).

2. *mîyė* fait au duel *mitáin*, avec vocalisation préalable de la semi-voyelle *y* qui s'est fondue avec le *i* précédent; il est très rarement employé au pluriel sous la forme suivante, qui seule existe dans notre parler, *mīyât* < cl. *mi'âtu*ⁿ.

3. *'álf* fait au duel *'alfáin* et au pluriel *'ālâf* lorsqu'il est précédé d'un autre nombre cardinal; *'lûf* partout ailleurs. Ainsi on dit : *kânu mīyât wö'lûf* « ils étaient des centaines et des milliers »; *kūnna tláttālâf* (**tlât 'ālâf*) « nous étions trois mille »; mais on ne dit pas : **kânu mīyât u-'ālâf*, ni **kūnna tlát'lûf*.

Comme en classique, quand les noms de nombres de *vingt* à *quatre-vingt-dix* sont accompagnés des noms de nombres de *un* à *neuf*, ils sont toujours placés après ces derniers et séparés d'eux par la conjonction (réduit *u-*) *wö-* < *wa-* « et »; ex. : *wâḥed u-ʿeṣrîn* « vingt-et-un » < cl. *wâḥidaⁿ waʿišrîna*, *ḫámsė wötlātîn* « trente-cinq » < cl. *ḫámsataⁿ waθalāθîna;* etc.

Comme en classique aussi, lorsque *mîyé* et *'álf* sont accompagnés de noms de nombre cardinaux qui les multiplient, on les met après ces nombres sans les séparer par la conjonction *wö-* < cl. *wa-; mîyé* reste alors toujours au singulier; mais *'álf* prend la forme du pluriel après les noms de nombre de *trois* à *dix* et celle du singulier après les autres nombres cardinaux; ex. : *'árbaʿ mîyé* « quatre cents » < cl. *'árbaʿu mí'atⁿ; ḫámsîn mîyé* « cinq mille », littᵗ « cinquante-cents »; *tḗsʿ tālâf* « neuf-mille » < cl. *tís'atu 'ālâfⁿ; ḫámsé wö-tlātîn 'álf* « trente-cinq-mille » < cl. *ḫámsataⁿ wa-θalāθîna 'álfaⁿ;* etc.

2. État construit des noms de nombre.

α. — Noms de nombre cardinaux de *un* à *dix.*

wâḥęd ne s'emploie jamais à l'état construit avec un autre mot déterminé ou indéterminé; il s'emploie toujours seul : l'expression maghribine (cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 158) *wâḥad râžęl* ou *wâḥad errâžęl* « un certain homme » resterait incomprise à Kfárʿabîda comme dans tout le Liban. Précédé d'un substantif, *wâḥęd* s'emploie en revanche comme adjectif; ex. : *ktâb wâḥęd* « un seul livre » < cl. *kitâbuⁿ wâḥiduⁿ; máṛa wâḥdé* « une seule femme » < cl. *már'atuⁿ wâḥidatuⁿ;* etc.

Žáu̯z est fréquent à l'état construit dans l'emploi relevé (p. 262) et remplace la forme *tnáin̯* < cl. *iθnáini,* usitée seulement à l'état absolu. Comme la série des noms de nombre de *trois* à *dix, žáu̯z* exige au pluriel interne ou collectif le substantif dénombré; ex. : *žáu̯z ḥmām* « deux pigeons » et non pas **žáu̯z ḥmâmé.* Partout ailleurs[1] on emploie dans ce sens le duel tout seul. Ex. : *ṛaṭláin̯* « deux ratols (deux livres) [poids] » < cl. *raṭláini, bai̯táin̯* « deux maisons » < cl. *bai̯táini,* jamais **žáu̯z ṛṭâl,* **žáu̯z byût,* etc. Pour quelques mots enfin, l'emploi du duel ou de *žáu̯z* est indifférent; ex. : *žáu̯z ʿyûn* « une paire d'yeux », *žáu̯z ḥwâžęb* « une paire de sourcils », etc., sont courants à côté de *ʿai̯náin̯* (ou *ʿináin̯*), *ḥāžbáin̯*, etc.

On le sait, les noms de nombre cardinaux de *trois* à *dix* prennent en classique la forme féminine devant un substantif masculin et la forme masculine devant un substantif féminin. Notre parler a complètement perdu cette distinction classique; il en a créé une autre purement euphonique : les noms de nombre de *trois* à *dix* prennent en effet la forme féminine devant un mot (masculin ou féminin) à initiale vocalique, et partout ailleurs ils ont la forme masculine; ex. : *ḫáms kṓṭọb* « cinq livres », opp. cl. *ḫámsatu kútubiⁿ; ḫámst-ālâf* « cinq mille » < cl. *ḫámsatu*

[1] C'est-à-dire pour le duel *occasionnel.*

ʾālâfiⁿ; ʾárbaʿt- ẹ́nfọs «quatre personnes», opp. cl. *ʾárbaʿu ʾánfusiⁿ; ʾárbaʿ ržâl* «quatre hommes», opp. cl. *ʾárbaʿatu rižâliⁿ;* etc. Plusieurs des anciens noms du type *ʾaqtâluⁿ* maintiennent alors leur première syllabe *ʾa-* [1].

β. — Noms de nombre cardinaux de *onze* à *dix-neuf.*

Comme dans tous les parlers de Syrie, *r* et ʿ tombés à l'état absolu réapparaissent dans les noms de nombres de *onze* à *dix-neuf* lorsqu'ils sont employés à l'état construit; ex. : *ḥdáʿšaṛ ʾ/qálẹm* «onze plumes» < cl. *ʾáḥada ʿášara qálamaⁿ; ḫámstáʿšaṛ máṛṛa* «quinze fois», cf. cl. *ḫámsa ʿášrata márratanⁿ,* et ainsi de suite. Comme il est naturel, la voyelle longue de *ḥdâš,* etc., n'a pas eu lieu de se produire, puisque le ʿ subsiste à l'état consonantique; d'autre part, le substantif dénombré se met toujours, comme en classique, au singulier (et à l'état indéterminé).

γ. — Noms de nombre cardinaux de *vingt* à *mille.*

Cette série de noms de nombre exige toujours au singulier les substantifs dénombrés: *ʾálf ṛáṭl* [2].

Remarque. — *mîye* < cl. *miʾátuⁿ* devient à l'état construit *mit;* ex.: *mitʾálf* «cent mille» < cl. *miʾatu ʾálfiⁿ;* etc.

B. NOMS DE NOMBRE ORDINAUX.

α. — Ordinaux de *un* à *dix :*

ʾáu̯wəl «premier» < cl. *ʾáu̯walu :*
tâne̊ «second» < cl. *θâniⁿ;*
tâlẹt «troisième» < cl. *θâliθuⁿ;*
ṛâbəʿ «quatrième» < cl. *râbiʿuⁿ;*
ḫâməs «cinquième» < cl. *ḫâmisuⁿ;*
sâdẹs «sixième» < cl. *sâdisuⁿ;*
sâbəʿ «septième» < cl. *sâbiʿuⁿ;*
tâmən «huitième» < cl. *θâminuⁿ;*
tâsẹʿ «neuvième» < cl. *tâsiʿuⁿ;*
ʿâšẹr «dixième» < cl. *ʿâširuⁿ.*

Les ordinaux de *deux* à *dix* forment, comme en classique, leur féminin par l'addition pure et simple de la désinence *-e̊* < cl. *-atuⁿ;* ex. : *tânye̊* «seconde» < cl. *θâniyatuⁿ; tâlte̊* «troisième» <

[1] Sous la forme de *ẹ;* ex.: *ḫamst-ẹḥmâl* «cinq charges», opp. *ḥmâl* < cl. *ʾaḥmâluⁿ.*
[2] Mille livres (poids).

cl. *θâliθatu*ⁿ; *ṛâbʿa* «quatrième» < cl. *râbiʿatu*ⁿ; etc. La forme classique *ʾûlā*, féminin de *ʾáu̯walu*, a cédé à Kfárʿabîda la place à *ʾáu̯ᵘlé* analogique de la forme du masculin.

A côté de *ʾáu̯wəl*, notre parler possède les formes *ʾūlânė* (**au̯walānīyuⁿ*), fém. *ʾūlānîyė*, *ʾo̯u̯lânė* (fém. *ʾo̯u̯lānîyė*) et *ʾau̯ᵘlânė* (fém. *ʾau̯ᵘlānîyė*)[1].

β. — Ordinaux de *onze* à *dix-neuf*.

Les ordinaux de *onze* à *dix-neuf* se forment, comme en classique, par la combinaison des nombres ordinaux de *un* à *neuf* avec le nombre cardinal *ʿášaṛ* < cl. *ʿášara*. On remplace alors *ʾáu̯wəl* < cl. *ʾáu̯walu* par *ḥâdé* < cl. *ḥâdiya*; ex. : *ḥâdiʿášaṛ* «onzième» < cl. *ḥâdiya ʿášara*; *tâni ʿášaṛ* «douzième» < cl. *θâniya ʿášara*; *tâlęt ʿášaṛ* «treizième» < cl. *θâliθa ʿášara*; etc. Les ordinaux classiques de *onze* à *dix-neuf* ne sont plus usités à Kfárʿabîda au féminin (on les remplace le cas échéant par le masculin).

Il faut remarquer ici que le cl. *sâdisa ʿášara* «seizième» est remplacé à Kfárʿabîda par *sâdi ʿášaṛ*[2].

C. NOMS DE NOMBRE FRACTIONNAIRES.

Les noms de nombre fractionnaires depuis *un demi* jusqu'à *un dixième* se forment en classique, à partir de trois, de la racine des noms de nombre cardinaux sur les types *qutluⁿ*, *qutuluⁿ* (quelquefois même *qatîluⁿ*); à Kfárʿabîda ils sont tous du type *qütl* < cl. *qutluⁿ*[3]. Ex. : *nṓṣˢ* «un demi, moitié» < cl. *núṣfuⁿ* (cf. *níṣfuⁿ*, *náṣfuⁿ*, *naṣîfuⁿ*); *tült* «(le) tiers» < cl. *θúlθuⁿ* (ou *θuluθuⁿ*, *θalîθuⁿ*); *róbʿ* «(le) quart» < cl. *rúbʿuⁿ* (ou *rubuʿuⁿ*); *ḫóms* «(le) cinquième» < cl. *ḫúmsuⁿ* (ou *ḫumusuⁿ*); *sṹds* «(le) sixième» < cl. *súdsuⁿ* (ou *sudusuⁿ*); *sóbʿ* «(le) septième» < *súbʿuⁿ*; *tómn* «(le) huitième» < cl. *θúmnuⁿ* (ou *θumunuⁿ*); *tṹsʿ* «(le) neuvième» < cl. *túsʿuⁿ* (cf. *tasîʿuⁿ*); *ʿṹšr* «(le) dixième» < cl. *ʿúšruⁿ*.

Le pluriel de ces noms de nombre est comme en classique du type *ʾaqtâluⁿ* > *qtâl*; ex. : *tlât* «des tiers» < cl. *ʾaθlâθuⁿ* (quand on parle des *trois tiers*; quand on parle de *deux tiers* on dit toujours *tültái̯n*; de même pour *deux quarts*, *deux cinquièmes*, etc. : *rəbʿái̯n*, *ḫəmsái̯n*, etc.); *ḫmâs* «des cinquièmes»; etc.

[1] La seule forme vraiment phonétique est naturellement *ʾūlânė* (*ʾūlānîyė*), cf. p. 98.

[2] L'absence de *s* dans *sâdi* remonte suivant S. de Sacy à l'époque classique; il en est de même de *ḫâmiⁿ* (*ḫâmī*) qu'on rencontre quelquefois à côté de *ḫâmisuⁿ* (cf. S. de Sacy, *Gramm. arabe*³, t. I, p. 125). — Il s'agit ici de la conservation d'une particularité dialectale ancienne et intéressante.

[3] Nouvel exemple de la tendance du parler vers la simplification.

CHAPITRE III.

PRONOM.

I. PRONOMS PERSONNELS.

A. PRONOMS INDÉPENDANTS.

	SINGULIER.			PLURIEL.		
	CLASSIQUE.		DIALECTAL.	CLASSIQUE.		DIALECTAL.
3e p. m..	*huwa*	>	*hu* (*hûwê*).	*hum*	>	*hün* (*ḥennê*).
3e p. f. ..	*hiya.*	>	*hi* (*hîyê*)	(*hunna*)		*ḥennê.*
2e p. m..	*'anta*	>	*'ẹnt*[1].	*'antum*(*ū*)	>	*'ẹntu.*
2e p. f. ..	*'anti*	>	*'ẹntê.*	(*'antunna*)		*'ẹntu.*
1re pers..	*'anā*	>	*'ana.*	*naḥnu.*	>	*neḥn*(*neḥna*).

1. Remarque sur la forme des pronoms indépendants.

α. Conformément aux lois phonétiques du parler, la faucale ' s'est maintenue à Kfár'abîda avec sa prononciation classique dans les pronoms personnels indépendants (à la 1re pers. sing. et aux 2e pers. masc. ou fém., sing. ou plur.).

Sur les voyelles finales des pronoms indépendants, cf. ce qui a été dit à propos des voyelles en finale absolue, p. 114 et 115 (en particulier *'ẹntu*).

Les formes classiques du duel *'antumā* et *humā* (masc. ou fém.) n'ont laissé aucune trace dans notre parler.

β. A côté des formes *hu* et *hi*, notre parler possède aussi les formes (plus fréquentes que les précédentes) *hûwê* et *hîyê* qui sont très répandus sur le champ des dialectes et sont anciens (cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, t. XV, p. 46).

La 3e pers. plur. était anciennement *hân*[2] dans notre parler (comme était en syriaque l'affixe *hân*) pour le masculin et *ḥénne* pour le féminin, cf. syr. *hennēn;* mais actuellement on ne connaît plus que la deuxième forme qui s'emploie indifféremment pour les deux genres. La généralisation de la forme *ḥennê* a sans doute été favorisée par l'existence en syriaque du masc. *hennân* différant très peu du féminin *hennēn.*

[1] A Batroun tout près de Kfár'abida, on rencontre, surtout chez les femmes, la forme *'ẹntê* comme au féminin.

[2] Usité encore quelquefois pour désigner le masculin.

2. Remarque sur l'emploi des pronoms indépendants.

Le parler de Kfárʿabîda emploie souvent les pronoms personnels indépendants[1].

α. Les pronoms indépendants servent à préciser le sens d'une phrase qui par elle-même prête à l'amphibologie; ex. : *ʾána kŭ́nt háu̯n* «j'étais ici»; *hîyė trûḥ bṓkṛa* «elle partira demain»; etc. Dans ces deux exemples, les pronoms *ʾána* et *hîyė* ont pour rôle d'empêcher la confusion entre la 1re et la 2e pers. sing. du parfait (premier exemple) et entre la 2e pers. masc. et la 3e fém. de l'aoriste (second exemple)[2].

β. Ils servent à donner plus de force à la phrase en insistant sur le sujet, le complément du verbe ou sur le complément du nom; ex. : *ʾána ḍṛ́ábtu* «c'est moi qui l'ai frappé»; *l'/qîtọn hẹ́nnė* «je les ai trouvés eux-mêmes»; *hâda li-ʾána* «c'est à moi même»; *hâda zómbək ʾẹnt* «c'est ton propre crime»; etc.

γ. Ils servent naturellement aussi à constituer des phrases nominales et, dans ce cas, le pronom indépendant a la même valeur que le verbe *être* en français; ex. : *ʾána ṣâḫẹn* «je suis malade»; *nẹ́ḥna fi dâṛna* «nous sommes dans notre maison»; etc.

B. PRONOMS AFFIXES RÉGIMES (DIRECTS OU INDIRECTS) ET SUFFIXES POSSESSIFS.

	SINGULIER.		PLURIEL.	
	CLASSIQUE.	DIALECTAL.	CLASSIQUE.	DIALECTAL.
3e p. m .	*-hu*	> *-u, -h.*	*-hum*	> *-ọn, -họn.*
3e p. f...	*-hā*	> *-a, -ha.*	(*-hunna*)	*-ọn, -họn.*
2e p. m..	*-ka*	> *-k, -ẹk.*	*-kum*	> *-kọn.*
2e p. f...	*-ki*	> *-kė, -ik.*	(*-kunna*)	*-kọn.*
1re pers..	*-nī, -ī, -ya*	> *-nė, -ė, -yė.*	*-nā*	> *-na.*

α. Comme dans tous les parlers libanais[3], les pronoms personnels affixes de la 3e personne *-hu*, *-hā* et *-hum* perdent à Kfárʿabîda leur *h* initial toutes les fois qu'ils se trouvent immédiatement après une consonne. — Cela a lieu, que ces pronoms soient affixés

(1) Il en est de même des autres parlers arabes modernes; cf. Marçais, *Saïda, M. S. L.*, XV, p. 46, etc.

(2) Il en est de même au Maghreb, suivant M. Marçais.

(3) Il en est ainsi d'un certain nombre de parlers modernes; cf. entre autres M. Cohen, p. 340.

à un verbe, à un nom ou à une particule (préposition, adverbe). Ex. : *ḍárbu* « il l'a frappé » < cl. *ḍáraba-hu; ḍárba* (ou *ḍáraba*) « il l'a frappée » < cl. *ḍáraba-hā; ḍárbọn* « il les a frappés » (pour les deux genres) < cl. *ḍáraba-hum; ktâbu* « son (de lui) livre » < cl. *kitâbu-hu; dâṛa* « sa (d'elle) maison » < cl. *dâru-hā; lu* « à lui » < cl. *la-hu; ʿẹ́ndọn* « chez eux » < cl. *ʿínda-hum; ba* « en elle » (dans *ʾáš ba* « qu'a-t-elle? ») < cl. *bi-hā;* etc. (cf. plus haut, p. 15).

Les pronoms de la 3ᵉ pers. perdent également leur *h* toutes les fois qu'il est immédiatement précédé dans le parler de la voyelle *u* < cl. *ū* ou *i* < cl. *ī*. Dans ce cas, chose qui pare à la rencontre immédiate de deux voyelles consécutives, il s'introduit entre la voyelle qui, à la suite de la chute du *h*, se trouve à l'initiale du pronom et celle qui termine le mot auquel est affixé le pronom, une semi-voyelle, savoir *w* après *u* et *y* après *i*. Ex. : *ḍarbúwa* « ils l'ont frappée » < cl. *ḍarabû-hā; ḍarbúwọn* « ils les ont frappés » < cl. *ḍarabû-hum; -yẹrmíya* « il la jette » < cl. *yarmî-hā;* etc. — Le pronom dialectal *-u* < cl. *-hu* (ou *-i* < cl. *-hi*) est toujours fondu avec la voyelle précédente *-u* (*-i*); ex. : *ḍarbûʰ* « ils l'ont frappé » < **ḍarbûu* < cl. *ḍarabû-hu; rmiʰ* « jette-le » < cl. *ʾármi-hi* ($\sqrt{r\text{-}m\text{-}y}$); *fi* « dans lui » < cl. *fî-hi;* etc.

En revanche les pronoms affixes de la 3ᵉ pers. conservent à Kfárʿabîda leur *h* lorsqu'il est immédiatement précédé de la voyelle *ā* < cl. *ā;* ex. : *ʿṭâha* « il lui (à elle) a donné » < cl. *ʾaʿṭâ-hā* ($\sqrt{\text{ʿ-}ṭ\text{-}w}$); *žâhọn* « il est venu vers eux » < cl. *žâʾa-hum; ḫṭāyâh* « ses péchés » < cl. *ḫaṭāyâ-hu; blâha* « sans elle » < cl. *bilâ-hā; krâh* « son salaire » < cl. *kirâʾu-hu;* etc.

β. Le cl. *-ka* (2ᵉ pers. masc. sing.) est représenté à Kfárʿabîda par *-k* après une voyelle longue et par *-ẹk* (cf. plus haut, p. 115 et note 3) après une voyelle brève; ex. : *rmâk* « il t'a fait tomber » < cl. *ramâ-ka; ʿṭāyâk* « tes dons » < cl. *ʿaṭāyâ-ka; blâk* « sans toi » < *bilâ-ka; baiṭẹk* « ta maison » < cl. *báiṭu-ka; ḥómlẹk* « il t'a porté » < cl. *ḥámala-ka;* etc.; *-ẹk* devient *-āk* lorsqu'il est affixé aux prépositions *li-* « à » et *bi-* « dans »; ex. : *lâk* « à toi », cf. cl. *la-ka; bâk* « en toi », cf. cl. *bi-ka.*

Le cl. *-ki* (2ᵉ pers. fém. sing.) est à Kfárʿabîda *-kẹ́* (cf. p. 115) après une voyelle longue et *-ik* après une voyelle brève; ex. : *žâkẹ́* « il est venu à toi (femme) » < cl. *žâʾaki; hdāyâkẹ́* « tes (fém.) cadeaux » < cl. *hadāyâ-ki; báiṭik* « ta (fém.) maison », cf. cl. *báiṭu-ki; fîkẹ́* « en toi (fém.) » < cl. *fî-ki; bûkẹ́* « ton (fém.) père » < cl. *ʾabû-ki; ḍárbik* « il t'a frappée » < cl. *ḍáraba-ki;* etc. Comme on le voit, notre parler a maintenu ici la distinction des deux genres.

Sur le passage de *m* final à *n* dans les pronoms *hum* et *kum* (3ᵉ et 2ᵉ pers. plur.), cf. plus haut, p. 70.

γ. Le pronom de la 1re pers. sing. *-nė* représente le cl. *-nī* et comme lui il s'ajoute purement et simplement aux verbes à finale consonantique ou vocalique; ex. : *ḍṛóbnė* « frappe-moi », cf. cl. *iḍríb-nī; ḍarbûnė* « ils m'ont frappé » < cl. *ḍarabû-nī;* etc.

Le suffixe *-ė* représente le cl. *-ī* et sert à exprimer l'idée de possession; il s'ajoute comme en classique au nom ou à une particule (préposition, adverbe), jamais au verbe; ex. : *ktâbė* « mon livre » < cl. *kitâb-ī*, etc. — Comme en classique, il se développe un *y* devant le *dialectal -ė*, d'où *-yė*, cf. cl. *-ya*, lorsqu'il est immédiatement précédé de la voyelle *ī* (ou de la semi-voyelle *i̯*); ex. : *fiyė* « en moi = je peux »[1], cf .cl. *fiya*, de *fi* « dans » < cl. *fī; ʿláiyė* « sur moi », cf. cl. *ʿaláiya*, de *ʿála* « sur » < cl. *ʿálā;* etc.

II. PRONOMS INTERROGATIFS.

α. Le pronom interrogatif *man* « qui? » de l'arabe classique est représenté à Kfárʿabîda par la forme *mön*, à côté de laquelle on a aussi *mān*, *mîn*.

1. Le dialectal *mön*, qui représente phonétiquement le cl. *man*, est très usité à à Kfárʿabîda; il s'applique toujours aux personnes et reste partout invariable; ex. : *mön žá* « qui est venu? » < cl. *man žâʾa; mòn (b)irûḥ* « qui s'en ira? » < cl. *man yarûḥu*[2]; etc.

mön est souvent agglutiné avec les pronoms personnels indépendants; ex. : *mónu hâda* (cf. syr. *manū*) « qui est-ce celui-ci? », cf. cl. *man huwa hâđā; móni* « qui (fém.) est-ce? » (syr. *manī*), cf. cl. *man hîya; mənęnnė ṣḥâbək* « quels sont tes amis? », cf. cl. *man hum ʾaṣḥâbu-ka;* etc.

mön est aussi très employé après n'importe quelle préposition; ex. : *lmón* « à qui? < cl. *li-man;* ʿęnd *mön* « chez qui? »; ʿámön « sur qui? à qui? », cf. cl. *ʿálā man;* etc. — Il s'emploie également comme complément d'un nom; ex. : *ktâb mön ʿęndęk* « le livre de qui as-tu? »; etc.

2. Les formes *mîn* et *mân*[3] sont moins usitées que *mön* et s'emploient généralement seules. Elles expriment l'idée interrogative avec plus d'énergie et plus d'insistance en y ajoutant souvent une nuance de mépris, de moquerie ou d'étonnement; ex. : *mîn* ou *mân ʾ/qállęk hâda* « qui donc t'a dit cela? »; *mînęk* ou *mânęk* « qui es-tu? », c'est-à-dire « que vaux-tu? qui te connaît? »; etc.

(1) *fiyė* représente sans doute **fiyī* anologique de *l-ī*, etc.; de même *ʿláiyė*, etc.
(2) A part le *b-* de l'aoriste bien entendu.
(3) Pour la forme elle-même, cf. plus haut.

Tandis que *mön* est souvent agglutiné au pronom personnel indépendant de la 3e pers. (masc. ou fém., sing. ou plur.), *mîn* et *mân* ne sont, la plupart du temps, suivis que du pronom personnel affixe de la 2e pers. (masc. ou fém., sing. ou plur.); quelquefois même ils le sont à la fois du pronom suffixe et du pronom indépendant (toujours à la 2e pers.); ex. : *mînkọn* (ou *mânkọn*) «qui êtes-vous? qui vous connaît?»; *mînẹk* (ou *mânẹk*) *'ẹnt* «toi-même qui es-tu? que vaux-tu toi-même?»; etc.

Comme *mön*, les formes *mîn* et *mân* sont souvent employées en qualité de complément d'un nom ou après les prépositions.

β. *'áiš* «quoi?» représente le cl. *'áiyu šái'iⁿ* «quelle chose?» et s'emploie très fréquemment à Kfárʿabîda. Il est souvent remplacé par *'áš* (avec réduction de la diphtongue *ái*) et par *wáis* ou *waš* (avec changement de *'* en *w*[1]). On rencontre aussi à Kfárʿabîda comme dans les autres parlers libanais, spécialement à Beyrouth, la forme *šu* qui est synonyme de *'áiš* et qui provient, à mon avis, de *'aš* + *u* (< cl. *hū* «lui»), avec chute régulière de la première syllabe brève *'a-* inaccentué; ex. : *'áš hâda* ou *šu hâda* «qu'est-ce que c'est que cela?»; *'áš* ou *'áiš*, ou *wáš*, ou *šu ʿmölt* «qu'as-tu fait?»

'áiš (et ses variantes) est souvent agglutiné aux pronoms personnels : *'áiš* (ou *wáiš*) l'est aux pronoms affixes des 1res et 2es pers. et aux pronoms indépendants des 3es pers., tandis que *šú* s'agglutine seulement aux pronoms *indépendants* des 1res, 2es et 3es pers.; ex. : *'áišnė* «que suis-je?»[2]; *'áišẹk* «qu'es-tu? qui te connaît?»; *'aišẹnnė* (avec amuïssement de *h*) «qui sont-ils?»; *šu'ẹnt* «qui es-tu?»; *šunẹḥna* «que sommes-nous? que valons-nous?»; etc. Mais on ne dit pas **šûk* «qui es-tu?», **šûna* «qui sommes-nous?». On ne dit pas non plus **'áišọn* «que sont-ils?»; **'áiša* «qu'est-elle?» tout court; mais on dit couramment *'áišọn hẹnnė*, *'áiša hîyė*, etc., en faisant suivre immédiatement les pronoms affixes des pronoms indépendants.

Comme *mön* (*mân*, *mîn*), le pronom *'áiš* s'emploie avec un grand nombre de prépositions; ex. : *mön 'áiš hâda* «de quoi (est fait) ceci?»; *fi'áiš* «en quoi?», etc.

γ. *ma* «quelle chose? quoi?» représente le cl. *mā* et s'applique toujours aux choses; il est beaucoup moins employé à Kfárʿabîda que *mön* et *'áiš*. En voici cependant des exemples : *mâlẹk ḥzîn* «pourquoi es-tu triste?»[3] < cl. *mā*

(1) Voir plus haut, p. 9.
(2) *-nė* au lieu de *-ė* par analogie du verbe (*ḍarábnė*, etc.).
(3) Littᵗ *quid tibi tristis? = quid tibi tristi?*

*la-ka ḥazînu*ⁿ; *ma ṣáḷḷu*[1] «que lui est-il arrivé?» < cl. *mā ṣâra la-hu*, etc.

δ. Le cl. *ʾáiyu*ⁿ «quel (est-il)?» n'est plus employé à Kfárʿabîda comme pronom interrogatif isolé; en revanche, il est fréquent, sous la forme provenant de l'accusatif *ʾáiya*ⁿ, comme adjectif interrogatif. Ex. : *mön aiya ḍaiʿa ʾẹ́nt* «de quel village es-tu?»; *ʾáiya dárb mön had-drûb ʾáṭwaḷ* «lequel de ces chemins est le plus long?»; etc.

Notre parler connaît également la forme *ʾáina* (cf. syr. *ʾainá*) qui est employé dans le même sens que *ʾáiya*. Ex. : *mön ʾáina ḍáiʿa ʾẹ́nt* «de quel village es-tu?», etc. (Cette forme est, suivant M. Marçais, très répandue sur tout le champ des dialectes.)

III. PRONOMS RELATIFS.

α. Le pronom relatif classique *allaḏī* est à peu près inconnu de notre parler; il est toujours remplacé par *ʾẹ́llẹ* (ou *ʾẹl-*) qui s'emploie pour les deux genres et pour les trois nombres. Ex. : ᵉ*lktâb ẹlli lâk* «le livre qui est à toi»; ⁿ*nâs ẹ́lli žú* «les gens qui sont venus»; *lbönt ẹl-kânẹt háun*... «la fille qui était ici...»; etc.

On a beaucoup discuté sur l'origine du dialectal *ʾẹ́llẹ*. Ce peut être simplement la forme prise par le pronom classique *allaḏī* après chute de la voyelle *a* (l'accent étant transporté sur l'initiale, car on accentue *ʾẹ́llẹ*) et assimilation de la dentale à *l*, soit : *allaḏī*[2] > **ẹ́lldẹ* > *ʾ*ẹ́lllẹ* > *ʾẹ́llẹ* forme actuelle connue d'un grand nombre de dialectes arabes modernes (*lll* se réduit naturellement à *ll*)[3].

β. Au sens relatif indéfini, on emploie aussi à Kfárʿabîda *mönma*, cf. cl. *man*, moins fréquemment pourtant que *ʾẹ́llẹ*. Ex. : *mönma ža maʿʿẹk iží* «celui qui voudrait venir avec toi, qu'il vienne» (*mönma* est une combinaison de *man* et de *mā* relatif des choses).

ʾáiya, *ʾáiyẹ*ⁿ, *ʾai*(*i*) combiné avec *ma* représente l'accusatif classique *ʾáiya*ⁿ (cf. *ʾáiyi*ⁿ, *ʾáiyu*ⁿ) et s'emploie dans le même sens que *mönma* : *ʾai ma žá*... «quiconque vient...». On dit même

[1] On entend aussi *ma ṣárru* sous l'influence de la racine verbale de *ṣāra*; l'assimilation de *r* et de *l* s'est alors faite dans le sens inverse.

[2] Les vieillards, en récitant le *Pater*, disent encore *ʾẹ́lladi*, mais c'est une forme demi-savante imitée du cl. *allaḏī fi-s-samāwâti*...

[3] Cf. Cohen, p. 348; Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XV, p. 54; Landberg, *Proverbes et dictons*, p. 297.

parfois *'áiyẹⁿ ma;* ex. : *(b)ṓṛḍa baiyẹⁿ ma kân* «j'accepte n'importe qui».

Comme dans les phrases données en exemple, *mṓnma* et *'ai̯ⁱma* s'appliquent toujours aux personnes.

γ. *ma* «ce que, ce qui» < cl. *mā* s'emploie quelquefois, comme en classique, en parlant des choses; ex. : *ʿmṓlt mṓtl-ma ʿmṓlt* «j'ai fait ce que j'ai fait» < cl. *ʿamíltu míθla-mā ʿamíltu; ma fhómt* «j'ai compris!» littᵗ «(c'est) ce que j'ai compris», etc. Ceci ne se rencontre que dans des expressions toutes faites.

'aš «ce que, quelle chose?» est très employé dans des phrases où il correspond au relatif français (interrogation indirecte). Ex. : *'/qṓllė 'aš ʿmṓlt* «dis-moi ce que tu as fait», cf. cl. *qul lī 'ai̯ya šai̯'iⁿ ʿamilta.*

IV. PRONOMS ET ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

A. PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

α. Pour indiquer une personne ou un objet rapproché, le parler de Kfárʿabîda se sert des formes suivantes :

1. Au masculin singulier, *hâda* «celui-ci, ceci» < cl. *hâđā.* Ex. : *hâda ktâbė* «ceci est mon livre» < cl. *hâđā kitâb-ī; ḫọd ʰâda* «prends celui-ci» < cl. *ḫuđ hâđā.*

2. Au féminin singulier, *hai̯dė* «celle-ci», cf. cl. *hâđihi* ou *hâđī.* Ex. : *hai̯dė 'ómmək* «celle-ci est ta mère», cf. cl. *hâđī (hâđihi)'úmmu-ka; hái̯dė '/qâlẹt* «celle-ci a dit», cf. cl. *hâđī (hâđihi) qâlat.*

Voici l'explication qu'on peut donner de la présence de la diphtongue *-ai̯-* dans le dialectal *hái̯dė.* La forme résulte sans doute de la combinaison du syriaque *hā̄i̯* «celle-là» devenu à Kfárʿabîda *hai̯ (hāi̯)* «celle-ci» et du féminin *hâdė* que fait attendre le classique *hâđī.* Le dialectal *hai̯ (hāi̯)*, en effet, est encore courant à côté de *hai̯dė.* De même on a, à Kfárʿabîda, un masculin *ha-* qu'on rencontre fréquemment à côté du masculin *hâda* et dans le même sens. On dit, p. ex. : *ḫọd hái̯dė* ou *ḫọd hai̯ (hāi̯)* «prends celle-ci»; *halktâb* «ce livre» pour **ha al-ktâb (hâda-l-ktâb* < cl. *hâđa-l-kitâbu)*; etc.

3. Au masculin pluriel, on a *háu̯dė* «ceux-ci» au lieu d'une forme venant directement du cl. *hā'ulā.* Ex. : *hau̯dė ṣḥâbė* «ceux-ci sont mes amis», opposer cl. *hā'ulā 'aṣḥâb-ī; ḫọd hau̯dė* «prends ceux-ci» ; opp. cl. *ḫuđ hā'ulā.*

Le dialectal *háu̯dė* représente sans doute le cl. *hā'ulā* (ou *hā'u-lā'i*) avec chute de la syllabe finale *-lā* (*-lā'i*), cf. *ʿa-* pour cl. *ʿalā* «sur», et passage de ' à *u̯* au contact de la voyelle labiale *u*, d'où **hāu̯u* > *háu̯* encore très usité à Kfárʿabîda dans le sens de «ceux-ci». On a ajouté dans la suite au dial. *hau̯* le démonstratif *dė* < cl. *đī*[1], ce qui donne *hau̯dė* lequel est employé indifféremment au pluriel pour les deux genres.

Notre parler — il en est ainsi de la plupart des parlers libanais — emploie quelquefois à côté de *háu̯dė* les formes *hādûlė*, *hādûl* et *hâdọl* qui sont empruntés aux parlers des Musulmans de Tripoli et de Damas.

β. Pour indiquer une personne ou un objet éloigné, notre parler emploie les formes démonstratives suivantes:

1. Au masculin singulier, *hā̄dâk* «celui-là» < cl. *hāđâka*. Ex.: *hā̄dâk* (ou *hā̄dâk*) *lẹ́na* «celui-là est à nous» < cl. *hāđâka lanā*; *ḫọd hâda u-rū́d*[d] *hā̄dâk* «prends celui-ci et rends celui-là» < cl. *ḫúđ hâđā wa-rúdda hāđâka*; etc.

2. Au féminin singulier, *hā̄dîk* «celle-là», compromis entre le précédent et *tîka* (sous l'influence analogique du masculin *hā̄dâk*). Ex.: *hā̄dîk ḍái̯ʿtė* «celle-là est ma bourgade»; *lā tâḫọd lā hái̯ u-lā hā̄dîk* «ne prends ni celle-ci ni celle-là»; etc.

3. Au pluriel masculin (ou féminin), *hau̯dîk* ou *hūdîk*, *họdîk*[2] (*hā̄dûlẹk*)[3] en face de cl. *'ūlā'ika*. Ex.: *hau̯dîk* (*b*)*iḫö̤ṣṣûnė* «ceux-là m'appartiennent»; etc.

Remarque. — Comme il a été dit plus haut, p. 15, les pronoms démonstratifs perdent leur *h* lorsqu'ils sont précédés d'une particule avec laquelle ils sont intimement liés. Ex.: *'ána mn-ā̄dîk öḍḍái̯ʿa* «je suis de ce village-là», au lieu de *'ána mön hā̄dîk...*; *mkábbaṛ wā̄da ḥâlu* «orgueilleux et c'est tout ce qu'il est» pour *mkábbaṛ *wa-hâda*; etc.

B. ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS.

α. Comme en classique, les adjectifs démonstratifs se forment à Kfárʿabîda par l'insertion de l'article défini *ẹl-*, *l-*

[1] Le pluriel *allađina* indique en effet qu'il a pu y avoir un **đī*, pluriel de *đā* (cf. aram. bibl. *dī*, syr. *dᵉ*, servant à la fois pour le singulier et le pluriel).
[2] Ceci confirme l'existence supposée plus haut d'un **đī* pluriel.
[3] *hâḍa* + *'ūlâ'ika*.

< cl. *al-* entre les pronoms démonstratifs et le substantif qui suit. Ex. : *hâdalktāb li* «ce livre est à moi» < cl. *hâđa-l-kitâbu l-ī ; hādik ẹl-bŏnt bŏntu* «cette fille-là est sa fille», cf. cl. *tîka-l-bintu bíntu-hu.*

A la différence du classique, l'adjectif démonstratif désignant les objets rapprochés et éloignés est fréquemment exprimé par *ha* au lieu de *hâda;* il est alors invariable (quel que soit le genre ou le nombre). Ex. : *ḫọd hal-ʾ/qálẹm*[1] (*ʰal-ʾ/qá lẹm*) «prends cette plume», cf. cl. *ḫúđ hâđa-l-qálama; lmân hal-kálbė* «à qui cette chienne?», cf. cl. *li-man hāđi-l-kálbatu;* etc. De même on a (pour les objets éloignés) *hâkẹl-* à côté de *hâdîkẹl-* (fém. sing.), *hâdâkẹl-* (masc. sing.) et *hādûkẹl-* (masc. et fém. pl.).

β. Comme les pronoms démonstratifs, les adjectifs démonstratifs, sauf *hal-* et *hâkẹl-*, sont variables et s'accordent en genre et en nombre avec le mot qui suit. Ex. : *hâda l-wálẹd ʿâʾ/qəl* «cet enfant est sage»; *hūdîk ẹl-ulâd* (plus souvent *hâk ẹl-ulâd*) *šāṭrîn* «ces enfants-là sont espiègles» ; *hādîk ẹl-máṛa* (plus souvent *hâk ẹl-mára*) *ʿâlmė* «cette femme-là est instruite».

V. PRONOMS ET ADJECTIFS INDÉFINIS.

Les différents pronoms et adjectifs indéfinis sont les suivants dans notre parler :

A. PRONOMS.

α. Pronom indéfini au sens de «quelqu'un».

Ce pronom indéfini s'exprime généralement comme en classique par *wâḥẹd* < cl. *wâḥidu*ⁿ (fém. *wâḥdė* < cl. *wâḥidatu*ⁿ)[2]; ex. : *žâna wâḥẹd* (*lyáum*) «quelqu'un est venu (aujourd'hui) vers nous» < cl. *žâʾa-nā wâḥidu*ⁿ (*al-yáuma*); *wâḥẹd* est en train de tomber en oubli dans les propositions interrogatives, supposi-

[1] A propos de *hal*, cf. ce que dit M, Landberg, *Daθīnah*, p. 285.

[2] On a rappelé que *wâḥidu*ⁿ a aussi le sens de «un». Lorsqu'il est suivi de *mŏn* et en même temps d'un pronom personnel suffixe, *wâḥẹd* se traduit alors par «l'un de» : *wâḥẹd mŏn ʾ/qṛāyóbna...* «l'un de nos parents...».

tives ou négatives[1] et de céder la place à la forme *ḥáda* (ou *ḥádę*ⁿ) < cl. *ʾáḥadaⁿ* qui, à la différence de *wâḥęd*, s'emploie indifféremment pour le masculin et le féminin. Ex. : *ḥáda ža ší* «quelqu'un est venu?», cf. cl. *hal žâʾa ʾáḥaduⁿ; ʾęza ḥáda sáʾlęk* (ou *sâilęk*) *ʿánnė* «si quelqu'un me demande...», littᵗ «si quelqu'un s'informe auprès de toi de moi...», cf. cl. *ʾiđā ʾaḥaduⁿ sáʾalaka ʿánn-ī.*

β. Pronom indéfini au sens de «on».

À la différence du classique qui exprime le sens indéfini de «on»[2] par la 3ᵉ pers. masc. pl. au parfait, notre parler l'exprime par la même personne à l'aoriste. Ex. : (*b*)-*ī*ʾ/*qûlu háik* «on dit comme ceci», contre cl. *qâlū hâkađā; ʾáš b-isámmu hâda ʿęndkọn* «qu'appelle-t-on cela chez vous? = comment...». Mais on ne dit jamais **háik* ʾ/*qâlu* dans le sens de «c'est ainsi qu'on dit»; cette phrase signifierait «c'est ainsi qu'ils ont dit».

«On» se rend aussi par ⁿ*nâs* < cl. *an-nâsu* «les gens», *l-ʿâlęm* < cl. *al-ʿâlamu* «le monde» (suivis de la 3ᵉ pers. masc. pl. du verbe au parfait ou à l'aoriste), enfin par *wâḥęd*. Ex. : ⁿ*nâs b-yęḥku ktîr* «on raconte tant de choses (vraies ou fausses)»; *wâḥęd -a b-iṣáddęʾ/q-š*[3] «on croirait difficilement», littᵗ «quelqu'un ne croirait pas»; *wâḥęd aš mā ʿęməl* «quoiqu'on en fasse.,.» littᵗ. «quis quid faciat»; etc.

γ. Pronom indéfini au sens de «chacun».

Ce sens est exprimé par *kůlˡ* < cl. *kullu*ⁿ «tout» suivi de *wâḥęd* ou de *mön*. Ex.: *kůlˡ wâḥęd b-yáʿręf šůỳlu* «chacun sait ce qu'il a à faire», littᵗ «chacun connaît son affaire» < cl. *kullu wâḥidiⁿ yáʿrifu šúỳla-hu; ... u-kůlˡ mön ṛâḥ l-máṭraḥ* «... et chacun s'en est allé d'un côté».

δ. Pronom indéfini au sens de «autrui».

Ce sens est exprimé comme en classique par *lỳáiṛ* «le prochain» < cl. *al-ỳáiṛu* et *lʾ/qrîb* (même sens) < cl. *al-qarîbu: ḥébb öl-ʾ/qrîb* «l'amour du prochain, d'autrui».

[1] Naturellement, dans ces dernières propositions, *ḥáda* signifie «personne»; cf. *mā žá-š ḥáda* «personne n'est venu».

[2] Le classique, on le sait, exprime également le pronom indéfini «on» au moyen de la 3ᵉ pers. masc. sing. du verbe passif au prétérit. Notre parler ne connaît plus ce moyen classique.

[3] *-a... -š* au lieu de *ma... -š*.

ε. Pronom indéfini au sens de « personne ».

Au pronom indéfini « personne » du français correspond *(u)-lā wâḥęd* < cl. *(wa)-lā wâḥidu*ⁿ ; *māḥáda-(š)* < cl. *mā ʾaḥadaⁿ ; lā ḥáda u-lā ḥâdė ; (u)-la dûmrė* (cf. cl. *tadmurîyu*ⁿ [1]). Ex. : *(u)-la wâḥęd žá* « personne n'est venu » ; *mā ʿęndė lā ḥáda u-lā ḥâdė* « je n'ai personne » ; *mā lʾ/qîna (u)-la dûmrė* « nous n'avons trouvé personne » ; etc.

ζ. Pronom indéfini au sens de « rien ».

Ce sens s'exprime toujours par *ši* (cf. cl. *šáiʾu*ⁿ « chose ») dans une proposition négative. Ex. : *mā ʿęnd-ī(š) ši* « je n'ai rien », cf. cl. *mā ʿind-ī šáiʾu*ⁿ ; *ma bəní-(š) ši* « je n'ai rien, je ne suis pas malade », cf. cl. *mā biya šáiʾu*ⁿ ; *ma ʿṭáitni šî-(š)* [2] « tu ne m'as rien donné » cf. cl. *mā ʾaʿṭaitanī šaiʾa*ⁿ ; etc.

Remarque. — La forme dialectale *ši* est remplacée à Kfárʿabîda par *šīn* < cl. **šaiʾu*ⁿ (par solécisme) dans un exemple unique : *ʾalâf lā šīn ʿlai* (ou *ʿlaiya*) « alif n'a rien sur lui » c'est-à-dire « alif n'a pas de point dessus » [3].

η. Pronom indéfini au sens de « tout ».

À « tout » correspond *kūlˡ* suivi immédiatement de *ši : kūlˡ ši mlîḥ* « tout est bien », *b-yáʿręf kūlˡ ši* « il sait tout ».

θ. Pronom indéfini au sens de « un, l'un, l'autre ».

Quand il s'agit de choses, « l'un » (« un »), « l'autre » (« autre ») est exprimé par *ši* répété. Ex. : *hâda ši u-ʰādâk ši* « ceci est un et cela est autre » ; *l-ʾábyaḍ ši wö-l-ʾáswəd ši wö-l-ḥęllė ẏęlbət kūlˡ ši* « le blanc est un et le noir est autre, mais la beauté surpasse tout », phrase proverbiale que dit une personne en défendant son ami brun.

Quand on parle des personnes, « l'un » se rend par *wâḥęd* suivi de *mön* qui à son tour est suivi des pronoms personnels suffixes : *šóft wâḥęd mənọn* « j'ai vu l'un d'eux ». — Appliqué uniquement aux personnes, « autre » se rend par *wâḥęd* (ou *ḥada*) *ẏaiṛ-* suivi

[1] Cf. l'expression classique *mā fi d-dâri tadmurîyu*ⁿ « il n'y a dans la maison personne ».

[2] La négation dialectale comportant déjà par elle-même un *-š* (*ma... -š*), il se trouve que dans des phrases de cette sorte il y a deux *š(i)* de suite.

[3] Influence classique (langue de l'école).

des pronoms suffixes; ex. : *wâḥęd ỳaiṛęk kán ṛâḥ* «un autre que toi serait allé».

ι. Pronom indéfini au sens de «plusieurs».

À «plusieurs» correspondent *ktīrîn, ktâṛ, ʾáu̯bê, sęrbê*[1]; ex. : *ktīrîn ʿâšu ʾ/qábl mönna* «plusieurs ont vécu avant nous».

B. ADJECTIFS.

α. Adjectif indéfini au sens de «chaque».

À l'adjectif «chaque» correspond *külˡ* suivi d'un substantif singulier (indéterminé) : *külˡ maḥmûl mönhân* «chaque (marchandise) portée (c.-à-d. non vendue sur place) n'est pas appréciée»[2]; *külˡ talmîd mažbûr iṭîʿ* «chaque élève est obligé d'obéir».

β. Adjectif indéfini au sens de «quelque, certain».

À «quelque, etc.» correspondent les formes suivantes :

1. *ši : tîné ši šáỳlê* «donne-moi quelque chose»; *ṭlób lęk mönnu ši ʾ/qöršáiṇ* «demande-lui pour toi quelque deux piastres»; *fi mənọn ʿommāṛîn fi mənọn bīyāʿîn . . . (u)-ši föllāḥîn* «il y a parmi eux des architectes, des marchands . . . et quelques cultivateurs».

2. *kam* «quelque» < cl. *kam* «combien, beaucoup» : *li ʿęndu kám ʾ/qörš* «il me doit quelques piastres», littᵗ «à moi chez lui quelques piastres»; *ʾ/qáʿad ʿęnna kám yáu̯m* «il est resté chez nous quelques jours».

3. *hau̯nê* (ou *hūnîkęd*) : *fi ʿęndê háu̯nê zalmtáiṇ* «j'ai chez moi quelque deux hommes»; *kűnt fi hūnîkęd báiṭ* «j'étais dans une certaine maison».

4. *šwáiỳê;* ex. : *maʿʿu šwáiỳęt möṣryât* «il a quelque argent».

γ. Adjectif indéfini au sens de «tout, tous».

Ce sens s'exprime comme en classique par *külˡ* < cl. *kullu*ⁿ suivi d'un mot déterminé; ex. : *kűll ęnnâs kânu böl-ʾ/qöddâs* «tout

(1) Sens primitif «(une) multitude (de)».
(2) Littᵗ : «*omne transvectum contemptum*».

le monde était à la messe» < cl. *kúllu n-nâsi kânū bil-. . .*; *lę́ʿęb küll ẹn-ⁿhâṛ* «il s'amusa toute la journée».

δ. Adjectif indéfini au sens de «même, le même».

À l'adjectif «même», «le même», correspond *wâḥęd* (précédé d'un nom indéterminé), *fard* (suivi d'un nom indéterminé), *zât* < cl. *đâtuⁿ*, *nafs*, *ʿai̯n*, etc.

Sauf les deux premières, toutes ces formes sont toujours suivies des pronoms personnels suffixes.

VI. ARTICLE DÉFINI.

Notre parler ne connaît que l'article défini. L'article indéfini, représenté dans d'autres parlers arabes modernes par *wâḥęd*, est entièrement inconnu à Kfárʿabîda comme dans tout le Liban. On dit, p. ex. : *fráṅk* «un franc», *ktâb* «un livre», et non pas **wâḥęd fráṅk*, **wâḥęd ktâb*, etc.

L'article défini est représenté à Kfárʿabîda par *l-* (*ʾẹl-*, *ᵉl-*) < cl. *al-*; il se met toujours devant le nom à déterminer et il est partout invariable.

Le second élément *l-* de l'article (*al-*) s'assimile aux mêmes consonnes qu'en arabe classique quand celles-ci commencent le mot qui reçoit l'article défini, savoir : *t*, *d*, *ṭ*, *ḍ*, *s*, *ṣ*, *z*, *ẓ*, *š*, *r*, *l*, *n*, à quoi il faut ajouter pour le parler de Kfárʿabîda (comme pour d'autres parlers modernes) *ž* : *ᵈdái̯r* «le couvent» < cl. *ad-dái̯ru*; *ᶻžábəl* «la montagne» < cl. *al-žábalu*; *ṭə́lę ʿ öḍ-ḍáu̯* «le jour se leva», etc. Cette assimilation établit une distinction entre *l-* de l'article indéfini et la préposition *l-* < cl. *li* «à» qui ne s'assimile pas aux consonnes précitées : *ldâṛna* «à notre maison» < cl. *li-dâri-nā*.

CHAPITRE IV.

ANNEXION.

Comme dans les autres parlers de l'arabe moderne [1], les formes verbales et nominales combinées avec les enclitiques pro-

[1] Cf. p. ex. W. Marçais, *Saïda*, *M. S. L.*, t. XV, p. 58-61 (et 51-63 pour «l'état construit»); *Tlemcen*, p. 126-154.

nominaux (*-ī*, *-ka*, etc.) subissent dans le parler de Kfár'abîda certaines modifications dont les règles ont déjà été esquissées à propos de l'étude du vocalisme. On se propose ici de faire de ces règles générales une application particulière en synthétisant rapidement les phénomènes que détermine dans ces formes l'annexion de ces enclitiques pronominaux.

On suivra naturellement dans ce chapitre la même méthode que dans le reste du travail et l'on partira toujours, autant que possible, des complexes classiques (complexes étant entendus ici de la forme verbale ou nominale + l'enclitique pronominal. Ex. : cl. *ḥamáltu-ka* «je t'ai porté», *kitâbu-hu* «son livre», etc.).

Il paraît évident en effet que, sauf innovation analogique, les complexes dialectaux ont été hérités directement du classique. On pourrait il est vrai formuler contre cette application de la méthode l'objection que voici : «Il ne convient pas de partir ici du classique, parce que les complexes dialectaux tels que *ḥęmŏl-kọn* «il vous a portés», sont de fabrication purement dialectale, les sujets parlants ayant toujours été capables d'analyser et par conséquent de créer de tels complexes.» L'objection ne porterait réellement que si l'on pouvait penser un instant qu'il est impossible qu'il y ait un lien historique quelconque entre (p. ex.) le cl. *ḥámala-kum* et son équivalent dialectal *ḥęmŏl-kọn*, ce qui serait mettre en doute que la langue commune d'où proviennent d'une part l'arabe classique et d'autre part les dialectes modernes pratiquât ce mode de combinaison, chose inadmissible puisque toutes les autres langues sémitiques le pratiquent également et que le procédé est même sans doute d'antiquité chamito-sémitique [1]. Il faudrait en conséquence qu'il y eût impossibilité à déduire phonétiquement (régulièrement) les complexes dialectaux des complexes classiques correspondants. Or, on verra que la très grande majorité des complexes du parler peut au contraire s'expliquer directement en partant du classique et sans faire violence à aucune des règles phonétiques reconnues. Ce n'est que lorsque le jeu de ces règles amenait des complexes trop incommodes ou impossibles que le sujet parlant qui était, en effet, toujours capable de les analyser, refaisait ces complexes en combinant la forme (verbale ou nominale) simple et l'enclitique pronominal dont il avait conscience en vertu des cas les plus clairs parmi les complexes hérités de l'ancienne langue.

[1] Aussi un chamitisant connu, M. L. Reinisch, a-t-il pu soutenir que les complexes tels que *ḥamáltu-ka*, etc., ont dû exister avant les formes simples telles que *ḥamaltu*. (L. Reinisch, *Das persönliche Fürwort und die Verbalflexion in den chamito-semitischen Sprachen*, Wien, 1909.) Ceci du reste est assez peu vraisemblable.

I. MODIFICATIONS APPORTÉES AUX FORMES VERBALES PAR LEUR COMBINAISON AVEC LES ENCLITIQUES PRONOMINAUX.

A. ANNEXION AU VERBE DES SUFFIXES IMMÉDIATS.

1. Parfait.

α. Le sujet est une 3e personne masculin singulier.

CLASSIQUE.		DIALECTAL.
ḥámala-hu	>	*ḥə́mlu.*
ḥámala-hā	>	*ḥə́mla* (*ḥęmə́la*).
ḥámala-ka	>	**ḥəmlk* > *ḥə́mlęk.*
(*ḥámala-ki*)		*ḥə́mlik.*
ḥámala-nī	>	**ḥmə̏lnė* (*ḥęmə̏lnė*).
ḥámala-hum	>	*ḥə́mlọn* (*ḥęmə́lọn*).
ḥámala-kum	>	**ḥmə̏lkọn* (*ḥęmə̏lkọn*).
ḥámala-nā	>	**ḥmə̏lna* (*ḥęmə̏lna*).

Remarque. — On voit que sur huit complexes, quatre s'expliquent directement par le classique. Les complexes *ḥə́mlik*, *ḥęmə̏lnė*, *ḥęmə̏lkọn* et *ḥęmə̏lna* existent seuls sans avoir à côté d'eux une forme provenant du classique. Pour *ḥə́mlik* (opposer cl. *ḥámalaki*), il relève d'une anomalie générale signalée ailleurs déjà pour la 2e personne du singulier féminin. Quant à *ḥęmə̏lnė* et à *ḥęmə̏lna*, ils ont été refaits par analogie du dialectal isolé *ḥę́məl* et ont remplacé, l'un, le régulier **ḥmə̏lnė*, l'autre, le régulier **ḥmə̏lna*, parce que dans le parler *ḥmə̏lnė* signifie «porte-moi» à l'impératif et *ḥmə̏lna* «porte-nous» au même mode (ou même encore «nous avons porté» au parfait). Dans la suite *ḥęmə̏lnė* et *ḥęmə̏lna* ont entraîné la forme *ḥęmə̏lkọn*, bien qu'à l'impératif **ḥmə̏lkọn* n'existe pas. A côté de *ḥə́mlọn* et de *ḥə́mla* provenant directement de cl. *ḥámala-(h)um* et de *ḥámala-(h)ā*, on a aussi *ḥęmə́lọn*[1] et *ḥęmə́la*[1] refaits sur *ḥę́məl* avec addition de *-ḥọn* et de *-ha*.

[1] L'accentuation montre que ce n'est qu'à date récente que le *h* de *-ḥọn* (et de *-ha*) s'est amuï, la syllabe qui précède ayant été traitée comme une syllabe fermée. Depuis, l'ə́ s'est ouvert en même temps que la syllabe.

β. Le sujet est une 3e personne féminin singulier.

ḥamalát-hu > *ḥəmlętu* (*ḥómltu*).
ḥamalát-hā > *ḥəmlęta* (*ḥómlta*).
ḥamalát-ka > *ḥəmlętęk* (*ḥómltęk*).
(*ḥamalát-ki*) *ḥęmlętik* (*ḥómltik*).
ḥamalát-nī > *ḥəmlętnė*.
ḥamalát-hum > *ḥəmlętọn* (*ḥómltọn*).
ḥamalát-kum > *ḥəmlętkọn*.
ḥamalát-nā > *ḥəmlętna*.

Remarque. — Sauf pour la 2e sing. fém. régime (*ḥəmlętik*), toutes les formes qui sont les aboutissants réguliers du classique existent encore. Ce sont : pour la 3e masc. sing. régime *ḥəmlętu*, pour la 3e fém. sing. régime *ḥəmlęta* (plus fréquente que la forme concurrente signalée), pour la 2e masc. sing. régime *ḥəmlętęk*, pour la 1re sing. régime *ḥəmlętnė* (sans concurrent), pour la 2e pl. comm. régime *ḥəmlętọn* (à côté de *ḥómltọn* encore rare); etc. Il semble évident que, au Ier (et au VIIIe) thème, la tendance du parler aille vers les formes *ḥómltu* (VIIIe *ḥtámltu*), etc. (recherche de la syllabe fermée), là du moins où l'initiale de l'enclitique pronominal ayant toujours été ou étant restée consonantique ne rend pas la chose impossible, comme dans *ḥəmlętkọn* où du reste il n'y a pas de syllabe ouverte.

γ. Le sujet est une 1re personne singulier (genre commun).

ḥamáltu-hu > *ḥmőltu*.
ḥamáltu-hā > *ḥmőlta*.
ḥamáltu-ka > *ḥmőltęk*.
(*ḥamáltu-ki*) *ḥmőltik*.
ḥamáltu-hum > *ḥmőltọn*.
ḥamáltu-kum > *ḥmőltkọn*.

Remarque. — Sauf pour la 3e fém. sing. régime, tous les autres cas s'expliquent directement en partant du classique, même *ḥmőlta* (filière phonétique : cl. *ḥamáltu-hā* [chute de *u* posttonique et de *a* prétonique] > **ḥmált-hă̈* > *ḥmőlta*).

δ. Le sujet est une 2e personne singulier masculin.

ḥamálta-nī > *ḥmőltnė*.
ḥamálta-nā > *ḥmőltna*.
etc. etc.

Remarque. — Les autres personnes (sauf les 2es régimes qui n'existent pas) sont identiques à celles qui ont été énumérées sous γ. Il est à peine utile de remarquer que celles qui sont spéciales à δ proviennent directement du classique.

ε. Le sujet est une 2e personne singulier féminin.

ḥamaltî-hi > *ḥmöltí(h).*
ḥamaltî-hā > *ḥmöltí(y)a.*
ḥamaltî-nī > *ḥmöltínė.*
ḥamaltî-him > *ḥmöltí(y)ọn.*
ḥamaltî-nā > *ḥmöltîna.*

Remarque. — Ici toutes les formes sont phonétiques, si l'on concède qu'il faut partir de *-ī* final arabe commun (voir plus haut, *Vocalisme*).

ζ. Le sujet est une 3e personne pluriel (genre commun).

ḥamalû-hu > *ḥømlû(h).*
ḥamalû-hā > *ḥømlû(w)a.*
ḥamalû-ka > *ḥømlûk.*
ḥamalû-ki > *ḥømlûkė.*
ḥamalû-nī > *ḥømlûnė.*
ḥamalû-hum > *ḥømlû(w)ọn.*
ḥamalû-kum > *ḥømlûkọn.*
ḥamalû-nā > *ḥømlûna.*

Remarque. — Ici également toutes les formes sont phonétiques Même *ḥømlûkė* s'explique directement si l'on pose un arabe commun **ḥamalû-kī*, prototype possible de cl. *ḥamalû-ki.*

η. Le sujet est une 2e personne pluriel commun.

ḥamaltu(m)û-hu > *ḥmöltû(h).*
ḥamaltu(m)û-hā > *ḥmöltû(w)a.*
ḥamaltu(m)û-nī > *ḥmöltûnė.*
ḥamaltu(m)û-hum > *ḥmöltû(w)ọn.*
ḥamaltu(m)û-nā > *ḥmöltûna.*

Remarque. — Tout repose ici sur la forme dialectale *ḥmöltu* « vous avez porté », quisuppose **ḥamaltū* au lieu de *ḥamaltum(ū)* en vertu de la forme analogique : $\frac{*ḥamaltū}{ḥamalta} = \frac{ḥamalū}{ḥamala}$.

θ. Le sujet est une 1re personne pluriel commun.

ḥamalnâ-hu > *ḥmölnâh.*
ḥamalnâ-hā > *ḥmölnâha.*
ḥamalnâ-ka > *ḥmölnâk.*
ḥamalnâ-ki > *ḥmölnâkė.*
ḥamalnâ-hum > *ḥmölnâḥọn.*
ḥamalnâ-kum > *ḥmölnâkọn.*

Remarque. — Toutes les formes sont phonétiques. On pourrait soutenir toutefois que *-nâha* et *-nâḥọn* ont été refaits

(à cause de leur *h* conservé). Pour *-nâkė* même observation que sous ζ.

2. Aoriste.

α. Le sujet est une 3e personne masculin singulier.

yáḥmilu-hu > *yéḥmlu.*
yáḥmilu-hā > **yeḥmółha* > *yeḥmóla.*
yáḥmilu-ka > **yéḥmlk* > *yéḥmlek.*
(*yáḥmilu-ki*) *yéḥmlik.*
yáḥmilu-nī > *yeḥmółnė.*
yáḥmilu-hum > **yeḥmółhon* > *yeḥmóloṇ.*
yáḥmilu-kum > *yeḥmółkoṇ.*
yáḥmilu-nā > *yeḥmółna.*

Remarque. — On voit que, à part la 2e personne singulier féminin, tous les complexes sont directement explicables par les complexes classiques correspondants.

β. Le sujet est une 3e personne féminin singulier.

táḥmilu-hu > *teḥmlu.*
táḥmilu-hā > **teḥmółha* > *teḥmóla.*
etc. etc.

Remarque. — Tout est semblable au cas immédiatement précédent; l'initiale seule varie et ce n'est pas elle qui est en question.

γ. Le sujet est une 2e personne masculin singulier.

táḥmilu-hu > *teḥmlu.*
etc. etc.

Remarque. — Identique à la précédente.

δ. Le sujet est une 2e personne féminin singulier.

taḥmilí-hi > *teḥmlí(h).*
taḥmilí-hā > *teḥmlí(y)a.*
taḥmilí-nī > *teḥmlinė.*
taḥmilí-him > *teḥmlí(y)oṇ.*
taḥmilí-nā > *teḥmlina.*

Remarque. — On voit que tous les complexes s'expliquent phonétiquement en partant du classique. Il suffit de rappeler que, à l'aoriste, le parler est parti des formes courtes en *-ī* et non de celles, connues par le classique, en *-īna.*

ε. Le sujet est une 1re personne (genre commun).

'áḥmilu-hu > *'éḥmlu.*
etc. etc.

Remarque. — Tout est semblable ici à α et à β; l'initiale seule varie et il s'agit ici des finales.

ζ. Le sujet est une 3e personne pluriel commun.

yaḥmilû-hu > *yeḥmlû(h).*
yaḥmilû-hā > *yeḥmlû(w)a.*
yaḥmilû-ka > *yeḥmlûk.*
yaḥmilû-ki > *yeḥmlûkê.*
yaḥmilû-nī > *yeḥmlûnê.*
yaḥmilû-hum > *yeḥmlû(w)on.*
yaḥmilû-kum > *yeḥmlûkon.*
yaḥmilû-nā > *yeḥmlûna.*

Remarque. — Dans ce paradigme tout est phonétique si l'on part de la forme de l'*apocopatus* (voir plus haut, p. 285).

η. Le sujet est une 2e personne pluriel (genre commun dans le parler).

taḥmilû-hu > *teḥmlû(h).*
etc. etc.

Remarque. — De même, dans ce paradigme tout est phonétique; l'initiale seule étant différente.

θ. Le sujet est une 1re personne pluriel commun.

náḥmilu-hu > *néḥmlu.*
etc. etc.

Remarque. — Identique à la précédente.

Remarque générale. — On voit qu'à l'aoriste presque tous les complexes peuvent se déduire par voie phonétique directe des complexes classiques correspondants.

3. Impératif.

α. Le sujet est une 2e personne masculin singulier.

iḥmíl-hu > *ḥmə́lu.*
iḥmíl-hā > *ḥmə́la.*
iḥmíl-nī > *ḥmə́̂lnê.*
iḥmíl-hum > *ḥmə́lon.*
iḥmíl-nā > *ḥmə́̂lna.*

Remarque. — Même les cas tels que *ḥmə́lu*, etc., doivent être considérés comme phonétiques, étant donné qu'avant l'amuïssement de *h* la 1re syllabe était fermée : cl. *iḥmíl-hu*, etc.

β. Le sujet est une 2e personne féminin singulier.

iḥmilí-hi > *ḥmə́li(h).*
iḥmilí-hā > *ḥmə́li(y)a.*
iḥmilí-nī > *ḥmə́línê.*
iḥmilí-him > *ḥmə́li(y)ọn.*
iḥmilí-nā > *ḥmə́lína.*

Remarque. — Analogue à la précédente. — La chute de *e* aurait amené un groupe de 3 consonnes à l'initiale, groupe équivalant à 4 consonnes à l'intérieur, groupe évité dans le parler.

γ. Le sujet est une 2e personne pluriel (genre commun dans le parler).

iḥmilû-hu > *ḥmə́lû(h).*
iḥmilû-hā > *ḥmə́lû(w)a.*
iḥmilû-nī > *ḥmə́lûnê.*
iḥmilû-hum > *ḥmə́lû(w)ọn.*
iḥmilû-nā > *ḥmə́lûna.*

Remarque. — Ici également tout est phonétique.

Remarque générale. — Il serait étrange d'admettre que le parler ait recréé tous ses complexes à l'impératif, puisque chacun d'eux peut-être considéré comme l'aboutissant du complexe classique correspondant, et cela d'autant plus que la forme isolée est *ḥmâl* avec une longue analogique ainsi qu'on l'a déjà vu (cf. *Verbe*, p. 138).

B. ANNEXION AU VERBE DES SUFFIXES MÉDIATS.

La question ne se pose pas pour l'arabe classique où les complexes de : préposition + élément pronominal enclitique forment encore deux mots indépendants[1], mais elle se pose pour le parler dans le cas (qui se trouve être unique) d'une préposition monosyllabique à voyelle brève : ce cas est celui de *la* «à, vers». Le complexe en question se subordonne à la forme verbale de la même façon que les éléments pronominaux enclitiques étudiés jusqu'ici. Mais la rencontre de la consonne appartenant à la préposition et de celle appartenant à l'élément pronominal amène, suivant les règles vues dans l'étude du vo-

[1] Au moins dans la graphie.

calisme, une modification dans la coupe des syllabes et, par voie de conséquence, un transfert de l'accent vers la fin du nouveau mot qui est ainsi constitué par l'agglutination de la forme verbale et des groupes préposition + élément pronominal enclitique.

Ces groupes, subordonnés aux formes verbales, ont une forme plus courte (ce qui tient à leur nature enclitique) que lorsqu'ils sont des complexes employés dans le sens du verbe «avoir»; voir p. 282. Ils sont alors en effet :

-lu «à lui».	*-lọn* «à eux».
-la «à elle».	*-lọn* «à elles».
-lẹk «à toi» (masculin).	*-lkọn* «à vous» (masculin).
-lik «à toi» (féminin).	*-lkọn* «à vous» (féminin).
-lê «à moi».	*-lna* «à nous».

Exemples :

1. Parfait.

kẹtə́b-lu «il lui a écrit» (*kátaba* + *lahu*).
kẹtbə̂t-lọn «elle leur a écrit» (*kátabat* + *lahum*).
ktəbtí-lna «tu nous as écrit» [fém.] (*katábtī* + *lanā*).
kẹtbû-lẹk «ils t'ont écrit» (*kátabū* + *laka*).
ktəbnâ-lkọu «nous vous avons écrit» (*katábnā* + *lakum*).

2. Aoriste.

yẹktə́b-lu «il écrit à lui» (*yáktubu* + *lahu*).
tẹktə́b-la «elle écrit à elle» (*táktubu* + *lahā*),
tẹkbî-lna «tu nous écris» [fém.] (*táktubī* + *lanā*).
yẹktbû-lẹk «ils t'écrivent» (*yáktubū* + *laka*).
tẹktbû-la «vous écrivez à elle» (*táktubū* + *lahā*).
nẹktə́b-lkọu «nous vous écrivons» (*náktubu* + *lakum*).

3. Impératif.

ktə́b-la «écris à elle» (*uktúb* + *lahā*).
ktẹbî-lê «écris à moi» [fém.] (*uktubī* + *lī*).
ktẹbû-lna «écrivez-nous» (*uktubū* + *lanā*).

Remarques. — 1° En somme, l'annexion dialectale des éléments pronominaux enclitiques médiats, introduit, les 1re et 2e personnes masculin singulier du parfait mises à part, les modifications (*phonétiquement régulières*) suivantes :

α. Elle attire toujours l'accent sur la dernière syllabe du thème verbal (à cause de la syllabe fermée qui se produit); ex. : *ʿámila* + *lahu* «il lui a fait» > dial. *ʿẹmə́l-lu*[1].

[1] Le maintien de la première voyelle brève, bien qu'inaccentuée, s'explique, sans aucun doute, par l'analogie de la forme isolée : *ʿẹ́məl*.

β. Elle conserve la longueur des longues finales du verbe en même temps qu'elle attire l'accent sur la syllabe qui les contient; ex. : cl. *qúlnā* + *laka* «nous t'avons dit» > dial. *ʾ/qölnâlęk; yáftaḥū* + *lī* «ils m'ouvriront» > dial. *yøftḥû-lē.*

γ. En revanche, elle occasionne l'abrégement des voyelles longues qui se trouvent dans la syllabe du thème verbal quand celui-ci est monosyllabique[1] (voir *Vocalisme*, p. 105, suiv.), et empêche naturellement aussi l'allongement analogique de la voyelle brève de l'impératif masculin singulier; ex. : cl. *qāla* + *lahu* «il lui a dit» > dial. *ʾ/qál-lu; tadûmu* + *lī* «tu me resteras» > *tdóm-lē; *yażibu* + *lahum* «il leur apportera» > *iżób-lọn; ʿmŏl-lu* «fais-lui» (cf. isolé *ʿmâl* «fais»); *qúl* + *lahā* «dis à elle» > *ʾ/qŏl-la* (isolé dialectal *ʾ/qûl*); etc.

2° L'annexion de *-lna* et de *-lkọn*, aux formes verbales de la 1re et de la 2e personne masculin singulier du parfait, fait apparaître (pour éviter le concours de 4 consonnes), une voyelle secondaire[2] entre la forme verbale et le suffixe; après la voyelle secondaire il y a redoublement spontané[3] de *l*, ce qui fournit, quand il en est besoin, une syllabe fermée qui attire naturellement l'accent. Ex. : *ktøbt-ęlˡkọn* «je vous ai écrit», de cl. *katábtu* + *lakum; ʾ/qölt-ęlˡna* «tu nous as dit», de cl. *qúlta* + *lanā;* etc.

Mais le déplacement de l'accent et la gémination de *l* ne sont que facultatives avec les éléments pronominaux enclitiques médiats qui ne comportent qu'une seule consonne, celle qui appartient à la préposition. Ex. : *ḥmölt-ęllu* (à côté de *ḥmŏlt-lu*) « tu lui as porté» (cl. *ḥamálta* + *lahu*); *ʾ/qölt-ęllęk* (à côté de *ʾ/qŏlt-lęk*) «je t'ai dit» (cl. *qúltu* + *laka*); etc. Les secondes formes sont, au reste, plus régulières et plus courantes à la fois.

[1] Cela a lieu dans les verbes *mediae w* ou *y*, lorsque les formes appartenant à ces verbes ne présentent aucune finale autre qu'une voyelle brève.

[2] D'autres dialectes modernes de l'arabe connaissent cette voyelle secondaire. — Notre parler se trouve ici d'accord avec le tunisien où l'accent porte également sur la voyelle secondaire; cf. Marçais, *Tlemcen*, p. 131 et 132.

[3] Il s'agit d'une gémination spontanée de *l* qui trouve un parallèle exact dans la gémination parisienne du même phonème. Presque tous les Parisiens disent, par exemple, *ęl-ladi* au lieu de la prononciation correcte *ęladi* (*elle* + *a* + *dit*), ce qui les rend incapables de faire, dans la prononciation, une distinction entre *elle* + *a* + *dit* et *elle* + *l'a* + *dit*. On rencontre pourtant aussi la prononciation attendue *ęladi*, mais ce n'est guère qu'en province. — Il est bien connu aussi que le grec homérique pratiquait la gémination spontanée de *l* (et de *n*), dans le cas de la rencontre d'un mot à finale brève suivi d'un mot commençant par l'une de ces deux sonantes; voir Havet-Duvau, *Métrique grecque*, §§ 35 et 44 (p. 19, 23 et 24).

C. ANNEXION AU VERBE DES SUFFIXES À LA FOIS IMMÉDIATS ET MÉDIATS.

Dans le cas d'annexion aux formes verbales de deux suffixes, l'un immédiat, l'autre médiat, tout se passe exactement comme dans le cas d'annexion de suffixes immédiats; les éléments pronominaux médiats restent complètement indépendants et gardent, par conséquent, les mêmes formes qu'ils ont lorsqu'ils sont employés dans le sens du verbe «avoir» (cf. p. 282[1]). Ex. : cl. *bá'aθa-hu la-nā* «il nous l'a envoyé» > dial. *bá'tu lęna; ištaráiṯu-hā la-ka* «je l'ai achetée à toi» > *štráiṯa lęk.*

Cependant notre parler abandonne, de plus en plus, cette tournure classique et se sert, actuellement, d'un procédé (employé même en classique dans quelques cas déterminés, dans l'annexion, par exemple, de deux suffixes immédiats), procédé qui consiste à rejeter, loin des formes verbales, les suffixes immédiats devenus des complexes pronominaux médiats par suite de leur annexion à la particule (indice de l'accusatif) *yā-* < cl. *'īyā-;* les suffixes médiats se trouvent alors en contact avec les formes verbales et forment avec elles des complexes composés des formes verbales plus les éléments pronominaux enclitiques. Ex. : *štraiṯ-ęl'kọn yâh* «je l'ai acheté à vous»; *ba'át-lė yāha* «il me l'a envoyée»; etc.

On se sert également dans le parler de la particule *yā-*, dans les cas où, en classique, le verbe est suivi de deux suffixes tous deux immédiats; ex. : *'allámta-nī-hā* «tu me l'as enseignée» > dial. *'allómt-nė yâha;* etc.

II. MODIFICATIONS APPORTÉES AUX FORMES NOMINALES PAR LEUR COMBINAISON AVEC LES ENCLITIQUES PRONOMINAUX OU AVEC UN AUTRE SUBSTANTIF (ÉTAT CONSTRUIT).

A. COMBINAISON AVEC LES ENCLITIQUES PRONOMINAUX.

1. Participe.

A la différence du classique qui, dans le cas d'un enclitique pronominal de 1re personne du singulier, ne pratique pas l'an-

[1] Pas plus dans le parler qu'en classique il n'y a donc ici fusion du suffixe médiat avec le complexe formé par le verbe et l'élément pronominal enclitique.

nexion[1] à la façon du verbe avec *-nī*, mais à la façon du substantif (c'est-à-dire avec *-ī*), notre parler emploie toujours, avec le participe présent, la forme analogique *-nī* (*-nė*). Il dit donc, par exemple, *ḥā̄mṓlnė* «με φέρων», *ḥā̄mlẹ́tnė* «με φέρουσα», pluriel (le féminin indistinct d'avec le masculin — la forme est celle du génitif-accusatif), *ḥā̄mlī́ⁿnė* (cl. *ḥāmilína-nī*), etc. Le même mot a dans le parler *-ė* ou *-nė*, suivant qu'il est ou substantif ou participe; ex. : *mʿál'mė* «mon professeur, mon maître», et *mʿallómnė* «με διδάσκων». — En dehors de ce cas, le participe suit, pour l'annexion, les mêmes règles que le substantif (voir plus bas).

2. Substantif.

On l'a vu, les formes nominales isolées du classique subissent, en passant dans notre parler, de nombreuses et importantes modifications au point de vue de la coupe syllabique et de l'accent, surtout lorsqu'elles finissent sur une voyelle longue (anciennement suivie d'une consonne faible ʾ, *w*, *y*), ou de son équivalent *-aⁿ*. Les complexes classiques, composés d'une forme nominale et d'un pronom enclitique régime, subissent, naturellement, des modifications analogues, toutes conformes à la phonétique du parler (cf. *Vocalisme*), bien qu'ils aboutissent dans chaque cas aux complexes dialectaux correspondants tels qu'ils sont usités à Kfárʿabîda. Comme la principale différence qu'il y a dans le parler entre les formes nominales isolées et les formes combinées avec les enclitiques pronominaux concerne la place de l'accent, on peut utiliser l'étude de la place dialectale de l'accent comme moyen de classer les différents phénomènes. Mais le plus important est de faire remarquer qu'ici encore, comme pour le verbe, il n'y a pas solution de continuité entre l'usage classique et l'usage dialectal.

1° Les complexes, qui avaient en classique l'accent sur la dernière syllabe de la forme nominale, cette syllabe étant toujours longue, ne subissent dans le parler aucune modification concernant la place de l'accent; il y a, naturellement, chute de la voyelle ou des voyelles prétoniques; ex. : cl. *riḍâ-ka* «ton consentement» > dial. *ṛḍâk* (forme isolée *riḍaⁿ* «consentement» > dial. *ḍa* $\sqrt{r\text{-}ḍ\text{-}y}$); *maʾwâ-hu* «sa demeure» > *maʾwâh* (forme isolée *máʾwā* > *máʾwa*); *ʿidâ-nā* «nos ennemis» > *ʿdâna* (forme isolée *dā* > *ʿẹ́da*); *ʿaṭāyâ-kum* «vos dons» > *ʿṭāyâkọn* (forme isolée *aṭâyā* > *ʿṭâya*); *ʾasāmî-kum* «vos noms» > *ʾsā̄mîkọn* (forme isolée *asâmiⁿ* > *ʾsâmė*); etc.

[1] Sauf quelques rares exceptions.

2° Les complexes qui, en classique, avaient l'accent sur la pénultième de la forme nominale, ne subissent, à Kfárʿabîda, aucune autre modification que la chute des voyelles prétoniques et de la finale; ex. : cl. *baqarâtu-ka* «tes vaches» > *baʾ/qrâtęk* (forme isolée *baqarâtu*ⁿ > *baʾ/qrât*); *kitâbu-nā* «notre livre» > *ktâbna;* etc.

Remarque. — Un certain nombre de complexes, tels que *mirʾâtu-hu* «son miroir», *miḫlâtu-hā* «sa musette (d'une bête de somme)», etc., ne sont pas représentés dans le parler par **mrâtu, mȯḫlâta,* mais par *mrâitu* (3 syllabes), *mȯḫlāyęta,* qui sont analogiques de la forme isolée *mrâyė, mȯḫlâyė* (opposer cl. *mirʾâtu*ⁿ, *miḫlâtu*ⁿ)[1].

3° Les complexes nominaux qui, en classique, avaient l'accent sur l'antépénultième de la forme nominale, ne subissent, à Kfárʿabîda, aucune modification intéressant la place de l'accent quand les enclitiques pronominaux sont *-hu, -ka, -ki* et *-ī* (dans le parler *-u, -ęk, -ik* et *-ė,* tous ici à initiale vocalique); ex. : cl. *qálamu-ka* «ta plume» > *ʾ/qálmȯk* (forme isolée *qálamu*ⁿ > *ʾ/qálęm*); *kútub-ī* «mes livres» > *kȯ́tbė* (forme isolée *kútubu*ⁿ > *kȯ́tȯb*); *ḫâdimu-hu* «son serviteur» > *ḫâdmu* (forme isolée *ḫâdimu*ⁿ > *ḫâdęm*); *ḍâiʿatu-ki* «ton village» > *ḍáiʿtik* (forme isolée *ḍáiʿatu*ⁿ > *ḍáiʿa*); etc.

Mais lorsque les enclitiques pronominaux ont, même dans le parler, une initiale consonantique (cl. *-kum* et *-nā,* dial. *-kȯn* et *-na*), il s'est produit (après la chute de la finale brève de la forme nominale) une fermeture de la syllabe précédente qui a occasionné un déplacement de l'accent sur cette syllabe; ex. : cl. *kútubu-nā* «nos livres» > *kȯtóbna; ḍáiʿatu-kum* «votre village» > *ḍaiʿȩ́tkȯn;* etc.

Enfin, lorsqu'il s'agit des enclitiques pronominaux *-hā* et *-hum* devenus (à date récente) *-a* et *-ȯn* (anciens *-ʰa* et *-ʰȯn*), il n'y a aucun déplacement de l'accent lorsque ce dernier reposait, en classique, sur une syllabe ouverte; s'il reposait, au contraire, sur une syllabe fermée, il se déplace (comme dans le cas précédent) au profit de la première posttonique; ex. cl. *kútubu-hum* «leurs livres» > *kȯ́tbȯn; qálamu-hā* «sa plume» > *ʾ/qálma;* mais *ḍáiʿatu-hum* «leur village» > *ḍaiʿȩ́tȯn* (**ḍaiʿȩ́thȯn*); *madînatu-hā* «sa ville» (à elle) > *mdīnȩ́ta* (**mdīnȩ́tha*); etc.

4° Les complexes à premier élément nominal qui, en classique, avaient l'accent sur la préantépénultième de la forme nominale, sont traités dans le parler de la façon suivante.

[1] Cf., p. 248, note 1.

Les noms qui, dans ces conditions, ont la syllabe accentuée ouverte (du fait qu'ils ne comportent aucune syllabe fermée), ne subissent aucun changement de la place de l'accent devant les enclitiques dialectaux à initiale vocalique : *-u*, *-ęk*, *-ik*, *-ė*; ex. : cl. *ḥásanatu-ka* «ton bienfait» > dial. *ḥásnteḳ* (cf. isolé *ḥásanatu*ⁿ > *ḥásnė*); *báqarat-ī* «ma vache» > *bá'/qrtė* (cf. isolé *báqaratu*ⁿ > *bá'/qṛa*); etc.

Ceux, au contraire, dont l'accent reposait, en classique, sur une syllabe fermée ou longue (équivalent d'une syllabe fermée), et qui comportaient les mêmes enclitiques pronominaux, subissent un déplacement de l'accent. Ce dernier, en effet, vient se fixer sur la syllabe suivante devenue fermée par suite de la chute de la seconde voyelle posttonique; ex. : cl. *mádrasatu-ka* «ton collège» > *madrẹ́stęk* (isolé *mádrasatu*ⁿ > *mádrsė*); *máqbaratu-hu* «son cimetière» > *ma'/qbŏ́rtu* (isolé *máqbaratu*ⁿ > *má'/qbṛa*); etc.

Lorsque les enclitiques pronominaux sont *-na*, *-kọn*, *-(h)a* et *-(h)ọn*, les noms de la première catégorie (ex. : *ḥásanatu*ⁿ) laissent glisser l'accent sur la syllabe qui, en classique, était la seconde posttonique et qui était devenue fermée par suite de la chute de la première et de la troisième posttoniques. L'accent avance donc ici de deux syllabes. Ex. : *ḥásanatu-nā* «notre bienfait» > *ḥasnẹ́tna*; *báqaratu-hum* «leur vache» > *ba'/qrẹ́tọn* (**ba'/qrẹ́thọn*); etc.

Ceux, au contraire, dont l'accent reposait en classique sur une syllabe fermée, quand ils comportent les enclitiques pronominaux énumérés en dernier lieu, laissent passer l'accent indifféremment sur la première posttonique devenue fermée ou bien sur la seconde qui l'était également (dans ce dernier cas, c'est aux dépens de la première qui tombe); ex. : cl. *mádrasatu-nā* «notre collège» > *madrsẹ́tna* ou *madrẹ́stna*; *máṣbaỳatu-hum* «leur teinturerie» > *maṣbỳẹ́tọn* ou *maṣbŏ́ỳtọn*; etc.

L'hésitation entre les deux régimes de syllabation et d'accentuation se comprend assez bien, étant donné que le groupe consonantique qu'il s'agissait de résoudre était de 5 consonnes et que, par conséquent, la limite des syllabes flottait entre la 2ᵉ et la 3ᵉ d'une part, la 3ᵉ et la 4ᵉ de l'autre, soit (en désignant par C une consonne quelconque) :

un groupe : — C + C + C + C + C —
coupé : — C + C ‖ C + C + C —
ou bien : — C + C + C ‖ + C + C —

Remarque 1. — Comme dans la plupart des dialectes arabes modernes (cf. par exemple Marçais, *Tlemcen*, p. 146), l'annexion des enclitiques pronominaux au pluriel masculin externe se fait sur la forme en *-īn*; *-n-* se maintient ici à la différence du classi-

que; ex. : *fölläḥinkọn* «vos paysans», etc. (opposer cl. *fallāḥî-kum*), et il en est naturellement de même du participe masculin pluriel.

On sait qu'en classique le participe actif (à n'importe quel thème du verbe) peut, en cas d'annexion d'un pronom enclitique, conserver *-na* au pluriel masculin (nom. *-ûna*, acc.-gén. *-îna*), mais qu'il possède aussi dans cet emploi les formes courtes en *-ū-*, *-ī-*; ex. : *ḥāmilûna-ka* «σε φέροντες», *ḍāribûna-ka* «σε τύπτοντες», mais aussi *ḥāmilû-ka*, *ḍāribû-ka* (*ḥāmilî-ka*, etc., à côté de *ḥāmilîna-ka*, etc.); cf. pour les dernières formes celles que l'on trouve *seules* dans les complexes à pronoms enclitiques : *banû-ka*, *banî-ka* «tes fils»; ce n'est qu'à l'état isolé que l'on a *banûna*, *banîna*.

Ce qui est vrai du pluriel l'est également pour les très rares duels qui sont encore employés avec les pronoms enclitiques (notre parler, qui emploie encore fréquemment le duel isolé ou à l'état construit, évite soigneusement de le faire avec ces pronoms): *tnáinkọn* «vous deux»; *ʿannáinẹk* (dans *ẏásb ʿannáinẹk* «en dépit de toi... deux fois»); *ḥaʾ/qʾ/qáinu* «il a deux fois raison» (cf. *ḥáʾ/qʾ/ᵊ* «droit, dû»); *ʿẹndáinė* «j'ai certainement» (cf. *ʿẹ́nd* «chez»).

Il faut signaler enfin que les dénominations duelles de quelques parties du corps adjoignent les pronoms enclitiques au thème duel sans *-n(i)*, comme cela a lieu en classique; ex. : *ʾīdáik* «tes deux mains» (opposer isolé *ʾīdáin* et cf. cl. *yadái-ni*); *ʿīnáiyė* «mes deux yeux» < cl. *ʿaináiya* (cf. isolé *ʿīnáin*); *ʾẹžráina* «nos deux pieds» [plus souvent *žráina*] (cf. isolé *ʾẹžráin* et cl. *rižláini* «deux pieds»); *dīnáik* «tes deux oreilles» (isolé *dīnáin*), cf. cl. *ʾuḏnái-ka*. [Il ne s'agit, naturellement, ici que de complexes hérités comme tels d'une période plus ancienne de la langue.]

Remarque 2. — Le parler de Kfárʿabîda, comme la plupart des parlers modernes (cf. W. Marçais, *Tlemcen*, p. 140), possède plusieurs noms à terminaison *-ė* (cl. *-īyuⁿ*) ou *-a* (cl. *-ā* ou *-āʾu*$^{(n)}$) qui, par analogie, sont traités comme les noms à finale *-ė* (*-a* après une emphatique) < cl. *-atuⁿ*. Naturellement, ces quelques noms subissent, dans le parler, les mêmes modifications syllabiques et accentuelles que celles que l'on a signalées pour les noms qui se terminent par l'indice du féminin *-ė* < cl. *-atuⁿ*; ex. : *kŭrstė* «ma chaise» (isolé *kŭrsė* < cl. *kursîyuⁿ* «chaise», faussement interprété comme s'il valait **kúrsatuⁿ*); *mŏžrtu* «son canal» (isolé *mŏžrė* <**mažrîyuⁿ*, en réalité cl. *mážraⁿ*); *dwâtkọn* «votre remède» (isolé *dáwa* < cl. *dawâʾuⁿ*); *mödrẹ́tna* «notre van» à côté de *mödrāyẹ́tna* (isolé *mödrė*, cf. cl. *mídraⁿ* et *miḏrâtuⁿ*); *máʾ/qltė* «ma poêle à frire» (isolé *máʾ/qlė* ou *mö̃ʾ/qlâyė*, cf. cl. *míqlaⁿ*, *miqlâtuⁿ*); *ʿṣâtẹk* «ton bâton» (isolé *ʿáṣa* ou *ʿṣâyė* < cl. *ʿáṣā* ou *ʿaṣâtuⁿ*, barbarisme déjà

ancien); *mžī'táin* «deux medjidié (monnaie)», cf. isolé *mžîdė* < cl. *mažīdiyu*ⁿ (interprété comme si le mot provenait de **mažîdatu*ⁿ); *mžânt-ẹl-'ádẹb* «chrestomathie», cf. cl. *mažāni-l-'ádabi* (isolé *mžânė* < cl. *mažâni*ⁿ); *ʿazṛat-ẹl-ʿazâṛa* «Vierge des vierges», cf. cl. *ʿađrâ 'a-l-ʿađârā*, vocatif (isolé *ʿazṛa* < cl. *ʿađrā'u*); etc.

B. COMBINAISON AVEC UN AUTRE SUBSTANTIF (ÉTAT CONSTRUIT).

Ce qu'on appelle dans les grammaires sémitiques «état construit» n'est, au fond, qu'une variété d'annexion. Toutefois, au lieu d'un enclitique pronominal, le mot annexé est un substantif comme celui auquel on l'annexe. L'emploi de l'«état construit» est presque l'unique moyen dont se serve notre parler pour indiquer le rapport d'annexion entre deux formes nominales. Le procédé consistant à marquer ce rapport (comme, par exemple, dans les langues romanes), au moyen de prépositions (*mtâʿ*, *dyâl*, etc., cf. Marçais, *Saïda*, *M.S.L.*, t. XV, p. 62), procédé auquel ont recours certains parlers modernes, est à peu près inconnu à Kfárʿabìda (et dans tout le Liban, sauf dans quelques villes du littoral comme Beyrouth et Tripoli de Syrie). Ceci au point de vue syntaxique.

Comme pour les complexes composés d'un nom et d'un enclitique pronominal, le procédé dialectal de l'«état construit» est la reproduction directe du procédé correspondant en classique. Le premier terme (comme dans les complexes à enclitiques pronominaux) subit des modifications qui sont tout à fait conformes aux règles phonétiques reconnues pour le parler. Ceci au point de vue historique.

α. Les premiers termes de complexes qui avaient, en classique, l'accent sur la pénultième[1] ne subissent aucune modification par suite du fait qu'un autre substantif (à initiale vocalique ou consonantique) leur est annexé; ex. : cl. *žárwu-l-kálbati* «le petit de la chienne» > dial. *žárwö-l-kálbė; kitâbu-t-tilmîđi* «le livre de l'élève» > *ktâb-öt-talmîd;* etc.

Remarque. — A côté des formes telles que *ṣḷât-*, *ʿṣât-*, *ʿbât-*, etc. (dans *ṣḷât-ẹl-ḫûrė* «la prière du prêtre», *ʿṣât-ẹl-möʿʿâz* «le bâton du chevrier», *ʿbât föllâḥna* «le manteau de notre laboureur», etc.), le parler de Kfárʿabîda emploie fréquemment les formes *ṣáḷa*,

[1] A la différence des complexes composés de nom plus enclitique pronominal, l'accent ne repose jamais ici sur la dernière syllabe, même en classique; cf. *ma'wâ-ka* «ta demeure», mais *má'wā rážuli*ⁿ, etc.

ʿáṣa, *ʿába*, etc., introduites ici par analogie. On dit couramment en effet *ṣála-l-ḫûrê*, *ʿáṣa-l-mōʿʿâz*, *ʿába föllâḥna*, etc. — Il en est de même des complexes tels que *ẏadâʾu-l-fallâḥi* «le déjeuner du laboureur», *kirâʾu yáu̯mi-nā* «le salaire de notre journée». Comme à l'état isolé, après la chute de la finale et du ʾ et l'abrégement de la nouvelle finale, le premier substantif laisse remonter l'accent jusqu'à la syllabe antécédente : *ẏáda-l-föllâḥ*, *kęrê yáu̯mna* (à l'état isolé *ẏáda*, *kęrê*).

β. Quand le premier substantif portait, *en classique*, l'accent sur l'antépénultième, il ne subit pas de modification au point de vue de l'accent; toutefois, il faut distinguer ici entre le cas où le second substantif commence par une voyelle et celui où il commence par une consonne. Dans le premier cas, la voyelle de la syllabe qui suivait immédiatement la syllabe accentuée en classique tombe; ex. : cl. *madînatu-l-máliki* «la ville du roi» > dial. *mdînt-ęl-málęk;* etc. — Dans le cas où le second terme a une initiale consonantique, la même voyelle subsiste, car la syllabe qui la contient reste fermée; ex. : *madînatu máliki-nā* «la ville de notre roi» > *mdînęt malękna; qálamu raṣâṣiⁿ* «un crayon (de plomb)» > *ʾ/qálęm rṣâṣ;* etc.

γ. Les substantifs premiers éléments de complexes, qui portaient, en classique, l'accent sur la préantépénultième, suivent exactement les mêmes règles que les complexes à enclitiques pronominaux, sauf pour l'accent qui reste toujours à la même place qu'en classique; ex. : *báqaratu žâri-nā* «la vache de notre voisin» > *báʾ/qręt žâṛna* (cf. cl. *báqaratu-nā* > *baʾ/qręṭna*); *báqaratu-l-fallâḥi* «la vache du laboureur» > *báʾ/qrt-ęl-föllâḥ* (rarement et par innovation analogique) *báʾ/qręt-ęl-föllâḥ* (cl. *báqarat-ī* > *báʾ/qrtê*); etc.

Remarque 1. — Au pluriel masculin, le premier substantif maintient, naturellement, toujours *n*, comme cela a lieu dans la combinaison avec les pronoms enclitiques; ex. : cl. *ḫabbâzi-l-máliki* «les boulangers du roi», dial. *ḫębbāzîn-ęl-málęk* (comme si l'on disait, en classique, **ḫabbāzîna-l-máliki* au lieu de *ḫabbâzi-l-máliki*, cf. isolé *ḫabbāzîna* [acc.-gén.]).

Remarque 2. — Comme dans la plupart des dialectes arabes modernes et principalement dans les dialectes syriens (cf. par exemple W. Marçais, *Tlemcen*, p. 150), la mise à l'«état construit» du qualificatif après le substantif auquel il se rapporte, est un procédé habituel et très courant dans notre parler; ex. : *ktâb-ęl-kbîr* «le grand livre», en face de cl. *al-kitâbu-l-kabîru;* etc.

Remarque 3. — Les pluriels du type *'aqtâlu*ⁿ perdent, dans le parler, on l'a vu, la première syllabe *'a-* et se confondent avec d'autres types classiques dans le type dialectal; ex. : cl. *'aktâfu*ⁿ «épaules» > dial. *ktâf*. Toutefois, il subsiste une trace de la syllabe *'a-* quand ces pluriels sont annexés à un autre substantif (nom de nombre), sans intermédiaire de l'article : cl. *ḫámsatu 'aḥmâli*ⁿ «cinq charges» > dial. *ḫámst-ḥmâl* (isolé *'aḥmâlu*ⁿ > dial. *ḥmâl*); *'árbaʿatu 'arṭâli*ⁿ «cinq ratls» > *'árbaʿṭ-ṛṭâl* (isolé *'arṭâli*ⁿ > *ṛṭâl*); etc.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Dans tout l'exposé qui précède on s'est constamment appliqué à comparer l'état actuel du parler de Kfár'abîda avec l'état relativement ancien de l'arabe classique en prenant, provisoirement au moins, ce dernier comme une norme non dépourvue de réalité; en même temps on a cherché à montrer comment la langue vulgaire usitée sur un point précis de la côte syrienne procède directement, sinon de la langue classique, du moins d'une langue commune sensiblement voisine de celle qu'ont décrite les grammairiens arabes. On ne tentera pas ici de légitimer ce point de vue qui n'est pas, semble-t-il, celui qu'admettent en général les arabisants qui s'occupent de dialectologie vulgaire. On n'essaiera pas davantage de caractériser le parler de Kfár'abîda par opposition aux autres parlers, ou même aux autres grands dialectes encore vivants dans l'usage. L'évolution de tous ces parlers et dialectes est en effet trop sensiblement parallèle pour que la chose soit bien intéressante en elle-même. On se contentera donc de retracer ici les grandes lignes de la phonétique et de la morphologie en rappelant à l'occasion les origines classiques qui permettent d'apprécier soit les conservations, soit les innovations.

Pour ce qui est de la phonétique et tout d'abord de la phonétique des consonnes, certains indices — entre autres le nombre vraiment extraordinaire des phonèmes spirants, sifflants ou chuintants — laissent entrevoir que, lors de l'évolution du consonantisme sémitique commun le plus ancien, le *point d'articulation* avait été sacrifié au profit du *mode d'articulation*, ce qui révèle un certain manque d'énergie dans la prononciation en général. Il en a été tout autrement dans le passage du sémitique commun à l'araméen et il en a été une seconde fois tout autrement dans le passage de l'arabe commun aux dialectes modernes : le *θ*, *ð* du sémitique commun, par exemple, est devenu en effet *t*, *d* en araméen, et de même le *θ*, *ð* de l'arabe classique est devenu *t*, *d* dans la plupart des parlers modernes. L'arabe présente, en outre, des occlusives pures là où le cananéen et l'araméen avaient encore des sourdes aspirées (ar. *t*, *k*, etc., contre canan. aram. t^h, k^h, etc.). Seule la sourde labiale, qui dès une époque préhistorique avait donné en arabe un *f* dentilabial, n'a pu revenir en arrière. Dans l'ensemble donc, soit à une époque très ancienne pour l'araméen, soit dans le passage de l'époque ancienne à l'époque moderne pour l'arabe, l'articulation s'est raffermie entre deux périodes données. Ce carac-

tère d'accroissement de l'énergie dans l'articulation est, on l'a vu, particulièrement sensible. puisque notre parler tend (voir plus haut) à n'avoir que des syllabes fermées (aussi bien en avant qu'en arrière), qu'il maintient (en les modifiant ou non) toutes les consonnes du classique, même les plus faibles, les faucales, et qu'enfin il va jusqu'à transformer l'attaque vocalique douce (soit une consonne *zéro*), en attaque vocalique forte (soit une consonne *hamza*) dans le cas d'une syllabe initiale fermée et accentuée qui ne comportait pas ʾ à l'initiale dans la langue classique. Il n'est donc pas hors de propos de rappeler ici que le parler de Kfárʿabîda comme ses voisins est un parler arabe reposant sur un «substrat» araméen.

Généralement conservateur au point de vue de la quantité des voyelles et de la coupe syllabique comme à celui du consonantisme, notre parler l'est également pour l'ensemble des formes verbales et nominales. Dans bien des cas pourtant, on l'a constaté, il a marché dans le sens de la simplification; mais malgré le nombre assez grand des innovations réalisées dans ce but, il est bien loin de pouvoir être comparé au même point de vue à l'une quelconque des langues sémitiques anciennes autres que l'arabe; pour ce qui est, par exemple, du pluriel interne et de la formation nominale, il est encore d'une richesse qui peut être regardée comme excessive. En somme le caractère proprement arabe de la morphologie s'est fidèlement maintenu, et il s'est produit ici beaucoup moins de compromis que sur le domaine phonétique et dans le champ du vocabulaire où les habitudes articulatoires et lexicographiques des populations qui ont abandonné leur ancien idiome pour l'arabe, transparaissent si souvent encore dans la trame du parler contemporain.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos VII

Introduction IX

Observations préliminaires XIII

PREMIÈRE PARTIE. — Phonétique 1-132

Chapite premier. — Consonnes 1

I. Faucales 1

Changements spontanés 1

A. Hamza 1

B. *h* 14

C. *ḥ* 17

D. ʿ 19

Changements combinatoires 21

II. Gutturo-palatales 25

Changements spontanés 25

A. ʾ/*q* 25

B. *k* 29

C. *ḫ* 30

D. *ġ* 31

Changements combinatoires 32

III. Sifflantes et chuintantes 34

Changements spontanés 34

A. *s* 34

B. *z* 35

C. *ṣ* 35

D. *ẓ* 36

E. *š* 38

F. *ž* 38

Changements combinatoires 41

IV. Dentales 47

Changements spontanés 47

A. *θ* et *đ* 47

B. *t* 53

C. *d* 53

D. *ṭ* 54

E. *ḍ* 55

Changements combinatoires 56

V. Labiales 62

Changements spontanés 62

A. *f* 62

B. *b* 63

Changements combinatoires 64

VI. Sonantes 66
Changements spontanés 66
A. Liquides : *l* et *r* 66
B. Nasales *m* et *n* 70
C. Semi-voyelles *w* et *y* 71
Changements combinatoires 76

Chapitre II. — Voyelles 82

I. Diphtongues 82

II. Voyelles proprement dites 87
1. Voyelles longues et brèves à l'initiale 89
A. Voyelles à l'initiale absolue 89
B. Voyelles à l'initiale relative (après consonne) 90
2. Voyelles longues et brèves à l'intérieur du mot 107
3. Voyelles longues et brèves en finale de mot 114
A. Voyelles en finale absolue (syllabe ouverte) 114
B. Voyelles brèves en finale relative (syllabe fermée) . 118
4. Assimilation et dissimilation vocaliques 121

Conclusion générale du vocalisme 125

I. Syllabes initiales ou intérieures 126
1° Coupe syllabique envisagée dans le sens progressif (fin de syllabe) 126
2° Coupe syllabique envisagée dans le sens régressif (initiale de syllabe) 128
3° Chute des brèves intérieures (initiale comprise) 129

II. Syllabes finales (du classique) 130

DEUXIÈME PARTIE. — Morphologie 133-297

Chapitre premier. — Verbe 133

Ier thème 133
A. Verbes forts au Ier thème 133
B. Verbes faibles au Ier thème 140
1. Verbes à 1re radicale faible 141
2. Verbes à 2e radicale faible 145
3. Verbes à 3e radicale faible 149
4. Verbes à 2e et 3e radicales identiques 154
5. Verbes à 1re et 2e radicales faibles 157
6. Verbes à 1re et 3e radicales faibles 157
7. Verbes à 2e et 3e radicales faibles 159
8. Verbes à trois radicales faibles 161

IIe thème (intensif) 161
A. Verbes forts (IIe thème) 162
B. Verbes faibles (IIe thème) 164

IIIe thème (causatif) 167
A. Verbes forts (IIIe thème) 168
B. Verbes faibles (IIIe thème) 168

IVe thème (causatif) 171

Ve thème (réfléchi de l'intensif) 173

VIe thème (réfléchi du causatif) 175
VIIe thème (réfléchi à *n* préfixe) 176
A. Verbes forts au VIIe thème 177
B. Verbes faibles au VIIe thème 178
VIIIe thème (à *-t-* infixe) 181
A. Verbes forts au VIIIe thème 182
B. Verbes faibles au VIIIe thème 182
IXe thème 184
X^e thème (désidératif) 186
Remarque commune à l'ensemble des verbes trilitères 190
Verbes quadrilitères 191
A. Verbes quadrilitères (thème fondamental) 191
B. Verbes quadrilitères (thèmes dérivés) 193
C. Verbes quasi-quadrilitères 193
Le passif 198
CHAPITRE II. — Nom 199
I. Ce qui reste de la déclinaison 199
II. Genre 200
1° Noms caractérisés comme féminins par un indice approprié 201
2°. Noms caractérisés comme féminins par leur sens propre. 201
3° Noms uniquement féminins par l'usage 203
III. Nombre 204
A. Duel 204
B. Pluriel 205
1. Pluriel externe 206
2. Pluriel interne 211
α. Pluriel interne à indice suffixé ou morphème préfixé 212
β. Pluriel interne sans indice suffixé ou morphème préfixé 218
Conclusion générale sur les pluriels externes et internes 226
C. Singulier, formation des noms 227
1. Formations nominales par préfixation d'un morphème 228
2. Formations nominales par infixation d'un morphème 233
3. Formations nominales par suffixation d'un morphème 236
4. Formations nominales comportant à la fois un morphème préfixe et un indice suffixe 246
5. Formations nominales comportant à la fois un morphème infixe et un indice suffixe 249
6. Formations nominales caractérisées par une simple alternance vocalique 249
IV. Noms de nombre 261
A. Noms de nombre cardinaux 261
1. État absolu 261
2. État construit des noms de nombre 265

B. Noms de nombre ordinaux..... 266
C. Noms de nombre fractionnaires..... 267

Chapitre III. — Pronom..... 268
I. Pronoms personnels..... 268
II. Pronoms interrogatifs..... 271
III. Pronoms relatifs..... 273
IV. Pronoms et adjectifs démonstratifs..... 274
V. Pronoms et adjectifs indéfinis..... 276
VI. Article défini..... 280

Chapitre IV. — Annexion..... 280

I. Modifications apportées aux formes verbales par leur combinaison avec les enclitiques pronominaux..... 282
A. Annexion au verbe des suffixes immédiats..... 282
B. Annexion au verbe des suffixes médiats..... 287
C. Annexion au verbe des suffixes à la fois immédiats et médiats..... 290

II. Modifications apportées aux formes nominales par leur combinaison avec les enclitiques pronominaux ou avec un autre substantif..... 290
A. Combinaison avec les enclitiques pronominaux..... 290
B. Combinaison avec un autre substantif (état construit).. 295

Conclusion générale..... 298

Table des matières..... 301

ERRATA.

Remarque générale. — Prière de rétablir *ö* partout où on trouvera *ó* qui le remplace par erreur.

Page 2, n. 3 : lire *'úṣbiʿu*ⁿ et non *úṣbiʿu*ⁿ.

4, l. 8-9 : lire *'amânatu*ⁿ et non *'amâ — natu*ⁿ.

5, l. 4 : lire *'uḫtu*ⁿ et non *uḫtu*ⁿ.

5, n. 3 : lire *'iyā* et non *iyā*.

17, l. 33 : lire *limah* et non *lima*.

19, l. 39 : lire p. 22 et non p. 19.

20, l. 44 : lire *hāδē* et non *hādē*.

26, l. 3 : lire *ǵ* et non *g*.

40, l. 30 : lire *žašišatu*ⁿ et non *žāšišatu*ⁿ.

41, l. 7 : lire *saṭlu*ⁿ et non *saṭlu*.

41, l. 22 : lire *'ẹlmâẓ* et non *ʿẹlmâẓ*.

57, l. 1 : lire *θalâθa(ta)* et non *θalâta(ta)*.

67, l. 31 : lire *ad-dažžâlu* et non *ad-dažžâlu*ⁿ.

70, l. 24 : lire *hün* et non *hün*ⁿ.

70, l. 25 : lire *hẹnnė* et non *hünnė*.

75, l. 8 : lire *ḥáiyẹl* et non *ḥáiyel*.

87, l. 8 : lire *ḍammatu*ⁿ et non *ḍammaṭu*ⁿ.

95, l. 10 : lire encore et non en core.

100, l. 8 : supprimer 1.

102, l. 3 : lire *'aγribatu*ⁿ et non *aγribatu*ⁿ.

102, l. 5 : lire > au lieu de <.

102, l. 17 : mettre un point-virgule devant *žáddu*ⁿ au lieu de le mettre devant «avant-bras».

102, l. 19 : lire > et non < *žẹ́nnė*.

106, n. 5 : supprimer la demi-parenthèse).

110, l. 13 : lire *sī'/qân* et non *ṣī'/qân*.

115, n. 7 : ajouter *t. II* à *Gramm. arabe*³.

Page 116, l. 12 : lire *ktọ́bu* et non *ktọ́bu*.

122, l. 33 : lire p. 92 et non p. 91.

124, l. 3 : lire *mö'/qtâyė* et non *möqtâyė*.

125, l. 1 : lire > et non < *qattil*.

127, l. 11 : lire *ḫâṣṭa*^{n} et non *ḫâṣṭę*^{n}.

139, l. 13 : lire *ba'da* et non *ba'da*.

141, l. 18 : lire (*b*)*tę́'zęn* et non (*b*)*tę́'zę́n*.

142, n. 1 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe*^{3}.

146, l. 19 : supprimer la parenthèse de part et d'autre de *is'álī*.

146, l. 29 : lire *há'he'* et non *há'hę́'*.

148, l. 6 : mettre entre parenthèses *'ā'išâtu*^{n}.

155, n. 2 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe*^{3}.

157, l. 5 : supprimer les guillemets de *wa'ada* et compléter ceux de : *il a enterré...*

165, l. 1 : lire > et non < *bákkęt*.

166, n. 2 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe*^{3}.

169, l. 16 : lire < et non > *kúfa'a*.

169, n. 3 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe*^{3}.

170, l. 37 : rétablir un *r* à la fin du dernier mot de la ligne.

171, n. 1 : lire *-ọn, -họn* et non *-on, -hon*.

177, l. 4 : lire (*b*)*tę́ńksęr* et non (*b*)*tę́ńkęsr*.

185, n. 4 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe*^{3}.

194, l. 10 : lire *ṣaufər* et non *saufər*.

201, n. 2 : ajouter *t. I* à *Gramm. arabe*^{3}.

208, l. 2 : lire *kaθíru*^{n} et non *kaθiru*^{n}.

209, l. 3 : fermer la parenthèse après *ḫabbázatu*^{n}.

218, l. 7 : lire *malâfinatu*^{n} et non *malâfiantu*^{n}.

225, l. 24 : supprimer ceci : le; (après '/*qandil*).

225, l. 25 : lire *šaiṭânu*^{n} et non *šaiṭânu*^{n}.

240, l. 5 : corriger *-e* final en *-ė* dans *mö'/qmárže*.

241, l. 22 : lire *ḫáuta* et non *ḫáuta*.

258, l. 33 : lire de et non ée.

263, l. 33 : lire *ṭ* et non *t* < *t*, *θ*.

268, l. 26 : lire *hün* et non *hản*.

268, l. 27 : lire *hẫn* et *hęnné*, non *hản* et *hęnne*.

268, l. 31 : lire *hennẫn* et non *hennản*.

288, l. 9 : supprimer : voir p. 282.

290, l. 8 : supprimer : (*cf.* p. 282).

Page 290, l. 25 : supprimer le signe > devant dial.

291 (au bas) : le commencement des cinq dernières lignes est tombé. Rétablir :

rẹḍa . . . . . .
má'wa . . . . .
ʿidā . . . . . .
ʿaṭāyā . . . . .
'asâmi^{n} . . . . .

296, l. 26 · lire *bá'/qrẹt* et non *bá'/qrẹt žáṛna*.

PJ Feghali, Michel T.
6810 Le parler de Kfár'abîda
Z9K44

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY